
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1882

Volume 47: 1882

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annaes>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 47: 1882, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annaes/47>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Digital Commons@DePaul. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Digital Commons@DePaul. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

OU

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION
ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME XLVII. — ANNÉE 1882



45645

PARIS

IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

1882

PROVINCE DE FRANCE

*Lettres de M. FORESTIER, assistant, à M. PÉMARTIN,
secrétaire général ¹.*

Savona, le 6 novembre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La Grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

La rapidité avec laquelle nous avons voyagé, depuis notre départ de Paris, m'a empêché de vous donner des nouvelles de notre très honoré Père.

Notre voyage de Paris à Marseille s'est effectué sans incident. Conformément à l'itinéraire tracé d'avance, après être partis de Paris le 2 novembre, à onze heures quinze minutes du matin, nous sommes arrivés à Marseille le 4, vers six heures du matin. M. Gadrat, visiteur de la province de Provence, attendait notre très honoré Père à la gare, et nous a conduits à Toursainte. Après avoir célébré la sainte messe, nous avons assisté au service anniversaire pour le repos de l'âme de M. Armand, qui, en 1862, a appelé les missionnaires à Toursainte. Sa sœur, M^{lle} Armand, en héritant des sentiments de son frère à notre égard, est devenue une bienfaitrice insigne de la Congrégation. Après la grand' messe, notre très honoré Père s'est longtemps entretenu avec cette res-

1. Nous sommes heureux de donner connaissance à nos lecteurs des intéressants détails du voyage que notre très honoré Père vient de faire en Italie et nous remercions M. Forestier, à qui nous en avons fait la demande, d'avoir bien voulu nous les envoyer.

pectable demoiselle, et lui a exprimé toute sa gratitude pour la bienveillance qu'elle a toujours témoignée à notre Compagnie.

Vous savez sans doute l'origine du nom de Toursainte, donné à la propriété de M. Armand. En mémoire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et immédiatement après, ce fervent catholique, dévot fils de Marie, changeant la destination première d'une tour, haute de trente-cinq mètres, qui servait d'observatoire, en transforma le rez-de-chaussée en un élégant sanctuaire et plaça au sommet de la tour une statue de la très sainte Vierge, de sept mètres de haut.

N'est-il pas remarquable que les enfants de saint Vincent, choisis par Dieu pour répandre la dévotion envers l'Immaculée Conception, aient été appelés à desservir le pèlerinage établi pour conserver la mémoire de la définition dogmatique, qui a été comme la conséquence de l'extension de cette dévotion ?

Je ne vous parle pas du site enchanteur de la maison de nos confrères, il est ravissant. On domine toute la ville de Marseille, et le regard se perd au loin dans l'immensité de la Méditerranée.

Après le dîner, notre très honoré Père est descendu à Marseille ; sa première visite a été pour les sœurs qui préparent leur examen pour obtenir le brevet d'institutrice. Il est allé ensuite présenter ses respects à Mgr l'évêque, qui se montre toujours favorable aux deux familles de saint Vincent ; puis il s'est rendu à l'hôpital militaire, où une trentaine de sœurs servantes de Marseille et de la banlieue étaient réunies. M. le supérieur leur a donné des conseils en rapport avec les circonstances critiques que nous traversons, et il a terminé son allocution par une exhortation touchante et chaleureuse, bien propre à ranimer tous les courages. Après la conférence, il a vu en particulier toutes les supérieures qui ont désiré lui parler. Vous comprenez qu'il a fallu un temps assez considérable pour les satisfaire toutes. Aussi la visite au petit séminaire a été bien courte ; cependant M. le supérieur a trouvé le temps de conférer en particulier avec plusieurs confrères, et de répondre à un fort beau compliment que les élèves lui ont adressé. Enfin nous sommes montés au grand séminaire.

Le lendemain matin, vendredi, vers huit heures, nous partions pour Nice, où nous sommes arrivés à trois heures du soir.

Le samedi 5 novembre, nous nous sommes dirigés vers Savone. Le long de la route nous n'avons cessé d'admirer les beautés de la nature, la fraîcheur des champs couverts d'orangers et de citronniers, le pittoresque des hautes montagnes qui, parfois surplombant, semblent prêtes à écraser les voyageurs, et le grandiose spectacle de la mer, dont le chemin de fer suit presque toutes les sinuosités.

A cause de la mauvaise organisation de la douane italienne, qui nous a fait perdre beaucoup de temps à Vintimille, nous sommes arrivés à Savone à quatre heures et demie au lieu de quatre heures. M. Giorello, supérieur, est venu attendre notre très honoré Père à la gare, et en entrant dans la maison des confrères, nous avons trouvé M. Torre, visiteur de la province, venu de Turin pour recevoir M. le supérieur. A la porte de la maison se trouvaient tous les confrères et, dans le corridor du rez-de-chaussée, tous les élèves du collège, en grand uniforme et sur deux rangs. La soirée s'est passée à converser avec les confrères, qui ont montré la plus vive et la plus cordiale affection pour notre très honoré Père.

Ce matin dimanche, 6 novembre, nous avons fait un pèlerinage au *Sanctuaire*, comme on dit ici, c'est-à-dire à Notre-Dame, Mère de la Miséricorde. On y vénère une statue de la sainte Vierge érigée dans ce lieu dès le xvii^e siècle au milieu des gorges des Apennins, à quelques kilomètres de Savone. C'est cette statue qui fut couronnée par Pie VII, lorsque, revenant à Savone, il apprit la chute définitive de Napoléon I^{er}.

Je vous assure que dans ce lieu vénéré il est facile de prier avec ferveur. En retournant à Savone, notre très honoré Père me disait : « Oui, j'ai bien prié, surtout pour nos chères sœurs qui doivent demain subir leur examen pour obtenir le brevet d'institutrice. » Dans la matinée nous avons rendu visite à Mgr l'évêque, dont le palais a servi de prison à Pie VII. Sa Grandeur, avec une grande complaisance et une grâce charmante, nous a montré tous les souvenirs de ce glorieux Pontife, son trône et son lit, demeurés absolument dans le même état où Sa Sainteté les a laissés ; son prie-Dieu et l'image de la Vierge, qui un jour a abaissé ses regards sur lui au moment où il priait ; la tribune de laquelle il assistait aux offices de la cathédrale, et enfin le balcon extérieur où il venait bénir le

peuple, quand on lui en laissait la liberté. Je ne saurais dire combien nous avons été émus à la vue de ces différents objets que nous avons baisés comme des reliques.

Et les sœurs! je ne puis les oublier, elles sont si empressées pour exprimer à notre très honoré Père leur profonde vénération. Au *Sanctuaire*, nous avons vu celles de l'hospice et de l'école qui sont tout proches. Ce soir, notre très honoré Père a consacré plusieurs heures à visiter le grand et immense hôpital tenu par nos sœurs. Vous dire combien toutes elles sont heureuses de voir leur bon Père, est chose impossible; c'est une joie qui déborde.

Dans ce moment, six heures du soir, M. le supérieur voit en particulier les confrères de la maison. Ces chers confrères sont principalement chargés de l'éducation. Outre les soixante-dix pensionnaires, qui sont censés appartenir à des familles nobles, ils reçoivent, pour les classes, des externes de la ville et les élèves du petit séminaire qui est en face de leur maison. En outre, trois confrères font la classe aux élèves du grand séminaire, qui sont logés dans la même maison que les élèves des humanités. En tout ils donnent l'instruction à plus de quatre cents enfants ou jeunes gens.

La maison est splendide, les élèves pensionnaires reçoivent des soins tout particuliers. Ils sont divisés par groupes de quinze, entièrement séparés les uns des autres. Nous avons admiré le Cabinet d'histoire naturelle, formé par M. David, dont le souvenir demeurera longtemps dans cette maison.

Rome, le 8 novembre 1881.
Six heures et quart du soir.

Je ne veux pas laisser partir le courrier de cette nuit sans vous donner des nouvelles de notre très honoré Père. Je n'ai que quelques instants, car il est six heures un quart du soir; je ne vous dirai donc que deux mots.

Nous sommes arrivés à Rome hier, à deux heures un quart de l'après-midi, avec un retard de une heure et demie. Monsieur Gaggia, visiteur de la Province de Rome, est venu à la station qui précède celle de Rome, à la rencontre de M. le Supérieur; mais, il n'a pu découvrir notre compartiment. Nous ne

l'avons aperçu qu'à Rome, en descendant du train. Plusieurs autres confrères étaient à la gare pour présenter leurs hommages à M. le supérieur. Quand nous sommes arrivés à Monte Citorio, tous les confrères attendaient notre très honoré Père à la porte et lui ont fait la réception la plus affectueuse. De leur côté, les sœurs n'étaient pas moins empressées de demander la bénédiction de M. le supérieur, et une dizaine l'attendaient au parloir. Pendant quelques instants, les missionnaires et les sœurs se disputèrent l'honneur de jouir les premiers de la présence, à Rome, de leur Père commun. Nous avons passé le reste de la journée au sein de la famille de Monte Citorio.

Le lundi 8, partis pour visiter Saint-Pierre, nous nous arrê-
tâmes à la maison des sœurs, fondée par le prince Torlonia, qui se trouvait sur notre chemin; mais la multiplicité des œuvres établies dans cette immense maison, et la réception particulière faite à M. le Supérieur par chacune d'elles: infirmes, ouvroir, orphelines, classes externes, asile, nous retint si longtemps, que nous dûmes renoncer à la visite de Saint-Pierre.

Au sortir de cette maison, qui est la première établie à Rome, sous la sage direction de ma sœur Chevrolat, nous n'avions que très peu de temps pour revenir avant midi à Monte Citorio. Nous en avons profité pour visiter un hospice pour les petits enfants, tenu par nos sœurs et situé à Saint-Onofrio, tout proche du Conservatorio Torlonia.

Notre soirée a été consacrée à rendre visite à quelques prélats, entre autres à Son Em. le Cardinal-Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et à Monseigneur le secrétaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Partout notre très honoré Père a été parfaitement accueilli. M. Borgogno nous fait espérer d'obtenir une audience du souverain Pontife avant samedi.

Rome, le 13 novembre 1881.

Je m'empresse de vous donner les détails de l'audience accordée par le Souverain Pontife, bien convaincu qu'ils vous intéresseront. Le jeudi, 10 novembre, notre très honoré Père accompagné de M. Borgogno, procureur général de la Congrégation près le

Saint-Siège, de M. Martorelli, supérieur de notre maison de Pérouse, de M. d'Adozio et de votre serviteur, se rendit à onze heures au Vatican. Nous devions être reçus en audience privée dans le cabinet du Souverain Pontife, mais le Pape, après s'être entretenu avec Son Em. le Cardinal Jacobini, secrétaire d'État, est sorti de ses appartements, contre l'attente de Mgr Macchi, et est venu dans une vaste et magnifique salle, s'asseoir sur le trône pontifical. C'est là que nous avons été reçus, de manière cependant à n'être pas entendus des camériers qui étaient au fond de la salle.

Dès que Sa Sainteté nous vit, et au moment où nous faisons les trois genuflexions prescrites par le cérémonial, le Pape étendit les bras vers nous, et dit avec une grande expression de bonté : « Monsieur Fiat ! Monsieur Fiat ! » Lorsque nous avons été à ses pieds, Il a pris dans ses deux mains les mains de M. le Supérieur et est resté dans cette attitude presque tout le temps de l'audience. Voici, à peu près mot à mot les paroles échangées en cette circonstance.

Le Pape. — Hé bien ! Comment allez-vous en France ? Vous laisse-t-on tranquilles ? Oh ! vous autres vous n'êtes pas expulsés.

M. le Supérieur. — Très saint Père, plusieurs maisons de nos sœurs ont été fermées.

Le Pape. — Ah ! et comment cela ! ces maisons appartenaient probablement aux municipalités.

M. le Supérieur. — Oui, très saint Père, beaucoup de conseils municipaux ont renvoyé les sœurs des écoles communales ; mais la charité, qui est inépuisable, a ouvert à côté d'autres écoles libres.

Le Pape. — On a renvoyé les sœurs ! Partout c'est le même esprit d'hostilité contre l'Église, mais le bon Dieu y mettra la main.

M. le Supérieur. — Très saint Père, je suis heureux d'exprimer à Votre Sainteté la grande consolation que me donnent les enfants de saint Vincent, et en particulier les Filles de la Charité, qui font beaucoup de bien partout, sur tous les points du monde. Dans ce moment elle donnent un grand exemple de zèle et d'abnégation ; afin de pouvoir élever chrétiennement les filles pauvres,

elles préparent leur examen pour obtenir le brevet d'institutrice exigé par la nouvelle loi sur l'enseignement.

Le Pape. — Oh ! Les Filles de la Charité réussiront à cet examen ; elles sont bien préparées, vous les formez bien.

M. le Supérieur. — Très saint Père, je tiens à rendre hommage au dévouement que Mgr Czacki, nonce à Paris, a toujours montré pour les deux familles de saint Vincent. Il nous a rendu de grands services dont nous lui sommes bien reconnaissants.

Le Pape. — Je suis très content qu'il vous ait rendu service. Il fait ce qu'il peut dans ces temps difficiles.

M. le supérieur présente à sa Sainteté l'offrande des deux communautés.

Le Pape. — Et que voulez-vous ? le Pape est pauvre ; il faut bien qu'il accepte l'offrande de ses enfants.

Et en même temps Sa Sainteté a exprimé une bien douce satisfaction.

M. le Supérieur. — Très saint Père, veuillez me permettre de faire hommage à Votre Sainteté d'un exemplaire des lettres de saint Vincent ; nous avons pensé que cette publication serait utile pour bien faire connaître ce grand saint. Veuillez en accepter les prémices.

M. Borgogno. — Et si Votre Sainteté daignait honorer cette publication d'un mot d'encouragement, elle se répandrait plus promptement et produirait plus de bien.

Le Pape. — Eh bien, oui ; mais il faut attendre que l'ouvrage soit arrivé.

M. le supérieur demande alors la bénédiction du Saint-Père pour les deux familles de saint Vincent, afin que tous les Missionnaires et toutes les Filles de la Charité soient bien animés de l'esprit de leur saint Fondateur.

Le Pape, qui jusque-là avait parlé en français, nous dit en italien :

« Je vous bénis tous et vous exhorte à conserver l'esprit de saint Vincent, parce que l'esprit de saint Vincent est l'esprit de Jésus-Christ même ; cet esprit, joint aux œuvres de la Charité, attire doucement à la religion, convertit les âmes, et oblige les impies eux-mêmes à l'admiration.

« Vous êtes répandus dans le monde entier, et si vous êtes animés du même esprit que saint Vincent de Paul, vous pouvez y faire un grand bien et rendre de grands services à la religion et à la sainte Église.

« Continuez donc à marcher sur les traces de saint Vincent et de la sorte vous vous sanctifierez vous-mêmes et vous sanctifierez les autres.

« Et..... M. Fiat deviendra un autre saint Vincent.

« Je bénis donc tous les membres de la double famille, ainsi que les œuvres qui leur sont confiées.

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

Chacun de nous a demandé une bénédiction particulière.

M. Forestier. — Veuillez me bénir et tous ceux que j'ai en vue qui sont dans mon cœur.

Le Pape. — Oui, oui, je bénis votre cœur et tous ceux qui sont dans votre cœur.

M. d'Addazio. — Et la Chine? Saint Père veuillez la bénir.

Le Pape. — Oui, je bénis la Chine et le missionnaire de la Chine. — S'adressant à M. Martorelli : « Et voilà Pérouse, oh! je bénis Pérouse et les enfants de saint Vincent.

« Oui, je vous bénis tous, je bénis vos œuvres et tous ceux pour qui vous demandez la bénédiction apostolique. »

Pendant tout le temps de cet entretien, Léon XIII, assis sur son trône avec toute la majesté papale, avait une expression de bonté vraiment admirable. Il a montré pour notre très honoré Père une affection toute paternelle. Nous avons tous été très frappés de la faiblesse de sa santé, son visage était aussi blanc que ses habits, sa voix était très faible, on aurait dit qu'il n'avait qu'un souffle de vie. Beaucoup de grands personnages attendaient dans la salle voisine pour avoir une audience semblable à la nôtre; une autre salle était remplie de personnes qui devaient être admises à une audience publique. Quelles richesses au Vatican! Que tout est grandiose! Mais passons là-dessus, ce n'est pas l'objet de la relation que je vous ai promise.

Naples, le 9 novembre 1881.

Ma lettre, datée de Rome le 13 novembre, est bien loin d'être

complète, mais impossible de tout dire. Je vous donnerai au moins une indication sommaire des différents pèlerinages que nous avons faits. Nous avons visité les principales basiliques : Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul-hors-les-Murs. Saint-Pierrem'a ravi; la réalité dépasse de beaucoup l'idée que je m'en faisais; je ne pouvais me lasser de l'admirer, à chaque pas je trouvais un nouveau chef-d'œuvre qui aurait demandé des heures entières d'étude, pour bien apprécier la beauté de l'ouvrage. A Sainte-Marie-Majeure nous avons vénéré la sainte Crèche. Saint-Jean de Latran est immense, mais moins riche que Saint-Pierre. C'est là que l'on conserve les chefs des bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul. La basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs est d'une richesse admirable par la beauté des marbres; mais au point de vue archéologique, qu'il est loin de valoir Saint-Pierre! C'est une galerie plutôt qu'une Église. Nous avons admiré les médaillons en mosaïque qui représentent tous les Souverains Pontifes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII. En sortant de Saint-Jean de Latran nous sommes allés à la Scala Sancta, qui est à côté, et nous avons monté à *genoux* ses trente-huit degrés, que Notre-Seigneur a montés pour se rendre au Prétoire. Au bas de la Scala nous avons admiré les deux statues qui représentent Notre-Seigneur montré au peuple par Pilate et embrassé par Judas. Notre très honoré Père a voulu faire sa visite à Pie IX; nous avons donc continué notre route, et nous sommes allés jusqu'à Saint-Laurent-hors-les-Murs; c'est là, dans la partie inférieure de l'église, à côté du grand cimetière, que reposent les restes mortels de Pie IX, dans un tombeau de la plus grande simplicité. A côté de Sainte-Marie-Majeure se trouve, dans l'église de Sainte-Praxède, la colonne à laquelle a été attaché Notre-Seigneur pendant sa flagellation: nous l'avons vénérée. Après avoir visité Saint-Paul-hors-les-Murs, nous nous sommes rendus à Saint-Paul-Trois-Fontaines, qui est le lieu où le grand apôtre a été décapité. Nous avons voulu boire de l'eau des trois sources qui ont jailli de terre au moment du martyr. Que cette eau me communique une large participation de l'esprit de l'apôtre des gentils! Le même soir, nous sommes allés à Saint-Sébastien; nous avons vénéré son corps et les empreintes des

pieds de Notre-Seigneur, laissées sur le sol, lorsqu'il a apparu à saint Pierre qui lui demanda : *quo vadis* ? Nous avons visité les catacombes de Saint-Sébastien, et en particulier l'endroit où furent enterrés saint Pierre et saint Paul immédiatement après leur martyre.

Un autre jour nous avons visité le Colysée, la prison Mamerline, le Panthéon, et bien d'autres églises, comme le Gesu, Saint-Louis des Français. Que de richesses ! On ne peut, sans les avoir vues, se faire une idée des magnificences que l'on rencontre à chaque pas : la richesse de la matière est rehaussée par les splendeurs de l'art.

Le dimanche, veille de notre départ, nous avons assisté à la grand'messe chez nos confrères à Monte Citorio. Des ecclésiastiques de différents séminaires ont l'habitude d'y assister, après la conférence que leur donne un missionnaire. Les offices sont faits avec toute la précision prescrite par les rubriques, et on chante le vrai chant grégorien. On vient d'installer un orgue dans l'église de nos confrères ; on le trouve très beau.

Enfin nous avons dû partir de Rome ; mais, je vous l'avoue, je l'ai quittée avec peine ; j'y ai laissé une bonne partie de mon cœur. Oh ! comme j'aurais désiré pouvoir prier un peu plus longtemps à la Confession de Saint-Pierre, et en tant de sanctuaires bénis ! Aussi, je n'ai pas dit adieu à Rome, mais au revoir.

Montés en wagon le lundi 14 novembre, à six heures du matin, nous sommes arrivés à Naples à midi et demi. A Frosinone, notre très honoré Père a été salué par plusieurs confrères de Ferentino, qui avaient fait plusieurs lieues pour lui présenter leurs hommages, pendant les quelques minutes d'arrêt à la station. Nous étions favorisés par un temps splendide. En passant, nous avons salué Rocca-Secca et Aquino-Pontecorvo, qui se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à saint Thomas d'Aquin. Nous avons pu entrevoir le fameux Mont-Cassin et son célèbre monastère. Enfin la vue du Vésuve nous a annoncé que nous arrivions à Naples.

Trois confrères sont venus au-devant de notre très honoré Père, à une station précédente. A notre arrivée au Vergini, M. le supérieur a été reçu avec la plus grande solennité. Cette maison

est la plus belle de la Compagnie ; tous les étages sont voûtés ; les corridors sont immenses ; la chapelle, qui a la forme d'une rotonde, est richement décorée.

Le lendemain de notre arrivéé, nous avons célébré la sainte messe à la maison centrale des Sœurs. Vous savez que cette maison est immense et qu'elle est admirablement située ; d'un côté, le Vésuve, d'un autre côté, la mer. Il y a ordinairement au séminaire une soixantaine de jeunes sœurs, sans compter celles qu'on envoie au séminaire de Paris, et cependant on est bien loin d'avoir des sujets en nombre suffisant. La province est dans un état de prospérité admirable. Elle compte plus de cent maisons, et on s'est vu dans la nécessité d'en refuser au moins deux cents. Dans les diverses maisons de Naples se trouve un nombre prodigieux d'enfants ; on les compte par milliers. Ainsi, seize cents personnes habitent dans la maison de Saint-Augustin, ou s'y rendent à différents titres, pour les classes externes, l'asile, etc. A l'*Albergo reale dei poveri*, il y a douze cents filles internes. Hier soir nous avons visité cette maison, les enfants étaient à table, dans un réfectoire qui mesure au moins cent vingt mètres de long. C'est dans cette maison qu'on fait parler les muettes. Nous avons tenu conversation avec ces chères enfants ; elles nous comprenaient au seul mouvement de nos lèvres, et elles nous répondaient par des sons assez bien articulés. Elles ont dit au Père pour le saluer : « Quand reviendrez-vous ? » Pauvres enfants ! quel grand service on leur rend !

Plaisance, le 23 novembre 1881.

Depuis que je vous ai écrit, nous avons fait bien du chemin. Nous sommes partis de Naples le samedi 19 novembre, à quatre heures du soir, et nous sommes arrivés à Lorette le lendemain à sept heures du matin. En allant de la gare d'Osimo (où nous avons été obligés de descendre) à Lorette, nous avons salué, au passage, Castelfidardo et les braves zouaves qui ont sacrifié leur vie pour la défense du Souverain Pontife. A Lorette, nous avons célébré la sainte messe à la *Sancta Casa*, dans le sanctuaire même où le Verbe s'est fait chair et où la très sainte Vierge est devenue Mère de Dieu. Toutes les sœurs des deux maisons de Lorette ont

assisté à la messe de notre très honoré Père et à celle que j'ai célébrée après lui. Dans le cours de la journée, je suis retourné au sanctuaire pour le vénérer de nouveau et pour le bien examiner. Il est renfermé, comme vous le savez, dans la grande église cathédrale de Lorette. L'extérieur de la maison de Nazareth est recouvert de marbre blanc formant de magnifiques bas-reliefs. J'ai eu le bonheur de vénérer les trois écuelles qui servaient à la sainte famille, et en particulier celle qui était spécialement réservée à l'enfant Jésus. Ces écuelles et plusieurs autres objets ont été transportés à Lorette en même temps que la maison de Nazareth. On voit d'un côté la cheminée autour de laquelle se tenaient Jésus, Marie, Joseph. D'un autre côté, se trouve un placard pratiqué dans le mur avec des planches si souvent touchées par les mains vénérables de Notre-Seigneur, de sa sainte mère et du bon saint Joseph. Oh ! que de sentiments de piété, d'amour, de respect se pressent dans le cœur à la vue d'objets si précieux ! Et à la sainte messe, quand Jésus-Christ descend de nouveau dans ce même lieu, où il descendit pour la première fois dans le sein de la très sainte Vierge, il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne pas se sentir profondément touché. Vous savez par votre propre expérience combien on est heureux de célébrer la messe dans ce sanctuaire, qui est le plus vénérable du monde, et combien ferventes sont les prières qu'on y adresse à Notre-Seigneur en les faisant passer par le cœur de la bonne Mère. Pour moi, volontiers j'aurais dit : *Bonum est nos hic esse; faciamus tabernaculum*. Mais il a fallu quitter, et quitter bientôt, ce lieu tout embaumé du parfum des plus précieux souvenirs.

Partis de Lorette le soir même, un peu après cinq heures, nous avons contemplé de nouveau le site enchanteur que Notre-Seigneur a choisi pour y placer sa pauvre maison. C'est sur le haut d'une montagne; la vue s'étend au loin; on aperçoit d'un côté la montagne de Castelfidardo et d'un autre côté la mer Adriatique. Avant de m'éloigner de Lorette, je tiens à vous féliciter du dévouement que vous montrez pour procurer à ma chère sœur Devos les ressources pécuniaires dont elle a grandement besoin. Sa maison ne vit que des aumônes qui lui viennent d'ailleurs; car à Lorette elle ne trouve aucun secours. Si vous connaissez

quelques personnes charitables qui aient la dévotion d'assister les pauvres de Lorette, dites-leur qu'elles recevront une récompense toute spéciale, parce que ces pauvres sont particulièrement les pauvres de Notre-Seigneur, ceux au milieu desquels il a fixé sa demeure.

Pour aller de Lorette à Sienne, nous sommes passés par Florence, ce qui nous a procuré l'avantage de voir nos sœurs et nos confrères. Ceux-ci ont été traités comme les missionnaires de Rome. Le gouvernement s'est emparé de la plus grande partie de leur maison; il ne leur a laissé que le rez-de-chaussée et le quatrième étage. Ils peuvent cependant recevoir à leurs retraites une vingtaine d'ecclésiastiques; ils continuent à faire des missions et à donner la conférence tous les dimanches aux ecclésiastiques de la ville. Nos sœurs ont, à Florence, sept maisons qui sont en pleine prospérité. Du temps que notre très honoré Père s'entretenait avec elles, j'ai visité la cathédrale. Elle est magnifique; c'est un chef-d'œuvre d'architecture; à l'extérieur, elle est toute plaquée de marbre blanc. Le baptistère, qui est à côté, est admirable.

Le même jour, lundi 21 novembre, nous avons poursuivi notre route jusqu'à Sienne; nous y sommes arrivés avant la nuit, ce qui a permis à notre très honoré Père de se rendre à la maison centrale des sœurs et d'adresser, à toute la communauté réunie, quelques-unes de ces paroles ardentes qui, inspirées par l'esprit de saint Vincent, font tant de bien à tous ceux qui les entendent. Comme vous le savez, on a, depuis plusieurs années, établi à Sienne un séminaire pour les Filles de la Charité; c'est le noviciat de la province de Toscane. Il y a dans ce moment trente séminaristes. Leur séminaire n'est pas aussi splendidement situé que celui de Naples; il est cependant très bien installé, dans un endroit retiré et gracieux qui porte à la contemplation. Nos confrères ne sont qu'au nombre de cinq; trois s'occupent des sœurs dont le personnel, avec les externes, s'élève à quatre cents personnes; les deux autres confrères font des missions. Étant un peu plus libre que notre très honoré Père, j'ai pu me procurer la consolation de visiter l'église des Dominicains, pour vénérer le chef de sainte Catherine de Sienne, et la maison de cette grande amante de Notre-Seigneur. J'ai eu le temps de visiter aussi la cathédrale.

Elle est entièrement en marbre au dedans et au dehors. Son portail est le plus beau de tous ceux que j'ai vus. Le pavé, dans toute l'église, est une mosaïque d'une telle richesse qu'on la tient ordinairement couverte par un parquet mobile. Au portail, à l'ambon, à la chapelle de la sainte Vierge il y a des statues admirables en marbre blanc. Mais parlons d'une autre curiosité. L'une des quatre maisons de nos sœurs de Sienne est destinée à élever les sourdes-muettes. On est parvenu à les faire parler parfaitement bien. Deux d'entre elles ont adressé à notre très honoré Père un long compliment, l'une en italien, l'autre en français. Nous avons entretenu conversation avec ces pauvres filles; au mouvement de nos lèvres, elles comprenaient à l'instant et très bien tout ce que nous disions. Elles nous répondaient avec des paroles si bien articulées qu'il a fallu croire sur la parole de nos sœurs qu'elles étaient sourdes de naissance. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un établissement où l'on ait obtenu de plus grands succès dans ce genre. Ce succès est dû sans doute à nos sœurs, mais aussi au zèle infatigable du R. P. Pendola, vieillard de quatre-vingt-un ans, qui est pour Sienne et l'Italie ce que l'abbé Sicard a été dans son temps pour la France.

Nous sommes maintenant à Plaisance, au fameux collège Alberoni. Notre très honoré Père a été reçu avec une grande joie par nos chers confrères et par les soixante séminaristes du collège. Nous avons eu le temps d'admirer ce bel établissement et son cabinet de physique, qui est remarquable.

Nous partirons d'ici demain, jeudi 24 novembre, pour Turin. M. le supérieur espère être à Paris dimanche matin 27 courant, vers les cinq heures et demie. Mais ne sera-t-il pas retenu à Turin?

Turin, le 25 novembre 1881.

Dans ma dernière lettre, je ne vous ai pas donné tous les détails que vous devez désirer sur notre maison de Plaisance; je vais, avant tout, combler cette lacune.

Le collège de Plaisance a été fondé par le cardinal Alberoni en 1750, et sa direction a été confiée à la Congrégation de la Mission. Sa dotation, consistant en immeubles, conservés jusqu'à ce jour, est très considérable. Dans ces dernières années, le gouver-

nement italien s'en était emparé ; mais comme, d'après le titre de fondation, la Congrégation n'a que l'administration de ces biens et que la propriété appartient au collège, reconnu comme œuvre pie, le gouvernement a rendu les biens dont il s'était emparé, et il a nommé une commission pour les administrer. Cette commission est bien composée et le collège continue de jouir de tous les revenus de la fondation. Il y a soixante bourses, dont six sont réservées à des scolastiques de la Congrégation. Tous les élèves se destinent à l'état ecclésiastique, et, en vertu d'un privilège qui leur a été accordé dès la fondation, ils portent des parements et des boutons rouges à la soutane, une ceinture de même couleur, et sur la poitrine les armes du cardinal Alberoni. Ils consacrent trois ans à l'étude de la philosophie et des sciences ; ensuite ils étudient la théologie dogmatique pendant trois ans, et enfin ils consacrent trois autres années à la théologie morale et au droit canon. Les bourses sont données au concours ; le concours n'est ouvert que tous les trois ans, et a pour objet l'admission de vingt élèves qui doivent commencer leurs études de philosophie. Ce n'est qu'à l'époque triennale du concours qu'on pourvoit au remplacement des élèves qui, pour une raison quelconque, ont quitté l'établissement. Par cette heureuse combinaison, tous les élèves de la même catégorie sont également avancés dans leurs études. La maison est splendide ; située à un kilomètre de Plaisance, elle est composée de quatre bâtiments bien réguliers, formant un carré parfait. Les trois catégories d'étudiants sont séparées ; chacune d'elles occupe un étage avec sa salle d'étude et sa petite chapelle. Cet établissement, qui est très bien dirigé, a donné à l'Église des hommes remarquables par leur science et leur vertu. Honneur au cardinal Alberoni, qui a fait cette magnifique fondation, et à nos confrères, qui répondent si bien aux intentions du généreux fondateur !

Volontiers nous aurions prolongé notre séjour dans une maison si intéressante, au milieu de nos chers confrères, qui désiraient vivement retenir plus longtemps notre très honoré Père. Mais nous avons dû continuer notre route. Nous sommes donc partis le lendemain de notre arrivée, et le soir même nous étions à Turin. Nos confrères n'ont conservé qu'une partie de leur maison ; ils

continuent à se livrer à leurs œuvres comme par le passé. Les étudiants restent à Turin, et les séminaristes ont été placés, depuis plusieurs années, à Chieri, situé tout près de Turin. Il y a maintenant neuf étudiants et six séminaristes. Tous ont été très heureux de recevoir la bénédiction et quelques paroles d'encouragement de notre très honoré Père. La maison centrale de nos sœurs, placée à Turin, est maintenant dirigée par la respectable mère Félicité Lequette, qui, par sa direction pleine de sagesse, maintient cette province de Turin dans l'état de prospérité dont elle jouit depuis longues années. Cette province compte environ cent trente maisons. Les sœurs du séminaire sont ordinairement une cinquantaine, sans compter celles qu'on envoie à Paris.

Demain, 26 novembre, nous partirons de Turin pour aller directement à Paris. Nous arriverons le 27, vers six heures du matin. Nous espérons que Dieu continuera de bénir notre voyage comme il l'a béni jusqu'ici. Notre très honoré Père désire être à Paris le 27 novembre, anniversaire de l'apparition de la très sainte Vierge à la sœur Catherine Labourée. Cette consolation ne lui sera pas refusée. Nous serons heureux de retrouver nos chers confrères, de les embrasser et de leur faire part de la joie que nous a procurée le voyage de Rome.

En attendant le plaisir de vous embrasser, recevez l'assurance des sentiments affectueux, avec lesquels je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de l'Immaculée Marie,

Votre tout dévoué confrère,

LÉON FORESTIER.

I. p. d. l. M.

NOTICE

SUR M. PIERRE BOURDARIE¹

1808 — 1881

Le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, 1881, la Congrégation de la Mission fit une perte douloureuse, dans la personne de M. Bourdarie, l'un de ses assistants. Comme ce très digne confrère a vécu dans la Compagnie près de cinquante ans, en y faisant toujours le bien, on a jugé à propos de consigner, dans une courte notice, quelques-uns des bons exemples qu'il n'a cessé de donner à ceux qui étaient témoins de sa conduite, et dont pourront profiter ceux qui lui survivent ou qui, plus tard, feront partie de la famille de saint Vincent.

M. Bourdarie naquit à Montfaucon-du-Lot, dans la nuit du 14 septembre 1808. Il a dit souvent qu'il était né le 14 septembre, jour où l'Église célèbre la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix ; il paraissait tenir à cette date, et quand il avait à subir quelque contradiction, à supporter quelque peine, il se rappelait le jour de sa naissance, et ce souvenir lui relevait le courage, et lui faisait accepter ses souffrances en union avec les souffrances de Jésus-Christ. Le bon Dieu a voulu, disait-il, que je naquisse le jour de la Sainte-Croix, pour que je n'oublie jamais que c'est en portant chrétiennement sa croix, qu'on se rend digne du bonheur du ciel.

Les parents de M. Bourdarie n'étaient pas riches, ils vivaient du travail de leurs mains et de leur industrie, mais ils étaient

1. Les lecteurs des *Annales* liront avec consolation la présente notice. Elle leur rappellera le souvenir du regretté M. Bourdarie, et ils s'uniront à nous pour remercier le vénérable confrère qui a bien voulu nous donner cette consolation.

d'excellents chrétiens, aussi leurs enfants furent-ils bien élevés ; si leur éducation ne fut pas brillante, elle fut très religieuse, ce qui vaut infiniment mieux. Notre confrère fut le premier enfant de cette famille : quand il parlait de ses parents, c'était toujours avec un très affectueux respect ; il racontait, avec les plus grands sentiments de reconnaissance, quelques petits incidents de son premier âge, parce que s'étant permis quelques légèretés moins régulières, il avait été sévèrement corrigé par son excellente mère, qui ne supportait rien dans ses enfants qui ne fût, en tout, conforme à la loi de Dieu. Comme le jeune Pierre montrait de grandes dispositions à la piété, qu'il était d'ailleurs sérieux beaucoup plus qu'on ne l'est à cet âge, on le fit étudier. Le petit séminaire étant tout proche de sa maison natale, il y fut admis ; mais il ne cessa pas de vivre avec ses parents qui n'auraient pu payer une pension. Le jeune Bourdarie fut un excellent élève ; il était un vrai modèle pour tous ses condisciples ; il sut par l'ensemble de ses bonnes qualités prendre sur eux un véritable ascendant, et faire à plusieurs d'entre eux un bien considérable par ses conseils et ses bons exemples. Il était régulier, pieux, très studieux, sa conduite ne laissait rien à désirer ; il donnait déjà des preuves de ce bon sens qui a été un des traits les plus saillants de toute sa vie. Ses condisciples, dont quelques-uns, devenus prêtres comme lui, occupent des postes importants dans le diocèse de Cahors, ne tarissent pas en éloges quand ils parlent de M. Bourdarie ; ils se rappellent sa grande piété, sa constante application au travail, son obéissance, son respect pour l'autorité et sa parfaite régularité.

A l'époque où M. Bourdarie faisait ses études, le petit séminaire avait à sa tête le vénérable M. Derrupé, qui est mort en odeur de sainteté, il y a quelques années, emportant les plus vifs regrets et la plus grande estime du clergé qu'il avait formé en grande partie, et pour qui il avait été un modèle accompli sous tous les rapports. M. Bourdarie avait conservé, pour ce digne supérieur, une affection vraiment filiale. Quand on lui rappelait son ancien supérieur, on s'apercevait qu'on réveillait en lui un souvenir agréable ; il le considérait comme un homme à part, comme un prêtre dépassant de beaucoup le niveau d'une vie vraiment sacerdotale, par son éminente sainteté et l'étendue

de ses connaissances ecclésiastiques. Quand ces deux hommes se rencontraient, on s'apercevait qu'ils étaient pleins d'estime l'un pour l'autre; du côté de M. Bourdarie, s'épanouissaient les plus vifs sentiments de reconnaissance et d'affectueuse vénération, et l'on voyait que M. Derruppé était heureux de se trouver avec son ancien élève, qui avait plus que réalisé ses espérances. Plusieurs fois cet excellent supérieur a fait l'éloge de notre confrère, disant qu'il ne lui avait donné que de la consolation tout le temps qu'il l'avait eu pour élève.

M. Bourdarie ne contentait pas seulement ses maîtres par sa conduite irréprochable, mais il les réjouissait aussi par ses succès scolaires, il avait toujours tenu un des premiers rangs dans sa classe, et en philosophie, où il avait eu pour professeur M. Derruppé, le supérieur de la maison, il fut, à la fin de l'année, le premier ou le second de son cours; il mérita une des deux bourses accordées, au grand séminaire, aux deux meilleurs élèves de philosophie.

Après avoir terminé son cours à Montfaucon, M. Bourdarie entra au grand séminaire de Cahors. Il n'eut pas beaucoup à modifier sa conduite; il était très pieux au petit séminaire, et il n'eut qu'à se perfectionner dans les vertus qu'il pratiquait depuis longtemps. L'air du grand séminaire lui allait à merveille; il y avait là plus de tranquillité, plus de calme que dans une maison habitée par des enfants, et son attrait pour la vie sérieuse et paisible lui rendait agréable le séjour de sa nouvelle habitation. Peut-être ce genre de vie, qui était si conforme à ses goûts et aux dispositions de son caractère, fit-il naître en lui le désir d'entrer dans la Congrégation. Nous savons au moins qu'il ne tarda pas de manifester sa volonté de partir pour notre maison mère.

Il passa un an au grand séminaire, et en 1831, au mois de novembre, il vint frapper à la porte de Saint-Lazare, envoyé par nos confrères avec les meilleures attestations. On fut heureux de l'admettre au séminaire interne. Il trouva peu de monde dans la maison. Au mois de juillet de l'année précédente, les séminaristes et étudiants étaient partis à cause de la révolution, et tous n'étaient pas rentrés. Ils étaient d'ailleurs peu nombreux. M. Bourdarie ne se laissa pas trop impressionner par cette pénurie de sujets. Il se

mit à l'œuvre avec courage; la défection de quelques-uns de ses condisciples n'ébranla pas sa résolution de persévérer dans la Compagnie. A son arrivée, la direction du séminaire était confiée au vénérable M. Lego, et le sous-directeur était M. Nozo, qui devint bientôt supérieur du séminaire de Châlons et plus tard supérieur général. L'année scolaire de 1831-1832 dut être bien pénible au jeune Bourdarie; le choléra, en 1832, tomba sur la ville de Paris, et la maison mère de la Compagnie n'en fut pas préservée. Le sous-directeur, M. Nozo, fut deux fois atteint de la maladie. M. Bourdarie n'eut pas le choléra, mais il fut plus ou moins malade toute l'année; il fut longtemps fatigué de maux d'estomac, l'estomac a été toujours sa partie faible; il a eu, pour ainsi dire, presque toute sa vie la maladie qui l'a conduit au tombeau. Car les très inquiétants vertiges qui ont fini par amener sa mort avaient leur principe dans la faiblesse de son estomac. D'après tout cela, l'on n'a pas de peine à se persuader que sa première année dans la Congrégation fut vraiment une année de dure épreuve. D'autres étudiants se retirèrent, mais M. Bourdarie resta ferme dans sa vocation; rien ne put affaiblir son attachement à la Compagnie. L'année 1832-1833 fut meilleure, et l'on put dans la maison facilement suivre les exercices de la communauté. Comme partout ailleurs, M. Bourdarie était le modèle de ses confrères par sa piété, son amour du travail et par cette douce gravité de caractère qui faisait dire au respectable M. Lego, que M. Bourdarie serait dans peu un bon supérieur de grand séminaire. On remarquait en lui toutes les qualités qu'on exige de ceux qui sont appelés à la formation des ecclésiastiques; il était humble, modeste, réservé dans ses paroles, d'une grande prudence et doué d'une intelligence très lucide : son langage toujours concis était toujours clair, il savait envisager les questions sous tous les rapports et, quand il exposait un point de doctrine, on était toujours satisfait; et quoiqu'il fût très sobre en parole, il ne laissait rien à dire.

M. Bourdarie fut ordonné prêtre en 1833, à la Trinité, et, à l'entrée des vacances, il fut envoyé à Carcassonne pour y professer la théologie; il n'avait que vingt-cinq ans, et pourtant on ne le jugea pas trop jeune. M. Bourdarie, disaient ceux qui l'avaient bien connu, n'a jamais été jeune; en effet, à le consi-

dérer attentivement, pendant son séjour à la maison mère, on l'eût pris pour un homme déjà expérimenté et tout à fait mûr. Aussi n'eut-il pas de peine à se faire une bonne position dans le séminaire de Carcassonne; son enseignement était fort goûté, ses classes étaient pleines d'intérêt, les élèves y allaient avec bonheur, et quand ils étaient en récréation, ils aimaient à causer de la manière dont la théologie leur était enseignée par M. Bourdarie; ils témoignaient la plus vive admiration pour sa précision et sa facilité à élucider les questions les plus difficiles. En peu de temps, M. Bourdarie se fit une excellente réputation comme professeur.

Il avait aussi de l'autorité dans la maison, et quand il donnait un avis ou qu'il reprenait quelque irrégularité, on ne songeait pas à murmurer. C'était si raisonnable, si plein de mesure et aussi de bienveillance, qu'il n'y avait jamais la moindre prise au blâme le plus léger; aussi, au bout de quelque temps, suffisait-il de savoir que telle mesure venait de M. Bourdarie, pour fermer la bouche à ceux qui auraient été tentés de se plaindre. Il savait toujours assaisonner son enseignement d'un grand esprit de foi, et par ce moyen il ne favorisait pas moins les progrès de ses élèves dans la piété que dans la science, montrant ainsi qu'il comprenait bien la mission d'un directeur de séminaire, qui n'est pas seulement de former des hommes instruits, mais aussi et surtout des ecclésiastiques fervents. M. Bourdarie se faisait estimer des prêtres qui fréquentaient le séminaire, et quelques-uns des mieux posés dans le diocèse disaient de M. Bourdarie, avec qui ils avaient eu quelque entretien, qu'il était un homme de mérite, un digne enfant de saint Vincent, qu'il parlait toujours à propos et qu'il ne lui échappait aucun mot déplacé ou irréfléchi. Ses conférences spirituelles étaient écoutées avec la plus grande attention; on en était très content, elles produisaient une vive impression sur le cœur des séminaristes; ils étaient très touchés de la parole claire, précise, pieuse et toujours très bien ordonnée de M. Bourdarie, et, pendant les récréations, ils se communiquaient leurs appréciations et elles étaient toujours favorables. Il est vrai que M. Bourdarie préparait bien ses instructions, et, comme il l'a dit souvent, il se proposait surtout de faire

passer, autant qu'il pouvait, l'esprit de Jésus-Christ dans le cœur de ses jeunes auditeurs, disant que pour avoir de bons prêtres, il faut commencer par faire de bons chrétiens. C'est ce qui ressort de la lecture des conférences trouvées parmi ses papiers.

M. Bourdarie avait fait le bien au séminaire de Carcassonne pendant trois ans. Il y était aimé et estimé, mais nos supérieurs crurent devoir lui donner une autre position, et dans les vacances de 1836, il fut nommé professeur de morale au séminaire de Saint-Flour; il remplaçait un confrère qui jouissait de l'estime et de l'affection des élèves et qui avait dans le diocèse la réputation d'un homme fort capable. La succession était difficile, mais M. Bourdarie, dans peu de temps, fit voir qu'il était au niveau de ses nouvelles obligations. Ses élèves ne tardèrent pas à lui accorder toute leur confiance. On disait bien que son genre différait de celui de son prédécesseur, mais on ajoutait que l'enseignement de la théologie n'avait pas baissé dans le séminaire. A Saint-Flour comme à Carcassonne, les succès de M. Bourdarie ne laissaient rien à désirer; il était fort estimé de M. Favre, supérieur de la maison, mais de son côté M. Bourdarie allégeait le fardeau de son supérieur par son bon esprit et son entière soumission. Ses nouveaux élèves étaient heureux de l'avoir pour professeur; comme ceux de Carcassonne, ils admiraient la clarté de son enseignement, la précision de son langage et la facilité avec laquelle il savait prévenir les objections qu'on aurait pu lui faire. Un de ses élèves qui, ayant une certaine facilité, moindre pourtant qu'il ne pensait, croyait bien faire en soulevant des difficultés, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, disait : A tel professeur, je puis faire des objections, sa parole donne prise à la contradiction, mais pour M. Bourdarie, il est si net, si précis, si complet dans ses explications, qu'on ne peut rien lui opposer; la réponse à tout ce qu'on pourrait lui objecter se trouve clairement dans les explications qu'il a données : il a le talent de ne rien affirmer dont il soit certain et dont il ne puisse démontrer clairement la vérité. Il n'y avait dans l'enseignement de M. Bourdarie, rien de vague rien d'obscur, tout y était clair et facile à saisir; il se gardait bien de se lancer dans des considérations plus ou moins hasardées, qui prêtent à la dispute sans aucun avantage pour ceux qui s'y livrent.

Sur les questions débattues dans l'école, il donnait avec beaucoup de précision les raisons pour et contre, laissait ordinairement percer ses préférences, mais il n'acceptait pas de controverse à ce sujet; il disait : si vous croyez mieux appuyée l'opinion que je rejette, vous êtes parfaitement libres. Il s'exprimait en latin avec facilité, et ses arguments étaient toujours courts et faciles à suivre. Il se fit, à Saint-Flour, la réputation d'un excellent professeur de morale, les longues spéculations n'étaient guère de son goût; mais après avoir solidement établi les principes, il en venait toujours à la pratique, et son cours de morale ne pouvait qu'être très utile à des jeunes qui, en sortant du séminaire, étaient immédiatement chargés du saint ministère: Aussi ceux qui furent ses élèves ont-ils gardé de lui le meilleur souvenir. Il y a tel archiprêtre dans le diocèse qui demande toujours des nouvelles de M. Bourdarie, quand il rencontre quelqu'un de nos confrères, et à cette occasion il ne manque pas de faire son éloge et de s'applaudir de l'avoir eu pour professeur. Partout où il est passé, M. Bourdarie a joui de l'estime de tous les meilleurs élèves, des élèves les plus distingués par les belles qualités de l'esprit et les excellentes dispositions du cœur; peut-être ceux qui manquaient de ce qui fait le bon séminariste, qui étaient peu capables et peu vertueux, ne le trouvaient-ils pas tel qu'ils l'auraient voulu, ils auraient désiré qu'il fût moins exigeant; ils le trouvaient trop sévère contre les moindres irrégularités ou le plus léger défaut de franchise. Il était lui-même si droit, si profondément convaincu, que nous devons toujours agir selon les lumières de la raison éclairée par la foi, que quand il s'apercevait qu'on se conduisait autrement, il était tout indigné; il était comme un homme qui ne peut comprendre qu'un chrétien laisse les maximes de Jésus-Christ pour se régler sur les maximes du monde ou céder à l'entraînement de ses passions. L'absence de bonne foi l'exaspérait peut-être un peu trop; lui qui, habituellement, se possédait si bien, semblait dépasser alors les bornes de la modération. Si c'était là un défaut, il était bien digne d'indulgence. Il avait pour principe son immense amour pour la droiture et le bon ordre en toute chose.

Il était à Saint-Flour depuis quatre ans; il avait dans le séminaire et dans le diocèse la réputation bien méritée d'un bon pro-

fesseur et d'un excellent directeur. En 1840, nos supérieurs crurent devoir l'envoyer professeur de morale au grand séminaire d'Amiens; il partit aussitôt, sans se permettre aucune observation; il ne savait qu'obéir. Ce changement dut naturellement lui être pénible; il savait qu'il serait regretté de ses élèves, aussi bien que de tous les ecclésiastiques avec qui il avait eu quelques rapports, et l'on ne quitte pas sans qu'il en coûte ceux dont on emporte les plus vifs regrets, et dont la confiance facilite tant l'accomplissement des devoirs attachés à la mission dont on est chargé. Sans se laisser arrêter par toutes ces considérations, M. Bourdarie se rendit au nouveau poste qui lui était confié. Comme une excellente réputation l'y avait précédé, dès le début, il eut toute l'autorité voulue sur ses nouveaux élèves et leur inspira une confiance entière.

Il y avait eu à Amiens d'excellents professeurs, entre autres M. Chanson, qui s'était fait, comme théologien, dans le diocèse et même ailleurs, une réputation hors ligne; cette succession ne fut pas trop lourde pour M. Bourdarie, et son enseignement continua dignement celui de ses prédécesseurs. C'était le vénérable M. Brioude qui dirigeait alors le grand séminaire d'Amiens; il n'eut qu'à se louer de la conduite de son professeur de morale, aussi avait-il en lui une entière confiance, et cette confiance était bien placée. M. Bourdarie, toujours plein de respect pour l'autorité, n'usait de son influence que pour faciliter à son supérieur le gouvernement de la maison; il savait exciter et développer, dans le cœur du séminariste, cet esprit d'obéissance respectueuse qu'on ne saurait jamais trop désirer dans les aspirants au sacerdoce; il était aussi le modèle des confrères appelés comme lui à la direction des jeunes gens et, en sa présence, ils n'auraient jamais osé se permettre le moindre murmure contre l'autorité, ou témoigner du mécontentement à l'occasion des mesures qu'elle aurait cru devoir arrêter. Pas d'homme plus ennemi que M. Bourdarie de tout ce qui aurait pu tant soit peu sentir ce qu'on appelle coterie; il savait si bien que pour réussir dans l'œuvre des séminaires, il faut que tout se fasse de concert et qu'il y ait unité parfaite de direction, qu'il ne lui en coûtait pas de faire le sacrifice de son jugement et de ses appréciations pour appuyer les décisions prises en opposition avec sa manière de voir.

Les détails nous manquent sur le séjour de M. Bourdarie au séminaire d'Amiens; nous savons seulement qu'il y avait une très belle position, et qu'il était très estimé de Mgr Mioland, alors évêque du diocèse. Ce très digne prélat, dont le grand bon sens s'élevait presque jusqu'au génie, lui avait accordé toute sa confiance; c'est attesté par plusieurs excellents prêtres d'Amiens. En 1844, il en fut retiré et appelé à la direction du séminaire d'Albi. M. Étienne avait conçu une grande estime pour M. Bourdarie, encore étudiant à la maison mère, et il savait qu'il avait parfaitement réussi dans les trois séminaires où il avait successivement travaillé. Aussi, à la mort du très digne M. Haran, crut-il ne pouvoir mieux faire que de lui donner pour successeur M. Bourdarie. Ce bon confrère avait, en effet, toutes les qualités exigées par nos règles dans ceux qui sont appelés à la conduite des maisons de la Compagnie; il avait à un haut degré l'esprit de notre état, l'amour de sa vocation. Tous ses supérieurs avaient été toujours satisfaits de sa conduite. On a ce qu'il faut pour bien commander, quand on a longtemps parfaitement obéi.

L'expérience ne faisait pas défaut à M. Bourdarie; il avait été directeur de grand séminaire pendant onze ans, et comme il était très observateur et très attentif, il avait appris à bien connaître le cœur des jeunes gens et bien constaté les meilleurs moyens d'exercer sur eux une influence utile et salutaire. Il était d'ailleurs très prudent, d'une discrétion qui ne se démentait jamais, il parlait peu et ce qu'il disait, il l'avait bien mûri. Il puisait toujours la règle de ses jugements dans les maximes de la foi. Il était tout à fait juste, de cette justice qui fait éviter toute acception de personnes; sans doute, il préférerait les séminaristes fervents et réguliers à ceux qui ne l'étaient pas, mais jamais on n'a pu lui reprocher de ces préférences qui provoquent quelquefois de petites jalousies, affaiblissent le respect dû à l'autorité et peuvent donner naissance à ce qu'on appelle mauvais esprit dans les communautés.

M. Bourdarie arriva à Albi, les premiers jours de septembre 1844; il y fut parfaitement reçu. Ses confrères qui étaient au séminaire le connaissaient, et ils avaient eu occasion de se montrer très contents de sa nomination; le clergé de la ville et surtout Mgr de Gerphanion lui firent l'accueil le plus flatteur. A la ren-

trée du séminaire, il fit une bonne impression sur les élèves ; son air de bonté, son humilité profonde, son langage aussi clair que modeste, leur plurent beaucoup et les disposèrent à lui donner leur confiance : une circonstance, bien imprévue de sa part, ne contribua pas peu à le poser avantageusement dans la maison et dans le diocèse. Après avoir fait deux ou trois classes, le professeur de morale tomba malade, il fut atteint de la fièvre typhoïde qui le rendit incapable de tout travail pendant près de quatre mois. M. Bourdarie fut sans doute contrarié de ce fâcheux accident, mais il prit courageusement son parti et à sa charge de supérieur, il ajouta celle de professeur, et ainsi, dès le début, il eut occasion de se faire connaître et de conquérir l'estime de tous les séminaristes. Comme toujours son enseignement fut parfait et les élèves se trouvèrent heureux de constater que la maladie de leur professeur ne leur avait pas été nuisible. Dès lors les talents du nouveau supérieur furent mis hors de tout doute, il avait fait ses preuves et l'on fut convaincu qu'il ne lui manquait rien de ce qu'il faut pour la bonne direction d'un séminaire. Aussi, dans l'exercice de ses fonctions, il ne rencontra pas d'autres difficultés que celles qui sont inhérentes à la position. L'*intérim* qui avait précédé son arrivée, le changement de deux confrères et la maladie de celui qui était le plus ancien dans la maison avaient donné lieu à quelques relâchements dans la discipline. M. Bourdarie, énergique quand il le fallait, n'eut pas grand'peine à remettre tout dans l'ordre et à rétablir l'entière régularité dans la maison. Les élèves ne tardèrent pas à se convaincre qu'ils avaient affaire à un supérieur bon, droit, se possédant toujours, mais bien déterminé à ne souffrir aucun désordre dans le séminaire et même à faire disparaître ceux qui ne voudraient pas s'assujettir à la règle et dont la présence serait un danger pour leurs condisciples : ils surent, à n'en pouvoir douter, qu'il ne tergiverserait jamais avec sa conscience et qu'il ne supporterait pas dans la maison des jeunes gens indociles ou dépourvus des qualités nécessaires. A la fin de la première année, la maison marchait aussi bien qu'on pouvait le souhaiter ; et les années suivantes ne firent que mieux établir l'autorité de M. Bourdarie, et pendant trente ans, sa conduite fut toujours la même. Toutes ses journées se ressemblaient, son exact-

tude ne déviait pas ; toujours également régulier, il exigeait la régularité de tous ceux qui étaient sous son autorité. Si l'uniformité fut quelquefois troublée dans le séminaire, cela ne venait pas de lui. Mais on ne dirige pas si longtemps une maison sans rencontrer quelques difficultés, les élèves se succèdent et ceux qui arrivent n'ont pas toujours aussi bon esprit que ceux qui s'en vont. Le départ de certains directeurs qui avaient de l'autorité sur la communauté put donner naissance à quelque malaise ; ces divers événements causèrent bien quelques embarras à M. Bourdarie, mais avec sa parfaite droiture et son bon sens exquis, il en vint parfaitement à bout et il eut bientôt réprimé les quelques désordres qui menaçaient la communauté. L'estime qu'on avait pour lui ne cessait de grandir, il faut avouer pourtant qu'il était un peu moins aimé qu'estimé ; il était peu expansif, plus timide qu'on ne pensait, et pour connaître toute la bonté de son cœur, il fallait avoir vécu dans son intimité ; il paraissait froid dans ses rapports avec les personnes qu'il ne connaissait pas.

Quelques années après son arrivée à Albi, M. Étienne le nomma visiteur de la province de Guyenne. Si cette nouvelle dignité lui fut agréable, ce fut parce qu'elle était une preuve qu'il avait la confiance de ses supérieurs, à qui il a toujours voulu plaire par esprit de foi. En France, l'office de visiteur a été jusqu'ici assez peu onéreux parce que la maison mère, formant tous les sujets, gouvernait toutes les provinces. M. Bourdarie visitait les maisons comme le prescrit la règle, et tous ceux qui ont été témoins de ces visites savent qu'elles étaient faites avec une prudence parfaite. Il disait bien à chaque confrère ce qu'il fallait lui dire, mais il le faisait avec tant de douceur et d'une manière si paternelle que personne ne se trouvait blessé et que tout le monde était content. Cet office de visiteur fut pourtant pour M. Bourdarie l'occasion de chagrins bien cuisants, dont son cœur fut déchiré pendant près de vingt ans.

Mais il ne se plaignait pas, il évitait tout murmure et se conduisait dans l'exercice de ses fonctions comme avant l'origine de son chagrin ; des accidents de cette nature ne pouvaient en rien affaiblir son profond respect pour l'autorité, il avait si bien appris à ne voir que Dieu dans ceux à qui il devait l'obéissance et la sou-

mission. Ces quelques grains d'ivraie que le démon sema sur son chemin furent pour lui une rude épreuve. Mais il eut assez de foi pour se la rendre utile. Il lui est arrivé d'être accusé très injustement, et Dieu, pour lui donner un trait de ressemblance de plus avec J.-C., permettait que les accusations fussent bien accueillies. M. Bourdarie se consolait en se rappelant que pour aller au ciel il faut suivre la voie de la croix et savoir supporter même les injustices.

Nous aurions beaucoup à dire sur les rapports de M. Bourdarie avec les filles de la Charité, il leur était très dévoué et leur rendait tous les services qu'elles lui demandaient. Mais il ne les voyait guère que lorsqu'il avait une mission à remplir, et il sut si bien régler sa manière d'agir auprès d'elles que jamais la malignité humaine n'eut à proférer un mot de critique contre lui. Sa réserve était telle, qu'il ne donna jamais prise au moindre blâme; aussi avait-il l'estime et la confiance des sœurs les plus recommandables. Nous avons sous les yeux la lettre d'une digne supérieure qui aurait été signée, nous en sommes certain, par plusieurs autres, et voici ses sentiments sur M. Bourdarie :

« Vous me demandez ce que j'ai remarqué dans l'excellent M. Bourdarie. Vous savez combien il était humble, comme il aimait la vie cachée, je l'ai vu dans des circonstances bien pénibles pour lui, mais jamais on ne lui entendait proférer un mot de plainte. Au contraire, il se montrait plus gai que de coutume : quelle vertu ! quel empire sur lui-même ! ce que j'ai grandement apprécié dans M. Bourdarie, c'était sa discrétion ; jamais personne ne pouvait comprendre une syllabe de ce qui lui avait été confié. Je lui contais tous mes ennuis au sujet de quelques-unes de mes compagnes ; jamais elles ne s'en sont aperçues, et pourtant, si elles avaient eu le moindre soupçon, elles n'auraient pas manqué de me le dire, et cependant elles se corrigeaient des défauts dont je lui avais donné connaissance, preuve évidente qu'elles avaient été averties : M. Bourdarie était très compatissant et prenait une grande part aux peines qu'on lui confiait. Dans les conférences qu'il nous donnait, il se montrait si plein de foi, et nous parlait avec tant de conviction, il sentait si vivement ce qu'il nous disait, qu'on ne pouvait l'entendre sans être fort touché, il m'a fait sou-

vent rentrer en moi-même, etc. » Nos sœurs d'Albi, de Castres, de Toulouse, de Marmande, de Montauban, et de quelques autres localités du voisinage souscrivaient volontiers même en enchérissant l'éloge contenue dans ces quelques lignes : M. Bourdarie fut élu assistant de la Congrégation en 1874, et peu après M. Boré, supérieur général, le nomma directeur des filles de la Charité. Cette promotion ne le flatta pas ; sans doute, il ne fut pas insensible au témoignage d'estime que lui donna l'assemblée, ni à la confiance dont M. le supérieur général crut devoir l'honorer en le nommant directeur de la communauté ; mais si l'on avait consulté ses goûts, on l'aurait laissé dans la position qu'il avait à Albi ; son cœur ne fut jamais travaillé par des pensées d'ambition : il se soumit, mais non sans douleur et l'on vit que les larmes l'empêchaient presque de proférer les paroles du serment qui est commandé au missionnaire élu assistant de la Congrégation. Mais pour lui, toujours-la volonté de Dieu avant tout, c'était bien à sa providence qu'il devait son élection, puisqu'il n'y était pour rien, et qu'il aurait plutôt agi pour l'empêcher que pour l'obtenir.

M. Bourdarie accepta donc la double fonction qui lui était confiée, c'était peut-être trop pour lui, eu égard à ses forces physiques ; sous les autres rapports, il ne lui manquait rien de ce qu'il faut à un confrère pour être un assistant utile et un directeur prudent. Outre la solidité de son esprit, la sûreté de son jugement, il avait à un haut degré les vertus de notre état, il était très expérimenté, il savait comment doivent se gouverner nos maisons, il avait joui de la confiance entière de deux archevêques qui l'avaient admis dans leur conseil dont il n'était pas la moindre lumière. Ces deux prélats voyaient en lui un conseiller aussi sûr que modeste. M. Bourdarie fut dans le conseil de la Compagnie ce qu'il avait été dans le conseil archiépiscopal d'Albi ; il donnait son avis quand on le lui demandait, avec simplicité, avec franchise, même quand il pouvait prévoir qu'il trouverait de l'opposition. Ses appréciations des hommes et des choses se faisaient remarquer par leur justesse et leur lucidité, ses décisions étaient claires, précises et toujours solidement quoique brièvement motivées, son office d'assistant se réduisait à peu près à se trouver au conseil parce qu'il passait presque tout son temps à la Communauté.

Là aussi, il faisait apprécier dans les conseils la justesse de son esprit, la rectitude de son jugement, et quand on lui proposait clairement une affaire, il la traitait toujours avec beaucoup de sagesse et la plus grande prudence : et si on lui soumettait quelques difficultés, on avait toujours lieu d'être satisfait de ses solutions. Il usait de son autorité peut-être avec une réserve excessive et ne se mettait pas en avant; chaque fois qu'il le pouvait, il renvoyait les sœurs au très honoré Père ou à la très honorée Mère. Bien des fois on était contrarié de ce renvoi, il le sentait bien, mais il croyait qu'il devait agir ainsi. Il était d'un dévouement sans bornes pour la Communauté, la faiblesse de sa santé l'empêcha de lui faire tout le bien qu'il aurait voulu. Ses fréquents vertiges diminuaient insensiblement ses forces et lui ôtaient la mémoire, on ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir; des sœurs qui avaient souvent eu recours à son ministère, lui étaient quelquefois aussi inconnues que s'il ne les avait jamais vues : elles étaient péniblement affectées quand il leur demandait toujours leur nom. M. Bourdarie connaissait ce qui lui manquait, il en était préoccupé, et il a quelquefois manifesté le désir de se démettre de sa charge d'assistant et de directeur, on l'en détournait quoiqu'on vît que ses inquiétudes n'étaient pas sans fondement. Ce qu'il ne pouvait pas faire, d'autres le faisaient, et le bien n'était pas compromis.

Ses forces allaient toujours en déclinant, c'était une lente congestion qui ne cessait de faire des progrès et, le 7 février 1881, il se trouva beaucoup plus malade que de coutume. A l'heure du souper, il descendit au réfectoire comme les autres jours, mais on s'aperçut qu'il tâonnait et qu'il ne voyait plus; il était aveugle, ses yeux étaient paralysés. Le lendemain, c'était un mardi, il alla à l'oraison comme de coutume, mais il ne trouvait pas la porte de la salle, il se confessa comme il le faisait chaque mardi. Il voulait dire la sainte messe à cinq heures et demie, selon son habitude, mais on lui fit observer qu'il ne le pouvait pas, parce qu'il lui serait impossible de lire. Il prit un livre et il s'aperçut qu'en effet il n'y voyait pas. Depuis ce jour, il ne fit que végéter, son cerveau était tout à fait pris, il ne déraisonnait pas, il sentait même sa position, mais il ne pouvait guère rendre sa pensée; vers la fin

même sa parole n'était plus intelligible, et quand on lui disait : « Mais je ne vous comprends pas », il répondait : « Je vois bien que vous ne pouvez me comprendre. » Il ne se faisait pas illusion sur son état, et quand, pour l'encourager, on cherchait à lui faire espérer la guérison, il répliquait : « Non, je ne guérirai pas. » Il avait toujours son chapelet à la main, et on l'a entendu remercier Dieu de lui avoir laissé ce moyen de prier : il proférait souvent ces paroles : *Mon Dieu, ayez pitié de moi. O mon Sauveur, ayez pitié de moi, Marie, priez pour moi, PARCE, DOMINE.* Les jours où il devait communier, il voulait qu'on l'éveillât de bon matin, il ne se trouvait jamais assez bien préparé, et pour le déterminer il fallait quelquefois invoquer l'autorité de son confesseur à laquelle il se soumettait aussitôt. Ceux qui le voyaient souvent ont remarqué qu'il se préoccupait surtout de deux ou trois choses : il exprimait le désir de se voir remplacé promptement comme assistant et comme directeur de la Communauté ; il manifestait souvent des craintes pour la santé de M. le supérieur général. « Il ne se ménage pas, disait-il, il en fait trop, il n'y tiendra pas. » Il s'apitoyait souvent sur le sort des sœurs de la maison mère, qui étaient menacées de l'expulsion comme elles le sont encore. C'était vraiment là son gros de cœur. Ses forces diminuèrent toujours, il pouvait difficilement se faire comprendre, et l'on voyait que sa fin était proche. Il fut administré le 2 mai, et le 3, vers cinq heures du soir, il rendit doucement son âme à Dieu, sans agonie proprement dite et sans aucune espèce de convulsion. Le lendemain, il resta exposé toute la journée dans la salle des reliques. Les sœurs vinrent en foule pour prier pour lui et lui donner ce dernier témoignage de reconnaissance pour tout le bien qu'il leur avait fait ou qu'il avait désiré leur faire.

Avons-nous tout dit sur notre cher défunt ? Il s'en faut bien, il nous serait même difficile de le faire connaître. Sa vie était toute cachée en Dieu. C'était un vrai fils de saint Vincent, il imitait admirablement sa simplicité, jamais il ne proféra une parole qui fût opposée à sa pensée, il ne disait pas tout, il était très prudent, mais quand il parlait ; on était sûr d'avoir la vérité comme il la concevait lui-même, il était insensible aux honneurs, il ne les chercha jamais, et s'il eut à subir quelques humiliations, toujours

imméritées, il ne s'en laissa pas accabler. Il se posséda toujours, il sentait très vivement, mais il ne s'emportait jamais; il fut doux sans faiblesse et ferme sans raideur : il était très mortifié, toute sensualité lui était odieuse, il faisait son affaire capitale de sa propre sanctification et il était plein de zèle pour la sanctification de ceux qu'il avait à conduire ; il gémissait, quand il ne croyait pas réussir, comme il l'aurait désiré, à faire avancer dans la perfection les aspirants au sacerdoce et s'il en rencontrait qui se traînaient dans la voie de la vertu, qui n'agissaient pas par esprit de foi et cédaient trop facilement à leurs inclinations, c'était pour son cœur une peine bien amère.

M. Bourdarie aimait beaucoup l'uniformité, il se défiait des dévotions particulières et toute singularité lui déplaisait, sa conviction était qu'en communauté, il suffisait pour avoir la perfection de son état d'observer la règle tout entière par esprit de foi.

A-t-il fait tout le bien qu'il aurait pu faire ? C'est le secret de Dieu, mais des confrères qui ont longtemps vécu avec lui, qui étaient tout à fait dans son intimité, affirment qu'il n'a jamais fait rien de mauvais : il a été toujours édifiant par sa régularité par l'exact accomplissement de tous les devoirs que lui imposait sa position, il était toujours le même. On disait de saint Vincent : *Monsieur Vincent est toujours monsieur Vincent* : on aurait pu dire : *Monsieur Bourdarie est, toujours monsieur Bourdarie*; rien en lui qui sentit tant soit peu l'inconstance ou la légèreté. De ces quelques remarques, ne pouvons-nous pas conclure qu'il jouit maintenant dans le sein de Dieu de la récompense qu'il a méritée par la sainteté de sa vie ? Oui, nous en avons la ferme confiance et tout en priant pour lui selon l'esprit de l'Église, nous nous sentons portés à le conjurer de prier pour nous et d'obtenir à la petite Compagnie qu'il a édifiée pendant cinquante ans un grand nombre de sujets animés de son esprit et doués de ses vertus : n'est-ce pas là un des meilleurs vœux que nous puissions faire pour elle ?

PROVINCE D'ALGÉRIE

Lettre de ma Sœur BÉFORT à la très honorée Mère DERIEUX

Bône, hôpital militaire, le 27 novembre 1881.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La Grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Votre bienveillance maternelle vous a portée à me demander quelques détails édifiants sur nos chers malades pendant cette pauvre guerre de Tunisie. Je suis heureuse, ma Mère, de pouvoir répondre à votre désir, et de vous assurer que chaque jour nous avons eu à remercier la bonté divine qui garde aux cœurs de nos chers enfants de France autant de foi, malgré toutes les menées diaboliques tendant à la leur enlever.

Je tiens à dater ces lignes du 27 novembre, car la protection de notre Immaculée Mère n'a cessé de se faire sentir sur vos filles depuis leur arrivée ici, premier dimanche d'octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire. Le 27 novembre suivant, cinquantième et solennel anniversaire de l'apparition, Notre Mère du ciel nous en donnait un témoignage bien grand.

La petite fille de notre officier comptable, âgée seulement de quatre ans et demi, était très gravement malade d'une fièvre typhoïde. La pauvre enfant était condamnée par tous les médecins. Son père et sa mère firent une promesse à Marie Immaculée. Dans la nuit du 26 au 27, on attendait son dernier soupir, et la mère désolée m'avait retenue auprès d'elle. J'y restai avec une de nos sœurs, et vers le milieu de la nuit après avoir pris plusieurs

fois un peu d'eau de Lourdes, il me sembla que l'enfant était mieux. A cinq heures, M. l'aumônier disait la sainte Messe pour elle. A sept heures, MM. les médecins constataient un abaissement subit et tout à fait extraordinaire dans la température de la petite malade. La convalescence ne s'est pas fait attendre, et la guérison a été complète, comme on n'en voit que très rarement après des fièvres aussi graves.

Aujourd'hui, Marie Immaculée a eu pour nous, pour nos malades, pour notre chapelle, trois surprises inattendues, et qui ont laissé nos cœurs tout émus d'un vif sentiment de profonde reconnaissance ; et je n'ai pu m'empêcher, ma très honorée Mère, de vous dire ces choses en commençant cette petite relation.

La dévotion à la très sainte Vierge, ma Mère, est bien toujours celle du soldat. Ils recoivent tous des médailles avec bonheur. Au mois d'août dernier, lorsque les troupes qui se rendaient en Tunisie débarquèrent toutes à Bône, nous pûmes souvent nous en convaincre. Quand nous avions l'occasion de les accoster, non seulement ceux à qui on en offrait les recevaient très volontiers, mais d'autres venaient nous en demander. « Parce que, voyez-vous, ma sœur, disaient-ils, nous allons dans un pays que nous avons bien besoin que la sainte Vierge nous garde. »

Nous ne tardâmes pas à avoir l'hôpital plein de malades, et de malades très sérieux. Le mois de mai approchait. M. notre digne aumônier avait suivi les ambulances, et le prêtre détaché de la cathédrale, qui venait voir nos pauvres malades et leur administrer les sacrements, ne pouvait être ici le soir pour l'exercice du mois de Marie. Pourtant, c'était notre premier mois de Marie à Bône et nous avions un immense désir d'entendre chanter les cantiques de notre Mère sous les voûtes de la mosquée. Je vous ai déjà dit, je crois, ma Mère, que la chapelle de l'établissement est le centre d'une mosquée, qui compose en outre une partie des salles et dépendances. Alors nous fîmes appel à ceux qui tenaient debout, et chaque soir, régulièrement, nous eûmes réunion à la chapelle, et réunion nombreuse. On chantait, on lisait, on priaït pour les camarades vivants et morts. Et lorsque le 31 mai on eut terminé le mois de Marie, les malades disaient en sortant : « C'est tout de même dommage que ça soit déjà fini. »

Bon nombre d'entre eux avaient eu le bonheur de guérir. Ils en remercièrent Marie par une confession et une communion pieusement faite.

D'autres s'en sont allés vers le bon Dieu, ma très honorée Mère, avec de tels sentiments de joie et de résignation, que nos cœurs en sont encore profondément émus en y pensant. « Priez encore, ma sœur, disait l'un, mais priez tout haut. Je ne vous vois plus, et je veux vous entendre. » Puis ses camarades de salle se découvrirent et répondirent tout haut aux prières.

Un autre, très agité, ne retrouvait du calme que lorsque M. l'aumônier était là, ou quand la sœur de la salle s'en approchait; un peu avant de mourir, ayant dans ses mains jointes sa médaille qu'il baisait, il se fit mettre devant les yeux une image du Sacré-Cœur. « Il faut prier beaucoup, disait-il, à ses camarades qui l'entouraient, oui beaucoup. » Et il ne s'est endormi dans le Seigneur qu'en continuant sa prière.

Un autre bon jeune homme, appartenant à une famille très chrétienne de Marseille, nous a donné pendant huit jours le spectacle le plus navrant et le plus édifiant tout à la fois. C'est vers le mois de juillet qu'il nous fut évacué de Bizerte, je crois, avec une très forte fièvre typhoïde. Nous avions alors cent trente-cinq à cent quarante cas de ce genre constamment dans l'hôpital. Quand nous pouvions évacuer quelques malades convalescents, on nous en envoyait d'autres aussitôt, nous n'avions pas plus de dix à douze lits vacants, moins même quelquefois. Le bon jeune homme dont je vous parle, ma Mère, aimait sa famille bien tendrement, et aussi tendrement il en était aimé; nos bons médecins espéraient d'abord le sauver, et le pauvre enfant parlait du bonheur d'aller revoir les siens, dans un demi-délire. Puis auprès d'une phrase au sujet de sa famille, il plaçait aussitôt une pensée pour Dieu et la Sainte Vierge. Jamais, à son gré, on ne lui en parlait assez. Si sous l'empire d'une ardente fièvre, d'une manière inconsciente, il poussait des cris et des plaintes, il suffisait qu'il entendit la voix de la Sœur pour revenir à lui et parler presque raisonnablement. Ce cher enfant a fait le sacrifice de sa famille, de sa vie avec une pieuse générosité: il nous promettait de prier pour nous là-haut, et je suis assurée qu'il l'a fait. Il a été un vrai sujet d'édification

pour ses camarades; tout dans ses actes sentait la piété la plus pure. Ses pauvres parents affligés ont rendu de lui le meilleur témoignage; son digne père m'écrivait : « Je comprends que Dieu l'ait choisi, c'était une fleur pour le ciel. »

Au mois de septembre, c'était un jeune officier récemment sorti de Saint-Cyr, qu'on nous évacuait de la Goulette. Il nous est arrivé anéanti par la fièvre. Il y avait quelques jours qu'il refusait complètement d'articuler une parole. Enfin il a ouvert les yeux et a dit quelques mots, mais ces mots n'ont été jamais que pour la Sainte Vierge. Il lui parlait comme s'il l'eût vue! Cet état a duré a quatre à cinq jours, état comme de ravissement continu. M. notre aumônier ne le quittait presque pas; lui et la sœur du service des officiers lui ont fermé les yeux. Nous avons su ensuite par le fils de notre général, son condisciple, que ce jeune officier avait toujours mené une vie exemplaire.

Voici quelques traits, ma Mère, mais nous pouvons dire que tous ces chers enfants que nous avons vu mourir nous ont donné une constante édification. M. notre aumônier et le jeune prêtre qui l'a remplacé pendant deux mois, affirment avoir éprouvé de grandes consolations : s'il fallait tout relater, je n'en finirais plus.

Que Dieu soit béni d'avoir appelé vos filles ici, pour ce moment de labeur charitable; et chacune de nous le remercie d'avoir été choisie, puissions-nous nous rendre digne de cette faveur!

La charité de M. l'aumônier et quelques autres dons nous ont mises à même de nous procurer une centaine de *bons* volumes. C'était urgent : quand nous sommes arrivées, les *mauvais* avaient seulement cours. Aujourd'hui ceux-ci ont disparu de telle sorte que les bons sont tout à fait appréciés. La phrase suivante en témoigne d'ailleurs; une de nos sœurs qui se trouvait derrière une mince cloison l'entendait ces jours-ci. « Tiens, un tel, v'la ton livre; c'était pas la peine d'en tant parler. A une heure, j'irai en chercher un de ceux de Sœur supérieure; à la bonne heure ça c'est des livres et ça dit quelque chose! Mais le tien! Ah, va c'est du propre! » On ne peut s'empêcher d'être satisfait et de remercier Dieu, dont la bonté et la miséricorde gardent les âmes de la perversité qu'on cherche tant à leur inoculer.

Je termine, ma très honorée Mère. Pendant la première partie de la guerre, M. l'aumônier a distribué en Tunisie, dans le seul corps d'armée auquel il appartenait, un kilogramme et quatre cents grammes de petites médailles ou scapulaires que nous lui avons fait parvenir.

Officiers et soldats, tous lui en réclamaient, et le *reste* venait après, nous disait-il.

Ici je ne crois pas que nous en ayons distribué moins de deux mille. Les tirailleurs indigènes eux-mêmes les demandaient très gravement. L'un d'eux s'exprima ainsi un jour, voyant la sœur en distribuer à soixante convalescents (vous savez, ma Mère, que les Arabes tutoient tout le monde.) « Eh! dis donc, ma Sœur, pour quoi que tu es faire ici, si tu ne me donnes pas seulement une médaille! Ta sœur de Constantine, elle était plus bonne que toi, seulement pendant la campagne, j'ai perdu la sienne; donnes-en une au pauvre turco, va, ça lui portera bonheur. » Ils les baisent et les portent très respectueusement.

Pauvres gens! quand donc y verront-ils des yeux de la Foi!

Je m'arrête, ma Mère, cette relation est déjà trop longue : et pourtant j'aurais encore bien des choses consolantes. Le divin Maître les sait toutes : c'est vers Lui que monte constamment notre gratitude de ce qu'il a permis que nous en soyons les témoins.

Veillez agréer, ma très honorée Mère, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux. Je me dis en Notre-Seigneur et Marie Immaculée, ma Mère, votre très obéissante fille et très humble servante.

Sœur BÉFROT,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DE PORTUGAL

ORIGINE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN PORTUGAL¹

(SUITE)

Cependant M. Bonnet, le 2 juillet, écrivait à M. Couty qu'il serait bien aise que Sa Sainteté ne passât pas outre, dans l'affaire du Portugal, et qu'on ne fût point trompé dans les espérances qu'il donnait du cardinal Paolucci. Il ajoutait que M. Cambiasso, de Gênes, avait répondu à M. Figari. En conséquence des informations données par celui-ci, M. Cambiasso déclarait qu'il ne donnerait plus rien à M. da Costa, de Portugal.

M. Couty donna avis au Supérieur général que M. da Costa avait à peu près arrangé les affaires selon ses désirs. M. Bonnet lui répondit le 22 juillet :

« Je bénis Dieu de ce que M. Gomes da Costa est à la fin de ses courses. J'espère dans peu de jours me rendre à Paris, et nous y délibérerons sur votre lettre raisonnée, touchant le renvoi de ce monsieur, qui me paraît au fond très juste ; si on chantait toujours sur le même ton de delà, mais on rend la chose bonne, mauvaise, comme l'on veut, et on blâme un jour ce que l'on a approuvé l'autre. »

Le 2 août, il lui disait : « M. Figari a été comme les autres de l'avis du renvoi de M. da Costa ; voici la copie du renvoi ;

1. Voir tome XLVI, page 602.

J'en envoie une semblable à M. Dominique da Costa à Gênes, et l'original à M. l'abbé Marnay, notre bon ami en Portugal, le priant de le lui faire signifier en forme, d'en faire avertir Sa Majesté portugaise, et de m'en donner une assurance, par écrit, que je puisse montrer au besoin. »

Cette lettre n'était point partie encore lorsque M. Bonnet reçut avis que M. da Costa venait de quitter Rome pour retourner en Portugal, et cela, sans autorisation de ses supérieurs ; il ajouta donc à sa lettre le *post-scriptum* suivant :

« P. S. — Je ne suis pas du tout surpris du départ de M. Gomes da Costa ; je me suis toujours attendu à ce qu'on nous trompât, et qu'après de belles paroles on nous ferait le tort de faire partir ce brouillon contre toutes sortes de bonnes règles de conduite, nonobstant toutes les remontrances de Mgr le cardinal et la lettre du roi. Dieu soit béni ! Je crains encore qu'on ne nous fasse un crime de la démission de ce monsieur, quoique si juste. C'est sur quoi je vais délibérer de nouveau avec ces messieurs et M. Philopale sur la lettre que vous lui avez écrite et sur celle qu'il m'écrit. Dieu bénisse les Romains et les fasse de grands saints. »

Le 10 août, M. Bonnet donnait à M. Couty connaissance de ce qui avait été décidé en conseil, au sujet de cette grave question :

« J'ai tenu, ce matin, une consulte extraordinaire dans laquelle j'ai appelé M. Philopale qui nous a lu la lettre que vous lui avez écrite touchant le succès de l'affaire de M. Gomes da Costa, savoir si nous laisserions courir les trois actes de la démission, ou renvoi de ce monsieur, ou si nous la révoquerions hypothétiquement. Après avoir balancé les raisons de part et d'autre, fort à loisir, nous nous sommes résolus de la révoquer au cas qu'il ait de nouveaux ordres de notre Saint-Père, auquel nous ne voulons pas désobéir, ni nous commettre avec Sa Sainteté : 1^o parce qu'Elle est notre commun supérieur ; 2^o parce qu'Elle peut le faire rester chez nous malgré nous ; 3^o parce qu'Elle pourrait faire encore pire. Et vous savez, monsieur, combien j'ai différé à me remettre à ce renvoi, nonobstant ses solides raisons. J'écris donc à Gênes et à Lisbonne qu'il est hors de la Congrégation, s'il n'a des ordres par écrit

du Saint-Père, de retourner à cette belle entreprise ; et je vous prie, de bien observer la date, afin qu'il soit notoire et évident que nous n'avions rien fait que de sage et de respectueux pour le Saint Siège et pour notre Saint-Père le Pape, qui a fait tout le contraire de ce que vous attendiez, passant par-dessus toutes les remontrances et les recommandations du roi et du cardinal de la Trémouille. Il est vrai qu'il faut quelquefois faire des coups d'autorité et d'état, mais il les faut faire à propos et sans danger d'en avoir le démenti. Comme de delà il ne faut répondre de rien, ni compter sur rien que sur ce que l'on tient à deux mains. Si donc, premièrement, ce monsieur a de nouveaux ordres par écrit, nous révoquons sa patente de renvoi ; s'il n'en a pas, ou s'ils ne sont pas écrits et connus par bref, ou autre écrit, elle subsiste toujours ; 2^o et partant nous le regardons toujours comme missionnaire, s'il peut montrer un ordre précis de retourner ; s'il n'a que des paroles vagues ou autres dites *ad duritiam cordis*, une simple tolérance négative, la démission subsiste en son entier. C'est à vous, monsieur, qui êtes sur les lieux à ménager les choses de manière que nous ne donnions pas prise sur nous par aucun manquement de respect et de soumission aux ordres de Sa Sainteté, *mitte sapientiam*. Je vais écrire sur ce pied à M. l'abbé Marnay et à Gênes. »

M. da Costa étant arrivé à Florence, M. Gloria en avertit M. Bonnet, qui écrivait à M. Couty le 30 août :

« M. Gloria m'écrit que M. Gomes da Costa a paru à Florence avec un *Annuet Sanctissimus* et la signature du cardinal Paolucci. Il lui a refusé une lettre pour le supérieur de Gênes, l'exhortant à ne rien faire que de concert avec les supérieurs majeurs. »

Le 7 septembre, il lui écrivait encore :

« M. Gomes da Costa a été arrêté à Gênes et on lui a donné sa démission, qu'il a renvoyée au cardinal Paolucci, comme je m'y attendais, lorsque j'y ai fait, avec conseil, la révocation, au cas qu'il eût de nouveaux ordres du Pape, auxquels il nous faut obéir quelque dommageables qu'ils nous paraissent à la Congrégation qu'ils sapent par le fondement, sous prétexte de lui faire du bien en la dilatant. »

Le 15 septembre.— « Je me suis attendu, disait-il à M. Couty, à tout ce qui nous est arrivé dans l'affaire de M. Gomes da Costa : 1° qu'il obtiendrait la permission de Sa Sainteté, nonobstant toutes ses belles promesses ; 2° qu'en le congédiant, nous en aurions du déplaisir et peut-être même le démenti, et c'est ce qui m'a fait différer si longtemps à vous envoyer sa démission, nonobstant les bonnes raisons que vous m'apportez et les instances que vous me faisiez même de la part du cardinal de la Trémouille. Mais vous avez reçu, huit jours après la dispense, la révocation de cette même dispense au cas que Notre Saint-Père le Pape eût donné quelques ordres ou permissions à M. Gomes da Costa, et pourtant on ne peut raisonnablement nous accuser de manque de respect et de soumission au Saint-Siège, ou de contrister ou maltraiter un homme qui exécute ses ordres, ou qui suit sa permission, quoique ce que ce monsieur entreprend soit contre les règles et les constitutions de notre Congrégation et tout à fait propre à la diviser et à la perdre ; il serait à souhaiter que le cardinal Paolucci eût pour nous de la haine ou de l'aversion, car saint comme il est, il n'aurait garde de la suivre et n'entreprendrait rien de peur de nous faire du tort, au lieu que par l'affection qu'il a pour la Congrégation, et surpris par des personnes qui ne lui veulent pas de bien, il nous fait, contre la meilleure intention du monde, presque tout le mal qu'un grand personnage comme lui peut faire à de petites gens comme nous. Dieu veut cela et le permet, et peut être même le fait-il pour de bonnes raisons que nous ne connaissons pas. Il faut donc nous résoudre à souffrir patiemment ce que nous ne pouvons empêcher, sans rien diminuer du respect et de la soumission que nous devons à cette personne qui nous est si chère et si précieuse en tant de manières. »

Au milieu de tant de contrariétés, le digne M. Couty ne se ménageait pas ; il faisait tout au monde pour défendre les intérêts de la Congrégation compromise par de sourdes intrigues, et il défendait de son mieux M. Bonnet de toutes les imputations injustes dont il était l'objet. Aussi, le 15 septembre, celui-ci lui écrivait :

« Je vous remercie de toutes les sages démarches que vous

avez faites pour empêcher que le pauvre battu (M. Bonnet lui-même) ne paye encore l'amende. Vous voyez, monsieur, que nonobstant la lettre du roi et les démarches et menaces de son ministre, on passe par-dessus tout à Rome, et que l'on va toujours son chemin, nonobstant toutes les règles et constitutions. Les Portugais sont des têtus, des opiniâtres et des brouillons ; cependant avec toutes ces belles qualités qu'on leur donne pour nous apaiser et nous empêcher de crier tout haut, on leur met en main de quoi perdre et bouleverser toute la Congrégation, et on divise insensiblement un corps qu'on décide, tout haut, qu'il faut soigneusement conserver. *Non esse locum divisioni sed servandis constitutiones.* Les voilà vraiment bien gardées ces constitutions ! Vous aviez toujours cru qu'on ne ferait rien parce qu'on vous l'avait promis, et moi j'ai toujours cru qu'on le ferait parce que tel est le système de certaines gens qui ne nous veulent pas du bien et qui vont toujours, tête baissée, leur chemin. Et nous serons encore fort heureux, si on nous pardonne notre silence et notre soumission. Dieu daigne avoir pitié de nous, faire du bien à tous ceux qui nous font du mal, en tirer sa gloire, le bien de notre pauvre Congrégation et notre propre sanctification !

« M. Gomes da Costa n'a garde de retourner à Rome, mais avec ce qu'il a obtenu de Rome, il fera en Portugal, de l'autorité du Pape, malgré nous, tout ce que bon lui semblera, sans que nous puissions l'en empêcher, il faudra prendre patience. Et un bon matin cette patience, usée et infructueuse, n'étant bonne à rien, il faudra voir déchirer notre chère Compagnie *membratim*, sous prétexte de la dilater et de lui donner des enfants. Ni le roi, ni Mgr le cardinal ne sont pas capables d'arrêter un Portugais qui court tête baissée où sa fantaisie de courir le porte. Hélas ! Monsieur, il ne faut plus compter que sur Dieu ! »

M. Bonnet avait enfin eu les preuves qu'on le trompait à Rome, que toutes les belles espérances dont on berçait M. Coste étaient vaines et illusoires, aussi s'en plaignait-il avec tristesse dans les lettres qui suivent :

« 27 septembre. — Est-il possible, monsieur, qu'un homme de caractère et de la place de celui dont vous m'écrivez, puisse faire une telle fourberie et lâcheté ? Oh ! bon Dieu, où espérer de lui

droiture et de la vérité? C'est bon avis pour nous de ne nous fier jamais à de telles gens. Ce n'est point là du tout l'esprit de Dieu.

« Je souhaite mille biens à ces gens et surtout l'amour de la vérité et de la charité, dont il ne paraît rien dans toute leur conduite. Si ce monsieur n'a pu remédier au mal, il ne faut rien omettre pour y remédier vous-même, ou pour y faire remédier par Son Éminence notre bon protecteur. »

« 6 octobre. — Je vois par votre lettre du 15 septembre, que notre Saint-Père le Pape n'est pas mécontent de ma conduite dans la démission de M. Gomes da Costa et dans la révocation de cette démission; mais j'y vois aussi, avec surprise et douleur, qu'on nous trompe et qu'on accorde sans aucune réserve à ce bon monsieur tout ce qu'il juge à propos de demander pour venir à bout de ses desseins mal concertés et tout à fait contraires à nos règles et constitutions. Il faut adorer Dieu dans cette contradiction comme dans toutes les autres, et tâcher de la mettre à profit par soumission et résignation au bon plaisir de Dieu; nonobstant, il est bien fâcheux que le Saint-Siège, qui devrait nous soutenir dans notre état, contre ses propres intentions et ses propres intérêts, nous en fasse sortir malgré nous, et fasse à la Congrégation une plaie plus grande que toutes celles qu'elle pourrait recevoir de ses ennemis les plus déclarés.

« Je suis persuadé, monsieur, que vous sentez ce mal comme moi et que vous faites tout ce que vous pouvez pour l'empêcher, aussi bien que M. le Cardinal de la Trémouille, dont on l'écrit, comme de vous.

« Il est certain que j'ai envoyé trois révocations comme trois démissions à Rome, à Gènes, à Lisbonne; mais le bon M. da Costa, qui ne cherche qu'à brouiller, n'a eu garde d'en faire mention.

« Il m'écrit qu'il a pris résolution avec M. N... de faire congédier celui qui parle de division dans la Compagnie, afin d'y faire quelques exemples qui en ôteraient l'envie aux autres. »

« 11 octobre. — On blâmera toujours M. Gomes da Costa à Rome de paroles légères dites ou écrites contre ses fausses démarches, mais on l'appuiera toujours dans sa conduite, quoique étant opposée à nos règles et à nos constitutions aussi bien qu'à nos usages;

et ses entreprises seront toujours canonisées, quelque irrégulières qu'elles paraissent. Je crois que le cardinal de la Trémouille n'a agi, dans cette circonstance, que très faiblement, ou qu'on n'a pas grand égard à ce qu'il recommande. On dit ici qu'il ne va qu'à mesure qu'il est pressé. »

« 27 octobre. — M. Gomes da Costa est un homme sans règle et sans mesure et tout à fait hors des gonds; M. Abhink et M. da Costa ne doivent pas être surpris de ses conduites à leur égard, et il est surprenant qu'un aussi sage ministre que le cardinal Paolucci protège cet homme. Mais on voit bien que c'est un engagement pris que nulle raison ne peut rompre. »

« 2 novembre. — Nous verrons ce que fera M. Gomes da Costa. M. l'abbé de Marnay m'assure qu'il le suivra de près. Il faut bien qu'il y ait eu quelque nouveau décret, car vous m'avez vous-même envoyé, Monsieur, un certain billet portant ces paroles : *Santissimus annuit. Paolucci.* — Mais il y a peu de fond à faire sur toutes les promesses et assurances de la cour, à cause des sous-entendus. M. Figari dit qu'on peut permettre en vingt-neuf manières sans s'engager, si on ne prend le fond de la trentième. Il est vrai qu'il dit cela en riant; mais rien n'empêche de dire vrai de cette façon-là comme des autres. Pour moi, je crois très fermement qu'on veut faire la division, et que ne la pouvant pas faire de droit, on la prépare tout de même par voie de fait. On nous donne des paroles vagues et qui ne signifient pas grand chose, pour mieux amuser; on fait même semblant de ne pas vouloir donner des pouvoirs, mais, en secret, on dit au pèlerin : *Fate, fate, e non dica niente a nessuno, e doppo aggiuntarano tutto.* (Faites, faites et ne dites rien à personne, et après on arrangera le tout.) Voilà, à mon avis, les véritables allures de notre cour; or, où prendre les moyens de les déconcerter? C'est la difficulté. On ne nous refusa pourtant rien de tout ce que nous croirons pouvoir être utile. On me dit ici que le cardinal de la Trémouille est difficile à remuer, à mettre en exercice, et qu'il faut lui pousser l'épée dans les reins jusqu'à la garde. Or, je ne sais si cette manière de presser les gens est bien de votre goût, monsieur, qui s'accorde mieux de la douceur, du respect et de la modération qui, au fond, ne laissent pas d'être efficaces en leur

manière. Il me paraît pourtant que Son Éminence a agi mollement en cette occasion, et qu'elle n'a pas pressé cette affaire comme elle le devait et le pouvait sur les ordres qu'elle avait reçus de la Cour. »

« 17 novembre. — Je ne sais que dire de ce décret du 6 février, sinon qu'il est tout à fait opposé à nos règles et constitutions et même au bon ordre, à l'équité et à la raison, du moins selon notre manière de penser, suivant laquelle nous croyons que les communautés se conservent par les mêmes principes sur lesquelles elles ont été établies. On me conseille d'écrire à Sa Sainteté pour m'en plaindre respectueusement, mais j'ai peine à m'y résoudre, n'en prévoyant pas de fruit et en craignant même les suites.

« Peut-être n'est-ce qu'un projet de décret et qui n'aura pas été délivré, ce qu'il serait bon de savoir au juste, afin de savoir clairement où nous en sommes. C'est à vous, Monsieur, qui êtes sur les lieux, à nous défendre de ces coups fourrés autant qu'il est en vous, à les pressentir, à les déconcerter et à les parer par tous les moyens justes et raisonnables, n'y épargnant même le cardinal de la Trémouille, qui paraît n'avoir agi que faiblement ou mollement dans cette occasion. Au reste, je suis persuadé que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, et ne suis pas surpris de tout ce procédé, sachant qu'on a de delà des principes fort contraires aux nôtres, et qu'on est toujours fort pressé et soufflé, de divers endroits, de dilater la Congrégation *quomodocumque*. Je la souhaite aussi grande que Dieu la veut, mais j'ai peine à croire qu'il la veuille dilater en la démembrant ou la composer de pièces rapportées. »

« 23 novembre. — J'avais adressé ma lettre à Mgr Nuzzi précisément sur les trois chefs que vous m'avez suggérés, dont l'affaire de M. Gomes da Costa est le deuxième. Ne dire mot, c'est paraître insensible ou même approuver. J'en parle dans mes lettres de bonnes fêtes aux cardinaux Paolucci et Fabroni. Je ne pense pas que ce soit une raison solide de les supprimer, autrement on veut nous traiter comme des sots et des indolents qui n'ont ni esprit ni sentiment. La liberté de se plaindre est de droit naturel des plus misérables sujets.

Il me semble que le Bref, ou projet de Bref, que vous m'avez

envoyé est non seulement une preuve, mais une conviction qu'on nous trompe et qu'on est résolu de nous tromper et de bouleverser la Congrégation sens dessus dessous. J'envoyai l'an passé à M. Gloria un mémoire raisonné là-dessus. Si vous ne l'avez pas, Monsieur, je pourrai vous l'envoyer. »

Les affaires du Portugal suivirent leur cours, malgré les efforts du Supérieur général et de M. Couty; il n'y avait plus qu'à se résigner et à tirer le meilleur parti possible de ce qu'on n'avait pu empêcher. Aussi M. Bonnet écrivait-il à M. Couty :

« 5 janvier 1717. — M. Gomes da Costa vient de m'écrire de Lisbonne, et je lui fais répondre que s'il aplanit les difficultés et qu'il nous envoie un acte de l'établissement conforme à nos règles et constitutions, je l'aiderai de tout mon pouvoir, et non autrement. »

« 11 janvier. — M. Pellegrin de Nigri m'écrit une lettre de bonne année dans laquelle il tâche de justifier ou excuser sa conduite sur ses bonnes intentions. Je lui fais une réponse cordiale dans laquelle je lui fais voir que cette bonne intention est aussi nuisible à la Congrégation qu'une mauvaise : 1° parce qu'elle nous tire de la conduite de M. Vincent, qui attendait tout de Dieu et qui n'enjambait point sur sa Providence; 2° parce que c'est plutôt un démembrement qu'une fondation, comme si un père coupait les mains, les bras et les pieds de son enfant et les rangeait dans l'espace à la dimension d'un géant; 3° et qu'enfin les maisons mendrées et éparses sont des pierres d'attente pour une division de fait, celle de droit n'ayant pas lieu. »

« 31 janvier. — Nous pressentions bien, vous et moi, que malgré toutes les bonnes paroles, on ne laisserait pas d'aller son chemin. Prenant donc la chose dans l'état où elle se trouve, je vous prie de bien lire avec M. Gloria toutes les pièces renfermées dans ce paquet et ensuite d'aller ensemble les communiquer à Mgr de la Trémouille, afin que Son Excellence ait la bonté de faire voir au Pape nos vraies dispositions :

« 1° Pour la dilatation de notre Congrégation;

« 2° Et pour notre soumission à ses ordres les plus généraux.

« Les pièces ci-jointes sont : 1° une procuration à M. da Costa pour accepter l'établissement *secundum regulas et constitutiones*.

avec faculté de l'unir à la province romaine et le soumettre au visiteur de ladite province ;

« 2° Une patente de supériorité de ladite maison, remplie du nom de M. Gomes da Costa, et une autre en blanc, afin que si Sa Sainteté veut y en faire mettre un autre, il y soit mis.

« 3° Une patente en ordre à M. Gloria de choisir de bons sujets pour les envoyer en Portugal ;

« 4° La patente pour ceux qui y seront envoyés, dont vous pouvez mettre ou faire mettre les noms. Tous ces Messieurs ont cru que nous devions hasarder ces pièces à tout événement ;

« 5° Un mémoire sur les inconvénients et l'impossibilité de cette fondation, si elle reste, séparée du corps et du chef de la Congrégation dont Son Éminence pourra faire un bon usage auprès de Sa Sainteté, tel qu'elle le jugera à propos après vous avoir ouï. J'avais fait une lettre au Pape, vous me l'avez suggérée surtout, mais MM. Figari, Philopale et ces trois autres Messieurs trouvent qu'il est plus respectueux et plus sûr et même conforme à l'usage de faire ces sortes de représentations par une personne de qualité agréable et en place. Si j'ai le temps de mettre cette lettre au net, peut-être la trouverez-vous dans ce paquet pour en faire l'usage que Son Éminence jugera plus convenable ;

« 6° Je vous envoie la substance de cette dite lettre dans notre mémoire dont j'ai parlé ci-dessus ;

« 7° J'y joins de plus copie de mes lettres au roi de Portugal, à M. l'abbé de Marnay, ambassadeur, et notre ami réel et solide, et sur qui l'on peut compter, aussi bien qu'à M. Gomes da Costa, afin que, voyant toutes ces pièces, vous puissiez vous arranger.

« Quoique ma lettre au roi ne tende pas à achever l'affaire, mais plutôt à la faciliter et à la rendre plus solide, cependant, ces messieurs doutent s'il est à propos de la faire voir au cardinal Paolucci et au Pape, sinon au cas que le roi fit des difficultés qu'il fallût lever, et désabuser le Pape ou son ministre, qui écrit même que nous aurions triché dans cette procédure. Son Éminence en pourra mieux juger que nous. J'écris aussi à Mgr le cardinal de la Trémouille, à Mgr Paolucci. Vous lirez tout avec M. Gloria. »

On le voit, l'établissement en Portugal avait fini par se faire

tant bien que mal ; M. da Costa, soutenu à Rome plus qu'il n'aurait dû l'être, avait pu, en dépit de ses supérieurs, prendre pied à Lisbonne. M. Bonnet écrivit encore plusieurs lettres cette année et les suivantes à M. Couty, sur ce qui se passait dans cette fondation étrange ; on voit, dans toutes ses paroles, la confirmation de ce que sa haute sagesse lui avait fait prévoir dès le début de cette affaire. Il se résigne, il accepte ce qu'il n'a pu empêcher, il veut même favoriser cette œuvre plutôt que de lui créer des embarras, mais il laisse voir clairement qu'il ne croit point que Dieu lui donne grâce et bénédiction tant qu'elle se trouvera dans ces conditions.

« 8 février 1717. — Puisque l'on fait tant que d'établir une maison de la Congrégation dans le séminaire du nouveau patriarche de Lisbonne, il me semble qu'il faut tout faire pour y mettre de bons sujets, sages, capables, réguliers, paisibles, qui puissent édifier et bien exercer les fonctions de la Compagnie. »

« 29 mars 1717. — M. da Costa écrit qu'on nous veut bien recevoir sans exception. Je lui ai envoyé pouvoir de recevoir des établissements et des séminaires, à condition de nous envoyer les actes de fondations et les notes des sujets. »

« 27 septembre 1717. — On nous promet toujours monts et merveilles sur l'affaire du Portugal et sur les autres de cette nature. On nous amusera par de belles paroles, on tâchera de nous endormir ou de nous apaiser, et on fera toujours comme voudront ces messieurs de delà. On passera toujours par-dessus toutes les règles et les constitutions et on nous préparera des brouilleries à l'infini pour l'avenir sans qu'on veuille entendre raison ; et il faudra toujours faire semblant d'être bien content, pendant qu'au fond on voit, on sent, on touche avec évidence qu'on perd la Congrégation et qu'on la désunit de fait, pendant que de droit on dit qu'il n'y a pas lieu à la division.

« C'est une nouvelle Congrégation, ou c'est la même. Si c'est une nouvelle, qu'on le dise. Si c'est la même, pourquoi la séparation du chef et des autres membres ? Il me semble que vous devriez faire sur cela un bon mémoire et agir avec force et vigueur pour faire ouvrir les oreilles et les yeux à ceux de qui cela dépend et qui font semblant de ne pas voir clair et de ne rien entendre. »

« 9 mai 1718. — M. Gomes da Costa commence à faire des siennes à Lisbonne. Il a obligé de vive force le frère J.-B. Marchisio à quitter le jupon et à prendre la soutanelle et l'a menacé de le chasser sans denier ni maille. »

« Septembre 1718. — M. Gomes da Costa m'a écrit après une consulte et me dit qu'il n'est supérieur qu'en vertu de notre patente; que tous les sujets sont sous notre obéissance; qu'il a égaré *I^{um} Regis placitum*; que dans la suite on ne viendra pas chercher comment nous aurons été établis. Jugez, monsieur, ce qu'il en faut croire. »

« 19 novembre 1718. — Vous devez, Monsieur, avoir à présent en main de quoi faire taire M. Gomes da Costa s'il s'avise de mal parler. Il est vrai que c'est un terrible ouvrier, et bien heureux, rares et précieux les Jobs qui pourront durer avec lui! Je me donnerai bien de garde de me commettre avec un tel homme, qui dit et écrit dans sa verve portugaise à tort et à travers tout ce qui lui vient en pensée, sans avoir égard aux suites que cela peut avoir. »

« 9 août 1721. — Dans le choix qu'on pense faire des sujets pour Lisbonne, je vous prie de veiller avec soin qu'on y envoie des gens paisibles et fort patients et, s'il est possible, des gens bien voués au Supérieur général et à la Congrégation; car cette maison est fondée ou établie de si pauvre manière que, si elle reste comme elle est, elle sera toujours une pierre d'achoppement, une source de division. »

« 30 septembre 1721. — Je laisse faire tout ce que l'on désire pour la colonie de Lisbonne, mais je doute toujours qu'elle puisse rester entre les mains de M. Gomes da Costa qui est trop Portugais, c'est-à-dire trop vif, trop prompt, trop brusque pour établir solidement une maison. M. Rossy me propose M. Joffreu¹, qui est un Espagnol presque aussi vif que l'autre qui a été congédié d'Espagne par l'ordre du roi, pour les raisons que vous avez sues en son temps. Il ne saurait faire pire que l'autre. Il faudrait là un homme sage et paisible et fort modéré en toute chose, pour y être

1. M. Joseph Joffreu, né à Barcelone le 13 février 1676, et reçu dans cette ville dans la Congrégation le 20 juillet 1704.

supérieur, et qui aimât l'unité de la Congrégation, car cette fondation est comme un membre entièrement séparé et ne peut que nous faire beaucoup de peine dans la suite, si Dieu n'y met la main. »

« 4 octobre 1721. — Je doute fort que la nouvelle colonie de Lisbonne soit plus contente que la précédente sous la conduite austère et arbitraire de M. da Costa, qui n'est nullement propre à faire une fondation de cette conséquence. »

« 13 novembre 1721. — M. Gomes da Costa est incapable d'établir une bonne maison, et sur le pied qu'il a mis la sienne, comme M. Orsèse celle de Barcelone, ce sont plutôt deux citadelles de révolte, que des maisons paisibles et unies au chef de la Congrégation et aux autres membres ; ce sont plutôt des pierres d'attente pour la désunion, et tout cela dépend de nos confrères, qui suggèrent ce qu'ils veulent plutôt que ce qui convient. »

« 10 décembre 1721. — Il ne reste donc plus personne en Portugal ; j'ai écrit à M. Rossy que le changement de supérieur serait chose à accepter, s'il est offert sérieusement. »

« 12 janvier 1722. — Je vous ai déjà marqué que je doutais fort que M. Joffreu fût propre pour être supérieur et fondateur de la maison de Lisbonne, pour la raison que vous dites et aussi pour défaut de jugement. »

« 21 janvier 1722. — Je désire de tout mon cœur la perfection et la dilatation de la Congrégation, mais selon nos règles et usages et non comme à Lisbonne, où il y a une exclusion formelle de subordination et dépendance du Supérieur général. Car ces sortes de maisons sont des pierres d'attente d'une division, et vous verrez tôt ou tard qu'une de nos assemblées générales déclarera que ces sortes de maisons ne sont pas de la Congrégation. »

« 11 février 1722. — La conduite de M. Gomes da Costa est tout à fait irrégulière et décourage tous les sujets. »

« 8 mars 1722. — M. Gomes da Costa est un pauvre saint fondateur, un confrère rude et dangereux en plus d'une façon.

« M. Rossy pense envoyer M. Abingh¹ à Lisbonne pour supe-

1. M. Bernard Abingh, né dans le diocèse de Munster le 12 mai 1669, reçu à Rome le 20 mai 1694.

rieur, à cause qu'il est de la nation de la reine. Je lui envoie une patente. »

« 28 mars 1722. — Je crois que la maison de Lisbonne ne marchera bien que lorsqu'elle aura une bonne tête et la bénédiction du ciel; car elle n'a pas été faite de l'ordre du ciel comme les autres, mais projetée par les hommes. »

M. Bonnet avait bien jugé dès le commencement cette fondation du Portugal. M. Rossy, dans le peu de temps qu'il fut visiteur de la province de Rome, avait eu le projet de solliciter un bref de séparation pour le Portugal. En 1722, plusieurs missionnaires de Rome adressèrent un mémoire à la Congrégation des évêques ou au Pape pour solliciter la séparation. Le bref obtenu pour la fondation de la maison de Lisbonne était une préparation à cette séparation. M. Bonnet dit à ce sujet, le 28 juin 1722 :

« La supplique et le bref sont dans le système de ces messieurs, qui ont voulu mettre des pierres d'attente à leur ancien dessein. J'ai donné à M. Gomes da Costa, sur l'ordre du feu Pape, les pouvoirs d'admettre des sujets. Il les avait par son bref et ensuite on a voulu que j'en donnasse ou pour sauver ou pour faire semblant sauver la subordination.

« J'ai eu toutes les peines du monde à avoir les baux contrats de cette maison. Pour des sujets, je répondrai comme vous me suggérerez, la chose étant juste, raisonnable et d'usage, selon nos règles. »

« Novembre 1722. — Je ne crois pas avoir copie du bref du Pape défunt à M. Gomes da Costa pour l'exempter de notre juridiction et de celle de notre visiteur. Je serais bien aise de l'avoir. »

« 12 juillet 1722. — M. Joffreu et notre frère Marchisio m'écrivent tous les deux ensemble : 1° que M. Gomes da Costa ne veut plus de sujets; 2° qu'il ne veut pas non plus de supérieur; 3° qu'il prétend faire cette maison sienne et propre et personnelle; 4° qu'il a cinq ou six procès sur les bras; 5° qu'il refuse les offres d'accommodement faits de la part de Sa Majesté; 6° que le roi est prêt de fournir à la nourriture, aux frais des personnes, et que ce bon monsieur écarte les libéralités; 7° qu'il voudrait rester là seul, les Italiens lui étant autant à charge que tous les autres. Enfin cette fondation est désolée et sur le bord de la fosse. J'avais écrit des

lettres: 1° à M. Gomes da Costa, pour savoir ses sentiments ; 2° à M. Joffreu ; 3° à notre frère Marchisio pour les consoler et fortifier ; 4° à Mgr Tirraii, nonce, ami de M. Joffreu, de M. Figari et de la Congrégation ; même une à Sa Majesté, à la discrétion de ces messieurs, pour montrer ou pour supprimer, selon le besoin ; mais je ne sais si j'enverrai tout cela, selon mon premier projet pris d'après conseil. Je verrai, je pèserai et prierai encore beaucoup avant de hasarder ce paquet-là, qui pourrait avoir de bonnes ou de mauvaises suites.

« J'écris cela à M. de la Torre qui vous en parlera, comme je le lui suggère, l'assurant pourtant que je lui laisserai toute la liberté convenable, pour agir avec liberté dans son office de visiteur. »

« 25 août 1722.— Sur le pied que M. Gomes da Costa prend et établit sa maison, ce ne serait qu'une pierre d'attente pour la division, et peut-être même une division anticipée, au moyen d'un vicaire général qui nous ferait plus de mal que de bien, et pour le présent et pour l'avenir. »

Après ces lettres de M. Bonnet, il ne reste plus de doute sur l'origine irrégulière de la fondation en Portugal ; elle a eu lieu malgré les supérieurs qui ont eu la main forcée, cela est évident.

Nous allons maintenant reprendre le récit interrompu de l'auteur des *Mémoires chronologiques*.

PROVINCE D'IRLANDE

Lettre de sœur BURNS à la très honorée Mère DÉRIEUX.

Orphelinat de Leyton, près Londres, 24 juin 1881.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

Nous n'avons pas voulu laisser passer ces jours de bénédiction consacrés à honorer Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, sans faire ce qui dépendait de nous pour lui témoigner notre amour et notre reconnaissance ; ce que nous avons fait est bien peu, mais nous avons la confiance qu'il aura eu égard à notre bonne volonté.

Déjà, l'année dernière, nous avons eu une assez jolie procession ; cette année, nous avons réussi mieux encore.

Notre maison était autrefois l'habitation d'été de notre digne cardinal ; c'est lui qui l'a transformée en un orphelinat de petits garçons, se privant volontairement de la jouissance de respirer le pur air de la campagne pendant les chaleurs, afin de donner un asile à ces petits infortunés, qui, sans cela, seraient élevés dans des établissements protestants. Son Éminence, qui, comme vous le savez, ma très honorée Mère, a été ministre de l'Église anglicane, n'a rien tant à cœur que de sauver des âmes, et son œuvre de prédilection est d'arracher les enfants des mains des protestants. Il y a à peu près quinze ans qu'il obtint des autorités municipales de Londres que les enfants catholiques indigents, des deux sexes, soient placés dans des institutions catholiques ;

depuis ce temps, il est parvenu, par son zèle, ses travaux, ses sacrifices, à en sauver vingt-cinq mille. Quelqu'un lui demandait un jour, quand il commencerait sa cathédrale? « Je n'y pense seulement pas, répondit-il; je ne cherche pas à mettre pierre sur pierre, mais âme sur âme. »

Vous comprenez, d'après cela, que ce bon cardinal porte un intérêt tout particulier à nos cent cinquante petits garçons. Plusieurs fois par an il vient les voir et il se fait un plaisir d'assister à leurs petites fêtes. Cette année, ne pouvant venir pour la procession, il a été remplacé par l'évêque auxiliaire, Mgr Paterson.

Depuis bien des semaines, nous étions en préparatifs, tâchant de fabriquer du beau, avec très peu de chose, car nous sommes très pauvres, ma Mère, vous ne l'ignorez pas. Enfin, à l'aide de papier doré, de découpures, etc., nous avons réussi à faire un certain nombre de jolies bannières et oriflammes, que nos enfants contemplaient avec admiration, en attendant qu'ils puissent les porter. On est fier, à six ou sept ans, de porter une bannière !

Toute la semaine, le temps avait été fort pluvieux, et les gramauges qui couvraient le ciel dans la matinée de notre grand jour nous inspiraient de vives alarmes; mais, vers midi, les nuages se dissipèrent, et, à trois heures, le soleil brillait d'un éclat resplendissant.

Alors la procession se mit en marche, nos petits garçons en tête; ils étaient vraiment charmants dans leurs costumes de marins, bleu et blanc, et leurs figures rayonnantes de bonheur; après eux venaient les orphelines de nos sœurs de Londres, et celles des sœurs de la Miséricorde, nos proches voisines, habillées en bleu, avec de longs voiles blancs; et chantant de beaux cantiques. Douze tout petits garçons (les plus grands ont à peine huit ans) marchaient devant le Saint-Sacrement, en jetant sur son passage des roses effeuillées. Les sœurs, les religieuses, quelques bienfaiteurs et autres personnes de distinction terminaient cette longue procession, qu'il était beau de voir défiler lentement autour du magnifique parc, en se reflétant dans la pièce d'eau qui se trouve au milieu. A moitié chemin à peu près, on s'arrêta devant un massif d'arbres majestueux, sous lesquels nous avions

élevé un reposoir, dont les ornements, consistant presque uniquement en fleurs et en verdure, produisaient un très joli effet. Mgr Patterson donna la bénédiction, puis on rentra à la maison en rendant grâces à Dieu de ses bienfaits. Pour bien faire, il aurait fallu clôturer cette touchante cérémonie à la chapelle, mais les étroites dimensions de notre pauvre oratoire ne le permettant pas, nous rassemblâmes les enfants dans la grande classe où Monseigneur leur adressa quelques paroles bienveillantes, en les félicitant sur leur bonne tenue pendant la procession. Après cela, il visita la maison en détail, accompagné des dames et des messieurs que nous avions invités, et partout il témoigna son entière satisfaction. C'est ainsi que s'est terminée une journée qui nous a procuré de bien douces consolations, en nous donnant l'espoir que Notre-Seigneur aura été glorifié par nos humbles hommages.

Veillez agréer, ma très honorée Mère, l'expression de la soumission filiale avec laquelle je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, votre très affectionnée fille,

Sœur BURNS,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DE SYRIE

*Lettre de M. SALIÈGE, supérieur du collège d'Antoura,
à M. PÉMARTIN, secrétaire général.*

Antoura, le 7 octobre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Avant de vous parler de nos œuvres, permettez-moi de vous dire quelques mots au sujet d'une touchante cérémonie qui vient d'avoir lieu dans notre chapelle : je veux parler de l'inhumation dans notre caveau des corps de M. Romand, de si sainte mémoire, et du bon frère Aimé Cat.

Avant de rendre sa belle âme à Dieu, notre cher confrère M. Romand avait exprimé le vœu que ses restes reposassent dans le caveau d'Antoura. Or, comme au moment de sa mort, qui eut lieu à Beyrouth le 26 septembre 1873, il ne fut pas possible de les transporter au collège, ils furent provisoirement déposés dans le caveau de nos confrères. Depuis longtemps, nous désirions exécuter les dernières volontés de ce cher défunt ; mais ce n'est que le 26 septembre 1881 que la chose a été possible.

M. Chiniara avait été désigné pour faire les démarches nécessaires à la réalisation de ce dessein. Le jour de la clôture de la retraite de nos sœurs de Beyrouth, le caveau de nos confrères de cette ville fut ouvert, et le cercueil extrait de son casier. Il y eut affluence pour voir une dernière fois ce saint missionnaire, et

chacun remarqua avec surprise que les doigts consacrés des deux mains étaient bien conservés, tandis que le reste du corps était tout décomposé. La mort avait ainsi respecté dans le pieux missionnaire cette partie de son corps qui avait servi à la plus sainte des actions. Fait non moins touchant : nous avons eu le bonheur de voir le corps de M. Depeyre, en ouvrant notre caveau, à Antoura, et quel n'a pas été l'étonnement de chacun en voyant ses deux mains bien jointes, recouvertes d'une écume blanche, le tout très brillant et en quelque sorte cristallisé.

En même temps qu'on transportait M. Romand de Beyrouth, les restes du frère Aimé étaient retirés du lieu où ils se trouvaient, et le même jour, le 26 septembre, à sept heures du matin, les deux missionnaires furent placés sur un modeste catafalque dans notre chapelle. Nous avons chanté une messe solennelle de *Requiem*, fait l'absoute, et enfin ce cher confrère et ce bon frère ont été descendus dans notre caveau, où ils reposent à côté de Mgr Godalfi, de M. Leroy et de M. Depeyre. A chacun d'eux nous appliquons cette touchante parole : *Defunctus adhuc loquitur*. En effet, dès le matin du même jour, pendant l'oraison, nous avons médité sur les vertus de nos chers défunts, ce qui nous a donné l'occasion d'admirer l'étonnante charité de M. Romand, charité universelle comme celle de saint Vincent, qui, de Dieu, qui en était le premier objet, descendait à tous les confrères, à tous les frères, à tous les malheureux et à tous les pauvres ; aussi le nom de M. Romand rappelle-t-il ici la paix et le bonheur, qu'il sut faire régner autour de lui par sa charité. De même encore, nous avons admiré principalement dans notre frère Aimé le dévouement le plus absolu à notre œuvre. Ce bon frère n'a laissé échapper aucune occasion, négligé aucune circonstance de procurer quelque bien au collègue d'Antoura.

C'est une pieuse coutume du christianisme, quand on élève un édifice et même une maison, de mettre dans les fondations quelques reliques, pour constituer les saints à qui elles appartiennent protecteurs des bâtiments qui vont s'élever. Au moment où notre collègue se reconstruit presque tout entier, c'était pour nous une consolante pensée de savoir que les ossements de ces pieux missionnaires qui ont fait Antoura ce qu'il est, étaient là, dans les

fondations. Qui peut douter que leur intercession ne nous soit favorable et ne conserve à notre œuvre la protection du Ciel, qu'ils nous ont déjà obtenue?

Je tenais à vous dire un mot de cette cérémonie, car je sais quel vif intérêt vous portez à tout ce qui concerne les œuvres de la Compagnie. Nous sommes surtout profondément touchés autant qu'édifiés en voyant avec quel zèle vous interrogez tous les souvenirs, tout ce qui peut redire les faits et gestes de ceux qui nous ont précédés dans la tombe.

Cet exemple nous a puissamment engagés à rendre ce pieux devoir aux restes du vénérable M. Roman et du très cher frère Aimé Cat.

Déjà, je puis le dire, nous ressentons les effets des prières de nos chers défunts. L'année présente s'ouvre sous les plus heureux auspices. Notre école apostolique se constitue peu à peu, nous avons six enfants de bonne espérance; que Dieu en soit béni. Notre rentrée s'opère dans les meilleures conditions; en ce moment, cent soixante-dix élèves sont présents, dont quatre-vingt-nouveaux; beaucoup sont attendus. Je vous ai déjà dit qu'ici la rentrée se faisait pendant tout le premier mois. Je vous en donnerai avis par le prochain courrier.

NOTES SUR M. ROMAND

1824—1873

M. Romand (Jean-Antoine) naquit à Saint-Claude, département du Jura, le 16 mai 1824. A l'âge de vingt-neuf ans, le 5 avril 1852, il entra dans la petite Compagnie et fut à grande édification à ses frères séminaristes et étudiants, par sa piété, sa régularité et surtout sa grande bonté, qui était comme le caractère dominant de sa vertu.

Au mois de septembre 1857, il fut envoyé au collège d'Alexandrie et enseigna le français aux élèves du troisième cours. Doux et calme, le nouveau professeur fut tout d'abord étonné de l'extrême espièglerie et dissipation de ses très jeunes élèves; mais bientôt il prit le dessus. Dieu qui aime à éprouver les siens permit, dans le cours de l'année 1859, que le vertueux M. Romand fût l'objet d'une odieuse calomnie. Bientôt elle prit des proportions telles, qu'elle s'étendit à tous les missionnaires d'Alexandrie, accusés même d'avoir empoisonné Sa Grandeur le délégué apostolique, Mgr Guasco Perpetuo, qui mourut au Caire, le 26 août, à la suite d'une insolation.

Sur ces entrefaites, le collège d'Alexandrie ayant été fermé, M. Romand fut envoyé à Antoura vers la fin de septembre. Dès le début il fut facile de voir combien les deux années passées à Alexandrie avaient été utiles à M. Romand, lui donnant l'intelligence de l'œuvre à laquelle sa vie entière devait être consacrée et l'expérience de la manière dont il faut prendre ces jeunes âmes, capables de travail sérieux et de vertu solide, malgré leur mobilité native.

De 1859 à 1872, M. Romand professa une classe de grammaire, son humilité lui ayant fait préférer cette modeste position, que ses instances lui permirent de conserver, toutes les fois que ses supérieurs tentèrent de lui confier une classe plus élevée.

Rien de saillant dans l'uniformité de la vie de professeur, que les vertus pratiquées par ce digne fils de saint Vincent. Nous allons en donner un rapide aperçu.

Dès son arrivée à Antoura, M. Romand, outre sa classe, fut chargé du soin de la sacristie et des classes de chant. Rien ne pouvait mieux convenir à sa foi vive; et tout heureux de pouvoir contribuer à la gloire de Dieu, on le voit prendre le plus grand soin de la propreté de la chapelle; lui-même, il la balaye; il veille à ce que tout reluisse d'une parfaite propreté, il consacre ses modestes ressources à l'ornement du sanctuaire. Chaque soir, il prépare tout ce qui doit servir au saint sacrifice, et sa charité prévenante évite à ses confrères toute sollicitude; il a placé chaque objet sous leurs mains et préparé le missel, disposant les signets à leur place. Chargé du chant, il consacre une grande partie de

ses récréations et presque toutes ses promenades à exercer les élèves qui composent le lutrin. Il prend la peine de former aux cérémonies et au chant les prêtres désignés pour célébrer solennellement les saints mystères, et quand, malgré cette précaution, une faute échappe à la distraction ou à l'impéritie, le bon M. Romand, toujours attentif, trouve toujours le moyen de la relever amialement. Plus tard, il profitera de l'autorité que lui donnera sa charge de supérieur, pour décorer la coupole de la chapelle ainsi que le maître-autel, et, réalisant un projet longtemps caressé, il fera élever un élégant clocher, pour que de loin on puisse découvrir l'endroit de la maison où réside le Très-Saint-Sacrement.

L'esprit de foi portait M. Romand à consacrer à Notre Seigneur les moments laissés libres par ses occupations, et son grand bonheur était d'aller répandre son âme au pied du tabernacle. Il ne laissait à nul autre le soin et l'honneur de purifier les linges sacrés.

L'un des premiers fruits de la foi vive est l'humilité : aussi M. Romand posséda cette vertu à un degré éminent. Non seulement il voulut demeurer toujours dans l'humble position de professeur de grammaire, mais volontiers il se proclamait incapable de bien remplir même ce modeste emploi, et souvent on le vit aller demander des conseils pour sa classe soit à ses confrères, soit même aux frères qui enseignent. Son humilité le portait à refuser, lorsqu'il le pouvait, des vêtements neufs et à se contenter des plus vieux, qu'il trouvait moyen de faire servir, alors même qu'ils semblaient hors d'usage. Il aimait mieux se déranger que de causer la moindre fatigue aux domestiques, et souvent on le voyait avec grande édification aller chercher tout ce dont il pouvait avoir besoin. Il n'acceptait le concours de personne pour les petits soins de ménage et balayait sa chambre, qu'il tenait dans une extrême propreté. Son humilité parut surtout lorsqu'à la fin de 1872 les supérieurs lui confièrent la conduite de la maison. Se jugeant incapable de soutenir le lourd fardeau de la supériorité, l'humble missionnaire écrivit lettres sur lettres pour convaincre de son incapacité, et s'il finit par accepter la charge qui lui était imposée, ce fut uniquement, comme il le dit lui-même,

pour éviter à la maison la secousse que causerait un nouveau changement de direction. Mais il conserva l'espoir d'être déchargé à la fin de l'année scolaires. Le triste état de sa santé mit les supérieurs dans la nécessité de se rendre à son désir, et dès qu'il eut reçu la lettre qui lui annonçait cette bonne nouvelle, bien qu'extrêmement malade, il demanda avec instance d'être ramené à Antoura, non pour avoir la consolation de revoir une dernière fois cette chère maison, en laquelle, pendant treize années, il avait tant et si bien travaillé, mais parce qu'il voulait écrire de sa main et signer dans le registre du personnel le jour de sa déposition, qui était pour lui un jour de véritable fête.

Mais, nous l'avons déjà dit, le caractère dominant de la vertu de M. Romand était la bonté. Elle éclatait d'abord dans ses rapports avec ses confrères. Rien d'agréable comme de converser avec ce digne missionnaire : toujours il avait une bonne parole sur les lèvres, toujours une délicate attention, une douce prévenance. Il aimait surtout à s'occuper des confrères nouvellement arrivés, il les initiait aux usages de la maison avec une touchante sollicitude, s'efforçant de prévenir tout ennui ; il leur rendait avec une charité fraternelle tous les petits services dont ils pouvaient avoir besoin, et on le vit un jour balayer lui-même la chambre que, nommé supérieur, il allait céder à un jeune confrère.

Apprenait-il l'absence ou la maladie d'un professeur, à l'instant il se présentait pour le suppléer, et le faisait avec une telle bonne grâce, qu'il semblait que ce surcroît de travail lui fût une véritable fête. Avec quelle bonté il savait consoler les cœurs affligés, fortifier les âmes découragées ! Dieu seul sait ce que plus d'un missionnaire doit à sa tendre charité.

Il était bon envers les élèves, qui avaient pour lui une grande affection mêlée de vénération. Bien qu'il sût être ferme, sévère même au besoin, tous l'aimaient, et le plus grand nombre prouvaient à quel point il possédait leur confiance, en lui donnant le soin de leur conscience. Qui pourra dire le bien opéré par ce saint missionnaire, père tendre et dévoué de ces chères âmes, pour lesquelles il se prodiguait, comptant le temps et la peine

pour rien, dès qu'il s'agissait de les servir et de les porter à Dieu! Aussi, malgré les années écoulées, tous ceux qui l'ont connu, ceux surtout qui ont été ses fils spirituels, ne peuvent parler de lui qu'avec émotion : « Oh! le bon M. Romand, le saint M. Romand, que je l'aimais quand j'étais au collège! » Tel est l'éloge qui se trouve en toutes les bouches.

Il était bon pour les pauvres; son grand regret était de ne pas savoir assez l'arabe pour leur parler de Dieu et de leur salut éternel; mais souvent on le voyait passer au réfectoire après les repas, ou dans la cour après le déjeuner et le goûter, pour recueillir les morceaux de pain que les élèves avaient gaspillés, puis les nettoyer et les porter aux pauvres. La veille de sa mort, il ouvrit son porte-monnaie, et y trouvant 10 francs, il demanda qu'ils fussent distribués aux pauvres.

Il fut bon pour les Pères arméniens de Bzoumar, chassés vers la fin de 1872 de leur demeure, en haine de la foi catholique. Il leur offrit à notre maison de campagne de Reyfoun un honorable asile, leur prodigua les consolations, veilla à tous leurs besoins, se dépouillant en quelque sorte pour eux, pendant les cinq mois qu'ils demeurèrent nos hôtes. Rentrés en possession de leur maison, ces bons Pères gardent à la mémoire du bon M. Romand un impérissable souvenir.

Il était jeune encore, n'ayant pas atteint quarante-neuf ans et demi, mais déjà il était mûr pour le ciel, et le 23 octobre 1873, Dieu rappela à lui cette chère âme pour la couronner, et maintenant, le collège d'Antoura peut compter dans la bienheureuse patrie un zélé protecteur.

NOTES SUR LE FRÈRE AIMÉ CAT

1809-1878

Notre cher frère Aimé Cat naquit dans le mois de septembre 1809, à Morval, village du diocèse d'Amiens.

Il était le second des sept enfants de Pierre-Joseph Cat et d'Élisabeth Bonard, son épouse. Son père, cultivateur, faisait valoir ses propriétés et jouissait d'une certaine aisance.

Le jeune Aimé et deux de ses frères, montrant de l'inclination pour l'état ecclésiastique, ce père chrétien crut devoir faire en leur faveur quelques sacrifices, et se privant du secours qu'ils auraient pu lui donner pour les travaux des champs, il les appliqua aux études.

Plus tard, quand ils eurent acquis les connaissances élémentaires enseignées dans les écoles, Pierre-Joseph Cat songea à pousser ses enfants plus avant; mais ses ressources ne lui permettant pas de payer de lourdes pensions, une dame riche, aussi charitable que noble, se chargea des frais d'éducation du jeune Aimé et de ses frères, qui tous deux devinrent prêtres.

Le plus jeune des garçons étudia et fut médecin. Le cinquième resta à la maison paternelle et succéda à son père dans la gestion de la ferme de la famille. Il restait deux sœurs, qui toutes deux imitant les beaux exemples de leurs frères, abandonnèrent le monde et embrassèrent l'état religieux dans des communautés établies dans le pays, l'une chez les sœurs de la Sainte-Famille, vouées à l'éducation de la jeunesse, l'autre chez les sœurs de la Sagesse.

Un si grand nombre de vocations dans cette famille prouve que les parents étaient foncièrement chrétiens et élevaient leurs enfants dans la crainte et l'amour de Dieu.

L'enfance du jeune Cat dut se passer dans la plus grande innocence au milieu des membres d'une famille évidemment bénie du ciel et il fut sans doute à l'abri des séductions, malheureusement si communes parmi la jeunesse, car on remarqua toujours

en lui ce regard si limpide et si pur, reflet ravissant d'une âme pure.

Cette vie innocente devait le préparer au choix que le bon Dieu voulait faire de lui, pour l'attacher d'une manière toute particulière à son service; aussi ses parents ayant remarqué dès sa plus tendre jeunesse ses inclinations vertueuses comprirent les volontés du ciel sur leur enfant et les secondèrent.

C'est probablement à Morval qu'il fit sa première communion. La foi vive et ardente que nous avons toujours remarquée en lui nous sont une sûre garantie qu'il fit, avec les plus saintes dispositions, cette grande action si capable d'impressionner sur son jeune cœur déjà incliné au bien.

Toujours est-il que dès lors toutes ses vues et toutes ses pensées étaient tournées vers Dieu, et qu'il se sentait appelé à une vie toute d'abnégation et de renoncement. Ce fut sans doute vers l'âge de seize ou dix-sept ans que, se sentant plus fortement pressé intérieurement de se donner tout à Dieu, il quitta secrètement la maison paternelle et se présenta à la Trappe la plus voisine de son pays.

Il y fut reçu probablement plutôt comme hôte que comme novice, son âge ne permettant pas de l'admettre définitivement; mais son intention était bien d'y passer le reste de ses jours dans la retraite et la mortification.

Ses parents, instruits du lieu où il s'était retiré, et ne le croyant pas appelé à cet ordre austère, envoyèrent deux de ses frères pour le chercher. Ils eurent assez de peine à lui persuader d'abandonner une solitude après laquelle il soupirait depuis longtemps; toutefois ils firent tant, qu'ils le décidèrent enfin à retourner avec eux à la maison paternelle. Le bon Dieu ne le voulait pas là; il avait décidé de donner en lui à la petite Compagnie un exemple d'humilité bien rare dans ce siècle d'orgueil et de convoitise, et de le proposer à l'imitation de nos frères coadjuteurs comme un modèle d'obéissance, d'abnégation, de renoncement et d'estime pour la vie cachée.

Nous ne savons en quelle année il fut placé au Blamont, pension ecclésiastique du diocèse d'Amiens, ni ce qui concerne les quelques années qu'il y passa.

Son extrême retenue à parler de lui-même nous a dérobé ce qu'il y aurait sans doute d'édifiant à rapporter sur cette époque de sa vie. Tout ce que nous savons par ses lettres d'admission dans la congrégation des Saints-Anges établie canoniquement au Blamont et affiliée à celle du petit séminaire de Saint-Acheul, c'est qu'il y fut reçu le 1^{er} octobre 1827, à l'âge de dix-huit ans, après avoir subi, d'une manière digne d'éloges, les diverses épreuves prescrites par les règles.

Il dut entrer l'année suivante à Saint-Acheul, où il demeura jusqu'à la fermeture de ce célèbre établissement; il puisa la science à cette source si renommée, s'édifia des exemples de vertu qu'il y voyait pratiquer, et s'affermit dans sa résolution de se donner tout à Dieu.

Les ressources de sa famille ne lui permettant pas de payer pour lui et pour son frère la pension assez élevée, il exerça à Saint-Acheul, pendant quelque temps, la charge de surveillant, tout en suivant les cours.

Plus tard, lorsque le séminaire de Saint-Acheul fut fermé, il entra, ainsi que la plupart de ses condisciples, à Saint-Riquier, établissement désigné par les RR. PP. Jésuites, comme le plus digne de leur confiance. Nous ne savons le temps qu'il y passa. Ce fut là que le jeune Cat connut M. Leleu qui y professait. Il entra ensuite au grand séminaire d'Amiens, où il fit une année de philosophie et une année de théologie. Nous apprenons par ses lettres d'ordination qu'il s'y trouvait en 1832, et qu'il y reçut la tonsure aux Quatre-Temps du Carême de cette même année et les ordres mineurs quelques mois plus tard aux Quatre-Temps de la Pentecôte.

La première année de théologie étant terminée, notre jeune minoré se décida à donner suite au projet qu'il avait formé depuis longtemps d'embrasser la vie religieuse. Précédemment il s'était adressé, paraît-il, à la Compagnie de Jésus, mais ses démarches n'avaient pas abouti; il se tourna donc vers la petite Compagnie; c'était là que le bon Dieu le voulait. Ayant fait la demande d'être reçu dans son sein, il fut accepté, et au mois d'octobre 1832, il se rendit à Paris en compagnie de deux ou trois autres séminaristes du diocèse d'Amiens.

Le vénérable Perboyre était alors le directeur du séminaire interne. La vertu de ce missionnaire frappa vivement le fervent séminariste, et sous sa conduite il fit de rapides progrès dans les voies de la perfection. Comme à cette époque le séminaire ne se faisait pas très régulièrement à cause du petit nombre des sujets, le frère Cat continua ses études théologiques commencées au grand séminaire d'Amiens.

Nous ne saurions dire comment il réussit, son humilité ayant toujours caché ce qui pouvait le relever aux yeux des hommes. Pendant cette année de séminaire, il fit une maladie assez grave qui l'obligea d'user de bains froids. Chaque jour, pendant les rigueurs de l'hiver, il dut se plonger, en se levant, dans une eau presque glacée. Ce régime pénible lui rendit la santé et il put reprendre les exercices du séminaire et ses études.

Nous ne saurions dire quels furent les motifs qui le déterminèrent à ne pas poursuivre la carrière ecclésiastique; tout ce que nous savons, c'est qu'il avait une très grande appréhension de la responsabilité qu'impose le caractère sacerdotal, sa foi vive lui donnant une très haute idée de ce ministère sacré. De plus, l'état de quiétude dans lequel il avait remarqué que vivaient nos frères coadjuteurs lui avait fait envier l'humilité de leur condition, comme un moyen de jouir de cette paix, fruit de l'obéissance et de la vie cachée. Ce furent là sans doute les raisons principales qui le déterminèrent à faire des démarches pour obtenir ce qu'il désirait. Il y avait près d'une année qu'il se trouvait au séminaire interne, lorsqu'il alla trouver M. Salhorgne, alors Supérieur général, et le supplia de lui permettre d'abandonner la carrière ecclésiastique pour embrasser celle de simple frère coadjuteur de la Mission.

M. Salhorgne répondit par un refus formel, mais le fervent séminariste étant revenu plusieurs fois à la charge et ayant insisté fortement, M. le Supérieur général crut que le Seigneur voulait donner à la Compagnie un exemple extraordinaire d'humilité, et finit par lui accorder sa demande : « Eh bien ! mon frère, lui dit-il enfin, je vous accorde ce que vous souhaitez si vivement et que vous poursuivez avec tant de persévérance. Vous avez choisi le chemin le plus sûr, qui est celui de l'humilité; je vous en félicite.

Ah! vous êtes bien plus heureux que moi; car je vous l'avoue, j'ai fait autrefois plusieurs fois la même demande; mais elle m'a toujours été refusée. Que le bon Dieu vous bénisse et vous fasse la grâce de persévérer dans votre sainte entreprise. »

Toutefois cet exemple pouvant avoir des inconvénients, s'il eût été connu alors, M. Salhorgne recommanda au nouveau frère coadjuteur un secret absolu sur tout ce qui s'était passé entre eux, jusqu'à ce qu'il l'eût envoyé dans une mission éloignée. Quelque temps après, le frère Aimé Cat, encore revêtu de la soutane, partait pour Antoura en compagnie de M. Rodde et du frère François Bourrières.

Arrivés à Marseille, les voyageurs s'embarquèrent sur un voilier en partance pour Beyrouth et ne tardèrent pas à faire voile pour cette ville.

Ce fut seulement alors, selon les ordres donnés par M. Salhorgne, que le nouveau frère coadjuteur, dépouillant la soutane, revêtit les habits laïcs et fit connaître à ses compagnons de voyage sa nouvelle condition, en leur recommandant le secret le plus absolu sur ses antécédents.

Il accomplit cet acte héroïque avec la plus grande simplicité et le renoncement le plus entier; aussi le vit-on depuis traiter avec le frère Bourrières, son compagnon de voyage, cordonnier de son état, comme s'il eût toujours partagé sa condition et ses emplois.

La traversée fut très heureuse et, après quinze jours de mer, ils débarquèrent à Beyrouth; on était au mois d'octobre 1833.

A cette époque, M. Pousson venait d'être nommé préfet apostolique de nos missions de Syrie et se trouvait à Damas; M. Leroy, supérieur de la maison d'Antoura, était absent.

M. Teste, procureur de la mission, reçut ce renfort avec d'autant plus de joie que, se trouvant alors dans une extrême détresse, avec les petites économies réalisées par nos voyageurs sur la modique somme destinée à couvrir les frais de leur voyage, il put faire face aux dépenses les plus urgentes, jusqu'au retour de M. Leroy.

Depuis quelque temps déjà, le supérieur d'Antoura, pressé par M. Guys, consul de France à Beyrouth, et par quelques autres

notabilités de cette ville, projetait d'ouvrir un collège pour l'éducation de la jeunesse syrienne. C'était dans ce but qu'il avait fait à Paris la demande de deux missionnaires. Dans la pensée de M. Salhorgne, le nouveau frère devait donc être appliqué à l'enseignement et utiliser ainsi les études qu'il avait faites. Telle était aussi l'intention de M. Leroy; aussi voulut-il lui confier tout d'abord l'éducation du jeune Alphonse Guys, fils du consul de France, mais le préfet apostolique ayant été consulté, ne fut pas de même avis et le frère Aimé fut appliqué aux fonctions ordinaires des frères coadjuteurs.

Le bon Dieu, à qui l'humble frère avait offert un sacrifice d'agréable odeur, voulut sans doute, pour embellir sa couronne, qu'il consommât son holocauste, en passant par toutes les épreuves réservées aux prédestinés.

Occupé dès sa tendre enfance aux études et n'ayant jamais été appliqué aux soins du ménage et aux travaux manuels, notre bon frère Cat était fort peu adroit de ses mains, aussi lui arrivait-il souvent des accidents qui dans une maison pauvre, comme l'était alors celle d'Antoura, sont regardés comme une calamité. Servait-il au réfectoire? il laissait tomber les assiettes, les tasses ou les verres. Nettoyait-il les chambres, les corridors, la chapelle? fermait-il les croisées? il cassait les vitres, les vases, tout ce qui lui passait par les mains : ce qui lui attirait force réprimandes et reproches.

Sa maladresse était devenue si publique que M. Guys, consul de France à Beyrouth, l'appelait plaisamment le frère Casse-Trop.

L'humilité et la patience de notre bon frère avaient donc sans cesse l'occasion de s'exercer.

Il demeura à Antoura, occupé à la propreté de la maison et autres offices qu'ont coutume de remplir les frères coadjuteurs, jusqu'au mois de mars 1834. A cette époque, Mgr Auvergne, délégué apostolique pour la Syrie et l'Égypte, réunit à Antoura les religieux latins des différents ordres existant dans sa juridiction pour les faire participer à une retraite ecclésiastique, que M. Pousou fut chargé de prêcher. Le frère Aimé désigné pour faire les lectures spirituelles en latin, seul idiome compris de tous les missionnaires, fut remarqué par Mgr Auvergne qui présidait la

retraite. Ce prélat, surpris de la perfection avec laquelle l'humble novice lisait cette langue, s'informa de lui comment il pouvait la lire aussi parfaitement et avec tant d'intelligence. Celui-ci lui ayant avoué qu'il avait fait ses études à dessein d'embrasser l'état ecclésiastique, mais qu'il y avait renoncé, le délégué conçut pour lui une haute estime et fut très édifié de sa profonde humilité.

A la suite de cette retraite, M. Poussou résolut de rouvrir la maison de Tripoli fermée depuis longtemps faute d'ouvriers. Il s'y rendit donc et prit avec lui le frère Aimé qui fut chargé de la cuisine, du soin de la maison et de la surveillance des biens de la mission. Là encore, il eut bien des peines à supporter et put acquérir de grands mérites devant Dieu. Appliqué à des offices que son inexpérience lui faisait souvent remplir de travers, il eut à endurer les reproches que sa maladresse lui attirait fréquemment. Dans des épreuves si pénibles à la nature, il sut, malgré un caractère vif et bouillant, demeurer dans les bornes du respect et de la modestie convenables à sa nouvelle condition.

Ce n'était pas peu pour lui et il eut bien des combats à soutenir contre l'amour-propre froissé et la nature qui ne s'accommode guère de ce qui la gêne. Mais la grâce triompha en lui de tous les obstacles et il resta ferme dans la voie extraordinaire où le bon Dieu l'avait fait entrer, pour être un exemple d'abnégation et d'humilité à tous les membres de la petite Compagnie.

Lorsque le bon Dieu a de tels desseins sur une âme, une première victoire remportée n'est qu'un degré pour parvenir à une seconde, et une épreuve surmontée, une préparation à de nouveaux combats; aussi la divine Providence lui présenta-t-elle bientôt de nouveaux et plus difficiles obstacles à vaincre afin de lui procurer de plus glorieux triomphes.

Après plus d'une année de lutes et d'efforts, et contre les difficultés matérielles inhérentes à sa nouvelle condition, et contre les peines morales qui l'avaient accablé, le frère Aimé eut à endurer une bien rude épreuve : au moment où il espérait être admis aux saints vœux, les supérieurs, craignant qu'il ne pût se faire à sa nouvelle condition, jugèrent à propos de prolonger le temps de son séminaire.

Toujours soumis à la volonté de Dieu, malgré la peine qu'il

éprouva et les tentations contre sa vocation qui en furent la suite, le frère Aimé se résigna mettant tout son espoir en Dieu qui lui ménagea un secours inattendu, en la personne de M. Tustet, respectable missionnaire qui, arrivé à Antoura en 1831, avait depuis remplacé M. Poussou à Damas et y faisait beaucoup de bien. Mais le préfet apostolique, ayant appris qu'il était malade et que l'air de cette ville lui était contraire, résolut de l'appeler à Tripoli et d'aller lui-même prendre sa place : ce qui fut exécuté.

Ce fut en 1837, que M. Tustet fut installé dans sa nouvelle mission. Les vertus pleines d'attrait du nouveau supérieur et la simplicité qui en relevait encore le mérite firent une telle impression sur le frère Aimé, qu'après quarante ans il paraissait encore tout embaumé du parfum de sainteté qu'il avait respiré en la compagnie de ce digne missionnaire. Aussi plus d'une fois nous avons-nous entendu dire que sa confiance en son supérieur était si grande que s'il lui eût commandé de passer au travers d'un brasier ardent, il l'aurait fait sans hésiter. « Que ne lui dois-je pas, nous a-t-il répété bien des fois? Au milieu des peines, des dégoûts dont les premières années de ma vocation, comme frère coadjuteur, furent remplies, jamais je n'aurais pu résister aux assauts qui me furent livrés, si la bonne Providence ne m'avait préparé cet homme de Dieu, comme un autre Raphaël, pour me délivrer des périls dont je me voyais sans cesse environné.

Il lui fallut en effet une vertu bien rare et une force d'âme peu commune pour persévérer dans sa vocation à une époque où, entre les épreuves particulières dont nous venons de faire mention, la vie des missionnaires n'était qu'un composé d'actes d'abnégation, de pauvreté, de mortification. La brièveté d'une notice ne nous permet pas d'entrer ici dans des détails qui auraient peu d'intérêt; toutefois nous ne pouvons nous dispenser, pour l'édification des membres de la petite Compagnie, de citer quelques faits qui donneront une idée de la vertu des missionnaires d'alors.

A cette époque, nos missions de Syrie ne recevant que fort rarement des secours de l'Europe se trouvaient dans une pénurie extrême; aussi, soit pour le logement, soit pour le vêtement et la nourriture, on avait mille et mille occasions de mortification. Les maisons de la province, après avoir été à peu près abandon-

nées, pendant plusieurs années, faute de sujets, étaient dans un état de délabrement tel, que les missionnaires désireux de les restaurer durent s'imposer les plus grandes privations afin d'arriver à faire les réparations indispensables. Pour cela, ils usaient dans leurs dépenses de la plus grande parcimonie et se privaient souvent des choses de première nécessité. On les voyait raccommoder leurs chétifs vêtements pour les faire durer plus longtemps, les ménager avec un soin extrême et parfois les laver eux-mêmes, faute d'en avoir de rechange. Combien de fois ne durent-ils pas coucher sur la dure ou dans des corridors ouverts au vent et à la pluie? Leur nourriture habituelle était celle des pauvres et fréquemment l'on vit M. Poussou, M. Tustet et leurs compagnons se contenter pour leur dîner d'un morceau de pain et de fromage. On ne faisait guère de cuisine, surtout à Tripoli, que le soir et l'on s'y contenta pendant longtemps d'un seul plat. Sous M. Tustet en particulier, que de fois le frère Aimé devant surveiller les travaux des champs faisait cuire le dimanche au soir une marmite de haricots, qui, assaisonnés au fur et à mesure avec un peu d'huile et de vinaigre, servaient aux repas de toute une semaine. Pendant les fréquentes absences des missionnaires occupés à donner des retraites ou des missions dans le Liban, le frère Aimé sut encore renchérir sur ce système économique.

Le dimanche matin, en confiant son linge à la paysanne chargée du lavage, il lui remettait quelques douzaines d'œufs qui, cuits avec la lessive, servaient à la subsistance de la semaine, sans qu'on eût à enregistrer aucuns frais de combustible. Le café lui-même, en usage dans le pays chez les plus pauvres, était devenu un objet de luxe pour nos missionnaires de Tripoli, et il fallait une circonstance tout à fait exceptionnelle pour qu'ils se permissent cette délicatesse. Eh bien ! malgré cette scrupuleuse économie dans leurs dépenses, la pénurie d'argent était si grande alors, que les missionnaires se trouvèrent assez souvent sans un sou vaillant. Plusieurs fois, entre autres, le frère Aimé se vit dans cette pénible position. MM. Poussou et Tustet, occupés dans les missions, n'avaient pu, en partant, lui laisser pour son entretien et celui du frère Nicolas, son compagnon, qu'une somme très modique et insuffisante ; il se trouva donc dans un grand em-

barras. Point de pain dans la maison et pas une obole. Comment faire? On tient conseil. Emprunter? Et à qui? D'ailleurs, cela répugne trop au frère Aimé. Un expédient lui vient dans l'esprit et il l'expose aussitôt. Le frère Nicolas rabote depuis plusieurs jours et équarrit des soliveaux pour réparer la toiture endommagée; il y a une assez grande quantité de copeaux : or, ce combustible est fort recherché pour le chauffage des bains turcs; ils le vendront et en retireront de quoi pourvoir à leur subsistance. Ainsi dit, ainsi fait, et, en vivant de privations, on peut attendre, sans emprunter, le retour du supérieur.

Une autre fois, la même détresse se renouvela, mais alors, même la ressource des copeaux manquait; que faire? Il fallut bien se résoudre à tenter un emprunt. Malgré son extrême répugnance, le frère Aimé, pressé par la nécessité, va donc prier le père Mansour, religieux carme de Tripoli, et son confesseur, en l'absence de M. Poussou, de vouloir bien lui prêter quelque argent jusqu'au retour de son supérieur. Le père, quoique très bon, avait un caractère défiant, aussi eut-il peine à croire que la détresse des frères de la Mission fût telle que son pénitent la lui dépeignait, et s'il finit par avancer les vingt francs que celui-ci sollicitait, ce ne fut pas sans difficulté et sans contrister extrêmement, par une méfiance si marquée, le demandeur nécessaire.

Comme on le voit, tout n'était pas rose dans la vie des missionnaires, mais leur esprit de mortification triomphait de toutes les difficultés.

Une des privations qui coûta le plus au frère Aimé, ce fut le manque de vêtements chauds pour l'hiver. Vêtu comme les pauvres paysans du Liban, d'un chéroual¹ et d'une veste de cotonnade bleue, les jambes nues, avec des babouches aux pieds, sans bas ni chaussettes, hiver comme été, il eut beaucoup à souffrir du froid, d'autant plus sensible dans ces contrées, que les chaleurs de l'été y sont plus intenses et plus continues; aussi nous a-t-il confié que ce fut là le genre de mortification le plus sensible.

Chargé des biens de la mission en même temps que de tout le

1. Chéroual, large culotte froncée à la ceinture, attachée sous les genoux.

matériel de la maison, le frère Aimé dut user d'une extrême activité pour suffire au travail. La constante application qu'il avait mise à s'acquitter de ses nouveaux emplois l'y avait rendu assez habile; aussi, à le voir agir alors, on ne se serait pas douté des difficultés qu'il avait éprouvées dans les commencements. Doué d'une grande taille, d'un tempérament robuste et d'une vigueur peu commune, il avait encore augmenté ses forces naturelles par le bon emploi qu'il en avait fait et par un exercice continuel. On le trouvait infatigable dans le travail et façonné aux travaux des champs en particulier, comme s'il y eût été appliqué dès sa jeunesse. Grâce à Dieu, la santé ne lui manquait pas non plus.

Il lui arriva pourtant, parfois, de tomber malade. En cet état encore, il montra ce que peut la volonté unie à l'esprit de sacrifice et de dévouement.

Un jour, descendant d'Éden à Tripoli, et venant de faire à pied, par les fortes chaleurs de l'été, une course de six à sept heures, il est pris, en entrant en ville, des frissons de la fièvre. Que faire? Il ne connaît que le consul de France, et notre maison est déserte. Malade, il lui paraît impossible de s'imposer à ce dernier. A quoi se résoudra-t-il donc? Il a bien vite dressé son plan. Il n'a ni médecin, ni infirmerie, ni médicaments; il y suppléera à sa manière, et, Dieu aidant, il se délivrera de l'hôte incommode qui a pris domicile chez lui.

Arrivé à la maison, il en ferme la porte à clef derrière lui, monte au premier étage, où se trouve sa cellule, y prend une lourde caisse pleine de livres, et, fort comme il est, parvient à la mettre sur un banc et à la charger sur son dos. Cela fait, non sans peine, il marche avec son fardeau, à pas précipités, dans la petite cour de la maison, jusqu'à ce que ses jambes flageolant lui refusent tout service. Il avait alors les membres brisés et le corps tout en eau; il change de linge et va se mettre au lit entre deux matelas¹.

L'excès de la fatigue finit par lui donner un sommeil bienfaisant, qui dura, Dieu sait combien; mais, à son réveil, la fièvre était passée et elle ne revint plus.

1. Les matelas de cette époque étaient extrêmement minces et n'avaient guère que deux à trois doigts d'épaisseur.

Quelques années après, un autre accès de fièvre le reprit; c'était le soir; il dura toute la nuit. Le frère Aimé se trouvait alors à Antoura et était chargé des différents offices de la maison, balayage, jardin, dépense, réfectoire, boulangerie, etc. Le pain manquait pour un personnel nombreux et il n'y avait personne qui sût le faire. Comment parer à cet inconvénient? On n'est pas en ville pour s'en procurer ou pour trouver un boulanger. Notre malade prend vite sa résolution : il se sacrifiera s'il le faut, mais la communauté ne manquera de rien. Quatre heures viennent de sonner; il n'a pas fermé l'œil de toute la nuit et la fièvre vient à peine de le quitter; n'importe, il se lève et s'en va trouver le médecin alors attaché au collège : « Monsieur le docteur, lui dit-il, j'ai eu la fièvre toute la nuit; mais le travail presse; nous n'avons plus de pain; il faut que vous me remettiez sur pied. Donnez-moi immédiatement une forte dose de quinine. » Celui-ci veut faire quelques objections. C'est en vain, la détermination du frère Aimé est prise : « Il le faut absolument ! » répondit-il. Le médecin voyant son malade ainsi déterminé et connaissant, du reste, sa forte constitution, lui administra une cuillerée de quinine, après quoi celui-ci s'en alla au four pétrir sa pâte et cuire son pain. Il travailla ainsi toute la journée comme si aucun malaise ne lui fût survenu, et la fièvre ne revint plus.

C'est ainsi que se traitait ce rude enfant de saint Vincent, dont l'unique préoccupation était la prospérité de la maison à laquelle il était attaché.

A la retraite de 1839, M. Poussou réunit à Antoura les missionnaires de la province pour les faire participer tous ensemble aux exercices spirituels et leur donner en commun les avis qu'il croyait utiles à leur propre perfection et au succès de leurs travaux apostoliques, après quoi chacun d'eux s'en retourna dans sa mission respective. Pour le frère Aimé, il demeura à Antoura et y fut définitivement fixé. On l'y appliqua, comme à Tripoli, aux emplois ordinaires des frères coadjuteurs, et il les remplit avec la même activité, la même exactitude et le même esprit de foi.

Cependant, le bon Dieu avait sur lui d'autres desseins qui ne tardèrent pas à se révéler. Pendant son séjour à Tripoli, M. Tustet, pressé par le cheikh Botros Karam, gouverneur d'Éden et Sgorta,

avait chargé le frère Aimé d'enseigner les premiers éléments du français à son fils cadet, le jeune Joseph Karam, qui montrait un grand désir d'apprendre cette langue. Le frère Aimé obéit, et, tout en surveillant les travaux des champs, il commença l'éducation du jeune homme. Bientôt il put constater chez son élève des progrès remarquables, qui promettaient même de brillants succès s'il n'eût dû interrompre ses leçons pour se rendre de Tripoli à Antoura. Cette circonstance, préparée par la divine Providence, avait révélé à son supérieur la véritable vocation de l'humble frère, et, plus tard, M. Tustet sut utiliser les talents de l'ancien séminariste pour l'éducation de la jeunesse.

Vers la fin de 1840, M. Poussou, rappelé définitivement en France, avait fait nommer M. Tustet préfet apostolique de la Syrie et supérieur d'Antoura. Dès son arrivée, M. Laderrière, alors directeur de l'établissement et seul professeur de français, l'avait prié de lui adjoindre le frère Aimé comme aide dans l'enseignement de cette langue; mais le nouveau supérieur ne voulant pas, pour le moment, faire le moindre changement au *statu quo*, n'avait pas accédé à ses désirs. Quelques mois après, les circonstances avaient changé; la santé du directeur s'était fortement altérée et réclamait du soulagement; aussi, sa demande ayant été renouvelée, elle fut bien accueillie, et le frère Aimé fut chargé du cours des commençants, formé des trois ou quatre dernières divisions. En entrant dans ses nouvelles fonctions, il conserva toutefois la sacristie et le jardin. Le nouveau professeur, d'un esprit posé et réfléchi, commença par observer beaucoup et ne fit rien sans en avoir pesé préalablement les avantages ou les inconvénients, l'à-propos ou l'opportunité. Sentant son inexpérience dans l'art si difficile de former la jeunesse, il chercha à se modeler sur les deux professeurs émérites qu'il avait sous les yeux, M. Laderrière pour le français et M. Calvi, Piémontais, pour l'italien. Il profita si bien de leurs exemples et de leurs leçons, qu'il acquit en cette nouvelle position une réputation justement méritée. Ayant abandonné toute étude depuis huit ans, on comprend qu'il eut beaucoup à faire pour se rendre capable de remplir le poste qui lui était confié; mais par son énergie il sut bientôt se mettre à la hauteur de sa mission en veillant souvent

jusqu'à une heure fort avancée de la nuit pour préparer ses classes et corriger les devoirs de ses élèves.

Cela ne l'empêchait pas, le lendemain matin, de se lever ponctuellement à quatre heures et de suivre les exercices de la communauté. Comme il était très humble et sans aucune prétention, il ne rougissait pas d'avouer son ignorance sur certains points litigieux de la grammaire et d'aller fréquemment trouver M. Laderrière pour se faire donner les explications nécessaires. Celui-ci que la fréquence des visites du jeune maître dérangeait de ses nombreuses occupations le renvoyait parfois un peu brusquement; mais sans se déconcerter, notre nouveau professeur insistait tellement qu'il fallait bien que, bon gré mal gré, M. le directeur s'exécutât. L'élève fit honneur à son maître; car si le frère Aimé a pu dire avec vérité que de tous les professeurs qu'il avait connus, soit à Saint-Acheul, soit ailleurs, il n'en avait jamais rencontré un qui méritât d'être comparé à M. Laderrière pour le talent de communiquer aux élèves les connaissances qu'il possédait, pour son adresse à diriger les enfants et à manier leur esprit, on peut affirmer avec la même assurance, que ce bon frère excella dans l'art de former les élèves, de les conduire et de les faire avancer rapidement.

La méthode était, quant à la formation morale de l'enfant, de lui donner pendant les premiers jours une certaine latitude et de le laisser à peu près à son naturel. Il employait ce temps à l'étudier, à connaître ses défauts et ses qualités et à observer ses inclinations bonnes ou mauvaises. C'était alors qu'il commençait à entreprendre sa réformation et il y réussissait presque toujours.

Quant à l'enseignement, outre les excellentes leçons qu'il avait reçues des professeurs distingués dont nous avons parlé plus haut, il avait essayé divers moyens, cherché dans les auteurs qui traitent cette matière les meilleures méthodes, étudié avec soin l'application qu'on en pouvait faire et ne les avait adoptées, en tout ou en partie, qu'après expérience faite. La lecture de l'américain Robertson lui avait surtout donné sur ce sujet des vues claires et pratiques dont il fit grand usage. Il avait retenu de lui en particulier les principes suivants, si sages et si utiles : peu et bien, clarté et simplicité dans les explications. Rendre les devoirs faciles en

les préparant en classe de manière que l'élève attentif puisse les faire à peu près sans faute. Parler peu soi-même et faire parler les élèves. Revenir fréquemment sur ce qui a été vu et ne pas passer à un autre point sans que le premier ait été parfaitement compris. Proportionner les études à la capacité des élèves et ne jamais enjamber sur les études des cours supérieurs, etc., etc.

C'est par l'emploi de ces règles si simples et si justes, par le talent rare qu'il avait de communiquer ses connaissances et par l'ascendant extraordinaire qu'il savait prendre sur l'esprit des élèves qu'il parvint à leur faire faire des progrès étonnants. En voici un exemple pris entre plusieurs autres : nous le citons avec d'autant plus d'assurance que nous en avons été nous-mêmes témoin.

En 1860, après les massacres de Syrie, il y eut au collège d'Antoura une grande affluence d'élèves. Un bon nombre d'entre eux n'avaient pas encore commencé l'étude du français. Le frère Aimé demanda le cours des commençants et l'obtint : il était très nombreux.

A peine deux mois de l'année scolaire s'étaient-ils écoulés qu'on annonça la visite du général Beaufort d'Hautpoul, commandant en chef de l'armée expéditionnaire. Il arriva bientôt en effet avec tout son état-major. Après lui avoir présenté les compliments d'usage en pareille circonstance, M. Depeyre voulut lui donner un spécimen des études de l'établissement dans un petit examen public. Après si peu de temps d'étude, plusieurs élèves du frère Aimé, lesquels, deux mois plus tôt ne savaient ni un mot de français, ni une lettre de l'alphabet, lurent couramment et récitèrent parfaitement tous les verbes réguliers qu'on leur demanda, sans que les changements subits de conjugaison, de mode, de temps ou de personne, réclamés par les examinateurs, pussent les faire broncher en rien. Ils lurent même plusieurs contes du chanoine Schmid, en les changeant de temps, de nombre et de personne sans se troubler le moins du monde ni faire de fautes.

Quelques mois plus tard, l'amiral Simon, si regretté de la marine française, venait aussi encourager par sa présence les progrès de nos élèves ! Après avoir visité toutes les classes, il arriva à celle du frère Aimé. Là, comme aux autres classes, il voulut s'assurer par lui-même de leur force et de leur capacité ; il les interrogea,

écouta la récitation des leçons et examina leurs devoirs : il fut enchanté de ce qu'il voyait et entendait. L'analyse du jour attirait surtout son attention par la beauté de la calligraphie, la netteté des copies et la réussite du devoir. La plupart des élèves n'avaient fait que trois ou quatre fautes, plusieurs mêmes aucune. Mais quand on lui eût appris que ces élèves n'avaient que six ou sept mois d'études, il n'en revenait pas ; dans son admiration, il pria le bon frère de vouloir bien lui permettre d'emporter deux des meilleures copies pour les montrer à ses enfants, à son retour en France, et les exciter par là à bien profiter des leçons de leurs maîtres. On pense bien que cette demande, si honorable à l'établissement, ne lui fut pas refusée. Malgré un talent si remarquable, apprécié de tous ceux qui l'ont connu, notre humble frère conserva toujours sa simplicité primitive et son amour pour la vie cachée. Quelques traits de sa vie feront mieux connaître jusqu'à quel point il possédait ces précieuses qualités.

Occupé avec les élèves de six heures du matin à cinq heures du soir (sauf le temps des récréations), on le voyait, dans les moments libres, se livrer au travail du jardin avec toute l'ardeur d'un homme qui aurait dû en tirer toute sa subsistance. Souvent il était tellement en nage qu'il était obligé de quitter son combase¹ et l'exposer au soleil pour le faire sécher, et pendant ce temps-là, il piochait, bêchait ou arrosait en manches de chemise. Un jour, c'était en 1852, M. Depeyre, arrivé depuis peu à Antoura, va sur le soir au jardin et y trouve le frère Aimé travaillant et tellement trempé de sueur que les gouttes en tombant arrosaient la terre.

« Mon frère, lui dit le supérieur, ménagez-vous et allez changer de combase ; car vous êtes tout trempé et vous pourriez prendre mal. — Monsieur, répondit le bon frère, la sueur et moi, nous nous connaissons ; mais pour vous obéir, je vais mettre mon combase au soleil et le faire sécher ! — Le faire sécher ! » prit M. Depeyre, cela demandera trop de temps ; allez vite en

1. Combase, vêtement long, croisant sur la poitrine et fendu par le bas sur les côtés, que portent les prêtres et les religieux orientaux.

prendre un autre. — La chose n'est pas facile, monsieur, ajouta le jardinier, je n'en ai point d'autre. » Pensez si le Supérieur fut surpris et édifié de ce qu'il venait de voir et d'entendre ! Il alla du même pas commander un second vêtement pour le bon frère qui pratiquait ainsi la vertu de pauvreté, et en pressa la confection afin que celui-ci pût au moins se changer en pareille circonstance.

Nous avons déjà pu voir qu'il était bien éloigné de rechercher les premières places et les postes honorables; nous pouvons ajouter qu'au contraire il témoigna toujours une prédilection marquée pour les offices les plus bas et les fonctions les plus obscures. L'habitude de l'enseignement et les études sérieuses qu'il avait faites autrefois le rendaient certainement capable de professer des cours élevés, toutefois il fit souvent tant d'instances auprès des supérieurs pour obtenir qu'on lui donnât le cours des commençants, qu'on lui accorda sa demande bien que cela obligeât à confier les emplois supérieurs à des professeurs laïcs bien moins capables que lui. Mais quelle preuve plus manifeste de l'ardeur avec laquelle il s'appliquait à rechercher les emplois les plus humbles et les moins honorables que le choix qu'il fit presque au début de sa carrière religieuse de l'humble condition de frère coadjuteur. Cependant il nous a laissé un exemple encore plus héroïque, ce nous semble, et digne de toute notre admiration.

Vers 1850, M. Étienne, alors Supérieur général de la Congrégation, sur les rapports avantageux qu'on lui avait faits de la vertu solide du frère Aimé et de ses rares qualités pour l'enseignement, conçut le dessein de le rendre à sa première vocation en lui faisant recevoir les ordres majeurs et la prêtrise, espérant pouvoir plus tard lui confier la direction du collège d'Antoura pour lequel il cherchait en ce moment un supérieur. Il s'adressa donc à cette fin à M. Leroy et le chargea de presser l'ancien séminariste d'accepter sa proposition. Le préfet apostolique qui estimait grandement le bon frère et entraînait complètement dans les vues du Supérieur général profita d'un voyage en Syrie pour lui faire des ouvertures à ce sujet et le pressa de consentir à ce qu'on lui proposait de la part de ses supérieurs majeurs. Les efforts furent inutiles; toutes ses sollicitations échouèrent contre la fermeté

calme de l'ancien séminariste ; il ne put vaincre son humilité et fut forcé d'abandonner son projet.

Nous avons encore aujourd'hui un témoin irrécusable de ces intentions des supérieurs dans la personne du frère Butel, qui, dans une circonstance où l'on était très embarrassé pour trouver un supérieur capable pour le collège d'Antoura, entendit ces propres paroles de la bouche de M. Leroy : « Ah ! si le frère Aimé avait voulu consentir à se laisser élever au sacerdoce, je ne serais pas maintenant si embarrassé ; je le ferais immédiatement nommer supérieur d'Antoura. »

Cet amour de la vie cachée, il le conserva toute sa vie ; et, si devant Dieu, il mérita une grande récompense pour avoir renoncé à l'honneur du caractère sacerdotal afin d'embrasser l'humble condition de frère coadjuteur, alors qu'il n'avait pu apprécier encore par lui-même l'état si simple auquel il se vouait, que la gloire immense ne dut-il pas acquérir dans le ciel en s'attachant de nouveau librement à une vocation si infime, comparée à la sublimité du sacerdoce.

Non seulement le beau modèle que la divine Providence a proposé à notre invitation fuyait les emplois élevés et les honneurs qui y sont attachés ; mais il prenait encore le plus grand soin de cacher ce qui pouvait le faire estimer des hommes et le relever à leurs yeux.

Il avait l'habitude de faire tous les vendredis le chemin de la croix, mais fidèle à la pratique qu'il s'était imposée de cacher tout ce qui pouvait donner de lui une idée favorable, il choisissait pour accomplir cet acte religieux un moment où ceux de la maison étaient occupés. Ce n'était pas encore assez selon lui de cette précaution, et de crainte d'être surpris il le faisait sans changer de place ni indiquer par des signes extérieurs qu'il remplissait cet acte de religion.

On peut dire en effet de ce cher frère que ses vertus n'étaient pas des vertus d'apparat, mais des vertus vraies et solides, d'autant plus estimables qu'elles étaient plus cachées. Aussi l'on pourrait lui appliquer avec justice ces paroles des saints Livres : « Toute la beauté de la fille de Sion est intérieure ! »

A l'exemple de saint Vincent, notre père, il avait un très grand

amour pour les pauvres, traitait familièrement avec eux, leur distribuait en secret les petites sommes qu'il recevait de temps à autre de sa famille, et s'efforçait de leur rendre service par tous les moyens en son pouvoir.

Après les massacres du Liban, il fut chargé d'un certain nombre d'orphelins que l'œuvre des Écoles d'Orient avait placés à Antoura. Il fallait voir alors quel soin il prenait d'eux, comme il était attentif à tous leurs besoins. Nous l'avons vu quand ces pauvres enfants, peu habitués à la propreté, s'étaient trop négligés et se trouvaient couverts de vermine, remplir à leur égard l'office d'une mère tendre et dévouée, les savonner, les laver, les essuyer et les peigner avec le plus grand soin. Quel zèle il mettait aussi à leur enseigner le catéchisme, la lecture, l'écriture, l'arithmétique!

Cet office de charité, il le remplit encore plus tard à l'égard de cinq autres orphelins qui furent élevés au collège. Quoique peu versé dans l'étude de la langue arabe, il leur enseignait ce qu'il en savait, et sa persévérance fut telle en ce point qu'il parvint à leur apprendre à lire et à écrire leur langue de manière à pouvoir par eux-mêmes à leurs petites affaires. Mais aussi, quelle exactitude à leur donner ses leçons! quel zèle pour leurs progrès! On voyait que c'était une charité toujours ardente et patiente qui l'animait.

Selon la recommandation de saint Vincent, il saisissait toutes les occasions qui se présentaient d'instruire les ignorants des choses utiles au salut. Les enfants trouvés de nos sœurs de Zouk venaient parfois, pendant les vacances, passer la journée dans le jardin du collège; on voyait alors le bon frère Aimé, après avoir veillé à ce que rien ne leur manquât sous le rapport de la nourriture, s'asseoir sur un banc rustique et faire réciter à ces pauvres petites filles leurs prières, les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, etc., les interroger sur leur catéchisme et récompenser les plus instruites, tandis qu'il grondait d'un ton magistral celles d'entre elles, bien peu nombreuses, qui n'avaient pas satisfait à ses questions. Aussi combien ces pauvres enfants ne l'ont-elles pas regretté, et son souvenir est encore aussi présent dans ces jeunes cœurs que si sa mort ne datait que d'hier. Il y a quelques jours encore, nous avons vu ces enfants reconnaissantes,

dans une promenade qui leur était accordée, demander avant tout de revoir cette tombe chérie, s'y agenouiller avec empressement et y déposer, avec leurs prières innocentes, le touchant tribut de leurs larmes.

Malgré le soin que le frère Aimé prenait de cacher le bien qui était en lui, son esprit de foi se révélait par sa tenue modeste et profondément recueillie dans le lieu saint. Jamais on ne l'y voyait tourner la tête ou regarder de côté et d'autre, malgré les sujets qu'il en pouvait avoir, et, s'il y était forcé par les circonstances, c'était toujours avec la plus grande retenue et gravité. A l'église, il était tout absorbé en la présence de Dieu et comme abîmé en lui, sans toutefois donner à l'extérieur de ces signes qui attirent les regards et fixent l'attention.

La vivacité de sa foi se manifestait encore par le profond respect qu'il témoignait à MM. les prêtres. Il voyait en eux les ministres de Dieu, les dépositaires de sa puissance, les dispensateurs de ses mystères, d'autres Jésus-Christ, revêtus de son sacerdoce éternel, revêtus de l'incompréhensible pouvoir de remettre les péchés et de commander à Dieu même. Aussi avec quelle réserve il les abordait ! et quelle déférence il avait pour eux ! Il leur parlait toujours d'un ton humble et modeste, et ne se permettait jamais de contester avec eux. Combien de fois n'avons-nous pas eu lieu d'admirer l'extrême retenue qu'il gardait à leur égard, l'estime singulière qu'il témoignait de leur personne et la profonde vénération qu'il professait pour leur caractère sacré !

Mais, si son respect pour les dispensateurs du corps de Jésus-Christ était si grand, quelle n'était pas sa profonde vénération et son ardent amour pour l'Eucharistie elle-même ! Quel empressement à s'approcher des divins mystères ! avec quelle foi et quelle ferveur il les recevait ! Quiconque voyait ce bon frère s'asseoir à la table sainte devait nécessairement sentir sa foi s'augmenter, son espérance se vivifier, sa charité s'embraser.

Ce grand amour pour Notre-Seigneur habitant corporellement dans nos temples ne lui permettait pas de négliger les visites au saint Sacrement ; aussi le vit-on souvent, à toutes les époques de sa vie, mais surtout depuis que la vieillesse eut diminué son acti-

vité première, venir, pendant de longs moments, tenir compagnie à Jésus, présent dans son tabernacle.

C'est sans doute par la fréquente méditation de Notre-Seigneur, caché sous les espèces eucharistiques et obéissant jusque dans sa gloire à la parole d'un homme, que l'humble frère avait imprimé si fortement en lui l'étonnant amour pour la vie cachée dont nous avons déjà cité tant d'exemples, et le parfait esprit d'obéissance qui éclata dans toute sa conduite.

Il suffisait que le supérieur eût parlé pour que toute objection cessât de sa part et que, malgré ses convictions intimes et les épreuves de sa longue expérience, il se soumit sans contestation aux ordres qui avaient été donnés. En voici un exemple pris entre plusieurs autres. M. Depeyre, à son arrivée à Antoura, étonné des méthodes qu'il trouva établies, crut pouvoir faire mieux et voulut apporter de profondes modifications. Le frère Aimé, auquel il communiqua son plan en lui donnant ses ordres, se permit de lui représenter, avec tout le respect et tous les ménagements possibles, que ces changements ne sauraient être que très préjudiciables aux élèves, bien différents par leur caractère, leur éducation et leurs aptitudes, de ceux de l'Occident. M. Depeyre persistant dans sa résolution, l'humble frère baissa la tête, se soumit aussitôt et s'efforça, malgré la certitude de la non-réussite, de suivre ponctuellement les nouvelles prescriptions qui lui étaient faites. Depuis, il ne se permit jamais d'ouvrir la bouche sur ce sujet. Le bon Dieu bénit l'esprit d'obéissance de l'humble professeur, en inclinant l'esprit du nouveau supérieur à revenir sur ce qu'il avait ordonné.

Que de fois ne l'avons-nous pas vu, lorsque d'autres paraissaient ne pas approuver devant lui telle ou telle mesure de l'autorité qui leur semblait préjudiciable ou inopportune, prendre la parole et dire : « Ce n'est pas à nous de juger ; l'autorité a parlé, tout est dit ; nous n'avons qu'à nous taire et à obéir. »

L'homme de communauté, vraiment obéissant, est exact observateur de la règle ; aussi trouva-t-on toujours notre vertueux défunt fort attaché à remplir ce qu'elle lui prescrivait. Constant et ponctuel dans les exercices de piété, on le vit s'acquitter de tous avec la même régularité quand il était seul que lorsque le Supé-

rieur les présidait. Le lever de quatre heures, l'oraison, la lecture spirituelle, le chapelet, la confession hebdomadaire, la communication intérieure, rien n'était négligé. Qu'il était édifiant d'entendre ce bon vieillard répéter son oraison avec un accent de piété qui pénétrait ses auditeurs, d'un ton humble et contrit qui révélait sa foi vive et les bas sentiments qu'il avait de lui-même ! Comme ses paroles allaient alors au cœur et faisaient du bien !

Dans ses répétitions d'oraison comme dans toutes ses autres actions, il y avait cela de particulier qu'on ne remarquait rien de saillant, rien qui ne parût ordinaire et naturel.

Quant à la pauvreté qu'il avait promise à Dieu en faisant les vœux en usage dans la Congrégation, nous avons déjà pu admirer combien la pratique lui en était familière. Exact à demander toutes les permissions que requiert le strict accomplissement de nos obligations en cette matière si délicate, il ne donnait, ne recevait, ne prêtait ni n'empruntait rien, sans y être auparavant autorisé par le supérieur. Combien de fois ne l'avons-nous pas entendu refuser d'accepter ce qu'on lui offrait, avant d'en avoir reçu une permission expresse.

La vertu de chasteté, cette fleur précieuse que le christianisme a pu seul voir éclore, ne lui était pas moins chère et il donnait tous ses soins à la conserver en lui dans toute son intégrité. Sa réserve, sa prudence, sa modestie furent telles, sous ce rapport, que jamais le moindre soupçon ne s'éleva sur son compte à ce sujet.

Celui qui observait avec une si scrupuleuse exactitude les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ne pouvait manquer d'accomplir aussi le quatrième qui est comme le couronnement des trois autres. D'après saint Vincent, le don de persévérance dans notre vocation est attaché à l'exacte observance de nos saintes règles, et l'expérience a prouvé la justesse de cette assertion ; or comment ce bon frère n'aurait-il pas obtenu du ciel cette grâce des grâces, lui qui fut toujours si régulier et si exemplaire ? Ce ne fut pas toutefois sans combats qu'il remporta cette décisive victoire ; car les tentations contre sa vocation ne lui manquèrent pas, mais il sut toujours en triompher avec la grâce de Dieu.

En 1858, en particulier, il éprouva une attaque bien rude contre sa vocation. Ses parents avaient fait tant d'instances auprès du Supérieur général que le bon frère reçut l'invitation de se rendre auprès de sa vieille mère qui désirait avoir la suprême consolation de le voir avant de mourir. Aussi bon fils que bon missionnaire, il se rendit à un si juste désir, et fit le voyage de France. Là de rudes assauts l'attendaient. Ses frères, ses sœurs, ses neveux, tous ses parents enfin livrèrent à sa constance de terribles combats pour le faire consentir à finir tranquillement ses jours au milieu d'eux. Tout fut inutile; rien ne put ébranler sa résolution, ni lui faire perdre le souvenir de la promesse qu'il avait faite à Dieu, et, s'arrachant des bras de toute une famille en pleurs, il vint reprendre l'humble condition à laquelle la divine Providence l'avait appelé. Après une telle victoire, il espérait sans doute n'avoir plus rien à redouter de ce côté-là; il se trompait. Le tentateur, jaloux de terrasser une âme si fortement trempée, redoubla d'efforts pour l'entraîner à consentir à ses projets. Comme autrefois saint Vincent, le souvenir de ses parents et de ses proches l'obséda; les propositions qu'il lui avaient faites lui revenaient sans cesse à l'esprit; de nouvelles sollicitations plus pressantes encore que les premières le tourmentaient fortement et faisaient plus de violence à son cœur pour lui arracher un consentement; mais il demeura ferme dans sa résolution de vivre et de mourir dans la petite compagnie. Le démon, honteux de sa défaite, eut beau lui créer mille obstacles pour le dégoûter de son état, rien n'y fit, et le Dieu des petits et des humbles en qui il avait mis toute sa confiance le rendit vainqueur de Satan.

D'autre part, la nature ardente du frère Aimé lui fournissait de fréquentes occasions de réprimer les saillies d'un caractère trop vif. Mais à force de vigilance et de générosité, il triomphait facilement de ces imperfections que Dieu permet même dans les âmes les plus vertueuses, soit pour leur donner l'occasion de se vaincre, soit pour servir de voile à leurs brillantes qualités.

Si la carrière qu'avait embrassée l'ancien séminariste était humble aux yeux des hommes, les succès qu'il obtenait dans l'emploi qu'on lui avait confié, l'excellente méthode qu'il avait introduite dans les cours inférieurs, son habileté à manier les es-

prits des élèves et la grande réputation que ceux-ci lui avaient faite dans toute la Syrie, auraient été bien capables d'éblouir un esprit moins fondé que le sien dans la véritable humilité.

En plusieurs circonstances, des visiteurs haut placés avaient admiré ce professeur émérite et lui avaient adressé les compliments les plus flatteurs ; mais aucun d'eux ne lui témoigna autant de sympathie que le *brave* général Ducrot. Venu en Syrie en 1860 avec l'armée expéditionnaire, il s'empessa de visiter le collège d'Antoura, et comprenant la grande influence que cet établissement donnait à la France, il encouragea de tout son pouvoir l'œuvre des Missionnaires. En arrivant à Beyrouth, il avait été surpris de voir une grande partie de la population parler le français, et de trouver avec la plus grande facilité, parmi la jeunesse, des drogmans et autres employés nécessaires en pareilles circonstances.

Or, tous ces jeunes élèves du frère Aimé ne cessaient de faire l'éloge de l'établissement où ils avaient appris le français, et du bon frère auquel ils devaient en partie la rapidité de leurs progrès dans cette langue. Tout cela allait droit au cœur noble et tout français du bon général ; aussi à peine arrivé à Antoura, il demanda au supérieur du collège si le frère Aimé, dont il avait tant entendu parler se trouvait dans l'établissement, et sur sa réponse affirmative il demanda à le voir. On le fit venir. Le général se levant aussitôt alla au-devant de lui, lui serra cordialement la main et lui fit les compliments les plus élogieux sur son dévouement pour la jeunesse syrienne.

Le frère Aimé aurait pu, en effet, être fier de voir alors Joseph Karam, son premier élève à Tripoli, jugé digne du poste si difficile et si honorable dans de telles circonstances de gouverneur général du Liban ; d'en voir d'autres occuper les postes de confiance, soit dans l'armée expéditionnaire de terre, soit sur la flotte, soit dans les consulats ou dans les administrations et maisons de commerce du pays. Mais sans dédaigner absolument la satisfaction légitime que goûte une âme élevée à voir ses labeurs fructifier et ses sueurs produire des résultats utiles à la religion, au pays et à la société, il sut demeurer simple, humble et sans prétention au milieu des applaudissements qui lui étaient adressés ; il con-

tinua à vivre dans l'ombre de la vie cachée dont il avait fait choix.

Il y avait déjà vingt trois ans que le frère Aimé était appliqué à l'enseignement, lorsque les ordres de nos supérieurs majeurs l'appelèrent à Damas, pour y aider M. Najean dans la réédification de nos établissements, en grande partie ruinés par le fanatisme musulman. Ce ne dut pas être sans un grand serrement de cœur, que le bon frère quitta cette maison d'Antoura où il avait débuté comme frère coadjuteur, il y avait déjà trente et un ans; mais Dieu avait parlé par la voix des supérieurs et l'humble frère ne sut qu'obéir.

Dans ce nouveau poste, du matin au soir, au milieu des ruines et des décombres, sous un ciel de feu ou par un froid glacial, on le vit toujours vigilant dans la surveillance des travaux et attentif à joindre l'esprit de pauvreté avec les conditions de solidité et de convenance. Toujours exact à payer à l'ouvrier le salaire nécessaire à la subsistance de sa pauvre famille et scrupuleux à rendre compte des plus petites dépenses, on ne le vit jamais en faire sans consulter préalablement. Il passa un an et demi dans ces travaux, jusqu'à ce que les nouvelles constructions pussent permettre de rétablir les œuvres interrompues par les massacres de 1860. Ce fut le 2 février 1866, que M. Najean rouvrit les classes de garçons, fermées depuis bientôt six ans. Un autre frère avait été adjoint au frère Aimé pour l'enseignement; selon sa coutume, sous prétexte de ménager la santé assez débile de son compagnon, il choisit pour lui-même la classe des commençants et laissa professer les deux autres, l'une par un laïc externe et l'autre par le frère son adjoint, quoique tous les deux fussent beaucoup moins capables que lui. A Damas comme à Antoura, les progrès de ses élèves furent merveilleux et Son Exc. le Vali, gouverneur de la Syrie, ainsi que M. le consul de France, ayant assisté à un petit examen public, fait immédiatement avant la distribution des prix, furent enchantés des résultats vraiment extraordinaires qu'ils constatèrent. Un an après, le frère Aimé était rappelé au collège d'Antoura où il devait encore pendant douze ans travailler avec son ardeur-habituelle avant de recevoir la récompense de ses travaux.

Plus il avançait en âge, plus la crainte des jugements de Dieu, si différents de ceux des hommes, paraissait le préoccuper, et cet homme qui avait passé une si longue suite d'années dans un travail continuel pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, se regardant selon le conseil de l'Évangile, comme un serviteur inutile, ne trouvait rien en lui qui fût digne d'être présenté au souverain Juge des vivants et des morts. Depuis bien des années, il se préparait avec un soin particulier au compte rigoureux que chaque homme doit rendre de sa vie entière, et plus de deux ans avant son trépas, il récitait chaque jour quelques prières pour se mettre dans l'état où il désirait se trouver à ce moment qui doit décider de notre sort pour l'éternité. Il avait demandé à Dieu la grâce de mourir les armes à la main et de ne pas embarrasser, disait-il, toute une communauté par une maladie longue et importune; cette faveur, le bon Dieu la lui accorda, car deux jours avant sa mort, quoique déjà fort affaibli, il fit encore sa classe d'arithmétique, la seule que ses forces débilitées lui permissent encore de faire.

Depuis deux ans déjà, il se sentait décliner et ses nombreuses infirmités avaient obligé les supérieurs de le décharger de sa classe de français. Libre alors une grande partie de la journée, on ne le voyait cependant jamais oisif. Ses lectures spirituelles, ses oraisons, ses visites au saint Sacrement devinrent plus fréquentes et plus longues; enfin les exercices de piété remplirent presque tous les instants de sa journée. Se sentant fréquemment suffoqué par le manque d'air, il se promena dans le jardin afin de pouvoir respirer plus à l'aise, mais presque toujours il était occupé ou à lire, ou à méditer ou à réciter son rosaire. C'est ainsi que ce vertueux frère s'acheminait vers sa fin. Plus il approchait de ce moment où son âme allait s'unir pour toujours à Dieu, ce bien souverain à la possession duquel il avait soupiré toute sa vie, plus il se retirait du commerce des hommes. Depuis deux ans environ, il vivait dans une plus grande retraite, fuyait la compagnie, même de ceux de la maison, sans le faire toutefois d'une manière trop marquée et blessante, et ne s'occupait guère plus que de Dieu et de l'éternité. Avait-il dès lors quelque pressentiment de sa mort prochaine? c'est ce que nous ne saurions dire absolument; mais

sa manière d'agir peut le faire supposer, car il répétait souvent : « Pour moi je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de me préparer à mon dernier passage. » Rien à l'extérieur ne pouvait cependant faire supposer un dénouement si prochain. Sa santé, fortement ébranlée l'année précédente par de violentes secousses, paraissait même s'être améliorée considérablement et les fréquentes indispositions auxquelles il était sujet précédemment n'avaient plus lieu depuis un certain temps, lorsqu'une nouvelle et soudaine attaque survint. Personne ne s'en alarma ; on l'avait vu si souvent dans cet état. Comme ses forces paraissaient revenues, on ne supposait pas que cette indisposition fût sérieuse. C'était le dimanche ; le médecin faisant sa visite hebdomadaire le vit et prescrivit quelques remèdes anodins ; toutefois il comprit, paraît-il, que cela pouvait devenir sérieux, car il dit à une personne de la maison : « Si cet état continue, on ne tardera pas à me faire appeler. » Le bon Dieu permit que celui à qui ces paroles furent adressées y fit si peu d'attention qu'il ne les communiqua à personne, sinon après le décès de notre cher frère. On ne se préoccupait donc nullement de ce qu'on ne croyait être qu'une indisposition passagère, puisque le malade se levait et vaquait comme d'habitude à ses occupations. Le lundi, c'était jour de communion ; il entendit la sainte Messe, quoique très fatigué, reçut le corps de Notre-Seigneur et alla se reposer. A onze heures, M. le supérieur lui offrit de le faire remplacer pour son cours d'arithmétique ; mais il tint à le faire et se rendit en classe ; c'était pour la dernière fois. Le lendemain matin il voulut entendre la sainte Messe à son ordinaire et descendit à la chapelle ; mais bientôt il dut se retirer à sa chambre. On le remplaça ce jour-là pour sa classe de mathématiques, sans cependant concevoir aucune crainte à son sujet, la chose s'étant présentée assez souvent. Le mercredi, 17 juillet 1878, était un jour de grand congé pour les élèves ; tout le monde partit donc de grand matin pour la campagne. Ce jour-là le malade paraissait très agité, surtout depuis qu'il eut pris la potion ordonnée précédemment par le médecin. Ses forces ne l'avaient pourtant pas abandonné ; il allait de sa chambre au divan, du divan chez le frère infirmier, en se servant, il est vrai, de son bâton, mais marchant d'un pas assez ferme. C'était sans doute

l'ardeur de la fièvre qui lui donnait une telle vigueur, car il se plaignait beaucoup. « Je se sais ce que j'ai à l'intérieur, disait-il, mais je brûle. » La journée se passa de la sorte; à cinq heures il se rendit encore seul à la chambre du frère infirmier, s'assit sur son lit, y demeura sept à huit minutes et retourna chez lui.

A neuf heures du soir, M. le supérieur rentre de la promenade et demande comment allait le malade. Sur les nouvelles rassurantes qu'on lui donne il demeure tranquille sur son compte, et très fatigué lui-même de la promenade du jour, il se retire dans sa chambre sans avoir vu le frère Aimé. Peu après, le frère infirmier et un professeur se rendirent à la chambre du malade et lui adressèrent la parole; celui-ci ne répondit pas, il paraissait reposer tranquillement. Aussi les deux visiteurs se retirèrent sans bruit, de crainte de l'éveiller. Le lendemain matin le même professeur entre dans la chambre du frère, pour lui demander de ses nouvelles et le trouve dans la même position que la veille. Il lui parle, celui-ci ne répond pas; il le considère plus attentivement et sent son cœur faiblir. Tout effaré, il court alors dans le corridor, et s'adressant à la première personne qu'il rencontre : « Voyez donc le frère Aimé; je ne sais ce qu'il a, je crois qu'il est mort ! » Tous deux retournent à la chambre du malade, devenue une chambre mortuaire. La mort avait fait son œuvre; le corps déjà glacé et les membres raidis prouvaient que de longues heures s'étaient déjà écoulées depuis son trépas. La veille au soir, vers neuf heures, il avait dû rendre son âme à Dieu sans secousses, sans agonie. Quelques minutes avant, un domestique lui avait présenté un verre d'eau fraîche qu'il demandait, et il l'avait vu bien assis sur son séant, et peu de temps après l'infirmier étant venu le voir et n'ayant pas obtenu de réponse, s'était retiré, le croyant endormi.

A le voir le matin, on aurait dit un homme plongé dans un sommeil paisible et réparateur. Rien d'altéré dans ses traits calmes et naturels. Ses yeux s'étaient fermés d'eux-mêmes et sans efforts à la lumière du jour pour s'ouvrir aux célestes clartés. Si le froid de la mort n'eût été là pour constater le décès, on n'aurait jamais pu penser que celui qu'on avait sous les yeux avait cessé de vivre.

Cette mort inopinée contrista toute la maison ; toutefois on ne pouvait s'empêcher de reconnaître que si la mort avait été soudaine, elle n'avait pas été imprévue, puisque depuis plusieurs années il s'y préparait chaque jour avec le plus grand soin.

On était au 18 juillet, veille de la fête de saint Vincent, notre bienheureux Père. Et malgré la solennité de ce jour, il fallut remplacer les premiers vêpres par les funérailles du bien cher défunt.

Bien qu'on n'eût fait aucune invitation, au moment de la levée du corps on vit arriver Mgr Hamatalla Dahdah, évêque maronite de Damas et du Kesrouan, dont la résidence se trouve à dix minutes du Collège. « En bon voisin, je viens, dit-il au supérieur, prendre part à la perte que vous venez de faire ; et sans attendre l'invitation, je me suis rendu ici pour assister aux funérailles du vénérable et regretté défunt dont nous déplorons tous la perte. » Et la cérémonie funèbre commença. Non seulement le digne évêque voulut honorer de sa présence la cérémonie funèbre, mais il accompagna jusqu'à sa dernière demeure celui qui pendant quarante-cinq ans s'était dévoué pour le bien du pays. C'est ainsi que Dieu voulut relever par la présence d'un prélat de l'Église les funérailles de cet humble frère qui pendant toute sa vie avait cherché à se cacher au regard des hommes, vérifiant dès ici-bas cet oracle des Livres saints. « Celui qui s'abaisse sera élevé ! »

Lettre de ma sœur GÉLAS à M. FIAT, Supérieur général.

Miséricorde de Beyrouth, le 8 novembre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE.

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Voici un court aperçu de nos petites œuvres qui vont tout doucement, à l'ordinaire ; le bien ne laisse pas se faire quoique sur une petite échelle. Vous remarquez dans le chiffre de nos écoles du Liban, deux nouvelles classes : la première a été ouverte aux ins-

tances de Mgr l'archevêque maronite. De grandes misères étant survenues dans une de ses paroisses, Sa Grandeur pensa aussitôt qu'une de nos petites écoles ferait fermer l'école protestante qui s'y était établie, et mettrait fin à quelques difficultés survenues entre le clergé; le bon Dieu a béni ce moyen.

Nous avons placé là une maîtresse très capable, douce, vertueuse, qui a su se concilier tous les partis, et tout doucement et sans bruit a fait fermer l'école protestante; elle est aimée et estimée de tout le monde, à la grande satisfaction de Sa Grandeur Monseigneur Deps.

Celle de Messant a empêché les protestants d'en établir une, aussi le bon curé et tous les habitants ne savent comment nous exprimer leur reconnaissance; car ses habitants sont bons chrétiens, malheureusement les Anglais sont acharnés après nos pauvres Syriens; c'est incroyable ce qu'ils font pour semer leur mauvaises doctrines.

Les garçons n'ont pas été aussi heureux que les filles, personne n'est venu à leur secours, ils sont tombés entre les mains des protestants, faute d'avoir une école catholique. Quelle peine on éprouve en voyant le champ ouvert à l'hérésie! Que le bon Dieu ait pitié de cette pauvre jeunesse, qui bientôt sera toute protestante si on ne vient à son secours!

Permettez-moi, mon très honoré Père, de solliciter le secours de vos ferventes prières, ainsi que votre bénédiction pour la petite famille et pour les œuvres qui lui sont confiées, et daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis, mon très honoré Père, votre très humble et obéissante fille.

Sœur GÉLAS.

I. f. d. l. c. s. d. P. M.

ÉTAT DES ŒUVRES DE LA MISÉRICORDE DE BEYROUTH

ANNÉE 1881

Malades soignés au dispensaire..	109.500
— à l'hôpital..	518
Visites de malades à domicile.	1.852
Enfants trouvés recueillis et mis en nourrice..	100
— d'infidèles baptisés à l'article de la mort.	86
Conversions de Turcs morts à l'hôpital.	4
1 école normale. Élèves.	21
2 ouvroirs d'apprentissage. Élèves.	55
2 classes pensionnaires. Élèves..	68
12 classes externes. Élèves..	600

744

ÉCOLES DES VILLAGES DU LIBAN

1 classe. Village de Babda..	56
1 — de Beurge.	80
1 — de Oide-Charroue	65
1 — de Kafarrhima.	55
1 — de Gadir.	52
1 — de Artkret.	50
1 — de Bethmery.	48
1 — de Hadette..	45
1 — de Bambdoun.	40
1 — de Messant, nouvelle classe..	55
1 — de paroisse Saint-Michel, nouvelle classe.	55
2 — de Malaka d'Amour, près Saïda.	130

725

Le total des élèves qui sont à la charge de l'établissement est de 1459.

PROVINCE D'ABYSSINIE

*Lettre de Mgr TOUVIER, vicaire apostolique,
à M. FIAT, supérieur général.*

Keren, 11 septembre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

En vérité, je ne sais plus ce que le bon Dieu veut faire de nous ! Après notre désastre d'Alitiéna et notre captivité, pendant que l'existence même de la mission est en cause devant le roi, voilà que le feu du ciel tombe sur nous à Kéren !

Vendredi dernier 9 septembre, à quatre heures un quart du soir, la foudre est tombée sur notre chambre, dans une armoire qui venait d'être posée, où se trouvait mon linge de corps avec nos papiers et nos livres de Communauté. Le coup a été épouvantable ; toutes les portes et les fenêtres du premier étage ont volé en éclats ; les murs de notre chambre se sont écartés, et cette pièce est inhabitable. L'armoire a pris feu ; tout le linge est perdu. Le lit allait s'enflammer à son tour lorsqu'on put parvenir dans la chambre. On fut bientôt maître du feu, et tout le reste fut épargné. De cette chambre, la foudre est descendue au réfectoire qu'elle a dû parcourir dans tous les sens, à en juger par les singuliers effets qu'elle y a produits ; de là elle a dû remonter à la bibliothèque dont elle a brisé toutes les portes, à la lingerie dont elle a décroché tous les contre-vents et elle est allée jusqu'à l'autre extrémité du bâtiment dans une pièce occupée, en ce moment, par M. Cabrouiller, dont elle a enfoncé la porte.

Il n'y a pas eu d'autre mal, parce qu'en ce moment il n'y avait personne dans ce corps de bâtiment. Notre bon frère Renaudin sortait du réfectoire et se trouvait à trois mètres de l'angle de la maison où est tombée la foudre. Pour lui, le coup a été si terrible qu'il s'est trouvé plié en deux, sans avoir rien entendu. Si je m'étais trouvé dans notre chambre à la table de travail comme à l'ordinaire, j'aurais été mis en lambeaux et sans doute jeté par la fenêtre comme les objets qui se trouvaient sur cette table. Dans sa chambre, M. Cabrouiller eût été aussi probablement asphyxié ! Or, mon très honoré Père, tous les jours précédents M. Cabrouiller et moi nous étions dans notre chambre faisant ensemble les exercices de la retraite annuelle, que nous avons terminée ce jour-là même. Pendant cette retraite, la foudre était tombée à une demi-lieue et avait tué un homme ; puis, tout près, sur une hutte entre la maison de nos sœurs et la nôtre, une femme a été atteinte et elle se trouve encore entre la vie et la mort. Ce jour-là aussi, 9 septembre, nous devions être chacun chez nous. Vers quatre heures, nous sortions ensemble pour une commission chez nos sœurs.

Nous étions pressés de rentrer et nous repartions, lorsque M. Picard se trouva sur le pas de la porte et nous retint un instant. Comme nous franchissions la cour, la pluie commença ; nous retournâmes pour prendre des parapluies. La pluie devint torrentielle, force nous fut d'attendre quelques instants. Le coup terrible se fit entendre, et tout effrayés nous sortîmes aussitôt pour visiter la maison de nos Sœurs où il nous semblait que la foudre était tombée. Bientôt des femmes éplorées accoururent, et nous dirent que c'était chez nous. Quand nous arrivâmes, tout danger avait disparu.

J'ai voulu vous donner tous ces détails, mon très honoré Père, afin que vous puissiez mieux juger des conduites de la Providence sur vos pauvres enfants. Pour ce qui me concerne seulement, voilà deux fois en trois mois que j'échappe à la mort ; deux fois que je suis entièrement dépouillé ; avec cette différence, que la première fois, je perdis tout ce que je portais, tandis que cette fois-ci, il ne m'est resté au contraire que ce que j'avais sur le corps

Cependant, mon Père, je ne suis pas à plaindre; nos bonnes Sœurs se sont mises aussitôt à l'œuvre et aujourd'hui, dimanche, j'ai déjà eu de quoi changer de vêtements, comme à l'ordinaire. Bien plus, la vénérée Mère Louise vient de me défendre de penser à refaire mon vestiaire; en conséquence, je lui en abandonne le souci et le mérite; je me contenterai de recevoir ce que la Providence me donnera par ses mains ou par sa plume.

Pourtant, mon très honoré Père, je voudrais aussi faire appel à votre charité. A cause de la situation de notre maison, j'avais toujours redouté le malheur qui vient de nous frapper. Pour en prévenir le retour assez probable, il nous faudrait un paratonnerre. Ce corps de bâtiment, le plus élevé de tous, le seul qui ait un étage, ne mesure que cinq mètres de largeur tout compris; le toit est une terrasse et les murs ont huit mètres d'élévation au-dessus du sol. C'est sur le milieu de ce bâtiment que le paratonnerre devrait être placé. Nous l'arrangerions bien nous-mêmes, ce me semble, si vous daigniez nous procurer et nous envoyer les pièces indispensables. Il faudrait que tout fût fini au mois de mai prochain.

Ne pouvant y aller moi-même, M. Coulbeaux est parti pour se rendre auprès du Roi et du Consul. Il y était arrivé le 1^{er} septembre. A cette heure, je pense que les conclusions sont prises, à moins qu'ils ne puissent s'entendre et qu'ils m'invitent à m'y rendre moi-même.

Je vous ai dit, mon Père, combien les mauvaises dispositions du Roi me donnaient d'inquiétudes, relativement à l'issue de cette lutte. Ah! si nous en sortons sans être amoindris, j'ai promis une belle fête anniversaire au Sacré Cœur de Jésus, et je ne doute pas, mon très honoré Père, que vous ne ratifiez ma promesse.

Daignez nous bénir tous, mon très honoré Père, et en particulier celui qui a l'honneur d'être,

Votre très humble serviteur et obéissant fils,

† J.-M. TOUVIER.

PROVINCE DU TCHÉ-LY NORD

Lettre de M. PROVOST à M. PÉMARTIN, secrétaire général.

Peking, le 3 août 1881.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Comme vous le savez, la mission de Péking perdit au mois de septembre dernier, M. Thierry. Il était, à tous égards, un bien digne et respectable confrère. Mgr Delaplace ayant accueilli avec grand plaisir l'idée d'écrire sur notre défunt une petite notice biographique, j'ai tâché d'esquisser les principaux traits du caractère et de la vie très édifiante de M. Thierry. Je vous les envoie, Monsieur et très cher Confrère, afin que vous en fassiez ce qu'il vous en semblera bon, selon que vous les jugerez ou non propres à produire quelque édification parmi les membres de la petite Compagnie.

J'ai bien l'honneur d'être, Monsieur et bien cher Confrère, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère, votre très humble et tout dévoué confrère.

A. PROVOST.

I. p. d. l. M.

NOTICE SUR M. JEAN-BAPTISTE THIERRY

M. Jean-Baptiste Thierry naquit à Arthonnay, petit village du diocèse de Sens, le 14 juin 1823. Nous n'avons aucun détail sur le

premières années de sa jeunesse, mais il est assez évident que la grâce de sa vocation fut la récompense de cette tendre piété qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il aimait à redire les impressions profondes qu'avaient laissées dans son âme les belles cérémonies de l'Église, et montrait bien par là combien son enfance avait été pleine d'innocence et de candeur : « Quand j'entends, disait-il, les chants de la Fête-Dieu, je pleure à chaudes larmes, au souvenir des processions du Saint-Sacrement qui m'ont tant ravi quand j'étais jeune. » A l'âge de dix-sept ans, il commença ses études de latin chez un vénérable prêtre de sa famille, qui était aussi son parrain. Ses parents s'étaient opposés à sa vocation, mais sa résolution et sa fermeté avaient enfin triomphé de leur résistance. En 1842, il entra en troisième au petit séminaire d'Auxerre. Ses cours terminés, il passa au grand séminaire de Sens, dirigé par nos confrères, et après avoir fini sa théologie, fut ordonné prêtre, le 27 mai 1850.

Notre cher confrère était d'une famille assez à l'aise; or, redoutant; comme il l'a répété souvent, une mauvaise inclination à s'attacher aux biens temporels, il résolut, pour mieux briser avec la nature d'entrer dans la Compagnie. Il ne put mettre de suite à exécution son généreux dessein et dut, pendant plus de deux ans, exercer les fonctions de vicaire dans une paroisse du diocèse. Le zèle avec lequel il travailla ne fit qu'affermir sa vocation, et toutes les difficultés se trouvant aplanies, il eut le bonheur d'entrer au Séminaire interne le 31 octobre 1852. L'énergique fidélité avec laquelle il observa toute sa vie nos saintes règles montre bien qu'il en prit, dès le séminaire, une forte habitude. Après un an passé dans un grand recueillement, il fut envoyé à notre maison de Saint-Anne d'Amiens. Il était là depuis dix mois, quand M. Étienne connaissant sa régularité, son zèle et sa mortification le rappela à Paris pour lui annoncer qu'il l'avait destiné à nos missions de Chine. Cette nouvelle remplit de joie le cœur de notre confrère, son ardent désir d'aller travailler au salut des âmes dans les pays lointains était exaucé. Les vertus qui lui avaient mérité cette belle vocation lui méritèrent encore une admirable persévérance, et jamais, au milieu des épreuves parfois si rudes en ces contrées infidèles, il ne tourna un seul instant ses regards

en arrière. Dans ce temps, les départs ne pouvaient s'organiser avec la même rapidité qu'aujourd'hui ; M. Thierry dut attendre dix mois qu'il passa à travailler aux missions dans la maison de Grégy. Enfin il put partir en compagnie de MM. Rouger et Rizzi, du frère Larousse et de huit filles de la Charité. La petite colonie s'embarqua à Londres, le 28 juillet 1855, sur un vaisseau marchand américain.

Après trois mois et demi d'une heureuse traversée, ils arrivèrent à Hong-Kong le 12 novembre. De là sur un vapeur anglais ils gagnèrent Chang-Hai, d'où un bateau de guerre français les conduisit à Ning-Do. M. Thierry eut le bonheur d'y rencontrer Mgr Mouly, le vicaire apostolique auquel il était envoyé. Bientôt il partit avec le vénérable évêque pour la mission du Tche-Ly. C'était un voyage à travers l'intérieur de la Chine long et pénible. Notre confrère fit bravement son apprentissage aux fatigues de la vie de missionnaire, et s'accoutuma de suite à tout supporter avec énergie et sans jamais se plaindre. Mgr Mouly, arrivé dans sa mission, s'arrêta dans la partie Sud et M. Thierry continua seul la route vers Ngan-Kia-Tchouang, où il arriva le 7 avril 1856. Il y fut reçu par M. Aymeri alors chargé du séminaire et de la procure et continua d'apprendre le chinois, en aidant notre respectable confrère dans ses travaux. Quelque temps après, M. Aymeri fut appelé au poste de Chang-Hai, et M. Thierry le remplaça comme procureur de la mission. Dans cet office important que notre confrère remplit longtemps et à diverses reprises, il apporta toujours dans ses comptes le plus grand soin et la plus minutieuse exactitude. C'était un homme de travail, ponctuel, attentif, et s'appliquant toujours avec une constante énergie à faire de son mieux ce qu'il avait à faire. Il s'occupa aussi du séminaire, de la chrétienté, et alla de temps à autre faire mission. Les ouvriers étaient alors encore moins nombreux que maintenant, notre confrère était d'une santé robuste, il ne se ménagea pas. Après la guerre et le traité avec la Chine, Mgr Mouly résolut de transférer sa résidence de Ngan-Kia-Tchouang à Péking. Notre confrère, en sa qualité de procureur, fut chargé du déménagement et de la nouvelle installation. Ce fut un surcroît de voyages et d'occupations qui ne firent que

stimuler son ardeur. Bientôt à son office s'ajouta celui de curé du Nan-Tang, la plus importante paroisse de la capitale. Depuis longtemps les chrétiens de la ville n'avaient plus été régulièrement administrés, beaucoup pour éviter tout soupçon avaient cessé les pratiques extérieures, plusieurs étaient quasi retournés au paganisme, mais surtout la ferveur avait presque disparu et l'ignorance des choses de la religion était grande. M. Thierry fit tous ses efforts pour ramener ceux qui s'étaient éloignés, et contribua pour sa bonne part à raviver la foi et la piété. Il s'occupait aussi avec un admirable dévouement de la Sainte-Enfance, œuvre pour laquelle il eut toujours une prédilection particulière. Ces enfants abandonnés trouvaient en lui un véritable père. A cette occasion, M. Thierry écrivit beaucoup de lettres en Europe pour remercier les petits bienfaiteurs de ses chers orphelins, et les encourager à continuer leur bonne œuvre. On y voit quelle tendre sollicitude il portait à ses enfants, quel soin il prenait pour les bien élever et les instruire dans la foi et aussi quels regrets il éprouvait quand il devait les quitter.

Toutes ces lettres sur la Sainte-Enfance sont empreintes d'une grande simplicité, on y sent quelle joie c'était pour notre confrère de se trouver au milieu de ses orphelins et orphelines. En ce pays d'incroyable duplicité, sa candeur et sa bonhomie l'attiraient vers les enfants ; chez eux pouvait-il du moins rencontrer quelquefois un peu d'innocence et de simplicité. En 1865, M. Thierry fut envoyé à Tien-tsin, où il resta deux ans. Dans ce poste, ses vertus vraiment sacerdotales lui gagnèrent l'estime des Européens avec lesquels il fut en relation. Notre confrère n'avait point de brillantes qualités extérieures, mais c'était un homme de Dieu, et la sainteté et le dévouement dans un missionnaire sont toujours ce qui fait le plus d'impression sur les gens du monde. En 1867, M. Thierry fut de nouveau rappelé à Péking et chargé de la procure. Pendant qu'il exerçait son office au Pétang, la santé de Mgr Mouly, usée par un long et pénible apostolat, s'affaiblit de plus en plus, et, le 4 décembre 1868, le vénérable évêque s'endormit dans le Seigneur du bienheureux sommeil des justes. Ce fut une grande douleur pour notre confrère, comme tous ceux qui avaient le bonheur de travailler sous la paternelle direction

du saint évêque. M. Thierry garda de Mgr Mouly un profond souvenir, il n'en parlait qu'avec respect et attendrissement et avait toujours présent à sa mémoire les admirables exemples de vertu qu'il laissa à ses missionnaires et à ses chrétiens. Au mois de mai 1869, M. Thierry se trouva chargé de la mission en qualité de provicaire. « C'était, disait-il, un trop lourd fardeau pour moi, je n'ai pas ce qu'il faut pour occuper des postes si difficiles. » Animé de ces sentiments, il s'appliquait à seconder ses confrères plutôt qu'à les diriger, les reconnaissant volontiers plus capables que lui. Les choses allaient ainsi leur train ordinaire, quand arriva la terrible nouvelle des massacres de Tien-Tsin. Ce fut pour notre confrère une des plus dures épreuves qu'on puisse imaginer. Pendant quelques jours on craignit de voir toute la mission à feu et à sang, aux douleurs présentes s'ajoutaient ainsi les plus tristes appréhensions. M. Thierry mit toute sa confiance en Dieu et, malgré les angoisses d'une pareille situation, s'appliqua de suite avec l'aide de ses confrères les plus expérimentés à prévenir de nouveaux malheurs. Le calme se rétablit peu à peu, et le 1^{er} novembre arriva Mgr Delaplace transféré du Tche-Kiang à Péking. Se retrouver simple missionnaire fut pour M. Thierry une joie bien grande et bien sincère. L'année suivante il fut envoyé à Pao-ting-Fou comme directeur du district. C'est la partie de la mission où il y a le plus de nouveaux chrétiens et de catéchumènes, et c'est là aussi qu'il y a le plus de difficulté. M. Thierry, déjà âgé et un peu fatigué, reprit les travaux des missions avec une ardeur juvénile.

Il commença par visiter les chrétientés nouvelles pour les connaître et voir ce qu'il y aurait à faire pour affermir et propager la foi. Il continua d'entretenir avec soin les écoles et d'en ouvrir de nouvelles là où il y avait quelque espoir de conversions. Une de ces principales sollicitudes fut de bâtir de petites églises et des chapelles dans les chrétientés où il n'y avait encore pour prier que quelques misérables chambres. Dans tout le district il stimula le zèle des chrétiens, et s'ingénia pour venir en aide à leur pauvreté. Il était vraiment rempli du zèle de la maison de Dieu, il aimait à orner les chapelles et à faire les offices le plus solennellement possible, mais dans cette pauvre Chine où la foi n'a jeté que

quelques faibles racines, nos belles cérémonies, surtout en dehors des grands centres, sont à peine connues. M. Thierry, ne pouvant faire mieux aux jours de fête, chantait la grand' messe tout seul avec son servant, c'était pour lui une indicible consolation et, quand il pouvait célébrer avec diacre et sous-diacre, c'était alors un jour du paradis. En 1876, une horrible famine sévit dans le nord de la Chine, les missionnaires eurent beaucoup à souffrir du spectacle de l'affreuse misère qui s'offrait chaque jour à leurs yeux. Le district de Pao-ting-fou fut particulièrement éprouvé, c'était chaque jour des bandes de pauvres affamés, hommes, femmes, enfants, qui cherchant à gagner les villes où l'on faisait quelques distributions de millet, laissaient partout leurs cadavres en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Impossible de soulager une si grande quantité de malheureux, M. Thierry, comme les autres missionnaires, s'appliqua à sauver ces chrétiens de la mort, et c'était encore plus qu'il ne pouvait faire. Au mois de mars 1878, Mgr Delaplace rappela M. Thierry à Péking pour lui confier la paroisse du Nan-Tang et le remplaça par M. Coqueugniot alors en convalescence après une grave maladie. A peine était-il arrivé à Péking, qu'une lettre d'un confrère chinois annonçait à Monseigneur que M. Coqueugniot était retombé, que son état semblait désespéré et qu'il suppliait Sa Grandeur d'envoyer un autre missionnaire européen, pour l'assister et prendre au moins provisoirement la direction du district. M. Thierry repartit immédiatement. Il eut la douleur d'assister aux derniers moments de notre cher confrère, beaux et calmes comme ceux d'un enfant. Ce fut l'âme remplie d'une poignante tristesse, qu'il conduisit à sa dernière demeure le jeune missionnaire, avec qui il vivait depuis trois ans et qu'il aimait d'une tendre affection. Quand un mois après, M. Thierry revint à Péking, la douleur était encore peinte sur son visage, et longtemps il versa des larmes au souvenir de celui qu'il appelait le bon jeune homme. Au mois de juin de cette même année 1878, Monseigneur dut se rendre en Europe pour l'assemblée, et M. Thierry fut nommé vicaire général. Ce fut pour lui un énorme surcroît d'occupations : « Je n'ai jamais eu de facilité, disait-il, mais j'en ai encore moins qu'aujourd'hui et la moindre chose me coûte beaucoup de travail. »

Toujours énergique et infatigable, il ne s'épargna pas un seul instant. Souvent, pendant le jour, il lui avait été impossible de faire ses exercices de piété, déjà âgé et un peu fatigué, il reprit les travaux des missions avec une ardeur juvénile.

Dès lors sa santé commença à s'affaiblir et, après le retour de Monseigneur pendant l'été de 1879, il fut pris de vomissements qui bientôt le laissèrent sans force. On l'envoya à Tien-Tsin pour y recevoir les soins des médecins européens, mais, après quelques mois, ne se sentant pas mieux, il désira revenir à Péking. Notre confrère était atteint d'un squirre à l'estomac, maladie sans remède. Quelquefois il se trouva mieux, mais sans laisser grand espoir de guérison. La maladie fut longue sans être cependant très douloureuse: « J'ai bien des actions de grâces à rendre au bon Dieu, disait-il, pour m'avoir ainsi laissé le temps de me préparer tranquillement à la mort. » Au mois de septembre 1880, il était tellement affaibli, qu'on vit que sa dernière heure approchait. Il envisagea la mort sans effroi: « Le bon Dieu, disait-il encore, ne m'avait pas donné grands moyens, mais je ne crois pas avoir jamais perdu de temps. » Le témoignage que lui rendait ainsi sa conscience était aussi vrai que consolant. Le 27 septembre, fête de la mort de saint Vincent, il se trouva beaucoup plus mal. Depuis quelques jours déjà il avait reçu les derniers sacrements. Le soir, Monseigneur vint visiter le cher malade. M. Thierry se confessa encore et parla assez longtemps avec Sa Grandeur de ses dernières dispositions. Un confrère resta près de lui pour lui suggérer de pieuses aspirations. A minuit, tous les confrères du Van-tang étaient réunis dans sa chambre et on récita les prières des agonisants. Jusqu'à une heure on l'entendit répéter encore les prières, et à deux heures et demie il rendit son âme à Dieu sans la moindre convulsion. Son visage demeura calme et souriant, c'était bien là la mort du juste. Deux jours après eurent lieu ses obsèques solennelles et il fut porté au cimetière français, où il repose non loin de Mgr Mouly et au milieu d'un nombre déjà grand de confrères. M. Thierry avait passé vingt-cinq ans en Chine d'une vraie vie de missionnaire sans ennuis et sans défaillances. Il a laissé à ses confrères l'exemple d'une solide piété, d'une constante régularité, d'une énergique application au

travail et d'une grande mortification. Nul doute que ces vertus d'un digne fils de saint Vincent ne lui aient mérité une belle couronne dans le ciel.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PÉ-KING

FRUITS SPIRITUELS

Du 15 août 1880 au 14 août 1881

1° Nombre des chrétiens, environ.	30.874
2° Baptêmes d'enfants de chrétiens.	1.282
— d'enfants d'infidèles à l'article de la mort.	9.334
— d'adultes.	548
3° Catéchumènes assez bien disposés.	1.028
4° Confirmations.	970
5° Confessions annuelles.	20.439
— de dévotion.	22.903
6° Communions annuelles.	16.506
— de dévotion.	32.479
7° Extrêmes-onctions.	468
8° Mariages.	286
9° Églises grandes, avec bonne résidence.	24
— petites ou chapelles publiques.	109
— oratoires, propriétés particulières servant à la communauté des fidèles.	70
10° Missionnaires, compris 4 frères coadjuteurs.	45
11° Grand séminaire, élèves.	9
Petit séminaire, élèves.	32
12° Collège, élèves internes ou externes.	94
13° Écoles de garçons.	39
Nombre d'élèves.	688
— de filles.	35
Nombre d'élèves.	776
— de catéchumènes des deux sexes.	24
Nombre d'élèves.	317
14° Vierges : Filles de la Charité.	30
— Sœurs de Saint-Joseph (indigènes).	27
— vivant dans leur famille.	258
15° Admis pendant l'année dans les confréries.	664
16° Infirmes soignés dans les deux hospices des Filles de la Charité.	1.311
17° Malades visités dans les trois dispensaires des Filles de la charité.	85.065
18° Chrétiens morts dans l'année, compris les enfants.	767
19° Localités récemment conquises à la foi.	6

PROVINCE DE TCHÉ-KIANG

*Lettre de ma sœur SOLOMIAC à M. le DIRECTEUR DE L'ŒUVRE
DE LA SAINTE-ENFANCE, à Paris.*

Orphelinat des Filles de la Charité de saint Vincent de Paul.
Ning-Po (Chine). Maison de Jésus-Enfant. 30 juin 1881.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En vous envoyant nos comptes de l'année, je vais vous donner quelques détails sur l'œuvre si intéressante de la Sainte-Enfance. La manière toute providentielle avec laquelle Dieu veille sur ces chers enfants vous prouvera une fois de plus le bien qu'elle fait, non seulement dans les petits enfants que nous envoyons au ciel, mais aussi dans ceux qui sont appelés à vivre au milieu d'un monde païen qui est pour eux un sujet de luttés et de combats continuels; les traits suivants en sont la preuve.

Vous apprendrez avec plaisir, j'en suis sûre, que la petite aveugle, âgée de huit ans, qui nous a été donnée l'année dernière, a recouvré l'usage d'un œil. Vous dire quelle fut sa joie, le jour où elle me dit : « Ma sœur, je vous vois ! » serait difficile, moi-même, je n'osais pas le croire. Ses parents ne se sont jamais présentés pour avoir de ses nouvelles; cela nous prouvant qu'ils ne voulaient pas la reprendre, on lui a accordé ce qu'elle demandait avec grande instance. Le missionnaire qui l'examina fut très satisfait de la voir répondre à toutes ses questions sans nullement s'embarrasser et il la trouva disposée pour être baptisée. Elle fut donc régénérée le samedi saint de cette année,

sous le patronage de notre Immaculée Mère. Depuis que les sœurs sont à Ning-Po, chargées de l'œuvre de la Sainte-Enfance, plus d'une fois elles ont pu constater que le bon Dieu regarde d'un œil tout miséricordieux les pauvres orphelins qu'elles ont élevés. Si quelquefois, lorsqu'ils se trouvent lancés dans un milieu tout païen, ils oublient leurs devoirs, ce n'est que pour un temps. La grâce les poursuit, et lorsqu'ils se rendent à sa voix, le démon, au lieu d'une âme, en voit plusieurs lui échapper. En voici deux exemples qui sont venus nous consoler, dans le courant de cette année. Un jeune garçon élevé dans notre maison, avait appris l'état de cordonnier; il ne tarda pas à retourner dans sa famille qu'il connaissait à notre insu. Lorsque ses parents le virent élevé, ils voulurent le marier; lui, sachant bien qu'il ne pouvait contracter mariage avec une païenne, ne voulut pas y consentir, mais ses parents ne tinrent nul compte de ses paroles et le fiancèrent avec une jeune païenne de son pays. Quand il vit cela, il quitta son village et revint travailler à Ning-Po, où il avait fait son apprentissage et était connu. Il raconta ses affaires aux missionnaires et les pria de lui donner la dispense de la disparité de culte, pour pouvoir épouser la jeune personne que ses parents lui avaient destinée; mais les missionnaires ne purent lui accorder cette dispense, parce qu'il n'y avait aucun chrétien dans son endroit, ni dans les environs. Ils lui conseillèrent seulement de faire venir sa fiancée chez nous pour s'instruire et être baptisée, après quoi il pourrait l'épouser régulièrement. Mais la chose ne put réussir à cause des préjugés païens contre le catholicisme. Cependant notre jeune homme était retenu par sa conscience d'épouser une païenne sans dispense, mais d'un autre côté il était fortement sollicité par ses parents et les fiançailles étaient déjà faites en son nom. Enfin il succomba et contracta son mariage à la manière païenne ou civile; mais sa conscience n'était pas tranquille. Aussi, dès qu'il se fut ainsi marié, il exposa à son épouse la nécessité de se faire chrétienne et, pour cela, de venir se faire instruire à notre catéchuménat. Elle n'avait jamais vu de sœurs, et ce qu'on lui avait dit l'effrayait tellement qu'elle versait des larmes toutes les fois qu'il était question de partir; elle accepta enfin de venir voir et de passer ici une jour-

née, après quoi elle dit qu'elle réfléchirait, et que peut-être elle reviendrait. Elle voulut bien passer huit jours chez le premier catéchiste de la ville ; elle put se rendre compte ainsi de l'intérieur d'une famille chrétienne ; ceci la fit résoudre à étudier ; elle revint donc et se mit aussitôt à l'œuvre et avec une telle ardeur que toujours on l'entendait chanter, tantôt son catéchisme, tantôt ses prières. Les premiers jours, elle craignait encore les sœurs, mais peu à peu elle se rassura et vit que tout ce qu'on lui en avait dit n'était pas vrai. Elle était aimable et douce et paraissait ne pas connaître le mal. Il n'y avait que trois mois qu'elle était ici, lorsque arriva le nouvel an chinois. Pour les Chinois, c'est une règle qui n'admet guère d'exception, qu'il faut passer les premiers jours de l'année dans sa famille. Notre jeune femme ne voulut pas sortir ; son mari alla seul visiter ses beaux-parents. A son retour, son beau-père l'accompagna ; naturellement, ils vinrent ensemble voir la jeune femme.

Avant de la faire appeler, son mari se jette à genoux à mes pieds et frappe le front à terre. « Que veux-tu ? lui dis-je. » — Je viens avec mon beau-père ; voulez-vous nous permettre d'entrer dans l'hôpital pour y voir ma femme ? — Je veux bien qu'on l'appelle : vous la verrez, mais tu sais bien que la règle défend aux hommes d'entrer ? — Je le sais bien, mais le missionnaire m'a dit de vous demander de nous le permettre. — Si le missionnaire l'a dit, je le veux bien ; mais la sœur de l'office vous accompagnera. » On appelle la jeune femme qui arrive toute souriante comme toujours ; elle se trouvait ici si heureuse ! Le pauvre père ne put retenir ses larmes en voyant approcher sa fille. Après quelques mots échangés, ils allèrent visiter l'hôpital. Elle fit voir à son père son lit, sa place au réfectoire et enfin la salle où elle étudiait. La sœur qui les accompagnait entendait le bon vieillard dire à demi-voix : « Je me tranquillise ; je me tranquillise. » Il partit content. Après son départ, sa fille me raconta ce qui suit : Son père et sa mère, en voyant arriver seul leur gendre, lui en demandèrent la raison ; il leur dit la vérité, mais ils n'en crurent rien et demeurèrent persuadés que nous avions mangé leur fille. Elle ajouta que ce qui l'avait tant effrayée de venir ici était ce qu'on lui avait dit que les sœurs avaient des instruments

avec lesquels elles suçaient le sang. C'est pour cette raison que nous avons de plus belles couleurs que les Chinois. Elle en riait alors. Son mari venait souvent la voir, mais elle n'était pas pressée de nous quitter. Enfin elle a été instruite et baptisée le samedi saint. Douze jours après, leur mariage fut béni à l'église, et elle y fit sa première communion, après quoi elle nous quitta en pleurant de tout son cœur. Elle est donc retournée dans sa famille toute païenne, à cause des travaux des vers à soie ; son mari, travaillant à Ning-Po, ne peut y faire que de rares apparitions ; mais elle est convenue avec lui qu'elle reviendrait à la fin de cette année, pour demeurer quelque temps encore dans notre maison et achever son instruction.

Le second trait est encore d'un jeune homme de la Sainte-Enfance. Celui-ci avait tout à fait abandonné la pratique de ses devoirs religieux. Il ne venait plus à l'église ; les catéchistes comme les missionnaires l'avaient même perdu de vue. Il s'était marié à une païenne, tout à fait à la manière païenne, et vivait comme tel, au milieu des païens depuis environ dix ans ; sa conscience sans doute lui fit sentir des remords bien des fois, mais il ne l'écoutait pas. Enfin il arriva un jour où il ne put plus y tenir et se désespéra. C'est pourquoi il se jeta au fleuve en criant qu'il brûlait, qu'il était en enfer ! Sa femme put le saisir par la queue et l'en retirer. Il paraissait mort ; on le mit comme tel sur son lit, et aussitôt on commença les superstitions en usage dans ces circonstances. Entendant cela, il se lève, se jette à genoux et crie qu'il est un grand pécheur. Alors ses parents présents lui demandent quel péché il a commis, qu'il le leur dise et qu'ils l'aideront à le réparer. Aussi commencent-ils aussitôt à l'aider à faire son examen, mais ce n'était aucun de ceux qu'ils lui énuméraient. Il leur dit enfin qu'il était de la religion du Maître du ciel, qu'il l'avait quittée en se mariant et que c'était lui qui le punissait. On lui dit qu'il avait eu tort de quitter son Dieu et qu'il fallait y revenir, qu'on l'aiderait en cela ; ils n'y comprenaient rien, mais le châtement leur en disait beaucoup. On le croyait devenu fou ; ses idées étaient réellement très extraordinaires. Il ne travaillait plus et se mit à courir les rues de la ville ; par bonheur il rencontra un de ses compagnons de la

Sainte-Enfance, qui avait toujours été bon chrétien. Dès qu'il l'eut reconnu, il l'accosta et lui demanda de ses nouvelles; bientôt il eut appris quelque chose de son triste état; aussi son premier soin fut-il de le conduire aux missionnaires. Ces messieurs le traitèrent bien et n'eurent pas de peine à lui faire comprendre que son état n'était autre chose qu'une punition de Dieu, qu'il fallait donc revenir à lui et persuader à sa femme de se faire chrétienne. Il y consentit et l'engagea à venir demeurer chez nous quelques jours pour s'y reposer, dans l'espoir que, quand elle connaîtrait la religion, elle voudrait l'embrasser. En effet, dès qu'elle en eut quelques notions et qu'elle sut que son mari était chrétien, elle voulut étudier, afin de devenir chrétienne comme lui. Pour lui, il fut reçu à l'hôpital de la mission, chez nos sœurs; leur fils aîné est à l'école des missionnaires, et le plus jeune est chez nous, avec sa mère, qui n'a pas été tranquille jusqu'à ce qu'elle ait obtenu qu'il soit baptisé. Il l'a été le beau jour de la Pentecôte, sous le patronage du prince des Apôtres. Il serait impossible de dépeindre le bonheur qu'en éprouva sa mère. A l'hôpital, le pauvre Léonard a réappris son catéchisme et ses prières.

Avec le calme de la conscience, ses idées sont redevenues justes; aussi a-t-il pu reprendre son travail. Sa femme s'instruit avec grand zèle et admire beaucoup la charité des sœurs. « Comment se fait-il, demandait-elle un jour, que les sœurs soient toujours disposées à m'aider sans jamais se fâcher? Quand je vais chez ma mère pour un moment, toujours elle crie et se fâche. » Voilà donc que le diable va se voir enlever quatre âmes, alors qu'il espérait en prendre une. Un jour, en causant, cette femme disait son étonnement d'avoir pu, elle seule, retirer son mari de l'eau. « Je n'ai pas eu de peine, disait-elle; le fleuve cependant est très profond; il me semblait que deux personnes le soulevaient de l'eau. » A quoi on lui a dit que c'était peut-être des anges, ce qu'elle croit, tant la chose lui a paru extraordinaire.

Plusieurs fois, cette année, nous avons appris les raisons pour lesquelles on nous donnait des petits enfants. Ainsi, un jour, une femme qui avait à faire ici une commission demandait à notre employée de la crèche :

« Il y a huit jours, a-t-on apporté ici une petite fille toute pourrie ?

— Oui. — C'est la fille d'un de nos voisins ; ils l'ont portée à l'orphelinat chinois ; on n'en a pas voulu parce qu'elle sentait mauvais, et c'est pour cela qu'on l'a apportée ici. » Ses plaies paraissaient se guérir et nous espérions la conserver, mais elle était heureusement prédestinée à être du petit nombre des élus ; elle est allée au ciel.

Quelques mois plus tard, on nous en apporte une qui avait mal à la tête. Avec des soins, elle se guérit à moitié ; alors seulement une femme accepta de l'allaiter ; les soins lui furent continués, et elle se guérit tout à fait. La mère, qui est presque notre voisine, l'ayant appris, disait : « Comment, elle est guérie ! Moi qui l'ai fait voir au médecin, je n'ai pu rien y faire et je l'ai donnée parce que sa tête sentait trop mauvais. »

Le 7 avril, un jeune homme de la Sainte-Enfance, demeurant chez les missionnaires, entend dire que sur le pas d'une porte de derrière est assise une petite fille dont personne ne veut ; il va voir et reconnaît qu'elle ne peut pas marcher ; alors il comprend que ses parents l'ont abandonnée et que qui la veut peut l'emporter. Il la prend donc et nous l'apporte tout heureux. Elle a été baptisée sous le beau nom de Joséphine. Elle ne pourra probablement jamais faire usage de ses jambes, mais au ciel, espérons-le, elle pourra dire : heureuse infirmité ! Elle paraît intelligente, et son sourire tout mélancolique semble dire : si vous saviez ce que j'ai souffert, et comme je me trouve bienheureuse maintenant.

Je ne vous dirai pas cette année, Monsieur le Directeur, combien nos grandes orphelines prient pour leurs bienfaiteurs, c'est pour elles un devoir de reconnaissance dont elles s'acquittent fidèlement chaque jour. Je ne vous dirai qu'un mot de nos chères petites de la Crèche.

Les premiers mots qu'on leur apprend sont *Jésus, Marie, Joseph*, puis un peu plus tard le *Pater*, l'*Ave*, le *Salve regina* ; puis une prière à saint Vincent que voici : « Merci, saint Vincent ! envoyez-nous des petites sœurs pour être baptisées. »

Les plus grandes apprennent aux dernières arrivées à faire le

signe de la croix. Un jour, je voyais une petite aveugle, de six ans au plus, conduire la main d'une plus petite pour imprimer sur elle ce signe de notre rédemption. Cette chère petite institutrice était aimable et caressante. Elle est allée au ciel sans nul doute, elle y prie pour ses bienfaiteurs, comme le font sur la terre les petites sœurs qu'elle y a laissées. Oh ! comme ces prières doivent être efficaces sur le cœur de Dieu !

Que de bénédictions ne doivent-elles pas attirer sur les âmes généreuses qui leur procurent le salut de l'âme et du corps !

En terminant, permettez-moi, Monsieur le Directeur, de vous prier de vouloir bien offrir aux respectables membres du Conseil nos hommages respectueux et reconnaissants.

Et veuillez agréer pour vous-même les sentiments de la très vive gratitude et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur le directeur, votre très humble et respectueuse servante,

SŒUR LOUISE SOLOMIAC,
Fille de la Charité.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU TCHÉ-KIANG

FRUITS SPIRITUELS

Du 1^{er} juillet 1880 au 30 juin 1881

1 ^o Endroits de Missions.	70
2 ^o Églises.	8
Chapelles de communautés.	4
Chapelles de chrétiens.	33
3 ^o Chrétiens.	4.912
Enfants de la Sainte-Enfance.	834
4 ^o Catéchumènes vrais.	706
5 ^o Baptêmes enfants des infidèles.	1.166
— enfants des fidèles.	498
— adultes.	387
6 ^o Confirmations.	443
7 ^o Communions annuelles.	244
— de dévotion.	14.116
— en viatique.	118
8 ^o Confessions annuelles.	2.934
— de dévotion.	9.241
— à l'article de la mort.	140

VICARIAT APOSTOLIQUE DU TCHE-KIANG

FRUITS SPIRITUELS (Suite)

9° Extrêmes-onctions..	137
10° Mariages bénits.	36
11° Écoles de garçons.	27
Nombre d'élèves..	204
— de filles.	10
Nombre d'élèves..	106
12° Chrétiens défunts.	461
13° Hôpitaux pour les malades..	6
Nombre de malades soignés.	2.321
Nombre de morts.	202
Malades sortis guéris..	1.944
Malades restant encore.	175
14° Remèdes distribués aux personnes du dehors par les Filles de la Charité..	83.781
15° Chinois empoisonnés par l'opium, soignés par les Filles de la Charité..	123
16° Parmi lesquels ont été guéris.	105
17° Prêtres de la congrégation de la Mission Européens.	0
— — — indigènes..	3
— indigènes séculiers..	4
18° Filles de la Charité, toutes Européennes..	25
Elles dirigent :	
Orphelinats.	3
Hôpitaux d'hommes..	3
Hôpitaux de femmes..	3
Catéchuménats de femmes..	3
Écoles de filles.	3
Dispensaires.	4
19° Séminaires. Élèves du grand.	2
— Élèves du petit.	9

PROVINCE DU KIANG-SI

*Lettre de M. ROUGER, pro-vicaire du Kiang-Si méridional
à M. PÉMARTIN, secrétaire général.*

Kiang-Si méridional. De Ki-Nganfou, juin 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Depuis les dernières courses de Mgr Laribe (1845-1850), aucun supérieur n'avait mis le pied dans les missions du Kiang-Si méridional, et encore Sa Grandeur, comme son prédécesseur Mgr Rameaux, n'avait pu faire que de bien rares et de bien courtes apparitions dans cette partie de la province, trop éloignée du centre de l'administration. Quelques chrétientés privilégiées avaient vu le premier pasteur; d'autres ne l'avaient jamais vu; plusieurs vieillards, pour l'instruction de leurs descendants, avaient écrit sur les murailles de leur maison le nom du dernier évêque qu'il leur avait été donné de recevoir; la date de cet écrit remonte à huit années et plus; et durant tout ce laps de temps, pendant qu'ailleurs on multipliait le nombre des néophytes, et qu'on bâtissait chapelles, résidences, écoles et orphelinats, on devait ici se contenter d'entretenir, tant bien que mal, les stations fondées au temps de nos devanciers; seulement parfois, le simple missionnaire recevait la permission extraordinaire d'administrer le sacrement de confirmation, et rien de plus; c'est assez vous dire combien la visite était désirée, et aussi combien elle était nécessaire.

Lorsqu'on eut appris que le Kiang-Si était divisé en deux vicariats distincts l'un de l'autre, que N.-S. Père le Pape Léon XIII s'était nommé un représentant pour le Midi, que dorénavant le nouveau supérieur ne reprendrait plus le chemin de Kiou-Kiang, de Fou-Tchou, ou de Kien-Tchang, et que pour aller le trouver on ne serait plus condamné à entreprendre de longs, pénibles ou coûteux voyages, ce fut une joie universelle et bien légitime, tant de la part des prêtres que de la part des fidèles.

J'étais donc attendu partout avec la plus vive impatience, et je n'arrivais jamais assez tôt au gré des pauvres chrétiens; aussi voulant entrer dans les intentions de tous, et me mettre sans retard au courant de la mission, après quelques jours de repos à Ki-Ngan, j'entrepris de visiter dans chaque département et dans chaque arrondissement, tous les villages où nos confrères sont obligés de se rendre chaque année, pour y remplir tous les devoirs du saint ministère. Interrompue par le Concile de Han-Keou, par les chaleurs de l'été, et encore par une grave maladie qui me conduisit à deux doigts de la mort, cette première visite m'a pris plus de quinze mois; mais vu les résultats heureux qui s'en sont suivis, et que je n'aurais osé me promettre au départ, je ne regrette ni le temps, ni la peine, ni les dépenses.

Après les notes générales que je vous ai données par une lettre précédente, vous me dispenserez, je pense, de vous retracer jour par jour un itinéraire qui ne vous servirait de rien; une fois pour toutes, disons deux mots de la barque de la mission et de l'arrivée dans chaque village.

De loin, ceux qui s'intéressaient à moi n'étaient pas sans quelque crainte pour ma sécurité personnelle, et ceux qui se trouvaient auprès de moi, au souvenir des mauvais traitements subis par M. Sassi, quelques années auparavant, m'auraient volontiers conseillé de voyager *incognito*. Je ne pus me résoudre à suivre cette ligne de conduite, surtout après avoir pris au grand jour possession de Ki-Ngan, et m'y être établi avec nos confrères, sans le moindre obstacle, ni de la part de l'autorité, ni de la part des populations. Je me décidai au contraire à faire construire à Fou-Tchou, sous la direction de Mgr Bray et de M. Anot, une barque sur laquelle je puisse en toute saison remonter le fleuve de Kan-

Tchou, et au temps des pluies, entrer dans toutes les rivières secondaires, arriver jusqu'aux villes les plus reculées du vicariat, et même me rapprocher de beaucoup des moindres chrétientés que nous avons à desservir ; sans compter que ladite barque pourra encore, toutes les fois que besoin sera, descendre Kiou-Kiang, et nous en ramener confrères, argent et provisions.

A la vérité, ce n'est pas une petite dépense que l'entretien de cette barque et de son équipage, mais aussi c'est un avantage, qui ne saurait être compris dans toute son étendue, que par des missionnaires missionnant, réduits à voyager les trois quarts du temps sur de misérables barquettes chinoises, où il n'y a pas de messe possible, où l'on étouffe en été, où l'on grelotte en hiver, où l'on se trouve presque toujours en face de bateliers païens immodestes, comme il faut voir ; en compagnie de passagers de toute sorte, hommes, femmes, enfants, fumeurs d'opium, qui ne vous laissent pas un quart d'heure de silence pour réciter le Bréviaire, ou faire quelque autre exercice de piété. Sur la barque de la mission, nous avons notre *petit chez nous*, de la lumière, de l'air, de la propreté, un équipage de notre choix, jamais de passagers autres que nos domestiques, ou les chrétiens qui viennent nous inviter ou nous reconduire, nous pouvons vivre de règle, à peu près comme à la maison, prier, lire, écrire, et par-dessus tout chaque matin avant de lever l'ancre, célébrer la sainte messe, et appeler les bénédictions célestes sur le pays que nous traversons ; car non loin du gouvernail, on a eu soin de préparer un petit oratoire, qui n'est pas très spacieux, mais en vérité, de l'avis de tout le monde, le plus convenable de tous ceux que nous possédons au Kiang-Si méridional.

En dehors de tous ces avantages, notre barque en a encore un autre qui n'est pas à dédaigner : elle nous aide à conquérir pour nous et pour nos chrétiens une certaine liberté d'action, qui jusqu'ici nous était trop marchandée, et qui pourtant nous est indispensable pour fonder nos œuvres, comme elles le sont dans d'autres vicariats. De forme un peu différente des barques du pays, notre petit *Saint-Joseph*, surmonté d'un grand drapeau à lettres rouge noir, tout en attirant la curiosité des païens, achève de publier, partout où nous passons, qu'un grand homme de France,

chef spirituel de tous les chrétiens, fait sa tournée dans tel département. On regarde, on lit, on relit encore, et on se dit à l'oreille qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire. Aux douanes, même les plus sévères, les employés du mandarin nous laissent passer sans le moindre retard, ni la moindre tracasserie. Quelle bonne fortune pour nous ! Quelle grosse et longue épine arrachée du cœur de nos pauvres chrétiens qui, malgré tout ce qu'ils entendaient raconter de Kiou-Kiang, de Fou-Tcheou, de Kien-Tchang et autres missions du nord de la province, s'imaginaient en être encore, eux, dans leur Midi, au temps où il leur fallait recevoir le missionnaire le plus secrètement possible, dans la crainte de s'attirer vexations, dénonciations, persécutions, etc. Bien vite la confiance fit place à la peur ; et plus d'une fois la sécurité aurait amené la témérité, si je n'avais eu soin de faire la leçon aux catéchistes et aux prêtres indigènes. C'est le caractère de tous les Chinois, en général, qu'ils soient païens ou chrétiens, d'être timides à l'excès au moindre danger, et de lever fièrement la tête dès qu'ils se croient les plus forts. Aussi, à l'entrée de chaque village chrétien, je fus reçu comme en triomphe, avec toutes les solennités qui accompagnèrent mon arrivée à Ki-Ngan, ce qui veut dire qu'il n'y manquait ni flûtes, ni tambours, ni tam-tam, ni pétards de tout calibre, ni enfin rien du tapage ici usité en cas de fête extraordinaire. Le bruit pourtant cessait lorsque, descendu de mon palanquin, j'allais m'agenouiller au pied du petit autel domestique, et que les chantres entonnaient les prières de la bonne arrivée, de l'aspersion, de la bénédiction, etc. Souvent l'assistance était plus que doublée par une foule de païens, accourus des environs, et tout émerveillés de voir les révérences profondes que l'on faisait devant moi, et tant d'autres honneurs que l'on me rendait ! Dieu veuille qu'ils profitent de l'occasion pour ouvrir les yeux à la lumière de la vérité ! Vous supposez sans peine qu'en plus d'une circonstance toutes ces belles réceptions (ennuyeuses au suprême degré), en ajoutant de nouvelles fatigues à celles du voyage, m'ont valu de gros quarts d'heure de migraine ; mais que voulez-vous, c'est le cas de se faire tout à tous, et d'acquérir un peu de patience. D'ailleurs, ne faut-il pas savoir gré à nos pauvres montagnards de leur bonne volonté,

puisqu'ils employaient tous les moyens en leur pouvoir pour fêter celui dans l'humble personne dans lequel ils reconnaissaient l'envoyé de N. S. Père le Pape ? Leur simplicité rappelle celle des apôtres qui, au jour de l'entrée triomphante de Notre-Seigneur à Jérusalem, se servirent, en guise de tapis, de toutes les branches d'arbre qu'ils rencontrèrent; et même de leurs habits de pêcheurs, qui ne devaient être ni bien neufs ni bien brillants. Et le Fils de David, le Roi des rois, les laissa faire, non seulement sans plaintes aucunes, mais encore avec cette bienveillance et cette mansuetude que le prophète avait prédites longtemps à l'avance : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

Après la simplicité, ou plutôt la bonne grosse rusticité de nos chrétiens du Kiang-Si méridional, la première des choses qui frappe en entrant chez eux, c'est la pauvreté... pauvreté de vêtement que saint Vincent lui-même taxerait de *gueuserie*, pauvreté d'ameublement, se composant de quelques bancs grandement détériorés par la hache des charpentiers, de tables aux pieds rongés par le temps, et ne laissant plus d'équilibre possible pour la surface ; d'une vieille chaise de bambous mal emmanchés, commune à tout le village, voire même à deux ou trois villages ; pauvreté de logement... il n'y a que ceux qui l'ont vu de près, qui l'ont examiné dans le détail, au temps de la mission, ou bien encore en allant donner les derniers sacrements à l'intérieur des chambres, qui puissent s'en faire une idée ; je renonce à vous en donner une description quelconque, mes paroles seraient toujours au-dessous de la réalité, et vous seriez tenté de m'accuser d'exagération. Qu'il me suffise de vous dire : 1° que le luxe et les modes apportées dans les ports de Chine, par le commerce des Européens, n'ont encore nullement pénétré à l'intérieur de ce vicariat, que ses hautes chaînes de montagnes, aux quatre points cardinaux, semblent avoir isolé de tout le reste de l'univers ; 2° que l'humidité et l'obscurité des chambres à coucher sont telles, qu'on risque d'y perdre ses souliers dans la boue et que, en plein midi, on est fort en peine non seulement pour y lire, mais encore pour y distinguer un objet d'un autre ; 3° qu'en dehors des villes et des monuments publics dédiés au diable ou aux ancêtres, on ne sait guère, en pratique, ce que c'est que *pierre*,

chaux et *brique* cuite au four. Rien de tout cela n'est en usage à la campagne pour les simples mortels, si ce n'est après le trépas, pour refermer l'entrée des tombeaux, creusés sur le penchant des collines. En vérité, quoiqu'on fit tout ce qu'on pouvait pour me bien traiter, je n'ai été logé que dans des mesures de terre, toujours entre quatre murs de terre, souvent entre des murs de terre tombant en ruines, et toujours si noirs et si sales, qu'on ne pouvait en approcher sans maculer ses habits.

Je ne me suis jamais plaint ni effarouché, je puis même vous dire en toute simplicité que, plus d'une fois, je me suis réjoui devant Dieu d'être devenu, après saint Vincent et à l'exemple de Notre-Seigneur, le père et l'évangéliste des pauvres ; mais, pour l'amour de la vérité que vous attendez de moi, et que je ne puis trahir, je suis obligé de vous dire que chez nos braves chrétiens du Kiang-Si méridional, on ne voit que de la terre, battue ou cuite au soleil, peu importe, c'est encore de la terre, toujours de la terre, et rien que de la terre. D'églises ou de chapelles véritables, il ne faut pas en parler ; il n'y en a point ; des oratoires dignes de ce nom, il n'y en a pas non plus ; seulement, dans une quinzaine de localités, nous possédons, *en commun avec les chrétiens* (qui habitent la moitié qui leur appartient), des maisonnettes (toujours en terre) que de loin on décore du nom de *Tientchou-tang*, temple du Seigneur du ciel, parce que, en temps ordinaire, les fidèles s'y réunissent pour prier, et qu'au temps de la mission, c'est là que se célèbre la sainte messe, que se font les instructions et que s'administrent tous les sacrements, mais qui, je vous l'assure, ne sont en rien comparables aux granges ou aux écuries de nos fermes de France. Prenez une fourche, débarassez une grange, passez quelques coups de balai, il vous restera au moins quatre bons murs de pierre et un toit solide pour vous mettre à l'abri des intempéries de l'air et des saisons ; c'est précisément ce qui nous manque ici. A Phi-Lau, non loin de la ville de Kan-Tchou, nous avons, pour nous retirer, quelques chambrettes en terre, mais pas assez séparées des habitations des chrétiens, qui n'ont avec nous qu'un seul et même oratoire commun, ce qui est insupportable pour une communauté. Le seul petit presbytère que nous possédions pleinement en propre, et mieux

séparé de toute communication avec les externes, c'est celui de Ki-Ngan, et vous savez ce qu'il vaut; vous vous rappelez les heureuses impressions qu'il a faites sur mon cœur, le 5 février 1880; n'y revenons plus.....

Autre misère presque aussi générale, et certes bien plus déplorable que la pauvreté de nos chrétiens, c'est l'ignorance dans laquelle ils ont vécu jusqu'ici, faute de prêtres, faute d'écoles, faute de maîtres chrétiens, faute de livres... On trouve bien çà et là de braves gens comprenant à peu près ce qu'il faut pour recevoir les sacrements; on rencontre aussi quelques vierges intelligentes qui savent lire, et même réciter de mémoire tous les livres de religion qu'elles ont pu se procurer; mais ce sont là des exceptions; la jeunesse et l'enfance croupissent dans une ignorance complète des vérités les plus nécessaires au salut; pour apprendre à lire et à écrire quelques caractères, les enfants sont obligés d'aller à l'école chez des maîtres païens, la plupart intolérants, et ne voulant enseigner à leurs élèves chrétiens (presque toujours les moins nombreux) aucun livre traitant de la doctrine catholique; aussi que de petits garçons et de petites filles n'ont vécu jusqu'à l'âge de dix, douze et quinze ans que de la vie animale, ne sachant pas même faire un signe de croix! Que de jeunes gens et de jeunes personnes, en âge d'être mariés ou l'étant déjà, pouvant à peine réciter quelques prières ou quelques pages du catéchisme, incapables de faire une confession en règle, et encore moins d'être admis à la sainte communion! J'ai même trouvé un village de très anciens chrétiens, comme l'attestent les tombeaux de leurs ancêtres, ornés du chiffre de Notre-Seigneur, et portant des dates qui remontent jusqu'au commencement de la dynastie actuelle, où personne, ni hommes ni femmes, ni jeunes ni vieux, n'avait jamais fait la première communion. Le plus intelligent, celui qui, en l'absence du prêtre, aurait dû se charger d'ondoyer les nouveau-nés, ne savait pas même la formule du baptême. En vain j'ai voulu la lui faire répéter devant moi; il s'est toujours trompé, et en choses essentielles, jusqu'à la quatrième et même jusqu'à la cinquième fois. Ce n'est qu'à grand'peine que je suis venu à bout de la lui enseigner sûrement avant de quitter ledit village. Et puis notre homme s'imaginait, avec toute sa parenté,

coup de temps et d'argent dans les voyages; on s'y fatigue outre mesure; et comme, vu la pauvreté des gens et le nombre restreint de fidèles dans chaque localité, on ne peut séjourner qu'un temps limité dans chaque village, on est obligé tous les huit ou quinze jours d'aller recommencer, devant de nouveaux auditeurs, les instructions et les catéchismes qu'il n'aurait pas plus coûté de faire devant 500 personnes que devant 50; ce qui vous fait entrevoir que, malgré le nombre encore peu élevé de nos chrétiens et de nos catéchumènes, les ouvriers dans ce vicariat doivent être plus nombreux et plus robustes que dans d'autres où le chiffre des néophytes est plus considérable, mais où à côté d'une seule église ou d'un seul oratoire, on compte 600 ou 800, peut-être 1,000 chrétiens, qu'un seul prêtre peut desservir sans presque avoir besoin de se déranger de son presbytère. Ici, pour venir à bout d'administrer *un millier de chrétiens*, il faut voyager toute une année, se transporter en quelques dizaines de localités, à des distances dont on ne se fait pas une idée avant de les avoir parcourues, surtout en tout autre véhicule qu'un bateau à vapeur ou un train de chemin de fer. Vous en pourrez juger un tant soit peu, si vous voulez bien avoir la patience de jeter un coup d'œil sur le tableau qui suivra cette lettre.

Même avant que notre Congrégation fût chargée de la province de Kiang-Si, on comptait dans la partie méridionale près de 3,000 chrétiens dispersés en plus de 50 villages différents des départements de K'-Ngan, Kan-Tchou et Nan-Ngan. Sous le règne de l'empereur Shien-Yong (1850-1861), pendant la fameuse insurrection des *Taë-pin* ou *Tchang-mao*, qui fit périr tant de monde, un tiers environ de ces chrétiens fut anéanti; plusieurs furent massacrés, d'autres moururent de misère après l'incendie de leurs maisons et la dévastation de leurs biens; un plus grand nombre fut entraîné en captivité et ne reparut jamais. Toutefois, ceux qui restèrent eurent si bonne part à la bénédiction du *crescite et multiplicamini*, qu'en l'espace de vingt ans il sont remontés à leur chiffre primitif.

Il n'est pas rare de rencontrer là des familles qui ont huit, dix, et même douze enfants. C'est à peine vêtu; ça n'habite que des taudis sales, ténébreux, fétides; ça ne mange la moitié du temps que

des patates ou un peu de riz avec des herbes et des pois moulus, et pourtant c'est toujours gras. J'aime tout ce monde plus que je ne saurais dire, parce qu'il me semble que le bon Dieu, dans sa miséricorde, s'est plu à conserver ce petit troupeau fidèle, au milieu de tant d'autres villages païens ou apostats, pour nous aider dans ces derniers temps à travailler plus facilement à la conversion de tout le pays. Déjà, depuis quelques années, un certain nombre de nouvelles stations sont venues se joindre aux anciennes; et dans le courant de 1880, le bon Dieu, comme pour encourager nos premiers efforts dans ce nouveau vicariat, nous a lui-même suscité des catéchumènes dans plus de dix localités différentes : à *Yun-Fong*, l'un des arrondissements de Ki-Ngan; à *Yun-Nin*, autre arrondissement de Ki-Ngan; à *Ngan-Yuen* et *Tchang-Nin*, deux arrondissements de Kan-Tchou, etc.

En fin de compte, il se trouve que, pour cette année 1881, nous avons à desservir au moins quatre-vingt-dix stations, grandes ou petites, nouvelles ou anciennes. Nous ne devons pas nous plaindre, puisque c'est Notre-Seigneur lui-même qui nous taille de la besogne; mais aussi nous devons aller chercher notre monde là où le bon Dieu se l'est choisi par sa grâce, c'est-à-dire à l'est et au midi du vicariat, non loin du Fo-Kien et du Kouang-Tong; à l'ouest, sur les limites mêmes du Hounan, et au nord, tout près du territoire soumis à la juridiction de Mgr Bray. Lorsque M. Boscat sera au courant de la langue usuelle, comme M. Lagarde, et que notre très honoré Père nous aura envoyé de Paris deux autres jeunes gens bien décidés, si je ne puis avoir la consolation de les colloquer tous ensemble, j'aurai du moins celle d'en envoyer un à chacun des quatre points cardinaux de la mission, avec quelqu'un de nos prêtres indigènes. Pour moi, j'essayerai d'être un peu partout, et de faire le moins mal possible, tant que je n'aurai point reçu de remplaçant, ou que la mort ne m'aura pas mis au repos. En attendant, bénissons tous ensemble la bonne Providence, car elle a bien voulu se servir de cette première visite pour amener quelques heureux changements dans le Kiang-Si méridional, mission bien pauvre, beaucoup trop abandonnée, et qui pourtant, si elle était soignée comme il faut, deviendrait bien vite aussi intéressante que les autres vicariats

confiés à notre Congrégation. Voici, ce me semble, à quoi se réduisent les fruits de mon voyage de quinze mois :

1° Les prêtres ont paru doublement consolés de se voir un peu plus nombreux que par le passé, et de posséder le supérieur dans leurs missions respectives assez de temps pour le mettre au courant de leurs difficultés et lui faire connaître ce qu'ils désirent dans un but d'amélioration future ;

2° Les anciens chrétiens, jusque-là timides, peureux à l'excès, se sont enfin persuadés que la liberté était faite pour eux aussi bien que pour le reste des mortels; ils se sont montrés plus ostensiblement d'abord pour me recevoir et ensuite pour venir, même de loin, célébrer avec nous les belles fêtes de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de l'Immaculée-Conception, etc.; et puis ceux qui n'avaient pu encore être confirmés ont reçu avec ce sacrement toutes les grâces nécessaires aux parfaits chrétiens et aux soldats de Jésus-Christ. Il faut leur rendre ce témoignage qu'en se voyant réunis en plus grand nombre devant un même autel, le courage, qui laisse encore à désirer, leur a *poussé* un tant soit peu ;

3° Plusieurs indifférents, qui ne mettaient jamais le pied dans un oratoire quelconque, sont venus à ma rencontre, comme tous les autres; c'était nouveau, c'était curieux, il y avait de la musique et des pétards. Qui aurait pu s'abstenir et manquer si belle occasion? Et nos retardataires ont profité de la circonstance pour se remettre au train des pratiques religieuses ;

4° Quelques apostats, qui auparavant ne pensaient nullement à se convertir, flattés que l'envoyé de Notre Saint-Père le Pape voulût bien les visiter dans leur maison sans y avoir été invité, brûlèrent tous leurs objets superstitieux, reposèrent la croix et la sainte image à la place qu'elles n'auraient jamais dû quitter, se remirent à prier tout de bon pour réparer le scandale donné à leurs parents et amis, et à la mission suivante, on les a fait rentrer en grâce avec le bon Dieu et la sainte Église ;

5° Pour première nouvelle à mon entrée sur le territoire de Kan-Tchou, on vint m'apprendre qu'il surgissait de nouveaux catéchumènes en plusieurs villages des arrondissements de Ngan-Yuen et Tchang-Nin ; peu de temps après, des lettres venues de

Yun-Fong m'annonçaient que là aussi les néophytes se multipliaient ; enfin, le jour de l'Épiphanie, j'eus la consolation de recevoir les députés des premières familles converties dans le Yun-Nin, à une demi-lieue seulement de Hou-Nan. Tous ces gens, on peut le dire, ne sont encore que des enfants dans la foi ; eh bien ! pourtant quelques-uns ont déjà su endurer toutes sortes de vexations et d'injustices de la part de leurs voisins païens ; jusqu'ici personne, que je sache, n'a regardé en arrière. Que Notre-Seigneur daigne les fortifier et leur accorder la persévérance ;

6° Les baptêmes d'adultes, qui, depuis longues années, étaient par ici chose presque inouïe, avaient atteint à l'Assomption dernière le nombre de trente-cinq. Je crois qu'aujourd'hui ce chiffre a dépassé la soixantaine, et on m'en promet encore d'autres pour la Pentecôte ;

7° L'œuvre des baptêmes des enfants païens moribonds, déjà commencée avant la création du vicariat, vient d'être réorganisée. Pour un premier exercice, elle a envoyé en paradis de quatorze à quinze cents petits Chinois. Il y a toute apparence qu'elle se développera, et qu'au compte suivant elle nous fournira des listes encore plus consolantes ;

8° Le sauvetage des petites filles abandonnées, pour une foule de raisons trop longues à énumérer, n'avait encore pu être entrepris d'une manière suivie ; nous l'avons commencé l'année dernière sur trois points différents du département de Ki-Ngan, à la grande satisfaction des chrétiens, et aussi des païens. On nous a déjà offert une cinquantaine de ces pauvres créatures, dont huit ou dix sont parties pour le ciel presque aussitôt qu'elles furent baptisées, et les autres, placées en nourrice, serviront comme de pierres fondamentales à notre premier orphelinat. Plus tard, si le Conseil central de la Sainte-Enfance nous fait une allocation *ad hoc*, je me ferai un devoir d'étendre le sauvetage à tous les autres départements du vicariat ;

9° J'ai acheté des catéchismes et des livres de prières chez Mgr Bray. J'en ai distribué à peu près partout où je suis passé, chez les anciens comme chez les nouveaux chrétiens. J'ai institué quelques petites écoles de garçons, de filles et de catéchumènes,

là où il y avait possibilité. Tout fait défaut, le local, les maîtres et les écus. Mon dessein bien arrêté est de fonder trois écoles centrales, l'une à Ki-Ngan, l'autre à Kan-Tchou, et une troisième à Ouan-Ngan. Peut-être, avec le temps, des soins et de la patience, pourrons-nous former dans ces écoles quelques enfans mieux disposés qui seront les premiers élèves de notre futur petit séminaire;

10° En décembre dernier, ordre a été donné de relever de ses cendres l'antique chapelle de Sin-Fong, brûlée après la révolution des Tchang-Mao. Déjà les matériaux sont préparés et les premiers travaux commencés. Deux charpentiers, envoyés de Fou-Tchou par Mgr le visiteur, surveilleront les ouvriers du pays et, par leur seule présence, me délivreront de bien des soucis. Cette chapelle sera dédiée à N. B. P. saint Vincent, et tout naturellement nous y placerons le tableau et les reliques que nous tenons du très cher frère Genin, ou autres bienfaiteurs et bienfaitrices. A côté de la chapelle, il y aura presbytère; et c'est de là que partiront les missionnaires pour se rendre, à 40 et 50 lieues plus loin, chez les nouveaux chrétiens de Ngan-Yuen, Ichang-Nin et autres arrondissements de Kan-Tchou;

11° Depuis un an, nous avons aussi contribué chez les chrétiens à bâtir deux petits oratoires tout à neuf, et à en restaurer trois autres qui tombaient en ruines. C'est là, à mon avis, une des choses les plus urgentes, l'œuvre des oratoires dans les villages chrétiens; vous le comprenez sans peine, si vous vous rappelez ce que je vous ai dit plus haut de la pauvreté et de la saleté des habitations dans tout le Kiang-Si méridional; et faute d'oratoires, nos confrères sont condamnés les trois quarts du temps à célébrer la sainte messe dans des maisons particulières;

12° Enfin, sur trois points principaux du vicariat, c'est-à-dire à Ki-Ngan, Ouan-Ngan et Kan-Tchou, des terrains ont été achetés pour bâtir *églises, résidences, séminaire, écoles et orphelinats*. Nous ne bâtirons pas toutes ces belles choses d'un seul coup, mais au fur et à mesure que les fonds nous viendront. Et puis si nous ne finissons pas, nous, d'autres continueront la besogne. Dès aujourd'hui je m'estime heureux d'avoir au moins l'emplacement pour des œuvres futures. Que d'autres n'ont pas vu leurs

plans tomber dans l'eau parce qu'il leur a été impossible de se procurer un emplacement pour les exécuter!

Finissons par le tableau dont j'ai parlé plus haut. Quoique je n'aie pas encore entre les mains toutes les feuilles de compte de nos prêtres, ce sera passablement exact, car j'ai à peu près tout vu, et tout noté par moi-même.

Départements.	Nombre Arrondissements des ouverts		Stations.	Baptisés.	Catéchumènes
	Arrondissem.	à la foi.			
Kan-Achou	9	4	24	800	130
Ki-Ngan	10	7	40	1360	350
Nan-Ngan	4	2	26	1240	40
Ning-Tou.....	3	1 seule famille	1	5	12
Total	26	14	91	3405	532

Avouez, mon très cher confrère, que pour vous griffonner tant de papier, et en un temps si chaud, il faut avoir une certaine dose de bonne volonté, et un certain désir de vous être agréable. En revanche, vous allez, je l'espère, beaucoup prier et faire prier non seulement pour ce petit troupeau de baptisés et de catéchumènes, mais encore et surtout pour ces multitudes de pauvres infidèles dont je viens de traverser les villes, les marchés, les villages, et qui par leur curiosité d'enfants, ou leur simplicité rustique et bonasse, semblaient me crier de tous côtés: Pourquoi ne restez-vous pas au milieu de nous? Nous n'avons personne pour nous instruire, nous guider, nous sauver, *Domine, hominem non habeo...*

Allons! plaidez ma cause et la leur auprès de notre très honoré Père. Obtenez-moi quelques missionnaires de plus, et je serai toujours heureux de me dire dans les SS. CC. de Jésus et de Marie Immaculée, en l'amour de saint Vincent,

Monsieur et très honoré confrère, votre très humble
et bien reconnaissant serviteur,

AD. ROUGER.

I. p. d. I. M.

Pro-vic. apost. de Kiang-Si méridional

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

FRUITS SPIRITUELS

1880 - 1881

1° Stations à desservir.	90
2° Néophytes baptisés.. . . .	3.483
— catéchumènes.	550
3° Baptêmes d'adultes.	23
— d'enfants de chrétiens.	140
— d'enfants de païens.	1.279
4° Confessions annuelles.	1.921
— de dévotion.	1.371
5° Communions annuelles.	1.248
— de dévotion.	1.072
6° Confirmations.	112
7° Mariages.. . . .	21
8° Extrêmes-onctions.. . . .	31
9° Maisons communes servant d'oratoires.. . . .	20
10° Écoles et catéchuménats.	12
11° Stations non visitées chez les anciens chrétiens.	4
— — chez les nouv. catéchumènes.	10
12° Nouveaux arrondissements ouverts à la prédication.	4
13° Orphelinat.	1
14° Enfants reçus.	55
15° Enfants survivantes.	40

Lettre de M. ADRIEN ROUGER, Pro-vicaire du Kiang-Si méridional au cher frère ÉNIN.

Vicariat du Kiang-Si méridional. de Ki-Ngan et King-Ton,
le 23 août 1881.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Un sinistre épouvantable vient de désoler ce pauvre Kiang-Si méridional, déjà si malheureux ! Le 8 et le 15 août, des tempêtes affreuses, suivies de pluies torrentielles, ont amené subitement une inondation telle qu'on ne se rappelle pas en avoir jamais vu de pareille, surtout à l'époque de la canicule. En quelques instants, les plus petits ruisseaux furent changés en torrents, les tor-

rents en rivières larges et impétueuses, et les rivières à leur tour, grossies de tous côtés par tant d'affluents, s'élevèrent à une hauteur prodigieuse et se précipitèrent avec furie sur tous les pays voisins, entraînant non seulement les moissons, mais jusqu'à la terre des rizières, renversant les fermes, les villages, les marchés, etc., etc.

Hélas ! mon cher frère, que de cadavres ont passé à deux pas de nous dans le grand fleuve de Ki-Ngan ! C'est par centaines que l'on compte les victimes qui ont été ensevelies sous les flots, ou qui ont péri sous les ruines de leurs demeures. Que de pauvres païens sont tombés, tout droit, en enfer ! Et j'avais la charge terrible de les conduire en paradis ! Et ce qui double les amertumes de mon pauvre cœur, c'est qu'un grand nombre de nos chrétiens ont été enveloppés dans la calamité publique ! A quatre lieues de ma résidence, la chrétienté de Pi-Téou-Shu, composée de quatre-vingt-six personnes, n'existe plus ; pas une seule maison du village, pas même la maison commune, n'a pu résister. Le premier catéchiste et un vieillard ont été tués sur le coup, plusieurs autres ont eu les membres brisés, ou sont restés sans vêtements et sans abri, sans couverture... A dix lieues d'ici, dans l'arrondissement de Taë-Ho, la chrétienté de Tchon-San, comptant quarante ou cinquante personnes, a pareillement été balayée par les eaux avec tous les villages et les marchés situés à proximité de la rivière. Nous ne savons de quel côté nous tourner pour subvenir aux plus pressantes nécessités de tant de familles en proie à la dernière misère ; ce matin j'ai versé presque toutes les larmes de mon corps devant Notre-Seigneur, maintenant je verse mon cœur dans le vôtre...

J'ai dans notre cour une troupe de pauvres chrétiens amaigris par la faim et gémissants ; ils attendent en pleurant que j'achète du riz pour eux, pour leurs femmes et leurs enfants. J'ai bien peu d'avances, mais je suis décidé, tant qu'il me restera une charge de grains, à la partager avec ceux dont le bon Dieu m'a fait le pasteur et le père...

Je suis dans des transes indicibles, parce que j'entends dire que d'autres districts, où nous avons pareillement des chrétiens n'ont pas été plus épargnés.

Je vous supplie, mon très cher frère, de vouloir bien implorer la charité chrétienne, de la part du pauvre pro-vicaire apostolique du Kiang-Si méridional ; demandez des secours en rapport avec nos misères, secours abondants et prompts. Dès aujourd'hui j'appelle les bénédictions célestes sur tous nos bien-faiteurs.

Adieu ! bien cher frère, priez pour nous ; agissez surtout auprès des personnes charitables pour tant de malheureux, vous verrez qu'elles auront compassion de notre détresse.

Je reste en l'amour de Notre-Seigneur et de saint Vincent mon bien cher frère Génin,

Votre très humble et très reconnaissant serviteur,

AD. ROUGER.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI NORD

FRUITS SPIRITUELS

De 15 août 1880 au 14 août 1881

1° Stations à desservir.	232
2° Nombre des chrétiens.	11.446
— des catéchumènes.	1.795
— d'adultes.	393
3° Baptêmes d'enfants de chrétiens.	451
— d'enfants d'infidèles.	3.594
4° Confirmations.	225
5° Confessions annuelles.	6.168
— de dévotion.	6.092
6° Communions annuelles.	3.492
— de dévotion.	4.967
7° Extrêmes-onctions.	195
8° Mariages.	75
9° Non confessés. Enfants.	2785
— — Absents.	567
— — Non visités.	294
— — Ont refusé.	1328
10° Chapelles et Oratoires.	68
11° Écoles.	21
12° Enfants de la Sainte-Enfance vivants.	1.204

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

*Lettre de sœur EUPHÉMIE, Visitatrice, à la très honorée
Mère DERIEUX, Supérieure générale*

Maison centrale de Saint-Joseph. Emmitsburg, 16 octobre 1881.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais.

Nos sœurs de Détroit ayant été appelées à porter des secours et des consolations aux incendiés d'une petite ville du Michigan, vous me permettrez de vous dire quelque chose du désastre dont une partie de cet État vient d'être le théâtre. Les incendies des forêts qui firent tant de dégâts dans le Wisconsin, il y a dix ans, se sont renouvelés le mois dernier au nord-est du Michigan, dans des proportions telles, que ceux qui ont été témoins des incendies de 1871 s'accordent à dire que ce n'était qu'un feu de joie, comparé aux désastres actuels. Alors, en effet, le feu n'atteignit guère que les bois et les terres incultes, tandis que cette année, il a porté ses terribles ravages dans des quartiers populeux et des mieux cultivés. Des villes, des villages, aussi bien que des fermes et des forêts, ont été enveloppés par les flammes, et en quelques heures, habitations, récoltes, troupeaux, gibier, volaille, légumes, fruits, tout est devenu la proie du fléau dévorant, qui compte même parmi ses victimes quelques centaines de personnes!

Tous ces malheurs, dont le nombre et la gravité peuvent à peine être calculés, sont le triste résultat d'une imprudence trop

commune aux fermiers de ces pays, qui ont l'habitude, chaque année, de mettre le feu aux broussailles, au mois de juillet ou d'août, sans prendre aucune précaution pour le restreindre dans les bornes voulues, car, en général, il suffit d'un fossé, d'un marais, d'un champ nouvellement labouré, pour arrêter ses progrès. Mais cette année que tout le pays était desséché par une chaleur et une sécheresse exceptionnelles, que d'immenses tas de bois mort et de feuilles mortes couvraient la terre, le feu, communiquant rapidement d'un endroit à un autre, et poussé par un vent furieux, franchit avec facilité les digues naturelles qui se trouvaient sur son chemin et fit d'épouvantables ravages.

Il est question, maintenant, de faire des lois pour défendre aux chasseurs et aux fermiers d'allumer des feux dans les forêts ou les alentours.

On était au 5 septembre, et les forêts brûlaient déjà depuis un mois, sans que personne s'en inquiétât, quand la couleur pourpre des cieux fit pressentir le danger. D'autres indices ne tardèrent pas à s'ajouter à celui-là : immédiatement, hommes, femmes et enfants, malgré la chaleur accablante qu'augmentait l'embrassement des forêts, se mirent à l'œuvre pour combattre le feu. Le travail était rude, surtout en certains endroits, où toutes les sources d'eau étant desséchées, il fallait aller en puiser à une distance de sept milles. D'heure en heure, l'atmosphère, chargée de cendres et de fumée, devenait plus brûlante et plus aveuglante. Néanmoins, la présence du péril donnait des forces aux plus faibles; on coupa les arbres, on laboura la terre, on creusa des fossés, on prépara les pompes à feu; toutes les ressources de l'intelligence et de l'industrie humaine furent mises en réquisition pour détourner le terrible ennemi; mais hélas! ce fut sans succès. Quelle résistance pouvait-on faire à un tourbillon de vent et de flammes, marchant avec une rapidité de soixante milles à l'heure? Il n'y eut plus de salut que dans la fuite, et encore beaucoup de fuyards, aveuglés par la fumée, périrent en route.

Pour se faire une idée des tristes journées des 5, 7, 8 et 9 septembre, il aurait fallu se trouver sur le théâtre de l'incendie. Voici quelques détails empruntés à des témoins oculaires :

« Le 6 septembre, écrit un habitant de White-Rock, la fumée

devint tout d'un coup si épaisse, qu'à dix heures du matin il faisait aussi noir qu'à minuit; les ténèbres étaient complètes : pendant quarante-huit heures tout le monde fut sur pied, s'appêtant à combattre le feu, mais le vent changea de direction, et nous en fûmes quittes pour l'alarme. Sachant que le village de Paris, habité presque exclusivement par des Polonais, avait beaucoup souffert, j'attelai une petite voiture chargée de provisions et je me dirigeai de ce côté; l'obscurité était encore si grande, que je ne pouvais distinguer la route; je fus obligé, pendant quelque temps, de lâcher les brides et laisser le cheval me conduire à son gré. A mesure que le jour reparaisait, que de tristes spectacles j'avais sous les yeux! Les ponts et les lignes du télégraphe coupés, de grands arbres couchés à travers le chemin de fer, les rails, en bien des endroits, brûlants et tordus. Pas une maison, pas un arbre debout, tout complètement rasé ou réduit en cendres. J'ai appris depuis, que quinze personnes ont péri sur cette route. Je rencontrai moi-même une charrette traînée par des bœufs, dans laquelle étaient trois caisses grossièrement faites, contenant huit cadavres; un seul homme suivait tristement; il accompagnait à leur dernière demeure sa femme et ses cinq enfants. Un peu plus loin, une autre femme et quatre enfants ont été trouvés calcinés. La terre était couverte de carcasses de bétail, de porcs, de volailles. J'ai vu les restes d'un ours qui a été brûlé dans une cave où il s'était réfugié. Quarante personnes ont péri à Paris, dont dix-neuf ont été trouvées au fond d'un puits, quelques-unes tellement crispées qu'il a été difficile de les reconnaître.

« Rien de plus navrant que la détresse des survivants de cet affreux désastre. A Paris seul, cent dix familles, ou environ cinq cents personnes sont sans abri, sans pain, sans vêtements suffisants; ils ont absolument tout perdu. J'ai rencontré des hommes qui n'avaient rien mangé depuis quatre jours; d'autres qui subsistaient depuis deux jours avec un peu de maïs grillé. »

Un individu qui habite la côte du lac Huron depuis vingt-sept ans, et qui voit l'incendie des forêts pour la septième fois, se trouvait cette année à Badaxe. « Le feu, écrit-il, a fondu sur cette petite ville comme un tourbillon; en vingt minutes elle n'existait plus. » Là et à Richmondville, la ruine a été complète;

beaucoup de personnes croyaient fermement que la fin du monde était arrivé.

Huron-City a été brûlée en deux heures; pendant trois jours et trois nuits, on a travaillé sans relâche à la sauver, mais inutilement; il n'y a plus que deux ou trois maisons debout, pour marquer son emplacement.

Une famille, qui a tout perdu, s'est réfugiée dans une grange, le seul bâtiment debout sur une espace de six milles. La fille aînée, âgée de seize ans, a les deux pieds complètement brûlés; trois autres enfants et la mère sont gravement brûlés. Une famille entière de neuf personnes a été brûlée à mort. On est très inquiet sur le sort d'un certain nombre de femmes, qui ont pris la fuite, emportant des valeurs et ce qu'elles avaient de plus précieux; elles se seront probablement égarées, à cause de l'obscurité, et Dieu sait ce qu'elles sont devenues. Un homme s'est hasardé à rentrer chez lui, pour sauver quelques effets de valeur; cela lui a coûté la vie. Quelques personnes avaient enfoui leurs valeurs dans la terre; le feu pénétra jusque dans ces cachettes. D'autres, après avoir mis leurs valeurs en sûreté, prirent la fuite, mais devinrent eux-mêmes la proie des flammes. Beaucoup de personnes ont été trouvées au fond de puits desséchés, soit tout à fait suffoquées par la chaleur et la fumée, ou à moitié asphyxiées et couvertes de brûlures. Une famille, qui s'était réfugiée dans la fosse d'un four à chaux, n'emportant qu'un sceau d'eau, dut y rester quatre heures, et manqua mourir d'asphyxie; un petit chien, qui les avait suivis, mourut suffoqué. Une autre famille chercha son salut dans la rivière dont la surface était couverte de poissons morts, tellement l'eau était chaude. Une pauvre vache, en se précipitant vers la rivière, s'enfonça en partie dans la vase; elle ne put se dégager, et fut rôtie sur place; quand on voulut la retirer, sa chair tomba en pièces.

Plus de trois cents oiseaux morts ont été trouvés sur les bords du lac Huron: on rencontre à chaque pas, des lapins, des écureuils et autre gibier, complètement grillés. Partout, les hommes sont occupés à enterrer les bestiaux, chevaux, porcs, etc.

A Greenleaf, l'incendie atteignit une maison où se trouvait une dame gravement malade; son mari essaya de la soustraire au pé-

ril, en tirant le lit dans la rue, mais le lit lui-même prit feu, et ne pouvant se faire aider, il n'eut d'autre ressource que de mettre la malade à terre, et de la traîner jusqu'à un lieu de sûreté où elle dut rester étendue plusieurs heures avant qu'il fût possible de lui procurer un matelas.

On retira d'un puits un homme, sa femme et trois enfants, tous à moitié morts. D'autres individus furent trouvés sur la grande route, dans un état pitoyable, ne pouvant faire aucun mouvement; il est fort douteux qu'ils guérissent. Un Polonais a fait preuve d'un courage presque surhumain, en sauvant, à lui seul, sa femme et sept enfants en bas âge, dont trois appartenaient à son beau-frère. Il conduisait ces précieux dépôts dans une grande charrette traînée par des bœufs, quand ces animaux, saisis subitement de frayeur, brisèrent leurs liens et s'enfuirent. Prenant alors sa femme malade et un enfant de quinze jours sur un bras, un des plus jeune sur l'autre, et suivi de la petite bande qu'il encourageait par la parole à s'accrocher à ses côtés, il parvint, malgré son lourd fardeau, après une marche longue et difficile, à mettre tout son monde en sûreté; mais il était temps; il était presque à bout de forces, et quelques instants seulement plus tard, le feu, qui marchait à la vitesse de dix à quinze milles par heure, les aurait atteints; ils commençaient déjà à être aveuglés par la fumée. Une autre famille du même endroit fut moins heureuse; quoique fuyant en voiture, elle périt tout entière au milieu des flammes.

Le 8 septembre, la petite ville de Sand-Beach se vit menacée d'une ruine presque certaine. « A une heure de l'après-midi, raconte un témoin oculaire, des ténèbres étranges et épaisses commencèrent à enveïopper notre ville; on ne pouvait pas voir sa propre main; la fumée arriva bientôt en nuages aveuglants; ici et là, quelques individus parcouraient les rues, des lanternes à la main, mais la plupart de nos citoyens, frappés de stupeur par la transition presque subite du grand jour aux ténèbres de la nuit, semblaient être paralysés. Cependant, peu à peu, l'instinct de la préservation se réveilla, et chacun se mit à tirer de l'eau, à arroser les maisons, et à prendre diverses précautions pour échapper aux flammes dont le rugissement se faisait distinctement entendre.

Vers quatre heures, l'obscurité devint encore plus profonde et la chaleur plus étouffante : de grands charbons ardents commençaient à pleuvoir dans les alentours. Après avoir conduit les femmes et les enfants à l'extrémité de la ville, les hommes coururent au poste du danger, pour travailler à repousser le feu. Ils étaient ainsi occupés, quand un bruit terrible, ressemblant à une forte détonation d'artillerie, se fit entendre au Nord-Ouest ; en même temps, le ciel parut tout en feu, sans cependant éclairer l'obscurité, tant l'atmosphère était épaisse ; chacun se croyait à sa dernière heure, et se demandait intérieurement si le jour de la colère divine, prédit par les Prophètes, n'était pas arrivé. On en était là, ne pensant plus qu'à tout abandonner et à se jeter dans le lac, quand un vent favorable s'éleva tout d'un coup, et nous fûmes sauvés ! Néanmoins, la nuit qui suivit fut affreuse ; personne n'eut le courage de se coucher, encore moins de fermer l'œil. Tandis que des patrouilles d'hommes de bonne volonté montaient la garde, d'autres donnaient leurs soins aux autres réfugiés des villages voisins, qui commencèrent dès lors à affluer dans nos rues. Quand la lumière du jour reparut, le lendemain matin, après une absence de dix-huit heures, hélas ! ce ne fut que pour éclairer de tristes spectacles ! On ne voyait que des malheureux noircis, brûlés, estropiés, aveugles, couverts d'ampoules et de plaies, à moitié vêtus, épuisés de faim et de fatigue. C'était navrant ! mais général ; ceux qui ont sauvé leur vie s'inquiètent peu du reste.

« Je n'ai plus rien au monde que ce que j'ai sur le dos, disait un homme, mais Dieu soit béni ! Au moins je suis en vie ! »

Douze cadavres, brûlés à l'état de charbon, ont été trouvés ; il est impossible de les reconnaître. Que de familles, surtout parmi les fermiers, ont perdu dans quelques heures, le fruit des travaux et des économies de longues années ! Il ne leur reste plus rien que leurs terres, et à quoi leur serviront-elles, sans maison, sans bestiaux, sans argent, sans semences, sans instruments de labourage ? On calcule que dans le seul comté de Huron, il y a actuellement quatre mille personnes sans abri, manquant de tout. En certains endroits, comme à Sanilac et à Huron, toute la population, à l'approche du feu, s'est précipitée vers le lac ; pendant trois

jours et trois nuits, on est resté sur pied, sans prendre un instant de repos; on voyait des femmes, affolées par la frayeur et la faim, pressant leurs petits enfants sur leur sein; des hommes et des jeunes gens, pâles comme la mort, le désespoir sur le visage et dans le cœur. Jamais les éruptions de l'Etna ou du Vésuve n'ont causé de plus affreuses angoisses.

A Forest Bay, un tourbillon de vent et de feu a tout détruit en quelques minutes; il ne reste plus rien de ce malheureux village, pas une habitation, pas un arbre, pas un brin d'herbe. La détresse qui règne dans tous ces endroits est navrante, bien que de tous côtés des comités de secours aient été promptement organisés. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur transportent gratuitement les provisions, la literie, les vêtements, et tout ce que la charité publique s'empresse de mettre à la disposition des incendiés.

Néanmoins, vu l'étendue des besoins et la difficulté de rétablir les voies de communication, surtout à l'intérieur du pays, nombreuses souffrances sont restées sans soulagements. Il faut dire, aussi, que souvent le manque d'organisation et d'expérience, de la part des personnes qui formaient les comités de secours, a beaucoup nui aux intérêts des victimes du désastre, ainsi que nos sœurs le constatèrent à Minden.

Ce village, l'un de ceux qui a le plus souffert, est situé à environ cent quarante milles au nord de Détroit. Un sénateur du pays, M. Conger, ayant visité cette localité, fut touché de la misère qu'il y rencontra : la plupart des habitants étant catholiques, il pensa qu'il n'y aurait rien de mieux que de faire venir des sœurs; sans plus de réflexion, il lança une dépêche à cet effet au curé de la cathédrale de Détroit.

La sœur servante de l'hôpital, à laquelle ce digne prêtre s'adressa, crut que, dans un cas si urgent, il n'y avait pas lieu d'hésiter, et s'étant assurée de notre approbation, elle partit avec deux de ses compagnes.

Je la laisserai raconter elle-même les petits incidents de sa mission.

« Nous nous mîmes en route le 12 septembre de grand matin; vers dix heures, nous arrivions à Port-Huron, où il fallait changer de train. M. le curé, averti par dépêche de notre passage, eut la

bonté de venir à notre rencontre et de nous accompagner le reste du chemin. Pendant près de trois heures que dura ce dernier trajet, nous pûmes constater avec douleur que la désolation causée par le sinistre n'avait été nullement exagérée; on ne saurait concevoir une dévastation plus complète. Nous descendîmes à la station la plus proche de Minden; de là, un équipage des plus modestes nous conduisit au village, où jamais auparavant une cornette n'avait paru. Il fallait voir l'étonnement avec lequel tous les yeux étaient tournés vers nous! Arrivées au soi disant hôpital, l'inspection des lieux fut bientôt faite; c'était une misérable petite maison d'un étage, tombant en ruines, dont deux pièces seulement de dix-huit pieds sur vingt étaient habitables. Dans l'une de ces chambres, neuf malades, trois hommes, deux femmes, et quatre enfants étaient entassés, dans un état de misère et de malpropreté tel qu'au premier abord, une de mes compagnes ne put s'empêcher de me dire tout bas : « L'étable des bestiaux à la maison centrale est un palais, comparé avec ceci! » Les malades, dont quelques-uns étaient gravement brûlés, étaient là depuis quatre jours, ne recevant de soins et de nourriture que ce que les pauvres gens du village pouvaient leur donner. Les médecins chargés des pansements avaient versé l'huile et les acides avec abondance, non seulement sur les plaies, mais sur les vieux chiffons qui remplaçaient des lits, tout en était saturé, jusqu'au plancher, et l'odeur était renversante; c'était un vrai chenil! Quant à l'ameublement, il n'y avait pas même une chaise; pour toute vaisselle, quelques écuelles rouillées en fer-blanc. Dans la seconde pièce qui devait nous servir de dortoir, réfectoire, cuisine et oratoire, il y avait un poêle presque hors d'usage, avec un tuyau à travers le toit, puis un seul lit, sans oreiller ni couverture, chargé uniquement d'un matelas d'un aspect fort peu rassurant, sur lequel, bon gré mal gré, il fallut passer deux nuits et subir l'invasion d'une multitude de puces et autres insectes. Mais je passerai sous silence les inconvénients personnels de notre séjour dans cette triste habitation.

« Le premier jour, j'envoyai chercher de bonne heure, au dépôt du comité de secours, du bois, des provisions, de la vaisselle, et une de mes compagnes se mit aussitôt en devoir de préparer le

déjeuner des malades ; c'était le premier bon repas qu'on leur servait, et ils y firent honneur. Dès que le médecin arriva, accompagné d'un membre du comité, je leur dis d'un ton très respectueux mais très décidé, qu'il fallait absolument transporter les malades, au plus tôt, dans un lieu plus convenable, leur donnant à entendre en même temps que, si les autorités et les personnes qui avaient si généreusement donné des secours pour les incendies connaissaient l'état des choses dans cette petite ambulance, elles en seraient indignées et que, du reste, nous ne pourrions pas rester dans de pareilles conditions. Ces messieurs alléguèrent pour excuse l'impossibilité de mieux faire ; mais j'insistai et ils partirent, promettant de s'en occuper. Au bout d'une heure ou deux, ils revinrent avec la bonne nouvelle qu'une grande salle, qui servait ordinairement pour des réunions, allait être mise à notre disposition. En effet, le déménagement eut lieu le lendemain matin, et nous pûmes au moins respirer à notre aise. On avait fait faire des lits pour les malades, si on peut appeler ainsi des planches raboteuses clouées ensemble ; mais nous fîmes de bonnes paillasses, remplies de paille fraîche, on nous donna des couvertures et des draps tout neufs, de sorte que nous eûmes la consolation, avant la fin du jour, de voir nos chers malades pas trop mal couchés. Quand les messieurs du comité revinrent, tout avait l'air si propre, si bien rangé, qu'ils en furent ravis : dès ce moment ils nous regardèrent d'un œil plus favorable, car auparavant ils nous considéraient un peu comme des intruses, sachant à peine qui nous étions, ni d'où nous venions.

« Le bon sénateur, qui nous avait demandées, n'avait pas songé dans son empressement, à en donner avis au Comité, ni à qui que ce soit. Par conséquent, notre arrivée inattendue avait mystifié ces messieurs, et il était tout naturel qu'ils n'en parussent pas trop enchantés. Mais après cela, nous n'eûmes qu'à nous louer de leurs procédés à notre égard ; ils se prêtèrent volontiers aux différentes mesures que nous leur proposâmes, et ils firent tout ce qui dépendait d'eux, pour le bien-être des malades, aussi bien que le nôtre ; cependant, malgré leur bonne volonté, il ne fut pas possible de placer plus d'un lit dans notre petite chambre, et la nuit, nous étions bien à l'étroit. »

Une fois que l'ambulance fut régulièrement installée, nous eûmes de nombreuses visites, entre autres celle d'un grand personnage, Son Excellence le gouverneur du Michigan. Puis des dames philanthropiques accouraient de tous les côtés, nous accablant de civilités et d'offres de service. « Que vous avez l'air fatiguées! nous disaient-elles; allez donc vous coucher, nous prendrons votre place auprès des malades! » Malgré tout le respect dû à leurs bonnes intentions, nous souhaitions ces visiteuses importunes à cent lieues de nous!

Un jour, qui vîmes-nous paraître, à notre grand étonnement? c'était la sœur servante de l'orphelinat de Détroit, accompagnée d'une jeune fille? Notre première salutation fût : « Oh! que ferons-nous, pour vous loger cette nuit? » La question était difficile à résoudre puisqu'il n'y avait qu'un seul lit pour nous trois: mais on envoya la jeune fille dans une maison du village, et notre bonne sœur se contenta de l'étroite hospitalité que nous étions à même de lui offrir. Elle nous quitta, le lendemain matin, avouant qu'elle avait cru à l'exagération, en entendant parler de notre installation, mais que la réalité dépassait tout ce qui en avait été dit. Au bout de quelques jours, les malades entrèrent en convalescence; leurs plaies, que le médecin avait abandonnées entièrement à nos soins, se cicatrisèrent; tout marchait à ravir, sauf une seule chose, la plus essentielle de toutes! Nos malades, quoique catholiques, étaient d'une indifférence en matière de religion tout à fait désolante; ils acceptaient volontiers des médailles miraculeuses, ainsi que les autres catholiques du village que nous rencontrions; mais les bonnes paroles que nous cherchions à leur adresser pour les ramener à la pratique de leurs devoirs de chrétiens ne produisaient pas plus d'effet qu'une goutte d'eau sur la pierre. Que de fois j'ai souhaité qu'un bon prêtre vînt réveiller ces âmes endormies, et leur faire comprendre la nécessité de songer à leur salut! Une fois, une enfant de onze à douze ans vint voir son père; je profitai de l'occasion pour la questionner un peu, au sujet de la messe et de la confession; elle ne comprenait pas seulement ce que cela voulait dire: jamais elle n'avait vu un catéchisme, cependant elle savait lire, elle était très intelligente, et son père ne tarissait pas d'énumérer ses talents, combien de

vaches elle pouvait traire, etc., etc. « Mais, mon pauvre ami, lui dis-je, à quoi tout cela lui servira-t-il, si elle ignore les vérités essentielles au salut? Ne savez-vous pas que c'est votre devoir d'enseigner la religion à cette enfant, et que Dieu vous en demandera compte? — Que voulez-vous, répondit-il, je n'ai pas le temps, et l'église est trop loin. — Néanmoins, je répartis, vous aviez des chevaux et des moyens de transport; vous alliez bien au loin lorsqu'il s'agissait de vendre votre blé ou d'acheter vos provisions. Vous auriez pu aller à la messe au moins une fois dans le mois. Voyez, mon ami, Dieu vous avait donné une famille, des biens temporels, mais vous ne l'en avez jamais remercié; vous avez été ingrat envers lui, vous l'avez obligé de vous châtier. » Le pauvre homme avait tout perdu par l'incendie, avec sa femme et trois enfants; il ne lui restait plus que la petite fille en question. Mais j'épuisai en vain tous les raisonnements pour faire naître la contrition dans ce cœur insensible. Il en était de même, hélas, plus ou moins avec tous les autres, car dans ce vaste pays où les églises sont si éloignées et les prêtres si rares, il n'est pas étonnant que l'indifférence et l'oubli des devoirs religieux deviennent un mal général. Le peu de bien que nous faisons sous le rapport spirituel nous aurait presque déconcertées, si une excellente lettre du grand vicaire du diocèse, M. Hennaert, n'était venue ranimer notre courage : il nous exhortait à persévérer dans nos efforts, et à rester près de ces malheureux tant que nos services pourraient leur être utiles. Il nous tranquillisait, en même temps, au sujet de la messe, dont nous étions privées, même le dimanche. Ce digne prêtre, toujours si bon pour nous, nous témoigna en cette circonstance une sollicitude vraiment paternelle. Il s'inquiétait, auprès de nos sœurs de Détroit, si nous avions besoin de quelque chose, et ayant appris par elles que nos malades n'étaient pas trop bien couchés, il nous envoya immédiatement, à ses propres frais, douze bons petits lits complets.

Enfin, un beau matin, arriva une dame qui fit son entrée en nous annonçant que son intention était de s'installer dans l'ambulance; elle était venue de loin tout exprès pour soigner les incendiés, elle était prête, s'il le fallait, à se charger de tout, donc, il n'y avait pas à discuter avec elle. D'ailleurs, nos malades étant

en bonne voie de guérison, je ne fus pas fâchée de profiter de la circonstance pour nous retirer. Le médecin, au premier moment, voulut s'y opposer, mais je parvins, sans grande difficulté, à lui faire agréer mes raisons, et le jour même, nous rentrâmes à Détroit.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'un monsieur du comité, remplie d'expressions de reconnaissance et de bienveillance ; la surprise fut d'autant plus agréable, que ce monsieur s'était tenu sur une grande réserve vis-à-vis de nous, ce qui nous laissait dans le doute sur ses dispositions à notre égard.

C'est ainsi, ma très honorée Mère, que se termina la mission de nos Sœurs à Minden ; si le bien qu'elles ont fait est très peu de chose, Celui qui a promis de récompenser un verre d'eau donné en son nom voudra bien, je l'espère, tenir compte de leur bonne volonté ; et plus tard, peut-être, permettra-t-il que la semence jetée sur un sol apparemment si dur porte quelques fruits de salut.

Veillez me croire en l'amour de Jésus et de Marie-Immaculée
ma très honorée Mère, votre très humble et très dévouée fille

Sœur EUPHÉMIE.

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DU BRÉSIL

VISITE

DE LEURS MAJESTÉS L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DU BRÉSIL
AU PETIT SÉMINAIRE DE MARIANNA
ET AUX FILLES DE LA CHARITÉ DE LA MÊME VILLE.

Je désirais de tout mon cœur qu'une plume plus habile et mieux exercée que la mienne rendit compte de la touchante et intéressante visite de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice, au séminaire de Marianna et à la maison des filles de la Charité; mais voyant que de tous côtés on garde le silence, je me suis décidée, après de vives hésitations, malgré mon incapacité et par obéissance, à narrer les principaux faits de ces augustes visites qui ont laissé de si doux souvenirs dans les cœurs de ceux qui ont eu la consolation de voir et d'entourer de près les illustres visiteurs.

Dans les temps où nous vivons, j'espère que Dieu en sera glorifié, et que les personnes qui liront cette simple narration seront grandement édifiées.

Je passe sous silence l'enthousiasme des bons Mariannais et les préparatifs magnifiques faits longtemps à l'avance pour recevoir le mieux possible leur bien-aimé souverain Pedro II.

Je me contente seulement de dire que cette légitime joie leur fut donnée le 13 avril, mercredi saint, à huit heures du soir. Notre digne et bien-aimé pasteur, Mgr de Marianna, était allé au devant de Leurs Majestés et, après avoir échangé les compliments d'usage en pareille occasion, monseigneur fut vivement édifié et ému en même temps d'entendre l'empereur lui dire : « Envoyez-nous pour demain matin, vers huit heures, un confesseur, nous dé-

sirons, l'impératrice et moi, faire la sainte communion! » Je laisse à penser la douce impression que cette pieuse demande fit à monseigneur et à tous ceux qui l'entendirent!

En effet, le jeudi saint, Leurs Majestés impériales communiquèrent à la grande édification de tous ceux qui étaient présents!

Cette nouvelle excita dans tous les esprits le plus profond respect et la plus touchante vénération pour leur souverain.

Oh! que ceux qui gouvernent pourraient faire du bien, s'ils savaient mettre Dieu dans leurs intérêts!

Dès leur arrivée, Leurs Majestés déclarèrent qu'elles ne recevraient aucune visite jusqu'au samedi, voulant être libres pour assister aux offices de la semaine sainte.

Leur présence à la cathédrale attira un grand concours, mais leur pieuse tenue a plus édifié encore, car pendant les longs offices de ces jours de deuil, l'empereur et l'impératrice ont continuellement suivi le chant liturgique dans leurs livres, faisant les genuflexions, les prostrations, etc., comme le célébrant, et ne se montrant nullement fatigués ni ennuyés des longues cérémonies de l'Église.

Le vendredi saint à quatre heures du soir, la pieuse et douce impératrice n'avait pas même pris une goutte d'eau, et lorsqu'on lui représentait qu'elle se fatiguait trop, elle répondait avec un sourire bienveillant : « Je ne fais rien en comparaison de ce que je devrais faire. »

Et le soir de ce même jour, le respectable supérieur du séminaire, M. Cornagliotto, se trouvant au palais épiscopal où Leurs Majestés résidaient, l'impératrice fit appeler ce digne missionnaire et lui dit avec une très grande bonté : « Je suis contente de vous voir comme mon compatriote (il est italien), mais plus encore pour vous remercier de votre beau sermon d'aujourd'hui (il avait prêché la Passion le matin). Vous m'avez fait pleurer! il y a longtemps que je n'avais pas entendu une si touchante narration des souffrances de notre Sauveur. » Et en disant cela, de grosses larmes roulaient dans ses yeux!

Je regrette que le temps ne me permette pas de dire plus minutieusement les touchants exemples de piété et de recueillement donnés par Leurs Majestés, je voudrais faire connaître au monde

entier qu'il n'y a rien de plus grand, de plus digne d'estime et de respect, que le monarque qui s'incline devant son Dieu !

Enfin l'heure de la visite impériale est annoncée au séminaire d'abord, puis chez les filles de la Charité; ces dernières désiraient et appréhendaient cette honorable visite : elles se reconnaissaient si impropres à recevoir un empereur et une impératrice !

Mais leurs craintes et inquiétudes furent bien vite dissipées lorsqu'elles se trouvèrent en présence des illustres visiteurs, car ils furent admirables de bonté, de simplicité, et on peut dire de familiarité. Mais n'anticipons pas, suivons Sa Majesté impériale au séminaire. C'est le samedi saint 16 avril à quatre heures du soir, que les habitants de cette maison reçurent leur souverain (l'impératrice ne put y aller).

Les étudiants au nombre de deux cents, rangés en ligne et sur deux rangs, ayant à leur tête Mgr de Marianna, M. le supérieur du séminaire et M. les professeurs, attendirent devant l'entrée de la chapelle l'illustre visiteur.

Dès qu'on l'aperçut, une pluie de feux aériens, de pétards, etc., éclatèrent et résonnèrent dans l'air, ce qui attira l'attention de toute la ville.

Les *vivats* répétés retentissaient au loin, les étudiants surtout ne se possédaient pas de bonheur de contempler de près leur père et leur empereur, qui, les ayant salués avec une affabilité paternelle, se dirigea immédiatement à la chapelle ornée avec goût et comme pour un beau jour de fête, et après une courte et profonde adoration Sa Majesté manifesta le désir de voir les étudiants chacun dans leurs classes respectives.

En attendant qu'ils se rendissent à leurs salles d'étude, Sa Majesté visita les dortoirs, conversa familièrement avec M. le supérieur du séminaire et MM. les professeurs, et fut agréablement surpris de rencontrer peints sur des banderoles, des oriflammes, des bannières de toutes les formes et de toutes les couleurs, les emblèmes et les sentiments patriotiques des jeunes et enthousiastes Brésiliens.

Il est bon de dire que les étudiants avaient bien suivi l'impulsion de leur cœur; car ils se sont vraiment distingués par leur habileté et leur bon goût à faire des découpures, des arcs de

triomphe, etc. Des guirlandes de fleurs gracieusement suspendues aux murs des corridors disaient aussi dans leur langage muet que Pedro II était le bienvenu. Il le fut également dans les classes, où, à l'exception d'un ou deux étudiants, qui se troublèrent et se laissèrent un peu intimider, tous ceux qui furent interrogés satisfirent pleinement Sa Majesté et firent honneur à leurs dignes et dévoués professeurs, qui s'entretenaient en diverses langues avec l'auguste visiteur, ce dont il fut enchanté.

L'empereur se montra satisfait également sous tous les rapports et laissa de doux et profonds souvenirs dans tous les cœurs qui l'approchèrent. Sa Majesté se retira du séminaire à huit heures moins un quart du soir. Enfin vint le tour des sœurs de la Charité de recevoir la visite impériale. Ce fut le dimanche 17 avril, beau jour de Pâques, qu'elles eurent cet honneur, à une heure de l'après-midi.

Monseigneur et M. Michel Sipolis eurent l'aimable attention de venir chez les sœurs pour recevoir Leurs Majestés qui entrèrent d'abord à la chapelle, et pendant que Leurs Majestés adoraient Notre-Seigneur, les enfants chantèrent le *Domine salvum fac*, etc., qui parut faire grand plaisir à l'empereur.

Après cette première réception, Leurs Majestés se rendirent avec aimable condescendance dans la salle préparée pour les recevoir, et écoutèrent avec bonté les quelques paroles qui leur furent adressées par deux pensionnaires; une d'elles présenta un bouquet de fleurs artificielles à l'impératrice, qui le reçut avec une touchante bienveillance. Leurs Majestés visitèrent tour à tour les classes, mais sans la présence des élèves; l'empereur s'informait dans chacune des matières que l'on enseignait, se montra content et dit que lorsqu'il visitait les classes publiques, il reconnaissait bien vite les maîtresses qui avaient été élevées chez les Sœurs.

En visitant la maison, Sa Majesté eut occasion de rencontrer ma sœur Gonçalves, sœur de l'évêque nommé de Goyaz. Sa Majesté lui dit très gracieusement en lui serrant la main : « Je me réjouis du choix que j'ai fait de votre frère pour l'évêché de Goyaz, je l'aime, parce que c'est un prêtre zélé, un homme d'étude et sérieux. » Cet éloge, si justement mérité par Mgr Gonçalves, fit

grand plaisir à sa sœur et à toutes les autres qui l'entendirent.

En parcourant les dortoirs, Sa Majesté conversait très familièrement avec M. Michel Sipolis, s'entretenant des questions théologiques et scientifiques les plus ardues.

Leurs Majestés visitèrent successivement l'hôpital et les orphelines; une d'elles, âgée de cinq ans, dit à Sa Majesté l'impératrice quelques paroles en français, qui furent récompensées par de maternelles caresses, l'empereur même la baisa au front comme un bon père, et lorsqu'on demande à la petite fille si l'empereur lui a donné quelque chose, elle répond : « Il m'a donné un gros baiser, est-ce que ce n'est pas assez? »

Avant de se retirer, Leurs Majestés se rendirent à la salle de communauté, et acceptèrent sans cérémonie ni étiquette une tasse de café noir, qui leur fut présentée par les sœurs, au grand étonnement de toutes les personnes présentes, qui se disaient entre elles : « Mais voyez donc ces sœurs, comme elles sont privilégiées. »

En effet, elles le furent beaucoup, car l'empereur et l'impératrice ont été pour elles d'une bonté et d'une bienveillance qui n'a pas de nom.

La douceur et la touchante simplicité de l'impératrice ont fait une vive et salutaire impression sur tous les cœurs.

L'empereur, en s'en allant, dit à la sœur supérieure de la maison : « Je vois et je comprends les difficultés que vous avez eues pour commencer et continuer vos œuvres. Je remarque aussi qu'il y a une bénédiction particulière pour les enfants de saint Vincent : lui seul, et le courage du saint évêque qui les a commencées peuvent vous soutenir; prenez courage, ne restez pas en chemin, agrandissez vos œuvres, les Brésiliens vous en seront reconnaissants!

« Pour moi, ajouta-t-il, je m'intéresse à cette maison qui est la première des filles de la Charité au Brésil, elle est le fruit des sueurs du vertueux et digne évêque que j'estimais beaucoup. »

A trois heures, les illustres visiteurs quittèrent la maison des sœurs; et le jour de Pâques, déjà si grand par lui-même, laissa un souvenir de plus dans les cœurs!

Puisse Notre-Seigneur en tirer sa gloire!

Lettres de ma sœur PASCAL à M. FIAT, Supérieur général.

Maison centrale de Rio-Janeiro, 20 septembre 1881.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE.

Devant partir aujourd'hui même pour Bahia, je ne veux pas quitter Rio sans venir vous dire quelque chose de mes impressions sur cette grande ville et les maisons de nos chères sœurs, que j'y ai déjà visitées.

Ce que j'ai admiré le plus à Rio, mon très honoré Père, c'est moins son port si grandiose, le plus remarquable du monde, dit-on, ce n'est pas non plus son bel entourage de montagnes, si hautes et toujours vertes, couronnées de palmiers et autres arbres de toutes espèces.

Ce qui m'a frappée en arrivant, c'est de trouver que les plus beaux établissements étaient consacrés à la charité. J'ai eu la consolation de voir nos chers maîtres les pauvres mieux logés que l'empereur, au grand contentement de Sa Majesté qui s'en fait gloire.

A propos de l'empereur, il est d'une simplicité charmante. Il va quelquefois tout seul, à sept heures du matin, faire sa tournée dans les hôpitaux, et cela sans se faire annoncer. On le reçoit donc en tablier blanc, un ustensile de ménage à la main; c'est ce qu'il veut, il sourit à chaque sœur et observe avec intérêt tous les détails du service. Sa Majesté voudrait avoir un plus grand nombre de sœurs dans ses États, car plusieurs hôpitaux attendent. L'impératrice et sa fille, la princesse impériale, sont estimées et vénérées de tout le monde. La princesse impériale a un si bon cœur, que le jour de la fête de son père, où l'on donne la liberté à quelques prisonniers, elle a voulu donner la liberté aux oiseaux de sa volière, ainsi qu'à un magnifique boa, qui en a très mal usé; en s'échappant, il a tué le chien du palais. On ne l'avait pas délivré entièrement, mais il a trouvé le moyen de tromper la surveillance.

La première visite que j'ai faite à Rio, est celle des Enfants-Trouvés. Que de milliers d'enfants abandonnés passent dans les mains de nos sœurs à cet asile. C'est un bel établissement qui renferme pour le temporel comme pour le spirituel tout ce que l'on peut désirer. Le bien s'y fait. Nos sœurs s'y dévouent pour les soins du corps, de l'esprit et du cœur. Nos dignes missionnaires s'y dévouent pour les âmes, et l'on arrive, avec ces pauvres enfants, à des résultats très satisfaisants. Malheureusement, les garçons n'y restent que jusqu'à l'âge de douze ans.

A l'hôpital militaire, nos sœurs font le plus grand bien; aucun de ces pauvres jeunes gens de toutes couleurs ne résiste à leur zèle éclairé. Elles les soignent avec un dévouement si désintéressé, qu'elles arrivent facilement jusqu'à leurs cœurs. Il faut dire aussi que l'administration est très large et très bonne. Cette maison a plus de trois cents ans d'existence; c'est un ancien couvent de pères jésuites. Elle a un cachet austère et respectable; nos sœurs n'y sont que depuis quinze ans. L'aumônier est un prêtre noir. La situation de cet hôpital est excellente; on y respire un très bon air, étant sur la hauteur, au bord de la mer. J'ai visité aussi l'hôpital de la Santé, où sont réunies toutes les misères les plus hideuses que l'on puisse imaginer. Cet hôpital est aussi très bien situé. On y arrive en montant un grand nombre de marches, et lorsqu'on y est rendu, on plane sur tout Rio. Le bien qui se fait dans cette maison est incalculable. Toutes les âmes qui y arrivent étaient sur le chemin de leur perte éternelle.

L'ignorance de l'esprit, la perversion du cœur, tout se réunissait pour les tenir éloignés de Dieu; mais à peine ces malheureux sont-ils là, entourés de soins et d'affection, qu'ils reviennent à de bons sentiments; on les instruit, on les prépare à se confesser et à mourir saintement. On est touché de voir combien chaque sœur affectionne ses malades; les plus affligés sont les plus aimés. Nos sœurs sont là, très bien secondées par un saint aumônier qui se dévoue nuit et jour, pour le bien de ces pauvres malades.

Il y a aussi dans cette maison un orphelinat qui marche très bien. Ces chères enfants jouissent toutes d'une parfaite santé, malgré le voisinage de toutes les épidémies.

Enfin, j'ai visité aussi l'asile français, où l'on élève deux cents

enfants des deux sexes, dont le plus grand nombre appartient à la classe aisée. On leur donne une éducation très chrétienne qu'ils ne trouveraient pas ailleurs.

Pardonnez-moi, mon très honoré Père, la longueur de cette lettre, et veuillez me permettre de me dire encore, avec le respect le plus profond, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur PASCAL.

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

Hôpital de Bahia, 4 octobre 1881.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE.

Je viens de terminer la visite des maisons de Bahia. J'en emporte le meilleur souvenir, j'ai trouvé dans chacune d'elles l'esprit de saint Vincent, l'amour de la règle et le dévouement pour nos chers pauvres ; les œuvres y sont prospères, les établissements bien conditionnés. Toutes les maisons de nos sœurs sont situées dans la ville haute, on y respire un air plus sec et plus pur qu'à Rio, quoique la chaleur y soit plus forte.

L'hôpital où nous sommes descendues, parce qu'il est plus près du rivage, est un ancien collège de pères jésuites, il conserve bien des traces de leur science et de leur sainteté.

La chapelle est un petit chef-d'œuvre, l'or, les mouïures, les peintures, etc., tout y est à profusion. Toute la vie de saint Stanislas Kostka y est représentée, le maître autel était en écaille et or, il paraît qu'il a été volé avant l'arrivée de nos sœurs. Cette maison a plus de trois cents ans d'existence, mais tout y est parfaitement conservé, elle porte un cachet grave et pieux, qu'elle tient surtout de sa première destination. Les pères jésuites y restèrent environ deux cents ans, après quoi on les chassa. La maison reçut successivement différentes destinations, il y a une quarantaine d'années, on y installa les militaires malades, enfin en 1864, elle fut transformée en hôpital civil, et on demanda nos sœurs pour leur en confier la direction. Elles y ont réussi à la satisfaction générale, j'ai vu le premier président et les principaux

médecins, qui m'en ont fait l'éloge. Les malades y sont, en effet, l'objet de soins incessants, soit pour l'âme, soit pour le corps ; je crois qu'aucun n'échappe à la vigilance de nos sœurs, qu'ils appellent toujours à propos. M. l'aumônier est un bon prêtre brésilien, de couleur foncée ; souvent aussi, nos dignes missionnaires apportent le concours de leur zèle éclairé. Hier, un homme qui avait résisté à toutes sollicitations s'est laissé gagner par M. Dinnet, il était temps, il est mort cette nuit ; la médaille et le scapulaire vert opèrent ici des merveilles quotidiennes.

Dans les quatre autres maisons de nos sœurs, on y élève la jeunesse de toutes les classes, nos sœurs y font le plus grand bien ; dimanche dernier, à l'occasion de la présence de M. le Visiteur, on a réuni toutes les Enfants de Marie dans la chapelle des Enfants-Trouvés, et nous avons eu là la consolation de voir une jeunesse offrant une grande variété de couleurs unie par un même sentiment de piété et d'amour envers la Sainte Vierge. M. le Visiteur les a captivées par sa parole pleine d'onction ; elles sont sorties de cette réunion animées d'une nouvelle ferveur. Sept de ces jeunes filles, réunissant les conditions essentielles d'admission, sont venues m'exprimer le désir d'être reçues dans la communauté. Nos sœurs vont maintenant s'assurer de leur vocation.

Ici, comme à Rio, nos dignes missionnaires se dépensent avec le plus généreux dévouement pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Malheureusement ils ne peuvent suffire à tout. Hier, deux d'entre eux, M. Azemar et M. Allard partaient en mission pour dix mois, peut-être un an de privations, de travaux écrasants. J'ai été touchée de les voir si heureux, à la pensée d'aller à la conquête des âmes.

Il paraît qu'il se passe des choses bien consolantes dans ces missions, les populations entières courent aux pieds des missionnaires qui ont quelquefois le regret de laisser dix mille personnes sans confession, faute de temps et de missionnaires.

Il est à souhaiter que le clergé du Brésil soit bientôt dans le cas de pouvoir se charger de certaines choses, afin d'alléger un peu la charge de nos dignes missionnaires. Nous partons pour le Céara, ce soir à cinq heures, c'est ma sœur Chantrel qui est ma compagne de voyage. Ma santé, sans être meilleure, me permet

de me livrer à mes occupations, en prenant de temps en temps quelques heures de repos, que je consacre à mon courrier.

Toutes nos sœurs de Bahia ne cessent de me dire combien elles sont touchées et reconnaissantes envers nos vénérés supérieurs, de penser ainsi à elles en les faisant visiter. Elles désirent que cela se renouvelle de temps en temps. Elles aiment beaucoup la communauté, les maisons mères et prient pour toutes les intentions recommandées.

Je viens d'apprendre que les nouvelles d'Abyssinie ne sont pas très rassurantes. Nouveau motif de prier. Je ne sais pas les détails. Il paraît que nos sœurs de Paris et des provinces se montrent pleines de bonne volonté pour les examens. Que Dieu les bénisse, je serais heureuse, mon très honoré Père, de recevoir quelques lignes de votre Charité.

En attendant, permettez-moi de me dire toujours en Jésus et Marie Immaculée, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur PASCAL,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

Pernambuco, 25 octobre 1881.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

En attendant de pouvoir vous donner une note générale sur l'état des maisons de nos sœurs et de leurs œuvres dans la belle province du Brésil, je tiens à vous mettre au courant de mes visites partielles.

J'arrive de Fortaleza Céara. Je ne sais pourquoi je m'en étais fait une idée assez triste; il me semblait que j'allais trouver là comme un désert. J'ai été agréablement surprise d'y voir nos sœurs très bien installées, leurs œuvres prospères et les habitants très sympathiques.

L'hôpital est assez ancien. Autrefois, il était administré par des infirmiers, comme tous les hôpitaux du Brésil. Nos sœurs y sont depuis seize ans environ. A leur arrivée, elle ne trouvèrent que quatre-vingts malades; les soins, la propreté laissaient beau-

coup à désirer. Maintenant, le nombre des malades s'élève jusqu'à trois cents. Il y en aurait un bien plus grand nombre si le local le permettait. Ils sont parfaitement soignés, corps et âme. Aucun ne s'en va devant Dieu, sans s'y être préparé. Nos sœurs réalisent ici comme partout cette remarque de l'empereur du Brésil : « Quant on veut que l'ordre et l'abondance règnent dans un établissement, on n'a qu'à y appeler les filles de la Charité. »

Cet hôpital de Fortaleza est très joli, très bien bâti, situé à une petite distance de la mer.

Il y a deux ans, la sécheresse fit d'affreux ravages au Céara; nos sœurs se dévouèrent d'une manière touchante pour cette pauvre population si affligée. Le bon Dieu bénit si bien leur sollicitude, que ni elles, ni aucun de ceux qui eurent recours à elles ne manquèrent de rien.

Le collège est aussi une maison intéressante. On y élève une nombreuse jeunesse de la classe aisée, et soixante orphelines qui donnent de la satisfaction. Plusieurs m'ont exprimé le désir de se donner au bon Dieu dans notre communauté; nos sœurs verront si elles persévèrent dans leur dessein.

La maison est très vaste, bien bâtie, bien divisée et appropriée à l'œuvre. Plusieurs cours et jardins intérieurs y entretiennent un air frais et agréable.

De Rio au Céara, la traversée est agréable; on s'arrête à tous les ports. Après Pernambuco, le plus joli site est Paraïba : on entre dans une baie, où l'on est entouré de douze pointes de terre, toutes plus vertes les unes que les autres, plantées de toutes sortes d'arbres. Le silence le plus profond y règne; on ne voit pas un habitant.

Toutes nos chères sœurs du Céara ont été émues jusqu'aux larmes de la bonté de nos vénérés supérieurs, et me chargent, mon très honoré Père, de vous exprimer leurs sentiments de vive gratitude.

Maintenant, je vais visiter les quatre maisons de Pernambuco; quand j'aurai terminé la visite, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

Je reçois à l'instant votre très honorée du 15 septembre dernier.

Je vous suis très reconnaissante de votre sollicitude, mon très

honoré Père. J'espère que Dieu me fera la grâce d'aller jusqu'au bout.

Je suis, avec le plus profond respect, mon très honoré Père, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur PASCAL,

I. f. d. l. c. s. d. P. M.

Hôpital de Pernambuco, 5 novembre 1881.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Aujourd'hui, encore plus que de coutume, mon esprit et mon cœur habitent la chère maison mère. Il y a un an, à pareil jour, et à la même heure, notre bonne mère Juhel rendait le dernier soupir. Nous avons beaucoup prié pour elle avec nos sœurs, et comme nous avons fait ce matin la commission que votre Charité nous avait accordée pour la visite, nous l'avons faite à son intention. Nos bons missionnaires ont dit la messe pour elle.

Ici, mon très honoré Père, le culte des morts règne plus qu'en France. Tout ce qui s'y rattache est précieux. Les prêtres disent trois messes le 2 novembre; les cimetières sont visités pieusement ce jour-là. Ils sont toujours bien soignés et entretenus.

Celui de Pernambuco est remarquable par sa régularité, par ses longues avenues bordées de beaux monuments et d'arbres qui les ombragent. Les emblèmes, les sentences, les statues, etc., tout porte un cachet religieux. Il est fâcheux qu'on ne mette pas à remplir les devoirs qui précèdent la mort le même soin qu'on met à remplir ceux qui la suivent. Il paraît qu'on ne se met guère en peine d'appeler le prêtre à temps pour confesser le malade; au moment de la mort, on lui met un cierge à la main, et si ce cierge brûle jusque après le dernier soupir du malade, son âme est sauvée; si le cierge s'éteint avant, c'est mauvais signe.

Je suis sur le point de finir la visite à Pernambuco. L'hôpital est très bien installé, donnant vue d'un côté sur la mer, de l'autre sur la campagne, sans être cependant trop éloigné de la ville. Il est vaste, il a deux étages, ce qui est rare au Brésil, et malgré cela,

il est encore bien insuffisant pour recevoir tous les malades qui se présentent. Ces pauvres gens se trouvent si bien des soins dévoués de nos sœurs, qu'ils ne voudraient jamais sortir. Les soins spirituels sont donnés par nos dignes missionnaires, qui s'en acquittent avec le zèle le plus éclairé. Confession, exhortation, sermons, catéchisme, etc., rien n'est négligé pour le bien des malades et d'une cinquantaine de pauvres enfants. Les résultats sont vraiment satisfaisants. On est touché de voir tous ces pauvres affligés accourir à la chapelle, prier et écouter la parole de Dieu avec la plus pieuse attention. Ils sont, en général, très ignorants en fait de religion. On les voit entrant dans les églises, ployer un genou devant un crucifix, en ployer deux devant la Sainte Vierge, et passer raides devant le saint sacrement caché dans le tabernacle. Quand ils voient l'ostensoir, c'est différent; ils se prosternent même avant que la sainte hostie y soit placée. Il reste donc encore bien à faire aux enfants de saint Vincent, et il est à souhaiter que le nombre puisse en être augmenté. Il est à souhaiter aussi que les classes externes et la visite des pauvres soient ajoutées aux autres œuvres.

Le collège est installé dans une maison étroite, très incommode; on pourra peut-être l'agrandir plus tard, mais les ressources manquent; on y élève soixante pensionnaires et trente orphelines.

La maison des Enfants-Trouvés, quoique grande, est insuffisante, le nombre des enfants monte à deux cent quarante, le double de ce qu'il devrait être. C'est l'administration qui le veut. L'ordre et la propreté qui règnent dans la maison y maintiennent un état sanitaire très satisfaisant. L'orphelinat de Olinda, situé à une heure de Pernambuco, reçoit au moins deux cents enfants de six à vingt et un ans. Elles sont formées à l'instruction et à tous les travaux qui leur conviennent. Elles sont en général pieuses.

Ce sont encore nos dignes missionnaires qui sont entièrement chargés, pour le spirituel, de ces trois maisons d'enfants. Les fruits ne sont peut-être pas aussi immédiats que ceux de l'hôpital, mais ils ne seront pas perdus.

Toutes nos sœurs de Pernambuco, en particulier nos dignes sœurs servantes, me chargent avec instance, mon très honoré

Père, de vous assurer de leur profonde reconnaissance pour toutes vos bontés; elles ne cessent de dire combien elles sont touchées de la sollicitude de nos vénérés supérieurs. Ma sœur Dandigné, quoique affaiblie par les travaux plus que par l'âge, trouve encore assez de force pour être la règle vivante et la première à tous les travaux, même aux veilles de la nuit.

J'ai été très heureuse, mon très honoré Père, d'apprendre que nos sœurs des écoles mettaient un si saint empressement à se rendre à vos désirs. On prie beaucoup pour elles ici, et il nous tarde de connaître le résultat.

Nous prions aussi de tout notre cœur pour le séminaire de Dax. Maintenant, surtout que je vois de si près le bien que peut faire un bon missionnaire, je donnerai volontiers ma vie pour en procurer un de plus.

Nous allons, dans un instant, nous embarquer sur le *Saint-Esprit*, pour retourner à Rio. J'y passerai environ un mois pour visiter les quatre maisons qui me restent. J'espère partir pour Montevideo le 10 décembre. Ma sœur Louis m'écrit de m'empreser, si je ne veux pas faire une longue quarantaine dans les plus mauvaises conditions. A Rio, la petite vérole sévit avec force. C'est à l'hôpital de la Santé, chez ma sœur Becquet, qu'on reçoit toutes les maladies contagieuses. Ces jours derniers, il courait le bruit que les malades n'étaient pas bien soignés. Sa Majesté l'Empereur, qui tient à ce que ces sujets soient bien traités, se rendit un matin à l'hôpital, sans se faire annoncer. Il en parcourut toutes les salles, et en sortant dit à nos sœurs qu'il trouvait la maison parfaitement tenue.

Que le bon Dieu vous conserve, mon très honoré Père, que je vous retrouve en parfaite santé.

En attendant, je demeure avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur PASCAL,

I. f. d. I. C. s. d. P. M.

Le Gérant,

L. SCHMEYER.

PROVINCE DE CHAMPAGNE

Lettre de M. VERGEAT à M. FIAT, Supérieur général.

Reims, 15 janvier 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

L'intérêt que vous avez bien voulu prendre à la relation abrégée que j'ai eu l'honneur de vous adresser, d'une manière incidente, au sujet d'une cérémonie de plantation de Croix, m'engage, Monsieur et très honoré Père, à compléter les détails que ne comportait pas ma lettre précédente.

Entre autres progrès, qui sont pour nous le signe de la bénédiction de Dieu sur notre Mission, nous aimons à constater l'empressement de messieurs les curés à correspondre aux désirs des missionnaires, en s'efforçant de préparer une cérémonie de plantation de Croix, pour couronner les exercices de la Mission. On revient ainsi peu à peu aux grandes traditions et aux salutaires usages qui sont encore en honneur aujourd'hui dans les diocèses où les Missions ont conservé toute leur ancienne popularité. Et cette popularité elle-même, qui s'attache à l'œuvre des Missions, n'est-elle pas puissamment développée par la touchante cérémonie d'une plantation de Croix et de l'érection d'un Calvaire, sur le territoire d'une paroisse? La Croix du Calvaire, comme la Crèche de Bethléem, ne sera-t-elle pas toujours le grand spectacle offert au peuple par le Fils de Dieu, le spectacle divinement intelligible et saisissant, surtout pour les plus petits et les plus humbles chrétiens?

Les adversaires de la foi et du salut des âmes le savent bien. C'est pourquoi, mon très honoré Père, tout en observant un silence prudent sur nos intentions réparatrices, nous sommes heureux de pouvoir restituer, dans nos contrées, à la Croix du Sauveur, le terrain qu'on lui a si odieusement enlevé sur d'autres points du territoire. C'est donc dans l'allégresse de nos âmes que nous avons pu ériger solennellement le signe de la Rédemption à la fin de plusieurs de nos Missions, et le faire vénérer par des populations entières. Quel bonheur pour nous d'avoir pu offrir à Notre-Seigneur des milliers de baisers affectueux déposés sur le bois de la Croix et sur les pieds de sa sainte image, en réparation des horribles profanations qui ont déshonoré les derniers jours de l'année qui vient de finir!

C'est pendant les deux derniers mois de cette même année que nous avons eu la consolation de clôturer quatre Missions par la cérémonie de la plantation de la Croix. Nous avons profité pour cela des sentiments religieux ou au moins de la neutralité pacifique des autorités municipales.

Trois paroisses ont eu leur plantation de Croix de Mission, le jour de Noël. Chaque cérémonie s'est faite avec beaucoup de solennité et un grand concours de peuple. La Croix, reposant sur un brancard orné de fleurs, était portée triomphalement en procession; de chaque côté de la Croix, des adolescents de la dernière confirmation portaient les divers instruments de la Passion. Dans la plus religieuse de ces paroisses, M. le Maire, excellent chrétien, a même voulu prêter un concours officiel à la cérémonie en y convoquant la compagnie des sapeurs-pompiers en uniforme. Tous ces braves gens, du reste, s'étaient approchés des sacrements pendant la Mission, de sorte que c'était pour eux, avant tout, une assistance religieuse et un acte de foi.

Le plus monumental de nos Calvaires a été érigé dans le cimetière d'une paroisse voisine de la ville de Rethel, à la suite d'une Mission de quinze jours prêchée par deux missionnaires. A cause du lieu auquel il était destiné, et parce qu'il devait remplacer un Calvaire ancien que le temps avait fait disparaître, et qui datait d'une Mission donnée en 1823, la personne généreuse, qui faisait les frais de celui-ci, désirait qu'il eût les proportions d'un

vrai monument religieux. C'était un magnifique cœur de chêne, très élégamment travaillé, il portait un grand Christ bronzé, d'un fort beau modèle. La longueur de la Croix était de cinq mètres, et le poids total promettait pour les porteurs un fardeau de douze cents livres. Trente hommes des plus vigoureux se firent inscrire au plus tôt pour s'assurer l'honneur d'être porte-Croix. Les exercices de la Mission ayant été suivis avec entrain et sympathie par la très grande majorité de notre population *ardennaise*, tous les membres de la municipalité, même les plus indifférents, répondirent à l'invitation qui leur fut adressée dans la personne de leurs dignitaires, MM. le Maire et l'Adjoint, et ils assistèrent à la procession. Le jour de Noël, à deux heures de l'après-midi, la cérémonie commença par le chant du *Veni Creator*, puis on bénit la Croix, afin qu'elle devint, dès le premier moment de la solennité, l'objet d'un respect encore plus religieux. Elle était exposée au milieu du chœur, dans toute sa majestueuse simplicité; l'emploi d'un brancard ayant été jugé presque impossible, la tête et les bras reposaient sur un point d'appui assez élevé, pour qu'elle fût en vue de tous les fidèles. Une guirlande de fleurs rouges garnissait les contours du monument sacré. Au-dessus de la tête du Christ, une couronne de roses encadrait le titre de sa royauté. Il me semble superflu, mon très honoré Père, d'entrer dans de longs détails sur la procession elle-même. Favorisée par un beau temps exceptionnel, elle était aussi imposante que peut le comporter un village de 950 habitants. Les cinq bannières des patrons de la paroisse et de la Sainte-Vierge étaient déployées et s'avançaient à des intervalles convenables, entre les deux rangs de la procession, composée d'abord des enfants des écoles, des jeunes filles dont la plupart étaient en blanc, puis des femmes, et, enfin, des jeunes gens qui marchaient à la suite de leur bannière de confrérie. Les intervalles, entre chaque bannière, étaient occupés par de grandes oriflammes et des demi-bannières confiées à de petits jeunes gens ou jeunes filles de quinze à seize ans.

Le groupe de la Croix de Mission se composait de trois Compagnies chargées de la porter à tour de rôle. Tous ces hommes, en tenue de grande fête, avaient pour insignes, fixés à la boutonnière, une petite croix suspendue à un ruban de couleur diffé-

rente pour chaque Compagnie. C'était la décoration des *Chevaliers de la Croix*. Ils furent heureux et fiers de la porter encore pendant toute la soirée qui suivit la cérémonie. De chaque côté du Calvaire, huit grands cierges des diverses confréries étaient portés par des jeunes gens qui avaient aussi les insignes des *Chevaliers de la Croix*, avec une couleur spéciale. A la suite du Clergé, s'avançaient le Conseil municipal, puis tous les hommes de la paroisse auxquels s'étaient joints un grand nombre de fidèles des paroisses voisines. Sur trois points principaux de la procession, retentissait le chant des hymnes en l'honneur de la Croix, et le cantique si populaire : *Vive Jésus! Vive sa Croix!*

Le moment le plus solennel et le plus émouvant fut celui de l'érection du monument sacré sur son piédestal. La Croix fut solidement fixée au câble d'une chèvre, puis, sous les efforts simultanés d'une dizaine d'hommes, qui la soulevaient par le pied, elle fut attirée lentement au moyen du câble que dirigeaient en silence plusieurs chefs de manœuvres, postés sur les traverses de la chèvre. Le signe du salut s'éleva majestueusement aux regards de la foule recueillie et pénétrée d'une émotion visible. Pendant ce temps, des chœurs de chant faisaient retentir l'air triomphal du cantique adapté à la circonstance :

Le Seigneur a régné, monument de sa gloire,
La Croix triomphe en ce grand jour.

puis le refrain qu'on ne se lassait pas de répéter :

Lève-toi, signe salutaire, lève-toi,
Brille sur la terre, astre de paix et de bonheur.

Le moment était venu de traduire, dans une courte et énergique allocution, les sentiments qui débordaient de tous ces cœurs chrétiens. Du haut du piédestal, la Divinité de N.-S. J.-C. et son empire universel, par la vertu de la Croix, furent proclamés *Dominus regnavit a ligno*. Le double courant d'amour et de haine, qui ne laisse plus de place à l'indifférence dans le cœur de l'homme en face de la Croix, a été montré comme un effet absolument divin produit dans le monde par l'adorable Victime du Calvaire... Le double règne de sa justice et de sa miséricorde,

symbolisé en quelque sorte par les deux bras de la Croix, a été rappelé... Mais, pour le peuple fidèle, ce Calvaire est le monument de la miséricorde, le mémorial de la visite du Sauveur et de toutes les grâces de la Mission... Ce sera aussi le souvenir toujours éloquent des salutaires résolutions de vie chrétienne, de fidélité aux préceptes du Seigneur et de sa sainte Église, engagements solennels et sacrés que tous les assistants sont invités à renouveler à l'exemple des enfants d'Israël, aux pieds du monument des miséricordes divines... On termina en souhaitant à tous que cette Croix du cimetière, qui devait bientôt abriter leurs restes mortels, proclamât le triomphe de la miséricorde et de la grâce dans leurs âmes... Que tous, à leur dernière heure, eussent le bonheur de donner à la Croix de Jésus-Christ un baiser suprême de repentir, d'espérance et d'amour. Comme gage de cette grâce précieuse, tous les assistants furent invités à venir, à la suite du Clergé et des dignes représentants de l'autorité municipale, baiser dévotement le pied de la Croix, en témoignage d'adoration et d'amour pour le Sauveur Jésus. Ici eut lieu un petit incident qui édifia beaucoup l'assistance. Un bon vieillard octogénaire, impatient de vénérer le nouveau Calvaire qui succédait à celui qu'il avait vu ériger à l'époque de sa jeunesse, se détacha du groupe des hommes, et, embrassant de ses deux mains le pied du monument, il voulut se trouver le premier à rendre ses hommages à Notre-Seigneur, même avant le Clergé et les missionnaires. La vénération de la Croix se fit au chant : *O Crux Ave*, et de plusieurs cantiques devenus populaires pendant la Mission. A la suite du Conseil municipal, tous les hommes s'empressèrent de baiser la Croix avec une piété émue, et, à leur tour, les femmes, les jeunes filles et les enfants. C'était un spectacle attendrissant de voir les plus petits enfants tendre les bras vers le monument, et leurs mères les élever à la hauteur du piédestal pour leur permettre d'embrasser aussi la Croix de leurs lèvres innocentes.

Il ne nous restait plus, Monsieur et très honoré Père, qu'à clore notre Mission. Nous rentrâmes dans l'église pour célébrer l'office de Vêpres, adresser nos adieux à cette chère population, donner la bénédiction apostolique et le Salut du Très Saint-

Sacrement. Nos cœurs étaient remplis de joie et de reconnaissance en chantant au Dieu des miséricordes le *Te Deum* d'actions de grâces. Les missionnaires n'étaient-ils pas déjà magnifiquement récompensés de leurs labeurs de la Mission, des fatigues de la veille et de la nuit de Noël par les consolations que leur procurait cette touchante manifestation religieuse? Plusieurs jours auparavant, les plus anciens de la paroisse, en nous racontant les détails de l'érection du premier Calvaire, en 1823, nous disaient : Vous ne pourrez jamais faire aujourd'hui une si belle cérémonie!

Hélas! en mesurant avec tristesse toute la distance qui nous séparait de l'année 1823, nous avions trop lieu de craindre que cette prophétie ne se réalisât. Mais la grâce toute puissante et miséricordieuse de notre Sauveur a surmonté tous les obstacles et disposé favorablement tous les cœurs. Nos bons anciens, tout consolés, ont béni ce jour comme l'un des plus beaux de leur vie, et ils furent heureux de convenir qu'en 1881 on avait renouvelé brillamment les mémorables cérémonies qui avaient signalé les grandes Missions données sous le gouvernement de la Restauration.

Puisse le divin Maître inspirer à beaucoup d'âmes généreuses et ferventes, dans les paroisses que nous sommes appelés à évangéliser, la pensée excellente entre toutes, de contribuer à l'érection de belles Croix de Missions. Entre toutes les œuvres qu'imposent les nécessités des temps présents, celle-ci, étant plus que jamais une œuvre réparatrice, ne sera pas la moins efficace pour procurer le salut des âmes et attirer sur notre pays les bénédictions et le secours du Ciel.

Veillez, mon très honoré Père, me pardonner l'étendue de cette lettre qui m'a été inspirée par le désir de réjouir votre cœur si rempli de zèle et d'amour pour la première œuvre de la petite Compagnie.

Daignez agréer les sentiments de profond et affectueux respect avec lesquels je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur et très honoré Père, votre fils très soumis et reconnaissant,

VERGEAT.

I. p. d. l. M.

PROVINCE D'ESPAGNE

Lettre de ma Sœur BRISSONNET, Visitatrice, à la très honorée Mère DERIEUX.

Maison centrale de Santa Isabel. Madrid, 3 janvier 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Notre maison centrale a été gratifiée, le 23 décembre dernier, de la visite de la pieuse Reine Marie-Christine.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la petite princesse, le Roi avait fait le don à notre maison et à celle qui porte son nom de la somme de quatre mille réaux, pour acheter des vêtements aux plus pauvres de nos enfants externes.

Comme Sa Majesté n'avait pu encore effectuer sa visite à Santa Isabel, nous demandâmes à M^{me} la marquise de Santa Cruz, première dame d'honneur, et une de nos principales dames bienfaitrices, de faire coïncider la visite de la Reine avec la distribution des vêtements. Sa Majesté accueillit favorablement cette proposition, et s'offrit pour donner de sa propre main les objets destinés à plus de deux cents enfants. Le jour convenu étant arrivé, et trois heures de l'après-midi ayant à peine sonné, Sa Majesté fit son entrée solennelle. Elle était suivie des trois Infantes, ses belles-sœurs. Toutes nos dames bienfaitrices l'attendaient dans le vestibule, et les sœurs et enfants

internes dans l'allée qui conduit à la chapelle; c'est là qu'elle fut reçue d'abord au chant du *Magnificat*, et l'on remarqua avec édification sa tenue religieuse et modeste. On la conduisit ensuite à la salle d'asile, où étaient réunis plus de six cents enfants, c'est-à-dire toutes les classes. Le coup d'œil était saisissant. Les enfants de l'asile firent les premiers frais de la bienvenue par le chant de la *Marche royale*, auquel on avait appliqué des paroles analogues à la circonstance. La Reine s'arrêta un moment pour les considérer avec un air plein de bonté; elle longea la salle, considérant toutes les classes rangées sur des gradins des deux côtés, et s'assit sur le trône qui lui avait été préparé; les Infantes se mirent auprès d'elle. Les dames et les messieurs de la cour prirent aussi les places qui leur étaient destinées, puis une petite fille de neuf ans s'avança pour réciter le compliment, ce qu'elle fit avec le meilleur ton et beaucoup de sentiment. Sa Majesté l'embrassa, puis écouta gaiement celui du petit garçon de l'asile, récité avec un accent vraiment militaire. Alors commença la distribution à toutes les classes, et comme on craignait de fatiguer la Reine, on profita d'un moment de trêve pour faire réciter une petite pièce de vers, *l'Enfant Jésus*, par une petite fille de cinq ans. Sa Majesté ne pouvait s'empêcher de l'admirer, et elle répétait à chaque instant : « Oh ! que cette enfant est délicieuse ! Quelle intelligence ! quelle grâce ! » Elle poursuivit ensuite sa distribution, assurant qu'elle y prenait le plus grand plaisir. Les enfants de l'asile et de la crèche recevaient avec leurs petits présents les caresses de la Reine, qui riait de tout son cœur de leurs petits saluts. Les trois Princesses avaient envoyé pour eux une quantité de petits tricots travaillés à l'aiguille et au crochet; enfin, cette longue séance se termina par un dernier chant; puis Sa Majesté se rendit à l'ouvroir de la persévérance des jeunes filles externes, où l'on avait aussi réuni les enfants internes. Elle s'arrêta, en entrant, devant l'autel des Enfants de Marie, splendidement orné et illuminé, salua profondément la sainte Vierge en faisant le signe de la croix, et récita une courte prière. Sa Majesté prit ensuite sa place sur le trône qui se trouvait en face de l'autel. Là, elle reçut les compliments de chaque section, puis on lui offrit une magnifique broderie. Elle remercia vivement et humble-

ment, disant qu'elle ne méritait pas de si belles choses et qu'on en avait fait beaucoup trop pour elle; enfin, saluée par un chant final et de joyeux vivats, elle se retira, témoignant une grande satisfaction de l'accueil qu'on lui avait fait, et demandant la permission de revenir un autre jour pour voir travailler les enfants, surtout les bébés, dans leurs classes respectives. Il était presque nuit, mais les parents, stationnant dans la rue, se dirent bien dédémagés en voyant tant d'honneurs, et surtout tant de faveurs prodiguées à leurs enfants. Si la visite faite par la reine d'Espagne à notre maison centrale offre quelque intérêt, l'invitation à douze pauvres enfants et le repas donné dans le propre palais de Leurs Majestés est bien plus admirable encore.

Le 24 décembre, sur les cinq heures du soir, M^{me} la comtesse de Via-Manuel se rendait précipitamment chez nos sœurs de San Alfonso pour leur demander, de la part de la Reine, douze petits enfants pauvres des deux sexes, trois garçons et trois filles de six ans, et les autres de trois ans seulement. Nos sœurs promirent d'aller le lendemain matin chercher ceux qui leur paraissaient les plus pauvres, et qui réunissaient les conditions d'âge et autres convenables à la circonstance.

A onze heures du matin, en effet, tous les petits conviés se trouvèrent chez nos sœurs, et l'on partit à une heure pour se rendre chez M^{me} la comtesse, qui devait les conduire au palais avec nos deux sœurs qui les accompagnaient. Le trajet était long, mais les enfants se reposèrent chez la bonne comtesse, et l'on profita de ce temps pour leur donner des leçons de politesse; on leur enseignait surtout à dire, lorsqu'ils seraient présentés devant la Reine : « *A los piés de Vuestra Majestad* : Aux pieds de Votre Majesté. » Mais l'un d'eux avait tant à cœur de bien savoir sa leçon qu'il répétait toujours : « *A los piés de Vuestra divina Majestad* : Aux pieds de Votre divine Majesté. »

Ce fut à quatre heures seulement que la petite-troupe gagna joyeusement la porte principale du palais. Déjà des gardes étaient postés pour les recevoir. Ils les conduisirent dans une grande salle, au premier étage, pour y attendre le retour de Leurs Majestés de la promenade. M^{me} la marquise de Santa Cruz, avertie, eut la bonté de descendre pour les voir et tenir compagnie à nos

sœurs. Comme ces dernières lui témoignaient la confusion qu'elles allaient éprouver en présence de Leurs Majestés, la marquise leur répondit qu'elles devaient accompagner leurs enfants, et que le Roi et la Reine tenaient aussi à les voir. A cinq heures, on annonça enfin la rentrée de Leurs Majestés, et les sœurs se disposèrent à faire monter les enfants. Comme l'escalier était un peu rapide, M^{me} la marquise s'aperçut qu'une petite fille le montait difficilement, et elle la prit dans ses bras, malgré les instances des sœurs qui voulaient le faire elles-mêmes. Arrivées à l'appartement préparé, quelle ne fut pas leur surprise de voir déjà sur la porte Leurs Majestés entourées des trois Infantes pour les recevoir! Mais le premier saisissement causé par le respect et l'admiration fit place à la confiance. Les enfants, aussi émerveillés que saisis, n'avaient pas assez de leurs yeux pour contempler ce beau salon tout resplendissant des feux de l'arbre de Noël; ils ne savaient plus dire un seul mot; mais le Roi excita leurs petits transports en agitant l'arbre et coupant lui-même les liens qui suspendaient les fruits, les bonbons, les joujoux de toute espèce; alors ils s'enhardirent, et, faisant comme le Roi, ils tournaient autour de l'arbre en répondant : « A moi ceci ! à moi cela ! » Cependant ils avaient faim; déjà une petite fille avait pleuré lorsqu'on attendait Leurs Majestés, parce qu'elle voulait dîner, disait-elle. On les fit donc passer dans la belle et grande salle à manger. Là, nouveau ravissement : à chacune des quatre ou cinq portes se tenaient plusieurs domestiques en livrée, une serviette sur l'épaule. Un grand lustre suspendu au milieu du plafond projetait une splendide lumière.

On allait se mettre à table, mais avant on apporta la petite Princesse, âgée de quinze mois, et on l'assit à la place d'honneur pour présider le repas enfantin. Au premier signe du Roi, les serviteurs s'avancèrent, prirent chacun un bébé et les assirent, attachant à leur cou une belle serviette sur laquelle étaient brodées les armes royales. Aucun ne parlait, attentifs qu'ils étaient à considérer ce qui se trouvait devant eux : deux belles assiettes, un riche couvert et deux jolis verres à pied. On servit d'abord un potage, et la Reine, admirable de bonté, se mit à genoux à côté de la plus petite fille, lui donnant à manger de sa propre main.

Le Roi faisait le tour de la salle, excitant tout ce petit monde et portant quelquefois la cuiller aux petites bouches. Ayant remarqué qu'une petite fille avait fini la première son potage et paraissait inquiète, il lui demanda ce qu'elle voulait : « *Más sopa* : Encore plus de soupe, » et faisant un signe, il fit remplir de nouveau son assiette. (C'était la petite pleureuse qui avait si faim.)

C'est ainsi qu'en les examinant les uns après les autres, il demanda le nom d'un des plus grands garçons qui paraissait très bien élevé. Il y avait là aussi sa petite sœur de trois ans, « Ce sont, répondit une de nos sœurs, les enfants d'une pauvre famille honteuse dont le père est sans emploi depuis six mois. Ils sont réduits à la plus extrême indigence. » Le Roi, touché, répliqua : « Envoyez-moi tous les renseignements qui les concernent, et je vous promets de faire donner à ce monsieur un emploi convenable. » Le repas se continua joyeusement. La petite Princesse, d'abord retenue par la vue de la cornette, se livra peu à peu au plaisir que lui causaient tous ces petits enfants mangeant à côté d'elle; elle voulait aussi parler, et bégayait en poussant des petits cris de joie. Nos sœurs osèrent l'embrasser, et observèrent avec admiration que le Roi et la Reine semblaient ne pas faire attention à elle, pour ne s'occuper que des petits pauvres qu'ils tenaient à honneur de servir. Deux plats d'une excellente viande furent présentés, et comme les enfants mangeaient avec quelque peu d'avidité, M^{me} la marquise de Santa-Cruz témoigna craindre qu'une si bonne chère, avec si peu d'habitude, ne leur fit du mal. Le Roi voulait la dissuader, et continuait à encourager les enfants; mais au bout d'un moment on s'aperçut qu'une petite fille devenait sérieuse, et la Reine de lui demander, en la caressant, ce qu'elle avait; mais pas de réponse; alors elle s' alarma, et s'adressant à nos sœurs : « Voyez, leur dit-elle, ce que peut avoir cette pauvre petite; je crains qu'elle ne soit malade. » Alors une sœur interrogea l'enfant qui répondit : « *No puedo más* : Je n'en puis plus. » Le Roi se laissa donc convaincre; mais il voulut que l'on fit des petits paquets de tout ce qui restait sur la table, afin que les enfants pussent le manger le lendemain en famille; et comme un petit garçon, regrettant les beaux petits croûtons de

pain qu'il ne pouvait manger, les ramassait d'une main en les serrant de l'autre contre sa poitrine, le Roi demanda un autre petit pain, le partagea et en fit remplir les poches de l'enfant. Il épluchait même leurs oranges sans écouter les sœurs qui voulaient les lui prendre de la main.

Les trois Infantes, de leur côté, ne cessaient d'entourer les enfants de mille attentions. Les dames imitaient leur exemple, et les sœurs confuses se disaient n'avoir jamais vu un spectacle aussi édifiant.

La Reine conversait tantôt avec l'une d'elles, tandis que le Roi s'entretenait avec l'autre. Enfin, le signal fut donné pour sortir les enfants de table, et on les conduisit à l'arbre de Noël, toujours illuminé. Le Roi acheva de faire tomber toutes les richesses et les douceurs qui y tenaient encore, et l'on en grossit les douze petits paquets des provisions. Mais ce n'était pas tout, et bientôt on apporta deux autres paquets renfermant chacun un beau costume auquel ne manquaient que la chaussure et le chapeau pour les garçons. Sa Majesté avertit les sœurs et leur donna l'adresse des magasins où l'on donnerait ces objets au goût des parents et à quelque prix que ce fût.

Il ne restait plus qu'à remercier et à prendre congé de Leurs Majestés et Altesses; mais nos sœurs ne savaient comment exprimer leur respect et leur reconnaissance.

Le Roi enfin s'adresse aux enfants et leur dit : « Allons, mes chers enfants, soyez bien sages : peut-être vous verrai-je un jour à mon service. » Les garçons s'écrièrent unanimement : « *Señor!* Oui, seigneur! » On se retira enfin, le cœur pénétré de tant de marques de royale bonté.

Cinq voitures étaient préparées, et tout ce petit monde, avec les sœurs, fut porté à la maison San Alfonso. C'est là qu'attendaient les parents, ne sachant que penser d'un tel retard. Quelques mères disaient en gémissant : « Mon pauvre enfant qui n'a pas mangé depuis ce matin ! » Mais quand elles virent tant de joie et entendirent raconter de si belles choses, elles restèrent comme en extase et ne savaient que dire : « *Bendito sea Dios, y sus Majestades tambien* : Béni soit Dieu et aussi Leurs Majestés. »

Je ne puis passer sous silence un autre trait édifiant de Leurs

Majestés. Il est d'usage en Espagne, lorsqu'une voiture, soit de place ou même celle du Roi, rencontre un prêtre portant le saint Viatique à quelque malade, de l'arrêter pour y faire monter le prêtre qu'on accompagne à pied. Il y a quelques jours, le Roi et la Reine furent ainsi interrompus trois fois dans le cours de leur promenade; Leurs Majestés descendirent de voiture pour y faire monter le prêtre et suivirent à pied le saint Viatique qu'on portait ce jour-là à des pauvres. Dans la première maison, c'était un malade atteint d'une petite vérole très grave. Sa Majesté le Roi étant entré quand même, on voulut, par prudence, empêcher la Reine de le suivre; mais Sa Majesté, préférant suivre le pieux usage du pays, se défendit en disant : « Ou entre le Roi, j'entre aussi. » Dans la deuxième maison, Leurs Majestés montèrent jusqu'au sixième étage; la pauvre malade, apercevant la Reine dans sa misérable mansarde, voulut lui offrir son oreiller pour que Sa Majesté ne demeurât pas à genoux par terre; mais la Reine ne voulut pas l'accepter et fit rendre l'oreiller à la pauvre malade.

L'intérêt que vous portez à notre petite province m'assure que vous recevrez avec plaisir ces détails, qui vous prouveront une fois de plus la protection toute particulière de la divine Providence à l'égard de vos pauvres filles d'Espagne et des œuvres qui nous sont confiées.

Veillez agréer, ma très honorée Mère, l'expression de profond respect et de vive gratitude avec lesquels j'ai l'honneur d'être, ma très honorée Mère, votre très humble et obéissante fille.

Sœur BRISSONNET.

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

PROVINCE DE PORTUGAL

ORIGINE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN PORTUGAL¹.

M. da Costa partit de Rome le 22 juillet; il emportait le Bref pontifical du 13 mars. Les notes écrites par lui sur son *ordo officii divini* indiquent les endroits où il s'arrêta et les circonstances de ce voyage.

Le 26 juillet, il arriva à Florence. Le grand-duc de Toscane, Cosme III, l'accueillit très bien et lui donna des lettres de recommandation pour le roi Jean V et pour le cardinal da Cunha. Nous avons encore le passeport délivré par ce prince à M. da Costa.

Le 28, il partit pour Livourne, où il arriva le lendemain; il en sortit le 3 août. Il était à Gênes le 6; il s'y arrêta jusqu'au 23. La copie qu'il nous a laissée d'une lettre écrite le 4 juillet précédent par le cardinal Paiucci, et adressée à Jean-Marie Cambiasso pour le remercier de la donation qu'il avait faite, nous porte à supposer que la cause principale de cet arrêt plus prolongé, à Gênes, fut la question de cette même fondation qu'il s'agissait de transférer de Guarda à Lisbonne.

Le 23, il se rendit à Milan, d'où il revint le 30, et le 17 sep-

1. Voir tome XLVII, page 42.

tembre on mit à la voile pour le Portugal. Le 27, le navire entraît dans le port d'Ajaccio; le 28, on leva l'ancre; le 5 octobre, on était à Alicante; le 7, on se remit en route; le 9 ou le 10, on se trouvait près du détroit de Gibraltar : là une tempête fit revenir en arrière. Cependant, le 11, on put jeter l'ancre à Gibraltar; on en sortit le 18, après avoir dîné à terre. Le 20, au matin, le navire entraît à Cadix; il en sortit le 3 novembre pour arriver le 9 à Lisbonne, après une traversée de trois mois et dix-neuf jours.

M. da Costa résida alors, à ce qu'il paraît, à la maîtrise ou séminaire de la cathédrale.

Ce fut cette année-là que le Pape Clément XI donna à cette église le glorieux titre de Patriarcale. Le premier patriarche fut D. Thomas d'Almeida, de la famille des comtes d'Avintès, le 20 décembre 1737, fut créé cardinal par Clément XII. Le 13 décembre 1740, Benoît XIV unit au patriarcat l'antique métropole de Lisbonne.

Il est certain que M. da Costa dirigea le séminaire ou maîtrise qui se trouvait auprès du couvent des Augustins déchaussés, à *Boa Hora*, dans le voisinage de la maison du Saint-Esprit, de la congrégation de l'Oratoire. Son *ordo* portait en effet, à la date du 23 novembre, cette note : *Boa Hora*.

Il est certain aussi que M. da Costa s'établit, en 1717, dans une maison où, l'année suivante, il reçut ses confrères, les premiers prêtres de la Congrégation. Cette maison était spacieuse, située dans la rue *das Gaiotas*, avec une façade sur la rue directe *do Poço dos Negros*. Il y avait un jardin, un four et un puits. Ce fut là le berceau de notre Congrégation en Portugal; on y était en location. M. da Costa voulut l'acheter, mais le propriétaire, Antonio Pery de Linde, secrétaire général à la douane, refusa de la vendre. Cette maison payait une redevance (*foro*) aux religieuses du couvent *da Esperança*, et elle était évaluée à sept mille *crusades*.

M. da Costa s'occupa vivement d'obtenir du roi que le décret du 22 juillet 1714, autorisant la fondation dans le diocèse de Guarda, fût changé, et que ladite fondation pût s'effectuer à Lisbonne. Le motif qu'il faisait valoir, pour que cette permission lui fût accordée, était, qu'à son retour de Rome, il avait l'inten-

tion de s'établir dans le diocèse de Guarda, mais que plusieurs personnes de qualité lui avaient représenté que peut-être il convenait mieux à la gloire de Dieu, au bien du prochain, à l'utilité de la Congrégation et à l'honneur de la capitale, que ce fût à Lisbonne même qu'on établit d'abord la Congrégation; du reste, ajoutait-il, il ne s'agit ici que de changer le lieu, la permission de faire la fondation ayant déjà été donnée.

Le décret royal qui autorisait ce changement, parut le 14 janvier 1717. Il était conçu en ces termes :

« Moi, le Roi, je fais savoir que Joseph Gomes da Costa, prêtre portugais, de l'archevêché de Braga, et, depuis plusieurs années déjà, agrégé à la Congrégation des prêtres de la Mission de Rome, m'a représenté dans sa supplique : que j'ai daigné lui accorder permission, par mon décret du 22 juillet 1714, de pouvoir fonder en ce royaume, dans le diocèse de Guarda, une maison de son Institut, et qu'en conséquence de mon autorisation, Sa Sainteté Clément XI, heureusement régnant, lui a accordé (comme il conste du bref particulier, expédié *sub annulo Piscatoris*, en date du 13 mars 1716) toutes licences et facultés nécessaires et convenables, le désignant et le nommant comme premier supérieur de la nouvelle maison à fonder, avec indépendance du supérieur général de la même Congrégation, qui réside en France; et que lui-même étant arrivé dernièrement de Rome pour commencer ladite fondation dans l'évêché de Guarda, des personnes de qualité venaient de lui insinuer que peut-être il convenait mieux à la gloire de Dieu, au bien du prochain, à l'utilité de la Congrégation et à l'honneur de cette capitale qu'on y établit d'abord la première maison, et que pour ce motif, il me demandait la faveur de lui accorder, par décret (vu qu'il ne s'agit ici que d'un simple changement de lieu), ladite permission de pouvoir fonder dans cette capitale la première maison de la Mission. Et vu ce qu'il m'a allégué : J'ordonne que la fondation de la maison, qui devait avoir lieu dans le diocèse de Guarda, puisse s'effectuer dans cette capitale, aux mêmes conditions qui se trouvent dans le décret qu'on lui avait déjà accordé, à cet égard, à la date du 22 juillet 1714; et celui-ci s'exécutera comme il est dit et bien qu'il doive

durer plus d'un an, il aura son plein effet, nonobstant l'Ord. Liv. 2^o, ff. 40, (et suivent les autres formalités de paiements de droits, d'enregistrements, etc.)

« LE ROI. »

Au commencement de février, M. da Costa recevait du supérieur général, M. Bonnet, suivant le désir du Souverain Pontife, Clément XI, le pouvoir de fonder la nouvelle maison, à sa place et suivant les règles et Constitution de l'Institut.

Voici le document dont nous avons l'original :

« Nous, Jean Bonnet, supérieur général de la Congrégation de la Mission, à notre très cher confrère en J.-C., Joseph Gomez, prêtre de ladite Congrégation, salut dans le Seigneur.

« Comme selon la Bulle de l'érection de notre Compagnie, nous devons travailler au salut du prochain selon le mode indiqué dans la même Bulle et conformément aux règles de notre Institut, partout où la divine Providence nous appelle, et comme depuis

i. Joannes Bonnet, superior generalis Congregationis Missionis, dilecto nostro in Christo confratri D. Josepho Gomez da Costa, dictæ Congregationis sacerdoti, salutem in Domino. Cum, juxta Bullam erectionis dictæ Congregationis, proximorum saluti juxta modum inibi contentum et regulas Instituti nostri quocumque divina Providentia vocaverit, incumbere debeamus et paucis ab hinc diebus de Sanctissimi D. D. Nostri Clementis Papæ Undecimæ mandato significatum sit nobis serenissimi Lusitanie Regis, eam esse voluntatem ut aliquot e nostris in florentissimum suum regnum admitteret sub beneplacito illustrissimorum ac Reverendissimorum Antistitum muniis et functionibus nostris vacaturos. Nos pro ea quam Sanctitati Sux debemus obedientiam, statuimus Potentissimi regis beneficium maxima quo possumus gratudine accipientes utriusque voluntati plenum statim deferre obsequium. Quocirca te eligimus et nominavimus ac per presentes eligimus et nominamus ut loco nostro foundationem oblatam acceptare valeas juxta Instituti nostri regulas et constitutiones, et novam hanc Domum Romanæ provinciæ assignare, donec, si Deus dederit, cum aliis in eodem regno erigendis domibus specialem provinciam possis instituere, tibi insuper facultatem et auctoritatem largimur contractus ineundi et alia ejusmodi cum externis, peragendi quæ pro tempore et bono Congregationis esse videbuntur, vicesque nostras in hac parte et pro tempore quo bonum nobis in Domino visum fuerit et donec revocemus committentes ineundos a te contractus gratos habebimus et quamprimum comprobabimus. In quorum fides presentes propria manu subscriptas sigillo nostro et secretarii nostri chirographo muniri fecimus.

Datum Parisiis, in ædibus nostris Sancti Lazari, anno Dⁱ Millesimo septingentesimo decimo septimo die vero mensis februarii primo.

Joannes BONNET, sup. gen. Congregationis.
Claudius MORGUET, secret. Congregationis.

peu de jours il nous a été signifié par notre Saint-Père le Pape Clément XI, que Sa Majesté le sérénissime roi de Portugal, désirant avoir dans son très florissant royaume quelques-uns de nos prêtres, qui, sous l'autorité et le bon plaisir des très illustres et très révérends prélats de la nation, y exerceraient nos fonctions; pour obéir à Sa Sainteté, dont tous les désirs sont pour nous un commandement formel, nous avons résolu d'accepter, avec les plus grands sentiments de reconnaissance, le bienfait que veut nous accorder le puissant monarque, nous empressant de nous montrer soumis à Sa Majesté, comme à Sa Sainteté. C'est pourquoi nous vous avons élu et nommé, comme nous vous élisons et vous nommons par les présentes lettres, pour qu'en nos lieu et place vous acceptiez, selon les règles et les Constitutions de notre Congrégation, la fondation qui nous est offerte, et que vous attachiez à la province de Rome cette nouvelle maison, jusqu'à ce que, si Dieu le veut, le nombre de nos établissements, en Portugal, nous permette de fonder une province de notre Compagnie dans cette nation.

« Nous vous autorisons aussi à passer des contrats et à faire tous autres actes avec les personnes du dehors, autant que le demandera le bien de la Compagnie dans ces contrées, nous engageant à ratifier tout ce que vous aurez consenti en notre nom, tant que nous ne vous aurons pas retiré les pouvoirs que nous vous accordons.

« En foi de quoi nous avons signé de notre propre main les présentes lettres, ordonné qu'elles fussent munies de notre sceau et constresignées par notre secrétaire général.

« Donné à Paris, en notre maison de Saint-Lazare, l'an 1717, le 1^{er} du mois de février.

« Jean BONNET, supérieur général.

« Claude MORGUET, secrétaire de la Congrégation. »

Après avoir obtenu du roi ce qu'il désirait, et muni de la procuration du supérieur général, M. da Costa adressa une requête au patriarche. Il lui demandait l'autorisation de fonder la maison à Lisbonne et non à Guarda, en attendant qu'il eût recours au Saint-Siège, s'il le fallait. Le 27 février, sa requête était remise à

l'officialité par le patriarche, pour qu'on y donnât suite. Le même jour, le procureur général ecclésiastique recevait ordre de l'examiner, et le 2 mars, sa réponse était envoyée. Il disait, en substance, que le Bref du Saint-Père et tout ce qu'on avait appris de l'Institut, rendaient souverainement louable le pieux désir d'établir une maison de la Congrégation de la Mission, en ce royaume et dans la capitale; que les grands fruits spirituels que ses fonctions pouvaient produire, comme le témoignait l'expérience faite dans plusieurs royaumes de la chrétienté, où l'Institut était florissant, avait motivé l'autorisation royale, toujours requise pour de semblables fondations. Il ajoutait : que la permission de l'Ordinaire du lieu était toujours nécessaire; qu'on devait garder la forme du Concile de Trente et de la Constitution de Clément VIII; qu'il y avait, sur cette matière, défense de Paul V, de Grégoire XV et de la sacrée Congrégation des Cardinaux, de commencer, sans avoir d'abord : l'autorisation du Saint-Père, la permission de l'Ordinaire, le consentement des religieux de l'endroit, des rentes ou des aumônes moralement assurées et suffisantes pour l'entretien de douze religieux, enfin l'assurance, par l'Ordinaire, que les autres communautés existantes n'en souffriraient aucun préjudice. La nouvelle maison étant dotée de rentes suffisantes, on n'avait besoin, en réalité, que de la permission de l'Ordinaire; le consentement des religieux devenait inutile, puisque la fin pour laquelle on l'exige, dans la Bulle, *Romanus Pontifex*, d'Urbain VIII, n'existait plus; enfin le prélat, étant dûment informé de tout ce qu'il doit connaître, avant d'accorder ces permissions, il ne voyait, lui procureur, autre chose à exiger, que des garanties sûres pour la conservation des rentes nécessaires à l'entretien des religieux, et suffisant à toutes les dépenses de culte, de nourriture, d'habillement, de réparations, de domestiques, de malades, de médecin et de remèdes, le tout, selon les usages de l'Institut.

En conséquence de cette réponse du Procureur, l'officialité manda à M. da Costa d'informer sur les points indiqués. Dans une note signée par lui, le 9 du même mois, il déclare donc : que la Congrégation de la Mission n'étant point une communauté de réguliers, mais de *Corpore Cleri sæcularis*, elle pouvait com-

mencer et même se conserver avec quatre ou cinq sujets, prêtres et frères, comme l'avait approuvé le Souverain Pontife; dans le Bref, dont copie authentique était remise; que pour leur entretien, on avait déjà prouvé, et on savait à la Cour suprême de justice, qu'il y avait pour cela des rentes suffisantes; enfin que la nouvelle fondation ne pouvait causer aucun préjudice aux autres religieux, puisque les Missionnaires étaient des clercs séculiers et non des religieux mendiants. Au bas de cette déclaration, le procureur écrivit son avis : *Fiat justitia*; et, le 20 mars, l'officialité prenait une décision : la permission était accordée, et communication officielle, par écrit, en était faite à M. da Costa.

Toutes difficultés étant aplanies à Lisbonne et le terrain bien préparé, il s'agissait d'élever l'édifice et d'organiser la fondation. Le roi Jean V, dit l'auteur des mémoires, envoya chercher en Italie les pierres vives qui devaient entrer dans la construction, et il donna le soin de les faire venir, à son ambassadeur extraordinaire à Rome, D. Rodriguez de Sà Almeida e Menezes, marquis de Fontes, seigneur de la maison d'Abrantes et de la ville de Sardeal, comme l'atteste sa lettre du 3 août 1717, adressée au secrétaire d'État en Portugal, et conçue en ces termes :

« Dans une lettre particulière, en date du 13 juillet, Votre Seigneurie me donne avis que le roi, mon maître, désirant que la Congrégation de la Mission soit établie effectivement et sans retard dans le patriarcat, m'ordonne de demander, en son nom royal, à notre Saint-Père le Pape, de vouloir bien envoyer quatre ou cinq missionnaires, et un ou deux frères coadjuteurs, afin qu'avec M. da Costa, ils établissent leur Institut dans la forme et avec les restrictions qui ont déjà été fixées.

« J'ai accompli les ordres de Sa Majesté; à la première occasion favorable, partiront de Gênes ou de Livourne, sans retard, les quatre missionnaires et le frère coadjuteur, comme il a été convenu entre moi et le cardinal Paulucci. Antonio Soeiro contribue à la dépense pour une somme de six cent mille reis.

« Dieu garde Votre Seigneurie.

« Marquis DE FONTES. »

Cette même année, le 10 septembre, sur les instances de D. Jean V, le pape Clément XI expédia le Bref *Ex injuncto nobis*.

Il était adressé à M. da Costa et conçu à peu près dans les mêmes termes que le Bref *Ecclesiæ catholicæ regimini*, expédié le 13 mars de l'année précédente; nous l'avons reproduit plus haut.

Par ce nouveau Bref, Sa Sainteté transférait à Lisbonne la fondation que le premier avait autorisée pour le diocèse de Guarda, et accordait à M. da Costa, des faveurs précieuses et des privilèges nombreux.

M. de Casta l'ayant reçu, s'empessa de le présenter au Patriarche, qui en autorisa l'exécution dans les termes suivants, écrits de sa main, au bas de l'original :

« Nous consentons à l'érection dont il est fait mention dans le Bref ci-dessus.

« Lisbonne, 4 décembre 1717.

« PATRIARCHE. »

L'auteur des mémoires prétend que, plusieurs mois avant l'expédition de ce bref, le supérieur général s'était montré très bienveillant envers M. da Costa; ainsi il lui aurait permis d'accepter des novices; il l'aurait, avant même de savoir que le roi permettrait la fondation à Lisbonne, nommé supérieur de la nouvelle maison; il aurait donné, plus d'un an avant leur départ de Gênes, et plusieurs mois avant que le roi les fit demander au Pape, autorisation aux premiers compagnons de M. da Costa de se rendre en Portugal.

Il est possible que les choses se soient passées ainsi; néanmoins nous n'avons trouvé aucun document à l'appui de cette assertion.

Quoiqu'il en soit, il est évident que les supérieurs, à raison des circonstances particulières de cette fondation, ne paraissent pas y attacher une grande importance, ni lui porter une grande affection. En effet, de 1713 à 1740, il n'en est dit que quelques mots dans les circulaires des supérieurs généraux, lorsqu'ils donnaient des nouvelles des autres maisons de la Congrégation. Ainsi :

1^{er} janvier 1713. « Il paraît, disait M. Bonnet, que Dieu veut étendre la Compagnie dans les royaumes voisins. Une personne de piété et fort charitable désirait faire un établissement de la Mission à Lisbonne, capitale du royaume de Portugal, nous venons d'envoyer à M. Gomès da Costa, Portugais de nation,

supérieur de notre maison de SS.-Jean-et-Paul à Rome, une patente d'autorisation pour accepter et commencer cet établissement, et lui avons désigné pour adjoint M. Appiani, le jeune, qui a talent pour les langues et les affaires. »

1^{er} janvier 1718. « Notre Saint Père le Pape vient de procurer un établissement de la Mission dans la ville de Lisbonne, capitale de Portugal, à l'instar de celle de Barcelone ; M. Gomez da Costa en est le supérieur. »

1^{er} janvier 1719. « La famille de Lisbonne, sous la conduite de M. Gomes da Costa, prend un bon train. Elle paraît favorisée du ciel et bien voulue du roi, qui l'a honorée de sa présence aux divins offices la-Saint-Louis dernière. »

26 décembre 1719. « Nos confrères de Lisbonne ont été presque tous malades, mais ils se portent bien présentement. »

1^{er} janvier 1721. « La maison de Lisbonne se soutient malgré l'injure des temps. »

1^{er} janvier 1722. « La maison de Lisbonne, en Portugal, se bâtit par les libéralités du roi ; on est sur le point d'y envoyer six nouveaux sujets de bonne espérance. »

1^{er} janvier 1723. « La maison de Lisbonne est dans le même état où vous l'avez laissée l'an dernier, pauvre, mais fervente et parfaitement appliquée à son devoir. »

1^{er} janvier 1724. « La famille de Lisbonne se forme peu à peu ; elle se soutient par la libéralité du roi, qui la traite avec une grande bonté et une affection vraiment paternelle. »

M. Bonnet, jusqu'à sa mort, arrivée en 1735, ne dit plus un mot de Lisbonne, et son successeur, M. Couty, qui s'était trouvé à Rome en même temps que M. da Costa, n'en dit rien non plus jusqu'en 1740. On comprend cette réserve et ce silence : l'obstination du roi et de M. da Costa pour l'indépendance avait déplu aux supérieurs ; les missionnaires venus d'Italie s'étaient dégoûtés et étaient repartis, à l'exception de M. Joffreu et d'un frère, qui restèrent avec M. da Costa. Celui-ci était mort en 1726. Il n'y avait donc plus de mission proprement dite, mais à peine une pierre d'attente abandonnée aux soins de la Providence ; nous verrons ce qu'elle deviendra. Mais reprenons notre histoire.

Munis d'un passeport de l'ambassadeur de Portugal à Rome,

quatre missionnaires et deux frères s'embarquèrent, le 16 janvier 1718, à Gênes, pour se rendre à Lisbonne et aider M. da Costa à fonder la nouvelle maison : c'étaient MM. Joseph Joffreu, Antoine Vacareza, Jean-Baptiste Rosselli, Joseph-Marie Cardelini, et les frères coadjuteurs Jean-Baptiste Marquisio et Marcelo.

M. Joffreu était Catalan; il a raconté, dans une lettre adressée au visiteur de la province romaine, les détails de leur voyage et de leur arrivée à Lisbonne. Ces détails méritent d'être rapportés. Voici comment s'exprime M. Joffreu :

« Très honoré confrère,

« Vous savez déjà, je pense, que nous avons eu une très mauvaise traversée. J'ai prié M. Torre, à qui M. Cardelini a écrit, de vous en faire part. Toutefois, maintenant que nous sommes tous arrivés au terme de notre voyage, je regarde comme une obligation rigoureuse pour moi, et comme un témoignage de mon respect et de mon affection pour vous, de vous en donner une narration succincte et fidèle.

« Je vous prie de la lire en public, pendant la récréation, puis de l'envoyer à la maison de SS.-Jean-et-Paul, et après, à l'Académie (maison dirigée alors par nos confrères, où vivaient quelques ecclésiastiques de mérite, parmi lesquels souvent on choisissait des évêques). L'affection que je porte à tous, *in Domino*, me fait désirer de leur être en même temps agréable à tous; je veux aussi les prier de m'aider à remercier Dieu, comme il le mérite, des bienfaits qu'il nous a accordés, durant le cours de notre voyage.

« Nous partîmes de Gênes dans le navire du capitaine Marion, le premier qui devait faire voile pour Lisbonne. C'était le 16 janvier, à midi, par un temps de pluie et de neige, mais avec un vent favorable. En quatre jours, malgré une furieuse tempête, dans la nuit de Saint-Antoine, nous fûmes en vue du golfe, mais nous n'y entrâmes point parce qu'il était fort agité. Pour cette raison, le 20, nous nous réfugiâmes dans le port de Bandolo (?), près de Toulon. Nous en sortîmes le 23, mais nous fûmes obligés d'y revenir le 24, à cause d'une horrible tempête qui se déchaîna dans le golfe, déchira nos voiles, remplit d'eau notre navire et nous jeta tous dans une grande frayeur, quoiqu'il ne soit arrivé aucun mal à personne.

« Le 25, c'était notre fête; on célébra la messe dans le navire, et on commença une mission et une neuvaine à saint François-Xavier.

« Le 26, nous nous remîmes en route, et, grâce à Dieu, nous pûmes traverser le golfe heureusement, mais non sans danger.

« Le 30, nous arrivions à Alicante, port d'Espagne; nous étions heureux de nous trouver là, sains et saufs, après avoir été grandement exposés; ainsi un navire qui venait avec nous, coula avec tout ce qu'il portait; cinq personnes seulement purent échapper. Un autre navire sombra également sous nos yeux, près d'Alicante; heureusement personne ne périt. En ce temps-là beaucoup d'autres navires se perdirent; il y en eut cinq sur les côtes d'Espagne et quarante dans la Manche, tant fut violente cette horrible tempête.

« Nous restâmes huit jours à Alicante, sans quitter notre navire.

« Le 8 février, nous fîmes voile pour Cadix, continuant notre mission à bord, et faisant une autre neuvaine à saint Joseph. La première nuit, nous essayâmes une bourrasque; ensuite, avec un vent tantôt favorable et tantôt contraire, nous arrivâmes, le 11, au détroit de Gibraltar, où pendant trois jours nous ne fîmes que louvoyer à cause des vents contraires. C'est alors que nous achevâmes notre mission; soixante personnes firent la sainte communion. Après la communion, il y eut vêpres chantées, et Dieu nous envoya un vent favorable qui nous permit, à l'entrée de la nuit du même jour, de pénétrer dans le détroit, et, le jour suivant, à midi, nous étions près de Cadix. Nous nous croyions bien en sûreté, lorsque nous nous trouvâmes tout à coup dans le plus grand danger : la force de la marée et des vents du large nous poussèrent deux milles trop loin, dans la baie, et, le soir de ce jour nous donnâmes, à pleines voiles, sur un écueil appelé *le Diamant*, de sorte que le navire, violemment secoué sur le rocher, tournait sur lui-même.

« Le capitaine, nous croyant tous perdus, fit tirer le canon d'alarme pour demander secours, mais personne n'entendit. Heureusement, au lieu des hommes, Dieu lui-même nous vint en aide, par l'intercession de saint Joseph, à qui nous fîmes une promesse : le navire se débarrassa des écueils tout seul et sans

faire une goutte d'eau. Tout le monde vit là un vrai miracle, et, grâce à la protection divine, nous pûmes entrer le jour suivant dans le port de Cadix.

« Malgré le besoin que j'avais d'aller à terre pour réparer mes forces épuisées, je restai à bord avec le frère Marcelo, qui n'aurait pas demandé mieux que de descendre. M. Vacareza, qui avait aussi beaucoup souffert pendant la traversée, prit, avec le frère Marquisio, la voie de terre pour Lisbonne, où il arriva le 8 mars.

« MM. Cardelini et Rozeli restèrent à terre chez un ami, qui, l'année précédente, se trouvait à Gênes comme convicteur.

« Sur l'ordre du capitaine, ils revinrent à bord, le 11 mars. Au moment où nous allions partir, il s'éleva une tempête si forte qu'elle nous obligea à suspendre notre voyage, nous fit beaucoup souffrir dans la rade jusqu'au 22, et nous mit en grand danger; en effet, quatre navires qui se trouvaient près de nous brisèrent leurs ancres et ne se sauvèrent qu'en mettant à la voile; un autre navire fut jeté à la côte. Enfin, le 22, nous mîmes à la voile, et en deux jours, avec un vent favorable, nous arrivâmes au cap Saint-Vincent, qui est frontière de Portugal. Là un vent contraire nous attendait; il nous éloigna de la terre et nous força de nous écarter de plusieurs lieues au large. Le 25, un navire sous pavillon anglais se dirigea sur nous; il est probable que c'était un corsaire du Maroc qui donnait chasse à tout ce qu'il rencontrait; nous nous mîmes sous les armes, mais arrivés à une portée de canon, les pirates reconnurent qu'ils étaient moins forts que nous et ils se retirèrent. On ne peut se faire une idée de la promptitude avec laquelle les matelots, dans ces circonstances, savent mettre en ordre leur navire et le disposer pour le combat. En un quart d'heure tout était prêt.

« Le 28 et le 29, nous eûmes une autre tempête, et nous prîmes cent messes en l'honneur de saint Antoine, dont on faisait la neuvaine.

« Le 30, le vent étant devenu favorable, nous nous rapprochâmes de terre, et le 31, on jeta l'ancre dans le port de Setubal, à six lieues de Lisbonne. Nous avons tant souffert depuis notre départ, que tous nous résolûmes de venir par terre à Lisbonne.

« Le 1^{er} avril, nous quittions notre navire, salués par l'équipage

et par cinq coups de canon tirés en notre honneur. Arrivés à terre, nous prîmes un guide et des mulets; le même jour, au soir, nous arrivâmes à un endroit appelé *Coïna*; nous y passâmes la nuit pour attendre la marée et nous rendre à Lisbonne : il y avait trois lieues encore; il fallait traverser un canal et le Tage. A cette époque, c'était la route qu'on suivait quand on venait de Setubal à Lisbonne.

« Le jour suivant, au matin, c'était le 2, le samedi avant le dimanche de la Passion, nous nous embarquâmes, et à dix heures, après soixante-dix-sept jours d'un voyage extrêmement pénible, nous arrivions à Lisbonne, où nous fûmes reçus avec cordialité par notre supérieur, qui nous installa et nous traita comme le temps et le lieu le permettaient.

« Le dimanche, par ordre de Sa Majesté, nous fûmes admis à assister dans la chapelle à l'office patriarcal. La richesse des ornemens et la majesté des cérémonies nous rappelèrent en petit les offices et la majesté des cérémonies à Rome.

« Le 4, nous visitâmes le Patriarche, qui, de suite, nous donna tous la faculté de confesser. Le même jour, nous allâmes aussi faire visite à Mgr le nonce et au cardinal. Le 5, nous fûmes reçus en audience par Sa Majesté, qui se leva quand nous nous présentâmes pour lui baiser la main, et qui se tint debout tout le temps. Il nous remercia d'être venus à son palais; il nous dit qu'il se réjouissait de nous voir tous bien portants après une si longue navigation, et qu'il espérait que notre arrivée servirait à la gloire de Dieu et serait une source d'avantages spirituels pour son royaume. Moi aussi j'ai cette espérance, pourvu que l'amour et la charité, qui ont duré tout le voyage et qui règnent actuellement dans cette maison, persévèrent toujours et augmentent de plus en plus. Pour cela, je compte sur la bonté de Dieu et sur le secours de vos prières, et de celles de tous nos bien-aimés confrères les missionnaires de Rome, que je veux toujours garder dans ma mémoire et dans mon cœur, malgré la grande distance qui nous sépare. Je me recommande à eux en Notre-Seigneur, et en même temps je baise très humblement les mains de Votre Révérence »

JOFFREU.

PROVINCE DE CRACOVIE

Lettre de M. BONKOWSKI, prêtre de la Mission, à M. PÉMARTIN, secrétaire général.

Cracovie, 23 décembre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE

La grâce de Notre Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je viens de nouveau vous entretenir de nos petits travaux apostoliques, je dois cependant vous avouer que je ne le fais que parce que notre excellent visiteur, M. Soubieille, et notre jeune confrère, M. Lechevallier, m'ont assuré que les relations de nos missions font toujours un grand plaisir à Paris. Sans cet encouragement, je ne me serais pas permis de vous adresser ma longue missive, de crainte de tomber dans des répétitions qui sont ordinairement ennuyeuses; cela peut arriver cependant facilement, car le retour des âmes à Dieu s'opère à peu près de la même manière partout, du moins quant aux signes extérieurs; les différentes nuances si touchantes du travail de la grâce dans chacune restant un secret qui ne sera révélé qu'au grand jour du jugement dernier, où la miséricorde infinie de Dieu envers les pauvres pécheurs se manifestera dans tout son éclat.

Donc, pour vous faire plaisir, mon cher et honoré confrère, je mets en ordre mes souvenirs et je commence mes relations par notre première mission qui a été donnée à Rozdol.

Gloire, honneur et reconnaissance soient à Dieu qui, dans sa miséricorde infinie, a daigné cette année encore verser sur nos

missions ses grâces et ses bénédictions avec la même abondance que les années précédentes.

Nous sommes arrivés à Rozdol le 25 mai ; et nous sommes descendus dans la maison de nos sœurs qui avaient préparé d'avance pour chacun de nous une petite chambre, où nous étions très tranquilles. Vers cinq heures du soir, au moment même où nous comptions faire l'ouverture de la mission, s'élève un orage épouvantable ; une pluie torrentielle, le tonnerre, les éclairs ne cessaient pas un seul instant ; les coups de foudre retentissaient souvent. Nous perdions déjà l'espoir de pouvoir ouvrir notre mission, lorsque vers les sept heures le tonnerre cessa. A sept heures et demie on sonna toutes les cloches ; en même temps, quelques coups de canon furent tirés et, malgré la pluie qui continuait, l'église qui est assez vaste a été bientôt comble. Nous réussîmes ainsi à faire l'ouverture de notre mission ce soir même, quoique à une heure un peu avancée.

Ce sont les pères Carmes *antiquæ observantiæ* qui ont la direction de la paroisse ; ils y sont au nombre de cinq ; malgré cela, depuis le premier jour nous fûmes surchargés de travail. Pendant tout le temps de la mission, depuis cinq heures du matin jusqu'au soir bien tard, les fidèles remplissaient l'église, et les confessionnaux étaient on peut dire assiégés. Les pères Carmes y étaient aussi tous les jours ; mais tout le monde presque se pressait autour de nous, si bien que ces bons religieux quittaient les confessionnaux et tout le travail retombait sur nous. Les confessions étaient à peu près toutes générales, à part quelques petites exceptions. A la fin de la mission, les quatre derniers jours, plusieurs prêtres sont venus nous aider ; les fidèles étaient si nombreux que ni l'église, ni le cimetière ne pouvaient les contenir ; tous les confessionnaux alors étaient également assiégés ; chacun se pressait où il pouvait pour déposer le fardeau de sa conscience. Autant que nous pûmes le remarquer, tous les confesseurs écoutaient avec beaucoup de persévérance les confessions générales. Voyant cela, nous avons rendu grâces à Dieu, qui a voulu faire de nous des instruments de salut pour tant d'âmes qui étaient sur le bord de l'enfer, et qui, sans cette mission, se seraient éternellement perdues.

Avec l'aide de nos Sœurs, nous organisâmes la première Communion et une procession solennelle le jour de la consécration de la paroisse à Marie Immaculée; elles nous ont aidés aussi pour élever dans le cimetière un autel et une chaire, et, dans bien d'autres occasions, elles nous ont été d'un grand secours. Aussi dans les paroisses, où sont nos Sœurs, l'ordre de la mission nous est toujours plus facile: Plus de trois mille personnes firent ici la Sainte-Communion; neuf cents furent inscrites dans la confrérie de la tempérance; cinq cent quarante-six furent revêtues du scapulaire de la Passion.

Il serait bien à désirer que l'on renouvelât la mission à Rozdol, ne serait-ce que pendant trois jours. Ici la population se réunit volontiers en grand nombre pour entendre la parole divine, et désire procurer la gloire de Dieu; mais le vice d'ivrognerie corrompt cette paroisse. Nous avons laissé beaucoup d'entre eux hésitants pour se mettre de la confrérie de la tempérance et nous sommes persuadés qu'une mission de quelques jours achèverait leur conversion.

Nous terminâmes ces exercices, comme à l'ordinaire, par l'érection d'une croix et en annonçant pour le lendemain l'office des Morts. Bien tard, après le coucher du soleil, les chants pieux retentirent tout à coup autour de l'église. Regardant par la fenêtre, nous vîmes la croix toute en feu; une multitude de lampes la couvraient du haut en bas, et le peuple en masse, pieusement agenouillé, chantait ses louanges. Ces chants durèrent jusqu'à minuit. Nous en rendîmes grâce au Seigneur du fond de notre cœur; car, il nous semblait que cet adorable signe de notre salut, honoré par cette bonne population avec un tel enthousiasme, et de son propre mouvement, lui rappellerait, sans cesse, les enseignements reçus pendant la mission, et les résolutions prises pour l'amendement de la vie. Fasse le Seigneur que le succès couronne nos espérances!

Lorsque M. le Curé, faisant ses adieux, nous adressa quelques paroles de remerciement pour nos travaux, le peuple qui remplissait l'église, s'écria en chœur: « Dieu vous le rende! Dieu vous le rende! Que Dieu vous rende le centuple! » C'est ainsi que, le 8 juin, se termina notre mission à Rozdol, et le jour même

nous retournâmes à Léopol, pour nous rendre ensuite à Leszniow, situé dans une autre partie de la Galicie.

Leszniow. — Le 11 juin, nous quittâmes Léopol; nous eûmes le chemin de fer jusqu'à Brody, et ensuite trois heures de voiture par un chemin très sablonneux. En approchant de Leszniow, un triste spectacle se présenta à nos yeux : l'église et un grand couvent étaient brûlés; au-dessus de leurs ruines s'élevaient les cheminées toutes noires, la tour renversée à moitié, les fenêtres et les portes brûlées; toutes les cloches étant fondues, on en apercevait une petite suspendue sur un arbre. Ce sont ces ruines qui devinrent la station de notre mission. Les bons religieux de Saint-François (les Pères Bernardins), qui ont la direction de cette paroisse, firent leur possible pour préparer une pauvre petite chambre pour chacun de nous. Malheureusement, pendant tout le temps de la mission, il y a eu une pluie battante, et naturellement l'eau remplissait la maison sans toit. Dans les corridors, on voyait une mare boueuse comme dans les rues. Une partie considérable du bourg a été aussi détruite par le feu. L'incendie commença dans le couvent; un vent violent porta le feu sur le bourg; les pauvres sont restés sans abri. De là une grande colère (quoique injuste) contre le clergé de l'endroit. Pour ce motif, une vingtaine de personnes, à peine, se réunirent à l'église pour l'ouverture de la mission. En attendant, un événement extraordinaire eut lieu. Le rabbin de Leszniow lança la malédiction sur les prêtres parce que, dit-il, à cause d'eux beaucoup de maisons juives et leur synagogue avaient été brûlées. Quelques jours après, il se rendit à Zalosce pour inviter tous les juifs à faire des prières publiques afin d'attirer les châtimens de Dieu sur les prêtres de Leszniow. La nuit même qui suivit son arrivée, un incendie éclata à Zalosce et ce malheureux rabbin avec sa fille périrent dans les flammes. Cette nouvelle s'étant répandue parmi le peuple produisit une grande impression, et les fidèles commencèrent à se réunir dans l'église. Le travail cependant allait ici difficilement; car, d'abord, les pauvres gens, par suite d'un tel malheur, avaient bien des soucis; puis, ceux qui venaient des villages pour prendre part à la mission, ne trouvant pas d'abri dans le bourg incendié, ne pouvaient y séjourner.

Seize cents personnes firent ici la sainte communion, et quatre cents à peine s'inscrivirent dans la confrérie de la tempérance. Les paroissiens se réconcilièrent avec le curé, et le remercièrent avec effusion de cœur de la mission qu'il leur avait procurée, laquelle releva leur courage abattu par le malheur, réveilla et ranima leur confiance dans la providence de Dieu. Le bon curé qui, avait été très affecté de ce malheur, fut aussi consolé et retrouva la paix.

L'incendie avait éclaté sur le toit du couvent, le Vendredi saint, après l'office du matin; le peuple s'empressa d'éteindre le feu, lorsque tout à coup retentit le cri : « le bourg brûle aussi ! » Tous coururent porter secours à leurs maisons; les religieux, seuls avec leurs domestiques, restèrent pour secourir le couvent et l'église.

Le divin Maître les assista d'une manière vraiment miraculeuse, car au milieu des flammes dévorantes qui menaçaient de tout engloutir, rien n'a été endommagé dans l'intérieur de l'église. « La plus grande douleur, mon cœur l'éprouva le Samedi saint, nous dit le Père Gardien. Je commençai la sainte Messe, et lorsque, en chantant *Gloria*, les cloches restèrent muettes, la pensée me vint : ah ! ces belles cloches retentirent ici pour la dernière fois, Jeudi saint, annonçant la gloire de Dieu, et se turent pour l'éternité ! Une douleur violente pénétra mon cœur, et je suis tombé sans connaissance au pied de l'autel ! Cette mission ôta le poids de mon cœur ; j'ai la confiance que je verrai l'église et le couvent sortir des ruines. » Nous cherchâmes à le consoler et le reconforter, l'engageant à mettre toute sa confiance en Dieu, et ce ne fut pas en vain ; les nouvelles que nous eûmes de Leszniow nous disent que le couvent et l'église sont déjà recouverts d'un toit, et les paroissiens, quoique très pauvres, viennent activement à son secours. Cette mission a donc eu pour résultat un grand bien ; elle servit à réconcilier le peuple avec le clergé, et à relever son courage abattu, en ranimant sa confiance dans le secours de Dieu. Nous terminâmes notre mission le 22 juin, remerciant Dieu des tristesses et des incommodités, comme aussi des consolations qu'il lui a plu de nous donner ici.

Narol. — Nous partimes de Leszniow le 25 juin ; nous cou-

châmes à Rawa, où M. le Curé nous invita à renouveler, à notre retour, la mission que nous y avons donnée l'année dernière. Le lendemain, après la sainte Messe, nous nous mîmes de nouveau en route, et nous arrivâmes à Narol avant midi. Tout y était préparé pour nous recevoir : un autel et une chaire dressés au cimetière; à l'église restaurée, où tout respirait l'ordre et la propreté, les autels ornés comme pour une grande fête. A deux cents pas de là se trouvait une autre église de la paroisse de Lipsk; après dîner nous nous y rendîmes pour présenter nos hommages au curé, prêtre très respectable. Il nous accueillit très cordialement, en nous disant que ce soir, avant l'ouverture de la mission, il viendrait à Narol processionnellement avec son vicaire et ses paroissiens, et y resterait jusqu'à la fin de ces exercices.

Vers cinq heures on vint avertir que la procession de Lipsk approchait. M. le Curé se rendit à sa rencontre avec les membres de la confrérie, en nous priant d'attendre au presbytère jusqu'à ce que les fidèles eussent pris leurs places à l'église, et que tout fût prêt pour l'ouverture de la mission. Un moment après nous aperçûmes que la procession, qui comptait deux mille hommes au moins, s'arrêtait devant notre habitation. On vint nous dire que M. le Curé nous priait de nous rendre à l'église, mais à peine fûmes-nous sortis, que nous comprîmes qu'une ovation avait été préparée en notre honneur.

Il ne convenait pas, et il n'était pas même possible de reculer. Et voilà qu'une vingtaine de petites filles de campagne, vêtues de blanc et portant des corbeilles de fleurs se placent devant nous, tandis que tout le peuple commence à chanter en polonais le psaume XC : *Qui habitat in adjutorio Altissimi*,¹ etc.

La procession se dirigea vers l'église; les petites filles jetaient des fleurs sous nos pieds et sur nous, tellement que nous arrivâmes, on peut dire, à l'autel sous une pluie de fleurs. Cela nous confondait et humiliait, et nous cherchions dans notre esprit un

1. Ce psaume, paraphrasé en forme de cantique, est une prière journalière en Pologne; les enfants le savent. On le récite le matin et le soir dans les familles; on le chante en travaillant, dans les voyages, on le récite quand on redoute un malheur, comme aussi pour remercier Dieu d'un bienfait reçu.

moyen pour l'empêcher partout ailleurs, mais il me vint en pensée que saint Vincent-Ferrier, arrivant pour donner une mission, acceptait tous les hommages qui lui étaient rendus, afin que le peuple écoutât avec plus de respect sa parole ; nous nous dîmes donc : ce sera, sans doute, utile pour nos travaux, puisque cela arriva à notre insu et sans que nous le voulions.

Nous commençâmes notre mission par l'invocation au Saint-Esprit, et nous suivîmes l'ordre qui est ordinairement suivi dans nos missions ; tous les jours nous faisons cinq et quelquefois huit instructions. Pendant toute la durée de la mission, non seulement l'église et la sacristie étaient remplies du peuple, mais aussi le cimetière : il fallait percer la foule pour arriver à l'autel ou au confessionnal, et cela depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Il était impossible de faire les instructions à l'église ; c'était donc au cimetière que nous les faisons, et, les derniers jours surtout, nous avons plus de dix mille auditeurs à chaque instruction. Cette masse du peuple écoutait avec tant d'attention, qu'on eût dit qu'il ne respirait pas ; le chant seul des oiseaux perchés sur les branches des arbres interrompait ce calme ; il semblait que par leur gazouillement ils voulaient dire leur joie de ce que la gloire de Dieu était procurée.

Avec une sollicitude toute particulière, nous cherchions à donner nos soins aux Grecs-Unis, venus de la Pologne russe et dignes de tous les égards ; ils étaient plus de deux mille. Pauvres gens ! mais ce sont des âmes vraiment fortes et saintes. On fusilla un grand nombre d'entre eux, en les forçant d'embrasser le schisme ; et parmi les victimes, il y avait non seulement des hommes, mais aussi des mères avec des petits enfants qu'elles avaient dans leurs bras, des jeunes filles et garçons. D'autres furent exilés en Sibérie. D'autres encore furent dépouillés de tout : on leur prit les bœufs, les vaches, les chevaux ; on vendit leurs provisions de blé, afin de les forcer à apostasier ; rien cependant n'a pu les ébranler. Depuis quelque temps on les laisse en paix ; mais ils n'ont plus ni leurs églises, ni leurs prêtres : quelques-uns de ces derniers se sont sauvés en Galicie ; quelques autres ont été exilés en Sibérie, et le reste malheureusement embrassa le schisme ; leurs églises furent converties en églises schismatiques. C'était donc ce genre de

pénitents qui entouraient nos confessionnaux. Ils avouaient qu'ils ne s'étaient pas confessés depuis cinq et six ans ; et à la question : Pourquoi ? — ils répondaient : nos prêtres ont apostasié ; quant aux prêtres du rite latin, nous n'osions pas nous adresser à eux de peur de les faire envoyer en Sibérie (comme cela a eu lieu dans plusieurs paroisses) ; nous les ménageons, afin qu'ils puissent nous procurer les consolations de notre sainte religion à l'heure suprême, au moment de notre mort. Et parmi ces pénitents, il y en eut beaucoup dont la vie a été si sainte que nous ne pouvions trouver matière à l'absolution. Avant de partir, ils nous ont soigneusement questionnés sur les lieux et le temps où nous comptions donner encore nos missions, afin que les autres, leurs infortunés compatriotes et coreligionnaires, puissent en profiter. En effet, en automne, il y en a eu beaucoup à Tartakow et à Brody.

Notre mission touchait à son terme ; et pour donner la bénédiction papale, nous choisîmes le jour de la fête de Saint-Cyrille et Saint-Méthode, afin de bénir au nom du Saint-Père ceux qui avaient pris part à ces exercices, à cette heure même où il donnait, à Rome, sa bénédiction à notre pèlerinage slave. Les fidèles accoururent en si grand nombre pour l'heure indiquée, que nous fûmes obligés de faire, au même moment, dans deux endroits différents, l'instruction avant la bénédiction.

(A suivre.)

PROVINCE DE
CONSTANTINOPLE

NOTICE SUR MA SŒUR MADELEINE GAIN

FILLE DE LA CHARITÉ

Née à Sigean (Aude), le 22 janvier 1823, et décédée à Constantinople,
le 15 novembre 1881.

Voici les quelques détails que nous recevons sur cette digne
fille de saint Vincent ¹ :

La province de Constantinople vient de faire une grande et
douloureuse perte dans la personne de la digne sœur Gain, supé-
rieure de l'Hôpital municipal de cette ville. Pendant les trente-
deux années (1849-1881) que la sœur Gain a passés à Constanti-

1. Nous allions publier, dans le dernier numéro des *Annales*, l'historique
de la fondation de l'Hôpital municipal de Constantinople, lorsque nous ap-
primes la mort de ma sœur Gain, qui nous avait envoyé ces notes.

Nous les publions aujourd'hui en les faisant précéder d'une petite notice
sur cette généreuse servante des pauvres.

Ma sœur Madeleine Gain, née le 22 janvier 1823, à Sigean (Aude).

A postulé à Narbonne, Hôtel-Dieu.

Est entrée le 1^{er} avril 1846.

A été placée : 1^o à Paris, paroisse Saint-Roch;

— 2^o à Constantinople, Miséricorde, en 1849, y a fait les pre-
miers vœux;

— 3^o — Saint-Esprit, en 1856;

— 4^o — Miséricorde, en 1856;

— 5^o — Hôpital municipal, en 1866.

Est décédée le 15 novembre 1881, à l'hôpital municipal de Constanti-
nople.

noble, elle s'est toujours montrée un instrument docile entre les mains de ses supérieurs. Son heureux et excellent caractère, joint à son grand esprit de foi, faisait qu'ils n'appréhendaient pas de la charger tantôt d'un office, tantôt d'un autre, suivant que les besoins ou les circonstances le demandaient. Aussi a-t-elle toujours pleinement réussi dans toutes les œuvres dont elle a été successivement chargée, soit au dispensaire, où elle s'est dévouée sans mesure tout le temps qu'elle y est restée, soit aux classes et aux ouvroirs, où elle s'est constamment fait aimer et respecter des enfants, à qui elle n'inspirait pas d'autre crainte que celle de ne faire de la peine. Toutes les dames qui ont été en relations avec elle, dans les différentes situations où elle s'est trouvée, n'ont qu'une voix pour louer son esprit charitable et conciliant, et elle a, toute sa vie, conservé cette aimable égalité d'humeur qui faisait le charme de la vie de famille dans les heures de délassement. Elle avait toujours quelque histoire édifiante ou trait intéressant à raconter. Aussi son absence faisait un grand vide sensible lorsque quelque occupation imprévue ou imposée par l'obéissance ou la charité, l'empêchait de se réunir à ses compagnes aux heures des récréations.

Quand la guerre de Crimée éclata, ma sœur Gain fut désignée pour diriger une ambulance, et ce fut pour cette dévouée servante des pauvres un vrai bonheur d'affronter tous les dangers de la peste démié, qui ne tarda pas à faire de nombreuses victimes parmi nos soldats. Le service des pauvres et des malades avait pour elle un attrait tout particulier. Elle racontait que lors de son entrée à la Communauté elle n'avait eu en vue que les misères des pauvres, ignorant même que les Filles de la Charité s'occupassent d'autres œuvres, notamment de l'instruction des enfants du peuple. Au moment où le choléra exerçait ses plus grands ravages, elle fut priée par une de ses compagnes de la remplacer dans la visite des pauvres malades qui en étaient atteints, et dont le nombre était immense. C'est là que la divine Providence semblait l'attendre pour en faire l'instrument de ses miséricordes, car un jour, au moment où elle était en train de tirer de son panier les médicaments destinés au soulagement de ces infortunés, elle vit venir à elle un médecin qui lui demanda si elle voudrait bien consentir à

soigner les cholériques d'une manière plus régulière, ajoutant que dans ce cas on tâcherait de les installer dans quelque maison spécialement affectée à ce service. « Très volontiers, monsieur, lui répondit la charitable sœur, si cela convient à ma supérieure. » C'était la respectable sœur Renault, qui lui dit d'aller elle-même sur les lieux et de voir comment pourrait s'opérer l'installation, qui fut faite à la satisfaction générale. A partir de ce jour, elle ne se donna plus de repos, tâchant, de concert avec ce charitable docteur, de donner asile au plus grand nombre possible de pestiférés. On lui adjoignit deux compagnes pour lui venir en aide, et toutes les trois firent de concert le *possible et l'impossible* pour procurer à ces infortunés tous les moyens de guérison ou de soulagement. Pendant toute la durée de cette terrible épidémie, elles durent subir bien des privations, obligées qu'elles étaient d'aller loger et prendre leurs repas à la Providence (c'était le nom de la maison), qui était très éloignée de l'hôpital. Ce fut là, sans nul doute, qu'elle contracta le premier germe de ses douloureuses infirmités, qui ne la quittèrent plus jusqu'à sa mort.

Quand le terrible fléau eut cessé ses ravages, et à la vue des services que cette ambulance avait rendus dans la ville, par les soins donnés aux malades de toute religion et de toute nationalité, il fut décidé qu'on demanderait à l'administration du sixième Cercle¹ de vouloir bien continuer, avec quelque amélioration, le même service pour les divers accidents qui pourraient se produire dans la ville, et notamment pour les maladies aiguës. Cette supplique fut prise en considération et agréée par le conseil municipal, qui était alors composé de membres très bienveillants. Mais le président ayant été peu après remplacé par un autre moins bien disposé, celui-ci se trouvant humilié d'avoir à traiter avec des étrangers, et surtout avec des femmes, pour l'administration d'un hôpital, donna ordre de le fermer. La bonne sœur Gain, ne se sentant pas le courage de jeter à la rue ces pauvres infortunés, eut l'air de ne pas comprendre et ne donna aucune suite à cette injonction. Les choses en restèrent au même

1. Le nom de Cercle est adopté à Constantinople comme celui d'arrondissement à Paris.

point pendant un certain temps, l'espace de seize ans environ. Dans cet intervalle, les mêmes ordres se renouvelèrent à plusieurs reprises, sans recevoir jamais d'exécution définitive. La sœur Gain eut toujours l'air de ne pas comprendre. L'hôpital fut conservé aux pauvres malades, mais les ressources diminuèrent bien sensiblement, par suite de cet état de sourde hostilité. Toutefois, grâce à la divine Providence et à la charité des âmes chrétiennes, le bien a continué à s'y faire, et tout fait espérer que l'œuvre de la bonne sœur Gain subsistera pendant de longues années encore.

Ces quelques lignes consacrées à la sœur Gain ne disent presque rien, en comparaison des louanges des habitants de Constantinople, à la mémoire de la *bonne sœur Madeleine*, comme on se plaisait à l'appeler. Les riches qu'elle a sollicités chrétiennement, sans importunité ; les pauvres qu'elle a toujours consolés, n'ont qu'une voix pour rendre hommage à ses rares vertus, surtout à sa grande et ingénieuse charité. A part les services rendus aux malades dans l'intérieur de l'hôpital, que de bien n'a-t-elle pas fait au dehors pour tous les pauvres en général, pour les pauvres honteux en particulier ! Rien ne lui coûtait pour venir en aide à ces infortunés, si bien compris par saint Vincent. Nu! malheureux ne se retirait d'auprès d'elle sans emporter, faute d'autre aumône, quand les ressources manquaient, le baume de quelques bonnes et charitables paroles qui leur remontaient et leur reconfortaient le cœur. Dans les derniers temps, lorsque sa tête malade ne pouvait plus soutenir de longues conversations, si on l'engageait à éconduire tel visiteur ou visiteuse dont l'indiscrete importunité la fatiguait malgré elle : « Non, non, répondait-elle, c'est une pauvre affligée, elle a tant de peines, il faut bien consoler ce membre souffrant de Jésus-Christ. » Et elle était toute heureuse de voir ces pauvres gens se retirer ou consolés, ou plus courageux à supporter les mille misères de la vie.

Partout le nom de la bonne sœur Madeleine a retenti : aux ambulances, dans les prisons, qu'elle a visitées quelque temps, faisant améliorer considérablement la position des malheureux condamnés, dans les cafés mêmes, car la plupart des blessés qui sont soignés à l'hôpital n'ayant reçu leurs blessures qu'après quelques querelles excitées par la boisson, se retrouvant ensuite, après leur

guérison, se disent les uns aux autres que s'ils sont de nouveau malades ils n'iront jamais ailleurs; enfin, il faudrait un journal pour enregistrer tout ce qui se dit à la louange de cette regrettée servante des pauvres, qui s'est endormie dans le Seigneur, le 15 novembre 1881, une heure après avoir reçu les derniers sacrements, sur son fauteuil, sans agonie, sans trouble, car cette âme d'élite craignait tant la mort pendant sa vie, qu'elle fut très étonnée de ce que trois mois avant sa mort cette frayeur eut complètement disparu pour faire place à une confiance et résignation admirables, ce qui vérifie à la lettre les promesses de saint Vincent : « Celui qui aura aimé les pauvres pendant sa vie verra sans effroi arriver le moment de sa mort. » Puisse-t-il en être ainsi pour toutes les Filles de la Charité !

Lettre de ma sœur GAIN à M. PÉMARTIN, secrétaire général.

Constantinople, Hôpital municipal de Saint-Vincent-de-Paul.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Selon le désir que vous m'avez témoigné d'avoir quelques détails sur notre Hôpital ottoman, je m'empresse d'en faire l'abrégé historique. Si nous ne lui avons donné le nom de Saint-Vincent-de-Paul, il serait juste de lui donner celui de Providence, car depuis que cette œuvre nous est confiée par les Turcs, l'action de la Providence pour la soutenir au milieu de grandes difficultés d'abord, et du manque de ressources ensuite, n'a cessé de se manifester d'une manière évidente.

Cet hôpital a succédé aux ambulances ouvertes lors du choléra en 1865. Voici comment ces ambulances nous furent confiées :

Il y avait plusieurs jours que le choléra sévissait à Constantinople, quand, le 26 juillet, venant de visiter les cholériques dans un quartier très pauvre de la ville, munie d'un panier dans lequel j'avais mis tout ce qui était nécessaire pour donner les premiers soins en pareil cas, je m'arrêtai au pied de la tour de Galata, dans

un café turc, changé la veille en ambulance par un médecin grec, M. le docteur Plessa. Là je fus émue et peinée de voir tant de victimes vouées à la mort, sans soins, sans consolation ; une stupeur étrange régnait autour d'elles. On les recueillait, on les entassait là, et ce digne médecin allait, venait, mais n'était nullement secondé dans son dévouement ; dès qu'il m'aperçut, il m'offrit spontanément le soin de ses malades.

Je le conduisis à ma sœur Renault, notre Visitatrice, qui accueillit favorablement sa demande ; puis il se présenta au président de la municipalité, Server Pacha, qui venait de l'autoriser à organiser une ambulance convenable, et lui dit résolument qu'il s'en chargerait, à condition que les Filles de la Charité en auraient la direction. Sa demande fut vite accueillie, le président dit même y avoir pensé aussi. Alors l'argent nécessaire fut mis à sa disposition, et le lendemain 27, de grand matin, nous prenions possession de notre ambulance. Un imam, nommé Mustapha, fut chargé du service religieux ; rigide observateur du Coran, mais sans fanatisme, il nous vit venir avec plaisir, et bientôt il voulut se joindre à nous pour servir nos malades : c'était un de nos meilleurs aides.

Notre ambulance, malheureusement trop petite, car elle ne pouvait contenir que trente lits, avait le plus souvent quarante à cinquante malades par jour. Nous étions obligées d'attendre le dernier soupir des uns pour caser les autres ; en attendant, nous leur donnions les premiers soins dans la cour, sous des tentes que M. Bergasse, agent principal d'une compagnie de bateaux à vapeur, avait fait poser à ses frais.

Ce bon monsieur, bravant l'effroi que causait en ce moment l'épidémie à Constantinople, venait chaque jour nous visiter, et nous aidait dans les soins les plus rebutants ; sa bourse était toujours à notre disposition ; sa bonté allait même jusqu'à nous apporter sous son bras du linge pour nos malades.

Notre dévoué médecin voyant l'impossibilité où nous étions de recevoir tous les cholériques qu'on nous amenait, organisa une autre ambulance à Féry-Keui¹, pour les convalescents, laquelle,

1. Féry-Keui, village sur le Bosphore, à peu de distance de Constantinople.

par sa position bien aérée, promettait à nos chers cholériques un prompt rétablissement ; chaque jour une voiture venait chercher ceux qui avaient heureusement surmonté la crise, pendant qu'on continuait de nous amener des moribonds.

La terreur devint générale à Constantinople ; elle étouffa, chez quelques-uns les meilleurs sentiments de la nature : une dame, appartenant à une riche famille, nous fut amenée ; son neveu, chez qui elle était, et ses voisins, la chassèrent de ses appartements, et elle vint mourir parmi nos pauvres. Une autre fois, c'était un jeune avocat étranger, qu'on chassait également de son logement à l'hôtel, au moment d'une crise de choléra. Ce jeune homme, revenu à la santé, ne cessait de louer notre sainte religion, dont les prêtres et les sœurs n'avaient pas peur et bravaient les dangers de l'épidémie.

C'étaient l'infidélité et le schisme qui avaient fait appel aux enfants de la vraie foi. Notre ambulance était une œuvre musulmane, organisée sous l'inspiration d'un médecin grec. La douce influence de la charité ne tarda pas à s'insinuer dans tous les esprits. Tous, tant Musulmans que Grecs, Israélites, etc., en subirent les heureuses conséquences.

La femme de l'imam de notre quartier eut le choléra ; j'accourus avec le médecin, et comme il m'était impossible de continuer à lui donner mes soins à cause des autres malades, je me fis remplacer par un infirmier, en lui laissant mes instructions. Celui-ci, qui parlait fort bien le turc, me dit qu'après notre départ, plusieurs imams, qui causaient ensemble auprès de la moribonde, dirent : « Oh ! maintenant les chrétiens sont nos frères, on ne peut plus les appeler giaours ; voyez comme ils nous aiment et nous soignent. »

Pendant près de deux mois que sévit le choléra, bien des traits édifiants de conversion vinrent consoler nos cœurs du triste spectacle d'une si terrible épidémie, qui ne nous offrait que des morts et des mourants ; nous en citerons quelques-uns :

— Un vieillard israélite, âgé de soixante-dix-huit ans, eut une attaque et tomba dans le feu ; on nous l'amena ; quand on détacha les vêtements collés à sa peau, son corps ne forma qu'une plaie :

le feu n'avait respecté que sa tête, ses côtes étaient carbonisées; une odeur infecte s'exhalait de tous ses membres; les infirmiers reculèrent d'horreur. Le malheureux, au milieu d'atroces souffrances, conservait toute sa connaissance; j'en profitai pour l'instruire et lui parler des châtimens réservés à l'homme coupable, dont les souffrances de cette vie n'étaient qu'une figure, et de la miséricorde du Dieu des chrétiens, qui était le même que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Il vécut encore deux jours, pendant lesquels je l'instruisais en lui donnant mes soins; touché par la grâce, il reçut le baptême en implorant la miséricorde du Seigneur.

— Un musulman hydropique se fit transporter chez nous. Nous n'avions pas de lit vide, et, comme notre règlement n'admet pas d'incurables, je lui dis d'aller au grand hôpital turc, à Stamboul. Il refusa d'y aller; j'insistai, et je me mis en devoir d'aller à la paroisse pour entendre la sainte messe. En sortant, je vis l'infortuné malade couché sur le seuil de la porte, et il me dit : « Puisque tu ne peux pas me prendre, je mourrai ici, devant ta porte, je n'irai pas à l'autre hôpital, on y est trop mal; toi, tu es ma mère. »

Malgré la pluie, qui tombait bien fort dans ce moment, le pauvre malade avait pris un tel parti, il y semblait résigné, il fallait qu'il fût bien malheureux...

Je le fis vite entrer, on lui donna du linge, et, en attendant un lit vacant, nous le mîmes à terre sur une paille.

Le lendemain, un malade mourut, et, lui faisant place, il eut un bon lit. Jamais malade ne se montra aussi reconnaissant. Comme son état réclamait des soins plus assidus, il nous en remerciait chaque fois avec une touchante expression.

Le quatrième jour, se sentant plus mal, il me dit : « Ma sœur, donnez-moi votre chapelet. » Je crus qu'il se trompait et je lui montrai en hésitant celui que je tenais dans mes mains. « Non, reprit-il en portant ses regards sur le chapelet de côté, donnez-moi, c'est votre croix que je veux. » Et la baisant avec respect, il s'écria : « *Je veux baiser cette croix dont la religion m'a recueilli quand tout le monde me repoussait.* » Et il fondait en larmes.

Je l'instruisis, à l'instant, des principaux mystères de la foi, il reçut le baptême et mourut le même soir, pendant que nous récitâmes les litanies de la sainte Vierge; lui, pressant toujours dans ses mains la croix de notre chapelet.

— Un marin grec, que nous connaissions depuis quelque temps, vint nous donner avis qu'un jeune Français était moribond à l'hôpital grec des Sept-Tours. Craignant qu'il ne mourût sans les secours de notre sainte religion, j'envoyai une voiture et un infirmier pour le chercher. Il en était temps. Atteint de dysenterie depuis plusieurs mois, il faisait pitié à voir; de son corps tout décharné s'exhalait une grande puanteur, causée par plusieurs plaies occasionnées par un trop long séjour au lit. Nous crûmes qu'il mourrait la même nuit. Cependant, après un peu de repos dans un bon lit, quelques soins et surtout, comme il nous le dit, la joie de se trouver parmi des sœurs françaises, lui donnèrent un mieux dont nous profitâmes pour lui parler du bon Dieu.

C'était un enfant prodigue du côté de Dieu et de sa famille; son éducation avait dû être soignée, mais il avait eu le malheur de perdre de bonne heure ses parents; il n'avait à Paris, lieu de sa naissance, qu'un frère et une sœur dont il s'était éloigné bien jeune, voulant jouir à son aise de sa liberté, et, pour éviter toute poursuite, il s'était embarqué sur un navire qui faisait voile pour Constantinople. Là, il avait déserté son bord, et depuis trois ans il vivait sans protection, sans asile, dans la société de quelques marins grecs avec lesquels il partageait le gain que produisait le travail journalier d'une pauvre petite barque dans le Bosphore.

Cette vie errante et vagabonde lui donnait souvent des remords, mais ce qui lui était surtout pénible, c'était le langage grossier de son entourage. Jamais, m'a-t-il dit, il n'avait pu s'y habituer. D'un autre côté, il ne se sentait pas le courage de retourner en France dans l'état de dénûment dans lequel il se trouvait; puis, la mauvaise nourriture, à laquelle il n'était pas habitué, avait ruiné sa santé; il souffrait depuis un an d'une dysenterie qui lui enlevait chaque jour ses forces et son énergie.

Le bon Dieu le laissa dix jours avec nous, dix jours de grâce

et de miséricorde pour lui. Oh ! qu'il était touchant dans ses souffrances ! « Je souffre beaucoup, nous disait-il, mais je le mérite. » Il voulait faire sa confession tout haut, tout haut il demandait pardon à Dieu, avec des expressions qui faisaient fondre en larmes ; et lorsque le prêtre lui administra le sacrement de l'extrême-onction, qu'il avait demandé lui-même, il étendait les mains et disait « Mon Dieu, pardonnez-moi tous mes péchés ! »

Avant de recevoir Notre-Seigneur, il fit à haute voix son acte de contrition et fondit en larmes ; c'était la première et dernière fois que Jésus venait dans cette âme que le repentir et la souffrance avaient purifiée. Sa mort fut douce et calme, il l'attendit jusqu'au lendemain dans la prière, qui était toujours l'expression du repentir ; il n'avait pas encore dix-huit ans.

— Nous avions à l'hôpital un malade luthérien atteint de phthisie. Très poli et peu exigeant, il ne demandait qu'à être laissé tranquille, et nous nous rendions à son désir.

Or, le 31 décembre, dans la nuit, pendant que je veillais nos malades, un Turc, en face son lit, rendit le dernier soupir ; la veille, un autre musulman était mort dans la même salle ; il m'appela en me disant : « Ma sœur, est-ce que vous allez me laisser emporter comme ces gens-là ? Mais moi je suis chrétien. — Que voulez-vous que je fasse ? Quelle consolation puis-je vous donner ? Vous m'avez dit de vous laisser tranquille. » L'idée me vint de lui offrir une médaille miraculeuse, qu'il accepta avec plaisir ; dès lors, je compris que Dieu avait des desseins de salut sur cette âme. Il me fit quelques questions sur la sainte Vierge, le culte des saints et la confession. Mes réponses parurent le satisfaire. Le curé de la paroisse vint l'instruire les jours suivants, et le beau jour de l'Épiphanie, notre protestant abjurait ses erreurs, recevait le baptême, sous condition, et, le lendemain, faisait sa première communion.

Le 23 janvier suivant, après avoir demandé lui-même les derniers sacrements et donné les marques les plus certaines d'une vraie conversion, il rendait son âme à Dieu avec calme et résignation.

Pendant son agonie, qui fut longue et pénible, il tenait dans sa

main une croix indulgenciée par le Saint-Père; il disait par moments, avec l'expression de la douleur : « Mon Dieu, où êtes-vous? » Nous étions deux pour prier tour à tour à côté de son lit, et je remarquai que lorsque je faisais une pose en récitant le chapelet, il se retournait pour me dire : « Ma sœur, priez encore, cela me soulage. »

Mais ses derniers moments furent bien doux et son dernier soupir sans effort; on eût dit ensuite qu'il dormait.

— Un israélite atteint d'une maladie de foie se fit conduire chez nous; sa mère le suivait en pleurant, ne comprenant pas pourquoi il ne voulait pas rester chez elle pour y être soigné, comme elle en avait les moyens; mais le malade me dit tout bas : « Ma sœur, gardez-moi, je vous en prie, je sens que je vais mourir, et je veux mourir chrétien. »

Ce jeune homme avait passé deux ans auprès d'un prêtre qui l'avait instruit de notre sainte religion; obligé de retourner dans sa famille, il avait craint de témoigner le désir de se faire catholique; mais, étant tombé malade, son désir se réveilla plus vif que jamais. Il avait une grande dévotion à la très sainte Vierge et à la sainte Croix, ne cessant de leur adresser des aspirations et oraisons jaculatoires des plus touchantes. M. l'aumônier le voyant très instruit et désireux de recevoir le baptême, le lui administra, mais en secret, à cause de sa famille qui était très fanatique. Il voulut s'appeler Marie Crux, vécut ensuite deux jours pendant lesquels il ne cessa de prier et de remercier Dieu d'être chrétien.

Il parlait de sa mort avec joie : « Mes parents, nous disait-il, voudront ensevelir mon corps; laissez-les faire, cela m'est bien égal, puisque mon âme sera avec le bon Dieu. »

Il fit la mort la plus douce et la plus calme, n'eut pas d'agonie, et sa physionomie conserva cette expression de bonheur qu'elle avait lorsqu'il parlait du bon Dieu et qui nous édifiait tous.

Bien consolante aussi était la pensée de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, au sein même de l'islamisme. Ah! que

la fatigue d'une journée accablante par la chaleur et le travail, nous paraissait peu de chose ! Nous n'avions pas de logement à l'hôpital ; nous étions obligées de nous y rendre de grand matin, pour le quitter le soir, le plus tard possible, et d'aller prendre notre repas de midi à la maison centrale.

Quelquefois le service de nos malades ne nous permettant pas de les quitter, nous achetions un peu de lait et, avec un morceau de pain, nous prenions ce repas de midi, dans la seule petite pièce disponible.

Le plus pénible dans tout cela était de quitter nos chers malades ; nous en trouvions toujours le matin six à huit de moins ; nous en perdions jusqu'à treize par jour.

Une fois, prise moi-même par les symptômes du choléra, pendant que je suivais la visite du médecin, je quittai brusquement la salle et courus à la maison centrale. Tout le long du chemin, je disais presque tout haut : « Mon Dieu ! pas encore, je vous en supplie, ne me prenez pas ; laissez-moi servir les pauvres, et plus les crampes étreignaient mes jambes, plus ma prière était fervente. » Je ne dis rien à personne, en me rendant au dortoir, pour ne pas d'abord effrayer nos sœurs. Mais une d'elles m'apercevant me prodigua les soins voulus. Je souffris beaucoup toute la journée, et la nuit, une heureuse réaction me fit surmonter cette crise. Je n'étais pas prête pour le ciel, et il y avait trop à faire sur la terre.

Nous n'étions que deux d'abord, sœur Eulalie Eynaud¹ et moi, puis sœur Isabelle vint nous aider². Bientôt quatre sœurs, envoyées par la Communauté pour le soin des cholériques, nous arrivèrent de France, ce qui permit à sœur Eulalie et à sœur Isabelle de rentrer à la maison centrale, où leur présence était bien nécessaire.

Deux des sœurs nouvellement arrivées, sœur Angèle et sœur Maria, furent placées à l'ambulance de Féry-Keui, que dirigeait sœur Sachet ; les deux autres, sœur Fleury et sœur Valette, res-

1. Sœur Eulalie Eynaud est morte du typhus le 1^{er} mars, l'année dernière, au service des émigrés.

2. Sœur Isabelle Donbrowska est décédée à la Maison centrale le 17 décembre 1875.

tèrent chez nous. Nous étions au 24 août, l'épidémie avait alors bien diminué; mais la petite vérole s'étant déclarée à la suite, nos sœurs furent d'un grand secours.

Nous n'avions pas la consolation d'avoir de chapelle dans notre ambulance, mais le bon Maître nous visitait souvent en venant se donner à nos malades par la sainte communion. Un matin, M. le curé de la paroisse avait apporté le saint ciboire, mais la malade pour lequel il avait été appelé, pris par de violents vomissements, ne put que se confesser; pendant ce temps, il déposa le précieux trésor sur une petite table qui nous servait de bureau et de pharmacie; là, après avoir tout débarrassé, nous posâmes deux cierges et des fleurs.

Profitant de la présence de Jésus parmi nous, nous lui demandâmes de faire succéder à notre ambulance qui touchait à sa fin, un hôpital pour nos chers pauvres. Cette prière fut accueillie par le cœur compatissant du bon Maître. S. Ex. Server Pacha, président de la municipalité, satisfait des résultats obtenus dans notre ambulance, où nous avons reçu depuis le 26 juillet jusqu'au 20 septembre au delà de cinq cents cholériques, dont plus de la moitié étaient sortis guéris, fit une motion touchante à son conseil, qui vota à l'unanimité la création d'un hôpital de cinquante lits, destiné au traitement des pauvres malades, sans distinction de culte et de nationalité. Ce décret, qui reçut la plus grande publicité, nous confia entièrement le soin des malades. En attendant la construction d'un hôpital, on fit des réparations à notre ambulance, et on nous prépara un logement. Nous n'y entrâmes que le 16 mai 1866. Ce jour-là même, M. Devin, en surplis, et en étole accompagné de M. Mailly, bénit non seulement notre demeure, mais encore les salles de nos malades.

Elle était touchante, cette simple cérémonie religieuse, faite en toute liberté dans un établissement musulman. Nos infirmiers et l'imam suivaient avec recueillement, et nous disions au fond du cœur: Mon Dieu! que votre règne arrive!... Le démon fut jaloux de cette œuvre comme de toutes celles qui tendent à renverser son empire dans les âmes; il voulut l'étouffer dans son berceau. Mille difficultés surgirent alors; la Communauté armé-

nienne catholique, dont un des principaux membres faisait partie du conseil municipal, voulut confondre notre hôpital dans le sien; notre médecin s'y opposa et le voulut indépendant. Notre président ayant été envoyé en Égypte, chargé d'une mission extraordinaire par le gouvernement, on profita de son absence pour chercher à détruire entièrement cette œuvre. Son remplaçant, Méhémet Efendi, nous fut hostile. C'était en hiver; nous souffrions excessivement du froid avec nos malades; nos salles étaient mal fermées, et les châssis de nos croisées laissaient pénétrer la neige sur les lits de nos chers malades. Autorisées à chercher un autre logement, nous ne pouvions en trouver un; c'était tantôt une vaste maison qui ne convenait pas ou qui inspirait des craintes en cas d'incendie: tantôt une autre qui aurait bien convenu, mais qu'on nous refusait, parce qu'on ne voulait pas la louer pour un hôpital.

Enfin, après mille difficultés de tout genre, le 27 juin 1867, le conseil municipal nous donnait l'ordre de ne plus recevoir de malades, et priait le docteur de cesser ses soins; quelques jours plus tard, le président mis à la place de Server Pacha pendant son absence, nous faisait demander la liste des malades et celle du matériel de l'hôpital.

Nous implorâmes le secours de tous nos saints protecteurs du ciel; puis me rappelant la dévotion qu'avait notre mère Lesueur aux âmes du purgatoire, et que, peu de temps après les massacres de Syrie, l'ordre ayant été donné par notre très honoré Père, M. Étienne, d'évacuer Constantinople, dans notre douleur de nous éloigner d'une mission qui nous était chère, nous nous adressâmes à ces chères âmes, et que par leur intercession nous obtînmes de rester, je promis à Dieu que, si contre toute espérance, il conservait l'asile de nos pauvres, je dédierais la chapelle de l'établissement aux Ames du purgatoire, et j'y établissais l'Association en leur faveur.

J'allai ensuite à la Maison centrale dire tout mon chagrin à ma sœur Renault, notre Visitatrice: il n'y avait plus aucune apparence de conserver notre hôpital, puisque la municipalité qui devait le maintenir n'en voulait plus. Cette nouvelle l'affligea jusqu'aux larmes. « Venez, me dit-elle, en m'entraînant vers la

chapelle, allons prier Notre-Dame des Causes perdues; la vôtre, assurément, est bien de ce nombre.»

Ce fut avec grande ferveur que nous implorâmes Marie pour conserver une maison à nos pauvres.

Cependant on continuait de nous amener des malades; mon cœur se brisait à la pensée de leur refuser mes soins. Une fois, je ne pus me décider à renvoyer un pauvre marin dévoré par la fièvre, et qui n'avait d'autre asile qu'une pauvre barque.

J'écrivis à l'ingénieur de la municipalité, qui s'était constamment montré l'ami de notre hôpital; je lui exposai mon embarras, et lui demandai ce que je devais faire. Il me répondit : « Ma sœur, faites ce que le bon Dieu vous inspirera. » Je venais de recevoir ces mots, quand on m'amena un pompier turc pris par le typhus. Je dis alors à nos sœurs : « Le bon Dieu m'inspire de le recevoir, faisons son lit. » Le médecin vint peu après, et, en apercevant ce nouveau malade : « Qu'avez-vous fait, ma sœur ? Nous ne devons recevoir personne. » Je lui montrai mon billet; il sourit, en me disant : « C'est bon signe. »

Ce malade nous porta bonheur, et l'épreuve cessa. Le démon fut vaincu dans les tracasseries de tout genre qu'il nous avait suscitées. Le 14 février, la municipalité nous envoyait l'ordre de recevoir des malades et de continuer comme par le passé.

Nous dûmes, dit-on, ce changement à l'influence de la France, à Constantinople. M. le marquis de Moustier, alors notre ambassadeur près la Porte, n'eut qu'à exprimer le désir de voir continuer cette œuvre par nous; la municipalité s'inclina, et nos pauvres conservèrent l'unique asile qui les recueille sans la moindre rétribution. Asile bien pauvre alors, nos malades n'avaient pour lit que des tréteaux en bois et une paille; tout l'ameublement se ressentait de cette pauvreté.

Après le règlement de tous nos comptes, à la fin de l'épidémie, il ne me restait que huit francs pour commencer l'hôpital. Notre médecin et son ami, le docteur Barozzi, me donnèrent cent francs chacun; le commandant du *Stationnaire*, M. du Petit-Thouars, m'envoya les ouvriers marins de son bord qui m'approprièrent convenablement la maison; ils travaillèrent pendant plusieurs jours à peindre les boiseries, à étamer les ustensiles, etc., etc.

Cela ne nous empêcha pas d'être bien pauvres. Un jour, nous nous trouvâmes sans charbon, par le froid le plus rigoureux; l'administration n'avait alors que des promesses et son mauvais vouloir; le médecin, voyant nos souffrances, me dit : « Ma sœur, vous n'avez qu'à dire un mot : je donne ma démission et vous vous retirez. » C'était facile à dire, mais, ce qui ne l'était pas pour nos cœurs, c'était l'abandon de tant de malheureux dépourvus de toute ressource, n'ayant pas le moyen de se faire soigner ailleurs. La patience et la prière me semblèrent préférables; la Providence, du reste, n'avait cessé de veiller sur nous. Ce jour-là même, où nous manquions de charbon, un monsieur trouva un pauvre couvert de neige, blotti dans un coin de rue, il nous l'amena en me remettant vingt francs. Je lui demandai son nom, mais il ne répondit à ma question que par ces mots : « Ma sœur, je suis un chrétien. »

Un instant après, une personne, qui l'avait vu entrer, me dit : « Vous venez d'avoir une grande visite; ce Monsieur est le grand Logothète, prince d'Aristarchi.

Quatre petits orphelins, deux Arméniens et deux Israélites, étant restés à notre charge après leur guérison, je résolus de les garder, n'ayant pu, faute de ressource, les placer ailleurs. Quelques jours plus tard, je recevais une lettre anonyme avec une somme de cinq cent soixante-quinze francs pour meubler une petite salle d'enfants. Depuis lors, à certaines époques de l'année, je recevais toujours quelque aumône pour l'entretien de cette salle. De sorte que douze enfants abandonnés ont été tous à tour élevés jusqu'à un certain âge, et placés ensuite très convenablement; les frais pour l'entretien de ces orphelins ont tous jours été couverts par des dons.

Encore un autre trait de la Providence : nous avions la douleur de voir nos pauvres malades couchés sur la paille sans qu'il nous fût possible de leur procurer des matelas, lorsqu'un jour un Italien nous pria de recevoir son frère atteint de la petite vérole noire; il échappa comme par miracle à cette terrible maladie; son frère en fut si reconnaissant qu'en venant le chercher, après sa guérison, il voulut payer ses journées, mais je lui dis que notre hôpital était gratuit, qu'il pouvait donner quelque chose pour les

pauvres s'il en avait les moyens. — Ce n'est pas juste, dit-il, le malade est resté trente jours, voici trente pièces de vingt francs. Ces deux jeunes gens n'avaient pour fortune qu'un petit magasin de comestibles. J'acceptai cette somme offerte de si grand cœur, et je fis vite l'achat de quelques lits en fer, avec des matelas. Cet exemple fut suivi par d'autres personnes, et bientôt tous nos malades eurent un bon lit.

Cependant leur nombre augmentant chaque jour, notre local devint trop étroit; il inspirait même des craintes par son peu de solidité. La municipalité se décida alors à louer une autre maison. Le déménagement dut se faire en toute hâte, car les voisins nous voyaient venir de fort mauvais œil, ne voulant pas l'hôpital dans leur rue. Nous fûmes obligés de transporter nos malades en silence, petit à petit, de grand matin, à la lueur des étoiles; quatre d'entre eux étaient fort mal; un surtout paraissait agonisant; Nous tremblions à chaque instant que la mort vînt pour l'enlever, car nos voisins avaient la prétention de vouloir que personne ne mourût chez nous. Nous demandâmes au bon Dieu, comme marque de protection de sa part, de le guérir, lui disant que cela nous prouverait que l'hôpital lui était agréable et selon sa volonté. Ni ce malade, ni aucun de ceux que nous avons transportés, n'est mort.

Mars 1868. — Une semaine de tracas, d'embarras pour déplacer et replacer notre pauvre mobilier, ne s'était pas écoulée qu'une tempête des plus violentes éclata contre notre œuvre. Le quartier entier se souleva et voulut à tout prix que l'on transportât l'hôpital ailleurs. On offrit au propriétaire de lui payer un plus fort loyer que nous; on porta des plaintes; on députa une troupe de femmes turques à la municipalité; enfin on fit tant et tant, que la Sublime Porte s'en mêla, et qu'un ordre arraché au préfet de Stamboul, Server-Pacha, qui nous était pourtant très dévoué, nous enjoignait de retourner dans notre ancien local. Notre docteur, voyant la chose impossible, crut devoir s'y opposer, et nous songâmes à chercher une autre maison.

Seule, une famille israélite s'était toujours montrée bonne et bienveillante pour nous, dès notre arrivée dans le quartier, et cela sans intérêt, possédant une certaine fortune. Je crus devoir lui faire une

visite. La jeune dame avait une petite fille de six mois ; superbe enfant dont la place était marquée au ciel. Peu de temps après elle tomba malade ; les meilleurs médecins furent appelés. Malgré la science et les soins, quelques jours suffirent pour la conduire aux portes du tombeau. J'eus la consolation de la voir partir pour le ciel sous la protection de la sainte Vierge.

Ce qui nous fortifiait dans nos épreuves, c'était la bienveillance et l'appui de nos présidents qui, en se succédant, semblaient se léguer leur affection pour notre petit hôpital. Aucun d'eux n'aurait voulu le détruire. Bien plus, Salah-ed-Din, gendre du Grand Vizir d'alors, nommé président en 1868, voulut le développer, et fit à son Conseil la motion suivante, qui nous donna les plus belles espérances pour l'avenir :

« La création de l'hôpital de la municipalité du VI^e cercle est due à une pensée généreuse et élevée, suggérée à la suite des calamités qui ont cruellement affligé cette capitale, et qui ont surtout frappé la classe indigente de la population, pendant l'épidémie de 1865.

« Fondé il y a trois ans sur les débris d'une ambulance de cholériques, ne disposant que de ressources excessivement restreintes, vivant, pour ainsi dire, au jour le jour, ce petit établissement, tout modeste qu'il est, a pourtant rendu de grands services à la classe indigente du VI^e cercle. Ouvert aux malades pauvres de tout culte et de toute nationalité, n'exigeant aucune formalité vexatoire pour l'admission des malades, offrant des soins à tout homme souffrant, qui s'y présente à titre d'indigent, on peut dire de l'hôpital de la municipalité qu'il est unique en son genre dans cette capitale. De 1865 jusqu'à ce jour, soit dans trois ans, notre hôpital qui, comme on le sait, dispose à peine d'une vingtaine de lits, a pourtant reçu quinze cents malades. Supprimer l'hôpital du VI^e cercle serait donc un acte inhumain, que personne de nous ne voudrait avoir à se reprocher. Mais l'installer sur des bases solides, lui créer des ressources stables afin de pouvoir lui donner une extension en rapport avec les besoins du cercle, et garantir sa prospérité à venir : tel doit être, après trois années d'expérience, le mandat que le Conseil municipal doit actuellement s'imposer.

« La gestion précédente a eu l'honneur d'installer le premier hôpital municipal ; que la nôtre ait celui de l'affermir, en répondant ainsi à la volonté du gouvernement impérial qui, dans sa sollicitude pour le bien de la population de la ville, vient de décréter, dans la nouvelle municipalité, la création d'établissements de bienfaisance. »

M. le président concluait en proposant les moyens d'établir définitivement l'hôpital en lui créant des ressources nécessaires, tant pour son installation que pour son entretien ; puis d'établir, avec l'hôpital définitif, un certain nombre de petites ambulances pour les cas urgents.

Le Conseil municipal adopta à l'unanimité la motion de son Excellence le président, et décida qu'elle sera annoncée dans les feuilles publiques.

Une mort prématurée ayant enlevé notre président, l'hôpital retomba dans l'oubli ou la lutte ; sa pauvre barque continua à flotter entre la crainte et l'espérance.

Le président qui lui succéda, Salih-Bey, élevé par un précepteur français, nous fut également très favorable. Étant venu visiter l'hôpital avec deux membres du conseil, dont l'un passait pour très fanatique, il manifesta, en rentrant à la municipalité, sa satisfaction de ce que les pauvres malades étaient si bien soignés par les Filles de la Charité. Puis, se retournant du côté du rigide musulman, qui n'admet aucun chrétien dans le paradis : « Effendi ! quelle place donnez-vous aux Filles de la Charité dans l'autre monde, elles qui se dévouent avec tant de peine et de fatigues pour soigner nos pauvres ; pensez-vous qu'elles iront en enfer ? »

Celui-ci, fort embarrassé pour répondre, ne voulant pas donner un démenti au Coran, ni nous condamner non plus, balbutia : « Excellence, demandez cela à Ismi-Bey (membre du conseil alors absent), aussi fanatique que lui. » Le président se mit à sourire, et ne nous jugea pas indignes du paradis.

Un membre du conseil, arménien catholique, qui se trouvait présent augura bien de la chose et nous dit ensuite : « Quel progrès ! Vous réduisez au silence les plus fanatiques musulmans. »

Salih-Bey se mit en mesure de nous procurer des ressources. Il organisa un bal par souscription, sous le patronage de Fazyl-

Pacha, prince égyptien; le produit fut de 4,000 livres turques¹; des dons faits ensuite par des souverains étrangers et des particuliers portèrent cette somme à plus de 5,000 livres. Placée à la Banque impériale ottomane (pour la construction de l'hôpital), et changée en bons du Trésor, cette somme s'éleva par la suite, avec les intérêts et quelques petits dons, à 7,000 livres, environ 160,000 francs. Malheureusement, cette somme a tellement diminué par suite de la dépréciation des fonds turcs, qu'actuellement (novembre 1879) elle n'a plus que la valeur de 50 à 52,000 francs.

En 1869 (un an ne s'était pas encore écoulé depuis notre déménagement), il fallut songer à déménager de nouveau. La municipalité ayant trouvé dans la rue Para-Mollah, quartier tout à fait turc, un conak plus grand que la maison que nous occupions, se décida à le louer, voulant tenir la promesse faite à la préfecture de quitter ce local sitôt qu'elle en aurait trouvé un autre.

C'était notre troisième déménagement; il fut pénible; c'était le 5 avril, jour où l'on fête l'Annonciation de la sainte Vierge. Nous n'eûmes qu'une messe, et tout le reste de la journée se passa parmi les effets, meubles, et dans tous les tracassés et ennuis habituels en pareille circonstance.

Ce changement pourtant nous parut favorable au développement de l'œuvre, cette maison étant plus vaste, ayant un grand jardin et un bon air. On craignait tout d'abord que le voisinage nous vît venir de mauvais œil; mais, tout au contraire, on nous témoigna une grande satisfaction et on nous fit le meilleur accueil possible.

A côté de nous, était l'habitation de l'imam du quartier, Méhémet-Efendi; presque en face, celle d'un commandant militaire turc, parlant assez bien le français, l'ayant appris de nos soldats pendant la guerre de Crimée; ils devinrent les meilleurs amis de notre hôpital.

Nous trouvâmes sur la porte d'un petit kiosque, dans le jardin, un tableau contenant un verset du Coran; le propriétaire me pria de le laisser. En voici la traduction (c'est une exclamation en

¹. La livre turque est en or et vaut vingt-trois francs de notre monnaie.

voyant une chose admirable) : *Cela est proprement créé par la vertu de Dieu; ce n'est pas de mon mérite.*

Ce local, que la Providence semblait avoir préparé de longue main pour cet hôpital, vient d'être acquis par le gouvernement, et voici comment le représentant de la municipalité m'annonça cette organisation :

« MA RÉVÉRENDE SŒUR,

« Je suis heureux et empressé de vous annoncer que nous avons fait l'acquisition, au nom de la municipalité du sixième cercle, de la propriété qui sert actuellement de local à l'hôpital municipal.

« L'argent et les valeurs publiques, qui étaient restés en dépôt à la Banque impériale ottomane pour servir à cette acquisition, n'ont malheureusement pas produit une somme suffisante, et nous avons dû recourir à la bienveillance des honorables directeurs de cette Banque pour obtenir l'appoint qui nous manquait, sous forme de donation d'intérêts.

« Vous n'ignorez pas, ma révérende sœur, que cette acquisition, réalisée enfin dans des conditions avantageuses, après de longues années de négociations infructueuses, répond à la volonté expresse de notre auguste souverain, qui, par un iradé impérial dont je vous remets ci-joint la copie, avait disposé ainsi des fonds que votre dévouement inépuisable à la cause de l'humanité souffrante avait si largement contribué à recueillir, et qui avaient été déposés à la Banque impériale ottomane pour servir à cet unique objet.

« Malgré toutes les vicissitudes que ce projet a traversées, par suite des circonstances difficiles qui se sont produites, nous avons donc été assez heureux, ma révérende sœur, pour mettre à exécution le décret de Sa Majesté le Sultan, et pour doter à jamais nos institutions municipales d'un établissement universel de charité qui continuera à rester confié à vos bons soins, et que vos vertus et votre zèle inspiré ont pu seuls soutenir jusqu'au moment où il nous est enfin donné de combler vos vœux, comme les nôtres, en le rendant pour jamais impérissable.

« J'espère que la Providence, après avoir ainsi récompensé vos

mérites et secondé nos efforts, nous permettra de consolider et de développer, par des améliorations successives, une œuvre qui est digne de sa protection à tant de titres, et qui rend de si éminents services.

« Agrééz, ma révérende sœur, l'expression de mes sentiments respectueux.

« BLACQUE. »

MOUVEMENT DE L'HOPITAL MUNICIPAL DU VI^e CERCLE
PENDANT L'ANNÉE 1880.

NATIONALITÉS	ENTRÉS	DÉCÉDÉS	RÉCAPITULATION
Anglais	6	1	
Allemands	1	»	
Autrichiens	5	»	
Albanais	15	3	En traitement au
Arméniens	82	10	1 ^{er} janvier 36
Arabes	10	»	Malades entrés 1.129
Bulgares	6	2	— sortis 909
Circassiens	18	4	— décédés 165
Espagnols	2	»	Restés sous traite-
Français	1	»	ment. 91
Grecs	79	8	Journées de maladie. 16.713
Hellènes	11	3	
Israélites	27	3	
Italiens	5	»	
Latins	16	»	
Musulmans	794	126	
Polonais	31	3	
Persans	13	2	
Syriens	4	»	
Serbes	2	»	
Valaques	1	»	
TOTAL	1.129	165	

*Lettre de ma sœur MERLIS, supérieure de l'hôpital français
à Constantinople, au frère GÉNIN, à Paris.*

Constantinople (hôpital français), 19 novembre 1881.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

En vous offrant mes meilleurs vœux de bonne année, qui ne sauraient être assez fervents et assez étendus, vu les mauvais jours que nous traversons, je pense vous être agréable en vous parlant des prodiges que notre bonne Mère opère à l'autel de Notre-Dame de Lourdes, dans la chapelle des pauvres prêtres géorgiens dont vous avez déjà entendu parler. Ces prêtres, ayant peu de ressources, donnèrent, l'été dernier, un peu d'argent à une de nos sœurs qui allait à Paris, pour leur acheter une statue de Notre-Dame de Lourdes ; mais la sœur n'en trouvant pas d'assez bon marché, dit au marchand que ces prêtres étaient trop pauvres pour augmenter leur dépense, et s'abstint de faire l'achat. La sainte Vierge, qui avait des pensées de miséricorde sur nos pauvres infidèles, inspira au marchand d'en faire cadeau. Il ne tarda donc pas à envoyer la statue, tout emballée, à l'adresse des pauvres prêtres. Dès qu'elle fut placée sur l'autel, elle guérit un aveugle qui était venu la prier avec foi. Une de nos sœurs se trouvait là. Cet homme, qui était un pauvre, ne cessait de crier : « J'étais aveugle depuis si longtemps, et la sainte Vierge m'a ouvert les yeux à la lumière : Marie, Marie, ma bonne Mère ! » Tous les voisins accouraient, se jetaient aux pieds de Marie, et le bruit de ce prodige ne tarda pas à se répandre. On porta des malades de tous côtés, des Grecs schismatiques, des Turcs même, furent guéris en plus grand nombre que les catholiques. Les prêtres des premiers, furieux de voir les leurs aller prier dans l'église catholique, le défendaient du haut de leurs chaires ; mais leurs efforts furent vains. Chaque jour, un bon nombre d'entre eux se rendaient et se rendent encore à l'autel de Marie. On y voit

aussi beaucoup de Turcs, hommes et femmes. Tout un bataillon de soldats musulmans, ayant à leur tête leur capitaine, y sont venus remercier la Vierge Immaculée d'avoir guéri un des leurs.

C'est un beau présage de la conversion de ces pauvres infidèles, qui s'opèrera ainsi peu à peu. En attendant, la foi des chrétiens se réchauffe et s'affirme. Nos Enfants de Marie sont accourues à la retraite annuelle plus nombreuses que jamais. Elles n'ont pas craint de laisser leur travail pour sanctifier leurs âmes. Deux cent cinquante ont passé trois jours dans un vrai recueillement. Nous avons dû les nourrir, puisqu'elles ne gagnaient rien ces jours-là : jugez de la dépense, sans compter celles du patronage et des plus pauvres des classes, à qui nous donnons un repas chaque jour, pour les empêcher d'aller dans les écoles protestantes ou grecques, qui donnent des secours en abondance. J'espère donc qu'à l'occasion vous penserez à nous faire une petite part dans vos bonnes œuvres, ne serait-ce qu'en faveur de ma cinquantaine. Elle arrivera le 16 juillet, si Dieu me prête vie. Je vous avoue que j'aimerais mieux la faire près de Notre-Seigneur, dans le ciel, où je prierais pour vous, bon frère. En attendant, veuillez m'aider à remercier Dieu et à obtenir miséricorde pour mes nombreuses misères.

Recevez, bien cher Frère, les affectueux respects de celle qui se dit, en Notre-Seigneur, votre très humble et reconnaissante

Sœur MERLIS,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DE PERSE

Lettre de Mgr CLUZEL, archevêque d'Héraclée, délégué apostolique, à M. BEDJAN, prêtre de la Mission, à Paris.

Ourmiah, 7 novembre 1881.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

J'ai lu avec grande joie votre lettre du 2 octobre, et je suis reconnaissant au Seigneur des bénédictions qui accompagnent vos travaux. Si vous étiez en ce moment avec nous, vous auriez aussi fort à faire; nous sommes surchargés de travail. A l'occasion du jubilé il y a grande affluence dans notre église; on y vient non seulement de la plaine, mais aussi de la montagne.

Voici une grande nouvelle : Mgr Joseph de Nawtchia, évêque schismatique nestorien, parle de se convertir avec tout son peuple; il m'a envoyé des députés pour traiter cette grave affaire. Avant de rien entreprendre, je l'ai invité à se prononcer plus catégoriquement qu'il ne fait. Je ne sais quel sera le résultat; mais, s'il persiste dans son bon dessein, je me demande où nous trouverons les hommes et les ressources indispensables pour une œuvre si importante. Attendons avec patience que Dieu manifeste sa volonté.

Vous désirez que je vous donne quelques détails sur ma future cathédrale, en ce moment en construction. Elle n'aura pas de

très grandes dimensions, mais elle sera vraiment belle, et, au dire des nombreux visiteurs qui viennent l'examiner, ce sera un monument sans rival en Perse. Khans¹, mollahs², négociants, artisans, tous s'extasient et comblent de louanges l'habile architecte, M. Lesné.

Vous savez que les constructions occupent l'emplacement de l'ancienne imprimerie et des maisons de Serder-Badal, Simon-Chalita et Beddou. C'est dire que la future cathédrale sera un peu plus longue que l'église de Khosrova, mais un peu moins large, par conséquent beaucoup mieux proportionnée.

Nous avons dû payer ces maisons bien cher; mais il a fallu subir l'exigence des vendeurs, faute d'autre emplacement convenable. D'ailleurs, les circonstances étaient favorables, tandis que plus tard nous étions exposés à rencontrer des difficultés; c'est ce qui m'a déterminé. En ce moment, en effet, les ministres protestants sont en un tel discrédit qu'ils ne pensent pas à nous faire opposition; le voudraient-ils, on ne les écouterait pas.

La cathédrale est de style ogival, elle a trois nefs séparées par deux rangées de colonnes, et reproduit exactement un petit modèle en carton que M. Lesné a apporté de France. Les autels, la chaire, les stalles seront en bois soigneusement travaillé; sous le chœur on a ménagé un caveau qui recevra nos dépouilles mortelles. Une place vous y est réservée.

Nous n'avons pu finir cette année, parce que les briques ont manqué. C'est un bien, nous dit-on, les murs auront ainsi le temps de s'asseoir et ne porteront que mieux la voûte, que nous construirons au beau temps. Les musulmans s'intéressent beaucoup à la solidité de notre édifice. Peut-être, ainsi que quelques-uns le disent tout bas, espèrent-ils en faire un second Saint-Georges³.

Une fois notre église couverte, ce qui demandera environ trois semaines, nous aurons à nous occuper de l'intérieur. M. Lesné

1. Khan, seigneur.

2. Mollah, ministre de la religion musulmane.

3. Saint-Georges est une belle église d'Ourmiah, usurpée par les musulmans et convertie en mosquée sous le nom de Djima-M'ijid.

affirme que j'y pourrai officier pontificalement le jour de l'Assomption. Je trouve cette date bien éloignée, car je ne voudrais pas mourir avant d'avoir célébré au moins une fois les saints mystères dans ma cathédrale. Mais il faut me résigner et ajouter cet acte de patience à tant d'autres pratiqués depuis plus de quarante ans que je suis en Perse ¹.

Entraîné dans des dépenses plus fortes que je ne le supposais, j'ai épuisé toutes mes ressources, et j'ai dû emprunter. Je compte que la bonne Providence ne me fera pas défaut. Déjà j'ai reçu des offrandes assez considérables : Khoidja-Krikor nous a donné cent tomans ², M^{me} Rachel autant, et mon ami l'adjudant Makhsous, aujourd'hui général Khan-Baba-Khan, m'a donné cinquante tomans. Ce n'est pas mal pour un musulman. Malheureusement, tout cet argent est déjà dépensé.

J'attends les plus heureux résultats de la construction de la cathédrale; elle nous attirera beaucoup de monde; déjà les Arméniens du quartier y choisissent leurs places. De plus, cet édifice contre-balancera un peu l'effet produit par les magnifiques constructions des missionnaires protestants.

Le 25 octobre, j'ai fait avec grande solennité la bénédiction de notre chapelle de Gueuig-Tépé. C'est la plus belle que nous ayons dans toute la plaine d'Ourmiah. Les protestants ont vu avec le plus grand déplaisir ce sanctuaire, dédié à Noire-Dame-des-Anges, s'élever dans un village qu'ils considèrent comme leur appartenant; aussi ont-ils tout fait pour s'y opposer : offre de sommes considérables, menaces de luttes religieuses qui troubleraient la paix; mais rien n'a réussi. Ils ont dû se contenter de nous faire subir quelques mesquines vexations. Ainsi, nous avions à faire passer une poutre par un champ en friche; il n'y avait nul dommage pour le propriétaire, qui, à l'instigation des protestants, nous a refusé la permission de passer sur sa terre, et plusieurs autres aménités de ce genre, qui n'empêchèrent pas la chapelle de s'achever. Le jour de la bénédiction, elle se trouva trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait, grand nombre de nesto-

1. Mgr Cluzel est entré en Perse le 11 juin 1841.

2. Le toman a la valeur de dix francs.

riens et de protestants étant venus se joindre à nos catholiques, peu nombreux dans cette localité. Les dissidents étaient poussés par la curiosité, peut-être aussi par le désir de critiquer et de se moquer. Mais après avoir vu nos cérémonies catholiques et entendu l'instruction que j'adressai à cette nombreuse assistance, ils se retirèrent avec des dispositions bien différentes, se disant les uns aux autres, à ce qu'on m'a rapporté, que leurs prédicants débitaient bien des impertinences et des calomnies sur le compte de l'Église romaine.

Après la cérémonie, Mélik-Yonan¹, qui y avait assisté, nous reçut fort gracieusement chez lui, sa maison étant la plus vaste et la plus commode de Gueuig-Tépé, et nous permit d'y prendre notre repas.

Cette chapelle a été bâtie, en partie, avec les deux mille francs que le regretté M. Bourdarie nous avait envoyés il y a quelques années.

Outre notre cathédrale qu'il faut finir, et l'église de Mavana qu'il faut relever, nous avons à construire bon nombre de chapelles, à Dizeh-Tékié, à Tchahar-Bakhche, à Armoud-Aghadj, etc. Les catholiques se multiplient partout : pour les affermir dans la foi, pour en augmenter le nombre, pour les instruire, il leur faut une chapelle et une école à côté ; par là ils s'attachent à l'Église, eux et leurs descendants, autrement ils végéteraient et perdraient bientôt la foi.

Au district de Soldouz, il nous faut plusieurs chapelles. Vous savez que les nestoriens de ce pays, au nombre de cent cinquante familles, sont venus à nous. L'année dernière, ils ont chassé leur évêque nestorien, dont la conduite eût mérité un plus sévère châtement ; or, malgré trente ans d'efforts, les protestants n'ont pu gagner cette population, dont plus de la moitié est rentrée déjà dans le sein de l'Église, grâce au zèle de notre prêtre Verda, de Tcha-Yané. Le reste suivra la même voie, si nous pouvons nous en occuper un peu. Sans tarder, nous irons leur faire une visite, dont nous attendons les plus heureux résultats.

Mais, pour toutes ces œuvres, il faut de l'argent, beaucoup

1. Le plus notable des protestants.

d'argent, et je n'ai d'autre ressource que ma confiance en la charité des fidèles de France. Les temps sont mauvais, je le sais, et ils menacent de le devenir plus encore. Et cependant, puisque Dieu permet que vous soyez en ce moment au milieu de ce foyer d'ardente charité, dévouez-vous au bien spirituel de vos chers compatriotes; intéressez-vous à la mission de Perse, pour l'amour de Celui qui, par la voix de son sang, a demandé à Dieu son Père de nous pardonner; faites-vous mendiant, allez auprès de ces bonnes âmes, encore nombreuses, qui se dévouent aux œuvres de charité, demandez-leur l'aumône qui servira à construire les chapelles, et, par elles, à maintenir dans la foi catholique ou à y ramener bon nombre d'âmes qui, sans ce secours, seront perdues à jamais.

Puisque vous avez le bonheur de résider en ce moment auprès des restes précieux de saint Vincent, priez ce grand saint pour notre chère mission; priez-le particulièrement pour moi, qui suis, en l'amour de Notre Seigneur et de Marie Immaculée, monsieur et bien cher Confrère, votre tout dévoué,

† Augustin CLUZEL,

Archevêque d'Héraclée. Délégué apostolique.

P. S. — Nous sommes accablés de pauvres. A Kiossabad, dès maintenant, presque personne n'a de blé. Hier, j'ai fait acheter et distribuer quatorze sacs; mais il faudra bientôt recommencer et les aider jusqu'à la récolte. Encore huit mois!...

Plusieurs de nos chrétientés sont dans le même cas. Si nous ne recevons quelque secours extraordinaire, nous nous trouverons bientôt dans un grand embarras. Ces trois années de calamités ont jeté le pays dans une profonde misère.

Nous comptons sur vous : faites l'impossible pour nous procurer des secours.

Lettre de Mgr CLUZEL, archevêque d'Héraclée, délégué apostolique, à M. BEDJAN, à Paris.

Ourmiah, 21 décembre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je viens vous donner quelques nouvelles qui vous intéresseront, j'espère.

Le pays est en feu : on achève de ruiner nos pauvres chrétiens. Après avoir laissé pendant cinq ans les soldats musiciens dans leurs familles, sans motif, on vient de les appeler sous les drapeaux¹. Or, dans ces années malheureuses, beaucoup de ces musiciens ont passé en Russie avec leurs familles, d'autres sont morts, et l'on exige des villages ruinés le remplacement de ces hommes. De là les vexations les plus criantes, souvent accompagnées de coups. En ce moment notre cour est pleine de gens venus pour cette déplorable affaire; et, pour nous, que de préoccupations et de dépenses.

Le gouverneur Aly-Khan, chambellan de Sa Majesté, est très bien disposé pour nous; j'en profite pour épargner à ces pauvres gens bien des violences. Le capitaine David, de Gulpachine, renégat qui de protestant s'est fait musulman, et qui cependant reste à la tête des soldats chrétiens, fait un mal extrême; il s'acharne surtout contre les catholiques.

Mélik Yonan, de Gueuig-Tépé, le prêtre Jacob, de Supurghan,

1. Voici comment se fait la conscription en Perse. Tout village doit fournir un certain nombre de soldats en proportion de ses impositions. Le village se subdivise en groupes de familles pour la même opération, et chaque groupe donne un soldat qu'il est obligé de remplacer en cas de désertion ou de mort. Le service militaire est à vie; les villes n'y sont pas obligées. Les chrétiens en sont exempts; mais, en 1871, le roi a voulu absolument avoir une soixantaine de musiciens chrétiens. Ce mode de recrutement est, dans ce pays où règne l'arbitraire, une source de vexations et de concussions pour les malheureux habitants.

protestants sont venus, ainsi que bien d'autres, me prier de les aider dans cette affaire, et surtout de travailler à obtenir l'éloignement de ce misérable capitaine David : ce que je ferai très volontiers.

Cette malheureuse affaire des soldats a grandement troublé les exercices du Jubilé donné dans les villages de Nazly-Tchaï par MM. Salomon et Lesné, qui y sont depuis huit jours. Cependant M. Salomon m'écrit de Supurghan qu'il y a beaucoup de monde à l'église, et qu'il constate avec plaisir que les principales familles sont avec nous. Nous avons là un jeune prêtre nouvellement converti ; il a bon extérieur, une certaine aisance, mais c'est à peu près tout son mérite pour le moment. Nous allons essayer de le former aux vertus sacerdotales. Nous avons beaucoup de prêtres convertis, entre autres le prêtre Isaac, de Chirabad. C'est celui-là même qui, autrefois, vint vous trouver en vous disant : « Je suis venu me faire papiste. » Quand il est venu me déclarer sa conversion, je lui ai rappelé cette circonstance et il en a ri de bon cœur. Il a des manières douces, il est intelligent et assez avantagé des biens de la fortune. Sa conversion portera un rude coup aux protestants de ce village, et avancera le progrès de la foi dans cette chrétienté où nous avons, vous le savez, un noyau de catholiques qui, jusqu'à ce jour, demeurait stationnaire.

Dans cette même commune, les Américains ont fait une autre perte qui doit leur être bien sensible : c'est celle de Moucdoussi-Ichou que les protestants de Chirabad appelaient leur cheik. Il s'est converti, et son fils Élias étudie aujourd'hui dans notre école de la ville. Vous apprendrez avec plaisir que cette école compte environ cent élèves. Les Arméniens y sont environ une trentaine : vous voyez qu'il y a progrès. On y enseigne le français, le chaldéen, l'arménien et le persan.

L'école externe de nos sœurs a une cinquantaine de jeunes filles, et l'école interne cinquante-cinq. Elles pourraient avoir des centaines de petites filles, surtout d'enfants d'hérétiques, qui offrent leurs enfants et donnent la permission de les élever dans la vraie foi ; mais nous sommes obligés de les refuser, faute de ressources.

Hier, une mère amenait sa fille, charmante enfant ; on lui dit

qu'il n'y a pas de place, et, après lui avoir fait une aumône, on la congédie, lui faisant espérer que plus tard on pourra se charger de son enfant. Cette femme s'éloigne, et plus tard, on trouve, blottie dans un coin, sa fille qu'elle avait abandonnée.

Nos écoles de villages sont nombreuses et bien fréquentées. Les circonstances sont favorables; nous avons cru devoir en profiter, mais cela nous entraîne dans des dépenses si fortes, que je ne sais comment nous pourrions nous en tirer.

Les missionnaires protestants, bien humiliés pour le moment et fort mal vus, n'ont encore ouvert aucune école dans les villages.

Le Sepeh-Salar qui, l'année dernière, à peu près à cette époque, à son arrivée à Ourmiah, me donnait les plus grands témoignages d'affection, vient de mourir. Il revenait de Kélat; son cheval, s'effarouchant, l'a jeté à terre; une heure après, il avait cessé de vivre, c'est, du moins, la version la plus accréditée, et je la crois vraie.

Vous serez content de lire ces nouvelles, car bien qu'éloigné momentanément de la patrie, vous l'aimez toujours et vous êtes heureux d'en entendre parler. Nous prions pour vous et pour votre patrie d'adoption. Priez aussi pour nous et pour notre chère mission de Perse.

Croyez-moi toujours, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, Monsieur et très cher confrère, votre tout affectionné.

† CLUZEL.

Archevêque d'Héraclée, délégué apostolique,

PROVINCE DE SYRIE

NOTES SUR LA MAISON SAINT-JOSEPH.

DAMAS (SYRIE)

DE 1854 A 1860

Depuis plusieurs années, les habitants de Damas désiraient avoir des Filles de la Charité pour instruire leurs enfants et soigner les pauvres malades; le moment de la Providence était enfin arrivé.

Le 22 octobre 1854, le digne M. Leroy¹ partait de Beyrouth, accompagné du bon frère Nicolas (dont le dévouement et les nombreux travaux pour les deux familles de saint Vincent, en Orient, méritent bien d'être mentionnés ici), conduisant la première colonie de Filles de Charité que la respectable sœur Gélas, fondatrice de toutes les maisons de Syrie, allait installer elle-même. La petite famille de Damas, dont la conduite était confiée à la bonne sœur Bigot, se composait de six sœurs.

A cette époque, la belle route, tracée par une Compagnie française, dite ottomane, pour le parcours de Beyrouth à Damas, n'était point encore faite. Ce fut donc sur de simples montures que la caravane se mit en route, et, au lieu de quatorze heures qu'il faut maintenant pour le trajet, on était alors trois jours en voyage chevauchant par de petits sentiers, gravissant des

1. M. Leroy était alors visiteur de la province de Syrie. Arrivé en Syrie en 1827, il mourut après les massacres de Damas, en août 1860, à Antoura.

montagnes dont les chemins étaient à peine frayés, la pieuse famille, guidée par ses conducteurs, s'avancait sur le sommet du Liban. Là, point de toit hospitalier autre que les kans¹ publics, la nuit on s'y retirait, le jour on campait dans un lieu aussi favorable que possible, heureux quand on rencontrait un ruisseau. La digne sœur Gélas encourageait la jeunesse à se dévouer pour la cuisine, et, de grand cœur, contribuait de sa personne à préparer le menu des repas.

Depuis deux jours on cheminait, lorsque, dans la plaine de Stora, entre le Liban et l'Anti-Liban, apparut tout à coup une troupe de cavaliers. C'était M. Guillot, Supérieur de la Mission de Damas, à la tête de douze jeunes gens des premières familles de la ville, qui venaient à la rencontre des enfants de saint Vincent. La joie fut grande de part et d'autre. Le reste du voyage s'acheva sans accident, et, le 26 octobre 1854, la caravane entra dans la ville sainte des Turcs. Arrivées aux vieilles maisons orientales, qui devaient être leur demeure, en attendant la construction d'une nouvelle bâtisse, les sœurs furent accueillies par M. le Consul de France et tous les employés de la Chancellerie. La réception fut solennelle. Ensuite, les sœurs se rendirent à la salle où le couvert était préparé; des mouchoirs de poche y tenaient lieu de serviettes; il fallait bien s'habituer à la pauvreté et partager celle de nos chers maîtres. Pendant huit jours, nos dignes missionnaires eurent la bonté d'envoyer la nourriture aux sœurs. Suivant l'usage du pays, il fallut recevoir grand nombre de visites des chrétiens, et ensuite les rendre.

Ce ne fut que le 2 novembre que le dispensaire put être ouvert; sept cents personnes se présentèrent le premier jour, tant l'on avait confiance aux médicaments donnés par les sœurs. Un kavas ou agent de police fut appelé pour arrêter la foule dans laquelle on choisit ceux qui étaient vraiment pauvres.

Une classe et un ouvroir avaient été commencés et confiés à deux sous-maîtresses indigènes, avant l'arrivée des sœurs. Celles-ci en prirent la direction, et bientôt deux classes et deux ouvroirs recevaient deux cent-cinquante à trois cents élèves.

1. En Orient, station pour les caravanes dans les villes ou sur les routes.

Les besoins des pauvres étaient grands. Pour subvenir à leurs plus pressantes nécessités, il fallut organiser une loterie; les billets furent placés à grand'peine. On réussit cependant, grâce au patronage de M. le Consul de France, à recueillir quelques petites ressources.

Peu de temps après l'arrivée des sœurs, une pauvre petite fille, dans une extrême indigence, fut reçue à titre d'orpheline. C'était la première; il y en eut bientôt une vingtaine. Dans cette ville, où l'on porte peu de linge ouvragé, on trouva difficilement du travail pour les orphelines; d'ailleurs, les brodeuses sont plusieurs années avant de devenir habiles, et, vers douze ou quatorze ans, elles sortent pour s'établir; c'est ce qui nous empêche d'être aidées, autant qu'ailleurs, par le travail des enfants.

Grâce au dévouement de nos dignes missionnaires, des catéchismes en arabe furent faits régulièrement, et des retraites données aux enfants des classes; tous ces avantages spirituels furent procurés à la jeunesse qui eut, dès l'abord, beaucoup de peine à se soumettre à la discipline.

En septembre 1859, était terminée la maison des sœurs, construite sous la direction du respectable M. Leroy et du digne M. Najean, que M. Leroy avait demandé pour Supérieur de la Mission. La petite Communauté, en s'y installant, trouvait une grande différence avec le local qui l'avait abritée depuis cinq années, mais, hélas! ce n'était pas pour longtemps! Dans la cour de la maison des sœurs se trouvaient trois classes arabes et une de français avec leurs ouvroirs. Les sœurs ne profitèrent que pendant dix mois de la bonne organisation de leur nouvelle demeure. C'était huit jours à peine avant les événements que le bon frère Nicolas y achevait les dernières menuiseries. Le 9 juillet, à deux heures d'après-midi, éclata la révolution terrible qui détruisit tout le quartier : les habitations furent réduites en cendres et un grand nombre de chrétiens furent massacrés. Bientôt les sœurs virent arriver leur procureur qui avait quitté sa famille, s'était revêtu d'un costume turc et avait pris ses armes pour se dévouer et essayer de sauver nos sœurs; il les accompagna chez l'émir Abd-el-Kader. Le 19, on organisa la caravane qui partit,

le 20, pour Beyrouth. Les sœurs y arrivèrent le 23, toujours assistées de leur bon procureur, M. Chia. Son père, respectable vieillard, décédé il y a quelques années, a demandé, au moment de sa mort, de n'être point séparé des enfants de Saint-Vincent, pour lesquels il s'est montré si dévoué pendant sa vie. Ses dépouilles mortelles ont été déposées dans le caveau des missionnaires de Beyrouth. Il avait été l'homme de confiance de M. Leroy.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici un trait bien consolant de la Providence, protectrice des pauvres. Peu de jours avant les événements avait eu lieu le tirage de la loterie qui produisit 5,000 francs. Cette somme, reçue en grande partie en monnaie du pays, remplissait une grosse valise. Le fidèle procureur la surveillait pendant le voyage. Des voleurs, armés de piques, vinrent frapper sur le bagage pour voir s'il y avait quelque chose à leur convenance; mais Dieu permit que leur cupidité ne soupçonnât point ce précieux fardeau qui fut distribué à Beyrouth, par la bonne sœur Bigot, à toutes les familles damasquaines qui se trouvaient sans ressource. Cette circonstance fit ouvrir les yeux aux habitants de Damas qui, ne pouvant comprendre qu'on se dévoue sans un motif d'intérêt personnel, disaient que les sœurs recueillaient les aumônes pour elles. Dès lors, ils changèrent de langage, et, depuis ce temps, ils reconnaissent que c'est leur bien et leur soulagement que les sœurs cherchent à procurer, aussi les entourent-ils d'un grand respect et d'une entière confiance.

De 1868 à 1879. — En 1868, le Père Étienne, de vénérée mémoire, s'étant enfin rendu aux instances réitérées du clergé et des chrétiens de Damas, que lui avait tant de fois manifestées le Supérieur de la Mission, M. Najean, la réouverture de la maison des sœurs fut décidée, et ce digne missionnaire, à son retour de France, en décembre 1868, amena avec lui quatre sœurs appelées à faire partie de la Maison de Damas. La bonne sœur Bigot, alors sœur servante à l'Orphelinat qu'elle avait fondé à Beyrouth, pour les orphelines du massacre, fut nommée pour reprendre la conduite d'une Maison qu'elle avait dirigée avec tant de sagesse pendant les six années qui s'étaient écoulées depuis sa

fondation jusqu'aux tristes jours de 1860. Il lui en coûtait de quitter sa chère famille de Beyrouth, ces chères enfants qu'elle avait retirées d'une profonde misère, et qui se montraient si reconnaissantes et si remplies de bonne volonté. D'un autre côté, elle était heureuse de voir se rétablir la Maison de Damas où elle avait laissé tant de bien à faire, les pauvres et les malades sans soins, et une nombreuse jeunesse sans instruction; son cœur était partagé, et il lui eût été impossible de choisir entre les deux postes. L'obéissance la fixait à Damas, elle n'écoula que cette voix qu'elle avait toujours aimée. Elle revint donc, suivie de quelques-unes de ses anciennes compagnes restées à Beyrouth, ce qui porta le nombre des sœurs à huit. Elle invita à la suivre sept de ses grandes orphelines, instruites et formées au travail, afin d'en faire des sous-maîtresses pour seconder les sœurs et leur servir de drogmans dans les différents offices; elles acceptèrent avec bonheur. Tout étant préparé, elle voulut prendre les devants avec deux de ses compagnes. Elles partirent le 13; le reste de la petite colonie se mit en route le lendemain. Partie dès le grand matin de Beyrouth, elle n'arriva que le soir à Damas. Les voitures de l'émir Abd-el-Kader (les seules qui existassent alors dans la ville) attendaient les sœurs au bureau de la diligence pour les conduire au quartier chrétien, situé à l'autre extrémité de la ville. Leur arrivée, attendue avec tant d'impatience, fut saluée avec bonheur, par les catholiques surtout, qui se réjouissaient de revoir la digne sœur Bigot et ses compagnes dont le dévouement avait été leur providence pendant le temps de leur exil à Beyrouth : aussi, dès les premiers jours, la maison fut-elle encombrée de visiteurs.

Mais il tardait à cette bonne mère des pauvres de se mettre à l'œuvre. Le premier objet de ses soins fut la jeunesse depuis si longtemps abandonnée. Les classes que M. Najeau avait ouvertes, dès 1865, avec l'aide de sous-maîtresses indigènes, étaient interrompues depuis son voyage en France. Il fallait les reprendre au plus tôt. Heureusement, l'incendie avait respecté le rez-de-chaussée. Les réparations les plus urgentes y furent faites, et, le 4 janvier 1869, eut lieu la rentrée des enfants qui furent réparties en cinq classes : trois pour l'arabe, et deux

où, avec l'arabe, on enseignait aussi le français aux jeunes filles appartenant à des familles plus aisées. Chaque catégorie avait ses heures marquées pour le travail manuel.

Pour la Communauté, elle dut s'installer du mieux qu'elle put dans les appartements restés inoccupés. La même salle servit tout à la fois d'oratoire, de chambre de communauté et de réfectoire. Des quatre chambres du premier étage, reconstruites avant l'arrivée des sœurs, trois furent converties en dortoirs; la quatrième fut destinée à la chapelle qui fut le premier l'objet des sollicitudes de la bonne sœur Bigot. Le divin Hôte, une fois installé dans sa chère maison, elle prit patience pour le reste. Le dénûment fut grand au début. Comme on n'osait compter sur le retour des sœurs, rien n'avait été préparé, et les tristes débris amassés par la fureur du fanatisme étaient encore là depuis huit années. Pour tout ameublement, il y avait huit chaises d'emprunt que l'on transportait, selon le besoin, du parloir au réfectoire, et, de là, au dortoir; ce qui fut plus d'une fois un sujet de récréation, car, dans cet état de pauvreté, tous les cœurs étaient à l'aise. Le digne M. Najean voulut bien se charger de pourvoir à tout, jusqu'à ce qu'on eût fait les premiers achats et les provisions indispensables.

Au printemps suivant, les bâtisses furent commencées et, quelques mois après, les sœurs purent être logées un peu plus convenablement. Il fallut ensuite penser aux pauvres, aux malades qui attendaient avec impatience qu'on leur distribuât, comme autrefois, secours et médicaments, et qu'on les visitât à domicile. Un petit emplacement, en face de la maison, fut acheté; on y bâtit deux salles pour la pharmacie et le laboratoire, et, comme c'était insuffisant, la maison voisine fut louée pour compléter. Le dispensaire fut placé, le 18 octobre 1869, sous la protection de saint Luc. Il a été et est encore, tous les jours, fréquenté par un grand nombre d'indigents de toute nationalité, de toute religion, sans distinction aucune; les Turcs y sont les plus nombreux. Ces consultations et distributions de remèdes gratuits, ces secours en nature et en argent sont, pour ces pauvres infidèles, un langage bien éloquent, et qui a détruit, parmi eux, bien des préjugés contre notre sainte religion. Aussi ne sont-ils plus aussi fanatiques qu'autrefois. Il était inouï, il y a quelques années,

qu'un malade, bien malade même, consentit à prendre une goutte de tisane, avant le coucher du soleil, tout le temps du Ramadan ou grand jeûne ordonné par Mahomet. Ils allaient jusqu'à refuser qu'on leur mît du collyre dans les yeux, tant ils craignaient de rompre leur jeûne. Maintenant, le plus grand nombre prend sans scrupule tout ce qu'on lui présente ; il suffit que la sœur l'ait dit. Espérons que le moment de la divine Providence arrivera bientôt pour ces pauvres gens, envers lesquels l'apostolat de la prière et de la charité est seul permis, et que bientôt luira, pour eux, l'heure de la liberté. La plupart n'attendent que cela pour être chrétiens.

L'année suivante, 1870, se manifesta, parmi les enfants, un progrès sensible dans la piété. Elles profitaient si bien, les plus âgées surtout, des soins assidus des Missionnaires, que la bonne sœur Bigot crut le moment arrivé de leur parler de l'association des Enfants de Marie. Il lui tardait de mettre sous la protection de l'immaculée Vierge ces jeunes filles qui se montraient animées de si bonnes dispositions, et dès le 25 mars suivant, jour de l'Annonciation de la très sainte Vierge, eut lieu la réception des premières aspirantes, dont plusieurs furent reçues associées deux mois plus tard. Malgré les nombreux obstacles que le démon suscita, l'association grandit ; elle est maintenant plus nombreuse qu'on n'eût jamais pu l'espérer, et répand un parfum d'édification qui fait un grand bien dans les familles et même au dehors. L'association des Saints Anges fut aussi établie pour les enfants plus jeunes fréquentant encore les classes ; c'est là que, par leur fidélité, elles se préparent à devenir de dignes Enfants de Marie.

Mais il fallait penser à un local plus vaste pour les classes, où les enfants, dont le nombre allait toujours s'augmentant, étaient entassées les unes sur les autres. Cet état de choses n'était pas tenable, avec les chaleurs qu'il fait ici tout l'été. Sa Grandeur, Mgr Delaplace, et M. Salvayre, qui visitèrent la Mission en 1869, engagèrent fortement à y remédier. La maison, entourée de trois côtés par la rue et de l'autre attenante à l'église, ne pouvait être agrandie ; il fut donc décidé qu'on achèterait un terrain en vente, situé à quelques pas. Mille difficultés s'élevèrent ; à force

de patience, de prières et de démarches, on vint à bout de les surmonter. La plus sérieuse fut celle du manque de ressources. Les indemnités affectées à la maison de Damas, qu'on pensait ne devoir plus se rétablir, ayant été employées à fonder une nouvelle mission, on ne savait où trouver des fonds. Les travaux furent interrompus pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'on pût s'en procurer. La digne sœur Bigot souffrait de voir ainsi végéter les œuvres déjà existantes ; de plus, de nouveaux besoins se faisaient sentir. Avant 1860, une vingtaine d'orphelines avaient été recueillies par les sœurs ; on se rappelait le bien qui leur avait été fait : aussi le clergé demandait instamment que l'orphelinat fût rétabli ; mais c'était chose impossible, la maison ne suffisant pas même pour les externes qui se trouvaient être au nombre de plus de quatre cents. Cependant, Mgr Macarios, évêque des Grecs melchites, à Damas, ayant réussi à arracher des mains de sa mère, qui s'était faite turque, une pauvre petite fille âgée de huit ans, et ne sachant où la placer, pria qu'on la reçût, au moins en attendant. Plusieurs autres furent présentées à peu près dans les mêmes conditions, quelques mois plus tard : force fut de les accepter.

La divine Providence ayant enfin envoyé quelques ressources pour achever les bâtisses, le travail fut repris. Il avançait, et la bonne sœur Bigot hâtait, par ses désirs, le jour où elle pourrait installer ses classes dans un local convenable, mais le bon maître se contenta de ses pieux désirs et l'en récompensa en l'appelant à lui le 14 mars 1874. Sa santé s'était visiblement altérée depuis quelque temps, mais le terrible hiver de cette année-là l'enleva à la filiale vénération de sa chère famille et des pauvres, malgré les nombreuses prières qui s'élevaient de toutes parts vers le ciel pour lui demander la conservation d'une vie si précieuse.

La digne sœur de Liniers fut ensuite désignée pour prendre la conduite de la maison. Elle fit achever les travaux de construction et, au mois de novembre suivant, eut lieu la bénédiction du nouvel établissement. On y transféra aussitôt les classes arabes, ce qui permit de recevoir quelques orphelines de plus.

Marchant fidèlement sur les traces de sa sainte devancière, cette dévouée servante des pauvres semblait choisie de Dieu pour

faire oublier à la petite famille la perte qu'elle venait de faire, mais ce bonheur ne fut pas de longue durée : huit mois après, elle fut de nouveau orpheline. Une autre épreuve l'attendait dans le courant de cette même année 1875. Au mois de juillet, le choléra se déclara et fit un grand nombre de victimes. Pendant les cinq semaines qu'il sévit, il emporta tant dans la ville que dans les villages environnants plus de dix mille personnes. C'était le moment des grandes chaleurs ; les classes furent fermées, tant par motif de prudence, que pour avoir plus de temps à consacrer aux pauvres cholériques. La panique fut telle, qu'un grand nombre de familles se réfugièrent dans les villages de la montagne. Hélas ! le terrible fléau les y suivit. Les rues étaient désertes, la plupart des médecins eux-mêmes se retirèrent, de sorte que la besogne fut grande, surtout chez les Turcs, que leurs idées de fatalisme avaient empêché de s'enfuir. Les victimes furent nombreuses parmi les pauvres : le mauvais air des quartiers qu'ils habitent, l'exiguïté et la malpropreté de leurs maisons, leur nourriture consistant principalement en fruits pendant l'été, tout semblait contribuer à attirer sur eux les rigueurs du fléau.

Bon nombre de petits enfants moribonds furent envoyés au ciel par la grâce du baptême ; c'était presque l'unique consolation à recueillir, car, pour les adultes, les soins ne s'étendaient pas plus loin que les corps. En présence des leurs, la prudence interdisait de parler de religion, et il fallait les voir mourir sans leur avoir ouvert les portes du ciel ; aussi, combien de fois nos sœurs ont-elles souhaité, sinon un hôpital, du moins quelques chambres pour recueillir les plus abandonnés, mais il n'y avait ni local ni ressources ; le gouvernement turc ne voulut accorder aucune subvention, la municipalité se borna à faire des distributions de riz dans les principales mosquées, et à créer une petite ambulance dont elle confia la direction à des infirmiers. Puisse la divine Providence fournir bientôt les moyens de créer un hôpital à Damas, qui est peut-être la seule grande ville en Orient où la charité chrétienne n'en possède pas.

A la fin d'août, l'on commençait à respirer, les cas étaient devenus presque rares, lorsqu'une de nos sœurs, ma sœur Bornibus, fut elle-même atteinte du terrible mal. Elle s'était dépensée

avec un dévouement bien au-dessus de ses forces. Pressentant sa mort prochaine, elle voulut jusqu'à la fin servir nos chers maîtres les pauvres. Chaque matin, elle en renouvelait le vœu et reprenait avec un courage toujours plus grand les courses fatigantes qu'il y avait à faire dans les divers quartiers de la ville où la présence des sœurs était réclamée. Enfin, elle s'alita, et trois jours après, le lundi 30 août, elle rendit son âme à son bon Maître pour qui elle avait été si généreuse.

Ce fut une des dernières victimes, le fléau disparut, chacun rentra peu à peu dans ses foyers, et l'ouverture des classes s'effectua en octobre, à peu près comme à l'ordinaire. Les enfants reprirent leurs études avec d'autant plus d'ardeur que les vacances avaient été plus prolongées. Ce fut alors qu'on inaugura l'ouvrage externe d'apprentissage, œuvre appelée à faire beaucoup de bien, puisqu'elle est le seul moyen de conserver dans la maison des enfants qui en seraient retirées dès l'âge de onze à douze ans, pour être placées comme domestiques, voire même dans des maisons turques; ou bien en apprentissage chez des maîtresses schismatiques, où elles courraient grand risque pour leur foi.

L'année qui suivit s'écoula sans incidents bien remarquables, mais, en 1877, une grande sécheresse désola le pays et fit tripler le prix du blé et des denrées. A cette stérilité vint s'ajouter, pendant trois années de suite, le fléau des sauterelles, qui ravagèrent, dans un grand nombre de villages, les blés, les légumes, les vignes, les oliviers, etc. Les charges devenaient de plus en plus lourdes pour la maison, et les ressources baissaient dans le même rapport. La loterie annuelle fut supprimée pendant plusieurs années par suite des circonstances, et le produit déjà si minime des classes payantes et du travail des enfants diminua encore.

Pour surcroît, la guerre qui éclata en 1878 entre la Turquie et la Russie arrêta le commerce et fit enchérir tous les vivres. Aussi, le nombre des mendiants, habituellement considérable dans ces pays-ci, fut-il grossi par la classe ouvrière qui ne pouvait plus se procurer de travail. Au dispensaire, les pauvres abondaient; dans les classes, les enfants arrivaient toutes déguenillées, pâles de faim et de misère; il fallait bien secourir les uns, nourrir et habiller les autres pour les empêcher d'aller mendier. Dans des

années plus heureuses, les restes des élèves payantes suffisaient pour donner à dîner à leurs compagnes pauvres, mais alors cela devenait insuffisant, les sœurs durent y pourvoir. Il leur fallut aussi ouvrir la porte de leur orphelinat à bon nombre de pauvres petites filles délaissées, courant le danger de devenir musulmanes, comme l'ont fait, hélas ! leurs malheureux parents. Entre celles que la digne sœur Curt-Comte reçut alors, la première avait perdu ses parents en deux mois. Le père, qui habitait un village situé à quatre lieues de distance, fut conduit à Damas pour y être mis en prison à cause des dettes qu'il avait contractées. Il se fit suivre par sa femme et ses cinq enfants. Dans le trajet, il fit une chute mortelle, et mourut quelques jours après. La pauvre veuve, souffrante depuis longtemps, ne put survivre à son mari. Les trois filles aînées, dont la plus âgée avait douze ans, furent placées comme domestiques dans de bonnes familles chrétiennes ; la quatrième avait cinq ans, personne ne voulait s'en charger. Elle vint augmenter la petite famille de l'orphelinat.

La deuxième est orpheline de mère. Son père, très vieux et infirme, ne pouvait élever cette petite fille qui avait un an, mais à laquelle on aurait donné six mois, tant elle était chétive. Une fois entré dans la maison, il n'en voulut plus sortir qu'on n'eût pris sa petite, disant qu'il allait l'abandonner si l'on ne voulait s'en charger. Elle fut acceptée et mise en nourrice. Maintenant elle a grandi et est venue prendre place parmi ses compagnes.

La troisième appartient à une malheureuse mère qui s'est donnée aux Turcs pour avoir du pain. Elle avait emmené son enfant avec elle, une famille bien chrétienne parvint à la lui enlever, mais ne pouvait la recueillir. Elle fut admise à l'orphelinat.

De pareils cas ne sont pas rares, malheureusement, aussi est-ce un besoin pressant de développer cette œuvre si nécessaire ici.

*Lettre de la sœur MINART, supérieure des Filles de la Charité,
à Damas, au frère GÉNIN, à Paris.*

Damas (maison Saint-Joseph), 23 décembre 1881.

MON CHER FRÈRE.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

L'année va se terminer, et bientôt une année nouvelle lui succédera. Nous sentons le besoin de vous exprimer notre vive gratitude, pour vous, mon cher frère, et pour tous les dignes bienfaiteurs qui coopèrent avec tant de générosité aux œuvres de régénération pour notre vieil Orient, qui, après avoir éclairé le monde, a tant besoin maintenant de lumière et de secours.

Vos bienfaits tombent sur une terre qui en profite, et comprend qu'il faut se réveiller de son sommeil. Grâce à votre bienveillant concours, nos écoles se développent et tous les locaux, soit de l'externat ou de l'orphelinat, sont remplis. Il nous a fallu y ajouter une classe d'adultes, qui est très suivie aussi.

Cinq cent quinze élèves reçoivent l'instruction chez nous, et des secours sont donnés à celles dont la position les réclame.

Nous avons reçu du gouvernement français un don pour acheter une maison, afin de loger nos orphelines, devenues trop nombreuses pour rester avec la Communauté; mais il y manque un étage pour le dortoir.

Quel bienfait, mon cher frère, si les âmes charitables que vous connaissez voulaient bien nous aider, par un secours extraordinaire! Combien nos pauvres orphelines feront des prières ardentés pour les personnes généreuses qui leur procureraient ce grand bienfait! Jamais on ne croirait combien l'instruction religieuse donnée à la jeunesse est nécessaire en ce pays. Les pauvres chrétiens qui en ont été privés, avant que le clergé et les écoles ne puissent leur procurer cet avantage, sont plongés dans la plus grande ignorance.

Une pauvre femme venait de faire la sainte communion, le jour de l'Assomption, ce me semble; interrogée par une de nous, qui lui demande : « Qui avez-vous reçu dans l'hostie? » Aussitôt, avec assurance, elle répond : « La sainte Vierge, puisque c'est sa fête ! »

Vous voyez, mon cher frère, combien les ressources qui nous sont envoyées, après de grands sacrifices, je le sais, sont utiles, et contribuent à la gloire de Dieu. Nos dispensaires ont aussi une grande utilité; nous venons d'en ouvrir un nouveau dans un faubourg de la ville qui est appelé à devenir très considérable. Les pauvres qui y retrouvent souvent la santé cherchent, dans leur reconnaissance, d'où leur vient ce bienfait! Ils élèvent vers Dieu leurs accents de gratitude, puis demandent de quel pays leur est envoyé ce secours, et ils confondent avec leur reconnaissance les vœux de bonheur qu'ils adressent au Seigneur pour ceux qui leur envoient tant de soulagement. Une pauvre femme turque s'écriait ces jours derniers : « Vous avez mis la joie dans tous nos cœurs, en venant nous soigner au milieu de nous. »

Une autre turquesse, qui avait obtenu sa guérison et celle de son fils par sa confiance en Marie Immaculée, dont ils portent tous deux la médaille, et en l'honneur de laquelle la mère jeûne trois jours chaque année, vint conduire au dispensaire sa fille, couverte d'humeurs froides; elle y reçut quelques remèdes; mais les sœurs, la voyant si remplie de plaies, n'osaient espérer une guérison. La pauvre mère leur dit : « Il faut que la grande Marie me la guérisse aussi, et je lui apporterai un gros cierge. » Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque, quelques jours après, l'heureuse mère ramena sa fille entièrement guérie. Ce fut à notre chapelle qu'elle apporta son gros cierge, en s'écriant, au pied de l'autel de Marie Immaculée : « J'étais sûre qu'elle m'écouterait parce qu'elle n'a jamais connu le péché ! »

Puisque le Seigneur daigne exaucer les vœux de nos pauvres infidèles, je puis donc joindre les vœux de gratitude avec ceux que nous sommes heureuses de déposer aux pieds de l'enfant Jésus, pour vous, mon cher frère, et pour tous ceux qui vous aident à faire le bien, et je vous souhaite à tous une année sainte et remplie de toutes les faveurs du Ciel!

Daignez agréer l'assurance et l'hommage du profond dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon cher frère, votre très humble servante.

Sœur MINART,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

Extrait d'une lettre de la même à M. CHEVALIER, assistant.

Damas, 12 janvier 1882.

Notre nouveau dispensaire, ouvert le 12 décembre, a apporté la joie dans le quartier; trois fois par semaine nos sœurs s'y rendent; deux cent-soixante malades viennent dans une matinée recevoir des soins et des médicaments. Le docteur, deux fois par semaine, va donner la consultation.

Monseigneur le patriarche me disait dernièrement : cette œuvre, ma sœur, est fort belle et très importante, elle va procurer une grande extension à la foi catholique et une notable influence à la France.

Permettez-moi de vous prier, respectable Père, d'offrir à M. notre très honoré Père notre hommage tout filial et de lui dire que je sollicite une bénédiction toute spéciale pour cette œuvre nouvelle. Le docteur nous dit qu'avant peu il viendra jusqu'à mille malades par jour.

Nous avons aussi besoin que vous daigniez nous bénir, nous et nos pauvres petites assistantes qui sont des jeunes filles qui veulent se consacrer au bon Dieu.

C'est en vous réclamant cette faveur que je me dis dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, mon respectable Père, votre reconnaissante fille,

Sœur MINART,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE D'ABYSSINIE

Lettre de M. COULBEAUX à M. SCHREIBER, à Theux.

Acrou, 30 juillet 1881.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

C'est au retour de notre captivité que j'ai reçu votre lettre du 20 mai.

Vous savez maintenant les péripéties qui m'ont empêché d'écrire, et ont retardé la lettre que vous attendiez de moi.

Arrivé ici seulement d'hier, et pressé par les autres courriers officiels à expédier ici, je ne puis que vous écrire très brièvement encore cette fois.

Malgré la rapidité de votre passage sur les terres d'Alitiéna et de l'Agamié, votre souvenir y est encore bien vivant.

Je ne puis énumérer tous ceux qui m'ont chargé d'un *dehando allochoum*¹ pour vous. Je vous demande pour eux de ferventes prières, à cause des jours mauvais que la persécution suscitée leur fait passer à présent. Nos catholiques sont en ce moment *in torculari*.

Pendant que nous, en qualité d'Européens, étions délivrés, Abba Ghebra Mariam a été emmené au Roi, et si nos autres

1. Comment vous portez-vous?

prêtres n'avaient été sur leurs gardes, ils eussent été saisis, et conduits de même. De plus, voici venir, de la part du Roi, Choum¹ Agamié Ouelde Gabriel, avec des ordres trop exprès de Sa Majesté, pour que, malgré l'amitié qu'il a toujours montrée à notre égard, nous puissions espérer quelque accommodement.

Il nous l'a dit avec un chagrin bien sincère, en notre audience de congé dernièrement. Donc, pour l'heure, nous sommes expulsés violemment de l'Agamié et d'Alitinéa, et de l'Akélé-Gouzay. Si la force n'est pas encore en mouvement contre nous, les édits nous ont été signifiés. Si nos Consuls n'obtiennent pas un retrait de ces décrets, nous subirons le même sort que nos Irobs et Agamiins. Ordre est donné contre eux, ou de les faire apostasier, ou, sur le refus, de faire main basse sur toutes leurs maisons : « *Leurs biens à toi, leurs mains à moi,* » a dit Sa Majesté au Choum.

Aussi, dès les premières nouvelles, tous nos catholiques de s'enfuir, et de se dérober aux recherches des militaires. Seulement, tout ce qu'a pu faire Ouelde Gabriel a été de leur donner le temps de s'évader, en retardant de quelques jours l'envoi de ses troupes dans les villages.

D'autres que lui, au contraire, les auraient fait surprendre avant que ces ordres fussent connus.

J'ai donc emmené avec moi, par ici, les personnes les plus exposées : Abba Aragawy, avec son épaule luxée au pillage d'Alitiéna; Abba Fesshatzion, avec son père, Kéchy Ghebra Egziavier; le Kéchy Haylou, et quelques autres.....

Quant au reste des catholiques, ils se tiendront dans les bois et les cavernes, jusqu'à ce qu'une nouvelle définitive, bonne ou mauvaise, nous vienne de la part des Consuls. Choum Azamié nous a promis de suspendre encore un peu les poursuites commandées, dans l'espoir que quelque autre ordre lui sera bientôt donné. Nous n'espérons qu'en la miséricorde infinie du divin Cœur, que nous prions par d'incessantes clameurs : « *Domine salva nos, perimus!* » — Nous espérons en son secours, quand même; jusqu'à présent il nous est manifeste, en toutes les cir-

¹. Chef.

constances des désastres que nous venons d'éprouver : la guérison de M. Bohé, d'une si désespérante maladie, augmentée d'un abandon de trois jours dans les broussailles du torrent d'Alitiéna ! Et bien d'autres marques sensibles. Si donc bien des causes semblent nous porter au découragement, la protection du Ciel nous soutient en notre faiblesse.

Obtenez que le Ciel intervienne pour nous obtenir victoire contre l'enfer.

Je suis en Jésus et sa divine Mère, monsieur et bien cher Confrère, votre très humble et affectionné Serviteur.

COULBEAUX,

I. p. d. l. M.

Lettre de M. BOHÉ, à M. VAYRIÈRES, à Paris.

Alitiéna, 30 octobre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je viens vous dire bien simplement comment Dieu s'est montré miséricordieux à mon égard, en me guérissant d'une façon merveilleuse, alors que, humainement parlant, je ne devais attendre que la mort.

Depuis longtemps déjà, j'étais malade, incapable d'aucun travail, et voyant la mort s'approcher rapidement. Je me savais condamné par le médecin, et je ne m'en affligeais en aucune façon. Cependant, désireux de travailler encore pour la mission, si tel était le bon plaisir de Dieu, le 24 mai, fête de Notre-Dame-Auxiliatrice, je commençai une neuvaine. Elle venait de se terminer, et j'étais encore dans mon lit quand eurent lieu les événements dont vous avez déjà connaissance. Impitoyablement jeté hors de mon lit et de ma chambre, ne conservant d'autre vêtement qu'un caleçon et un gilet de flanelle, je fus conduit dans une cour, et

exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Bientôt un de nos domestiques déguisé en soldat me ramena dans ma chambre, où du moins j'étais à l'abri du soleil, mais non de mille vexations. Un soldat vint me demander où était caché notre argent, et comme j'affirmai que nous n'avions rien de caché, il me coucha en joue, renouvelant ses questions, auxquelles je ne pouvais faire que la même réponse. Voyant qu'il ne gagnait rien, il se retira.

Sur le soir, on amena Monseigneur dans ma chambre; mais bientôt on le conduisit au chef qui alors était au camp. On amena aussi près de moi plusieurs de nos domestiques faits prisonniers, auxquels les soldats volèrent leurs pantalons. Ils essayèrent de m'enlever ma flanelle : je résistai, et quelques-uns plus compatissants les forcèrent à me la laisser. C'est à ce moment que je vis M. Barthez et notre frère Clément, qui bientôt furent enchaînés et emmenés dans une autre direction. Pour moi, le chef me dit d'aller à l'église; en y entrant je vis qu'on y avait apporté une grande quantité de bois pour l'incendier : déjà le feu était à la maison. Au moment où je sortais de l'église, un soldat qui était de faction me dit d'aller me coucher dans les hautes herbes, au moment où on lèverait le camp. Vers dix heures du soir une violente fusillade éclata, les soldats de faction s'esquivèrent au plus vite, et je profitai de leur fuite pour me sauver dans la campagne. Chose admirable, je ne sentais plus rien de la maladie qui menaçait mes jours, et qui le matin même me tenait cloué sur mon lit de douleur. Je courus, plutôt que je ne marchai, pendant environ une heure et je me cachai sous un bouquet d'aloès, où je passai toute la journée du lendemain, n'osant me montrer, de peur de tomber de nouveau aux mains des ennemis. Le surlendemain je m'acheminai vers Alitiéna, cherchant de l'eau, quand je rencontrai un Irob se rendant à la montagne. Je fus consolé en apprenant de lui que Monseigneur et les confrères avaient été emmenés en captivité, car je craignais bien qu'ils n'eussent été massacrés. Ce brave Irob m'indiqua l'endroit où je trouverais de l'eau, puis continuant sa route, et passant devant la maison du chef des Irobs il lui indiqua l'endroit où je me trouvais; le chef vint aussitôt avec son fils et ses domestiques, son fils me donna un pantalon; j'avais les pieds tellement enflés et meurtris que je

pouvais à peine marcher, le chef me fit porter dans sa maison; j'y reçus tous les soins que ces bonnes gens purent me donner.

Au bout de douze jours, je dus me cacher de nouveau, une armée s'approchait et l'on craignait qu'elle ne vînt piller les Irobs.

Je suis resté dans le désert jusqu'à la fin du mois de juin. Dans cet intervalle j'allai à Alitiéna voir M. Duflos qui était venu me chercher. Bientôt je retournai au désert pour encourager par ma présence nos catholiques qui s'y étaient réfugiés.

Le 29 juin, ayant appris la délivrance de Monseigneur et de nos confrères, je retournai à Alitiéna avec nos domestiques. La partie de notre maison que l'incendie n'avait pas dévorée était dans un bien triste état, elle n'avait plus ni portes, ni fenêtres; nous nous mîmes à l'œuvre pour la rendre habitable; nous manquions des instruments indispensables, mais la nécessité rend industrieux et habiles : des pierres nous servirent de haches, de couteaux, de marteaux; un bâton nous suffit pour cultiver le jardin.

J'espérais que nos maux allaient finir et j'attendais de jour en jour l'arrivée de M. Barthez; mais, le 9 juillet, M. Coulbeaux vint me voir et m'annonça que le Roi nous chassait définitivement de l'Abyssinie. Quinze jours plus tard, M. Barthez arriva accompagné d'un soldat chargé de nous faire partir dans l'espace de huit jours.

Nous délibérions sur la conduite à prendre, et nous étions résolus, plutôt que de les abandonner, de suivre nos Irobs dans le désert, quand le 1^{er} août, veille du jour fixé pour notre départ, nous reçûmes une lettre du roi, permettant de rester jusqu'à nouvel ordre. Grande fut notre joie et celle de tout le pays.

Depuis ce jour nous sommes continuellement dans l'alternative de bonnes et de mauvaises nouvelles qui se succèdent; nous apprenons que des catholiques ont été pillés et enchaînés; on nous avertit d'un danger imminent, nous engageant à fuir au désert, où déjà nous avons fait transporter une partie de ce qui nous reste.

Monseigneur et M. Coulbeaux sont en ce moment auprès du Roi. Espérons que Dieu bénira leurs efforts et ceux des consuls de France et d'Espagne.

Aidez-moi, je vous prie, monsieur et très honoré confrère, à re-

mércier Dieu de ma guérison merveilleuse, et croyez-moi, en
l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée,

Votre très humble serviteur,

BOHÉ,

I. p. c. M.

Lettre de M. BARTHEZ, à M. SCHREIBER, à Theux.

Alitiéna, 15 novembre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

J'ai reçu avant-hier votre bonne lettre de septembre. J'en suis bien aise, car j'y ai appris ainsi que vous aviez reçu ma lettre où je parlais des événements du 1^{er} juin. Étant très pressé, je vais vous dire en quelques mots les nouvelles. Après que M. Coulbeaux a eu séjourné trois mois au camp du Roi, et Monseigneur deux mois en comptant les jours de route, le Roi, après avoir fait les meilleures promesses de séjour et de reddition de nos biens, a tout simplement renvoyé Monseigneur et M. Coulbeaux avec huit cents thalers au lieu de six mille six cents, et aussi avec ordre d'abandonner au plus vite l'Agamié, Sagancité, Dégras, Halai, Maharda, Adequeiéh, en sorte qu'il ne nous laisse que Akrou, Tébo, Alitiéna et Kérer; le Roi ajouta aussi que nous devons faire un complet abandon des catholiques dont nous quittons les postes, disant que c'était ses hommes et qu'il ne les lâcherait pas. Il nous est défendu de les prendre et de les réunir là où nous sommes. Jugez de notre situation, surtout ici, à Alitiéna, où notre isolement est complet. Les catholiques de l'Agami et Sahassi se sont enfuis de leurs habitations; ils habitent dans le désert. Si nous les réunissons autour de nous, il est à craindre que le Roi les poursuive et nous enveloppe d'une ruine commune. Les secourir là où ils sont est très difficile. Telle est la situation qui vient de nous être faite, non seulement à Alitiéna, mais dans toute la mission. Le trop fameux Houelde Giorgis a déjà apostasié sans y être contraint par le Roi... Abba Gueba-Mariam a perdu la tête, Abba Arégahoui est estropié pour la vie. Malgré tant de malheurs, nous ne sommes pas près de perdre courage.

Monseigneur et M. Coulbeaux revenant du camp sont passés à Goélah. C'est là qu'après nous être rencontrés je les ai accompagnés jusqu'à Choumézana; M. Raffray était aussi avec eux. A Goélah, nous avons eu le soir une réunion magnifique qui rappelait les premiers temps de Rome chrétienne; le soir après dîner tous nos catholiques dispersés dans le désert se sont réunis, sont venus tous baiser la main de Monseigneur; Sa Grandeur leur a adressé quelques paroles d'édification et d'encouragement. La belle lune qui éclairait cet auditoire réuni en secret autour du pasteur, la circonstance de cette réunion, la pensée des événements graves qui se préparaient, tout cela remplissait le cœur de la plus tendre émotion, et je puis dire que cette soirée fut pour moi la plus belle de ma vie. Mais après de si beaux moments nous aurons sans nul doute de grandes épreuves, nous nous y attendons tous. Priez donc bien pour nous, s'il vous plaît. J'avais oublié de vous dire que le Roi a promis de rendre les six mille thalers d'ici à Pâques. Nous verrons ce qu'il en sera. Je dois vous dire aussi que M. Raffray, notre consul, voyant qu'il était trompé, a très bien parlé, mais n'a pu rien faire à cause des mauvaises dispositions du Roi à notre égard. Dans quelques jours, il se rendra à Paris. Il nous a promis qu'il ferait tout son possible auprès du gouvernement, pour obtenir au moins la restitution de nos biens. Quant à nos Irobs, forcés par le besoin et privés de nos secours dans ce temps de trouble, ils ont quitté le pays à peu près tous; maintenant que le Roi nous a permis de séjourner à Alitiéna, il serait plus utile de les réunir autour de nous, afin de les soustraire aux dangers où ils sont exposés chez les hérétiques, car, bien sûr, on ne les laissera pas tranquilles. Il faudrait pour cela avoir quelques ressources pécuniaires, leur donner des moyens de subsistance en les faisant travailler à la réparation de l'église, complètement en ruine. Veuillez, s'il vous plaît, plaider notre cause auprès des personnes charitables; il s'agit d'éviter l'apostasie des faibles et de réparer une belle église. Je termine en vous priant de me croire en Notre-Seigneur votre très humble serviteur et dévoué confrère.

H. BARTHEZ,

I. f. d. c. s. d. I. M.

Lettre de M. COULBEAUX à M. FIAT, supérieur général.

Massawah, 4 janvier 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je suis bien en retard envers vous; mais vous savez que les événements malheureux, qui sont venus fondre cette année dernière sur la Mission, ne m'ont pas laissé le loisir d'écrire. Il eut été cependant de mon devoir de vous rendre compte du voyage que j'ai dû faire auprès d'Athée Johannès, pour exposer nos justes plaintes et donner les explications que Sa Majesté désirait. Je suis sûr que Sa Grandeur Mgr Touvier vous a tenu bien au courant. Malgré le concours de tant de circonstances qui semblaient nous être favorables, nos démarches ont été à peu près infructueuses. Tant que le Roi n'a pas eu près de lui les abouns¹, il nous berçait de belles espérances et faisait traîner les choses en longueur pour gagner du temps. Les quatre abouns une fois venus, le Roi jeta le masque, retira ses promesses, témoigna de nouveau ouvertement qu'il n'avait que de l'inimitié pour nous, et après nous avoir congédiés, en nous donnant des autorisations aussi restreintes qu'illusoire, il dit : « Qu'il finirait bientôt par se débarrasser tout à fait de nous. »

Et en effet, ces menaces commencent à avoir leur exécution. Les premières mesures persécutrices ont été la saisie de quelques-uns de nos catholiques de l'Agamié; les autres n'y ont échappé que par la fuite. Le deuxième acte a été le pillage de notre maison presbytérale de Halay, il y a cinq ou six jours. Nos prêtres, sur leur garde depuis mon retour d'auprès du roi, avaient heureusement eu le temps de s'éloigner. Voilà donc la persécution ouverte de nouveau contre nos catholiques; elle ne nous atteindra peut-être pas directement. Mais le Roi fera tellement vexer nos villages que, ou bien ils apostasieront et nous chasseront eux-mêmes, ou bien se mettront en fuite et en révolte, et

1. Les évêques schismatiques.

ainsi nous mettront dans l'impossibilité d'occuper nos postes. C'est là son projet certain et déjà commencé. Nous n'espérons que de la Providence quelque diversion qui obligera le Roi de reporter ailleurs ses préoccupations et ses armées.

En même temps qu'il nous poursuit, il veut aussi attaquer les Égyptiens à Kéren; ce qui met Monseigneur en ce moment dans les plus grandes anxiétés. Il pourra se faire que nos maisons de Kéren soient obligées de se mettre momentanément en sûreté à Massawah.

Nous sommes donc en de terribles perplexités; mais le diable nous suscitait encore de bien plus redoutables périls dans l'intérieur de la Mission. Un schisme menaçait de surgir. Pour le prévenir, Monseigneur vient de nous convoquer; et par la grâce *seule* de Dieu, car les partis étaient bien loin de vouloir se plier à des accommodements, nous avons pu leur faire entendre raison et les réconcilier. Que c'est terrible d'avoir affaire à ces esprits orientaux, toujours enclins à la révolte et à l'hérésie! La foi aussi bien que la soumission étaient atteintes! Il s'agissait d'une querelle entre nos maîtres indigènes, soulevée depuis près d'un an. L'acte de foi et celui d'obéissance ont été obtenus de part et d'autre; et nous espérons que la réconciliation et la paix seront durables.

C'est bien désirable, surtout dans ces jours de crise que nous traversons. Nous avons plus que jamais, Monsieur et très honoré Père, besoin des prières de nos Communautés, afin d'obtenir un terme prompt à de si grandes épreuves, et surtout pour que nos populations n'en subissent aucun résultat désastreux pour leur foi.

Notre divin Maître nous a si visiblement protégés jusqu'à ce jour, parmi tant de traverses, que nous espérons malgré et contre toutes les apparences contraires. Il veut encore que nous soyons battus par de terribles tempêtes, mais il ne veut pas que nous périssons. La conduite toute miséricordieuse par laquelle il a mené nos affaires jusqu'à cette heure ne nous permet pas de laisser fléchir notre courage ni notre confiance. C'est cette pensée qui me fait accepter avec amour ces tribulations multipliées, car j'ai commis trop de péchés pour ne pas craindre qu'ils soient la cause

de ces châtimens. Aussi m'en humilié-je profondément devant Notre-Seigneur, jetant du reste tous mes autres soucis en son divin Cœur. Je reproche sans cesse à nos prêtres de ne pas s'humilier assez devant Dieu par une pénitence bien sentie, et de ne le pas prier avec assez de confiance et d'abandon. Encore une fois, veuillez nous y aider, Monsieur et très honoré Père, et nous y faire aider.

J'ai l'honneur d'être, en les saints cœurs de Jésus et de Marie-Immaculée, votre très humble et très obéissant serviteur.

E. COULBEAUX,

1. p. d. l. M.

Lettre du frère CLÉMENT au frère ROUCHY.

Kéren, 7 janvier 1882.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Pour nous, en Abyssinie, les choses ont bien changé depuis l'année dernière. Vous avez appris par les *Annales* comment nous avons été traités, le pillage de notre maison d'Alitiéna et notre captivité. Aussi, je me contente de vous dire où nous en sommes en ce moment :

Monseigneur ayant été demandé par le Roi pour s'expliquer au sujet du pillage d'Alitiéna, le Roi donna à Sa Grandeur simplement l'autorisation de rester à Alitiéna et à Achrou, et défendit d'enseigner dans les villages, dont beaucoup déjà sont catholiques. Ordre a été donné aux catholiques de retourner au schisme ou de quitter le pays, de sorte qu'aujourd'hui tous nos catholiques de la mission d'Alitiéna sont en fuite dans les montagnes. Nos prêtres d'Halaï sont également en fuite, de sorte que nous ne savons pas ce qui adviendra de tout cela. Quant à nous, nous sommes occupés à faire les malles pour descendre les objets les plus précieux à Massawah. L'armée est à deux journées d'ici ; nous craignons beaucoup qu'ils viennent attaquer Kéren. C'est

dans cette perspective que Monseigneur tient tout prêt pour l'envoyer à Massawah, ainsi que les sœurs qui y descendront probablement pour peu que cela devienne plus menaçant. De quinze jours nous n'avons rien à craindre, mais après, Dieu sait ce qui arrivera. Je désire bien que cela finisse, car c'est une vie impossible, ou plutôt ce n'est pas une vie que nous menons ainsi. Pour nous, si nous tombons en leurs mains, il n'est pas probable qu'ils nous fassent quartier. Les Égyptiens qui sont ici ne seront même pas capables de se défendre dans leur fort, si les Abyssins viennent en nombre. On ne le croit pas en Europe, mais l'armée abyssinienné est une horde de sauvages, tout ce qu'ils rencontrent dans ces pays-ci est impitoyablement massacré. Ainsi les environs de Massawah ont été ravagés dans ces derniers temps, un grand village a péri presque entièrement. La peur est si grande de ces côtés-là, qu'en n'ose même pas rester à une heure et demie de l'île. Ne nous oubliez pas, bien cher frère ; nous pourrons avoir encore beaucoup à souffrir et peut-être plus qu'auparavant ; que vos prières ne nous fassent pas défaut.

Adieu, bien cher frère Rouchy, je vous embrasse de tout cœur, et demeure, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, à jamais votre très humble et affectionné frère,

CLÉMENT.

I. f. d. l. M.

PROVINCE

DU TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL

Lettre de ma sœur DUTROUILH à ma sœur N..., à Paris.

Tien-Tsin, hôpital de Saint-Joseph. 1^{er} décembre 1881.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

La reconnaissance me fait un bien doux devoir de venir vous remercier et aussi vous prier d'agréer les remerciements de vos chers protégés pour la belle somme que vous avez la bonté de nous envoyer chaque année pour leur pension et que je viens de recevoir ces jours derniers : merci donc, ma très chère sœur, pour votre inépuisable charité ! Je suis heureuse de vous dire que votre généreuse aumône rend ces deux personnes bien heureuses en cette vie d'abord, et ce qui est encore plus consolant, c'est l'espoir qu'elle sert aussi à leur procurer l'entrée de la bienheureuse Cité céleste ; aussi, avec quelle joie ils iront à votre rencontre quand le bon Dieu vous y appellera : en attendant, ils aiment beaucoup à prier pour leur bienfaitrice.

Cette bonne œuvre des vieillards commence à devenir de plus en plus intéressante dans notre maison ; c'est un vrai plaisir pour moi, de voir ces pauvres gens qui commencent à peine à connaître le bon Dieu, prier pendant des heures entières à la chapelle, à genoux par terre ; ils sont vraiment bien édifiants. J'ai l'espoir que Mgr Delaplace va nous donner moyen, bientôt, de pouvoir

en recevoir un plus grand nombre; dans la salle qu'on leur a donnée, il n'y a de place que pour six ou huit au plus, et dans ce moment ils sont quatorze, et chez les femmes sept, sans compter que nous sommes souvent obligées d'en refuser faute de local et aussi faute de ressources. Daignez donc, ma très chère sœur, nous aider aussi de vos bonnes prières comme vous le faites de vos bonnes aumônes, pour obtenir du bon Dieu qu'on puisse bien fonder cette bonne œuvre dans notre maison, afin qu'un plus grand nombre de ces pauvres vieillards puissent venir ici apprendre à bien mourir et à trouver le chemin du Ciel.

Puisque j'ai encore de la place, je vais vous raconter un petit trait d'un de nos bons vieux.

Dernièrement, un nommé Oung, à la maison depuis quelques années, me demanda à aller dans son village, voir un de ses parents; y étant arrivé, il dut passer devant la pagode où il avait coutume d'aller autrefois prier, faire ses prostrations devant les idoles; mais cette fois il passait devant la pagode, fier, disant en lui-même : « Je ne viendrai plus vous faire de prostrations, maintenant j'adore le bon Dieu. Comme il marchait, ruminant ces pensées, le voilà tombant tout de son long, étendu par terre. Méchant diable, dit-il, c'est parce que je n'ai pas voulu t'adorer que tu me fais tomber : oui, je ne te ferai plus ni prostrations ni prières, car je les fais au bon Dieu. Et, en effet, c'est bien sa dévotion d'aller chaque matin à la chapelle, et avec grand fracas, faire une grande prostration devant le grand autel d'abord, puis à l'autel de la sainte Vierge et de saint Vincent, en répétant chaque fois : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, car je suis un pécheur ! Seigneur, sauvez-moi !

Bien chère sœur, je vois que j'abuse de votre patience, permettez-moi, en terminant, de vous souhaiter une bonne et heureuse année pour 1882. Que le bon Dieu vous rende au centuple le bien que vous faites à nos pauvres vieillards, et vous comble de ses plus précieuses faveurs, et croyez-moi toujours votre reconnaissante

Sœur DUTROUILH,

I. f. d. l. c. s. d. P. M.

PROVINCE

DU TCHÉ-LY OCCIDENTAL

Lettre de Mgr TAGLIABUÈ à M. FIAT, supérieur général.

Tchingin-Fou, 8 décembre 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE.

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Me voici donc de retour après un voyage des plus heureux ; je ne puis me rappeler sans effusion de cœur l'accueil trop bienveillant que vous et nos confrères m'avez fait, je suis confus de l'indulgence que vous aviez de me supporter presque chaque jour et de me permettre de jouir de vos entretiens paternels. Malgré des occupations au-dessus des forces d'un homme, vous avez toujours eu la même charité, la même patience. Merci, très honoré Père, merci à vous, merci à tous nos confrères.

A vous je dois d'avoir pu visiter Rome, cette autre Jérusalem, où pleure captif un autre Jérémie, priant pour le peuple de Dieu ; j'ai eu l'honneur de l'aborder, de l'entretenir, avec la même familiarité qu'un enfant son père. Comme le bon Dieu sait combler les distances et de dignité et de science, pour ne faire en Notre-Seigneur qu'un cœur et qu'une âme.

Qu'elle est belle cette Rome des martyrs, il semble qu'on y voit encore partout la trace de leur sang ; l'éclat de leur vertu brille plus éclatante que les astres de la nuit.

Et cependant tout est dans le deuil ; qu'était-elle donc dans ses jours de triomphe et d'allégresse !

Il semble qu'on est transporté dans le monde des bienheureux, on ne s'entretient qu'avec les apôtres; ici c'est Pierre qui parle de son tombeau, plus loin Paul qui se tient toujours hors des murs, comme pour être prêt à courir chez les Gentils; puis viennent les martyrs sans nombre, les Laurent, les Cécile, les Agnès, et ce Colisée, témoin de tant de victoires.

Il faudrait à chaque pas baiser cette terre si sainte. Hélas! pourquoi donc veut-on changer l'or en une vile poussière?

Qu'est-ce donc que le monde peut offrir de comparable aux beautés de Dieu?

La science, le progrès, l'éclat, la splendeur, c'est vrai; mais tout cela vient du Ciel, pourquoi donc l'homme refuse-t-il de reconnaître qu'il n'est pas le créateur, mais la créature; pourquoi s'oublier au point de croire que seul, on pourra monter au plus haut des cieux, pour y lire toutes les merveilles qu'ils renferment, et descendre au plus profond des abîmes, sans que la main de Dieu y conduise.

Quand la tour sera assez élevée, les langues se confondront; quand le génie, se promenant sur les hauteurs de sa sagesse, dira au monde qu'il est roi, alors partira une voix d'en haut, qui, dans sa justice, le réduira à sa condition d'homme; et plus tard, s'il se convertit, lui rendra, dans sa miséricorde, la raison qu'il avait perdue.

J'oubliais que je suis en Chine, j'arrive et je trouve tous mes confrères, accourant à ma rencontre pleins de joie et d'affection, leur piété leur a fait voir Notre-Seigneur dans un frère qui les aime, c'est vrai, de tout son pouvoir, mais qui est bien indigne d'une si touchante charité. Que Notre-Seigneur les en récompense, puisqu'à lui en revient tout l'honneur.

Chacun parle de sa part de travail, chacun raconte les travaux qu'il a faits dans sa vigne; je n'ai qu'à louer et remercier Dieu du zèle, de l'activité que tous ont déployés. Cette année, il y a plus que du travail, il y a quelques petits succès. Gloire en soit à la Vierge Immaculée, car je la soupçonne d'avoir mis la main à l'œuvre; comment expliquer autrement le changement qui s'opère depuis deux ans.

Dira-t-on que c'est l'œuvre des prédicateurs? Mais on n'a

pas plus prêché qu'auparavant; dira-t-on que c'est l'activité qu'on a déployée? mais qui ne sait que *nisi Dominus ædificaverit domum*, etc...

Il y a deux ans à peine, il nous était impossible de créer une école; si à force de travail et de dépenses on parvenait à en faire surgir une de terre, il semblait qu'elle avait honte de se montrer, et vite elle se cachait le visage et disparaissait, de sorte qu'il était presque passé en proverbe que c'était inutile de songer à cette œuvre.

Voilà que cette année nous avons, dans les seules écoles de deux résidences, trois cents enfants occupés à étudier leurs livres, mais surtout la religion; nous devons en refuser chaque jour, faute de ressources.

Les païens nous fuyaient, et à peine deux ou trois venaient consentir à venir se préparer au baptême; aujourd'hui nous en avons plus de cent cinquante, soit filles, soit femmes, soit garçons, soit même vieillards, qui témoignent d'un désir incompréhensible de devenir chrétiens.

Je ne compte pas dans ce nombre toutes les petites écoles qui s'érigent dans les chrétientés nouvelles où sont occupés plus de cinquante maîtres ou maîtresses, qui ont ordinairement chacun deux ou trois endroits à surveiller.

Mais hélas! il faut bien le dire, les ressources nous manquent; la moisson est abondante, les épis sont déjà presque mûrs, et il n'y aura pas moyen de la recueillir. Les enfants, comme dit la sainte Écriture, sont sur le point de paraître au monde, et les mères, manquant de forces, les laisseront périr dans leur sein.

Toutes ces écoles sont à la charge de la mission, la pauvreté est telle, qu'il est impossible aux parents de pourvoir aux dépenses d'éducation. Les plus riches, et il y en a dix sur cent, donnent 5 francs par mois pour la nourriture; cette somme est insuffisante, il nous faut 7 francs 50 par enfant.

Que l'on compte donc ce que coûtent trois cents enfants, plus cent cinquante catéchumènes, qu'on y ajoute la dépense des cinquante maîtres à 20 francs par mois, car ils doivent avec ce modique salaire s'entretenir eux et leurs familles.

Dans une mission, il y a l'entretien des résidences, des mission-

naires, les chapelles et tout ce qui constitue une maison, la plus grande économie nous porte à 20,000 francs.

Voilà un côté de la médaille, de l'autre nous trouvons la Sainte-Enfance qui nous donne à entretenir en ce moment deux cent soixante et onze enfants de sept à vingt ans dans nos orphelinats, plus sept cent trente-trois en nourrice; ajoutez encore trois cent vingt-cinq qui dans l'année sont morts après plus ou moins de temps, ajoutez la dépense nécessaire pour faire baptiser de tous côtés dix-huit mille petits païens moribonds; ajoutez toutes les dépenses qu'entraînent des maisons de ce genre, soit maîtresses, soit réparations, soit constructions, etc... et vous aurez, je vous l'assure, d'un malheureux la peinture achevée.

Car enfin, notre allocation est de 50,000 francs, c'est un très beau chiffre, qui témoigne de la générosité des bienfaiteurs, et nous oblige à une reconnaissance sans bornes; mais voyez ce que coûtent deux cent soixante et onze enfants à vingt centimes par jour l'un; plus sept cent trente-trois à 48 francs l'un par an, plus les trois cent vingt-cinq qui ont été nourris une partie de l'année, et auxquels il a fallu un petit habit pour leur sépulture, plus les dépenses pour baptiser nos dix-huit mille moribonds, plus tout le reste, et vous verrez qu'il ne reste au sac que des trous, comme disent les Chinois, c'est-à-dire des dettes; nous avons pour 31,000 francs de trous, c'est un bel avoir.

Il ne faut pas rester longtemps sous une pareille impression, c'est notre partage, c'est le souci perpétuel des parents; de songer à l'avenir de leurs enfants; écoutez ce que m'écrit un missionnaire, qui chaque jour doit fournir le vivre et le couvert de cent cinquante-six enfants; sa lettre est du 5 décembre 1881.

« Nos écoles sont remplies, près de quatre-vingt-dix garçons, plus quarante-six filles, et vont m'arriver encore quelques femmes catéchumènes. Les hommes sont au nombre de vingt. Depuis mon arrivée (il y a environ quinze jours), j'ai dû renvoyer, faute de moyens, 25 élèves qui demandaient à être reçus à l'école.

« L'argent que je vous ai demandé ne suffit pas, toutes mes écoles sont augmentées. Que faire? faut-il en renvoyer?

« Nos écoles cependant portent leurs fruits; de tous les environs, à deux, quatre, six kilomètres, les païens se font conduire

par des connaissances chrétiennes, et nous amènent leurs enfants pour se faire chrétiens si nous le voulons, et eux-mêmes se déclarent chrétiens.

« Ces écoles instruisent nos enfants chrétiens, et propagent la religion : c'est un moyen admirable.

« J'attends, Monseigneur, votre réponse pour calculer mes ressources et voir jusqu'où nous pourrions aller, ou ceux qu'il faudra renvoyer. »

Ainsi parle M. Bruguière; je lui réponds en deux mots : « Impossible de vous rien donner de plus, nous sommes en dettes. »

Autrefois nous appelions les enfants, nous invitons les païens, personne ne nous répondait; aujourd'hui qu'ils nous cherchent, il faudra donc les repousser?

Quittons un moment nos chiffres pour reposer notre imagination, et, comme entr'acte, faisons une promenade dans les montagnes.

C'est un missionnaire qui n'a guère vu jusqu'ici que la plaine, laissons-lui raconter ses impressions :

« Dès le soir de mon arrivée à la montagne, je tombe malade, d'un mal de tête parfois si violent, que je n'osais faire le plus léger mouvement : de plus une fièvre intermittente qui, selon son ancienne habitude, tantôt vous glace jusqu'au tremblement et au frisson, tantôt vous jette dans un bain de chaleur et de vapeur. Pauvre Alexandre, disais-je en moi-même, tu ne viens saluer les montagnes que pour leur dire un éternel adieu. Mais aussi vite était accourue la maladie, aussi vite elle disparut. Eh bien donc, du courage, me voilà en route. »

Après avoir parcouru plusieurs chrétientés, M. Waelen, car c'est lui-même, continue sa narration :

« Reposons-nous un instant, Monseigneur, et tâchons de faire bonne provision de force et de courage, car qui veut voir Kou-Tao (village chrétien qui signifie vieille route, mais en changeant le mot Kou en un autre du même son, on l'appelle route de la douleur) doit se décider à faire le trajet d'un fameux Kou-Tao.

« Nous partirons demain matin, car la chaleur est déjà trop forte pour entreprendre un si agréable voyage. Partir de bon matin, c'est parfait, mais n'oublions pas que nous sommes en Chine, où

le *festina lentè* si recommandé et souvent peu respecté en Europe a chaque jour son application.

« Enfin, à neuf heures et demie du matin, nos voyageurs après s'être bien pressés se disent prêts à partir; sept hommes bien bâtis, chacun portant sur le dos l'un un paquet, l'autre une caisse, s'avancent majestueusement. Votre serviteur ferme la marche; devant lui trotte un petit âne qui, pour la première fois, depuis son apparition au monde vient avec nous faire le tour des montagnes. S'agit-il de grimper ou de redescendre, le petit aliboron de mettre en avant son principe : Chacun pour soi; cela n'arrange guère le Père Tchang, qui passe rapidement par-dessus la tête de la bête et va rouler par terre. Et nos domestiques! quelle drôle de place ils occupent, ils forment le trait d'union entre la tête et la queue. Enfin, sans trop d'encombre, nous arrivons au pied de la première montée; l'âne seul avait un peu souffert; comme il affectait de marcher à pas lents, mon mulet qui se trouvait dérangé dans ses allures mordait la queue du pauvre animal, et si l'occasion se présentait belle ne manquait pas de lui lancer une ruade; heureusement que l'âne est un bon animal, le pire c'est qu'ainsi pressé par l'arrière, il s'élançait en avant, sans songer à une autre bête qui précédait, et dans sa surprise troublait le cavalier; celui-ci impatienté lui caressait les côtes ou la tête avec son fouet. Faut-il être malheureux? et tous de rire au lieu de le plaindre.

« A peine avions-nous fait trois kilomètres, et nous marchions depuis deux heures; midi approchait, s'il n'est pas possible de songer au dîner, ne pourrait-on pas au moins se procurer une tasse d'eau chaude? Chercher une auberge est inutile; alors une idée lumineuse sort de la tête d'un domestique. — Père, dit-il, voyez-vous là-bas une petite chaumière? — Où donc? — Dans l'enfoncement de la montagne; il y a là une famille chrétienne. — Quelle bonne nouvelle! Nous arrivons dans un petit réduit, nous voyons un petit homme qui se hâte de courir à notre rencontre; sa femme a vite fait la prostration d'usage... Eh bien! ami, lui dis-je, mets le feu à ton chaudron, et vite fais-nous bouillir de l'eau, nous avons soif. Aussitôt le mari verse l'eau qu'il vient de puiser à une belle source, la bonne ménagère artise

le feu en même temps qu'elle met en branle un grand soufflet, d'invention antique, pour activer la flamme. Chacun boit cet excellent breuvage, qui deux, qui trois, qui quatre tasses. J'allais dire que l'eau avait l'odeur de la graisse; mais il n'y a pas de danger, ce n'est que rarement qu'on se permet le luxe de faire, avec quelques gouttes d'huile rance, des yeux au brouet clair qui bouillonne dans son jus.

« Mais je vois que tous mes gens se munissent d'un bon bâton bien noueux, je demande quel grand danger nous menace. « Eh! Père, me répond-on en chœur, nos ânes en auront « besoin. » Pour moi, je regarde la mesure comme superflue et je me contente de mon fouet ordinaire. Je changeai bientôt de sentiment, et, après une première montagne, moi aussi j'eus recours au remède pratique qu'employaient mes montagnards.

« La soif bien étanchée et pour le présent et pour l'avenir, gais et joyeux nous cheminions; bientôt à la gaieté succède un morne silence qu'interrompent seulement les soupirs des voyageurs hale-tants et grim-pant plutôt qu'ils ne montent ces abruptes col-lines. Alors mon domestique, Mathias, entonne le *Chemin de la croix* : vraiment, c'était une heureuse idée, on escaladait le Cal-vaire. Pas nécessaire de chanter, me disais-je, il suffit de suivre les stations; ce fut bientôt fait; inutile de le dire, Mathias marche, la tête baissée, tirant la langue pour s'aider dans sa voie douloureuse, méditant, et tout le monde avec lui; enfin fatigué, n'en pouvant plus, il ne fallait pas songer à monter sur sa bête, c'est à peine si elle pouvait escalader les hauteurs; Mathias saisit la queue de son âne, s'y cramponne et le force à le traîner : cha-cun d'imiter, en riant, un si bon exemple.

« Il fallait cependant de temps à autre s'asseoir sur son ani-mal, mais à la première invitation il s'arrête court et refuse net d'avancer; je compris l'utilité du bâton, tantôt administrant quel-ques coups vigoureux, tantôt poussant, tantôt traînant la bête, selon les diverses occurrences, nous finissons par apercevoir un vil-lagé païen. J'avais une soif dévorante, malgré les coups ré-pétés de bonne eau chaude que j'avais avalée il y avait trois heures. A qui s'adresser pour avoir de l'eau? Pas d'auberge. Nous nous dirigeons vers une demeure de meilleure apparence : c'était

un marchand du Chan-Si qui l'habitait. Ces gens sont partout, pardon de la comparaison, comme les Auvergnats, comme eux aussi ils sont généralement bons et hospitaliers; il nous reçoit de bon cœur, nous sert le thé; je voulais, pour le remercier, lui offrir de cette eau que Notre-Seigneur donna en récompense à la Samaritaine, mais aussitôt il prit la figure d'un homme qui se dirige vers Jéricho. Je cessai ma conversation, lui adressai quelques bonnes paroles pour sa politesse, et de nouveau nous nous remettons à gravir nos montagnes. Nous n'étions qu'à la troisième et je ne pouvais plus me tenir, à grands efforts je gravis la quatrième; je me lamentais, et les autres de rire; il fallait bien se décider à passer la cinquième et à pied. Je ramasse tout ce qui me reste de force et de courage, et me voilà parti au grand trot. J'arrive au sommet quand les autres n'ont encore franchi que la moitié; à mon tour de rire et de leur chanter le refrain des porteurs chinois : Oh ! oh ! heu ! heu !

« Quoi qu'il en soit, ce n'est pas amusant; j'admire les amateurs de courses sans les imiter, peut-être que s'ils avaient le confortable du missionnaire, ils changeraient de manière de voir. Il est quatre heures; depuis le matin en route, rien dans l'estomac qu'un peu d'eau claire; on commence à sentir la faim. »

Pour le missionnaire, ces petites aventures sont un bonheur, il les désire; s'il n'a rien à souffrir, il se plaint à Notre-Seigneur, qui lui a promis des croix et ne lui en envoie aucune. Ces petites mortifications sont comme autant de racines qui pénètrent dans le sol et soutiennent la vocation contre les vents contraires. Rien de plus gai, rien de plus heureux que le missionnaire, c'est l'enfant de la Providence, il dort tranquille et mange quand il peut.

Je ne vois d'embarras que pour ceux qui, chargés des autres, doivent pourvoir à leurs besoins et manquent du nécessaire.

« Enfin, continue M. Waelen, nous sommes à Kon-Tao, un faisan se rencontre, qui nous fait attendre deux heures pour paraître sur la table. Nous pouvons nous remettre un peu et nous reposer. Mais il n'y a pas que des faisans dans ces parages, il y a surtout des loups et des léopards. Dans un village voisin, on raconte que ces animaux féroces ont déjà dévoré quatorze personnes. On

narrait ces faits quand paraît un chrétien portant sur ses bras une petite fille de cinq à six ans, une large blessure encore saignante se montrait sous le menton de l'enfant; du haut de la tête au milieu du front, la peau était enlevée : c'était la dent d'un léopard qui avait ainsi cruellement déchiré cette pauvre petite.

« La veille, après le repas de midi, la mère prend sa petite sur ses bras et va s'asseoir au soleil, son mari près d'elle se repose, étendu par terre, comme le font les paysans. Les deux époux, nonchalamment étendus, causaient ensemble, les yeux à demi-fermés : tout à coup la mère se sent étreinte par un léopard, qui, la gueule béante, saisit la tête de l'enfant; elle pousse un cri, s'évanouit, le mari se relève avec force et l'animal s'enfuit. »

M. Waelen, avec son confrère, visita ses chrétientés anciennes et nouvelles, mit des maîtres ou des maîtresses partout. Pour sa part, il entra dans nos écoles de la résidence de quatre-vingts catéchumènes, il se plaint quelquefois qu'on ne lui permette pas d'en envoyer deux cents; il assure que c'est un grand bien; enfin, il emploie toute son éloquence, mais le proverbe dit : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles, » et moi je dis : sac percé n'a plus d'argent. Lui comme les autres, qui entonnent le même cantique, se retirent la tête basse et suspendent leurs harpes aux rameaux de n'importe quels arbres qu'ils rencontrent sur leur route.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce mouvement de conversion s'étend non seulement chez les nouveaux, mais même chez les anciens chrétiens, tel district où l'on n'avait aucun espoir envoie cinquante enfants à l'école, la plupart païens, pour se faire instruire. Voilà, très-honoré Père, notre situation; vous savez trop bien par cœur l'allocution de saint Vincent aux dames sur le point d'abandonner les enfants devenus trop nombreux, je ne la répéterai donc pas, je laisse à votre miséricorde et à votre sagesse de décider de notre sort, car le sort de nos pauvres enfants est aussi le nôtre. Nous en souffrons davantage, parce que nous comprenons mieux qu'eux le don de Dieu. Parlez et nous obéirons.

Croyez-nous toujours, je vous prie, en Notre-Seigneur et en son Immaculée Mère, monsieur et très-honoré Père, vos enfants dévoués.

† F. TAGLIABUE.

I p c. M. Vicaire apostolique.

PROVINCE DU KIANG-SI

COUP-D'ŒIL SUR LE VICARIAT

DU KIANG-SI NORD¹

I. — DIVISION CIVILE

Le vicariat apostolique du Kiang-Si septentrional comprend dix villes de premier ordre ou Fou, que les livres européens appellent départements. Cesont, au Nord : I, Kiou-Kiang; II, Nan-Kang; III, Yao-Tchéou; — A l'Est : IV, Koang-Sin; V, Kien-Tchang; — Au Centre : VI, Nan-Tchang; VII, Lin-Kiang; VIII, Fou-Tcheou; — A l'Ouest : IX, Choui-Tchéou; X, Yuen-Tchéou.

1. Nous avons publié dans les *Annales*, tome XLIII, pages 168, 321, 735, tome XLIV, pages 151, 315, 479, tome XLV, pages 260, un résumé historique fort intéressant sur la mission du Kiang-Si.

A la demande de Mgr Bray, le vicariat apostolique fut divisé en deux. (*Annales*, tome XLV, page 147.)

Deux lettres de M. Rouger, pro-vicaire du Kiang-Si méridional (tome XLVI, page 556, tome XLVII, page 117), nous ont donné la statistique du vicariat qui venait d'être érigé.

Aujourd'hui, Mgr Bray, vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional, nous envoie un travail analogue que nous sommes heureux de reproduire. Puisse l'exposé des besoins de la Mission exciter le zèle des missionnaires.

I. — Le département de Kiou-Kiang, chef-lieu Kiou-Kang-Fou, contient quatre arrondissements ou villes de troisième ordre, savoir : Te-Hoà, Pèng-Tsé, Hou-Kou et Choui-Tchang.

II. — Le département de Nan-Kang, chef-lieu Nan-Kan-Fou, compte cinq arrondissements qui sont : Sin-Tse, Ye-Ngan, Kien-Tchang, Tou-Tchang et Ngan-Y.

III. — Le département de Yao-Tchéou, chef-lieu Yao-Tchéou-Fou, comprend sept arrondissements, qui sont : Po-Yang, Féou-Léang, Lo-Pin, Yu-Kan, Wan-Nien, Te-Hing et Ngan-Jen.

IV. — Le département de Koang-Sin, chef-lieu Koang-Sin-Fou, contient sept arrondissements, savoir : Yu-Chang, Koang-Fong, Chang-Yao, Yen-Chan, Hing-Ngan et Kouï-Ki.

V. — Le département de Kien-Tchang, chef-lieu Kien-Tchang-Fou, compte cinq arrondissements qui sont : Nan-Tchèng, Lou-Ki, Nang-Fong et Koang-Tchèng.

VI. — Le département de Nan-Tchang, chef-lieu Nan-Tchang-Fou, capitale de la province, comprend sept arrondissements, savoir : Nan-Tchang, Sin-Kien, Fong-Sin, Fong-Tchèng, Tsin-Kien, Tsin-Ngan et Ou-Ning. Dans ce département se trouve encore Y-Ning-Tcheou, ville de deuxième ordre.

VII. — Le département de Lin-Kiang, chef-lieu Lin-Kiang-Fou, contient quatre arrondissements qui sont : Tsin-Kiang, Sin-Yn, Sin-Kan et Hia-Hiang.

VIII. — Le département de Fou-Tchéou, chef-lieu Fou-Tchéou-Fou, compte six arrondissements, savoir : Lin-Tchoàn, Tong-Hiang, King-Ki, Tsong-Jen, Y-Hoang et Lo-Ngan.

IX. — Le département de Choui-Tchéou, chef-lieu Choui-Tchéou-Fou, comprend trois arrondissements qui sont : Kao-Ngan, Chang-Kao et Sin-Tchang.

X. — Le département de Yuen-Tcheou, chef-lieu Yuen-Tcheou-Fou comprend quatre arrondissements, savoir : Y-Tchün, Fen-Y, Wan-Tsai et Pin-Hiang.

Ce qui donne pour le Kiang-Si septentrional :

Dix villes de premier ordre, ou Fou ;

Une ville de deuxième ordre, ou Tchéou ;

Cinquante-deux villes de troisième ordre, ou Hien.

Il s'agit ici de villes murées seulement, car il existe beaucoup d'autres villes non murées, mais plus considérables pour la population et le commerce que beaucoup de villes murées. Les principales sont : Ou-Tchéng et Tchang-Tsou dans le département de Nan-Tchéng ; King-Te-Tchéng, dans celui de Yao-Tchéou ; Ho-Kou dans celui de Koang-Sin ; Shiu-Wan et Tang-Yn dans celui de Fou-Tchéou.

Ce qui porte à cinquante-huit le chiffre des grandes villes du Kiang-Si septentrional.

II. — DIVISION ECCLÉSIASTIQUE ACTUELLE.

Au point de vue de l'administration ecclésiastique, le Kiang-Si septentrional se divise actuellement en sept grands districts, savoir : I. le district de Fou-Tchéou ; — II. celui de Kien-Tchang ; — III. celui de Nan-Fong ; — IV. celui de Koang-Sin ; — V. celui de Nan-Tchang ; — VI. celui de Choui-Tchéou ; — et VII. celui de Kiou-Kiang.

I. — Le district de Fou-Tchéou comprend principalement deux sous-préfectures : celle de Lin-Tchoàn et celle de Tsong-Jen. — En Chine, qui dit sous-préfecture, dit diocèse en France.

Œuvres. — 1^o Maison principale à Fou-Tchéou, où nous avons : Église pour tous les offices ; grand'messe aux principales fêtes, à laquelle assistent un millier de personnes ; bénédiction du Saint-Sacrement, dimanches et fêtes, suivie d'un catéchisme aux fidèles qui ont, du reste, entendu une instruction à la messe ; — Grand et petit séminaire, avec une chapelle à part pour tous les exercices de la Communauté, qui s'y font régulièrement, comme le prescrivent les décrets de nos assemblées générales ; — Petit collège, séparé aussi, où l'on élève une soixantaine d'enfants de néophytes, qui doivent avoir douze ans pour être admis, afin de pouvoir comprendre les nombreuses explications de la doctrine chrétienne qu'on leur donne. — Quelques chambres pour recevoir des

adultes qui veulent mieux s'instruire de la religion : vrai catéchuménat pour des lettrés, comme pour les gens simples qui se préparent au baptême. — 2° Tout à côté, un orphelinat où logent environ cent soixante orphelines, avec le personnel nécessaire pour en avoir soin; plus vingt-cinq à trente écolières, filles et femmes de néophytes qui n'ont pas moyen de s'instruire de la Religion dans leur famille, avec deux maîtresses d'école; en outre, un catéchuménat de femmes où reçoivent aussi l'hospitalité beaucoup de femmes qui viennent de cinq, de huit et même de dix lieues aux principales fêtes de l'année : ce qui divise en trois parties bien distinctes ledit orphelinat, comme notre maison est pareillement divisée en quatre. — 3° Missions, c'est-à-dire quarante stations où le missionnaire doit se rendre au moins une fois l'an, pour que chacun puisse s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Voilà l'œuvre principale en Chine. Des chrétiens qui voient et entendent le prêtre une fois l'an, pendant quatre à dix ou quinze jours au plus, selon le nombre de chrétiens qu'on peut grouper autour de soi, en allant faire Mission de village en village; ayant soin d'apporter tout ce qui est nécessaire à l'exercice du saint Ministère. — Six missionnaires seraient absolument nécessaires au district de Fou-Tcheou.

II. — Le district de Kien-Tchèng se compose surtout de trois sous-préfectures, qui sont : celles de Nan-Tchèng, de Lou-Ki et Sin-Tchèng.

Œuvres. — 1° Résidence à Kiou-Tou, avec Église dédiée à saint Vincent. Tout comme à Fou-Tcheou, sauf le personnel qui est nécessairement moins considérable, c'est-à-dire, paroisse, école, etc. — 2° Orphelinat à Tsi-Tou, desservi par les prêtres de Kiou-Tou, parce que la distance n'est pas considérable et que l'on manque de missionnaires. École de filles, commencement de catéchuménat pour les femmes; chapelle pour les chrétiens; — 3° Missions, c'est-à-dire trente et une stations ou chrétientés à desservir, sans compter un bon nombre de catéchumènes à visiter et à instruire dans leurs villages.

III. — Le district de Nan-Fong comprend deux sous-préfectures : celle de Nan-Fong et de Y-Hoang.

Œuvres. — 1° Nouvelle petite résidence, avec Eglise dédiée à l'Immaculée-Conception, à San-Kang, près Nan-Fong. — 2° Missions qui comptent soixante stations ou chrétientés à desservir, non compris trois cents catéchumènes, dispersés dans un grand nombre de villages fort éloignés les uns des autres.

IV. — Le district de Koang-Sin se compose principalement de deux sous-préfectures : celles de Kouï-Ki et de King-Ki, sans parler de Yu-Cham ni de Ngan-Jen, etc.

Œuvres. — 1° Petite résidence, et misérable orphelinat à Kang-Pé. Urgence de s'établir ailleurs, v. g. à Yn-Tan, pour pouvoir loger un très grand nombre d'orphelines, qu'un procès non encore terminé nous a obligés de laisser grandir chez des nourrices païennes, où l'éducation chrétienne est impossible. Donc, future résidence avec église et orphelinat, où les œuvres pourront devenir prospères comme à Fou-Tcheou, dont l'établissement a été commencé en 1874, et à peu près fini en 1881. — 2° Missions qui comptent déjà cinquante chrétientés fondées, et bon nombre d'autres qui le seront prochainement.

V. — Le district de Nan-Tchang comprend deux départements : celui de Nan-Tchang et celui de Yao-Tcheou. Peu de chrétiens, éparpillés dans sept arrondissements (lire, diocèses).

Œuvres. — 1° Résidence et Eglise à Ou-Tchéng, où les chrétiens sont aujourd'hui moins nombreux qu'autrefois. — 2° Missions qui se composent de dix-neuf chrétientés fondées et de beaucoup d'autres qui le seront prochainement, car il y a, dans les environs de la capitale de la province, un grand mouvement vers notre sainte religion.

VI. — Le district de Choui-Tcheou se compose des trois départements de Choui-Tcheou, de Lin-Kiang et de Yuen-Tcheou-Fou où la religion a pénétré dans ces dernières années.

Œuvres. — 1° Résidence avec misérable chapelle, faute d'église que les ressources n'ont pas permis de bâtir. Orphelinat et beaucoup d'enfants en nourrice. — 2° Missions qui comprennent vingt-quatre chrétientés fort éloignées les unes des autres, comme au district de Nan-Tchang.

VII. — Le district de Kiou-Kiang compte peu de chrétiens, mais exige deux missionnaires à cause de la procure.

Œuvres. — 1° Procure provinciale avec Église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. Orphelinat. Hôpital où, en un an, ont été soignés plus de trois mille malades. — 2° Deux Missions ou huit chrétientés à desservir.

RÉSUMÉ :

Fou-Tcheou.	compte déjà .	40	chrétientés.
Kien-Tchang	—	31	—
Nan-Fong	—	60	—
Koang-Sin.	—	50	—
Nan-Tchang	—	10	—
Choui-Tcheou.	—	24	—
Kiou-Kiang	—	8	—

Ces sept grands districts contiennent. . 232 petites paroisses,

c'est-à-dire onze mille quatre cent quarante-six âmes dont nous sommes chargés par Dieu et par son représentant sur la terre!

Et si nous pensons aux douze millions d'infidèles qui sont éparpillés dans les cinquante-deux arrondissements que renferme le vicariat septentrional, infidèles que nous sommes chargés de convertir au chistianisme! Douze millions! c'est une population que l'on trouverait à peine dans plus de cinquante diocèses de France! Pour ne parler que de celui de Saint-Flour, qui compte seulement deux cent trente-quatre mille neuf cent soixante-quinze habitants, cinquante diocèses comme celui-là ne donneraient que onze millions sept cent quarante-huit mille sept cent cinquante habitants, tandis que le *Kiang-Si* septentrional en contient douze à quinze millions! Et penser que pour travailler au salut de ces millions d'âmes, nous ne sommes que vingt-deux prêtres. Quatre, âgés ou malades, ne peuvent plus guère travailler; quatre, employés dans l'enseignement, ne peuvent rien pour les missions; trois autres chargés de la procure, ou occupés dans les résidences, n'ont pas un moment pour s'occuper du ministère extérieur. Que reste-il pour les missions? Onze prêtres, pour avoir soin de deux cent trente-deux petites paroisses, que nous désignons sous le nom de *stations* ou *loca missionum*, c'est-à-dire chrétientés, où le prêtre passe de cinq à dix jours une fois par

an ! Et voilà notre position vis-à-vis des *domestiques de la foi* ! Que pouvons-nous pour les infidèles, pour les nombreux catéchumènes qui réclament notre ministère ? Rien, presque rien, puisque nous pouvons à peine en baptiser seulement trois à quatre cents par an, tandis que depuis dix ans, nous avons toujours compté, au 15 août, deux à trois mille catéchumènes !

Il est grandement à désirer que nous priions tous avec ferveur le Maître de la moisson d'envoyer de bons et nombreux ouvriers à sa vigne : *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam !*

En ce moment, nous avons sur les bras plus de onze cents orphelines, en comprenant dans ce chiffre celles qui sont en nourrice, au nombre de huit cent dix-huit. Mais, ces trois cent vingt-trois qui sont dans les orphelinats, ne faut-il pas en avoir un soin spécial pour les former à la piété et au travail ? Car ici, il faut que le missionnaire fasse tout. Nous n'avons pas, et nous ne pourrions peut-être jamais avoir dans l'intérieur de la province, des Filles de la Charité pour avoir soin de nos orphelinats qui vont sous peu être peuplés d'orphelines, comme on le voit par le chiffre de huit cent dix-huit enfants en nourrice, dont un certain nombre a déjà atteint l'âge de cinq à huit ans. Quels fruits de salut que le sauvetage des enfants en Chine, car au Kiang-Si seulement, il en meurt chaque année trois à cinq cents, revêtues de l'innocence baptismale ; mais, d'un autre côté, quel embarras, quelles dépenses ! — Un mot sur la formation du clergé. On s'est plaint quelquefois de ce que, vu notre pénurie d'ouvriers, nous ne formions pas assez de prêtres indigènes ! Hélas ! comprend-on en France les difficultés à vaincre et les lenteurs nécessaires à la formation d'un clergé chinois ? Il faut prendre l'enfant à douze ans environ, et commencer quelquefois par lui apprendre les prières du matin et du soir, puis un peu de catéchisme. Vient ensuite l'étude du chinois, que beaucoup d'indigènes étudient toute leur vie pour passer honorablement un examen de baccalauréat, sans pouvoir jamais y réussir. Il faut pourtant qu'un prêtre chinois connaisse passablement sa langue, et il doit se livrer à cette étude douze à quinze ans de temps. Il faut avec cela qu'il étudie un peu de latin, et cette langue si bizarre pour lui est

l'antipode de sa langue maternelle. Quelles difficultés pour arriver à comprendre passablement les plus simples leçons du Bréviaire, et les auteurs de philosophie et de théologie qu'on lui mettra entre les mains après dix ou douze ans de séjour au séminaire. En attendant, parmi ceux qui y auront été admis, combien auront dû rentrer dans leur famille faute de capacité suffisante ou de conduite assez régulière, ou pour cause de maladie. En général, sur dix élèves qui passent deux ou trois ans chez nous comme aspirants au sacerdoce, un seul arrive en théologie ; un grand nombre est renvoyé dès la première ou la deuxième année de séminaire ; quelques-uns, après trois ou quatre ans de théologie, faute de vocation. Que ceux de nos confrères d'Europe, qui jugent que nous ne formons pas assez de prêtres indigènes, viennent passer quelques années en Chine : et quand ils auront vu ce qui se fait, qu'ils nous condamnent, s'ils nous trouvent coupables ou trop méticuleux. En attendant, nous continuerons à suivre la ligne de conduite tracée par nos devanciers, et nous tâcherons d'élever au sacerdoce le plus de sujets possibles : mais le nombre en sera encore longtemps fort restreint.

✠ GÉRAUD BRAY.

I. p. C. M.

Év. de légion, vic. ap. K.-S. sept.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

*Lettre de sœur CAMILLA O'KEEFFE, sœur servante de l'orphelinat
Sainte-Rose, à Milwaukee, à sœur N.... à Paris.*

Milwaukee, 8 janvier 1882.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Votre dernière lettre, nous donnant des nouvelles de nos vénérés supérieurs, a été la bienvenue : si vous saviez avec quelle consolation nous recevons tout ce qui vient de la chère Maison Mère, et combien nous sommes heureuses de penser que nous avons quelque petite part aux prières si ferventes, qui montent vers le ciel, du sanctuaire béni où la Sainte Vierge a daigné apparaître !

Parfois, la tentation nous vient d'envier celles qui ont le bonheur d'y prier tous les jours : cependant, nous ne nous plaignons pas de notre sort, car après tout, ayant tant de moyens d'exercer le zèle et la charité, ne pouvons-nous pas, si nous le voulons, mériter une aussi belle couronne que nos chères sœurs françaises elles-mêmes ?

Oui, sans doute, nous pouvons devenir des saintes et faire beaucoup de bien, en nous occupant tranquillement de nos œuvres, lesquelles, par la grâce de Dieu, marchent bien.

Tous les ans, la Providence nous donne de quoi nourrir les orphelines qui sont partagées entre deux maisons ; celle-ci,

Sainte-Rose, où nous avons quatre-vingt-cinq des plus grandes, et Saint-Joseph, hors de ville, où il y a soixante-cinq, toutes petites, ce qui fait cent cinquante ; mais il y a des moments où leur nombre s'élève à deux cents. L'orphelinat Saint-Joseph est bâti sur un beau terrain de deux ou trois hectares, qui nous a été donné par les autorités civiles, il y a une vingtaine d'années ; c'est tout près du lac Michigan, dans une localité charmante, qui embellit de jour en jour, et l'air qu'on y respire est délicieux. L'année dernière, la ville a entrepris de faire venir l'eau jusque-là ; on a fait des routes et des égouts autour de la propriété, qui sont d'un avantage inappréciable ; aussi, nous ne regrettons pas la lourde contribution qu'il a fallu payer. Nous avons dû encore, à cause de la sévérité du climat, établir le chauffage à la vapeur dans cette maison aussi bien qu'à Sainte-Rose : tout ceci a entraîné de grands frais, de sorte qu'à la fin de l'année, nous avons un déficit de plus de huit mille francs ; mais il sera bientôt comblé, nous l'espérons, par une quête que Mgr Henni, notre digne archevêque, a fait annoncer dans tout le diocèse, afin de subvenir à ces dépenses extraordinaires.

Il faut maintenant que je vous raconte un fait étrange, arrivé tout récemment à l'orphelinat de Saint-Joseph.

Nous avons autrefois ici, à Sainte-Rose, sur le tabernacle, un petit crucifix d'autel, très simple, en métal argenté, qui n'avait jamais attiré l'attention de qui que ce soit ; personne ne sait quand ni comment il est venu en notre possession ; les sœurs les plus anciennes, qui sont dans la maison depuis trente ans, n'en ont aucun souvenir. Tout ce que je peux dire, c'est qu'ayant été remplacé il y a huit ans par un plus beau et plus grand, il est resté depuis dans la chapelle de l'orphelinat Saint-Joseph jusqu'à ces jours passés, quand, le trouvant trop vieux et usé, j'en achetai un neuf, et je mis celui-ci moi-même dans la chambre de communauté, sur une planchette, aux pieds d'une statue de la Sainte Vierge. Le lendemain matin, deux de nos sœurs, revenant de la messe, allèrent attendre à la chambre que le déjeuner soit prêt : l'une d'elles, qui était assise, jeta les yeux sur le crucifix, et l'ayant regardé un moment, elle se leva tout d'un coup, en disant à sa compagne : « Que c'est étrange ! voyez ce ressort ! » Là-des-

sus, elle s'approcha, prit le crucifix et essaya de forcer le ressort. J'étais venu subitement visible ; après bien des efforts, elle réussit, et la croix se renversant, elles virent dans le pied, à leur grand étonnement, ce qui leur parut une petite boîte, surmontée d'une croix. « Sans doute, dirent-elles, cette boîte s'ouvre ; » elles ôtèrent le couvercle, et elles eurent sous les yeux une sainte hostie, non pas couchée, mais debout sur le côté. A cette vue, les deux pauvres sœurs, tremblantes d'émotion, se jetèrent à genoux, adorant intérieurement celui qui est en réalité *le Dieu caché*. Lorsqu'elles furent un peu revenues de leur surprise, elles portèrent le crucifix, avec son précieux dépôt, à la chapelle, le mirent sur l'autel, entre deux bougies allumées, le couvrirent avec le voile du calice ; puis, comme j'étais à Sainte-Rose, elles me firent prévenir immédiatement de la merveilleuse découverte. Mon premier soin fut d'aller droit à l'archevêché ; Monseigneur n'y était pas, mais je trouvais M. Kundig, qui écouta mon récit, en s'écriant : « C'est merveilleux ! c'est merveilleux ! » Il me promit d'aller à l'orphelinat le lendemain, pour dire la messe et consommer la sainte-Parcelle. Il le fit, et nous dit ensuite que les espèces du pain n'étaient nullement détériorées, parce que la boîte, ou plutôt le petit ciboire, était resté hermétiquement fermé. Ce qui est très frappant dans ceci, c'est que tout le temps que le crucifix était dans une chapelle, personne ne s'était aperçu du ressort, quoiqu'il eût passé par bien des mains et qu'il eût été frotté, nettoyé, — qui saurait dire combien de fois ? Mais le lendemain du jour où il fut retiré de la chapelle, voilà que sans le toucher, on découvre le ressort ! N'est-il pas évident que Notre-Seigneur l'a permis, parce que sa nouvelle demeure ne lui plaisait pas ?

En examinant de près ce crucifix mystérieux, nous avons admiré le travail si solide, surtout si ingénieux, au moyen duquel on avait réussi à en faire une si parfaite cachette. Il a en tout vingt et un centimètres, compris le pied ; la petite boîte a à peine cinq centimètres, même avec la croix qui la surmonte ; elle est divisée en deux compartiments complètement séparés, dont l'un, doré à l'intérieur, est le ciboire ; l'autre aura servi probablement aux saintes huiles, car la forme plate du dos de la croix, et un anneau en haut, semblent indiquer qu'elle avait été faite pour

être portée suspendue au cou, en allant administrer les malades.

Pour faire plaisir à notre bonne sœur visitatrice et à nos sœurs de la maison centrale, nous leur avons envoyé notre petit trésor pour quelques jours seulement, n'ayant pas l'intention de nous en dessaisir; dès qu'il sera revenu, nous le ferons mettre à neuf, et nous le conserverons avec grand soin comme une relique des plus précieuses.

Un mot maintenant de la fête de Noël, la plus douce, pour moi, de toutes les fêtes, parce que c'est en ce jour, il y a quarante-trois ans, que j'ai eu le bonheur de prononcer mes premiers vœux. Nous n'avons pas eu, comme vous, ma chère sœur, une belle messe de minuit, néanmoins nous avons eu une large part de consolations spirituelles et temporelles. La première messe à laquelle nous avons assisté était une messe pontificale, à la cathédrale, à quatre heures, célébrée par notre saint archevêque, qui est venu ensuite dire sa seconde messe à Sainte-Rose; notre chapelle, qui est fort jolie, a été bâtie, vous le savez, uniquement avec le produit de quêtes faites par les Enfants de Marie externes; aussi elles ont une prédilection très légitime pour ce modeste sanctuaire, et elles ne manquent jamais de s'y réunir aux jours de fête. Par conséquent, Monseigneur eut la satisfaction de voir plus d'une centaine de jeunes ouvrières s'approcher de la sainte Table, à côté des orphelines, toutes en voiles blancs, et avec une tenue pieuse et recueillie. Ces chères enfants ont chanté de beaux cantiques, accompagnées sur l'orgue par l'organiste de la cathédrale, professeur de musique éminent, qui était venu de lui-même offrir ses services. Après la messe, Monseigneur se rendit au grand ouvroir, où l'arbre de Noël, chargé de mille choses et resplendissant de lumières, attira son attention et le mit en gaieté. Il adressa des paroles gracieuses aux orphelines, parmi lesquelles se trouvaient un bon nombre d'anciennes enfants de la maison, puis, ayant béni tout le monde, il nous dit adieu.

C'est un usage établi ici que les anciennes orphelines viennent passer la fête de Noël avec nous; elles arrivent dès la première heure, et occupent à la chapelle, au réfectoire et partout, la place qu'elles avaient autrefois, ce qui leur fait un plaisir incroyable, en leur rappelant les heureux jours de leur enfance. Toutes, sans

exception, soient qu'elles demeurent près ou loin, se font un bonheur de nous envoyer, à Noël, selon leurs petits moyens, des dindes, des poulets, des gâteaux, etc. De notre côté, nous aimons à entretenir cet esprit de reconnaissance et ces bonnes relations, sachant que cela contribue puissamment à rendre ces pauvres enfants plus vertueuses et plus heureuses.

En terminant, laissez-moi demander vos prières pour une de mes jeunes compagnes, dont la santé m'inquiète, et aussi pour qu'il plaise au bon Maître d'éloigner les angines couenneuses, maladie qui fait de tristes ravages dans notre ville, et même dans notre quartier.

Je demeure, en l'amour de Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Ma très chère Sœur,

 Votre très affectionnée,

SŒUR CAMILLA O'KEEFFE.

I. f. d. c. s. d. p. M.

*Lettre de sœur WALBURGA, sœur servante de l'Hospice
des Enfants-Trouvés de Chicago, à sœur N..., à Paris.*

Chicago, 29 janvier 1882.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Depuis l'ouverture de cette maison, c'est-à-dire depuis le 29 juillet de l'année dernière, — il y a juste six mois, — nous avons pu nous convaincre du bien qu'elle est appelée à faire. Déjà nous avons recueilli une cinquantaine de pauvres petites créatures, dont bon nombre sont allées au ciel après avoir été régénérées dans les eaux du baptême.

Nous avons aussi secouru beaucoup de pauvres, en dehors de la maison, auxquels nos visites ont été encore plus utiles sous le

point de vue spirituel que matériel. Mais, hélas ! que cela est peu de chose en comparaison de ce qui reste à faire !

D'abord, pour répondre aux besoins d'une population comme celle de Chicago, il faudrait autre chose qu'une maison de louage pour un hospice d'enfants trouvés : notre installation actuelle est insuffisante de toutes les manières, et chaque jour nous adressons les vœux les plus ardents au bon Maître, le priant d'inspirer à quelques riches de ce monde la pensée de nous donner les ressources nécessaires pour bâtir une maison convenable, afin que nous n'ayons plus la douleur de renvoyer les pauvres enfants qu'on nous apporte.

Du reste, cette œuvre possède les sympathies publiques : loin d'avoir lieu de nous plaindre de nos concitoyens, nous sommes au contraire extrêmement touchées de la bienveillance qu'ils nous témoignent, les protestants aussi bien que les catholiques. Vous pourrez juger de leur générosité par l'abondance des dons que nous avons reçus à Noël. En voici une courte énumération : près de deux mille cinq cents francs en argent ; vêtements pour les pauvres, flanelle, calicot, etc., pour la valeur de deux cent cinquante francs ; du lait pour cent francs ; trois barils de farine ; vingt-cinq poulets, neuf dindes ; quatre douzaines boîtes de fruits conservés, quatre douzaines boîtes de féculé, six grandes boîtes de bonbons ; six gâteaux magnifiques ; un berceau avec fournitures complètes ; un arbre de Noël, et puis des habits et des jouets d'enfants en profusion. Tous ces cadeaux, arrivés si à propos, la veille de la belle fête, nous avaient disposées, mes trois bonnes compagnes et moi, à la passer dans des sentiments de joie et de reconnaissance. Mais le petit Jésus trouva que ce n'était pas assez, et Il daigna venir Lui-même, au milieu de nous, sous la forme d'un joli petit garçon de deux ou trois mois, qu'un sergent de ville nous apporta à minuit moins un quart. Il reçut de suite le saint Baptême, avec les noms de Joseph-Christophe, mais son séjour parmi nous ne devait pas être long ; il avait trop souffert, sans doute, avant d'avoir été trouvé sur la rue, car nous ne le gardâmes que cinq jours ; il s'envola vers le ciel à minuit, à l'heure même où nous l'avions reçu.

Le bon Dieu, tout en nous donnant beaucoup de consolations,

ne manque pas de nous faire sentir quelques épines; néanmoins, la bénédiction visible dont Il a entouré les commencements de cette œuvre nous inspire la ferme confiance qu'il la mènera à bonne fin, pourvu que de notre côté nous soyons toujours ses fidèles et généreuses épouses.

Veillez prier à cette intention dans la chapelle privilégiée de notre chère Maison Mère, et me croire en l'amour de Notre-Seigneur,

Ma très chère Sœur,

Votre très affectionnée,

Sœur WALBURGA.

I. f. d. c. s. d. I. M.

PROVINCE DE

L'AMÉRIQUE CENTRALE

Lettre de M. VAYSSE à M. FIAT, supérieur général.

Santa-Tecla (Salvador), 23 août 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Ayant mis fin pour cette année aux travaux des missions, et étant occupés à nous préparer pour combattre de nouveau, je profite de ce temps de repos pour venir vous offrir, mon très honoré Père, le compte rendu de nos travaux de cette année. Nous n'avons pas à enregistrer des fruits aussi abondants que ceux de l'année dernière, mais, en revanche, je crois qu'ils se conserveront plus longtemps.

Partis de Guatemala le 4 novembre 1880, M. Pineda et votre humble fils, qui a l'honneur de vous écrire ces lignes, nous arrivâmes le 10 à San Salvador. Notre voyage par terre fut pénible : nous passâmes deux nuits à la belle étoile, sans pouvoir même nous procurer de quoi fortifier notre pauvre estomac épuisé par la fatigue. Le troisième jour, après une marche de quatre heures, je sens mes forces diminuer, la tête me tourne, l'estomac me fait défaut, je ne puis aller plus loin. Heureusement, M. Pineda, en homme d'expérience, avait caché un petit pain dans le fond de sa valise; nous nous partageâmes en frères cette unique ressource, et ainsi fortifiés, nous pûmes arriver au premier village, qui

n'était éloigné que de trois lieues. Le reste du chemin se fit sans accident.

Notre réception à l'évêché (car Monseigneur voulut nous garder chez lui) fut des plus cordiales, soit de la part de Monseigneur, soit de la part du clergé. Trois jours de repos, ou, pour mieux dire, de préparation, et, le 14 novembre au soir, commença la retraite ecclésiastique. On dit que les prêtres qui la suivirent furent assez satisfaits. Ce que je puis dire, c'est que le silence a été en général bien observé pendant les huit jours que dura la retraite, et que tout le monde était fort attentif, soit aux conférences, soit aux méditations. Trente prêtres et vingt séminaristes suivirent les exercices et nous édifièrent par leur recueillement. Oh! s'ils étaient bien soignés, ces jeunes lévites, quels progrès ne feraient-ils pas dans la vertu, maintenant qu'ils sont si bien disposés! Mais hélas! abandonnés à eux-mêmes, que vont-ils devenir? Oh! si vous eussiez été là, mon très honoré Père, votre cœur aurait été rempli de joie, et, comme saint Vincent, vous n'auriez eu de repos que lorsque l'éducation de ces jeunes lévites eût été confiée à des mains capables de les bien former.

Le 26 novembre, jour de travail, veille d'une grande fête pour nous, M. Pineda aida le chapelain de l'hospice à confesser les enfants de la maison, et moi, j'aidai l'aumônier de l'hôpital. Nous voulions fêter de notre mieux notre bonne Mère du ciel. A cet effet, nous lui préparions un bouquet que nous savions devoir lui plaire plus que toute autre chose : un bouquet d'âmes. Monseigneur, qui aime beaucoup les deux familles de saint Vincent, se prêta de bon cœur à l'offre que lui fit la sœur servante de l'hôpital, et, le 27, Sa Grandeur vint offrir le saint sacrifice dans la petite chapelle de cet établissement. Près de cent cinquante personnes reçurent la communion des mains de monseigneur; des chapelets et des médailles furent distribués aux malades; aussi toute la maison était dans la joie. Messe chantée à neuf heures, et, le soir, instruction et bénédiction du très saint Sacrement. Même fête et même joie à l'hospice, où presque toutes les enfants s'approchèrent de la sainte table.

Dès le 27 au matin, étaient déjà arrivés les conducteurs qui devaient nous accompagner à Texistepeque, où devait avoir lieu

la première mission de cette année. Le lundi 29, nous partîmes enfin, M. Pineda et moi, accompagnés d'un prêtre du pays que monseigneur nous avait donné pour nous aider, et d'un autre prêtre italien qui venait d'arriver et se disait missionnaire. Ce dernier, épouvanté par les travaux et les privations de tout genre qu'il voyait déjà venir, se retira avant même d'avoir planté la faux dans le champ du père de famille. L'autre, plus généreux, nous aida beaucoup pendant cette première mission; mais, la mission finie, sans tambour ni trompette, il enfourcha son cheval et disparut pour ne plus revenir; ainsi, de quatre que nous étions, nous fûmes réduits à deux.

Ces épreuves, au lieu de nous effrayer, nous parurent de bon augure; nous nous promettions une mission abondante, nos espérances ne furent pas trompées.

Texistepeque est une paroisse considérable; en comptant les hameaux qui en dépendent, elle présente une population de trois mille habitants; son territoire a quatre-vingt-quatre kilomètres de long sur soixante de large. La température y est très variée : fraîche le matin, elle devient très chaude depuis dix heures jusqu'à trois heures, moment où elle change d'une manière un peu brusque. Cette transition si violente rend le pays malsain pour les personnes qui, ennemies de la chaleur, aiment à se vêtir à la légère.

Il y a dans ce pays un grand fonds de foi. La sainte Vierge surtout y est bien invoquée; ce qui le prouve, c'est la pieuse pratique, dans un grand nombre de familles, de conclure la journée par la récitation en commun du chapelet. Si cette population était bien soignée, qu'elle serait bonne et fervente! Mais, hélas! pour tout secours spirituel, ces braves gens n'ont qu'un bon vieux curé qui ne peut ni prêcher, ni faire le catéchisme, et n'a même pas le temps de confesser, parce qu'il passe sa vie monté sur sa mule, courant de tous côtés pour administrer les sacrements aux mourants. Comme conséquence de cet abandon, on remarque, surtout parmi les hommes, une grande indifférence en fait de religion.

La mission que nous avons donnée à Texistepeque n'a pas été des plus brillantes, les sermons n'étaient pas suivis comme on

aurait pu le désirer, et les confessionnaires étaient encore moins fréquentés. En voyant tant de froideur, nous nous humiliions, nous jeûnions et nous célébrions quelques messes pour attirer les grâces de Dieu sur ce peuple. Notre-Seigneur se laissa toucher, et neuf cent cinquante personnes, soit de la ville ou des environs, profitèrent de la mission.

Comme les confessions ne nous donnaient pas l'occupation que nous aurions désirée, M. Pineda, et le prêtre qui nous aidait, allèrent prêcher une mission de cinq jours dans un hameau assez considérable, éloigné de cinq lieues de Texistepeque. Là, la moisson fut on ne peut plus abondante; presque tous les gens de l'endroit se confessèrent; bien plus, à la nouvelle que la mission était à Santiago (nom du hameau), grand nombre de personnes des environs accoururent pour profiter de cette bénédiction du ciel. Travaillant toute la journée et une partie de la nuit, les deux missionnaires purent confesser un bon nombre de personnes.

Ce résultat, que déjà nous avons remarqué l'année précédente, nous fortifia dans la résolution d'aller prêcher dans les hameaux.

Le 21 novembre, après avoir donné la bénédiction papale à Texistepeque, nous partîmes, M. Pineda et moi, pour Mazahuat, autre village assez considérable de la même paroisse. Cet endroit se trouve entouré de tous côtés par une rivière et forme une petite île. Nous comptions nous y reposer avant de commencer la deuxième mission; mais les gens de ce hameau furent si contents de nous voir, qu'ils ne pouvaient se lasser de nous contempler, et nous adressèrent de si pressantes sollicitations que nous dûmes consentir à les évangéliser. Toute la journée nous étions occupés à l'église, soit à prêcher, soit à confesser ou à faire le catéchisme; et lorsque, vers midi, nous rentrions dans notre hutte pour nous reposer et prendre un peu de nourriture, bon nombre de gens nous suivaient: hommes, femmes, enfants, et nous avions grand-peine à obtenir qu'ils nous laissassent le temps de prendre notre repas. Le soir, même répétition, et nous étions heureux quand vers neuf ou dix heures nous pouvions les congédier. Nous nous hâtons de fermer la porte, et, couchés sur nos

petates (petit tapis en paille), nous essayions de puiser dans le sommeil de nouvelles forces pour le lendemain. Ces bonnes gens auraient voulu nous garder toujours au milieu d'eux; ils ne savaient que faire pour nous être agréables. Aussi les petits cadeaux à leur mode, et en rapport avec leur modique fortune, ne manquaient pas. Pauvres habitants de Mazahuat! je ne puis vous oublier! Quel empressement pour venir tous les jours à la sainte messe et aux instructions! Beaucoup d'entre eux vivaient de l'autre côté de la rivière; ils n'hésitaient pas à traverser deux fois par jour, et même la nuit, cette immense quantité d'eau pour ne pas manquer les exercices de la mission.

Le jour de Noël, à la messe de minuit, l'église était remplie; la messe terminée, personne ne bougea; on attendait un sermon sur la naissance de l'Enfant-Dieu. A six heures eut lieu la seconde messe; l'église était toujours pleine; puis vint la troisième messe, et enfin le sermon tant désiré; l'église restait comble. Cela ne leur suffit pas: ils veulent entendre les trois messes de M. Pineda. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent entendu six messes et un sermon qu'ils pensèrent enfin à leur corps. En voyant cette avidité pour les choses divines, je me rappelai ces paroles de la sainte Ecriture: « Les peuples viendront de l'Orient et de l'Occident pour s'asseoir à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Pendant les six jours que nous passâmes dans cette île, nous confessâmes environ deux cent cinquante personnes, leur enseignant au moins ce qui est de nécessité de moyen et de précepte pour les pouvoir absoudre valablement. Oh! mon très honoré Père, combien nous fut utile la petite feuille que nous avons fait imprimer! Nous donnions un exemplaire par famille, et, soit la nouveauté, soit le désir d'apprendre, les gens se réunissaient par groupes pour étudier, choisissant à cet effet quelqu'un d'entre eux qui sût lire; et ce n'était que lorsqu'ils savaient assez bien leur leçon qu'ils se présentaient au tribunal de la pénitence. Dans le cours des missions de cette année, nous avons distribué cinq mille de ces feuilles. Dieu seul connaît le bien que ce petit souvenir de mission a procuré et procure encore; car partout on garde cette petite feuille précieusement, et chacun nous a bien promis, en la recevant, d'enseigner aux autres les vérités qu'elle contient.

Nous sommes au 28 décembre; le départ pour Métapan est fixé à huit heures. Tout le village est réuni; tous veulent nous accompagner; les chemins sont mauvais; peu importe; de même qu'on était venu à notre rencontre, de la même façon, et M. le maire en tête, on veut nous accompagner. Nous sortons du village à pied et comme en procession, pour imiter notre divin Maître et aussi pour contenter une multitude de femmes et d'enfants qui, eux aussi, voulaient nous suivre. La procession ne fut pas longue, car la rivière est environ à trois cents mètres du village. Arrivés là, nous congédions notre monde, leur faisant nos derniers adieux; nous leur recommandons l'observance des Commandements de Dieu et de l'Église, et, à cette condition, nous leur donnons rendez-vous au ciel et nous leur promettons de ne pas les oublier dans nos prières. Tout le monde, à genoux, éclate en sanglots; je leur donne une dernière fois la bénédiction et me hâte de monter sur ma mule et de partir vite, pour dérober au public les larmes qui s'échappaient de mes yeux. Accompagnés de presque tous les hommes de Mazahuat, nous nous acheminons vers Métapan.

La mission de Texistepeque, y compris les deux hameaux, donne, outre un grand nombre de confessions, une quinzaine de mariages, la première communion d'une trentaine de garçons et d'une quarantaine de filles. Je passe sous silence une multitude de ménages en désordre, qui retrouvèrent dans la mission la paix, l'union, la cordialité, perdues depuis bien des années. Je ne dis pas non plus combien de cœurs sourds à la voix du Seigneur, ne voulant entendre aucun conseil, n'écoutant que la voix de leurs passions, rompirent les liens des mauvaises habitudes qui les tyrannisaient depuis dix, quinze, vingt, quarante ans et plus.

Après une marche de quatre heures par des chemins montants pierreux, nous arrivons vers midi à Métapan. M. le curé était venu à notre rencontre. A notre arrivée, les cloches sonnent, quelques personnes se réunissent; et, croix en tête, M. le curé revêtu de la chape, nous entrons à pied, en procession, en chantant les Litanies des Saints. Le nombre des dévots ou des curieux augmente à mesure que nous avançons. Arrivés à l'église, nous

adorons Notre-Seigneur, nous le supplions de bénir notre œuvre, et, comme l'église était presque pleine, M. Pineda leur dit en deux mots que dans la soirée se fera l'ouverture de la mission, et il les engage tous à en profiter; puis nous nous retirons au presbytère pour prendre un peu de repos.

Métapan est une petite ville de deux mille âmes; si nous y ajoutons les trente-six hameaux qui en dépendent, nous aurons une grande cité de dix mille habitants. Son territoire a pour le moins cent kilomètres carrés. M. le curé de l'endroit doit, à lui seul, desservir ces trente-six hameaux. Combien de personnes dans ces parages vivent comme des païens, n'ayant de chrétien que le saint baptême! Combien n'ont jamais pensé qu'ils ont une âme et meurent sans même avertir M. le curé! On se sent le cœur brisé à la vue de cette moisson mûre qui s'égrène et se perd faute de moissonneurs.

Le climat de Métapan est un peu malsain; il y fait une chaleur très humide, aussi les fièvres y sont fortes et presque continues. Par la grâce de Dieu, rien ne m'arriva; il n'en fut pas de même pour mon cher confrère M. Pineda; il se laissa surprendre par une fièvre assez forte, mais qui ne lui dura pas longtemps, grâce à l'habileté du médecin. Ce bon médecin, sans aucune compassion, administra vite à M. Pineda un vomitif, comme pour un cheval. Ce cher confrère passa quelques heures dans des douleurs bien cruelles; mais, la fièvre coupée, il se remit vite; maladie et convalescence durèrent quatre jours.

La mission, sans soulever les masses, nous donnait cependant assez d'occupation. M. Pineda malade, j'étais seul pour faire face soit aux prédications, soit aux confessions devenues plus nombreuses, puisque la mission touchait à sa fin. Que faire? Comment sortir de la difficulté? Oh! que le bon Dieu est admirable! et qu'il fait bon se jeter dans ses bras sans se trop préoccuper de l'avenir et sans jamais perdre confiance! Le soir même que M. Pineda était tombé malade, arrive un prêtre envoyé par Monseigneur pour nous aider; oubliant toute préoccupation, à nous deux nous venons à bout de tout. La mission de Métapan dura cinq semaines; il y eut une cinquantaine de mariages; le nombre des personnes qui revinrent à Dieu fut très considérable; puis il

y eut une première communion de garçons et de filles assez nombreuse.

Voyant les cœurs bien préparés, le bon Dieu m'inspira la pensée d'établir dans ce lieu la confrérie des dames de la Charité. La chose fut d'autant plus facile, qu'il existait déjà une confrérie dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, et l'on vint me supplier de la relever, car elle était presque tombée. Sans beaucoup de peine, trente personnes des plus vertueuses furent réunies, la proposition de la confrérie des dames de la Charité leur plut. Huit jours leur furent encore donnés pour réfléchir, et pendant cet intervalle elles entendirent deux petites instructions *ad hoc*. Le jour fixé, chacune s'engagea publiquement et avec plaisir à assister les pauvres de la paroisse, à tour de rôle et selon le règlement. La confrérie fut érigée selon toutes les règles devant l'autel du Sacré-Cœur de Jésus; puis eurent lieu les élections pour choisir une supérieure, une assistante et une garde-meubles. Voilà notre confrérie établie, et par ce moyen la charité active est ajoutée à la confrérie déjà existante. Mais il manquait une chose pour que la joie fût complète. L'église, en général, reste déserte toute l'année; bien plus, à cause de ses deux portes latérales, elle sert de passage; de manière que non seulement le bon Dieu est oublié, il est même insulté dans sa propre maison. Pour contre-balancer un si grand mal, ajouté à l'immoralité et à l'impiété des gens de la paroisse, il faudrait un Moïse qui retint le bras du Seigneur. Oh! si l'on pouvait établir l'Adoration perpétuelle depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir! Voilà le Moïse qu'il faudrait! Je me hasardai à proposer la chose aux nouvelles dames de la Charité, et toutes, avec enthousiasme, acceptèrent la proposition. Pour contenter tout le monde sur le choix de l'heure, nous avons recours au sort, et chaque membre de la confrérie tire de l'urne l'heure que le bon Dieu lui assigne. Maintenant, les vertueuses dames de la Charité puiseront dans le très saint Sacrement, dans le Cœur de Jésus, la charité qu'elles devront ensuite exercer envers les pauvres malades de la paroisse.

A partir du jour de l'érection de la confrérie et de l'Adoration perpétuelle, la mission prit un nouvel aspect. Les dames de la Charité ne venaient pas seules adorer le très saint Sacrement;

chacune invitait ses amies, ses voisines, et surtout elles avaient soin d'inviter les personnes qui n'avaient pas encore gagné la mission, les personnes indifférentes et peu dévotes. Dès lors, nous vîmes arriver au saint tribunal de la pénitence des gens de toutes classes, hommes et femmes, qui ne s'étaient pas confessés depuis bien des années. Tels furent les premiers fruits que donna notre jeune confrérie des dames de la Charité de Métapan. Combien je me sentais dédommagé des fatigues et des peines de la mission ! Plaise à Dieu que cette confrérie, qui donne tant d'espérances, se conserve longtemps dans la ferveur ! Je dois ajouter que les dames de la Charité nous furent aussi d'un grand secours pour enseigner la doctrine aux pauvres gens des champs. Ces braves campagnards arrivaient dans une grande ignorance des vérités de notre sainte religion ; les dames, munies de quelques exemplaires de la feuille que nous avons fait imprimer, se faisaient elles-mêmes institutrices, enseignant le plus indispensable à ceux qui l'ignoraient. Grâce à ce secours, la plupart des personnes qui se présentèrent au confessionnal savaient déjà les choses indispensables au salut, ce qui abrégait, et de beaucoup, notre besogne.

Nous avons donné la mission, non seulement à Métapan, mais encore à deux hameaux qui en dépendent. Le premier s'appelle Saint-Michel, il présente une population de quatre cents personnes. Là, comme à Métapan, le bon Dieu nous ménagea quelques âmes généreuses qui se prêtèrent de bonne grâce pour enseigner les ignorants qui ne savaient pas lire ; nous leur donnions pour les autres la petite feuille de la doctrine pour qu'elles la fissent apprendre. Les habitants de Saint-Michel étaient passablement froids ; beaucoup venaient aux sermons, mais peu se confessaient, et le temps passait vite, car la mission ne devait durer que cinq jours. Pour les attirer, un moyen nous réussit à merveille : ce fut d'aller les prêcher dans leurs propres maisons, leur rappeler qu'ils avaient une âme, qu'il fallait la sauver à tout prix pour ne pas aller en enfer, etc. Nous leur donnions quelques médailles, puis une feuille de la doctrine, et nous leur faisions promettre qu'ils viendraient se confesser le lendemain. Tous le promirent, et je crois que tous ou à peu près furent fidèles à leur promesse.

Le deuxième hameau se nomme El Guachipilin, à quarante-

deux kilomètres de Métapan. Ici, l'enthousiasme fut grand. A la nouvelle de la mission, bien des personnes accoururent des villages voisins. Grande avidité pour les choses de Dieu ; aussi les sermons étaient très fréquentés ; il y avait parfois mille personnes. Ici encore, mieux que partout ailleurs, ceux qui étaient à la tête de la population donnèrent le bon exemple et tout le monde suivit ; à notre départ, on nous assura que deux hommes seulement n'avaient pas voulu profiter des grâces de la mission.

Dans les missions, mon très honoré Père, se voient mieux que dans toute autre circonstance la bonté et la sollicitude du divin Jésus pour sauver les âmes. Les missions, en effet, entraînent tout dans ces contrées, rien ne leur résiste ; et, certes, nous ne pouvons attribuer ces succès à notre habileté, ce serait un crime. C'est Dieu qui fait tout ; nous, nous ne sommes que de bien misérables instruments, parfois, peut-être, peu dociles à la main divine qui nous conduit. Quand nous arrivâmes à Métapan, deux personnes vinrent seules à notre rencontre, M. le curé et un de ses paroissiens ; à notre départ, il y avait foule compacte.

Je me rappelai alors ce qui arriva à saint Vincent en passant à Mâcon ; au commencement, tout le monde le montrait du doigt, et à la fin tout le monde pleurait.

Depuis notre sortie de Guatemala, nous n'avions pu prendre un peu de repos, faute de trouver un lieu convenable. Le 5 février, ayant terminé la mission dans ces parages, nous rentrâmes à Sainte-Anne, où nous nous reposâmes huit jours, et le 12 nous partîmes pour Chalchuapa.

Chalchuapa est une petite ville de trois mille âmes ; en y joignant les quinze hameaux qui en dépendent, elle constitue une population de quinze mille habitants. Son territoire a soixante kilomètres de long sur quarante-huit de large ; en général, il est plat et le climat est bon.

La mission de Chalchuapa, à ne considérer que les fruits apparents, fut assez triste. Bien des épines nous y attendaient ; mais au milieu de ces épines s'épanouirent quelques roses d'une beauté ravissante : Le pays était mal préparé, à cause de certains scandales qui arrêtaient le cours des grâces divines. Ces scandales, grâce à

la mission, disparurent peu à peu. Au sermon du soir, l'affluence était grande; parfois il y avait plus de deux mille auditeurs. Mais, hélas! un trop grand nombre se contentaient d'écouter, et lorsqu'il s'agissait de mettre en pratique ce que disait le prédicateur, le courage manquait. Pour calmer les cris de leur conscience, ces gens se promettaient bien de se confesser avant de mourir, et ils s'endormaient de nouveau dans l'état léthargique du péché mortel. Cependant, tout le monde ne fut pas sourd à la voix du Seigneur, neuf cents personnes profitèrent de la mission; il y eut en outre près de quarante mariages.

Si dans la ville de Chalchuapa il y eut grande indifférence, il n'en fut pas de même des hameaux que nous allâmes visiter, et dès lors nous nous sentîmes bien dédommagés.

El Salitrillo est un petit hameau de quatre cents âmes, à deux lieues de Chalchuapa; dès le soir de notre arrivée, je presentais les fruits que nous allions y recueillir. Il était neuf heures, et depuis midi nous n'avions rien pris; cependant il avait fallu confesser, prêcher deux fois, et faire une petite promenade de deux heures; il était temps de prendre quelque réfection, car on ne nous avait pas même offert un verre d'eau à notre arrivée. Retirés dans notre vieille hutte, nous attendons qu'on nous apporte quelque nourriture... mais rien n'arrive... Enfin, vers neuf heures et demie ou dix heures se présente une femme pour nous demander si nous voulions prendre une tasse de café ou de chocolat.

Mais, bonne dame, lui dit un de nous, nous désirerions bien souper; depuis midi nous n'avons rien pris. La dame, un peu étonnée, part vite et se hâte de préparer une tasse de café noir et nous l'apporte; il fallut se contenter de cette modique collation. Les jours suivants, tout alla à merveille. Nous avons raison d'être contents, car Dieu nous préparait une belle moisson à recueillir. La mission dura cinq jours; l'enthousiasme fut grand, aussi les confessions nombreuses; il y eut en outre huit mariages. Là l'ignorance était profonde, mais à l'aide du catéchisme et des petites feuilles de la doctrine que nous distribuions, nous laissâmes assez bien défriché ce petit recoin de la vigne du Seigneur. Je passe sous silence les manifestations les plus vives, et les pleurs qui coulaient au moment de la séparation.

Du Solitrillo nous passâmes à Ayntepeque, autre hameau de trois cents âmes, situé à deux lieues plus loin. Là aussi la moisson fut bonne; il y eut douze mariages, beaucoup se confessèrent. La mission fut de quatre jours.

Le 12 mars, nous partîmes pour un autre village qui s'appelle *Los Dos Rios*; la population est de trois cents âmes. A peine la nouvelle de l'arrivée des missionnaires se fut-elle répandue, que les gens en foule accoururent des hameaux voisins. Après le Guachipilin, la mission de *Los Dos Rios* fut la plus suivie.

Le principal du pays donna le premier le bon exemple, et tout le monde suivit. Il fit plus, sur mon invitation il voulut m'accompagner pour aller inviter les personnes des hameaux voisins; nous allions de porte en porte, distribuant des feuilles de doctrine, et invitant tout le monde à profiter des grâces du Seigneur. Cette sortie ne réussit pas mal, et le nombre des personnes qui se confessèrent fut d'environ deux cents; de plus, il y eut huit mariages. A notre départ, un nombre considérable d'hommes vinrent nous accompagner.

Comme vous le voyez, mon très honoré Père, si les épreuves ne nous ont pas manqué (et elles nous ont été d'autant plus sensibles, qu'elles nous sont arrivées du côté où nous les attendions le moins), les consolations n'ont pas été petites. Béni soit le bon Dieu en toutes choses! soit qu'il récompense, soit qu'il semble châtier.

Nous voici à Atiquissaya, ville à peu près comme Chalchuapa. En y ajoutant les cinq ou six hameaux qui en dépendent, nous aurons une ville de dix mille âmes. Cette mission, M. Pineda la donna seul, aidé d'un bon et vertueux père franciscain, Fray Benedicto Cruz. Je laissai, à mon grand regret, le champ de bataille, pour aller courir bien loin, jusqu'à Léon de Nicaragua où des nécessités très urgentes m'appelaient.

Atiquissaya, grâce à son zélé curé, est mieux moralisée. La ville possède un noyau assez considérable de personnes vertueuses. Une association d'hommes pour honorer le sacré Cœur de Jésus y est établie. La visite quotidienne du très saint Sacrement y est aussi en usage. La mission promettait beaucoup, mais il ne fut pas possible de lui donner tout le temps nécessaire, car, à l'ap-

proche de la Semaine sainte, le bon père franciscain partit pour sa paroisse. M. Pineda alla passer la grande semaine dans un hameau appelé San Lorenzo, où il fit encore des conquêtes.

A mon retour de Nicaragua et après avoir donné la retraite aux sœurs de San Salvador, sur le désir de Monseigneur, nous nous disposâmes à préparer au saint Jubilé les gens d'un des faubourgs de la ville de San Salvador : *le Calvaire*. Pour ne pas trop éveiller l'attention des ennemis de notre sainte religion, nous nous étions abstenus de prononcer le nom de mission. Précaution inutile; dès les premiers jours, ce nom est dans toutes les bouches; l'église se remplit, les confessionnaux sont envahis; ceux-là même qui dans les journaux foulent aux pieds nos saints mystères, viennent écouter nos sermons, et cependant personne ne dit mot contre la mission; on aurait dit que le divin cœur de Jésus, dont nous célébrions le mois, leur avait fermé la bouche. Aussi la mission se donna avec tout le calme et la liberté que l'on pouvait désirer.

Les personnes pieuses nous furent d'un grand secours, non seulement par les prières qu'elles adressaient au Ciel pour le bon succès de la mission, mais encore par le zèle qu'elles déployaient pour la conversion des âmes. Jamais je n'avais vu un enthousiasme pareil. Chaque converti devenait un missionnaire.

Le pays est infecté d'un grand mal; de tout côté on ne voit que personnes vivant ensemble sans être mariées. Dès le commencement de la mission, nous leur fîmes une guerre ouverte. Tous ceux qui jusqu'à ce jour avaient donné habitation à ces gens scandaleux se hâtèrent de les congédier s'ils ne se mariaient, ne voulant plus coopérer à leur crime. Grâce à ce mouvement, un assez grand nombre de ces pécheurs publics poussés soit par la nécessité, soit par la crainte des jugements de Dieu, firent légitimer et bénir leur coupable union; aussi pendant les deux mois que dura la mission, monsieur le curé célébra cent vingt-trois mariages de cette catégorie.

Il y aurait eu encore beaucoup de bien à faire, tout San Salvador se remuait, surtout les habitants de la campagne, mais nous ne pouvions continuer la mission; les fêtes du mois d'août, ici très bruyantes, ne nous auraient pas laissé travailler; en outre, nous avons besoin de repos.

Monseigneur, ses chanoines, ainsi que le clergé de la ville, furent surpris du bon succès obtenu. Encore deux autres missions comme celle-ci, nous disait-on, et San Salvador sera complètement transformé.

Le 25 juillet se fit la clôture de la mission; le 26 nous confessâmes encore, et le 27 mars nous partions pour Santa Tecla.

Je ne puis vous exprimer, mon très honoré Père, le bonheur qu'on ressent en mission. Les fatigues et les privations de toute sorte ne manquent pas, mais l'âme est dans la joie, et son bonheur fait oublier toutes les fatigues.

Oh! comment pourrai-je exprimer ma reconnaissance à notre très cher visiteur, pour avoir accepté l'offre de monseigneur l'évêque du Salvador! Il nous a ainsi fourni l'occasion de travailler un peu au salut des âmes et à la défense de la foi catholique si attaquée en ces temps mauvais.

Voilà, monsieur et très honoré Père, le petit bouquet que nous avons pu recueillir, résumé des travaux de M. Pineda et de votre très humble fils. Je le dépose à vos pieds avec bonheur.

Je suis en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, mon très honoré Père, votre très humble et obéissant fils.

J. VAYSSE

I. p. c. M.

Lettre de M. FORNEROT à M. CHEVALIER, assistant.

Panama, 27 septembre 1881

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Comme je vous ai adressé le récit de notre voyage, il est naturel que je vous fasse part des incidents qui marquèrent notre arrivée. A peine avons-nous touché notre patrie d'adoption, que nous devons déplorer la mort de sœur Vanderbist. Avec cette forte constitution qui, seule, lui avait fait braver les orages de la mer, elle

paraissait à l'abri d'une maladie d'acclimatation : rien d'ailleurs, ni dans l'atmosphère, ni dans sa vie ordinaire, n'inspirait de crainte; aussi sa mort fut une surprise pour tout le monde. Une seule explication est possible, c'est que Dieu, voulant pour la nouvelle œuvre de Popayan une victime, l'a choisie lui-même. Ce coup fut aussi terrible qu'imprévu, et sœur Ventre, sa compagne de voyage, en fut très vivement affectée.

Cette chère défunte, moissonnée à la fleur de l'âge (elle n'avait que vingt-quatre ans), fut aussi édifiante pendant les quelques jours que dura sa maladie, que pendant sa vie; elle n'eut jamais ni plainte, ni cette tristesse que subissent forcément les malades. A toute demande elle répondait invariablement, et avec un sourire sur les lèvres : « Je ne souffre pas. » On dut la conduire chez les sœurs de l'hôpital, à cause de sa maladie; elle accepta tout, je ne dirai pas avec résignation, mais avec joie. Cette vie, brisée dans son printemps, elle l'offrit à Dieu pour les deux familles de saint Vincent, pour ses vénérés supérieurs, et pour la réussite des œuvres auxquelles elle allait donner son dévouement. Elle mourut le sourire sur les lèvres, et tous ceux qui l'ont vue ont dit qu'elle avait fait la mort des prédestinés; monseigneur, qui est venu la voir et la bénir, disait : « C'est ainsi que meurent les saints. »

Elle ne vivait pas pour la terre; son esprit de foi lui inspirait un langage que le monde ne connaît pas. Sur le vaisseau, quand, par une fausse manœuvre, nous avons failli sombrer près de l'île de Curaçao, elle disait à sa compagne : « Si le vaisseau avait sombré, nous serions déjà avec le bon Dieu! Quel bonheur! » Et son visage prenait une expression de joie, qu'on pourrait dire angélique.

Son esprit d'obéissance ne fut pas moins profond; elle avait tellement l'habitude de ne rien faire sans permission, que, quand on lui offrait quelque chose pendant sa maladie, elle disait toujours, avec la même candeur et le même sourire : « Ma sœur assistante le veut-elle? »

Si sa mort nous fait un vide douloureux, sa vertu en fait maintenant au ciel un ange tutélaire pour la Colombie, et pour Popayan en particulier. Nous n'avons plus qu'à répéter la parole de

saint Vincent de Paul : « Comment voulons-nous mieux nous exercer à l'abnégation de nous-même et témoigner notre fidélité à Dieu qu'entre les contrariétés et les contre-temps de la vie? Partout il nous faut avoir bon courage, parce que partout le secours du ciel est assuré à ceux qui ont l'esprit de sacrifice et qui mettent leur confiance en Dieu. »

Vous m'aidez, monsieur et bien cher confrère, par vos ferventes prières, à acquérir cette égalité d'esprit de notre saint fondateur, et à conformer ma volonté à celle de Dieu, en l'amour duquel je reste, avec le plus profond respect, votre tout dévoué serviteur,

FORNEROT.

L. S. C. M.

PROVINCE DU BRÉSIL

Lettre de M. ALLARD à M. FIAT, supérieur général.

Bahia, 18 octobre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

C'est un devoir bien doux pour un fils de communiquer à un père le résultat de ses travaux. Permettez donc que je vienne tout simplement vous dire quels ont été les fruits de nos missions à Bahia pendant l'année qui vient de s'écouler.

Le lendemain de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, 9 septembre 1880, après avoir demandé sa bénédiction à Celle que l'Église appelle le refuge des pécheurs, nous sortîmes de Bahia pour commencer une nouvelle série de missions.

Après avoir prêché la parole de Dieu dans deux paroisses où les conversions furent nombreuses et consolantes, nous fûmes invités par le curé de Coité, ville voisine, à aller évangéliser son peuple. Ce curé, jeune encore, avait été élève de nos confrères, quand ils avaient la direction du grand séminaire de Bahia. Il avait conservé un bon souvenir de ses anciens maîtres. Il est assez zélé et il veut le bien des âmes. Nous acceptâmes son invitation.

La mission devait commencer le 15 octobre. Quand ce bon peuple sut que les missionnaires devaient venir, de tous les cœurs s'échappèrent des cris de joie et d'allégresse. Le jour de notre

arrivée, plus de deux cents cavaliers, leur pasteur en tête, vinrent nous attendre à deux lieues de distance. Partout, sur notre passage, on avait élevé des arcs de triomphe avec des rameaux verdoyants et fleuris. Sur le seuil de chaque maison se trouvaient réunis tous les habitants désireux de voir passer les missionnaires et de leur demander, à genoux, la bénédiction. Notre cœur fut touché de voir l'affabilité et la simplicité de ce bon peuple. Tous voulaient nous parler, ou du moins nous baiser la main en signe de respect. Enfin, au milieu d'une joie générale, nous arrivâmes à Coité : la ville est bâtie sur une petite élévation de sorte que la vue peut s'étendre à plusieurs lieues de distance. On voit, dans ces immenses plaines, apparaître au loin les tours de quelques vieilles églises, témoignage permanent de la foi des premiers chrétiens qui habitèrent ces pays. Les terres sont très fertiles, aussi le plus grand nombre de ces bonnes gens vivent de la culture. Vraiment, c'est bien la vie champêtre qui est la plus agréable et en même temps la plus innocente.

Après deux jours de repos, la mission commence. Le peuple accourt en foule. Dès le premier sermon, nous ne comptons pas moins de deux mille auditeurs, tous attentifs et recueillis. Nous prêchons toujours en plein air, parce que les églises sont trop petites. Bientôt les populations des environs arrivèrent. Nous avons évalué à quinze mille le nombre des personnes qui assistèrent à cette mission. Malgré cette grande agglomération de peuple, tout se passa dans le plus bel ordre. Ces pauvres gens, qui venaient de dix à quinze lieues pour entendre la parole de Dieu, ne trouvaient point de maisons pour se loger; ils étaient obligés de construire des cabanes de paille pour pouvoir passer la nuit.

Pendant cette mission, il se présenta un cas bien extraordinaire. Une famille composée du père, de la mère et de trois jeunes filles, venue de loin pour profiter de ces jours de salut et de bénédictions, fut tout entière atteinte de folie. On entendait ces pauvres malheureux pousser des cris affreux de rage et de désespoir. Le dernier jour, ils voulurent assister à la bénédiction papale, que nous donnons toujours pour clôturer ces saints exercices. On craignait qu'ils ne vinssent troubler les cérémonies

religieuses; mais non; ils restèrent parfaitement calmes et tranquilles. On admira leur recueillement. Toute la famille était guérie, à l'exception d'une seule enfant. La foule cria au miracle. Si ce n'est pas un miracle, c'est du moins un fait bien extraordinaire. Dieu veut bien quelquefois ranimer la foi du peuple par des faits surnaturels.

Dans cette mission, malgré toute notre bonne volonté et tous nos efforts, il nous fut impossible d'entendre toutes les confessions, bien que nous passions toute la journée au confessionnal. Oh! c'était bien là le cas de s'écrier : « Que la moisson est mûre et abondante, mais les ouvriers peu nombreux. » *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. La docilité et la bonne volonté de ces braves gens étaient si grandes qu'il suffisait d'une parole du missionnaire pour en obtenir tout ce que l'on voulait.

Pendant les jours de la mission, le peuple fut employé à préparer et à entourer de murs un immense cimetière au milieu duquel on se proposa de bâtir plus tard une petite chapelle. La mission se termina par une procession solennelle où tous ne formaient qu'un cœur et qu'une âme pour chanter les louanges du Dieu trois fois saint. Arriva enfin le jour où il nous fallait quitter ce bon peuple, qui nous avait donné tant de consolations. Notre cœur, monsieur et très honoré Père, saignait de douleur en voyant que nous étions obligés de laisser sans les réconcilier tant de pauvres âmes qui venaient nous demander en grâce d'entendre leur confession.

Ah! combien d'âmes auraient recouvré l'innocence et l'amitié de Dieu, s'il y avait eu des prêtres pour nous aider!

Notre sortie ne fut pas moins triomphante que notre entrée. Nous partîmes accompagnés des vœux et des bénédictions de tout ce peuple. « Pères missionnaires, nous disaient-ils en pleurant, au moins dans quelques années vous reviendrez nous visiter et nous prêcher la sainte mission. » Pouvant à peine retenir nos larmes, nous répondions : « Oui, mes chers amis, si le bon Dieu le veut. Ayez confiance en Dieu, il bénira vos bons désirs. » Une escorte de trois cents cavaliers voulut nous accompagner pendant deux ou trois lieues.

Après notre cinquième mission, nous dûmes faire quatre-

vingts lieues à dos de mulet, au milieu de terres arides, ou plutôt au milieu d'une mer de sable. Ce voyage dura dix jours. Nos montures n'étaient pas des meilleures ni des plus fortes. Souvent nous fûmes réduits à ne pas trouver de l'eau, ni pour nous, ni pour nos animaux, qui mouraient de soif. Aussi l'éperon et le fouet n'étaient-ils pas inutiles. Il y avait trois ans qu'il ne pleuvait plus. Tout était sec. Les animaux se nourrissaient de quelques feuilles desséchées. Les habitants avaient creusé des puits de dix à quinze mètres de profondeur pour pouvoir conserver un peu d'eau, encore était-elle saumâtre. On buvait, et la soif augmentait toujours de plus en plus. Pendant deux jours nous dûmes nous passer presque entièrement de nourriture; mais Dieu donne des forces et du courage, quand on travaille pour sa gloire. Nous nous réjouissions même de ces privations, et plus tard nous en parlions avec plaisir. Nous avons dû faire ce long voyage, parce qu'un curé n'a pas voulu entendre parler de mission. Suivant le conseil de Notre-Seigneur, nous avons secoué la poussière de nos pieds, non sur le peuple, qui désirait cette grâce, mais sur le pasteur, et nous avons porté la bonne nouvelle de l'Évangile à d'autres populations.

Avec l'année nouvelle, nous commençâmes une mission à Casanova. Cette petite ville se trouve sur les bords du grand fleuve San-Francisco. Le peuple fut un peu moins nombreux qu'à Coité. Mais Dieu bénit aussi visiblement cette mission. Jamais ces pauvres gens n'avaient entendu les grandes vérités de notre sainte religion. La corruption était grande et le vice régnait en maître. La grande facilité que ses habitants ont de pourvoir aux nécessités de la vie, fait qu'ils vivent dans l'oisiveté. Ils avaient une certaine prévention contre nous; mais une fois qu'ils nous virent apparaître simplement au milieu d'eux et leur parler avec bonté, ils commencèrent à nous avoir en affection et estime: déjà leur cœur était gagné. Ils accoururent à la mission et furent dociles à notre voix. Dès le premier jour, les principaux de l'endroit, ceux qui paraissaient être les plus prévenus contre nous, furent les premiers à demander à se confesser. La grâce avait triomphé: tout le monde se confessa, à l'exception de trois personnes qui restèrent dans leur endurcissement. Un grand nombre

de misérables créatures, imitant Madeleine repentante, se convertirent.

Après cette mission, nous dûmes descendre le fleuve pour aller prêcher dans une petite chapelle, succursale de Casa-Nova. La patronne du petit oratoire est sainte Anne. L'endroit lui-même prend le nom de sa protectrice. Sainte-Anne est un petit hameau bâti sur les bords du fleuve. La pauvreté de ces gens est extrême; ils vivent frugalement de la pêche.

La mission commence. Le peuple vient nous entendre. Il y avait là quelques vieux pécheurs endurcis qui vivaient dans un état bien triste. Ils estimaient les missionnaires, croyaient à ce qu'ils disaient, mais ils ne voulaient point entendre parler de confession; tous nos efforts ne purent les convaincre. L'esprit satanique voulait nous résister jusqu'au bout. Ils persistèrent en effet dans leur mauvais état.

Le dernier jour de la mission arrive, le directeur, M. Azémar, monte en chaire pour faire le sermon d'adieu. Avec des accents pleins de feu et d'onction, il représente le premier larron comme étant l'image du pécheur pénitent, et l'autre du pécheur impénitent. « Le bon larron, dit-il, se convertit, et Jésus, du haut de la croix, lui promet le paradis. Ainsi en sera-t-il pour ceux qui ont assisté aux instructions et se sont convertis. Mais, continua-t-il, je vois aussi, près de la croix du Rédempteur, le mauvais larron; il reste endurci dans son péché. Ainsi ces grands pécheurs qui ont résisté à la mission auront le même sort, ils mourront dans leurs péchés : *In peccato vestro moriemini.* » Ces paroles furent le coup de la grâce. Ces pécheurs, qui ne voulaient point entendre parler de pénitence, soudain sont touchés et viennent se jeter dans nos bras, implorant le pardon de leurs péchés. Ils étaient convertis : nous dûmes sacrifier le repos de la nuit pour les confesser et les marier. Combien de fois ne vinrent-ils pas ensuite nous remercier de les avoir mis dans le chemin du salut! « Pères, disaient-ils, maintenant nous pouvons mourir, nous irons au ciel; maintenant nous sommes de vrais chrétiens, nous n'aurons plus à rougir de notre vie. »

Nous avons donné notre dernière mission tout près de la capitale, dans la banlieue de Bahia. L'endroit s'appelle Itapuan. Tou

le monde disait que c'était temps perdu de prêcher à ce peuple. Vu la facilité de communications avec la capitale, où règne la plus grande indifférence religieuse, on pouvait penser en effet que la parole de Dieu n'aurait point de prise sur ces cœurs. Mais, pleins de confiance dans la promesse du divin Maître, nous allâmes prêcher cette mission qu'on regardait comme si difficile et dont on n'espérait aucun résultat. Ce peuple, comme tous ceux qui demeurent sur le bord de la mer, vit de la pêche. Tous les jours les hommes s'en vont, avec des radeaux ou des petites barques, pêcher en pleine mer, et ils ne reviennent que la nuit. Nous n'espérions guère qu'ils assistassent à la mission. Dieu, qui voulait encore les sauver, arrangea tout. Le jour même de notre arrivée au milieu d'eux, ils prirent une immense baleine, ce qui leur fournit pour plusieurs jours une copieuse nourriture. La mission commence, et en même temps souffla un vent impétueux qui dura pendant plusieurs jours et ne permit point aux pêcheurs d'aller jeter leurs filets. Le peuple s'empressa de venir à nos instructions. C'était pendant l'octave de la fête de notre saint Fondateur : sans doute il fit violence au Cœur de Jésus, et obtint à ses deux enfants la grâce de convertir ces grands pêcheurs. Bientôt ces cœurs refroidis par le péché, mais non endurcis, sont touchés, et nos confessionnaires sont assiégés de personnes qui voulaient se confesser. Les missionnaires n'ont plus un moment à eux ; il faut se dévouer pour le bien de ces âmes. Nos sueurs et nos fatigues furent payées par les fruits les plus consolants et abondants. Nous trouvâmes dans cette localité plusieurs vieillards qui avaient connu notre bon confrère, feu M. Lamant, qui, trente ans auparavant, leur avait donné quelques instructions et administré le sacrement de confirmation. Ils se souvenaient encore de lui et de ce qu'il leur avait enseigné. Ils nous demandaient avec satisfaction des nouvelles du vieux missionnaire.

Un grand nombre de personnes reçurent le Dieu de l'Eucharistie pour la première fois. Le vieillard de quatre-vingts ans et l'enfant de quinze ans venaient s'agenouiller à la table sainte pour recevoir ensemble et pour la première fois leur Rédempteur.

La jeune fille avec sa mère allaient également ensemble faire leur première communion. Avec quels sentiments de foi et de respect ils venaient recevoir dans leur cœur le Dieu trois fois saint. Nous étions touchés de voir de si bonnes dispositions. La mission se termina par une belle et solennelle procession. La statue de la très sainte Vierge était portée tour à tour par trois cents jeunes filles vêtues de blanc. En esprit de pénitence, elles marchaient pieds nus, en chantant des cantiques d'amour et de reconnaissance à la Reine des cieux. Les hommes qui portaient la statue de saint Joseph, patron de la paroisse, n'étaient pas moins édifiants. Ils chantaient, eux aussi, dans leur langage vulgaire, les louanges du Protecteur universel de l'Église. La procession se fit avec ordre et recueillement. C'était une grande manifestation de la foi catholique. A une petite distance de la localité, nous plantâmes une croix comme souvenir de la mission, et aussi pour que ce missionnaire muet, mais éloquent, continuât, par sa seule présence, à conserver ce peuple dans les bons sentiments qui l'animaient,

Le sermon d'adieu fut sur le triomphe de la croix. Quand le prédicateur eut fait l'éloge de la croix du Sauveur, il s'écria : « Qui n'aimerait pas la croix? Oui, chrétiens, aimons la croix! Vive la croix dans notre cœur! » Tout le peuple, au nombre de trois mille personnes, s'écria : « Vive la croix! Vive la croix du Sauveur Jésus! » Ce cri d'allégresse et d'amour s'échappait de ces cœurs naguère souillés par le péché, mais en ce moment purifiés par les eaux salutaires de la pénitence. Le ciel entendit les vœux et les désirs de ce peuple, et, nous l'espérons, Dieu sera désormais plus aimé et sa sainte loi mieux gardée. Au retour de la procession, il y eut un salut solennel. Notre départ affligea beaucoup ces bonnes gens; ils auraient voulu nous garder au milieu d'eux. Le peuple, désolé de nous voir partir, voulut, en signe de sa reconnaissance et de son affection, nous accompagner pendant quelques heures sur les bords de la mer. Bien des fois nous dûmes nous arrêter. On prenait notre cheval par la bride pour nous empêcher de continuer notre route et pouvoir ainsi s'entretenir avec nous. Bien des fois de ces poitrines reconnaissantes s'échappèrent ces cris de : Vive les missionnaires! Vive

la sainte mission! Après cette mission, nous rentrâmes dans notre maison de Bahia.

Pendant cette petite campagne, qui a duré sept mois, nous avons pu, à nous deux, pauvres missionnaires, confesser un grand nombre de personnes. Beaucoup de ces bonnes gens se confessaient pour la première fois, ou faisaient une confession générale de toute leur vie. Nous avons compté jusqu'à mille le nombre des concubinaires qui ont légitimé leur union par le sacrement de mariage. Plusieurs milliers d'enfants ou de vieillards ont reçu la confirmation.

Voilà, monsieur et très honoré Père, un résumé bien succinct de nos travaux. La moisson est bien mûre et très abondante. Nous aurions bien besoin de quelques renforts. Je vous dirai le *Rogate ergo Dominum messis* de l'Évangile. Oui, je prie Dieu de tout cœur qu'il envoie des apôtres pour prêcher à ce peuple. Mais vous aussi, qui êtes, après Dieu, le Père des missionnaires, mandez quelques-uns de vos enfants pour venir secourir leurs frères. N'oubliez pas, monsieur et très honoré Père, qu'un grand nombre d'âmes délaissées espèrent en vous et vous devront un jour leur salut, si vous envoyez de vos fils pour les évangéliser.

Pardonnez-moi d'avoir été si long, et permettez qu'au nom de tous vos enfants de la maison de Bahia je demande votre bénédiction.

Je suis dans les sentiments d'une respectueuse et toute filiale affection, monsieur et très honoré Père, votre très humble et bien reconnaissant serviteur.

ALLARD.

I. p. C. M.

Lettre de M. SIMON à M. VAYRIÈRES, à Paris.

Caraja, 20 décembre 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!
C'est pour deux motifs bien raisonnables que je vous adresse

ce petit mot du fond de ce désert du nouveau monde : le premier c'est un motif de charité. Vous n'ignorez pas que sur cette terre d'Amérique, où le bon Dieu a semé comme à pleines mains tant de riches beautés, on subit aussi l'effet du péché originel qui établit des inimitiés entre certaines espèces d'animaux : à côté donc des oiseaux-mouches, nous rencontrons souvent les plus affreux serpents, comme celui qu'on appelle le *serpent à sonnettes*, et plusieurs autres dont la morsure amène la mort en cinq minutes. A côté d'un danger si grand et si fréquent, la religion a placé un préservatif qui fait souvent des miracles, et auquel vous avez aussi une grande confiance : je veux parler de la *Médaille de saint Benoît*. Ici, parmi ces pauvres noirs, esclaves pour la plupart, c'est comme la sainte Eucharistie : munis de la médaille, ils s'en vont pieds nus et à toute heure au fond des forêts, avec une foi si vive, qu'elle paraît presque une tentation de Dieu. Il y en a qui prennent de ces affreux reptiles, leur mettent entre les dents l'objet béni, et les font ainsi mourir. L'an dernier, à Marianna, une de nos sœurs se trouvant au jardin, vit se dresser devant elle un serpent des plus dangereux ; elle poussa un cri d'effroi, et prenant instinctivement sa médaille, la présenta au serpent ; celui-ci, fasciné, ne bougea plus jusqu'à ce qu'on arrivât, et se laissa tuer. La médaille de saint Benoît est donc bien certainement un préservatif contre la morsure des serpents : tout le monde le sait ici, et bien souvent je vois venir à moi quelques pauvres nègres me disant : « *Senhor Padre, faça favor de dar-me uma veronica de saô Bento*. Seigneur Père, de grâce, donnez-moi une médaille de saint Benoît. » Or, je n'en ai qu'une seule, et je la tiens de M. Vayrières : mais je me suis rappelé qu'en me la donnant, vous manifestiez le désir de la voir se répandre de plus en plus. Il se présente, Monsieur et bien cher Confrère, une bonne occasion de satisfaire à ce pieux désir. Une *bonne grosse petite* boîte de médailles de saint Benoît sera ici la bienvenue, et je puis vous assurer qu'elle ne tardera pas à s'épuiser ; c'est un acte de charité et de plus un acte de religion : c'est mon second motif.

Il n'est pas rare, dans ce pays, de rencontrer de pauvres gens ayant au cou je ne sais combien de petits paquets : ce sont des amulettes dont la vertu s'étend, ou plutôt ne s'étend pas à les pré-

server des serpents : c'est une pitié. Dieu est offensé ; ces pauvres gens courent des dangers épouvantables, car il y a des morsures de serpent qui tuent en cinq minutes ; et le résultat de tout ceci, c'est que le diable a tout à y gagner. Je veux donc espérer, Monsieur et très cher Confrère, que vous voudrez bien avoir la charité de m'adresser de ces médailles, pour l'amour de Notre-Seigneur offensé, et par charité pour nos pauvres nègres, dont beaucoup sont encore esclaves. Les petits paquets qui arrivent d'Europe nous viennent plus directement, plus sûrement *par la poste*, quand la chose est possible, en remplissant bien toutefois les formalités prescrites pour ces sortes d'expéditions. Vous voudrez bien avoir la bonté de faire accompagner le tout d'une petite lettre m'annonçant l'expédition, et aussi si les médailles sont bénites ou indulgenciées.

Il me reste et il me restera à vous remercier et à vous demander pardon de mon importunité, me recommandant aussi à vos pieuses prières. Une première année est pénible partout, mais surtout à l'étranger. Je suis en train, à l'heure qu'il est, de faire une classe d'anglais, en portugais ; vous voyez d'ici ce que cela peut être. Je suis désigné pour le grand séminaire, mais en attendant je fais cette classe au collège. Je bénis cependant le bon Dieu de ce qu'il m'a fait tomber dans une maison qu'on appelle, à cause de sa régularité et de l'union qui y règne, la Maison-Mère du Brésil.

Mes respects à M. le Directeur. J'ai reçu sa lettre il y a une quinzaine de jours ; il n'avait pas encore reçu celle que je lui ai écrite de Caraça.

Recevez, Monsieur et cher Confrère, l'expression de mes sentiments respectueusement affectueux en Notre-Seigneur, votre tout dévoué serviteur,

Jules SIMON.

L. p. d. I. M.

Lettre de ma sœur PASCAL à la très honorée Mère DERIEUX

Hôpital de Bahia, 3 octobre 1881.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je ne veux pas quitter Bahia, où je suis depuis quinze jours, sans venir vous donner quelques détails sur les maisons de nos Sœurs que j'ai toutes visitées. Je n'y ai trouvé que des sujets de consolation. Les sœurs servantes sont de bonnes Filles de la Charité, qui s'acquittent de leurs charges selon l'esprit de l'état. Leurs compagnes les aiment et les respectent en général. Toutes nos sœurs sont très dévouées : elles aiment beaucoup la Communauté, les supérieurs. Une visite venant de leur part les a touchées profondément. Elle ne cessait de me charger pour eux de l'expression de leur reconnaissance, et du désir qu'elles avaient de profiter de cette grâce.

Elles aiment beaucoup les pauvres, aussi font-elles le plus grand bien dans Bahia. Il y a cinq maisons : un grand hôpital, un collège, un orphelinat, un asile d'enfants trouvés, et une autre maison d'enfants pauvres. Une sœur du collège visite les pauvres à domicile. Ainsi, nos sœurs atteignent presque toutes les misères, on les demande aussi pour l'hospice des aliénés. Je crois qu'elles y seraient très bien.

Mais c'est la jeunesse surtout qui profite des soins de nos sœurs. Les jeunes filles deviennent de bonnes chrétiennes, qui forment des associations d'Enfants de Marie ferventes. Dimanche dernier, elles se sont toutes réunies dans la maison des Enfants-Trouvés, il me semblait être à l'une des réunions générales de Paris. Sept de ces jeunes filles sont venues me demander la faveur d'être admises dans notre Communauté. Nos sœurs vont maintenant éprouver leur vocation qui m'a paru bonne.

Ici, à l'hôpital, les malades sont très bien soignés, corps et âme ils reviennent tous au bon Dieu avant de mourir. La médaille et

le scapulaire vert opèrent tous les jours des merveilles. J'ai vu l'administration et les principaux médecins. Tous ces messieurs sont très satisfaits et font l'éloge de nos sœurs. Ils se sont crus honorés de ma visite, ils me l'ont rendue avec toutes sortes de politesses. C'est du reste ce que l'on trouve dans toutes les administrations brésiliennes. Tous ces messieurs m'ont chargée de vous offrir leurs révérences.

Que c'est long, ma très honorée Mère, pour recevoir des nouvelles de France. Depuis deux mois d'absence, je n'en ai reçu qu'une seule fois. Vous alliez bien à ce moment, j'espère qu'il en est de même aujourd'hui, et qu'il n'a rien surgi de nouveau pour vous causer de l'inquiétude.

Voici, je crois, l'époque des examens pour le brevet de capacité; nous allons bien prier pour nos sœurs.

Permettez-moi, ma très honorée Mère, de vous prier de vouloir bien assurer nos dignes sœurs officières, directrices et secrétaires de mon affectueux souvenir.

Pour vous, ma très honorée Mère, croyez-moi toujours en Notre-Seigneur votre très obéissante fille.

Sœur PASCAL,

I. F. d. I. C., s. d. p. m.

Lettre de ma sœur FAGALDE à la très honorée Mère DERIEUX.

Pétropolis, décembre 1881.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Pétropolis, charmante petite ville, distante d'une cinquantaine de kilomètres de Rio de Janeiro, est située sur les versants et les plateaux d'un groupe de montagnes dont le sommet des unes sert de base aux autres. Elle n'était jadis habitée que par des colons

allemands, hommes simples, bons et d'une moralité héréditaire; mais son gracieux panorama, ses magnifiques cascades, se déroulant de montagnes en montagnes, pour former ensuite la capricieuse petite rivière Piabanba, qui malgré son lit profondément encaissé entre de verdoyants talus, déborde après une nuit d'orage et se répand dans les rues, son air pur et salubre, la firent bientôt choisir pour résidence d'été de la famille Impériale, de Sa Grandeur Mgr l'Internonce, enfin de la haute aristocratie, y compris les Ministres plénipotentiaires de l'Europe. Tant d'honneurs lui valurent alors le surnom de Paradis d'été de l'aristocratie.

Je ne sais si en gravissant nos hauteurs, les habitants des grandes villes se sentent, comme malgré eux, épris d'un soudain rapprochement vers Dieu; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici Dieu est Dieu! Oui, chez le riche comme chez le pauvre, la religion n'est point un vain mot.

Ce fut en 1863 que Sa Grandeur Mgr Sanguigni, plus tard Nonce à Lisbonne, depuis Cardinal, exprima son désir d'établir une Maison de Sœurs à Pétopolis, dans le but de procurer aux sœurs malades du Brésil un lieu de convalescence et de repos. Pour se conformer aux désirs de Sa Grandeur, ma sœur Rouy, alors Visitatrice de la Province, se rendit sur les lieux; et son cœur généreux et bon comprit immédiatement le bien que produirait un externat, en procurant aux petites filles des pauvres colons le grand bienfait d'une instruction solidement chrétienne. Aussi, crut-elle devoir donner l'espérance de voir se réaliser un jour l'œuvre si pieusement désirée.

Au commencement de 1864, la triste nouvelle de la rupture prochaine de la Maison de Sainte-Catherine qui, au Brésil, privait les sœurs malades du seul endroit convenable à leur rétablissement, jetait le deuil dans tous les cœurs, qui y voyaient le triomphe de la rage du démon, sur une maison réunissant, avec tant de fruits, toutes les œuvres de notre sainte vocation, et dont, à l'heure du départ, il fallut arracher celles qui s'y étaient dévouées avec tant de zèle et de charité.

Cette coïncidence détermina le conseil de Rio à demander à la communauté la permission d'établir une nouvelle infirmerie à Pétopolis.

Les ressources étaient restreintes; l'œuvre se soutenait au prix des plus généreux sacrifices, quand notre bonne sœur Visitatrice, sœur Dubost, d'après l'avis du médecin, m'envoya respirer le bon air de Pétopolis. C'est à cette époque que, pour la première fois, j'eus l'honneur de me rencontrer avec celle que le Seigneur s'était choisie pour l'instrument de ses miséricordieuses faveurs sur l'asile de Santa-Izabel. Rien cependant ne le faisait présager, ses visites n'ayant pour but que d'obtenir l'admission d'une petite protégée dans l'orphelinat de ma sœur Visitatrice; et ma sœur Maurette, qui connaissait le manque de ressources de cette Maison, n'osait ni s'en charger ni refuser ouvertement son concours. Je fus alors chargée de faire comprendre à M^{me} la vicomtesse de Rio Novo que, moyennant une petite pension, l'entrée n'offrirait aucune difficulté; et l'enfant fut conduite à la Maison-centrale.

Peu de temps après mon retour à Rio, ma sœur Visitatrice, ayant appris que M. le vicomte de Rio Novo était assez gravement malade, crut devoir lui faire une visite; admises en sa présence, nous le trouvâmes en si grand péril, qu'avant de nous retirer je lui demandai, en termes clairs et précis, s'il avait vu Mgr l'Internonce, qui se trouvait alors à Rio. Sur sa réponse négative, je lui proposai de le faire avertir; et sur un oui du moribond, nous le quittâmes précipitamment.

Grande fut notre joie, quand, au sortir de l'Hôtel, nous reconûmes la voiture de Sa Grandeur; la faire arrêter et lui faire part de l'état de M. le vicomte fut l'affaire d'un instant; monseigneur s'y rendit aussitôt, le confessa ainsi que M^{me} la vicomtesse et, le lendemain, Sa Grandeur célébra les saints Mystères, dans la chambre du malade où les deux époux reçurent la sainte Communion. Quelques jours après, nous étant de nouveau présentés, pour nous informer de l'état du malade, nous apprîmes que l'enterrement avait eu lieu la veille.

Reçues par M^{me} la vicomtesse, nous la trouvâmes accablée par la peine et les tracasseries des héritiers, heureuse d'épancher en toute confiance le trop plein de son cœur. Puis, comme par une inspiration soudaine, se rappelant notre première entrevue à Pétopolis, elle s'informa des progrès de l'œuvre. Sur la réponse

donnée que, par l'augmentation du loyer exigé par le propriétaire, à la suite d'indispensables réparations, la Communauté se verrait peut-être obligée de rappeler les Sœurs, M^{me} la vicomtesse, sans aucune sollicitation de notre part, mais après un moment de silence, indicateur de sérieuses réflexions, nous promit d'y pourvoir autant que le lui permettraient les pénibles circonstances dans lesquelles elle se trouvait.

En décembre 1869, à son retour à Pétopolis, M^{me} la vicomtesse offrait à ma sœur Lavabre, qui avait succédé à ma sœur Maurette, la généreuse hospitalité de son habitation, ne s'y réservant, pour ses courtes et rares apparitions en cette ville, que deux chambres, situées au premier étage, et le rez-de-chaussée loué par un pauvre père de famille, et dont le revenu serait employé pour le paiement des impôts.

A l'immédiate approbation du Conseil de Rio, nos sœurs s'empressèrent de profiter des vacances pour effectuer leur déménagement; les réparations les plus urgentes furent faites aux frais de M. le Curé et de la Maison-centrale. Encouragées par l'exquise et délicate bonté de leur Bienfaitrice et par l'honorable intervention de Mgr l'Internonce, nos sœurs osèrent encore représenter à M^{me} la vicomtesse le désir manifesté par ma sœur Visitatrice de posséder un acte authentique de ses libérales faveurs à l'égard d'une Communauté qui lui vouait à jamais un souvenir de reconnaissante gratitude. En second lieu, que la restreinte portion du local les obligeait à faire les classes externes dans une petite et étroite galerie, seul passage de communication du premier étage; elle mettrait le comble à ses faveurs en leur accordant la jouissance du rez-de-chaussée et des deux appartements mis en réserve. Ce à quoi, cette bonne Dame, toujours guidée par l'inspiration divine, se hâta d'accéder en cédant à son ancien locataire, pour cinq mille francs, une maison qui lui en avait coûté plus de douze mille, et remettant aux Sœurs un contrat daté de juillet 1870, revêtu de sa signature, de celle de M. le Curé et d'une déclaration de son notaire, y affirmant compétente et légale la formule suivante :

« Moi, vicomtesse de Rio Novo, voulant contribuer à une bonne œuvre, je m'engage pendant l'espace de cinq ans, à prêter

aux Filles de la Charité, de Saint Vincent de Paul, la maison que je possède à Pétopolis, pour qu'elles y établissent une école pour les enfants pauvres. Je le fais, sans aucune exigence d'indemnité, si ce n'est qu'elles se chargeront des frais d'impôts et droits de l'eau et de conserver la maison en bon état; si, après le temps déterminé, le bon Dieu me prête vie, je pourrai de nouveau sanctionner la bonne œuvre, ne demandant en retour qu'un souvenir dans leurs ferventes prières. »

Les sœurs attachées alors à l'établissement n'étant que trois, la sœur servante se trouvait chargée de la cuisine, de la lingerie et de tout l'intérieur du ménage; pendant que ses deux compagnes s'occupaient des classes et de l'ouvrage. Ainsi se continua l'œuvre, jusqu'à la fin de 1871.

En 1872, l'état de souffrances habituelles de sœur Lavabre obligea nos supérieurs à céder à ses instances en la rappelant à Rio, dans un moment où l'extrême pénurie de sœurs exposait de nouveau l'asile Santa Isabel à une rupture d'autant plus déplorable, que le bien pour se faire à petit bruit n'en était pas moins réel; n'eût-il d'ailleurs eu d'autres résultats que la préservation de ces jeunes âmes contre les pièges que leur tendait et que leur tend encore le prosélytisme luthérien. Unique raison qui me fit accepter une charge, qu'on ne me proposait, hélas! qu'avec la perspective d'opter entre la vie et la mort spirituelles de tant d'innocentes créatures! Pour m'encourager, on me promettait de me donner une quatrième sœur, sortant du séminaire. Je dus partir!... Notre bonne et respectable Visitatrice eut la bonté de nous accompagner et de me présenter à M. le Curé qui, après les compliments d'usage, m'offrit gracieusement un petit harmonium, que je crus cependant ne pas devoir accepter, par la raison que n'ayant ni messe, ni salut, il nous devenait complètement inutile; car, à part la sainte Communion et nos exercices de piété, nous assistions aux messes de la paroisse, et le dimanche, quand le temps nous le permettait, nous nous rendions, pour le salut, à la chapelle d'un couvent assez éloigné de la maison.

Le départ de ma sœur Visitatrice fit en mon cœur un immense vide, auquel se joignit bientôt l'inquiétude de l'avenir: « Tâchez de vous suffire, » m'avait dit cette bonne Mère. Ces quatre mots

résonnaient péniblement à mes oreilles... Me suffire, répétais-je tout machinalement... Mais cela équivaut à : ne comptez sur personne... cherchez et vous trouverez...

Il n'était bruit alors que d'une souscription en faveur des vieillards, œuvre que l'on venait d'établir au collège de l'Immaculée-Conception de Rio, et pour laquelle les anciennes élèves de nos Sœurs, résidant pendant la belle saison à Pétopolis, avaient obtenu la magnifique somme de plusieurs mille francs. Cette admirable charité me donna l'idée de consulter monseigneur, au sujet d'une souscription pour notre nécessaire asile. Forte de son approbation et avertie par Sa Grandeur que le succès de l'entreprise dépendait de M. le Curé, j'allai sans retard lui soumettre mon plan. Or, la chose n'était pas facile... Le plaidant devait avec une impassible bonhomie recevoir une épouvantable grêle de récriminations, les plus honorablement qualifiées; puis s'y prendre adroitement pour faire valoir ses droits. Ainsi se passa la scène! M. le Curé en vint même à me demander excuse, pour avoir voulu m'en détourner, rédigea la formule des billets, et se montra le plus zélé propagateur de notre loterie.

C'était la veille du beau mois de mars; je promis à saint Joseph diverses pratiques de dévotion; mais à l'expresse condition que notre souscription nous procurerait pendant son mois des ressources proportionnées à l'accroissement de l'œuvre.

Le 1^{er} mars, après sa messe, M. le Curé me remit son aumône, disant qu'il voulait être le premier à fêter saint Joseph! Cependant, par convenance, Son Altesse le comte d'Eu et Mgr l'Inter-nonce furent les premiers inscrits.

Bientôt nous eûmes la plus agréable surprise, occasionnée par la visite de quatre riches et vénérables ecclésiastiques, qui d'eux-mêmes vinrent s'offrir pour nous servir d'aumôniers! Nous étions si pauvres en linges sacrés, n'en possédant qu'un de chaque sorte, que nous ne pûmes accepter la messe que pour les jours d'obligation.

Le 20 mars, pendant l'action de grâces de son frère, notre aumônier, M. l'abbé Antonio de Paiva, l'ainé de ces messieurs, nous présentait M. le comte d'Estrella, son intime ami. La conversation tomba sur le produit de notre souscription, et grande

fut l'hilarité des visiteurs en me voyant presque satisfaite des 800 piastres (2000 francs) reçues, et ajoutant qu'après tout, si par aucun moyen possible, nous ne pouvions pourvoir aux plus urgentes nécessités de l'établissement, la Communauté le romprait. Sur ce, M. le comte, jetant le gant à son ami, le somma de délier les cordons de ses riches largesses; le gant fut aussitôt relevé par M. Antonio de Paiva, qui faisant allusion à l'embonpoint de son solliciteur, arrondit les bras de façon à lui tracer la mesure de ses libéralités, et cette amicale discussion nous valut l'engagement de cinquante mille reis¹ par mois. Les craintes de M. l'abbé, sur l'adhésion indispensable de M^{me} la comtesse, ne nous empêchèrent point de nous rendre à la chapelle et d'y réciter, cierges allumés, le chapelet, à l'intention de nos nouveaux bienfaiteurs, qui non seulement nous remirent la somme promise, mais encore vingt mille reis mensuellement accordés au nom de leur fils et de leur neveu, et cent trente-trois mille reis, le produit d'une quête faite la veille pendant leur dîner.

A la clôture du mois de mars, j'eus soin, après force remerciements, de renouveler mon bail avec notre principal Bienfaiteur, le glorieux saint Joseph, le considérant définitivement comme mon riche banquier, dont je ne voulais être en toute occasion que la très humble économiste.

Au mois de septembre, nous trouvant un peu à court, je m'adressai de nouveau à saint Joseph et lui exposai nos besoins. Il y pourvut aussitôt par l'envoi d'un inconnu, qui me remit la somme nécessaire pour les dépenses du mois suivant. En octobre, même avertissement de ma part et même diligence de la sienne : ma sœur Visitatrice, touchée de notre réserve en ce qui concernait notre dénûment, nous envoyait une somme égale à celle reçue le mois précédent. En décembre, nos dettes payées, nous nous trouvions, hélas! sans le sou; aussi partîmes-nous au plus vite, passer nos vacances à la Maison-centrale.

Pendant que j'y séjournais, inquiète au sujet des provisions à faire pour le retour, je me déterminai à parcourir les di-

1. Le reis est la monnaie de compte au Brésil : mille reis valent à peu près 2 fr. 50.

vers magasins de Rio, voulant, d'après les prix, me fixer sur le pécule nécessaire, dont je ne possédais même pas la plus minime partie.

J'ignore qui révéla à ma sœur visitatrice l'état de nos finances ! Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, prétextant mon peu d'aptitude pour les achats, elle m'adjoignit une aide de camp, qui achetait et acquittait le tout aux frais et dépens de la bienfaitrice, par qui le voyage fut encore payé, et deux cent mille reis d'étrennes, accompagnés des quatre mots : « Tâchez de vous suffire. »

Le nombreux externat de nos petites filles pauvres exigeait alors, pour sa prospérité réelle, des ressources assurées que nous ne pouvions nous procurer qu'en créant une nouvelle œuvre : celle des pensionnaires payantes, appartenant aux familles riches.

Déjà plusieurs enfants nous avaient été offertes, et nous avions indiqué aux parents le collège de Rio, mais la différence du climat est telle, que beaucoup préfèrent laisser leurs filles dans la plus complète ignorance, que de les exposer aux maladies épidémiques de la capitale ; aussi n'est-il pas rare de voir bien des jeunes personnes arriver à l'époque du mariage, sans avoir fait leur première communion.

Cependant ne rien précipiter était ma devise. Dieu, pensais-je, saura à temps manifester sa volonté. En effet, la seule dame qui eût un pensionnat, s'étant vue obligée de le fermer, je n'hésitai plus à demander l'autorisation d'accepter les internes qui me seraient dorénavant proposées ; et trois enfants, peu favorisées des dons de la fortune, furent le noyau de notre nouvelle œuvre.

Vers ce temps, un ecclésiastique du pays, soi-disant intime ami de la famille de M^{me} la vicomtesse de Rio-Novo, ayant accompagné Mgr Laranjeiras dans une visite dont Sa Grandeur daigna nous honorer, nous avertit officieusement que M^{me} la vicomtesse, grandement indisposée contre nous, nous eût certainement chassées de sa maison avant l'expiration du bail, s'il n'avait été assez heureux d'obtenir la suspension de ses projets. Cette confiance, presque immédiatement suivie de l'arrivée de M^{me} la vicomtesse, qui refusait toutes les invitations de la haute aristocratie pour venir chez nous, je me trompe, chez elle, me fit soupçonner un

mystère ; je la priaï humblement de nous' dire en quoi nous l'avions offensée, et d'en agréer nos plus sincères excuses. Cette bonne dame nous rassura, disant qu'instruite de ces faux bruits, sa visite n'avait pour but que de donner un démenti formel et public.

J'avais cependant été vivement préoccupée de ces bruits ; de plus, l'année qui s'ouvrait, me paraissait encore plus sombre que la précédente ! Le mois de mars seul ranimait mon espoir. Que de confidences ne reçut pas alors mon grand Protecteur ; je le suppliai de ne pas abandonner l'entreprise ; je consultai les bienfaiteurs de l'asile, en leur rappelant que dans un an le bail d'une maison sans loyer allait finir, et que si nos ennemis parvenaient à leurs fins, nous nous verrions de nouveau exposées à une rupture d'autant plus fâcheuse, que notre épineux et pénible début nous assurait les bénédictions du Seigneur ! Tous, d'un commun accord, me conseillèrent de proposer à notre charitable propriétaire l'achat de sa maison, m'assurant aide et secours à l'heure du paiement.

Saint Joseph reçut la promesse d'une clef d'or, commandée et offerte avant même la conclusion de l'importante entreprise. Je soumis ensuite par écrit mes projets à M^{me} la vicomtesse, qui répondit qu'ayant besoin de sa maison et non d'argent, il lui était de toute impossibilité d'accéder à ma demande. Ce qu'ayant su, les bienfaiteurs se mirent aussitôt à la recherche d'un terrain ou d'une maison à vendre. Pour moi, je persistais à ne vouloir que celle-ci, située au centre de la ville, et par conséquent excessivement avantageuse pendant l'hiver, à nos pauvres externes des colonies. Que de fois n'assiégeai-je pas alors saint Joseph, m'écriant comme saint Pierre : « Bon saint Joseph, éveillez-vous ou nous allons périr. »

Pendant ce temps, nos projets s'étant ébruités, un négociant, envieux de la position commerciale de la maison, se rendit chez M^{me} la vicomtesse pour lui en proposer quarante contos¹ ou plus, si elle l'exigeait. « Fixez le prix, lui dit-il, et elle est vendue. » Cette belle proposition ébranla la décision de la vicomtesse qui,

1. Un conto de reis, c'est un million de reis.

comme nous l'avons su depuis, en parla à sa dame de compagnie, pieuse et bonne fille qui avait été élevée dans une communauté du Portugal, et qui simplement lui répondit : « Si Madamé vend sa maison à ce monsieur, sa fortune y gagnera ; mais si M^{me} la vicomtesse la cède aux sœurs, quand ce serait même pour beaucoup moins, madame attirera au centuple les bénédictions de Dieu, non seulement sur sa personne et sa fortune, mais s'assurera encore pour l'éternité les miséricordes de celui qui promet le ciel pour un verre d'eau donné en son nom. » Une si juste et si naïve appréciation nous valut la lettre suivante en date du 28 mars, et reçue le 30 du même mois :

« Après de mûres réflexions, voulant, autant qu'il est en mon pouvoir, participer aux bonnes œuvres de votre pieux Institut, je me décide à vendre ma maison et à vous donner la préférence, n'exigeant que la modique somme de vingt-quatre contos... »

Quand les vénérables ecclésiastiques, qui s'intéressaient avec tant de dévouement à notre placement définitif à Pétropolis, vinrent donner le salut, je leur remis la lettre qu'ils se passèrent de main en main, sans que l'émotion d'une si miraculeuse intervention leur permit de parler... Le lendemain, 31 mars, monseigneur, M. le curé et tous les bienfaiteurs, instantanément avertis, vinrent dans notre modeste chapelle chanter le *Te Deum* d'actions de grâces, à la suite duquel fut créée une association de fondateurs pour l'achat de la maison, y déclarant qu'on ne pourrait en faire partie à moins d'un conto ou 2,500 francs.

Ce projet faillit être abandonné par suite de la proposition, que me fit M. le comte d'Estrella, d'acheter en son nom la maison, dont il nous en laisserait indéfiniment l'usufruit. Ce qui, logiquement parlant, signifiait jusqu'à sa mort. Et après, osai-je humblement lui répliquer !... Après... après... négoce d'héritiers, murmura-t-il entre les dents.

Les fondateurs, se voyant ainsi frustrés du mérite de la participation à la bonne œuvre, désapprouvèrent unanimement ce moyen, mais aucun ne pouvait ni ne voulait se mettre en opposition directe avec M. le comte.

Après plusieurs débats et délibérations, saint Joseph se mit de notre partie, et la société des Fondateurs se créa.

MM. les abbés de Paiva se dévouèrent entièrement à cette œuvre. M. le chanoine en devint le secrétaire; M. l'abbé Joaquim se fit notre aumônier, et à M. Francisco advint la charge de procureur; il partit aussitôt pour Rio, à la recherche des signatures des fondateurs et de la remise des fondations.

(La suite au prochain numéro.)

PROVINCE DE LA

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Lettre de ma sœur PASCAL à M. FIAT, supérieur général.

Buenos-Ayres, 24 décembre 1881.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je sais que vous avez la charité de vous intéresser à tout ce qui concerne mon grand voyage. C'est ce qui m'autorise aujourd'hui à venir vous donner quelques détails sur la petite traversée de Rio à Buenos-Ayres. C'est le 12 du courant, mon très honoré Père, que je quittai, non sans émotion, cette belle province du Brésil, où j'avais rencontré bien des sujets de consolation. Je conserverai pieusement les bons souvenirs que j'en ai emportés, et le bon Dieu m'entendra souvent lui recommander les membres des deux familles avec qui j'ai eu des rapports si faciles et si consolants pendant cette première partie de mon long pèlerinage dans le Nouveau Monde.

Les deux premiers jours de la traversée furent très calmes ; la mer était belle, d'un bleu éclatant, comme le firmament qu'elle reflétait ; elle roulait doucement ses perles argentées : on se serait cru sur une rivière.

Mais dans la nuit du troisième jour, le ciel s'assombrit tout à coup ; l'orage éclate, les éclairs sillonnent l'horizon sans inter-

ruption, le tonnerre gronde avec fracas; la tempête s'en mêle, la mer se soulève; elle devient grosse, menaçante, et plus d'une fois on sent le besoin de se recommander à Dieu et aux anges de l'Océan.

Le *Niger*, qui est un vapeur très solide, n'en continue pas moins sa marche régulière, mais en suivant le mouvement des vagues, ce qui n'augmente pas peu le mal de mer. Enfin, vers le matin, l'orage se calma, la tempête s'apaisa, mais la mer se ressentit toute la journée de cette secousse : elle resta agitée et conserva la couleur brune qu'elle prend lorsqu'elle est en courroux.

Le lendemain vendredi, dès le point du jour, on voit la terre, que l'on salue toujours avec joie, et vers six heures, on se trouve en face de Montévideo. Le commandant fait dire aux passagers de se préparer à descendre; tout le monde est content; mais voilà qu'on annonce le médecin, représentant de la santé: il vient faire son inspection; les figures changent, et quand il annonce solennellement vingt-quatre heures au moins de quarantaine à l'île Florès, trois cents comédiens, qui formaient la majeure partie des passagers, se récrient; on leur impose silence: leur patronne, femme de taille herculéenne, tenant un caniche noir entre ses bras, est seule admise à traiter cette affaire avec le docteur. Elle déploie toute son éloquence, elle lui dit et répète sur tous les tons que ses gens ne sont point malades, qu'ils ont tous un très bon appétit. Le docteur se montre inflexible; la patronne, voulant donner une preuve de ce qu'elle a avancé, appelle sa troupe et lui ordonne de se remettre à table; personne ne se fait prier; on a déjà déjeuné, mais n'importe! on n'en dévore pas moins tout ce qui est présenté. La patronne et le docteur tournent gravement autour des tables pour jouir de ce consolant spectacle, mais on a beau manger, le docteur ne se convertit pas! Alors la patronne, inspirée, emploie le moyen suprême, infailible: elle déclare au docteur que s'il maintient la quarantaine, il sera obligé de faire nourrir sa troupe gratis, car elle n'entend pas, et du reste ne pourrait pas faire de nouveaux frais. Il y eut un moment de grand silence, après lequel le médecin décide que les passagers pour Buenos-Ayres resteront sur le *Niger*, tandis que ceux qui devaient débarquer à Monté-

vidéo descendront à l'île. Nous étions de ces derniers, ma compagne et moi.

Le vapeur nous conduit donc en face de cette île des Fleurs, qui ressemble plus à un cimetière qu'à un parterre.

On nous place tous, bien serrés, dans des canots avec nos bagages, et, arrivés à l'île, on nous dépose sur cette plage aride, brûlante, où nous sommes obligés de passer plusieurs heures sous un soleil dévorant. Il faut que l'on constate l'identité de chaque voyageur, que l'on ouvre tous les colis, afin d'arroser les effets avec de l'eau phénique, etc. Après cette interminable opération, on nous invite à marcher vers le corps de logis ; il en était temps ! Je ne saurais vous dire, mon très honoré Père, ce que j'ai souffert physiquement, mais surtout moralement, pendant ces quelques heures ! Aussi, je me hâtai de prendre possession d'une chambre, où nous nous trouvâmes un peu à l'abri du soleil et des regards curieux. Nous n'osions pas trop nous promettre d'y rester tranquilles, car nous entendions l'ordonnateur disputer aux autres passagers les appartements qu'ils avaient choisis ; mais arrivé devant notre porte, il se contenta de nous saluer très respectueusement et se retira. A partir de ce moment, on eut pour nous toutes sortes d'égards. Quand tout le monde fut à peu près installé, on commença à nous faire des visites. Tous les passagers vinrent nous saluer en famille ; les chefs de l'île et les employés également, même le docteur, qui s'était montré si sévère sur le *Niger*, vint nous témoigner beaucoup de bienveillance. Voulant profiter des bonnes dispositions de tout ce monde pour lui faire un peu de bien, nous donnâmes des médailles aux enfants ; les parents en voulurent ; les messieurs les acceptèrent avec empressement ; nous y mettions une petite condition : il fallait réciter tous les jours un *Ave Maria* et trois fois l'invocation : *O Marie, conçue, etc.* En se retirant, ceux qui craignaient d'avoir oublié cette prière s'exerçaient à la réciter, se faisant aider par ceux qui la savaient mieux. Nous distribuâmes aussi beaucoup de chapeliers, surtout aux femmes.

Nous donnâmes tout ce que nous avons de crucifix aux habitants de l'île, qui les reçurent avec reconnaissance. Nous avons remarqué qu'il n'y avait dans toute l'île aucun signe religieux. En

entrant dans la maison d'un brave employé qui nous avait priées de venir voir sa jeune femme, nous remarquâmes deux beaux volumes à tranches dorées, posés sur une table. J'eus quelque pressentiment de ce que ce pouvait être, et en effet, en les ouvrant, je vis que l'un était un très mauvais livre, d'après son intitulé; et l'autre était une bible protestante; nous recommandâmes à ce jeune ménage de ne pas accepter ainsi le poison qu'on venait leur offrir. Le mari rougit et nous promit de se remettre aux pratiques de la religion qu'il avait bien négligées.

Il n'y avait plus que le commandant à qui nous n'avions rien offert. Comme il vint, au départ de l'île, nous accompagner jusqu'à Montévidéo, nous profitâmes de ce petit trajet pendant lequel il se montra plein d'attention pour nous, pour lui offrir aussi une médaille. Non seulement il l'accepta avec plaisir, mais il fallut lui en donner pour ses douze frères, pour son père et sa mère. Quand je vis le train dont ce brave monsieur y allait, je cachais ma petite provision : j'avais peur qu'il eût grand-père et grand'mère, etc.

Nous passâmes deux jours à Montévidéo, où nous retournâmes plus tard. La petite traversée de cette ville à Buenos-Avres n'a été que d'une nuit, mais si mauvaise, que j'en suis encore malade. Ici je me repose quelques jours à la Maison-centrale, qui est une vivante copie de la Maison-mère et du séminaire.

Que Notre-Seigneur et sa sainte Mère vous garde toujours, mon très honoré Père : c'est en leur amour que je me dis, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissante fille,

Sœur PASCAL.

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

FRANCE

Panegyrique de saint Vincent. — Lettre de M. Fiat, supérieur général de la Mission, à Sa Sainteté le Pape Léon XIII. — Réponse du Pape. — Bénédiction de l'eau de saint Vincent. — Réunion des Enfants de Marie. — Canevas d'un Discours de saint Vincent aux Dames de l'Hôtel-Dieu.

Nous sommes heureux de faire connaître, aux lecteurs des *Annales*, le panegyrique de saint Vincent de Paul prononcé le 23 avril, fête de la Translation de ses Reliques, par M. l'abbé Quittat, curé doyen de Montmirail.

Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.

Regardez et faites selon le modèle qui vous a été proposé. (Exode, xxv, 40.)

MESSIEURS,

MES TRÈS CHÈRES SŒURS.

Les grands hommes apparaissent dans l'histoire, comme des dons magnifiques de la divine Providence accordés à la grande famille humaine. Dieu ne les crée pas pour l'utilité d'un seul peuple et d'un seul temps, mais il les donne pour l'utilité de tous les temps et de tous les peuples ; on peut dire que l'homme de génie appartient à toute l'humanité. Or, si le génie des grands hommes projette un rayonnement aussi universel sur le monde,

que penser du génie et de l'influence des grands saints? Partant d'une source plus élevée, leur puissance et leur fécondité doivent avoir un rejaillissement d'une bien plus grande et plus haute portée. C'est d'eux surtout qu'il faut dire que leur action ne saurait rester renfermée dans les limites du siècle et du peuple qui les a vus naître ; mais Dieu les a créés pour le bien, pour le salut de l'humanité tout entière. Leur influence semble participer, jusqu'à un certain degré, à l'éternité puissante et féconde de Dieu d'où elle dérive.

Magnifique et sublime révélation de l'histoire ! Toujours, en face des grands maux qui ont travaillé le sein des sociétés humaines dans le cours des âges, nous voyons surgir de ces hommes providentiels, dont le nom fait époque dans l'histoire du bien, comme d'autres, hélas ! font époque dans l'histoire du mal. C'est le grand mystère de la Rédemption du monde se perpétuant par les vertus, les sacrifices et les mérites des saints, ces héros du Christ, ces véritables sauveurs de l'humanité souffrante. Et, comme les maux du genre humain varient selon ses différents âges, la physionomie des saints, ces sauveteurs des sociétés en péril, apparaît frappée au cachet d'une variété de traits presque infinie.

Pour nous, enfants de ce dix-neuvième siècle, nous appartenons à une époque féconde en agitations et fertile en douleurs. Inutile d'en rechercher l'origine et la cause ; vous les connaissez tous. Il faut toujours remonter à cette fatale séparation de la société d'avec Dieu, séparation qui, inaugurée au seizième siècle, semble vouloir se consommer dans le nôtre. La révolte de la raison bornée de l'homme contre la raison éternelle de Dieu, amena fatalement la révolte de l'homme contre l'homme ; et l'on vit se prolonger ces luttes sanglantes des enfants de Dieu, devenus des frères ennemis, se disputant avec l'acharnement de la fureur, le misérable grain de sable sur lequel s'agite leur courte existence.

Hé bien ! pendant ces trois siècles de révolutions fratricides, Dieu abandonna-t-il le monde à son malheureux sort ? Laisa-t-il ces ténèbres sans lumière, ces angoisses sans consolation, ces vastes naufrages sans sauveteurs ? Non, mes frères. Dieu souvent étend le bras de sa justice pour châtier le monde coupable, mais toujours aussi il lui tend sa main miséricordieuse, pour le soute-

nir et le sauver de l'abîme. Il lui suscita donc, au milieu de ces horreurs, des hommes de salut, des saints, préparés par son amour, taillés, façonnés par sa sagesse, pour cette rude besogne d'opérer le sauvetage de ses enfants au milieu des tempêtes sociales du monde moderne.

Or, parmi ces hommes providentiels, prédestinés pour le salut de notre époque, il en est un qui s'élève au dessus de tous les autres par la douceur et la force de son éclat, par l'universalité et la puissance féconde de son influence. Radieuse figure, sur laquelle rayonne le plus bel attribut de Dieu, sa bonté infinie, sa miséricordieuse tendresse ! Et cette figure, divinisée par l'amour, vous la portez gravée au fond de vos cœurs, mes frères ; elle semble planer au milieu de cette assemblée, au-dessus de ce tombeau devenu glorieux ; vous l'avez reconnue et son nom s'échappe de vos lèvres, c'est saint Vincent de Paul ! Vincent de Paul, le génie de la charité, le héros de l'amour divin, le patron de toutes les douleurs, l'apôtre de tous les dévouements et de tous les sacrifices ! Déjà plus de deux siècles ont passé sur sa tombe, vingt révolutions ont tout renversé ou transformé dans le monde, et l'humble M. Vincent est encore debout, toujours vivant et agissant dans ses institutions, toujours fécond pour en enfanter de nouvelles, et toujours populaire parce qu'il est toujours l'homme du temps. Son nom retentit partout, des milliers d'hommes et de femmes l'appellent leur père, des œuvres innombrables pullulent sans cesse autour de son sépulcre, fécond à l'envi des berceaux, et se meuvent sous l'impulsion de son esprit. Et, chose merveilleuse ! au milieu de ce travail de décomposition sociale qui caractérise l'heure présente, nous assistons avec admiration à une recrudescence de son action, et à un redoublement de popularité de son nom ; comme si sa grandeur et sa gloire devaient se mesurer à l'étendue de nos maux.

Qui nous révélera la source d'une vitalité si puissante, d'une si admirable fécondité ? Quand tout passe et meurt si vite autour de nous, sur ce théâtre mobile de notre vie, comment se fait-il que les saints ne meurent pas ? que leurs œuvres ne subissent pas l'action combinée du temps qui n'épargne rien, et des passions humaines qui renversent tout ? Ce discours sera la réponse

à cette question : question du plus haut intérêt, question pleine d'actualité pour nous tous.

Oui, mes frères, l'heure actuelle nous impose à tous une grande et difficile mission, au milieu des épreuves du présent et en face des menaces plus graves de l'avenir. Appelés par la Providence à opérer notre traversée de la vie à une époque de tempêtes, nous devons nous tenir prêts pour le laborieux sauvetage d'une société qui semble sur le point de sombrer. Voulons-nous un grand maître dans la matière, un modèle accompli dans l'espèce? Regardons-le bien ; il est là sous nos yeux, *inspice*. Nous n'avons qu'à copier le modèle, il est parfait, *et fac secundum exemplar*. On dirait que Dieu l'a fait paraître à l'entrée des temps modernes afin d'être pour nous un drapeau, la règle vivante de notre action, *quod tibi monstratum est*. Saint Vincent de Paul, voilà par excellence l'homme du temps et de la situation ; car c'est l'homme de Dieu, le père du peuple et le sauveur de la patrie. Ces trois titres glorieux, que nous lisons sur le front de ce saint patriarche de la charité, nous donneront la solution du problème proposé, en même temps qu'ils indiquent le partage de ce discours.

Je suis confus d'oser entreprendre ici l'éloge de ce bienheureux Père. Tout, dans cette sainte maison et dans cette religieuse assemblée, parle de lui avec bien plus d'éloquence que ma pauvre voix. Son éloge vivant, il éclate tout entier dans la vie et les œuvres de ses dignes enfants, héritiers de son esprit et continuateurs de sa mission apostolique. Sa louange parfaite, ne la trouvons-nous pas dans ces légions innombrables de ses chères Filles de la charité, le plus beau fleuron de la couronne de ce saint patriarche de l'amour? Sa louange, enfin, ne reçoit-elle pas son complément dans cette armée pacifique de la charité, dans cette famille posthume, sortie du cœur et portant le nom de ce nouvel Abraham, enfants puînés dont le nombre égale celui des grains de sable répandus sur le rivage de la mer? Et s'il pouvait manquer quelque chose à la perfection de cet éloge, ne serait-ce pas le spectacle toujours vivant de ce beau et généreux clergé français, l'honneur de l'Église, mais aussi l'honneur de saint Vincent qui en fut l'instituteur et le père? Ne serait-ce pas surtout ce savant et pieux clergé de Paris, qui fut le premier objet

de son zèle apostolique, et qui, sous la sage impulsion de ses grands et vaillants pontifes, remplis de l'esprit de Vincent de Paul, déploie tant de zèle, donne l'exemple de tant de vertus, et accomplit tant d'œuvres admirables au sein de cette grande capitale, où le bien et le mal semblent s'être donné rendez-vous, comme en un champ clos, pour se disputer l'empire du monde ?

Que suis-je donc venu faire ici, et que puis-je ajouter à cet éloge vivant ? J'apporte simplement le modeste hommage de ma reconnaissance et de ma tendresse filiale sur le tombeau de ce père du clergé français, et qui l'est d'autant plus pour moi que ses enfants furent mes maîtres et mes pères. Je l'ai surtout senti s'accroître dans mon cœur, cet amour filial, depuis que la Providence m'a appelé à cultiver cette terre de Montmirail, arrosée de ses sueurs, embaumée du parfum de ses vertus, l'un des premiers théâtres de son zèle, le berceau de presque toutes ses créations merveilleuses, qui, aujourd'hui couvrent l'Europe et le monde. C'est donc le plus humble et le dernier de ses enfants qui apporte une modeste couronne de fleurs sur le tombeau d'un père vénéré, et qui lui demande un rayon de ce feu sacré, qui brûlait dans son cœur apostolique, pour en communiquer la vertu à tous ceux qui l'entendent.

PREMIÈRE PARTIE

Saint Vincent fut avant tout l'homme de Dieu. Il faut commencer par là l'étude de sa vie pour comprendre la puissance, la fécondité et la durée de son influence sur le monde. C'est ainsi que pour connaître la nature et le cours d'un fleuve, il faut remonter jusqu'à sa source.

I. — Il est une vérité fondamentale, que tous nous admettons en principe, mais que nous sommes trop souvent tentés d'oublier dans la pratique de notre vie, c'est que tous nous avons besoin de Dieu, mais un besoin continu, immense, universel. Sortis de Lui, nous retournons à Lui, et nous devons vivre de Lui, par Lui et pour Lui ; c'est l'enseignement du grand apôtre saint Paul, *In ipso vivimus, movemur et sumus* (Act. xvii 28). Là est le secret

de notre force et de notre grandeur, le principe de la fécondité de notre influence et aussi de notre gloire et de notre bonheur même en ce monde. Nous jeter hors de Dieu dans l'effervescence de notre orgueil, c'est nous précipiter dans le désordre, nous condamner à l'impuissance, à la stérilité, à la douleur, et même à la mort : c'est le ruisseau se séparant de la source et, condamné à voir ses eaux tarir et son lit se dessécher. Vivre uni à Dieu, au contraire, rester toujours en communication avec son infinie perfection, en faire le point de départ, le but et le soutien de notre action et de notre vie, c'est pour nous l'ordre, la force, la fécondité, la grandeur et la béatitude. J'en appelle au témoignage des anges, ces esprits bienheureux chantant leur bonheur au sein de Dieu, tout en présidant à l'harmonie des mondes ; et aussi au témoignage des démons, ces esprits d'orgueil séparés de Dieu, rugissant de haine et de douleur au fond des abîmes éternels, et s'acharnant en vain à troubler l'univers de leur rage impuissante. J'en appelle enfin aux ravissements des âmes pures et saintes même en cette vie, et aussi aux tortures des âmes orgueilleuses et criminelles subissant dès ici-bas les horreurs de l'enfer. Un immortel génie, après une longue et malheureuse expérience de ces tourments et de cette impuissance de l'orgueil séparé de Dieu, rentrant enfin par l'humilité du repentir et de la prière au sein de ce Dieu trop longtemps délaissé, saint Augustin, écrivant l'histoire de la douloureuse odyssée de ses égarements, s'écrie dès le début du livre de ses *Confessions* : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est ballotté par les tempêtes et livré à la torture, tant qu'il ne s'est pas reposé en vous. » (*Confess.* Liv. I. ch. 1.).

Dieu, et Dieu seul, est donc la source de toute vie, le foyer de toute lumière, le principe de toute activité féconde : sans lui nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, surtout dans l'ordre de ces bienfaits qui sauvent le monde et régénèrent l'humanité. Reconnaître cette vérité fondamentale, en être intimement convaincu, et en faire le point de départ de sa vie, c'est, selon le langage de l'Évangile, l'humilité chrétienne. L'humilité, mes frères, voilà la première condition pour recevoir l'abondance des dons divins. L'humilité, en effet, n'étant que le sentiment de la vérité

sur nous-mêmes et de notre dépendance absolue de Dieu, fait le vide de nous-mêmes, écarte ainsi le plus grand obstacle à l'effusion des grâces divines qui est l'orgueil, et leur offre un abîme immense pour les recevoir. De sorte que la mesure de l'humilité dans une âme devient celle de sa capacité pour recevoir de la plénitude de la vie de Dieu. Alors, qu'un homme, qui a creusé en lui-même cet abîme immense, se mette en rapport intime et habituel avec cet océan des perfections infinies de Dieu, qu'une généreuse et continuelle effusion de son âme aille puiser à cet abîme sans fond ni rivage de la vie divine ; que, par la prière, l'oraison, les sacrements, les canaux mystérieux de ce commerce ineffable entre le ciel et la terre, le Créateur et la créature, il s'unisse habituellement à Lui ; alors, dis-je, il participe à la bonté, à la science, à la puissance, à l'activité et à la fécondité de Dieu lui-même. Et il y participe dans cet ordre supérieur, surnaturel, et dans ces proportions magnifiques, qui valent bien mieux que les éclairs brûlants de la pensée humaine, bien mieux que les éclats de l'orgueil trop souvent devastateur du génie humain. Vous n'avez plus seulement l'homme de génie ; vous avez l'homme de Dieu, doué d'une immense capacité de recevoir par l'humilité, recevant dans des proportions immenses par le canal de l'oraison, abîme appelant un autre abîme ; vous avez le saint, vous avez saint Vincent de Paul.

II. — Nous contemplons avec étonnement la merveilleuse fécondité de son action et la puissante vitalité de ses œuvres : de grâce, mes frères, n'imitons pas l'Égyptien qui, pendant tant de siècles, admira les débordements féconds de son grand fleuve, sans en connaître la source. Pénétrons dans la vie intime de ce saint homme, et nous verrons que le double principe de son incomparable fécondité fut l'humilité et l'oraison, l'une qui fit en lui le vide du moi humain, l'autre, qui attira en lui l'effusion de la vie de Dieu, l'une qui creusa en son âme un abîme capable de recevoir, l'autre qui le mit en communication avec l'océan des perfections divines.

Son humilité, vous le savez mieux que moi, vous qui méditez sans cesse la vie de votre bienheureux père, fut prodigieuse jusqu'à épouvanter notre orgueil et à confondre notre intelligence.

Nul saint peut-être n'a possédé cette vertu au même degré que lui. Ce n'était pas seulement une vertu en lui, c'était en quelque sorte une passion ; il la recherchait comme l'ambitieux poursuit les honneurs, le voluptueux les plaisirs. Aussi avec quelle éloquence, quelle force et quelle abondance a-t-il traité ce sujet dans ses admirables conférences à sa double famille religieuse ! la bouche parlait de l'abondance du cœur. Plus il s'anéantissait à ses propres yeux devant Dieu, plus Dieu se livrait à lui avec tous ses dons ; et plus il était uni à Dieu, plus il avait le sentiment profond de la grandeur et de la majesté de Dieu, et de sa propre bassesse, de ses imperfections et de son néant.

Qui mieux que lui a parlé de l'oraison, parce que nul ne l'a mieux pratiquée ? Pour lui elle était la nourriture de l'âme, l'arrosage de ce jardin mystique, la conversation intime du cœur avec Dieu, l'armure du soldat du Christ, le grand livre du prédicateur, le foyer de la charité du missionnaire, le principe de la puissance et de la fécondité de son apostolat. « Donnez-moi un homme d'oraison, disait-il un jour à ses fils réunis autour de lui, et il sera capable de tout ; il pourra dire avec le grand Apôtre : « Je fais tout en celui qui me fortifie. » Dans ces paroles, il avait lui-même livré le secret de sa vertu et de la puissante fécondité de son action.

Contemplez-le dès son enfance, sous la pauvre chaumière de son père, ou à la suite du troupeau confié à sa vigilance : déjà vous voyez briller, dans le petit pâtre des Landes, l'humilité qui sera sa vertu favorite et qui déjà en fait le favori de Dieu et l'ami du pauvre ; déjà sa jeune âme s'épanouit au soleil vivifiant de l'amour divin, et, cédant à un attrait irrésistible, se baigne avec délices dans le foyer lumineux de l'oraison. Qui n'a aimé à l'accompagner, avec ses biographes, dans ces paisibles et religieuses solitudes des Landes, où il se faisait, sous l'impulsion de la grâce, « une société de Dieu et de ses Anges, une conversation intime et bienheureuse de la prière ». Tantôt, poussant son troupeau vers la partie occidentale du désert, il rencontrait le pieux sanctuaire de Notre-Dame de la Lande, ou de Buglose, et venait épancher les sentiments de sa piété filiale aux pieds de la mère du chrétien, de la reine des cieux. Tantôt, il allait

s'agenouiller sous l'épais feuillage du vieux chêne légendaire, dont les flancs entr'ouverts par la main du temps avaient été transformés par sa foi naïve en oratoire, où il charmait, par ses entretiens avec Dieu, les longues heures de sa solitude. L'humilité et l'oraison apparaissent ainsi, dès l'aurore de sa vie, comme le principe générateur de sa sainteté future et de la puissance de son action sur le monde.

Suivons-le dans toutes les phases si diverses de sa vie si accidentée ; c'est toujours cette vie profondément humble, intimement unie à Dieu, et par voie de conséquence, perpétuellement active et féconde, donnant la vie à tout ce qu'il touche et une vie indestructible. Que nous le suivions aux écoles de Dax, de Toulouse ou de Sarragosse ; qu'il nous apparaisse au milieu des rigueurs de la captivité sur la terre brûlante du Maure infidèle, ou chargé du fardeau de toutes les sollicitudes de la vie curiale à Clichy, à Châtillon-les-Dombes ; qu'il soit l'hôte des palais des grands seigneurs du dix-septième siècle, au milieu des splendeurs de la cour ou au conseil des rois ; voyez-le sur les galères royales parmi les forçats ou au sein de ses chères communautés, dans les camps ou dans les hôpitaux, sur les champs de bataille ou dans ses missions des campagnes : saint Vincent est et reste toujours l'homme profondément humble, l'homme d'oraison, l'homme d'action multiple et féconde ; toujours et partout il est l'homme de Dieu.

Mais il est une partie de sa vie qui me touche particulièrement, et je ne puis résister à la force intérieure qui me porte à l'exposer, avec un certain relief de détails, à l'admiration de ses enfants. Je veux parler de son séjour dans la petite ville de Montmirail¹. On sait qu'il y passa, en grande partie, les douze années qu'il vécut au sein de l'illustre famille des Gondi, famille dont la gloire la plus pure et la plus durable est d'avoir compris saint Vincent de Paul et ses desseins, d'avoir secondé ses œuvres et des immenses ressources de leur fortune, et de l'influence puissante

1. Prononcez comme si ce mot s'écrivait « Montmirel ». D'ailleurs, on écrivait « Montmirel » presque constamment jusqu'au dix-neuvième siècle ; c'est la prononciation populaire, traditionnelle, historique.

de leur nom, et de la générosité inépuisable de leurs cœurs. Là, sous les voûtes de l'antique manoir féodal, il avait à remplir une double mission, la direction spirituelle de ses nobles seigneurs dans la pratique des vertus chrétiennes, et l'éducation littéraire et religieuse de leurs trois fils.

La première partie de sa mission fut pour saint Vincent une source de consolations. Sous la direction d'un maître aussi sage et aussi saint, M^{me} la duchesse de Gondi s'éleva à un très haut degré de vertu et répondit par ses généreuses fondations aux désirs de cet apôtre des campagnes, et de cet ami des pauvres et des souffrants. M. le duc de Gondi lui-même ne tarda pas à subir l'influence de la vertu de son hôte. Un jour vint où ce grand seigneur, ami de la vie bruyante et agitée de la noblesse de ce temps, ce héros de tant de batailles, qui foudroya la marine anglaise à La Rochelle, changeant tout à coup les rôles, se fit l'humble disciple du précepteur de ses enfants; et mettant au service de Jésus-Christ la même vaillance qu'il avait déployée au service de ses princes, il s'élança dans les combats de la vertu, comme il marchait à l'assaut. Voulez-vous savoir comment Vincent opéra cette merveilleuse transformation? Par une fiction ingénieuse de sa foi, qui lui faisait voir Dieu présent partout, le château de Montmirail était devenu un sanctuaire; il honorait Jésus-Christ dans la personne de M. de Gondi, la sainte Vierge dans celle de sa noble épouse, et les disciples du Sauveur dans celle de ses enfants, des officiers et des domestiques. Se plaçant à ce point de vue dans ses relations avec son prochain, il lui devenait aisé d'accomplir les devoirs les plus difficiles. Malgré ce prestige religieux dont il enveloppait ses illustres patrons, il croyait devoir se soustraire au luxe tumultueux de leur vie et de leur entourage aussi souvent qu'on ne faisait point appel à ses services ou qu'il n'était point appelé par ses fonctions auprès de ses élèves. Alors pour lui le château devenait une Thébàïde où il s'enfermait pour s'entretenir seul avec Dieu; sa chambre devenait une cellule où il se livrait aux délices de l'oraison, ou bien il allait s'abîmer dans la contemplation de Jésus-Christ, sous les voiles mystérieux de l'Eucharistie. Au contact d'un pareil maître, on comprend la transformation spirituelle du duc de Gondi. Aussi, quand la

mort, le frappant dans ses plus chères affections, lui eut ravi sa vertueuse femme, il ne voulut plus connaître d'autre amour que celui de Dieu ; et, renonçant à ses richesses, à ses dignités, à toute la gloire humaine, ce grand seigneur, ce grand capitaine, suivant les conseils de Vincent de Paul, entra dans la congrégation des pères de l'Oratoire. Mais sous l'humble livrée des fils de M. de Bérulle, il resta le digne enfant de saint Vincent par son humilité profonde, par la bonté et la générosité de son cœur. Après la mort de son saint directeur, il écrivit ses mémoires et voici ce qu'il dit de son père spirituel : « Ce que j'ai admiré le plus entre les vertus de ce cher défunt, a été son humilité, sa charité et sa grande prudence en toutes choses. Jamais je n'ai remarqué ni entendu dire qu'il ait fait aucune faute contre ces vertus, quoiqu'il ait demeuré dix ou douze ans avec moi. Jamais je n'ai su qu'il ait eu le moindre défaut : c'est pourquoi, je l'ai toujours tenu pour un saint. » Quel éloge, mes frères ! Vous savez ce qu'est l'œil du maître pour son serviteur. Avouons que ces paroles sont le plus glorieux panégyrique de notre vénéré père. Nous avons vu le directeur des illustres seigneurs du château de Montmirail, voyons maintenant à l'œuvre le précepteur de leurs enfants.

Cette seconde partie de sa mission fut loin de lui donner les consolations de la première, et sa vertu fut soumise aux plus rudes épreuves par l'humeur turbulente de ses terribles élèves. On sait que cette noble famille de Gondi était d'origine florentine ; et, si tous ses membres étaient remarquables par la générosité de leur cœur et l'intrépidité de leur vaillance dans les combats, un bon nombre d'entre eux avaient gardé en héritage les caractères de la chaude nature de Florence ; et les trois fils de Philippe-Emmanuel, le plus jeune surtout, connu sous le nom de cardinal de Retz, étaient frappés au cachet de cette brûlante originalité. Il y avait quelque chose du génie de Machiavel dans ces têtes, et la flamme du sang méridional bouillonnait dans leurs veines. Vincent avait donc à dompter ces bouillantes natures, et à les former aux vertus chrétiennes, en même temps qu'aux sciences et aux lettres humaines. Le succès de ses leçons littéraires est attesté par la gloire de ses élèves dans l'histoire des lettres ; mais pour leur éducation morale et religieuse, il vit ses efforts tomber presque impuissants

devant l'indiscipline de ces turbulentes natures. C'est là d'ailleurs le seul échec qu'il ait éprouvé dans toutes les entreprises de sa vie. Vincent était né avec un tempérament bilieux et prompt aux impatiences. On peut juger des terribles luttes de son humilité au milieu des incartades de ses fougueux disciples. Il a lui-même laissé échapper le secret de ses combats intérieurs dans ces paroles qu'il écrivait à cette époque : « Je m'adressai à Notre-Seigneur et le priai instamment de me changer cette humeur sèche et rebutante, et de me donner un esprit doux et bénin. Et par sa grâce, avec un peu d'attention que j'ai faite de réprimer les bouillons de ma nature, j'ai un peu quitté cette humeur noire. » Voilà l'humilité des saints avec ses luttes intimes et ses glorieux triomphes.

Souvent il s'échappait de sa cellule pour aller se consoler près du Dieu du saint tabernacle, s'y rafraîchir le cœur, et y retremper son courage; ou bien, lorsque l'absence de ses élèves lui laissait quelques loisirs, prenant la sonnette qui était sur sa table de travail, il se rendait sur la place de ville, y convoquait les enfants, les pauvres, les gens du peuple, et, debout sur les degrés du portique de l'hôtel de ville, il leur distribuait le pain de la parole de Dieu, et l'aumône matérielle. Et la foule émue, comme autrefois celle qui entendait la parole du Sauveur, s'en retournait en disant : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » Ils sont encore là, sur cette place, ces degrés de granit du vieil hôtel, du haut desquels ce Chrysostôme populaire évangélisait les pauvres. Elle existe encore cette chambre de saint Vincent, que les nobles seigneurs de Montmirail regardent à juste titre comme l'un des plus précieux trésors de leur château. Ici était la couche modeste où le saint se reposait de ses fatigues. Là, s'ouvre encore la petite porte qui donne entrée sur les chambres de ses élèves, et par laquelle il dut passer tant de fois pour aller stimuler leurs travaux, et arrêter les bruyants éclats de leur turbulente jeunesse? Plus loin, s'ouvre le long couloir qui conduisait au sanctuaire de l'église, où il se dérobait souvent pour aller se consoler et se fortifier. Et, quand le pieux visiteur s'arrête en face du magnifique portrait du saint, qui décore la cheminée, oubliant les deux cents ans écoulés, il se croit encore au temps des Gondi. L'esprit de saint Vincent

hante encore ce palais, et sa charité y coule toujours à pleins bords.

Pardonnez-moi, mes frères, ce luxe de détails sur ce coin de la vie de saint Vincent, peut-être un peu trop laissé dans l'ombre par ses historiens. J'ai cru, en les donnant, intéresser sa triple famille.

Dans les Landes, se trouve le berceau de sa vie, mais à Montmirail est le berceau de ses œuvres : c'est là qu'il en a conçu les plans, et exécuté les premiers essais. Pour vous, enfants de saint Vincent, Montmirail¹ est le théâtre de la Genèse de ses institutions; pour vous, c'est vraiment une terre biblique. Et là, comme partout ailleurs, nous retrouvons l'homme de Dieu dans sa profonde humilité, dans son intime et continuelle union avec Dieu, dans sa féconde et perpétuelle activité. Voilà comment la vie divine surabondait en son âme, débordait autour de lui; et nous le voyons ainsi, semant les œuvres partout où il passe, communiquant la vie à tout ce qu'il touche.

III. — Voilà le secret de la merveilleuse fécondité de ses œuvres et de leur effrayante multiplicité, le secret de la vitalité indestructible de ses institutions. Il les a comme imprégnées de l'esprit de Dieu dont il était rempli, et il leur a communiqué quelque chose de l'éternité divine. Comptez, si vous le pouvez, les œuvres qu'il a fondées, celles qu'il a inspirées, la nouvelle direction et la forme nouvelle qu'il a données à la vie religieuse, prévoyant, avec ce coup d'œil du génie illuminé par la lumière

1. La petite ville de Montmirail conserve avec bonheur plusieurs autres souvenirs de saint Vincent de Paul :

1° Dans l'église paroissiale se trouve la chaire où le saint monta si souvent pour annoncer la parole de Dieu;

2° Près de l'église se trouve encore la maison de la Mission, bâtie par ses soins en 1650. Elle est devenue l'Hôtel-Dieu, desservi par les Filles de la charité. On y conserve, dans une châsse, la phalange de l'un de ses doigts;

3° Dans les archives de l'Hôtel-Dieu sont de précieux autographes du saint;

4° Aux endroits où se trouvaient les quatre portes de la ville, se voient encore, insérées dans les murs des maisons, les quatre statues de la sainte Vierge, qu'il avait fait placer au-dessus des portes de la cité, la mettant ainsi sous la protection de l'auguste Mère de Dieu.

divine, que les besoins des temps modernes réclamaient des formes et une tactique nouvelles; et vous verrez ce dont est capable un homme de Dieu. Il y a près d'un siècle, une révolution terrible, comme un cyclone dévastateur, a tout renversé de son souffle impétueux; toutes les institutions religieuses qui couvraient la terre de France, comme les arbres fruitiers couvrent un pays plantureux, furent abattues par l'ouragan. On croyait tout perdu pour jamais. Mais l'esprit de Dieu planait sur ce chaos et ces ruines, et l'œuvre de Vincent, de l'homme de Dieu, devait la première renaître de ses cendres.

C'était en 1830, à pareil jour, la ville de Paris et la France dormaient d'un sommeil religieux semblable à la léthargie; elles dormaient ainsi depuis trente ans, après une orgie d'un demi-siècle. La parole de Dieu se fit entendre à l'âme apostolique de l'un de ces grands archevêques, comme Dieu sait en donner à cette grande capitale : « Fils de l'homme, disait la voix divine, penses-tu que ces ossements puissent revivre? — Vous seul le savez et le pouvez, répondit le prophète du Seigneur. » Animé de l'esprit de Dieu, l'illustre pontife va redemander aux catacombes les restes sacrés de saint Vincent de Paul, que de pieuses mains y avaient cachés pour les soustraire à l'impiété et à la barbarie révolutionnaires; et il voulut les reporter en triomphe dans cette église, au milieu de ses enfants, sur un trône d'honneur que ses mains généreuses lui avaient préparé avec magnificence. Au contact des ossements d'un prophète, racontent les livres saints, un cadavre recouvra la vie; c'est ainsi qu'à l'apparition des reliques de son apôtre, la grande cité sembla se réveiller de sa longue léthargie; le clergé suivit son archevêque, les autorités civiles et militaires firent escorte, le peuple de Paris se porta en foule sur la voie triomphale pour acclamer l'humble serviteur de Dieu, qui avait été le père du peuple et l'ami des pauvres; et le corps vénéré venait ainsi reprendre en triomphe la place d'honneur qu'il occupe encore aujourd'hui au milieu de ses enfants. Pendant huit jours, la foule des pieux visiteurs ne cessa d'encombrer ce sanctuaire et d'y apporter les témoignages éclatants de sa vénération. Le monarque, qui alors présidait aux destinées de la France, s'y rendit lui-même avec sa famille, se joignant à son peuple pour

rendre hommage aux restes « d'un saint prêtre si cher à l'humanité », et réclamer son intercession pour le bonheur de la France. Ce fut comme le signal de la résurrection religieuse de la capitale et de la nation, et un principe de fécondité et de vie nouvelle semblait s'échapper des saintes reliques et se communiquer à tout le corps de la société. Bientôt, en effet, naît l'admirable société qui porte son nom et qui couvre la France et le monde; Paris enfante une foule d'œuvres charitables, après plus de trente ans de stérilité; toutes les classes de la société se dévouent au soulagement de toutes les misères physiques et morales. Ceux même qui sont en dehors de nos croyances se préoccupent par-dessus tout de ce qu'ils appellent les questions d'économie sociale et d'assistance publique; et la charité pratique devient partout à la mode. Tous comprennent ou sentent que là est le problème du présent et de l'avenir, le salut de la religion et de la société. Quarante ans durant, le progrès de ces idées et de ces œuvres va toujours croissant. Nous arrivons ainsi à la fatale année 1870.

Nous savons quelle tempête fut déchaînée sur notre patrie par la main de la justice divine, et quelles blessures furent faites au cœur de la France, blessures qui sont encore toutes saignantes. C'est alors que Vincent de Paul apparut dans tout l'éclat de sa merveilleuse fécondité au milieu des ruines et des calamités publiques. C'était l'homme de la situation, le sauveur de la société en péril. On admira, sur les champs de bataille, l'œuvre des brancards, le service des ambulances; cette armée du dévouement qui, la croix sur le bras, volait au milieu des obus au secours des blessés; ces légions de sœurs de charité qui affrontaient la mitraille pour aller porter le soulagement aux uns, la consolation suprême aux autres : tout cela était renouvelé de saint Vincent de Paul, l'invention de sa charité dans les guerres sanglantes de la Lorraine, de la Picardie et de la Champagne. Qui n'a battu des mains au spectacle de l'héroïsme de l'aumônerie militaire, de l'aumônerie de marine? qui a pu contempler sans enthousiasme l'Œuvre des orphelins, l'Œuvre des hôpitaux, les Œuvres de refuge, de l'enfance, des écoles? Tout cela est de la création de saint Vincent. Nous avons vu surgir comme par enchantement les assemblées de charité, les cercles d'ouvriers, les cercles militaires, les

œuvres de patronage : quel a été le foyer générateur de ces créations merveilleuses ? le cœur de saint Vincent ; tout cela n'était que l'épanouissement de ses institutions. Et pendant que tout pullule ainsi sous l'inspiration de son esprit, et avec cet ordre, cette organisation si sage qu'il savait donner à toutes ses fondations, qui l'ont fait appeler le créateur et l'organisateur de l'assistance publique, le clergé français reste toujours le clergé de Vincent de Paul ; il est toujours marqué de ce cachet qui lui donne une place à part dans le sacerdoce catholique. La discipline actuelle du clergé, la vie et la règle des séminaires, les exercices des ordinands, la pratique des retraites pastorales et des conférences ecclésiastiques : tout cela vient de lui. La France et le monde nous apparaissent aujourd'hui couverts d'ordres religieux actifs, armés à la légère selon les besoins de l'époque, prêts à voler aux extrémités du monde, à revenir, à repartir au moindre signal : cette merveille est de l'invention de Vincent. D'un coup d'œil de son génie, l'homme de Dieu avait deviné les exigences des temps modernes, et renonçant à la solide, mais pesante armure de la vie claustrale, cette phalange macédonienne de l'Église militante, il créa ces troupes légères, n'ayant pour bouclier que l'humilité, pour cuirasse la chasteté, pour arme de précision la charité et la prière. Voilà les phalanges que l'Église lance tous les jours aux quatre coins du monde pour soulager, guérir, sauver les corps et les âmes de ses enfants. La France catholique, à ce point de vue, est vraiment la France de Vincent de Paul, et par elle son génie rayonne sur tout le monde moderne pour le sauver. Voilà pourtant les œuvres d'un homme, mais c'était l'homme de Dieu. Voulez-vous, par un dernier coup de pinceau, en saisir la fécondité avec plus de force ? eh bien, par contraste, considérez l'œuvre de l'homme séparé de Dieu, révolté contre Dieu.

En effet, en face de l'homme de l'amour divin se dresse le génie de la haine et de la révolte : cet homme, c'est Calvin. Calvin et Vincent de Paul, mes frères, voilà les deux génies qui planent sur le monde moderne, et se disputent l'empire des âmes dans une lutte sans trêve ni merci. Calvin, c'est l'orgueil sombre avec ses passions brûlantes, avec son cruel génie, son égoïsme sans pitié, son langage poli sans amour ; c'est l'orgueil avec son despotisme

de fer, son esprit d'insubordination et de division, avec son âme froidement féroce, sa lâcheté devant le péril et son insensibilité devant la douleur. Calvin, c'est comme l'incarnation du génie de Satan. Étudiez tous les déchirements, tous les malheurs de l'Europe contemporaine; sondez toutes ces horribles blessures qui s'appelèrent guerres de religion, jansénisme, révolutions, vous trouverez au fond de toutes ces plaies, le poison de l'esprit de Calvin. Que de ruines, que de sang! Quelle anarchie dans les idées, quels troubles dans les cœurs, quelles jalousies et quelles haines dans les âmes! Tout cela est l'œuvre de cet effroyable génie sorti des entrailles gâtées de la France malade, comme saint Vincent est le fils de son cœur encore imprégné de la vie du Christ. Voilà où aboutit l'homme, et surtout l'homme de génie qui s'est séparé de Dieu dans l'effervescence de son orgueil. Qu'une société se laisse imprégner de ses poisons, elle est fatalement vouée aux révolutions, aux convulsions, aux spasmes périodiques, peut-être à la mort, comme un homme qui a avalé un breuvage empoisonné.

Comprenez-vous maintenant, mes frères, la cause de l'instabilité, de la fragilité et de la stérilité de toutes les institutions modernes? L'orgueil est à leur base, et Dieu en est absent; ce sont des œuvres de l'homme caduc, et non l'œuvre du Dieu éternel; elles ne sauraient tenir debout et vivre. Et cependant, en dehors de Dieu, que lui manque-t-il à ce monde? Il a tout, sciences, arts, industrie, commerce, fortune; la terre lui prodigue ses trésors, la mer lui offre ses richesses et s'incline sous ses pieds pour lui ouvrir des chemins rapides vers les rivages lointains, le ciel lui révèle ses secrets, les montagnes entr'ouvrent leurs flancs de granit pour lui livrer passage, les isthmes sont percés, les éléments s'attellent à son char et la foudre se fait l'humble messagère de sa pensée. Et malgré tout cela, ce monde, saturé de biens, se plaint plus que jamais; il s'agite, se tourne et se retourne sur sa couche de douleur, comme un malade en proie au délire et dévoré par les feux de la fièvre. Encore une fois, ô monde moderne! monde si fier de ta science et de ta fortune, pourquoi jeter à tous les échos de pareilles clameurs? Que te manque-t-il donc? Ce qui lui manque, mes frères! c'est Dieu, et Dieu seul! Mais alors

tout lui manque pour être heureux, puissant et fécond dans ses créations. « Sans moi, a dit Jésus-Christ, la vérité divine incarnée, sans moi vous ne pouvez rien, *nihil*, et le néant est à la racine de toutes les œuvres de l'homme sans Dieu. Jamais cette grande vérité n'a été plus frappante que dans notre siècle. Mais aussi l'apôtre saint Paul a dit : « Je puis tout en celui qui me fortifie » (Phil. iv. 13.) : autre vérité dont toute la vie de saint Vincent est la mise en œuvre. Par les innombrables créations de sa vie, par la fécondité inépuisable de son action après sa mort, il nous montre avec évidence où se trouve le secret de la puissance de l'homme ; il faut qu'il soit l'ouvrier de Dieu pour faire des œuvres qui durent et qui sauvent ; il faut donc qu'il soit l'homme de Dieu pour être l'ouvrier de sa Providence.

Grande leçon pour nous, messieurs et mes très chères sœurs ! Le monde périt parce que Dieu lui manque : notre mission est de le sauver en lui rendant son Dieu. Voulons-nous travailler efficacement à l'œuvre gigantesque du sauvetage de ce monde moderne, soyons des hommes de Dieu comme saint Vincent de Paul ; ne participons pas à cet esprit d'orgueil et à cet oubli ou ce mépris de Dieu, deux chancre qui rongent le sein de notre société contemporaine. Soyons profondément humbles et habituellement unis à Dieu ; ne soyons que les serviteurs désintéressés, les humbles et les dévoués ouvriers de Dieu ; alors nous ferons des œuvres de salut, parce que nous serons les hommes de Dieu. Le dernier mot des luttes actuelles appartiendra à la race de ces hommes, parce que Dieu est éternel ; eux seuls peuvent être les sauveurs et les pères des peuples. Cette conclusion nous ouvre l'entrée de notre seconde partie qui va nous montrer dans saint Vincent de Paul le père du peuple.

DEUXIÈME PARTIE

Le génie est donné aux hommes, comme le soleil à la nature ; il doit rayonner sur le monde pour l'éclairer, l'échauffer, le féconder et l'embellir. Les dons supérieurs de la grâce sont donnés aux saints pour le bien et le salut de leurs frères. Dieu

les élève au milieu de son peuple, au sein de son Église, comme on élève les fontaines sur les places publiques ; elles reçoivent l'abondance des eaux des montagnes, mais c'est pour les répandre et les donner sans cesse. L'homme de génie et, à plus forte raison, l'homme de Dieu se doivent tout entiers à leurs semblables. Voilà pourquoi l'homme de génie fidèle à sa mission a toujours été populaire ; voilà pourquoi l'homme de Dieu surtout doit être l'homme, l'ami, le père du peuple ; et les grands saints ont toujours été environnés de l'auréole d'une vraie et glorieuse popularité.

I. — Qu'est-ce que le peuple ? C'est la masse des enfants de Dieu, des fils de la Rédemption ; telle est l'acception générale de ce mot. Mais, dans un sens plus restreint, le peuple, c'est surtout la masse des petits, des humbles, des pauvres, de ceux qui travaillent, qui souffrent, qui pleurent. Tous ses besoins, ses douleurs et ses misères, toutes ses qualités et ses vices, vous les connaissez, ô vous tous, fils de saint Vincent, qui allez les visiter, les consoler, les soulager, leur donner le doux nom de frères. Le peuple, comme la mer, a des moments sublimes ; comme elle, il a des tempêtes effroyables ; que Satan touche cette masse de son trident, et rien n'égalera les ravages opérés par sa fureur. Toujours il y a au sein du peuple de grandes misères physiques et morales ; mais il est des époques où ses malheurs et ses angoisses se multiplient sans mesure. Semblable à un grand fleuve qui charrie du limon dans ses eaux, et qui, en certains points de son cours, dépose et amasse la fange, le temps amasse, à certaines époques, des erreurs, des vices, des désordres, des crimes, et le pauvre peuple en est tout infesté. Alors, la coupe de la justice divine déborde à son tour, et tous ses fléaux viennent s'abattre sur ce pauvre peuple, trop souvent victime des erreurs et des vices de ceux qui le gouvernent ; c'est la guerre avec ses carnages et ses destructions, ce sont les révolutions avec leurs ravages et leurs sanglantes horreurs, c'est la famine avec ses cruelles angoisses, c'est la peste avec ses épouvantes et ses hécatombes humaines.

Voilà le peuple, ce pauvre peuple que Dieu nous donne à aimer et à sauver. On ne peut aimer Dieu sans aimer ce peuple qui se compose de la masse de ses enfants. L'homme de Dieu doit être

l'homme, l'ami du peuple. Et lui-même, Dieu, voulut se faire notre Maître dans ce grand art, et nous apprendre par son exemple à aimer et à sauver le peuple. Vous savez ce qu'il fit, et l'adorable invention de sa sagesse et de son amour dans le grand mystère de son Incarnation.

O merveille ! Dieu se fit enfant du peuple en se faisant homme, il revêtit les douleurs et les infirmités de sa condition, et se couvrit des livrées de la pauvreté, en même temps qu'il fit rayonner sur son front la douce flamme de la bonté populaire. Spectacle admirable, qui arrache au cœur du grand Apôtre un cri d'enthousiasme ! (Tit. II. 11). Voyez cet enfant naissant dans une étable, couché dans une crèche, reposant sur la paille ; c'est le Dieu de l'univers ! Voilà comment, dès son entrée dans le monde, il se fait le compagnon du pauvre peuple ! Il travaillera pendant trente ans dans un modeste atelier ; il maniera la scie, la hache, le rabot, compagnon des travaux du peuple, et ses mains durciront à ce rude labeur. Sa vie publique est un écoulement continuel d'amour, d'enseignements, de miracles pour éclairer, consoler, relever le pauvre peuple, tout ce qui souffre, gémit et pleure. Suivez ses pas dans ses courses évangéliques : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les pauvres tressaillent d'allégresse. Il aime et caresse les petits enfants, bénit et instruit leurs mères. Il choisit ses disciples parmi les pêcheurs, le jeune fils de Zébédée est l'ami qui repose sur son cœur. Il s'émeut à la vue du deuil d'une pauvre veuve dont le fils unique est mort, il verse des larmes sur le tombeau de Lazare. Et quand il a terminé l'œuvre de sa vie, ayant tout fait pour le peuple, il lui donne encore son sang. Ravi d'enthousiasme, le peuple le suivait en foule, même au fond du désert, oubliant de manger pour le voir et l'entendre ; un jour il voulait le faire roi, un autre jour il lui fait, à Jérusalem, une entrée triomphale, étendant ses vêtements sous ses pas sur son passage, criant Hosanna au fils de David. Et Jésus se complaisait dans l'expression de la reconnaissante sympathie du peuple. Quelques jours après, égaré par d'hypocrites manœuvres, ce pauvre peuple passait de l'amour à la fureur, et des cris de mort succédaient à l'Hosanna du triomphe ! Voilà le peuple avec son étonnante

mobilité et sa désolante crédulité, toujours la proie des habiles meneurs qui l'exploitent. Et Jésus, le Dieu fait homme, s'offrait en victime pour son salut, pleurait du haut de sa croix sur son aveuglement, implorait son pardon, excusait ses fureurs. Il lui avait donné sa vie, son sang jusqu'à la dernière goutte; il lui donna sa mère avant de mourir, il lui donna son Église, ses apôtres, son sacerdoce, son Eucharistie par laquelle il devait multiplier pour lui les merveilles de sa puissance et de son amour dans toute l'étendue des siècles. Voilà comment Dieu a aimé le peuple, *sic dilexit*; voilà le grand maître dans l'art de l'aimer, de le sauver.

Quand Dieu veut sauver une société qui périt de décrépitude, et agonise dans ses erreurs et ses vices, il lui envoie des hommes marqués de ce cachet, épris de cette passion de l'amour du peuple. Il allume son amour au fond de leur cœur, jette sur leur front un rayon de sa divine bonté, donne je ne sais quelle puissance au feu de leur regard, un charme divin à la parole qui tombe de leurs lèvres. « Va, leur dit-il au cœur, aime le peuple, sauve-moi ce peuple à force d'amour! » Au moyen âge, il lui donna saint François d'Assise, et le monde en vécut pendant plus de quatre siècles; dans les temps modernes, il lui donna Vincent de Paul, et il y a déjà deux siècles qu'il vit de son esprit; et ce qui se passe en ce moment nous avertit qu'il n'a pas dit son dernier mot.

II. — Tous les maux, fruits de l'impunité et châtement de l'orgueil, à la suite de la grande révolte du protestantisme au seizième siècle, s'étaient abattus sur les peuples de l'Europe. Pendant trente ans la guerre y avait promené ses dévastations; et les passions religieuses lui avaient donné un caractère d'atrocité qui fait dresser les cheveux d'horreur quand on étudie son histoire. La guerre, à cette époque, c'est l'incendie et le pillage des villes, la destruction des villages, le ravage des campagnes, le massacre des hommes, les vieillards abandonnés et mourant de faim, les femmes outragées ou mutilées, les enfants jetés sur les chemins, voués à la faim et à la mort, des monceaux de cadavres gisant partout sans sépulture et communiquant la peste et la mort aux survivants. Qui pourra jamais consoler de pareilles douleurs, guérir de telles blessures, porter remède à de semblables maux?

Deux hommes, deux génies, apparaissent en face de cette effroyable situation : c'est Richelieu et Vincent de Paul. Voyez-vous cet homme à la lèvre pincée, à l'œil fixe, à la volonté de fer ? Il est assis à une table au fond de son cabinet de travail, il promène son regard sur des cartes géographiques déployées autour de lui. C'est le génie de la politique humaine, l'homme des savantes et habiles combinaisons, l'esprit inépuisable en ressources à toute éventualité ; mais il est prêt à tout sacrifier pour atteindre son but, la gloire de la France et l'honneur de son roi, la prépondérance de sa patrie et l'abaissement de sa rivale, la maison d'Autriche. Pendant vingt ans ce puissant génie déchaîne ou arrête, à son gré, le démon de la guerre ; pendant vingt ans l'Europe est pour lui un vaste échiquier, où ce terrible joueur fait mouvoir les armées, du Nord au Midi, du couchant à l'aurore. Chaque année il décrète sur quel point du monde il portera le fléau de la guerre avec ses horreurs sanglantes. Quelquefois il disparaît de ce mystérieux cabinet où viennent aboutir tous les fils de la politique européenne ; c'est pour aller activer les opérations militaires et s'assurer de la fidèle exécution de ses plans. Reconnaissons et saluons, dans le fameux ministre, l'amour de la patrie et la passion de la gloire de la France ; admirons le génie, mais convenons que souvent c'est un don terrible pour les peuples. Aussi rarement son nom sera populaire ; il pourra susciter l'admiration, elle sera toujours mêlée d'épouvante, jamais embaumée par l'amour.

Mais voici un autre homme : la majesté est sur son front, la douceur dans son regard, la bonté sur ses lèvres, l'amour fait battre son cœur, une énergie calme ajoute le dernier trait à l'ensemble de sa physionomie. Lui aussi, il est assis à une modeste table au fond de sa cellule ; des lettres innombrables sont déployées sous ses yeux ; il arrose de ses larmes celles qu'il lit d'un regard avide, celles qu'il écrit d'une main émue. C'est Vincent de Paul, vous l'avez reconnu ; c'est le génie de l'amour, le grand ministre de la charité ; il est prêt à tout donner, à tout faire, à tout sacrifier, sa personne, ses ressources, ses enfants, pour sauver ces peuples, soulager leurs maux, consoler leurs douleurs, arracher l'orphelin à la mort, la femme à la honte, les vieillards à l'abandon. Lui aussi dicte ses ordres du jour pour les armées de

la charité qu'il a formées, qu'il lance et dirige dans toutes les directions, partout où retentit le cri de la détresse.

Lui aussi fait mouvoir, au gré de son cœur, les légions pacifiques de ses fils, de ses filles, qui, à sa voix, vont à travers les camps, sur les champs de bataille, au milieu des campagnes dévastées, des villes saccagées, des villages incendiés, soignant les blessés, consolant les mourants, ensevelissant les cadavres, recueillant les enfants, ramassant les infirmes et les vieillards, nourrissant les affamés, protégeant et sauvant les femmes et les faibles. Lui aussi parfois s'arrache aux laborieux soucis de sa cellule; c'est pour aller s'assurer par lui-même de la fidèle exécution de ses ordres, exciter l'ardeur de ses enfants, relever et enflammer tous les courages. Il revient à Paris, là il ouvre des hôpitaux pour les soldats mutilés, crée des asiles pour les vieillards, des orphelinats pour les enfants, des refuges pour les jeunes filles, des ouvroirs et des écoles pour tous. Infatigable, il va frapper à toutes les portes, faire violence à toutes les bourses, émouvoir tous les cœurs. Pendant vingt ans, lui aussi, cet immortel génie, opère des merveilles sans se lasser; et pour fonder et entretenir les créations de sa charité, il parvient à réaliser une somme de dépenses s'élevant à 40 millions de notre monnaie : c'est le chiffre officiel de la statistique enregistré par l'histoire !

III. — Voilà le véritable ami, le père du peuple. L'admiration suivra toujours à travers les siècles le nom de Richelieu, mais admiration mêlée de terreur; l'admiration et l'amour de tous les cœurs acclameront toujours le nom de saint Vincent de Paul, que la postérité la plus reculée saluera comme le génie de la charité et le père du peuple. Aussi la popularité universelle a-t-elle toujours environné sa mémoire d'une auréole de gloire impérissable. De son vivant, une vénération pleine d'amour l'accueillait partout sur son passage, comme le firent autrefois les multitudes autour de Jésus-Christ lui-même; une vénération pleine d'amour lui survécut et est inséparable de son nom. Voltaire a souillé de sa plume venimeuse presque toutes nos gloires nationales; mais il est deux noms devant lesquels s'arrêta sa furie d'impiété, auxquels sa main ne put servir que l'éloge : c'est saint Louis et saint Vincent de Paul ! Les séides de la révolution eux-mêmes placè-

rent sa statue dans le Panthéon de leurs grands hommes, rendant hommage, disaient-ils, au plus grand philanthrope des temps modernes. Quel éloge dans de pareilles bouches ! Sa popularité, un moment éclipsée pendant le temps des horreurs révolutionnaires, reparut avec un nouvel éclat quand sonna l'heure des miséricordes divines, et chaque commotion sociale fut l'occasion d'un accroissement de sa gloire, d'une extension de sa popularité dans le monde ; et aujourd'hui on peut dire qu'elle remplit l'univers. Ce qui nous avertit que sa mission n'est pas près de finir dans le monde !

Cette mission doit se continuer par ses enfants ; elle s'impose donc à nous tous, messieurs et mes très chères sœurs. Soyons les dignes disciples de saint Vincent, ce grand maître dans l'art d'aimer les hommes ; soyons les vrais amis du peuple. Que d'hommes qui se parent de ce titre et qui mendient la faveur populaire en flattant les préjugés et les passions du peuple ! Leur unique but est la satisfaction de leur ambition personnelle et des intérêts de leur fortune ; vrais pharisiens des sociétés modernes, qui affichent dans leurs paroles un dévouement qui n'est pas dans leurs cœurs, et qui caressent les foules pour s'engraisser à leurs dépens. L'histoire est là pour dire combien de jours a duré leur éphémère popularité, et comment le peuple, un moment égaré par des flatteries mensongères, mais éclairé par ses malheurs, s'est vengé de ceux qui ont abusé de sa crédulité. Elle réservera toujours sa page d'honneur pour saint Vincent de Paul, qui lui donna sa vie, son cœur, toutes les ressources de son génie, et ses enfants. Croyons-le bien, le cœur du peuple finalement appartiendra toujours à ceux qui l'aiment sincèrement, qui se dévouent et se sacrifient pour le relever, le sauver.

Aimons le peuple comme saint Vincent l'a aimé ; héritiers de sa mission, soyons-le de son esprit. L'heure présente est grave, et les douleurs de la société actuelle semblent être les symptômes de l'enfantement d'un nouveau monde.

Nous entendons répéter par tous les échos de la publicité que l'avenir appartiendra à la démocratie ; c'est le secret de Dieu : mais elle sera chrétienne ou elle ne sera pas. Ce qui est certain, c'est que la main mystérieuse de la Providence est au fond de

tous les événements qui s'accomplissent sous nos yeux, et où chacun de nous doit avoir son rôle ; et elle semble préparer des transformations sociales où l'élément populaire aura sa large place¹. Aimons le peuple, mes frères, allons à lui, rendons-lui son Dieu, le Dieu qui l'aima jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Mais pour le lui rendre, il faut le posséder nous-mêmes : il faut que sa charité déborde dans nos cœurs. Soyons donc, comme Vincent de Paul, des hommes de Dieu pour être les vrais amis, les pères du peuple ; et comme lui nous aurons travaillé efficacement au salut de la patrie, troisième titre de gloire qu'il nous reste à admirer sur le front de notre bienheureux père.

TROISIÈME PARTIE

L'homme de Dieu, le père du peuple, sera toujours le premier patriote, le plus fidèle citoyen de son pays, le plus dévoué aux intérêts et à l'honneur de sa patrie. Il y aurait toute une histoire des saints à composer à ce point de vue ; elle serait admirable dans ses révélations. On ne saurait s'en étonner quand on sait ce qu'est la patrie.

I. — La patrie, comme la famille, est d'institution divine et fondée sur notre nature, l'homme étant fait pour vivre en société. La patrie est une famille aux vastes proportions, et, comme son nom l'indique, nous devons y retrouver, dans un ordre supérieur, une paternité qui nous protège, une maternité qui nous aime, une fraternité qui nous réjouisse et nous fortifie, un service qui nous soutienne et nous aide. A sa base fondamentale se trouve la famille qui nous donna la vie : c'est donc notre berceau, le foyer paternel, le champ des aïeux, les tombeaux des ancêtres ; c'est le ciel de notre enfance, le théâtre des joies de notre jeunesse, le champ des travaux de notre maturité, le sol qui reçoit nos sueurs, nos larmes, parfois notre sang. La patrie, c'est aussi la

1. Si tel est le dessein de Dieu, alors plus que jamais saint Vincent apparaîtra comme l'homme de la situation, comme le patriarche de la démocratie chrétienne.

terre arrosée de larmes et fécondée par les sueurs de nos pères ; toute l'histoire du nom que nous portons s'y trouve attachée avec ses gloires et ses tristesses, ses grandeurs et ses revers. Des liens d'intérêts matériels, moraux, religieux, ont rapproché un grand nombre de familles ; et tous ces intérêts s'étant fondus dans une vaste unité, il en est résulté une communauté, une famille aux vastes proportions ; c'est la patrie. Arche sainte de nos souvenirs, de nos impressions, de nos affections, de nos espérances, elle embrasse notre passé, notre présent et notre avenir. Son histoire, avec ses alternatives de prospérités et de malheurs, de douleurs et de joies, forme le patrimoine commun de tous ses enfants. Elle est la gardienne de nos droits, de nos biens, de nos personnes, de nos libertés. Que les liens de la patrie se brisent, la famille cesse d'être protégée, chacun se sent affaibli, menacé. La patrie tient donc à tout ce qu'il y a de plus intime dans nos âmes, de plus cher à nos cœurs, de plus profond dans notre nature. L'amour de la patrie est donc fondé sur notre nature humaine ; le patriotisme s'impose donc comme un devoir à tout homme qui a du cœur : se rattachant à tous ses intérêts matériels, moraux et religieux, c'est une vertu religieuse. Par lui l'âme humaine est agrandie, s'élève à des sacrifices sublimes, à des dévouements héroïques. Si telle est l'idée véritable de la patrie et du patriotisme, ne nous étonnons pas de les voir recevoir leur consécration dans l'Évangile, dans la vie et le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Jésus-Christ, vous le savez, c'est l'Incarnation de l'amour infini dans notre nature humaine ; son cœur a donc dû connaître tous les sentiments généreux et légitimes, battre sous l'impulsion des instincts les plus nobles de cette nature qu'il avait épousée. Il a donc dû vibrer, ce cœur divin, sous la touche de l'amour de sa patrie, tressaillir sous les émotions de la sublime passion du patriotisme. Et il en a été ainsi, mes frères. Ouvrons l'Évangile. et lisons la page incomparable qui raconte ses adieux à Jérusalem, à la ville sainte, la grande et glorieuse capitale de son pays. C'était quelques jours avant sa mort ; accompagné de ses disciples il se rendait de Béthanie à Jérusalem. Arrivés sur la colline voisine, tout à coup ils découvrent devant eux la ville sainte, assise

comme une reine sur son trône de montagnes, avec ses murs, ses tours, ses remparts, ses palais, son temple, la merveille de l'univers. Et tout cela étincelait sous les rayons du soleil levant ; car c'était le matin. A cette vue, tous les Apôtres poussent des cris d'admiration et d'enthousiasme. Jésus seul se taisait, une immense douleur étreignait son cœur et étouffait sa voix. Quand il put parler, il s'écria : « Jérusalem ! que n'as-tu connu, à l'heure de la miséricorde, ce qui t'était donné pour ta paix et ton bonheur. Voici venir des jours où tes ennemis t'investiront de leurs armées, te renverseront par terre, toi et tes enfants, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu me connaître au temps où je t'ai visitée. (Luc, xix, 42-44) Jérusalem ! Jérusalem ! que de fois, j'ai voulu réunir tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Et voilà que bientôt tu seras comme un désert ! (Matt, xxiii, 37-38).

Et en disant ces paroles, entrecoupées de sanglots, il fondait en larmes, à la pensée des maux qui allaient fondre sur sa patrie. D'après les livres sacrés, Jésus ne pleura que trois fois sur la terre, une fois sur le tombeau de Lazare, son ami, *et lacrymatus est*, une dernière fois du haut de la croix à la vue de l'ingratitude et de l'aveuglement du peuple, quelques jours auparavant sur les malheurs de la patrie. Larmes divines, qui ont à jamais consacré, divinisé le patriotisme, et appris à tous les siècles que l'amour de la patrie fait partie de la religion et est inséparable de l'amour de Dieu.

Quand ce noble sentiment est en baisse chez un homme, c'est que cet homme a subi de honteuses défaillances ; il est avili, tombé, et sa foi religieuse s'est éclipcée en même temps que sa foi patriotique. Quand il baisse chez un peuple, on peut dire qu'il est atteint au cœur d'un mal mortel, et qu'il roule aux abîmes sur les pentes de la décadence. Il n'a jamais baissé, ce feu sacré, dans le cœur des vrais serviteurs de Dieu ; et si l'Homme-Dieu fut l'amant passionné de sa patrie, l'homme de Dieu doit penser, parler et surtout agir en vrai patriote, être le plus généreux citoyen de son pays, se dévouer, s'il le faut, jusqu'à la mort pour l'honneur et le salut de sa patrie. Tel fut Vincent de Paul, le saint peut-être le plus français de tous, le type du grand citoyen.

II. — Il a laissé, je crois, peu de paroles sur ce sujet ; il a fait plus, il a donné ses actes. C'est dans cinq circonstances surtout qu'il fait éclater son ardent patriotisme, éclairé par la foi, échauffé par la charité.

C'est d'abord au conseil des rois, où il fut appelé malgré les résistances de sa modestie et de son humilité. Là, au nom de l'humanité, de la justice, de la religion, des vrais intérêts matériels et moraux du pays, il plaida la cause de l'honneur et de la vraie prospérité de la France, et sut tenir tête, avec une respectueuse mais inébranlable fermeté, et cela pendant longtemps, à Richelieu, à Mazarin, à la reine mère elle-même pour laquelle il professait une si profonde vénération. Il savait qu'il s'exposait à perdre la faveur de la cour, à compromettre les intérêts de ses institutions ; mais il savait aussi que, si toujours l'autorité doit être respectée, toujours les droits de la vérité et de l'équité doivent être sauvegardés, que la justice élève les peuples et affermit les trônes, tandis que l'iniquité, quelle qu'elle soit, après des triomphes éphémères, amène fatalement tôt ou tard, pour les rois comme pour les peuples, les représailles de la justice divine. L'histoire s'est chargée de donner raison à qui de droit ; et si les conseils de Vincent de Paul eussent prévalu, la France et l'Europe n'eussent peut-être pas connu les déchirements et les calamités dont nous subissons encore les conséquences.

O vous tous, qui employez votre vie au service de la patrie, quelle que soit la place que vous occupiez dans la hiérarchie de ses pouvoirs, apprenez auprès de ce grand maître le secret du vrai patriotisme, inspirez-vous de son esprit, et sachez que celui-là seul assure l'honneur et la prospérité de son pays pour l'avenir, qui maintient les droits de la vérité, de la vertu et de la justice.

Je viens de prononcer le nom de Richelieu. On sait comment tout tremblait devant le terrible ministre. Pourtant il y eut un homme qui ne sut pas trembler devant cette toute-puissance de la terre : c'était Vincent de Paul. Grâce à sa haute vertu et à sa vénération pour l'autorité, il parvint à inspirer au cardinal le respect pour sa personne et sa généreuse liberté, à lui forcer la main pour le soulagement des provinces ravagées par la guerre, et même à lui arracher la promesse de la paix. Un jour, après une oraison

accompagnée de larmes à la vue des maux de la France, il prend sur sa table un faisceau de lettres qu'il vient de recevoir, part, va trouver dans son cabinet l'inexorable ministre, lui fait, dans ses lettres, le récit des horreurs de la guerre, et, se jetant à ses genoux : « La paix, monseigneur, s'écrie-t-il, la paix! ayez pitié de nous, donnez la paix à la France! » Un moment, l'âme de Richelieu fut profondément émue; il releva l'homme de Dieu prosterné à ses pieds, lui promit de hâter les opérations militaires et de faire tous ses efforts pour arriver à une paix prochaine. Bientôt après cette entrevue, le cardinal devait mourir sans avoir pu donner la paix à la France et à l'Europe, et son nom ne devait pas figurer au bas des articles du traité de Westphalie. Mais quelle scène, mes frères, entre ces deux génies si différents! quelle sainte audace, quelle intrépide liberté dans cette démarche de Vincent de Paul auprès du redoutable ministre! Voilà le patriotisme, ou il n'y en aura jamais.

Tel il fut encore en présence de l'astucieux Mazarin, introduisant dans les conseils des princes les artifices de son génie machiavélique. On connaît toutes les horreurs de la Fronde, tristes débuts de nos guerres civiles, qui ont enfanté tant de ruines, opéré tant de déchirements au sein de la patrie, sans jamais rien élever de stable pour assurer le bonheur de son avenir. Que de fois il battit en brèche, au sein du conseil royal, cette politique malheureuse qui sacrifiait la France à des questions d'ambition et d'intérêt personnel! Que de fois il exposa sa popularité et même sa vie, les intérêts et l'avenir de ses communautés, dans les démarches qu'il fit à Saint-Germain pour amener une conciliation et la paix entre la cour et le peuple de Paris! Il traçait ainsi la voie à ces glorieux martyrs de la patrie, dont plus d'une fois le sang éteignit le feu de la guerre civile dans les rues de cette capitale de la France.

On ne peut nier, et c'est l'aveu de tous ses biographes et de ses contemporains, qu'il n'ait sauvé d'une dépopulation complète et d'une ruine irrémédiable trois de nos plus belles provinces, la Picardie, la Champagne, et celle dont le nom aujourd'hui nous arrache des larmes, la Lorraine. C'est alors surtout qu'il fut acclamé partout comme le père de la patrie, et son nom est toujours

resté populaire, et son culte en honneur dans ces malheureuses provinces qui lui durent leur salut.

Enfin, pour être complet en parlant de l'ardent et sincère patriotisme de saint Vincent, il faut au moins indiquer ce qu'il a fait pour assurer à la France ses plus belles colonies. Les colonies sont pour une nation ce que les essaims sont pour la ruche; c'est un signe de vie, de force et de fécondité pour la mère patrie. Mais les intérêts purement matériels sont des liens bien fragiles pour tenir les enfants attachés à leur mère; il faut les liens plus intimes et plus forts de la religion pour rendre leur union indissoluble : c'est par la communauté de la foi religieuse que l'âme de la mère se communique aux enfants. En envoyant ses missionnaires dans les colonies françaises, non seulement il travaillait à la conquête des âmes pour les donner à l'Église de Jésus-Christ, mais il affermissait l'autorité de la France dans ces contrées lointaines, en la faisant aimer et bénir. Nuit et jour, il suivait de l'œil et poursuivait de ses lettres paternelles tous ces fils de son choix qu'il envoyait sur les côtes de la Barbarie, à Madagascar, aux Échelles du Levant. Plus d'une fois leur sang coula sur ces terres éloignées, et si aujourd'hui la France étend encore son influence sur ces rivages, si son nom y est encore en bénédiction, qu'elle n'oublie pas qu'elle le doit surtout à la vertu du sang des martyrs, des enfants de Vincent.

Que l'on juge maintenant, après cette légère esquisse du patriotisme de saint Vincent de Paul, de l'influence qu'il exerça sur son siècle, et de la part qui lui revient dans la gloire de la France sous le règne de Louis XIV. Richelieu, dit-on, a préparé le grand siècle; ne lui contestons pas la large part qui lui appartient de droit dans les splendeurs du grand siècle. Mais, il faut l'avouer, celui qui lui a préparé ce cachet de grandeur religieuse et de majesté grave, qui en fait un siècle unique dans l'histoire, c'est surtout saint Vincent de Paul. Qu'on n'oublie pas qu'il fut le père et l'instituteur de ce grand clergé français, qui tient une place si glorieuse dans ce siècle où tout fut grand, et Bossuet se félicita toute sa vie de l'avoir eu pour maître. On a appelé le xvii^e siècle le siècle de Richelieu, de Louis XIV; on pourrait, à aussi juste titre, l'appeler le siècle de saint Vincent de Paul. N'avais-je pas raison

de l'appeler le sauveur de la patrie et le père de la France? Et l'esprit de saint Vincent est et restera toujours l'esprit traditionnel de la vraie France, de la France catholique. Ce sera le nôtre, c'est le vôtre, messieurs et mes très chères sœurs.

III. — On ne peut pas le nier, et c'est une angoisse cruelle, pour nos cœurs de catholiques et de Français, de constater cette vérité douloureuse : le patriotisme a baissé avec la foi religieuse dans une portion de la nation française. Sous l'influence du matérialisme qui gagne de plus en plus les âmes et pétrifie les cœurs, des idées de cosmopolitisme contre nature et d'indifférence patriotique, se sont développées en ligne parallèle avec l'indifférence et la négation religieuse. A l'heure de nos humiliations, et lorsque nous étions écrasés par les armées ennemies en 1870, un jour j'entendis sortir d'un groupe d'hommes ces sinistres paroles : « Que l'on soit Français ou Prussien, peu importe, pourvu que les affaires marchent. » Je ne saurais dire l'angoisse qui étreignit mon cœur en entendant ces paroles de mort; et alors seulement je compris quelle plaie profonde rongait l'âme de la France. Ces sentiments ne seront jamais les nôtres, mes frères. Et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, ce qui ne sera pas, mais si jamais le feu sacré du patriotisme venait à s'éteindre dans l'âme des Français, c'est dans le cœur des fils et des filles de saint Vincent de Paul qu'il faudrait le retrouver toujours brûlant. L'histoire sainte raconte qu'au moment où Jérusalem fut renversée et ses enfants arrachés au sol de la patrie pour être poussés vers Babylone, on cacha au fond d'une citerne le feu sacré qui brûlait constamment sur l'autel, comme symbole de la patrie; au retour de la captivité on vint le retrouver, et il s'enflamma aux rayons du soleil. Si après des jours d'épreuves, la France avait besoin de rallumer ce feu sacré dans son sein, c'est dans nos poitrines qu'elle devra venir le chercher et le retrouver toujours vivant, pour le communiquer à ses enfants et le rallumer sur l'autel de leur cœur.

Nous resterons donc les dignes fils de saint Vincent de Paul, l'homme de Dieu, le père du peuple, le sauveur de la patrie, le ministre universel de la Providence pour le bien de l'Église et le salut de la France. A mes yeux, voilà le plus grand homme de l'époque contemporaine, car c'est l'homme qui a fait le plus de

bien. Un de nos monarques, devant lequel on recommandait Voltaire comme un génie universel, répondit : « Oui, universel pour le mal. » Saint Vincent en fut la contre-partie ; c'est le génie universel pour le bien. Et dans une lettre à son vénérable successeur, en date du 11 mars dernier, la voix la plus autorisée de l'univers, notre saint Père le Pape Léon XIII l'appelait : « l'homme le plus bienfaisant de son siècle, celui dont l'esprit est le plus propre à éteindre, ou au moins à diminuer la détestable passion de l'égoïsme, source de tant et de si grands maux dans nos temps malheureux. » Des événements bien graves se sont accomplis, d'autres plus graves peut-être se préparent : de grands crimes sociaux qui s'étalent sous nos regards, au sein de notre société, semblent appeler de grandes épreuves, et font pressentir le passage de la justice divine. Espérons qu'elle sera accompagnée de la miséricorde. Le nom de saint Vincent, qui redevient plus populaire que jamais, son histoire qui semble presque devenir à la mode, ses œuvres qui pullulent partout dans le monde, nous font pressentir qu'à l'universalité du mal la Providence veut opposer l'universalité du bien, dont saint Vincent est la plus parfaite personnification. Héritiers de sa mission, soyons les héritiers de son esprit. Selon l'expression énergique de l'un de ses derniers historiens, il s'agit aujourd'hui pour le monde de choisir entre lui et Babœuf, c'est-à-dire entre la vie et la mort. Tenons-nous donc prêts à opérer le sauvetage de cette société qui sombre, et travaillons-y dès maintenant par la prière et l'action. Soyons des hommes de Dieu par l'humilité et l'oraison, pour faire contrepoids à l'orgueil et à l'impiété de notre siècle ; soyons les vrais amis du peuple par notre charité généreuse et notre dévouement désintéressé, car le peuple restera à celui qui l'aura le plus aimé ; soyons dévoués corps et âmes au salut de la France catholique, Dieu le veut ! et ne reculons pas devant la croix et ses sacrifices, seuls capables de sauver le monde. Peut-être ne verrons-nous pas, pendant notre vie, le triomphe de la vérité ; mais qui donc, parmi les plus grands saints, a vu le complet triomphe de son œuvre ? Notre gloire, notre consolation, à l'heure de notre mort, seront d'y avoir travaillé et de l'avoir préparé ; notre vraie récompense sera la gloire divine qui couronnera notre humilité, l'éternelle union qui con-

sommerà notre charité et notre félicité, les jouissances ineffables du céleste repos qui termineront nos travaux et nos peines au sein de l'infinie béatitude.

Ainsi soit-il.

A l'occasion de son voyage à Rome, au mois de novembre dernier, M. le Supérieur général remit au Souverain Pontife un exemplaire des *Lettres* de saint Vincent de Paul, qui venaient d'être livrées au public.

La lettre suivante, que les lecteurs des *Annales* seront heureux de lire, accompagnait l'envoi de cet ouvrage :

Paris, 1^{er} novembre 1881.

TRÈS SAINT PÈRE,

Nous avons pensé que nous serons utiles au public, en lui livrant un choix des lettres de saint Vincent de Paul, notre glorieux fondateur.

Cet *homme apostolique, vrai père des pauvres*, qui avait reçu du ciel le génie de la charité et une sagesse admirable pour en organiser les œuvres ;

Ce prêtre selon le cœur de Dieu, modèle du clergé, réformateur de la discipline ecclésiastique ;

Ce défenseur intrépide de la vérité catholique contre l'hérésie de Jansénius ;

Ce fils très dévoué au vicaire de Jésus-Christ, inébranlablement attaché à la chaire de Saint-Pierre, ne saurait être trop connu.

Déjà ses exemples ont provoqué dans l'Église de Dieu, une sainte émulation pour le soulagement de toutes les misères, et les réglemens dressés par lui ont assuré aux œuvres charitables une fécondité et une stabilité inconnues jusqu'alors ; mais la publication de ses lettres ne peut que contribuer à entretenir dans la société chrétienne *l'intelligence du pauvre* et de la bonne manière de l'assister, et le zèle éclairé pour la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

Tel est, Très Saint Père, le motif qui nous a déterminés à ne plus garder pour nous seuls, ce trésor de famille que la divine Providence nous a confié.

Je suis heureux d'offrir à Votre Sainteté les prémices de cette édition des Lettres choisies de Saint Vincent, vous priant de la bénir, afin que cet ouvrage excite plus efficacement dans tous ceux qui le liront l'esprit de sagesse et de charité dont il est rempli.

Empruntant les paroles de notre saint fondateur à un de vos illustres prédécesseurs, Innocent X, permettez-moi, Très Saint Père, de vous dire avec lui : De toute la puissance de notre âme, nous recourons à la divine bonté pour qu'il lui plaise conserver votre Béatitude, et lui donner longue vie, et combler de plus en plus de ses bénédictions l'Église gouvernée par un si grand et illustre pontife. Nous lui demandons de nous faire trouver grâce devant Votre Sainteté, afin que notre ministère, lui étant agréable, tourne au profit des âmes.

Dans cette confiance, je suis heureux, Très Saint Père, de me dire, de votre Béatitude, le très humble, très soumis et très dévoué fils.

A. FIAT.

I. p. d. l. M., Sup. gén.

Trois mois après, Sa Sainteté le Pape Léon XIII daignait remercier M. le Supérieur général de la Congrégation par la réponse suivante :

LÉON XIII, PAPE

Bien-Aimé et Religieux Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

Nous estimons que vous avez fait un acte non moins pieux que sage en publiant les Lettres, jusqu'ici inédites, du saint Instituteur des Congrégations dont vous êtes le Supérieur. Comme, en effet, dans ces Lettres brillent d'un nouvel éclat la prudence et la vertu de l'homme de Dieu, la lecture n'en peut être assurément

que très utile et salutaire. Nous espérons surtout que, par ce moyen, le feu sacré de l'ardente charité, qui a fait de saint Vincent l'homme le plus bienfaisant de son siècle, se répandra au loin, et éteindra ou au moins diminuera la détestable passion de l'égoïsme, source de tant et de si grands maux, dans nos jours malheureux. Présageant donc des fruits abondants et salutaires du travail et des soins, si dignes d'éloges, apportés à cette œuvre, et vous remerciant avec effusion de l'hommage que vous Nous-en avez fait; à vous, bien-aimé et religieux fils, et à tous les membres des deux Congrégations, dont vous avez actuellement la conduite, et qui ont très bien mérité de l'Église, Nous accordons avec amour, dans le Seigneur, la bénédiction apostolique, gage de notre paternelle tendresse et favorable augure d'une parfaite félicité.

Donné à Rome, auprès de saint Pierre, le XI^e jour de Mars de l'année 1882, de notre Pontificat la cinquième.

LÉON XIII, PAPE.

1. Dilecto Filio Religioso viro Antonio FIAT, Moderatori Generali Congregationis Presbyterorum Missionis Sancti Vincentii a Paulo et Filiarum Caritatis, Parisios:

LEO P. P. XIII

Dilecte Fili, Religiose Vir, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Pie non minus quam provide a te factum censemus, ut epistolas a Sancto Institutore Congregationum quibus præes conscriptas, nec editas antehac, prælo vulgari curares. Cum enim ex his litteris nova sapientiæ et virtutis Sancti Viri argumenta luculenter eluceant, fieri non potest quin salutaris ex iis utilitas a legentibus opportune percipiatur. Potissime vero confidimus hac ope latius effundi incensum caritatis ignem, qui ipsum inter homines suorum temporum beneficentissimum effecit, atque ita restingui, vel saltem imminui funestam cupidinem privatæ utilitatis, unde tanta malorum mole in hanc miseram ætatem nostram effluxit. Ominantes itaque fructus uberes ac salutare ex labore et industria, quæ in hoc opus tam laudabiliter colata fuit, et multas pro exhibitio officio tibi gratias agentes, Apostolicam Benedictionem paternæ caritatis testem et solidæ felicitatis auspicem, tibi, Dilecte Fili, Religiose Vir, et universis sodalibus utriusque Congregationis de re christiana optime meritæ, quæ te nunc moderatorem habet, peramanter in Domino impartimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 11^o Martii ann. 1882. Pontificatûs nostri anno quinto.

LEO P. P. XIII.

Les missionnaires de la province de Naples se servaient depuis longtemps d'une formule particulière pour la bénédiction de l'eau, appelée de saint Vincent.

Cette eau, employée avec confiance par des malades, avait souvent produit des résultats étonnants.

A son passage à Naples, en novembre dernier, M. le Supérieur eut connaissance de cette pratique et désira la communiquer aux autres provinces. — La formule en fut soumise à l'examen de la Congrégation des Rites qui voulut bien l'approuver. C'est cette formule que nous reproduisons.

Mais cette dévotion à l'eau de Saint-Vincent n'était pas seulement propre au royaume de Naples, et les deux lettres suivantes que nous trouvons dans nos archives nous fait voir qu'elle était également employée en France, non sans succès.

Extrait d'une lettre de notre frère LOSTALOT¹, cleric de la Mission, écrite à M. MOLENCHON², prêtre de notre maison de Crécy-en-Brie.

Crécy-en-Brie, 23 septembre 1682.

Agréé, Monsieur, que je fasse part à tous vos Messieurs d'un événement extraordinaire qui est arrivé par l'entremise de feu M. Vincent notre vénérable père, dans le lieu où Dieu lui a fait prendre naissance. Nous l'avons appris de son petit neveu nommé Bernard de Paul, qui deviendra bientôt son enfant spirituel.

Voici ce que c'est : Il y a près du lieu de la naissance de feu M. Vincent un monastère de religieuses Ursulines. Une d'entre elles étant devenue entièrement égarée et dépourvue d'esprit, on ne savait comment remédier à ce mal. Enfin les religieuses

1. Guillaume Lostalot, né à Dax le 8 juin 1660, reçu à Paris le 27 mai 1680.

2. Melchior Molenchon, né à Fontaines-en-Forez, a été reçu en notre Séminaire de Lyon le 27 juin 1678, et y a fait les vœux le 28 juin 1680.

voyant que tous les remèdes naturels étaient inutiles, s'avisèrent de mettre dans de l'eau le seing d'une lettre écrite de la main de M. Vincent et firent quelques prières, et ensuite présentèrent cette eau à la malade qui, en ayant bu, se trouva bientôt après tellement guérie, qu'il ne reste plus en elle aucune marque de son mal.

Lettre de M. JAUBERT ¹ à M. BONNET, supérieur général.

Agen, 10 juin 1733.

MONSIEUR MON TRÈS HONORÉ PÈRE

Votre bénédiction!

J'ai l'honneur de vous écrire en l'absence de Monsieur Révérend qui est à Bordeaux depuis quelques semaines, pour vous informer d'une guérison que nous avons tout sujet de regarder comme miraculeuse et qui s'est opérée par l'intercession de notre bon Père, il y a trois jours, c'est-à-dire le 8 de ce mois en la personne d'une Fille de la Charité qui s'appelle Madeleine Jaquemar, laquelle reste à la manufacture de cette ville. Voici comment la chose s'est passée. Cette fille était malade depuis cinq ou six jours. La qualité de sa maladie, toute considérable qu'elle était, n'était pas bien connue. On croit que c'était une pleurésie, parce qu'elle souffrait de grandes douleurs au côté, et néanmoins elle avait encore la poitrine extrêmement embarrassée, grand mal à la tête et une fièvre fort violente. Tous les remèdes qu'on lui donnait n'opéraient rien; elle avait été saignée jusques à neuf fois le 7 de ce mois, dimanche dernier. Enfin, comme son mal empirait toujours beaucoup, et que le médecin jugeait que son état était fort dangereux, on m'appela pour la confesser. Je la trouvai en effet extrêmement faible, et je lui aurais administré le saint viatique sur-le-

1. Léon Jaubert, né à Valensolle, diocèse de Riez, le 2 septembre 1691, reçu à Saint-Lazare le 1^{er} juin 1710.

champ comme cette sœur le désirait, si je n'eusse été retenu par la crainte de la fatiguer trop, et par l'espérance d'un remède que les sœurs lui avaient donné. Cependant comme on vit vers les dix heures du soir dudit dimanche que le mal augmentait beaucoup, M. l'aumônier de la Manufacture lui porta le saint viatique; elle était si oppressée par le mal, qu'il fallut lui lever la tête pour lui faire recevoir la sainte hostie. Ce Monsieur la crut si près de sa fin qu'il ne voulut se coucher que bien avant dans la nuit, persuadé qu'on l'allait bientôt appeler pour lui administrer l'extrême-onction. Elle passa en effet la nuit fort mal. Le matin lundi, 8 du mois, M. le médecin vint la visiter et trouva que l'état de la malade était pire que le jour précédent. On voulut donc lui faire donner l'extrême-onction, ce qui ne fut pas exécuté, M. l'aumônier ayant été obligé de sortir de la maison. Alors les sœurs, qui avaient déjà commencé une neuvaine à notre bienheureux instituteur, mirent dans une fort petite tasse d'eau un peu de linge qui avait touché le bienheureux, lorsqu'on l'ouvrit après son décès, en recommandant à la malade qui avait encore un peu de connaissance de l'invoquer, et, au même moment qu'elle eut avalé cette eau, d'elle-même et sans aide, elle se releva sur son lit avec un air fort gai et réjoui, disant à ses sœurs qu'elle était guérie et ne se sentait aucun mal, que ce sirop si agréable qu'elles venaient de lui donner avait tout emporté, et cela surprit si fort les sœurs présentes qu'elles crurent d'abord que c'était l'effet d'un transport au cerveau, de quoi elles furent bientôt désabusées par les marques de piété et de reconnaissance qu'elle donna à l'image de son père et libérateur. D'abord après elle demanda à manger : on ne voulut pourtant lui donner qu'un bouillon ; mais comme la malade se sentait bien guérie, s'étant levée et marchant dans la chambre d'un pas ferme et assuré, elle mangea beaucoup de pain bis qu'elle demanda aux petites filles dont elle a soin, chacune lui donnant son morceau. Dès le lendemain, elle reprit son office, s'est levée hier à quatre heures suivant l'usage, et aujourd'hui jour de l'octave du Saint Sacrement, allant assister au sermon et visiter ses sœurs de l'hôpital qui sont à l'autre extrémité de la ville, elle m'est venue voir, et il ne lui reste aucune trace de sa maladie qu'un peu de pâleur au visage. Je parlai avant-hier de cela à un des messieurs les

vicaires généraux qui me répondit: *digitus Dei hic est*. Voilà, Monsieur, comme cette guérison est arrivée pour l'honneur et la gloire de notre B. Père. Les sœurs se proposent d'en faire dresser une déclaration authentique, mais comme on n'a pas beaucoup d'usage de ces sortes de choses, je crois qu'il serait à propos que vous envoyassiez vos ordres sur ce qu'il y a à faire, si vous voulez en faire usage.

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond en l'amour de N.-S., Monsieur mon très honoré Père, votre très humble et très obéissant serviteur.

FAUBERT.

P. S. — Je viens de lire ce que dessus aux sœurs de la manufacture, elles y ont reconnu la vérité et ont ajouté que la malade avait souvent de grandes faiblesses et évanouissements, avec une difficulté fort grande de prendre le bouillon qu'on ne pouvait lui faire recevoir qu'avec une cuillère et peu à peu. Toutes vous offrent leurs respects, vous demandent la grâce d'une communion extraordinaire en actions de grâces, et voudraient fort que vous voulussiez étendre cette faveur aux autres années et la rendre fixe, pour ne pas laisser perdre le souvenir de la protection qu'elles ont reçu de votre bienheureux instituteur. Elles vous supplient aussi de vouloir bien donner part de ceci à la supérieure de leur communauté.

FORMULA BENEDICTIONIS AQUÆ

SANCTI VINCENTII A PAULO

PRO INFIRMIS PROPRIA CONGREGATIONIS MISSIONIS

Ÿ. Adjutorium nostrum in nomine Domini.
R/. Qui fecit cœlum et terram.
Ÿ. Sit nomen Domini benedictum.
R/. Ex hoc nunc et usque in sæculum.

Ÿ. Domine exaudi orationem meam.
R/. Et clamor meus ad te veniat.
Ÿ. Dominus vobiscum.
R/. Et cum spiritu tuo.

OREMUS

Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, qui benedictionis tuæ gratiam ægris infundendo corporibus, facturam tuam multiplici pietate cus-

todis, ad invocationem sanctissimi nominis tui benignus assiste, ut, intercedente beato Vincentio Confessore tuo, famulos tuos ab ægritudine liberatos et sanitate donatos, dextera tua erigas, virtute confirmes, potestate tuearis, atque Ecclesiæ tuæ sanctæ cum omni prosperitate restituas. Per Dominum nostrum Jesum Christum filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus per omnia sæcula sæculorum.

¶. Amen.

Deinde accipiat Reliquiam, vel Numisma Sancti Vincentii a Paulo, immittat in aquam, et dicat :

Benedic, Domine, hanc aquam, ut sit remedium salutare generi humano, et per intercessionem beati Vincentii Confessoris tui, cujus Reliquiæ (vel Numisma) in eam immerguntur (vel immergitur), præsta, ut quicumque ex eâ sumpserint, sanitatem corporis, et animæ tutelam percipiant. Per Christum Dominum nostrum.

¶. Amen.

Hic educitur ex aquâ Reliquarium vel Numisma.

Ant. Pauperes Sion saturabo panibus, sacerdotes ejus induam salutaribus, et sancti ejus exultatione exultabunt.

†. Parasti in dulcedine tuâ pauperi, Deus.

¶. Dominus dabit verbum evangelizantibus virtute multâ.

OREMUS

Deus, qui ad salutem pauperum et cleri disciplinam, novam in Ecclesiâ tuâ per beatum Vincentium familiam congregasti : da, quæsumus, ut eodem nos quoque spiritu ferventes, et amemus quod amavit, et quod docuit operemur. Per Christum Dominum nostrum.

¶. Amen.

CONGREGATIONIS MISSIONIS

Sanctissimus Dominus Noster LEO PAPA XIII clementer deferens supplicibus votis Rev. Dom. Antonii Fiat, Superioris Generalis Congregationis Missionis, ab infrascripto Sacrorum Rituum Congregationis Secretario relatis, Formulam ad benedicendam Aquam pro Infirmis a Sancto Vincentio a Paulo Confessore nuncupatam, ab ipsâ Sacrorum Rituum Congregatione antea rite revisam, uti in superiori exemplari prostat, supremâ auctoritate suâ approbavit; indulisitque ut eadem formula in benedictione prædictæ Aquæ uti valeant tantum Sacerdotes Alumni Congregationis Missionis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 16 Martii, 1882.

D. Cardinalis BARTOLINIUS, S. R. C. Præfectus,
PLAC. RALLI, S. R. C. Secret.

Concordat cum originali.

J. PEMARTIN, Secretarius Congregationis.

La formule de cette bénédiction a été envoyée dans toutes les maisons de la Compagnie, en nombre suffisant pour qu'un exemplaire soit remis à chaque missionnaire.

La réunion annuelle des Enfants de Marie internes et externes a eu lieu, suivant l'usage, à l'occasion de la solennité de la Translation des reliques de notre bienheureux Père, dans notre chapelle de la maison Mère.

Sa Grandeur Mgr Lynch, archevêque de Toronto, et membre de la Congrégation de la Mission, a bien voulu offrir le saint sacrifice dans l'assemblée du 1^{er} mai, à l'autel de saint Vincent. Le vénérable prélat n'a pu contenir sa satisfaction et sa joie, à la vue d'une si belle et si édifiante réunion devant ce béni tombeau, où il avait lui-même prié avec tant de ferveur et de piété dans les jeunes années de son noviciat :

RÉUNIONS DES ENFANTS DE MARIE

A LA CHAPELLE DE SAINT-LAZARE, LE 30 AVRIL
ET LE 1^{er} MAI 1882.

Réunion des Enfants externes . . .	70	— Patronage . . .	2,155
— — internes . . .	60	— . . .	1,059
			<hr/>
Totaux	130		3,214

Un généreux bienfaiteur, M. le comte de Clappiers, a fait don à une maison des Filles de la Charité, à Marseille, d'un canevas du discours de saint Vincent de Paul aux dames de l'Hôtel-Dieu.

Dans le second volume des conférences aux Filles de la Charité, on a publié le projet d'entretien pour l'assemblée générale des enfants trouvés¹.

Nous publions également ce projet :

1. *Conférences de saint Vincent aux Filles de la Charité*, tome II, pag. 657.

NOTES DE LA MAIN DE SAINT VINCENT DE PAUL

POUR UN SERMON

PRÊCHÉ AUX DAMES DE LA CHARITÉ A L'HÔTEL-DIEU DE PARIS.

L'ASSEMBLÉE DE L'HOTEL-DIEU

I. De l'importance d'assister aux assemblées. — II. De l'esprit avec lequel il faut y assister. — III. De ce qu'on traitera en celle-ci.

DEUX SORTES D'ASSEMBLÉES

L'importance paraît :

1^o En ce que Notre-Seigneur les recommande, et promet d'être au milieu d'eux : *ubi fuerint duo vel tres congregati*, etc., et en un autre : *ubi duo vel tres consenserint quidquid petierint dabo illis*.

2^o En ce qu'il a pratiqué lui-même ces deux sortes d'assemblées : la grande, quand il fit élection de ses disciples ; la petite, en ce qu'il assembla Pierre, Jehan, et Jacques en la montagne du Thabor.

La grande encore, en ce qu'il assembla ses disciples au haut de la montagne au retour de leur misson.

La petite encore en ce qu'il assembla les mêmes Pierre, Jehan, et Jacques à la montagne des Oliviers.

Les apôtres en ont fait de même. Ils tinrent deux conciles ou assemblées générales : l'une, sur le sujet de l'élection de saint Mathias, à la place de Judas ; l'autre, sur le sujet de la circoncision.

L'Église ensuite en a usé de même pour aviser aux difficultés qui lui survenaient, en sorte que ce qui fut résolu aux quatre premiers conciles a été reçu par les hérétiques mêmes pour paroles de Dieu ; aussi y prononce le concile : *visum est nobis et spiritui sancto*.

La même Église a continué de la sorte, de temps en temps, de sorte que le dernier est celui de Trente.

En second lieu, l'on doit avoir affection d'assister aux assemblées, pour ce qu'on se reconnaît les unes les autres et comme plusieurs charbons allumés échauffent et luisent davantage, ainsi

plusieurs dames de la charité, écartées et rassemblées parfois, s'entr'échauffent à l'amour de Dieu.

3° Pour ce que c'est un moyen de remédier aux difficultés qui arrivent à la Compagnie, et par ce moyen l'unir et par conséquent la faire subsister.

4° Afin qu'elles soient informées de tout ce qui se passe et éclairées des difficultés qui pourraient subvenir à chacune, et éclairer les personnes qui pourraient trouver à redire à quelque chose.

Or, voici ce qui se passe :

1° La collation a toujours continué excepté environ vingt jours que les filles furent contraintes à sortir de leur maison, à cause que la contagion s'y mit ;

2° Que la collation, quoiqu'elle ne soit pas aussi ample qu'au commencement, ne laisse pas de porter beaucoup de bien et les malades en sont aussi satisfaits qu'au commencement, pour ce que les poires et le pain qu'on a ôté étaient pour les convalescents, lesquels jetaient quelquefois les poires par terre, et pour le pain la maison leur en donne ;

3° Le bien qui arrive de cette collation c'est qu'elle donne entrée aux dames dans l'Hôtel-Dieu, où elles se font beaucoup de bien à elles-mêmes, et en causent à ces pauvres malades et de l'encouragement aux religieuses ;

4° Que cela vous a donné sujet de penser aux enfants trouvés, desquels il faut vous dire l'état qui est tel que l'on n'en a point pris depuis quelque temps pour ce qu'il en est mort beaucoup, qu'il n'en est échappé que quatre et que l'on craint que cela procède de ce que le lieu est malsain, etc...

L'on enverra des billets pour visiter les enfants trouvés.

Voyons le profit spirituel.

1° La plupart des malades font confession générale à vos deux prêtres, notamment les moribonds ;

2° Les hérétiques : il y en a eu deux cents depuis que vos prêtres y sont, tous lesquels se sont convertis, excepté six qui sont morts en leur erreur, et environ vingt-cinq qui s'en sont retournés guéris hérétiques ;

3° Les chapelains qui confessent à la porte renvoient à ces deux

messieurs les pénitents difficiles qu'il y a longtemps qui n'ont été à confesse ;

4° Ils réconcilient les pauvres malades dans leurs querelles qui sont fréquentes ;

5° Qu'ils font faire des actes de foi, d'espérance et de charité aux moribonds et de confiance en Dieu ;

6° Ils vont devant le prêtre qui va administrer les saints sacrements pour les disposer à bien communier et à rendre actions de grâce ;

7° Pendant la grand'messe, ils vont parfois par les salles pour les exhorter à joindre leur volonté et affection, à celle de l'Église, et d'y assister en esprit en priant.

QUELQUES AVIS

1° Que sept dames suffiront au lieu de quatorze pour l'instruction ;

2° Que les legs pour le linge qui se font à l'Hôtel-Dieu se délivrent à Messieurs les maîtres comme de raison, et non aux religieuses. Je dis ceci afin que les dames ne se plaignent plus aux filles de ce que les malades sont moins nettement de quoi il ne se faut étonner, attendu qu'il faut sept cent cinquante draps par jour.

3° L'on se plaint de ce qu'on ne trouve les mêmes filles, l'on est contraint de les changer à cause qu'à la longue elles y accueillent de grandes maladies et meurent.

4° Il y a des dames qui distribuent les collations à tous les pauvres contre l'ordre qui est que l'on en baille seulement aux plus malades, et, outre ce mal, elles font cela en courant, et il est à souhaiter que cela se fasse plus dévotement.

5° Les religieuses demandent des croix de cuivre pour assister les moribonds.

6° Aucunes dames disent que la collation ne sert de rien, les religieuses disent le contraire et des personnes qui y fréquentent il y a vingt ans, aussi.

7° Il est à propos que les dames n'avertissent point les reli-

gieuses du manquement qu'elles verraient parmi les malades, mais qu'elles s'adressent à l'une des officières.

Services que rend le second prêtre :

- 1° Que les pauvres ne font point bonne confession à la porte ;
 - 2° Qu'il y a quantité des femmes qui ont deux maris, d'autres qui servent à faire mal, et d'autres qui y sont effectivement qui n'ont jamais fait bonne confession et se résolvent à bien faire ;
 - 3° Des jeunes filles de vingt à vingt-cinq ans qui sont dans le péché promettant de plutôt mourir que d'offenser Dieu ;
 - 4° Et à l'égard des jeunes enfants de cinq ans qui n'ont jamais communiqué qui sont instruits ;
 - 5° Consoler les malades ;
 - 6° Pour les résoudre à la mort.
-

PROVINCE DE ROME

Lettre de M. LANNA à M. FIAT, supérieur général.

Macerata, 12 mai 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le choix de M. Bernardi, comme visiteur de notre province, ne pouvait être meilleur. Cette nomination ne nous a pas été seulement agréable : avant même qu'elle fût faite, nous désirions tous qu'elle tombât sur lui, comme possédant toutes les qualités requises pour cette charge. Nous vous offrons, mes deux confrères et moi, monsieur et très honoré Père, les plus vives et les plus sincères actions de grâces, pour avoir donné au très cher M. Gaggia, un digne successeur. A nous maintenant de faire tous nos efforts pour lui rendre moins difficile l'exercice de cette charge.

Je crois qu'il ne vous déplaira pas, monsieur et très honoré Père, que je vous fasse, en quelques mots, la relation d'un cours d'exercices de dix jours donnés en forme de mission, en septembre dernier, à la ville de Pausula, archidiocèse de Fermo.

M. le curé, Pierre-Paul Bartolozzi, très zélé pour sa vaste paroisse, afin de disposer plus facilement ses ouailles à gagner l'indulgence du jubilé, extraordinairement accordé par S. S. Léon XIII, pria, avec l'agrément de l'archevêque de Fermo, Mgr Amilcar Malagola, les missionnaires de la maison de Macera

de donner un cours d'exercices en forme de mission dans cette église collégiale. MM. Vincent Rossi et André Lanna se rendirent dans cette ville le 15 septembre. Le soir même se fit l'ouverture, et, quoique ce fût un jour ouvrable, les auditeurs furent néanmoins très nombreux. Le premier faisait les sermons ; le second les instructions le matin, et les catéchismes le soir.

Tous les jours, tant le matin que le soir, il y a toujours eu aux exercices un grand concours de peuple, qui écoutait la divine parole avec une attention édifiante. Les confessions ont été tellement nombreuses, que les deux missionnaires, quoique aidés de tous les confesseurs de la ville n'ont pu satisfaire tout le monde. On a vu au saint tribunal, en cette circonstance, des pénitents qui, depuis plusieurs années, ne s'approchaient plus des sacrements, bien que, deux ans auparavant, une mission y eût été donnée par Mgr l'Archevêque, aidé d'un père jésuite et d'autres prêtres.

Mais le diable, toujours jaloux du bien des âmes, a mis en œuvre tous ses artifices afin de le détruire, se servant de quelques anticatholiques pour commettre des actions indignes.

Dans la nuit du 17, vers les neuf heures, quelques forcenés parcouraient la ville, en criant : « A bas la mission ! Mort aux missionnaires ! » et autres vociférations infernales ; et le matin on a trouvé la porte de l'église, les armes de l'archevêque qui la surmontaient, et une croix fixée au mur tout près de la porte, indignement souillées. Le peuple, soit de la ville, soit de la campagne, révolté d'indignation, a manifesté, dans la matinée même, par une solennelle et pieuse démonstration, l'horreur que ces actes lui inspiraient.

Pour gagner l'indulgence du jubilé, il était nécessaire, comme condition requise par le souverain Pontife, de visiter plusieurs fois trois églises désignées. Le peuple en fut averti du haut de la chaire ; et le dimanche, 18 septembre, vers les huit heures du matin, l'église collégiale, quoique très vaste, était si bien remplie, qu'elle ne pouvait contenir le peuple accouru. A l'heure dite, M. le curé, accompagné de deux clercs et précédé de la croix, conduisait à ces visites environ 7,000 personnes, qui manifestaient des sentiments vraiment catholiques. Les hommes, tête nue, ouvraient la marche, suivis de quelques prêtres ; à leur suite ve-

naient les femmes, et tout le monde récitait à haute voix le chapelet.

Une si belle et si religieuse démonstration remplit de rage les anticatholiques. Pour se venger, ils établirent, ce qui ne s'était jamais fait les années précédentes, une fête extraordinaire, le 20 septembre, anniversaire de la prise de Rome par l'armée de l'Italie réunie (*Italia Una*).

Le matin de ce jour, la fête fut annoncée par la cloche de la commune et des décharges de pétards. Par la ville quelques drapeaux tricolores pendaient aux fenêtres, et la musique parcourait les rues. Les premières heures de la nuit étaient écoulées, quand il se forma une espèce de procession de gens salariés, qu'eux-mêmes appelaient une démonstration anticléricale. Aux premiers rangs figuraient quelques dames et demoiselles, que leur petit esprit ou la sympathie avaient amenées là. Elles portaient, au bout de roseaux, des lanternes de papier. Elles étaient suivies de la musique et d'un petit nombre d'hommes avinés, qui faisaient entendre des vociférations infernales : « A bas la mission ! Mort aux prêtres ! » et autres semblables imprécations contre le clergé. Quand ils passèrent devant l'église et la maison canoniale, où logeaient les missionnaires, ils lancèrent quelques pierres contre la porte, redoublant leur cris accoutumés. Ensuite ils se réunirent sur la place, où la musique continua quelque temps encore à se faire entendre ; après quoi ils se retirèrent, la nuit étant déjà bien avancée.

Il se produisit un incident remarquable. Un grand nombre d'enfants, attirés par la curiosité, et sans que personne le leur eût suggéré, vinrent se mettre devant tout ce monde, criant à tue-tête : « Vive le pape ! Vive la mission ! Vivent les missionnaires ! » Les anticatholiques, entendant ces cris si opposés aux leurs, firent de violents reproches à ces enfants. Ceux-ci répondirent avec courage : « Que vous importe ? Vous criez comme il vous plaît ; il nous plaît, à nous, de crier de la sorte ; » et ils ne se turent qu'à la menace de recevoir des coups de bâtons.

Les insultes de vive voix ne suffisant pas à ces ignobles personnages, ils eurent recours à la presse. Dans quelques articles que reproduisit un journal impie, ils trouvaient à redire à la mission,

et lançaient des sarcasmes à l'adresse des missionnaires. Mais le parti catholique ne resta pas muet ; en réponse à ces attaques, un article, imprimé dans un journal de Rome, *la Voce della Verità*, décrivait le bien que faisait la mission, et louait les travaux des missionnaires.

Quoique le parti anticatholique employât tous les moyens pour détruire le bien, et empêcher qu'on ne fréquentât les exercices, ses efforts n'eurent aucun succès. Au contraire, plus il se montrait furieux, plus le peuple venait en grand nombre aux exercices. Les paysans eux-mêmes, bien qu'en cette saison ils fussent très occupés aux travaux de la campagne, ne laissaient pas de venir en très grand nombre. Dans la matinée du 25, eut lieu la communion générale, qui fut très nombreuse. On la distribuait à trois autels en même temps, et malgré cela elle dura trois quarts d'heure, sans compter les communions qui se firent tous les jours que durèrent les exercices. Dans la soirée du même jour, on a donné la bénédiction papale à une population immense, dont l'attention et la dévotion, que l'on observait en tous, étaient grandement édifiantes. On proposa, en cette circonstance, à la population d'établir en cette ville la Pieuse Union contre le blasphème, qui fut acceptée avec empressement, et plusieurs donnèrent immédiatement leurs noms.

Les missionnaires ont voulu contribuer pour leur part aux frais de la mission, et ont laissé à M. le curé les honoraires des messes célébrées en ces jours. Le 26, après midi, ils retournèrent à Macerata, très satisfaits du bien que le Seigneur avait fait à ces âmes.

Veillez, monsieur et très honoré Père, prier notre père saint Vincent qu'il daigne nous obtenir de Jésus le bon esprit, afin que nous puissions travailler au salut des âmes, qui en ont grand besoin.

Daignez agréer mon affectueux respect et celui de mes confrères, et nous bénir tous. Vous baisant respectueusement la main, j'ai l'honneur d'être en l'amour de Notre-Seigneur, monsieur et très honoré Père, votre très humble et très dévoué serviteur, et très obéissant fils.

ANDRÉ LANNA,

I. p. d. l. M.

PROVINCE DE PORTUGAL

ORIGINE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN PORTUGAL¹

En suivant avec attention toutes les péripéties de ce pénible voyage, on croit lire le chapitre xxvii du Livre des *Actes des Apôtres*, qui nous raconte celui de saint Paul, lorsqu'il venait en Italie; le voyage de nos premiers confrères italiens, à Lisbonne, partis d'Italie, ressemble parfaitement à celui du grand apôtre : les souffrances qu'ils ont endurées ne nous doivent rendre que plus cher leur souvenir, à nous qui leur avons succédé, et à ceux qui viendront après nous.

Après leur arrivée à Lisbonne, les six missionnaires habitent, avec M. da Costa, la maison louée par lui, et située comme on l'a déjà dit plus haut, rue das Gaivotas. M. da Costa en distribua les appartements le mieux qu'il put, afin de lui donner la forme d'une maison religieuse.

Il serait intéressant de connaître les occupations des nôtres pendant leur séjour dans cette résidence, mais nous n'avons rien d'écrit à ce sujet; cependant deux circonstances que nous allons rapporter indiquent suffisamment qu'on y célébrait les saints offices et qu'on y donnait des retraites.

1. Voir tome XLVII, page 174.

Comme l'église de la maison dont M. da Costa avait été supérieur à Rome, comme celle de Rilhafolles, plus tard, la chapelle de la rue das Gaivotas était dédiée aux SS. Jean et Paul. Nous avons une lettre du 16 septembre de cette même année, adressée par le supérieur de notre maison de Florence, à M. Joffreu : il le félicite de ce que S. M. le roi de Portugal, avec une piété vraiment chrétienne et une admirable bonté, ait honoré les personnes et la maison de nos confrères de Lisbonne, en les visitant et en assistant ensuite avec eux aux *offices divins*, le jour de la fête des SS. Jean et Paul. En outre, il est certain que M. da Costa avait placé sur le toit un petit clocher avec une modeste cloche; évidemment cela ne pouvait être que pour avertir les externes, les appeler à la chapelle pour assister à la messe et aux *offices divins*.

Quant aux retraites, nous n'avons, comme preuve qu'elles avaient lieu rue das Gaivotas, un témoignage qu'on ne s'attendait guère à trouver ici, c'est celui du fameux marquis de Pombal, Sébastien Joseph de Carvalho, qui racontait, plus tard, à M. Lagruyère, suivi lui-même les exercices spirituels dans cette première résidence de nos confrères. Avouons qu'il aurait pu en profiter mieux !

1720. *Rilhafolles*. — Depuis que M. da Costa était revenu de Rome pour la seconde fois, trois ou quatre ans s'étaient écoulés, et il n'avait trouvé personne qui lui offrit volontairement ou qui voulût lui vendre une maison propre à une fondation. Ce ne fut qu'en 1720 que M. da Costa put s'entendre avec José de Mello da Silva qui lui vendit sa quinta de Rilhafolles.

La propriété de Rilhafolles était attenante au couvent de Saint-Antoine-des-Capucins (aujourd'hui l'asile de la mendicité).

Le contrat fut passé le 23 juin, par-devant le notaire Manoel Gomes de Carvalho. Nous en possédons une copie authentique.

Dans ce contrat, il est dit en substance :

Entre José de Mello da Silva demeurant à Lisbonne, Chafariz d'Arroios, tant en son nom qu'en celui de sa femme, D. Brites Antonia Coutinho de Menezes, qui lui a donné procuration, d'une part, et le très révérend P. José Gomez da Costa, prêtre portugais de l'archevêché de Braga, qui a résidé de longues

années à Rome, agrégé à la très respectable congrégation des révérends prêtres de la Mission de la province romaine, et actuellement résidant dans cette ville de Lisbonne, avec ses compagnons, les prêtres missionnaires et les frères coadjuteurs, d'autre part, il a été convenu ce qui suit :

José de Mello da Silva déclare que, parmi les biens qu'ils possèdent, lui et sa femme, se trouve la quinta de Rilhafolles, avec deux cours, une maison noble, un enclos planté de vignes dans lequel il y a un puits, un potager avec un autre puits et des arbres fruitiers, le tout entouré de murs.

Lui, José de Mello da Silva et sa femme, D. Brites Antonia Coutinho de Menezes, ayant appris que le très révérend P. José Gomes da Costa, de ladite congrégation, avait résolu de fonder une nouvelle maison, ou couvent de son institut, et de bâtir une église au lieu où se trouve leur quinta de Rilhafolles, qui est admirablement située pour cela, et vu qu'il n'en trouve ailleurs aucune autre à acheter ; reconnaissant aussi à M. da Costa le droit de les forcer judiciairement et de les contraindre à lui vendre ce terrain ; enfin, n'ignorant pas l'intérêt, la protection et la bonne volonté de Sa Majesté en faveur d'une œuvre si sainte, ils faisaient de nécessité vertu, et consentaient volontiers à la vente, vu le droit rigoureux qu'avait M. da Costa, de les y obliger, et aussi pour la gloire qui leur en reviendrait, puisque sur un terrain qui leur avait appartenu, Dieu Notre-Seigneur serait loué et honoré à perpétuité, et que les âmes, par le moyen des exercices spirituels, y seraient conduites au bonheur éternel ; qu'en conséquence, ils vendaient donc au R. P. Joseph Gomes da Costa, leur quinta, pour y établir une maison nouvelle de l'institut de la congrégation de la Mission, suivant la teneur du bref pontifical du 10 septembre 1717, l'autorisation du patriarche de Lisbonne, D. Thomas I^{er}, à l'alvarà de Sa Majesté du 22 juillet 1714, et celui du 14 janvier 1717.

La vente était faite moyennant treize mille cinq cents crusades ; M. da Costa en verserait de suite huit mille cinq cents, le reste devrait être acquitté en trois ans et porterait intérêts à cinq pour cent, la propriété restait hypothéquée jusqu'à paiement total du prix convenu, et ce ne serait qu'alors seulement que

le supérieur et sa communauté pourraient la considérer comme leur bien propre.

M. da Costa devrait, en outre, demander le consentement des *foreiros* et du Saint-Siège. S'il ne l'obtenait pas, dans les trois années qui étaient fixées, le contrat serait annulé par le fait, et chacun rentrerait dans la possession de ce qui lui appartenait, les vendeurs reprendraient leur propriété, et M. da Costa l'argent qu'il aurait déjà versé.

De son côté, M. da Costa déclare que pour payer cette somme de treize mille cinq cents crusades il a déjà les quatre mille trois cents quatre-vingt-deux crusades reçus de Jean-Marie Cambiosso, de Gênes, et qui avait promis une autre somme plus importante, pour la nouvelle fondation ; qu'il payera le reste avec l'argent qui lui appartient et dont il peut disposer en œuvres pies, avec la permission de ses supérieurs, permission qui, du reste, lui a été déjà accordée par le souverain Pontife.

Il déclare, en outre, vouloir destiner et appliquer immédiatement cette somme à l'immeuble acheté, afin d'assurer, comme cela est requis, une rente annuelle suffisante, produite par des biens fonciers, au profit de la nouvelle maison de la congrégation, en Portugal ; il ajoutait qu'en vertu de l'autorisation du souverain Pontife, de celle du patriarche et de Sa Majesté, il entendait fonder de suite ladite maison, et qu'il la fondait en effet, et la reconnaissait comme réellement fondée, puisque indépendamment des aumônes ordinaires et extraordinaires sur lesquelles on pouvait compter, il y avait un revenu annuel assuré et suffisant à l'entretien des cinq ou six missionnaires étrangers ou portugais, déjà réunis et formant une communauté, suivant les constitutions de l'institut, comme cela avait lieu en Italie. Toutefois, il faisait la réserve que, si dans l'espace de trois ans, comme il était stipulé, le contrat n'obtenait pas son effet, l'argent avancé reviendrait, au *prorata*, et à Jean Marie Cambiosso et à lui José Gomes da Costa. Enfin, il déclarait que l'argent, qui, avec celui de Cambiosso, faisait la somme de treize mille cinq cents crusades, était bien un argent laissé à sa libre disposition ; qu'il pouvait l'employer en œuvres pies, conformément à sa règle et à la permission de ses supérieurs, spécialement

du souverain Pontife ; qu'il entendait le destiner et l'employer, à partir de ce jour, à la fondation de la nouvelle maison de la mission en Portugal, qui était une œuvre pie par excellence; qu'il appliquait à perpétuité les deux sommes réunies à des biens-fonds pouvant rendre annuellement, en dehors des aumônes qu'on pouvait espérer, ce qu'il fallait pour entretenir, nourrir, habiller et fournir de choses nécessaires, selon l'usage des missionnaires, non pas trois personnes seulement, ce qui suffit pour former une communauté, mais les six ou sept missionnaires qui composaient la maison nouvellement fondée, suivant toutes les règles prescrites ; ainsi, qu'il la considérait comme érigée, établie et dotée, pour pouvoir désormais faire le bien, avec la grâce de Notre-Seigneur, comme on l'espérait.

Ces conditions ayant été entendues et acceptées de part et d'autres, le contrat fut signé.

Le 30 juin suivant, M. da Costa prenait légalement possession de la propriété de Rilhafolles. Les formalités alors en usage ne manquant pas d'intérêt, suivons M. da Costa dans cette opération.

Ils se rendit donc à Rilhafolles avec le notaire, et là, sur les lieux, il déclara à celui-ci qu'ayant, par contrat, acheté ladite propriété afin d'y établir un couvent avec son église, pour la nouvelle maison de la Mission qu'il allait, avec la grâce de Dieu, fonder à perpétuité, en Portugal, il voulait en prendre possession légale, pour assurer, à lui et à ses successeurs dans sa communauté, tous droits sur cette propriété. Et aussitôt, dit le notaire, dans son acte, nous entrâmes dans tous les appartements principaux qui donnent sur les cours dont les entrées sont pavées, et là, en ma présence et celle des témoins soussignés, le dit P. José Gomes da Costa les parcourut du haut en bas, appliquant ses mains sur les murailles et les frappant, ouvrant les portes d'entrée et les fermant, ouvrant les fenêtres de la maison et les fermant. Ensuite, nous étant rendus dans le potager où se trouve un puits avec une *nora*, il s'y promena et le parcourut dans tous les sens, ainsi que la vigne, où se trouve un autre puits ; faisant partout les cérémonies requises par le droit, entrant partout, cassant des branches d'arbres, frappant les murailles avec les mains, les y posant et les

retirant, et de même pour le puits et les autres dépendances ; il déclara enfin qu'il prenait ladite possession, pour la construction dudit couvent et pour faire la fondation ; et moi, notaire, j'atteste qu'il a pris cette possession tranquillement et en toute liberté, et sans opposition de qui que ce soit, la lui donnant comme prise autant que la loi m'y autorise ; dont acte signé par moi, par les témoins Antonio Coelho et Antonio Braz et par le P. José Gomes da Costa lui-même.

Si nous nous reportons à 1834, après la révolution, lorsque nos confrères durent quitter leur maison de Rilhafolles, on remarquera que le gouvernement d'alors usa de moins de formalités pour s'en emparer ; la prise de possession n'eut certainement point lieu par-devant notaire !

M. da Costa et ses confrères vinrent immédiatement après l'acquisition établir leur résidence à Rilhafolles. La comtesse de Farruca, qui habitait la maison comme locataire, reçut du roi ordre d'en sortir. Sa Majesté favorisait de toutes manières cette œuvre qu'il appréciait beaucoup. Il fonda dans la chapelle deux messes quotidiennes dont l'honoraire était de deux cents quarante reis, et elles furent acquittées régulièrement à son intention jusqu'à sa mort, en 1750.

1721. *Première mission.* — L'auteur des Mémoires, M. Vieira, dit que la première mission faite par nos confrères eut lieu à Samora, dans le patriarcat. Bien qu'il n'y ait rien d'écrit à cet égard, il paraît certain, cependant, que cette localité eut les prémices des travaux de nos missionnaires ainsi une lettre de M. Roselli, en date du 8 janvier 1721 et adressée à Samora, à MM. Joffreu et Vacareza, les félicite des bonnes espérances que donnait la mission qui venait de commencer. Une autre lettre de M. Appolinaire d'Almeida, en date du 8 février 1766, et adressée à l'auteur même des *Mémoires chronologiques*, dit qu'étant entré à Rilhafolles en 1726, il avait souvent entendu dire à M. Joffre qu'on avait fait mission de l'autre côté du Tage, à Samora : il était persuadé qu'elle avait eu lieu peu de temps après leur arrivée à Lisbonne.

M. Joffreu racontait aussi, ajoutait-il, qu'un prêtre séculier s'était associé aux nôtres durant cette mission, mais qu'il était

mort peu de temps après. De sorte que la privation de ce prêtre qui était portugais, et d'autres difficultés qui survinrent, persuadaient M. d'Almeida que les missions ne continueraient pas.

Départ des italiens. — Vers la fin de cette même année, trois des premiers missionnaires venus d'Italie s'en retournèrent dans leur pays. Il ne resta que deux prêtres, MM. da Costa et Joffreu, et le F. Marquisio; le F. Marcello était reparti aussi avec les autres.

Ce départ n'a rien d'étonnant, vu les circonstances. Depuis quelque temps déjà, il n'y avait plus, humainement parlant, aucun espoir d'obtenir que cette maison fût soumise au supérieur général. Sa Majesté persistait à vouloir le contraire. Dans cette situation critique, il n'y eut que deux prêtres capables de tenir bon, ils étaient tous deux de la péninsule; l'un était Portugais, et l'autre Catalan.

Le premier, en sa qualité de fondateur et de supérieur, s'appliqua surtout, faute de pouvoir faire mieux, à assurer les ressources nécessaires à la fondation, et il y travailla constamment jusqu'à sa mort, qui arriva quatre ans après.

Son successeur, M. Joffreu, mit toute son énergie à obtenir la dépendance du supérieur général. Il eut de grandes difficultés à surmonter; plusieurs fois, il fut sur le point de se retirer, croyant perdu, mais Dieu, comme nous le verrons, devait, malgré tout, récompenser plus tard, son grand amour pour la congrégation, son esprit d'obéissance et sa filiale subordination vis-à-vis de ses supérieurs.

1725. *Œuvres à Rilhafolles.* — Il n'est pas probable que M. da Costa, qui était très actif et très soigneux, et M. Joffreu qui ne l'était pas moins, aient négligé de prendre note de ce qu'ils faisaient et de ce qui leur arrivait. Cependant, il ne nous reste rien d'écrit par eux sur ce qui se passa d'intéressant durant les quatre ou cinq ans que vécut encore M. da Costa. Les renseignements sur leur vie, leurs œuvres et leurs difficultés sont absolument défaut. On peut croire avec raison que la relation en a été faite par nos deux confrères, mais qu'elle a été perdue.

Ce qu'on sait de cette époque, c'est la tradition qui nous l'a appris.

Convicteurs. — Il est certain que du vivant de M. da Costa, il y avait déjà des convicteurs à Rilhafolles. On ignore en quelle année on commença à les recevoir. Le plus célèbre fut M. Marianno Gavila, né à Valence en Espagne; il était formé *in utroque jure* et versé dans la connaissance des langues. Il aurait été admis comme convicteur un peu plus tard, vers 1731; il resta plusieurs années, remplissant durant assez longtemps les fonctions de secrétaire de M. Joffreu, et écrivant souvent en son nom. La facilité qu'il avait pour les langues le fit arriver même à avoir un emploi au ministère d'État du royaume; il quitta ensuite cet office pour aller prendre possession d'un bénéfice avec résidence, qui lui fut accordé dans l'église patriarcale de Lisbonne.

Exercitants et ordinands. — Une personne très digne de foi, qui vivait du temps de M. da Costa et qui connaissait parfaitement notre maison, affirma à l'auteur des Mémoires, que depuis l'établissement de nos confrères à Rilhafolles, on y venait faire la retraite, et qu'on y recevait des personnes de toutes les classes de la société. Les registres où sont inscrits les noms des exercitants en font foi; on y trouve en effet un nombre considérable de retraitants, des membres du clergé, séculier et régulier, des nobles et des gens du peuple. Ces retraites avaient alors une importance réelle; outre le bien qu'elles faisaient; la libre entrée qu'elles donnaient chez nous aux exercitants; leur fournissait l'occasion de connaître et d'apprécier mieux l'institut dont la fondation était récente en Portugal, et qui, sans cela, serait resté ignoré et inutile, puisque les missions, suivant la méthode usitée dans la congrégation, ne pouvaient pas encore avoir lieu.

Parmi les exercitants qui vinrent à Rilhafolles, trois surtout méritent une mention particulière.

Le premier fut Son Altesse l'Infant D. José qui, après la mort de M. da Costa, vint trois fois successivement faire sa retraite.

Il la commençait toujours le 6 décembre. La première qu'il fit dura quarante jours; la seconde quarante-deux, et la troisième, pour se préparer à la prêtrise, dura quatre-vingt-quatre jours.

Le second fut D. Diogo Marques Mourato, prélat de Thomar et ensuite évêque de Miranda. Étant encore prélat *Nullius diæcesis*, il resta vingt-deux jours en retraite à Rilhafolles.

Le troisième était le serviteur de Dieu, D. Balthasar de l'Incarnation, moine das covas de Monsagrado, près de la ville de Monte-Moro Novo, dans la province d'Alemtejo. C'est lui qui fonda la maison des PP. de Boa Morte qui devinrent plus tard une communauté religieuse connue sous le nom de Paulistes déchaussés. La retraite de ce grand serviteur de Dieu dura vingt-trois jours, depuis le 13 juin jusqu'au 6 juillet.

Quant aux ordinands, M. Sébastien da Motta, prêtre de notre congrégation, assure que même du temps de M. da Costa, il s'en présentait déjà pour se préparer aux saints Ordres. Le registre des ordinants nous apprend qu'il en venait beaucoup des diocèses étrangers; ils étaient envoyés par leurs évêques. Dans le patriarcat, sous l'administration de D. Thomas d'Almeida, il y eut à Rilhafolles une affluence considérable d'ordinands. Naturellement nos confrères qui n'avaient pas encore de séminaire avaient grandement à cœur une œuvre aussi importante et si conforme à la fin de notre institut.

Bienfaiteurs. — L'auteur des Mémoires, M. Viera, signale en ces termes, quelques-uns des plus insignes bienfaiteurs :

« Cette même année 1725, notre maison éprouva la libéralité de Mgr D. Thomas d'Almeida. A l'église, nous conservons encore deux monuments de la générosité de l'éminent prélat; ce sont les deux lampes suspendues qui sont de chaque côté du maître autel.

« Outre ce souvenir permanent, il en laissa un autre, non moins appréciable, et qui sert à certaines fêtes de première classe : c'est un ornement complet, pour la messe solennelle, avec trois chapes et un devant d'autel, le tout en damas rouge et broché d'or. Comme témoignage des bienfaits de l'illustre patriarche, nous avons encore de lui, dans la sacristie, le meuble et les armoires en bois précieux; nous avons de plus notre oratoire pour la communauté et qu'il fit arranger à ses frais. Je ne parle pas des autres faveurs de cet insigne bienfaiteur, elles sont sans nombre; ainsi, ce fut pour nous aider à vivre qu'il établit, dans notre église, durant longtemps deux messes quotidiennes dont l'honoraire était plus élevé que celui qu'on offrait ordinairement. Aussi ce fut avec justice que, dans l'église Saint-Roch, aux funérailles de cet

illustre prélat, l'orateur, dans son oraison funèbre, parla de sa bonté, des aumônes qu'il faisait, et en particulier de tout ce que la congrégation de la mission devait à ses pieuses libéralités.

« De son côté, Son Altesse, l'Infant D. Francisco, fit remettre à notre maison de fortes provisions de froment. Le Nonce, monseigneur Pirrau, qui devint plus tard cardinal et secrétaire d'État du Pape, nous fit présent de l'ostensoir qui sert à l'exposition du saint Sacrement au trône, comme le porte l'inscription gravée sur le pied de cet objet précieux. Monseigneur D. Joao Cardoso Castello, archevêque de Lacédémone, fit de grandes et riches aumônes pour l'usage des missionnaires; il donna aussi, pour l'église, un calice, et plusieurs chasubles de damas des quatre couleurs correspondant à l'office divin. Son successeur, D. Valerio da Costa de Govea, nous laissa, trois fois de suite, la cire des ordinations, c'est-à-dire les cierges que les ordinands ont coutume d'offrir dans ces occasions.

« Enfin, trois ecclésiastiques nous firent de précieux présents, savoir : notre calice le plus précieux; un autre de moindre valeur et qui nous fût légué; un pavillon de damas, broché d'or et destiné au grand tabernacle; un prie-Dieu avec un fauteuil recouverts de damas rouge orné de galons et de franges d'or; enfin, le tabernacle lui-même, et les chandeliers dorés du maître-autel, d'une valeur de plus de quatre cent cinquante mille reis. »

Tous ces dons faisaient bien voir l'estime qu'on avait pour notre institut, mais, en même temps, ils montraient bien aussi la générosité du peuple portugais, toujours prêt à donner lorsqu'il s'agit de la maison de Dieu, et de venir en aide à ses ministres. Nous, Ceux qui sommes venus plus tard, nous avons retrouvé ces pieuses dispositions; la charité des fidèles ne nous a jamais fait défaut. C'est justice de le déclarer bien haut, et d'exprimer sa reconnaissance, nous le faisons de grand cœur.

Mort de M. da Costa. — Le 15 novembre de cette même année M. da Costa tomba dangereusement malade. S. M. le roi lui montra, en cette circonstance, une sollicitude vraiment paternelle. Aussitôt qu'il vit cette colonne de notre maison menacer ruine, il voulut se charger de tous les frais de la maladie, et il envoya d'abord une aumône de mille deux cents francs, et, quelques jours

après, une autre de mille francs. Mais tous les efforts pour sauver M. da Costa furent inutiles, et il mourut le 26 suivant. Il n'avait pas encore soixante ans accomplis.

M. da Costa, il faut le reconnaître, avait beaucoup travaillé pour fonder l'institut en Portugal, mais il avait eu le malheur de rechercher plutôt la volonté du roi que celle de ses supérieurs ; il s'était proposé une œuvre nationale de préférence à la congrégation de la mission, telle que saint Vincent de Paul l'a établie, et que l'église l'a approuvée ; aussi Dieu ne s'est servi de lui que pour élever l'édifice matériel ; il a en introduit l'institut à Lisbonne, il a achevé la maison à Rilhafolles, et il lui a assuré des rentes, puis il est mort ! A son successeur, à M. Joffreu, qui était un vrai missionnaire, la Providence avait réservé la consolation d'élever l'édifice spirituel, une maison constituée comme toutes les autres, dans le monde entier, avec dépendance complète des supérieurs ; mais avant d'arriver à ce résultat qu'il eut à souffrir !

III

M. JOFFREU, SUPÉRIEUR.

1726. *M. Joffreu*. — M. da Costa avait laissé inachevée l'œuvre de la fondation ; il fut remplacé, pour la continuer, par son compagnon, M. Joffreu. Celui-ci, en prenant la direction, trouva les mêmes difficultés et les mêmes angoisses, à peu de différence près, et cela dura aussi longtemps que pour M. da Costa ; ce ne fut qu'en 1738, qu'il eut la consolation de voir enfin cette maison sous la dépendance du supérieur général.

M. Joffreu resta seul jusqu'en 1739 ; il n'avait avec lui que le frère Marquisio, et deux autres qui demandaient être frères ; l'un d'eux était Portugais, et se nommait François-Xavier Figueiredo ; il persévéra dans la compagnie jusqu'à sa mort, durant seize ans ; peu de temps avant de mourir, il fut admis par M. Joffreu à faire les saints vœux qu'il désirait ardemment. L'autre, Portugais aussi, se nommait Jean Marquez Craveiro ; entré en novembre 1725, il resta dans la maison jusqu'à la fin de l'année 1733 ; il quitta alors M. Joffreu et s'en alla au

Brésil. Ces deux portugais portaient l'habit ; ils avaient été reçus avec promesse d'être admis aux vœux, si la fondation parvenait à s'établir d'une manière définitive.

D. Manoel de Mattos Botelho. — M. Joffreu ne pouvait conduire tout seul les retraites des ordinands ; ils étaient si nombreux qu'on devait les partager en deux tours, chaque ordination. Afin de l'aider, le patriarche fit venir, cette année-là, pour l'ordination de septembre, deux prêtres externes ; l'un était D. Manoel de Mattos Botelho, frère de l'archevêque de Bahia, D. Jozé Botelho de Mattos.

Il avait résigné sa paroisse et s'était retiré avec son vicaire, le P. Manoel Jean, dans une propriété du comte d'Alves, à Sacavem. C'est de là qu'il vint donner les instructions aux ordinands, aux quatre temps de septembre ; il vint encore aux autres quatre temps, jusqu'en décembre 1728. Il se faisait ordinairement accompagner par le P. Manoel Jean. Un vénérable ecclésiastique, très illustre par sa naissance et élevé en dignité, racontait plus tard à l'auteur des Mémoires, qu'on ne pouvait se faire une idée de la beauté et de la solidité des instructions qu'il avait entendues de la bouche de D. Botelho.

Ce grand orateur qui fit, par ses discours tant d'honneur à notre maison et qui rendit aux ordinands de si importants services, a droit ici, à une mention particulière. Son esprit, sa science, son port majestueux et vénérable, lui donnaient une autorité qui s'imposait. Il avait été reçu, à l'université de Coimbra, docteur en théologie et en droit canon ; chargé de la paroisse dite des Deux-Églises, à une lieue de Miranda, il en était abbé, car ce titre était attaché à la cure. Il fut plusieurs fois vicaire général du diocèse de Miranda et l'administra à plusieurs reprises, lorsque l'évêque, D. Jean Franco d'Oliveira, était obligé de s'absenter. Il était pronotaire apostolique, commissaire du saint Office, académicien, prédicateur, et, ce qui valait mieux, d'une vertu rare. Ayant renoncé à l'église dont il était abbé, il se retira quelque temps au désert de Bussaco, où il menait la vie pénitente et mortifiée des religieux qui habitaient ce couvent. Enfin, s'étant retiré à Sacavem, comme on l'a dit plus haut, il y fit une mort édifiante, en 1744, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On célébra à son inten-

tion un office funèbre très solennel au couvent de Santa Clara, et un autre, à la Miséricorde de Bahia, au Brésil.

Libéralités du roi. — Par un décret royal du 1^{er} mars 1726, l'illustre monarque nous donna une somme de quatre mille crusades pour acquitter nos dîmes, droits d'amortissement, impositions, et les *foros* qu'on avait rachetés. L'emploi de cette somme est consigné dans les archives de notre maison. Il serait difficile de dire au juste, combien de mille crusades il a dû donner pour la construction des bâtiments destinés à la communauté et aux externes. Je crois, dit M. Vieira, que ma mémoire ne me trompe pas, en assurant que d'une seule fois, il donna jusqu'à trente mille crusades pour construire la partie appelée : *la Maison neuve*. Et comment fixer ce qu'il aurait dû dépenser s'il avait réalisé le projet qu'il formait de nous bâtir une maison et une église, au lieu dit : Carreira dos Cavallos? combien n'aurait-il pas dépensé pour nous acheter tout le terrain qui s'étend depuis Rilhafolles jusque près de l'église Saint-Sébastien *da Pedreira*, comme il assura lui-même qu'il avait l'intention de le faire?

Il est certain que ces deux projets auraient été réalisés si la fondation avait pu s'effectuer plus tôt, et si le roi ne fût pas tombé malade. Malheureusement, le 10 mai 1742, il eut une attaque d'apoplexie qui le laissa paralysé, et qui ne lui permit guère de s'occuper activement, comme il l'avait fait, de l'œuvre à laquelle il portait un si vif intérêt. Malgré cela, ce cœur magnanime ne continua pas moins à répandre en particulier toutes sortes de bienfaits sur la compagnie. Il n'y a pas un endroit de la maison qui n'ait gardé un témoignage de la magnificence du grand roi envers nous.

Question de l'indépendance. — M. Joffreu s'était toujours montré partisan déclaré de la soumission absolue au Supérieur général, comme le veut la règle. Après la mort de M. da Costa, il se trouvait supérieur, et naturellement la question de l'indépendance devait être agitée de nouveau, et résolue, s'il était possible, d'une façon ou de l'autre. En effet, une discussion très vive s'engagea sur ce point. De part et d'autre on fit valoir les arguments les plus spécieux.

M. Bonnet au secrétaire d'État. — M. le supérieur général

crut devoir, dans ce conflit, s'adresser au secrétaire d'État, à Lisbonne, pour le prier d'exposer au roi ce qu'était la Congrégation de la mission, et lui faire comprendre que la dépendance du supérieur, loin d'être dangereuse, avait pour la maison de Lisbonne des avantages incontestables. Il s'exprimait ainsi :

MONSEIGNEUR,

Nous sommes très reconnaissants de toutes les bontés de Sa Majesté portugaise pour notre petite congrégation, et Votre Excellence peut l'assurer, sans hésiter, qu'Elle n'a pas au monde de plus fidèles serviteurs et de plus zélés sujets, si Elle veut bien nous honorer de cette qualité, en nous employant à nos fonctions des missions et des séminaires dans ses États.

Votre Excellence pense juste et dit vrai, lorsqu'elle avance que nous aurions un vrai plaisir de voir notre Institut se dilater et se provigner dans les états d'un si grand roi, dont le zèle la piété, et la magnificence sont connus, publiés et respectés dans toutes les parties du monde ; mais il faudrait que cette dilatation se fit sans rupture et d'une façon permanente, en sorte que toutes les parties du même corps fussent constamment conduites par les mêmes règles et animées du même esprit, gouvernées par les mêmes supérieurs, redressées par le même secours des visites, des assemblées générales et provinciales, et par toutes les autres voies établies dans notre petite congrégation, qui est restée depuis son établissement parfaitement soumise à son Supérieur général, selon ses règles et constitutions.

Car la congrégation de la Mission, Monseigneur, a été établie par le Saint-Siège, il y a un peu plus d'un siècle, à l'instar de la compagnie de Jésus, pour être répandue dans toutes les parties du monde chrétien, sans être désunie du Supérieur général qui doit la conduire avec le conseil de ses assistants et avec le secours des visiteurs et des supérieurs locaux. Toutes ces personnes doivent être unies ensemble dans un même esprit de sagesse, de vertu et de conduite, sans quoi elle ne pourrait subsister dans la pratique de ses règles et de ses fonctions exercées dans le même esprit, par les mêmes principes et pour les mêmes fins.

Il y a, Monseigneur, dans le Portugal, des RR. PP. jésuites,

des capucins, des trinitaires et d'autres religieux, qui se trouvent aussi répandus dans les autres royaumes de la chrétienté sans aucun dommage, sans péril, et sans trouble, et qui sont parfaitement soumis à leurs supérieurs majeurs, qui concourent aux assemblées provinciales et générales de leurs ordres, avec grand succès et édification.

La Congrégation de la mission a besoin de tous ces ligaments, pour se soutenir et pour conserver son esprit primitif, et il n'y a pas lieu de craindre qu'elle brouille ou qu'elle trouble en aucun endroit.

1° Car elle est établie uniquement pour travailler à sa propre perfection, pour faire des missions dans les bourgs et les villages, et non dans les grandes villes, et pour former de bons ecclésiastiques dans les séminaires : *Ejus finis est, 1° propriæ perfectioni studere, etc. 2° Evangelizare pauperibus, maxime ruricolis. 3° Ecclesiasticos adjuvare ad scientias virtutesque acquirendas ipsorum statui requisitas.*

2° L'esprit de cette Congrégation consiste dans l'assemblage des vertus de simplicité, d'humilité, de douceur, de mortification et de zèle du salut des âmes : *Ita ut hæ quinque virtutes sint velut facultates animæ totius congregationis, omnesque nostræ singulorum actiones illis semper animentur.*

3° Nous avons des règles formelles et précises qui nous défendent de nous mêler des affaires d'État, des intérêts des princes et même des nouvelles publiques, d'en parler et d'en jamais écrire : *Nemo in malam partem de aliis nationibus, vel provinciis loquetur; cum mala non parva inde soleant evenire. In publicis discordiis et bellis, quæ inter principes christianos oriri possunt, nullus se in alterutram factionis partem inclinari significabit; ad imitationem Christi.*

Unusquisque à colloquiis de rebus, quæ ad rationem status seu regnorum, aliaque negotia sæcularia publica pertinent, maxime de bello, et principum contentionibus præsentis temporis, cæterisque ejusmodi rumoribus sæculi longe aberit; et etiam de istis omnibus, quoad fieri poterit, cavebit quicquam scribere.

Or, ces règles ne sont pas seulement écrites dans les livres, elles sont encore, grâce à Dieu, toutes vivantes dans la conduite, tant

des particuliers qui s'abstiennent de ces défauts, que des supérieurs qui y veillent et qui refuseraient de cacheter de telles lettres.

Cette conduite sage et modérée que la Congrégation observe en France, en Italie, en Pologne, en Espagne et en Portugal, fait voir qu'il n'y a nul danger, pour les États, dans la dilatation de cette Compagnie, accompagnée de la parfaite union de tous ses membres avec leur chef, et qu'au contraire elle serait plus dangereuse et plus sujette à caution, si elle n'était bien unie, et si chacun pouvait penser, parler, écrire et agir selon son caprice et à sa fantaisie.

Il y aurait aussi, comme vous voyez, Monseigneur, un très grand danger pour elle, si elle n'avait pas partout le même esprit, la même conduite, les mêmes règles et usages, et les mêmes supérieurs médiats pour y veiller, y tenir la main et maintenir toutes choses dans la règle et dans l'ordre.

Quant à l'idée, de feu M. Gomez da Costa, de former en Portugal une compagnie à peu près semblable à la nôtre, c'était une idée particulière, propre et si personnelle à ce cher défunt, que nul autre missionnaire que lui, ne l'a goûtée, et qu'elle a été regardée comme une pure et simple idée non praticable, par toute une assemblée générale : *Juste quod justum est persequeris*. Ce n'est pas assez pour nous d'avoir du zèle et de vouloir le bien, il faut que notre zèle soit selon la science, et que nous voulions le bien comme Dieu le veut lui-même. Or, il a paru par la bulle de l'érection de notre Congrégation que Dieu la veut bien unie dans son chef et dans tous ses membres, et qu'une dilatation faite autrement serait plutôt un démembrement qu'une dilatation. Et un tel exemple auquel nous concourrions de notre part serait très dangereux, pernicieux et tout à fait ruineux au corps général de la Congrégation que Dieu m'a confiée, bien unie, par sa grâce, et que je dois conserver, en cet état, pour sa gloire, jusqu'à ma mort, comme feront sans doute après moi mes successeurs.

Voilà, Monseigneur, nos pensées, nos affections et nos dispositions que je supplie Votre Excellence de représenter à sa Majesté telles qu'elles sont ici exprimées, ou de la façon qu'elle estimera plus convenable, pourvu qu'il n'y ait rien qui n'y soit conforme. J'y joins un exemplaire de nos règles par lequel le Roi pourra nous

connaître plus à fond. Nous allons, Monseigneur, à tout événement, faire de ferventes et continuelle prières pour la santé et la prospérité d'un si grand et si pieux Roi, que nous regardons déjà comme notre bon père et très signalé bienfaiteur, afin qu'il plaise au Seigneur le combler de grâces sur la terre et de gloire dans le ciel. Nous prions aussi pour vous, Monseigneur, que nous regardons comme notre médiateur et notre protecteur auprès de sa Majesté, et j'ai l'honneur d'être avec un très profond respect et une parfaite confiance,

Monseigneur, de Votre Excellence,

le très humble et très obéissant serviteur,

BONNET, supérieur général.

PROVINCE D'IRLANDE

NOTE SUR MA SŒUR MIDDELTON

Le Tablet, journal catholique anglais, parle ainsi de la défunte :

« Nous annonçons avec beaucoup de regret le décès d'une héroïque sœur de charité, sœur Middleton. Elle est morte, lundi 20 mars, à l'Orphelinat de garçons, à Liverpool, après une longue et pénible maladie. Cette grande femme, dont la vie de charité rappelle celle de sœur Rosalie et autres héroïnes chrétiennes, qui ont embaumé l'Église par le doux parfum de leurs actions, a toujours été une personne remarquable.

« Élevée au sein d'une excellente famille catholique, possédant des avantages personnels et de fortune, qui lui auraient assuré une position heureuse selon le monde, elle renonça, jeune encore, à tout ce que la terre pouvait lui offrir, pour entrer au noviciat des sœurs de saint Vincent-de-Paul, ce qu'elle fit en juin 1847. Les quinze premières années de sa vie religieuse furent passées en France, dont dix à la Maison-mère de Paris.

« En 1863, elle fut envoyée à Liverpool, avec trois sœurs, pour prendre la direction de l'Orphelinat de garçons. Ce fut ici que se révélèrent sa grande énergie et son talent d'organisation.

« La maison, gouvernée jusque-là par une surveillante, était dans un état déplorable de désordre ; la réputation de l'établisse-

ment était telle, que l'inspecteur du gouvernement songeait sérieusement à le faire fermer. Parmi les orphelins, du reste peu nombreux, il y en avait de quinze et seize ans; tous étaient insoumis et indisciplinés. Selon les apparences, c'était une folie d'inviter des sœurs de charité à venir dans une maison qui ressemblait à un repaire de bêtes fauves. Mais c'était leur donner l'entrée d'une grande ville, où il y avait beaucoup de bien à faire, et quelque douteuses que fussent les chances de succès, elles acceptèrent. Sœur Middelton ne recula pas devant une entreprise qui avait dépassé l'habileté d'hommes sages et expérimentés. On fut étonné de voir cette cornette blanche paraître au milieu de ces jeunes insurgés; on le fut encore plus, de voir une femme dominer tout son monde et amener peu à peu les esprits rebelles à la soumission, par la fermeté de son gouvernement et la bonté de ses actes; il fallut reconnaître le grand ascendant d'une sœur de charité. La maison devint un établissement modèle, sous le rapport de l'ordre, de l'économie et de la bonne discipline; mais pendant les premiers temps, les orphelins essayèrent plus d'une fois de recouvrer leur liberté; sœur Middelton et ses compagnes racontaient des choses étranges à ce sujet. L'inspecteur du gouvernement ne tarda pas à admirer le grand changement opéré par les sœurs; il le trouvait merveilleux, car c'est l'unique exemple d'un orphelinat de grands garçons, en Angleterre, tenu exclusivement par des sœurs ou des femmes, quelles qu'elles soient. Sœur Middelton a établi une tradition qui se continuera dans cette maison, mais il ne faut pas croire que cela pourrait être imité ailleurs.

« Sœur Middelton était douée d'une grande fermeté de caractère, d'une humeur enjouée et spirituelle, dont elle avait hérité de ses pères; elle avait une bonne tête, bien organisée pour les affaires, et un cœur excellent, dont elle resta toujours parfaitement maîtresse, et qu'elle donna tout entier à Dieu et aux pauvres. »

PROVINCE DE CRACOVIE

*Lettre de M. BONKOWSKI, prêtre de la Mission, à M. PÉMARTIN,
secrétaire général.*

(SUITE)

Cracovie, 23 décembre 1831.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Le 7 juillet, après l'office des Morts, nous nous disposions à partir, lorsque nous eûmes une nouvelle surprise. M. le curé du rite grec-uni nous invita à lui faire une petite visite. Nous ne pouvions pas refuser de nous rendre à cette invitation, car il nous avait prêté un concours très actif pendant tout le temps de la mission. Il nous présenta sa femme, ses enfants et nous conduisit dans son église. Il y a là une image miraculeuse de la Sainte Vierge ; nous nous mîmes tous à genoux et nous priâmes pendant quelques instants ; à côté de nous toute la famille du curé était aussi à genoux.

Notre émotion fut grande, lorsque, la prière terminée, ce bon prêtre nous pria de donner notre bénédiction à sa famille en présence de Notre-Seigneur et au pied de cette image miraculeuse. Attendris jusqu'aux larmes, nous avons satisfait à sa demande, priant du fond de notre cœur que le Seigneur daigne remplir du même esprit de charité et d'union les autres prêtres de ce rite, qui

subissent malheureusement l'influence du schisme moscovite. Ah ! pensions-nous, cette population grecque-unie de la Pologne opprimée par la tyrannie moscovite, non seulement elle se sanctifie dans ces missions, mais encore elle communique l'esprit de Dieu à ses prêtres vivant sous le gouvernement catholique. Et nous-mêmes, nous avons reconnu la nécessité de nous renouveler dans l'esprit, en augmentant en nous la foi dont nous n'apprécions pas la valeur dans toute son étendue, et dont nous ne rendons pas à Dieu les actions de grâces qui lui en sont dues.

A notre retour au presbytère, nous trouvâmes tout disposé pour notre départ. Nous fîmes donc nos adieux à M. le curé et nous nous rendîmes à l'église, pour remercier Notre-Seigneur des grâces qu'il a daigné verser sur notre mission avec tant d'abondance.

Nous avons trouvé l'église remplie de ce bon peuple et tout le monde nous a suivis. A peine avions-nous franchi le seuil de l'église, que les membres de la confrérie nous entourèrent, et un de ces bons villageois nous adressa un discours qui dura un quart d'heure. Nous l'écoutions avec la plus grande attention. Ses paroles étaient d'une simplicité admirable : pleines de reconnaissance pour Dieu, pour le curé et pour nous. Il serait difficile de reproduire ici ce petit discours ; car lui donner une autre forme d'expressions, ce serait le défigurer. Nous voulions monter dans la voiture pour éviter d'autres adieux ; mais voilà que la procession bien organisée, portant les bannières et les images des saints, se dirigea sur la route que nous devons suivre ; en chantant des cantiques, elle nous accompagna à travers tout le bourg. Ici nous nous arrêtâmes ; je leur fis nos adieux en leur adressant quelques paroles sur la nécessité et le bonheur de vivre pieusement, et les larmes aux yeux nous nous souhaitâmes réciproquement de nous revoir au ciel.

Ici, il y eut six mille communions selon le rite latin, et deux mille trois cents du rite grec-uni ; mille six cent onze personnes furent inscrites dans la confrérie de la tempérance ; cinq cent quatre-vingt neuf furent revêtues du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et de celui de l'Immaculée-Conception, et quatre cent une du scapulaire de la Passion.

Dans notre route, nous nous sommes rencontrés encore une fois

avec ces saintes âmes de la Pologne russe. Ces pieux pèlerins se tenaient à la frontière en guettant une occasion favorable pour rentrer dans leurs maisons. — « Comment franchirez-vous la frontière, les Cosaques faisant sentinelle sur toute la ligne? — Dieu nous aidera ! du reste que sa sainte volonté soit faite ! Nous sommes tout à fait heureux, car nous nous sommes réconciliés avec Dieu. » Ils le disaient avec une figure rayonnante, puis ils ajoutèrent en riant : « Nous sommes depuis longtemps prêts à tout, et à présent, vous avez si bien fortifié notre âme, que tout nous est indifférent ici-bas ! » Des larmes de joie coulèrent de nos yeux ; nous leur fîmes nos adieux, et leur donnâmes notre bénédiction. Voilà quel festin, Dieu, dans sa miséricorde infinie, sait préparer aux missionnaires, et nous nous sommes rappelé ici les paroles du psaume : *Venientes a tem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.* Ps. cxxv.

Rawa. — Le même jour nous commençâmes à Rawa le renouvellement de la mission ; car nous l'y avons donnée il y a un an. Malheureusement la pluie tomba continuellement pendant deux jours et deux nuits, et le peuple ne pouvait se réunir qu'en petit nombre. Il y eut cependant un certain nombre de personnes qui firent la confession générale, lesquelles l'avaient négligée l'an dernier ; les communions furent au nombre de mille. Nous terminâmes ces exercices du renouvellement de la mission, par l'office des Morts pour les âmes de ceux qui ont appartenu à la confrérie de la tempérance. Ici l'ivrognerie, régnant jusqu'à présent dans toute sa force, était un véritable châtiment pour le corps et pour l'âme de cette pauvre population ; c'est pourquoi à ce renouvellement de mission nous avons insisté surtout sur ce point. Grâce à Dieu, nous laissâmes sur le registre de M. le curé mille deux cent quatre-vingts membres de la Confrérie de la tempérance, qui s'y sont inscrits pendant ces deux missions.

Je ne parlerai pas de la joie avec laquelle on nous a accueillis ; car ce serait répéter ce que nous venons de dire de l'accueil qui nous a été fait à Narol ; c'était à peu près pareil, car nous avons trouvé partout la même bienveillance.

Léopol, Sainte-Brigitte, prison d'hommes. — A Léopol, à l'église de nos Sœurs, tous les ans il y a un *triduum* solennel en

l'honneur de notre bienheureux Père. Nous étions invités à faire les instructions; mais comme il restait encore quelques jours avant le *triduum*, nous décidâmes de donner une petite mission à la prison des hommes, pour les aider à mieux profiter des grâces du jubilé qu'ils allaient faire.

Nous fîmes l'ouverture de ces exercices le 13 juillet, au soir, et pendant les quatre jours suivants nous faisons quatre instructions chaque jour; le matin les prisonniers assistaient à la sainte Messe, et le soir à la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Le troisième jour était destiné aux confessions; quatre cents prisonniers du rite latin et deux cents du rite grec-uni y prirent part. Le lendemain une messe a été dite selon chaque rite; une à sept heures et demie, et l'autre à dix heures, et la communion générale précédée des instructions propres à la circonstance. Après midi, l'Évêque coadjuteur de Léopol, nouvellement consacré, est venu donner le sacrement de Confirmation aux prisonniers. Cent quarante reçurent ce sacrement de force; après la Confirmation, Monseigneur l'Évêque fit la clôture de la mission par une belle instruction; l'émotion qu'elle a produite sur les prisonniers était visible; cette visite pastorale a ranimé dans leur âme l'amour de notre sainte religion qui cherche avec tant de sollicitude, jusque dans les prisons, les brebis égarées. Nous avons la confiance que pour beaucoup d'entre eux cette mission sera le principe du salut; car prenant même les choses à la lettre, il est très clair que nos travaux sont pour les pauvres gens qui sont considérés comme le rebut de la société. C'est bien l'héritage que notre Bienheureux Père nous a laissé que l'apostolat des pauvres, et celui-ci Dieu le bénit toujours d'une manière merveilleuse. En voici une preuve bien palpable : les Pères Jésuites avaient donné, en même temps que nous, des missions en six endroits différents; ; chacune durait trois jours, et huit pour les plus longues; ils comptèrent en tout dix mille communions; tandis que nous dans notre mission de Brody (comme nous le verrons plus tard), nous avons en quatorze mille personnes de la Sainte Table.

Nous avons terminé nos missions du printemps le 17 juillet, avec la douce confiance que chacune a été faite pour la plus grande gloire de la Très Sainte et adorable Trinité. Nous étions trois à

les donner : M. Kiedrowski, M. Ptaszynski, et votre très humble serviteur. Après la fête de notre Bienheureux Père, nous sommes rentrés à Cracovie, nous réjouissant dans l'espoir que Dieu dans sa miséricorde infinie accordera les mêmes grâces et bénédictions à nos missions d'automne et ne nous abandonnera pas à nos propres forces, ou plutôt à notre faiblesse ; car sans lui nous ne sommes que cela. C'est bien la conviction qui reste au missionnaire, lorsque, en déposant au pied de la Croix ses travaux et ses fatigues, ses peines et ses consolations, dans l'effusion de son cœur, il rend grâces au Divin Crucifié de l'avoir choisi pour l'instrument de ces merveilles accomplies dans un grand nombre d'âmes arrachées à l'enfer, et rendues à leur adorable Sauveur.

Je reprends la plume pour vous donner, mon cher et honoré confrère, quelques détails sur nos missions d'automne.

La première a eu lieu à Tartakow. Nous y sommes arrivés le 26 août, sur l'invitation du comte et de la comtesse Lanckoronskim. Aussitôt après notre arrivée, ils sont venus tous deux nous saluer, nous offrant leur concours et leur aide en tout ce qu'ils pourraient faire pour nous dans cette mission. Nous avons trouvé le local tout disposé autant pour nous que pour les autres prêtres qui devaient venir nous aider, rien n'y a été oublié : chaque division avait un domestique à part, pour nous rendre tous les services dont nous pourrions avoir besoin. Le comte et la comtesse sont jeunes encore, mais d'une piété solide ; ils considéraient comme une faveur que ce qu'ils faisaient pour le clergé eût été accueilli de bonne grâce. Je citerai ici un passage extrait d'un journal de Léopol, intitulé : *Bonus Pastor*.

« La mission qui a été donnée à Tartakow par les missionnaires de saint Vincent de Paul, depuis le 27 août jusqu'au 12 septembre, compta tout le temps un nombre immense de fidèles qui arrivaient de tout le pays. C'est au comte et à la comtesse Lanckoronskim que nous devons rendre hommage publiquement et exprimer notre gratitude pour l'organisation et les frais de cette mission. Non seulement ils ont accueilli le clergé avec cette véritable hospitalité des anciens Polonais, en veillant à ce que leurs besoins fussent satisfaits dans les plus petits détails, mais encore ils ont invité toute la noblesse des environs à prendre part à cette

mission, lui ouvrant leur maison avec une aimable hospitalité. De cette manière, ce n'est pas seulement le peuple qui a profité de ces jours de grâces, mais aussi tous les propriétaires des environs, qui, voyant le comte et la comtesse assister à toutes les instructions de la mission, suivaient leur exemple et recevaient ensuite les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Fasse le Divin Maître que nous ayons le plus grand nombre possible de semblables seigneurs, et sans aucun doute, la face de la terre serait bientôt renouvelée, l'état de notre bon peuple s'améliorerait, sous peu, autant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel. De notre côté, nous prions le vénérable clergé de recommander à Notre Seigneur cette digne famille qui sait faire un si noble usage des biens que la Providence a mis à sa disposition. Pendant cette mission, il y a eu deux mille trois cents communions selon le rite latin, et quatre mille selon le rite grec-uni. Mille trente-six personnes ont été inscrites dans la confrérie de la tempérance : parmi lesquels plusieurs seigneurs de la noblesse des environs, même les dames et les demoiselles, afin de donner au peuple un bon exemple. »

Ici tout s'est fait avec la plus grande facilité et aussi bien que possible, car les yeux de tous étaient fixés sur le comte et la comtesse, et leur exemple entraînait. A six heures du matin, on les voyait déjà à l'instruction, et ils n'en ont omis aucune pendant tout le temps de la mission. Pour la cérémonie de la bénédiction des enfants, la comtesse, avec son petit enfant sur les bras, se mit dans le rang des plus pauvres femmes du peuple. Le jour de la consécration de la paroisse à Marie-Immaculée, ils ont mis à notre disposition leur belle orangerie, en recommandant au jardinier de donner tout ce que les prêtres demanderaient pour orner le mieux possible l'autel de la Très Sainte Vierge. La comtesse, ayant eu connaissance de cette cérémonie bien avant la mission, fit venir une belle statue de Notre-Dame de Lourdes. Aussi nulle part nous n'avons eu l'autel de notre Immaculée-Mère orné aussi richement et avec autant de goût. Ils étaient vraiment tous les deux les aides très actifs des missionnaires. Ils achetaient de bons livres et les distribuaient au peuple, aussi bien que les scapulaires de la Passion, et, en les distribuant, ils engageaient tout le monde à s'en revêtir. La comtesse, s'étant aperçue que les étoles

violettes manquaient pour les confesseurs, en fit confectionner tout de suite et les envoya à l'église. Ils ont généreusement ouvert leur cœur et leur bourse pour que chacun y puisât ce dont il avait besoin pour procurer la gloire de Dieu.

Il n'est donc pas étonnant que le peuple remplit en masse l'église et se pressât autour des confessionnaux, se rendant volontiers à tous les exercices qui lui étaient annoncés. Ce qui nous réjouissait surtout, c'étaient les grecs-unis qui venaient en foule pour profiter de la mission. Les schismatiques font des efforts continuels pour attiédir ce bon peuple dans l'amour et l'union catholiques. Ici cependant ils ont pu se convaincre pratiquement du bien qui est résulté pour leurs âmes de la mission donnée par les prêtres latins, dont le zèle et le dévouement sont les mêmes pour tous, sans faire aucune différence de rites. Leurs prêtres pour la plupart cherchent à leur inspirer sinon le mépris, au moins l'indifférence pour les cérémonies et les offices de l'église latine. Ces pauvres prêtres étant mariés et chargés souvent d'une nombreuse famille, même malgré toute leur bonne volonté, ne sont pas en état de s'adonner avec tout le dévouement et tout le zèle possibles au soin des âmes de leurs paroissiens. Les paroles de saint Paul se réalisent clairement sur eux : « *Qui cum uxore est, sollicitus est, quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est.* » Aussi nous avons trouvé qu'un grand nombre d'entre eux étaient plongés dans une grande ignorance. Ils nous ont avoué qu'ils avaient compris dans quel danger se trouvaient leurs âmes, et qu'on ne leur avait jamais enseigné ce qu'ils ont entendu pendant cette mission. Le Saint-Esprit fortifiait leur bonne volonté, aussi, à notre grande joie, ils faisaient leurs confessions générales avec beaucoup d'exactitude, une contrition sincère et le ferme propos de changer de vie.

Dieu nous assista d'une manière particulière dans cette mission, comme aussi dans quelques autres que nous avons données l'automne dernier; je vous avoue toutefois, que nous nous remettons à notre travail avec une certaine appréhension, car, au lieu de M. Kiedrowski (qui, après la mort de M. Pinet, l'a remplacé dans son office), nous emmenions avec nous un jeune missionnaire qui ne nous semblait pas assez exercé pour soutenir l'enseignement

continuel que les missions exigent. Et cependant tout se faisait avec beaucoup d'ordre et d'exactitude. Le comte et la comtesse ne savaient quels moyens prendre pour nous témoigner leur reconnaissance; et le comte nous invita à revenir, dans trois ans, donner une nouvelle mission à Tartakow.

Les derniers jours de la mission, il n'y eut jamais moins de dix mille fidèles réunis, ce qui forçait tous les prêtres qui arrivaient à un travail sans relâche. Aussi c'est à la lettre, qu'on peut dire qu'ils passaient des journées entières dans les confessionnaux jusqu'au soir bien tard.

Nous terminâmes notre mission le 12 septembre, comme à l'ordinaire par l'office des Morts. Le 13, de grand matin, après avoir dit la sainte Messe, nous repartîmes pour Léopol, afin de nous disposer à continuer nos travaux, car on nous attendait dans trois autres endroits encore avant l'hiver.

Brody. — A notre arrivée, nous éprouvâmes une grande joie, y trouvant les mêmes cœurs qu'il y a deux ans, bons et brûlant du désir d'être à Dieu. Nous y arrivâmes le 17 septembre; une foule immense nous attendait à la gare. Le soir, pour l'ouverture de la mission, l'église, quoique très vaste, fut tellement comble, qu'il fallait percer la foule pour arriver jusqu'à la chaire. Depuis la première instruction jusqu'au 29 septembre, les fidèles se montraient si avides de recevoir les Sacrements que trente prêtres qui confessaient continuellement, jusqu'au soir bien tard, pouvaient à peine satisfaire les désirs de ces pieuses foules. Il y eut douze mille communions selon le rite latin et deux mille du rite grec-uni. M. Hostampowiez était seul à pourvoir aux besoins spirituels de ces derniers, surtout pour ce qui concernait la Communion; — c'est un vieillard vénérable exilé du royaume de Pologne pendant la persécution des grecs-unis par les Moscovites; il travaillait tout le temps avec un dévouement admirable. Le clergé grec-uni local ne prit aucune part à la mission, et même il cherchait, quoique sans succès, à détourner leurs paroissiens de la fréquentation des instructions. Cette mission a été commencée par les Quarante-Heures, qui ont lieu ordinairement ici à cette époque.

Le 20 septembre, à quatre heures de l'après-midi, Mgr l'Évêque

coadjuteur de Léopol, Séverin Morawski, est venu à Brody. Tout le parcours depuis la gare jusqu'à l'église a été tellement couvert de masses de peuple que la voiture, par moments, était arrêtée dans sa marche et cependant l'église et le cimetière étaient aussi remplis de monde. Il nous semble qu'il devait y avoir *ad minimum* cent mille hommes. Mgr l'Évêque s'est rendu tout droit à l'église, et il a fait la clôture des Quarante Heures. Ensuite un de nous fit au cimetière une instruction sur la Confirmation et aussitôt après Mgr l'Évêque administra le Sacrement de Confirmation; ce qui dura jusqu'à huit heures du soir. Bien qu'il fût si tard, nous avons fait encore une instruction pour les auditeurs qui occupaient une étendue que l'œil ne pouvait atteindre.

Mgr l'Évêque déclara qu'il ne voulait déranger en rien l'ordre des exercices de la mission, et pour cette raison, il est resté trois jours à Brody pour donner la Confirmation à deux mille cinq cent neuf personnes. Les allocutions de Monseigneur ont puissamment secondé nos travaux et nos efforts. Le moment de la Communion des jeunes gens du Collège de Brody à la messe de Monseigneur a été vraiment solennel; après la messe, il leur a donné la Confirmation et ensuite il leur adressa quelques paroles bien senties. Nous avons vu les larmes briller dans les yeux de ces jeunes gens, et nous nous réjouissions, étant sûrs qu'elle sera pour eux de la même importance qu'une première Communion pour les enfants. Ce qui a été touchant, c'est que les anciens élèves du Collège y étaient aussi réunis, voulant prendre part au bonheur des nouveaux collégiens; un d'entre eux, malade depuis trois ans, se fit conduire à l'église, et, soutenu sous les bras, reçut pieusement le Sacrement de Confirmation. Le 22 septembre, Mgr l'Évêque quitta Brody *incognito*, afin de ne pas interrompre l'ordre des exercices de la mission.

C'était proprement le renouvellement de la mission que nous avons donnée il y a deux ans; ces exercices ne devaient durer que cinq jours; mais il n'a pas été possible d'en accorder moins de douze à ces pieuses foules de peuple avides d'assurer leur salut. Les adieux furent pareils à ceux dont nous vous avons parlé il y a deux ans. Le peuple pleurait, comme aussi les personnes de la

société, et nous-mêmes, nous avions peine à retenir nos larmes tant était grande l'émotion que nous causait la vue de cette excellente populations. Nous quittâmes avec regret cette paroisse, où nos travaux promettaient de donner tant de fruits salutaires ; aujourd'hui il nous reste seulement l'obligation de recommander toutes ces chères âmes à Dieu dans nos prières journalières.

Dawidow. — Dans cette vie, il est difficile d'éviter les contradictions, souvent même des événements désagréables. Personne plus qu'un missionnaire n'est exposé à ces sortes d'épreuves. C'est ce qui nous arriva justement dans notre voyage à Dawidow. Nous partîmes de Léopol bien plus tard qu'il n'avait été convenu parce que la voiture qui nous avait été promise n'était pas arrivée à l'heure voulue ; ceci nous avait déjà contrariés, car nous étions sûrs que les fidèles réunis devaient nous attendre. A moitié chemin, une roue se cassa, il ne nous restait pas autre chose à faire qu'à achever la route à pied. Le froid d'automne se faisait sentir ; le soleil descendait vers le couchant ; il fallait cependant marcher sans connaître même le chemin ; aussi nous arrêtions tous les passants pour nous renseigner si nous ne nous trompions de route. De loin, nous entendions les coups de canon, et nous devinions que c'étaient les fidèles réunis à Dawidow qui donnaient le signal de l'ouverture de la mission. Le soleil était déjà couché, nous descendîmes sur des sentiers, et peut-être, sans le retentissement des coups de canon, nous nous serions perdus en route. Enfin, fatigués, couverts de sueur malgré le froid, nous atteignîmes le but de notre pèlerinage. Il était sept heures et nous comptions ne commencer notre mission que le lendemain ; mais en entrant à l'église, la trouvant remplie de fidèles, nous changeâmes d'idée. Cette pieuse population attendait depuis quatre heures notre arrivée ; nous excuser que nous étions trop fatigués pour commencer tout de suite les exercices et que nous remettions l'ouverture au lendemain, c'eût été mal édifier ces pauvres gens qui ne connaissent que la fatigue toute leur vie, travaillant tous les jours à la sueur de leur front ; ils auraient pu nous prendre pour des hommes qui n'aiment qu'à se dorloter et nous aurions pu perdre leur confiance. Nous nous sommes donc donnés à Notre-Seigneur, en le priant de nous préserver de

la maladie, du moins de l'enrouement qui pourrait résulter facilement du refroidissement, nous nous sommes mis à l'œuvre et nous n'avons fini l'ouverture de la mission qu'après neuf heures. Aucun mal ne nous est arrivé, et, pendant toute la mission, nous avons joui d'une parfaite santé.

Dès le premier instant, nous avons compris qu'il existait un grand malaise entre le Curé et les paroissiens. Ceci nous a fait beaucoup de peine, car, en même temps, nous avons vu des difficultés presque insurmontables pour les réconcilier et établir entre eux une bonne entente. Le Curé, un très bon prêtre, mais d'un zèle immodéré, exigeait trop de ses paroissiens; ces derniers étaient irrités, mécontents et découragés. Le problème était bien difficile à résoudre, surtout pour ce qui concernait le Curé, car le convaincre que ce qu'il considérait comme une chose juste et même comme une vertu, était loin d'être bon, la grâce seule de Dieu pouvait le faire. Vers la fin de la mission, grande fut notre joie, lorsque nous vîmes que leurs rapports s'amélioraient tous les jours. M. le Curé cessa les plaintes qu'il ne cessait d'abord de nous faire contre ses paroissiens; ces derniers cherchaient évidemment à gagner son cœur, en lui donnant des témoignages sensibles de leur dévouement, lui offrant les produits de leur travail : le beurre, le fromage, etc. Du fond de notre cœur, nous rendions grâces à Dieu de ces manifestations de paix et d'union, et nous avons la confiance que, dans sa miséricorde infinie, il daignera achever l'œuvre commencée, en fortifiant de sa grâce les deux partis.

Nous nous sentions à la fin très fatigués, il y avait très peu de prêtres étrangers pour nous aider, et ils ne venaient que pour quelques heures. M. le Curé ne confessait pas du tout; nous étions donc seuls à faire chaque jour plusieurs instructions et passer dans les confessionnaux tout le temps depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir; presque toutes les confessions étaient générales.

Le dernier jour de la mission était le 13 octobre. La croix en bois était déjà préparée; chacun s'empressait de laisser un petit souvenir sur cet adorable signe de notre salut. Avant le soir, la croix du haut en bas, couverte de médailles, était toute brillante.

Dans chaque mission, le peuple le fait de son propre mouvement

car nous ne l'y avons jamais engagé par un seul mot. De cette manière, une croix faite en bois ordinaire devient d'un prix considérable.

Une fois, nous avons compté les médailles qui couvraient la croix, et, d'après notre compte nous pûmes nous convaincre que le prix de la croix s'élevait à six cents francs. Et, lorsque nous leur avons demandé pourquoi ils le faisaient, ils nous ont répondu : « Ah ! mon père, comme cela nous sera agréable de voir sur cette croix ma médaille, et montrant plus tard à mes enfants ce souvenir de la mission, attaché de ma propre main, leur parler des bienfaits de la mission et des grâces qui en résultent. » — A Dawidow, il y eut mille quatre cent cinquante communions selon le rite latin et cent quatre vingts du rite grec-uni. Six cent huit personnes se sont inscrites dans la confrérie de la tempérance.

Le 14 octobre, après l'office des Morts, nous quittâmes cette paroisse, et le peuple nous accompagna en foule à travers tout le village ; quoique bien fatigués, il nous fallut cependant, pendant plus d'une demi-heure, faire le chemin à pied.

Léopol, Sainte-Marie-Madeleine, prison de femmes. — Le 15 octobre, nous commençâmes une mission de cinq jours pour ces pauvres prisonnières, à cause du jubilé. Nous y en avions donné une, l'année dernière ; aussi, il nous semblait que nous n'aurions pas beaucoup de travail, surtout pour entendre les confessions. Mais il arriva tout le contraire, il y eut une multitude de confessions générales de plus, elles étaient bien plus exactes, et même il y en avait qui étaient absolument nécessaires. Nous étions dix et à peine pûmes-nous venir à bout pour les confesser toutes. Le dernier jour après midi, Mgr l'Évêque Coadjuteur est venu, et, après une belle et touchante allocution, il administra le sacrement de confirmation à cent quarante prisonnières. Quant à l'ordre et au recueillement nous avons trouvé les mêmes que l'an dernier, et on peut dire qu'il y en avait même davantage. Il ne nous reste donc qu'à répéter ce que nous avons dit l'année dernière : que tout le mérite des fruits salutaires que les prisonnières ont remporté de ces jours de salut revient à nos sœurs, qui avec la grâce de Dieu ont opéré de vrais miracles. Aussi Mgr l'évêque, qui passa à la prison trois heures, ne trouvait pas assez

de paroles pour exprimer son étonnement à la vue de la modestie, du recueillement et de la piété touchante qui se peignaient sur les visages et dans toute l'attitude de ces malheureuses femmes.

Pendant les missions de cette année, trente quatre mille sept cent trente personnes ont fait la sainte Communion; cinq mille trois cent quatre-vingt-une ont été inscrites dans la confrérie de la tempérance; deux mille neuf cent quatre-vingt-quatorze revêtues du scapulaire de la Passion. Un très grand nombre a été reçu dans les autres confréries, mais nous n'en avons pas tenu compte, parce que beaucoup d'autres prêtres y inscrivaient aussi.

Les missions d'automne ont été données par M. Ptaszynski, M. Olszanski et celui qui a l'honneur de vous adresser ce compte rendu, réclamant votre indulgence pour les répétitions qui ont pu s'y glisser et vous ennuyer peut-être un peu.

Laissez-moi vous prier, en terminant ma longue missive, de demander à M. Notre très honoré Père sa bénédiction pour nos missions de l'année prochaine, afin qu'avec ce secours nous travaillions de plus en plus selon le véritable esprit de notre bienheureux Père, et arrachions le plus grand nombre d'âmes à l'enfer, pour consoler ainsi l'adorable cœur de Jésus en l'amour duquel je demeure par Marie Immaculée, monsieur et très cher confrère, votre très humble et dévoué serviteur.

J. BONKOWSKI,

I. p. d. I. M

PROVINCE DE

CONSTANTINOPLÉ

*Lettre de ma sœur RENAULT à M. PÉMARTIN,
secrétaire général.*

Constantinople, Orphelinat Saint-Joseph, 20 avril 1882.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Vous désirez quelques renseignements sur notre orphelinat. Je m'empresse de répondre à vos désirs. Vous pouvez d'autant mieux comprendre notre situation, que déjà vous avez pu la juger lors de votre voyage à Constantinople ; vous avez vu notre nombreuse et joyeuse famille, qui n'a guère de soucis pour sa nourriture, son entretien et son logement : ceci est ma part ; celle de Dieu est d'inspirer aux cœurs nobles et généreux de nous venir en aide par des dons charitables et bienveillants ; c'est ce qu'il n'a cessé de faire depuis notre existence.

L'orphelinat a été établi dans le courant de l'année 1841, par ma sœur Marie Lesueur, deuxième supérieure de Notre-Dame de la Providence, à Galata, dont la mémoire est en bénédiction à Constantinople. Pendant quelques années, faute de fonds et de local, cette œuvre intéressante fut maintenue dans de petites proportions ; mais, en 1853, au moyen d'une souscription faite dans le haut commerce de cette ville, où l'on s'est toujours montré très favorable à nos œuvres, ma sœur Lesueur recueillit près

de 100,000 francs, acheta un terrain, fit construire un vaste orphelinat qui put recevoir cent soixante orphelines. Ces enfants furent entretenues à l'aide de loteries et de dons ; car dans ces commencements, elles ne savaient pas travailler, et, par suite des mauvaises habitudes contractées dans leur famille, elles n'aimaient nullement le travail ; ce n'est qu'à force de patience qu'on est parvenu à leur en inspirer le goût.

Au mois de février 1865, la maison de Notre-Dame de la Providence et l'Orphelinat devinrent la proie des flammes, les orphelines furent dispersées dans leur famille, celles qui n'avaient personne (et c'est le grand nombre) furent placées provisoirement à l'hôpital de la Paix, pendant que nous faisons construire quelques baraques de bois dans leur ancienne cour. Les quatre années qu'elles y passèrent furent grandement pénibles pour les enfants et pour les sœurs : nous avons tout perdu, et pendant longtemps, nous avons été réduites, elles et nous, au plus strict nécessaire.

Cette même année, 1865, le choléra sévit d'une manière effrayante à Constantinople. Les Turcs voulurent installer des ambulances, à l'instar des nations européennes, et, pour la première fois, ils nous appelèrent à leur aide : ils nous avaient vues à l'œuvre pendant la guerre d'Orient.

Quelques-unes de nos sœurs furent placées dans les ambulances, les autres visitèrent les malades à domicile, toutes les portes nous furent ouvertes !... et à la fin de l'épidémie, l'on décida au Conseil impérial, qu'une décoration turque (le croissant sans doute) serait accordée aux sœurs qui avaient soigné les cholériques.

Sawas Pacha, aujourd'hui, je crois, gouverneur général de l'île de Crète, fut député vers nous pour nous annoncer cette honorable nouvelle, et demander nos noms à cet effet ; je répondis à son Excellence que j'étais fort reconnaissante envers sa Majesté de sa bienveillance à notre égard ; mais, que si elle voulait nous être agréable, c'était de nous aider à secourir les pauvres ; que l'incendie nous ayant privées de notre orphelinat, j'avais, cette semaine-là même, faute de maison, placé trente-cinq enfants orphelines du choléra chez des pauvres, où je m'étais engagée à

payer leur pension, sans savoir encore comment j'en viendrais à bout; que si sa Majesté voulait nous donner une maison pour les recueillir, ce serait pour nous la plus agréable des récompenses. Sawas Pacha me promit d'en faire la demande, et, le lendemain, il m'écrivait que j'étais autorisée à choisir une maison à vendre, et qu'elle nous serait achetée.

J'en fis prévenir notre ambassadeur, M. le marquis de Moustier, qui approuva mon refus et ma demande et me fit recommander de lui faire connaître mon choix, avant de le communiquer aux Turcs. Grand était mon embarras ! Je voulais un quartier populaire et intermédiaire entre le quartier de Galata et celui du Taxim, afin d'y établir des classes. Celui de Top-Hané était bien ce qu'il nous fallait; mais là nous ne trouvions que de petites maisons sans cour, ni jardin. M. de Moustier n'en voulait pas, parce que, disait-il, « il faut que vos œuvres s'agrandissent, et pour cela, il vous faut de la place ». En conséquence, il chargea un ingénieur de la recherche, et, quelques jours plus tard, M. Outrey, premier drogman de l'ambassade de France, venait nous proposer le terrain que nous occupons aujourd'hui, un jardin de près de cinq cents mètres, situé près des ambassades d'Autriche et de France. Cette offre était au-dessus de toutes mes prétentions; mais, que faire d'un terrain pour y loger une grande famille, quand on n'a pas d'argent pour bâtir? « L'ambassadeur a prévu votre objection, me dit M. Outrey; il vous conseille d'accepter; vous avez des amis, vous serez aidée; d'ailleurs il veut que vos œuvres prennent de l'extension, elles sont l'honneur de la France; c'est pour cela qu'il a demandé un secours pour vous au gouvernement français qui vous accorde 40,000 francs. » Puis, à la prière de M. de Moustier, le vice-roi d'Égypte vous donne 12,000 francs; commencez avec cela, l'ambassadeur veut voir votre plan avant son départ. » Il venait d'être nommé ministre des affaires étrangères.

Mon pauvre plan tracé par moi était modeste : il pouvait tout au plus convenir à une maison de cent enfans. M. de Moustier, en l'apercevant, fit une grimace significative, et, prenant un crayon, il esquissa à longs traits le plan de notre maison actuelle. « Monsieur, lui dis-je, pour un tel bâtiment, il nous

faudrait la bourse du ministère. — Eh bien, me dit-il en riant, en arrivant à Paris, je chercherai le fond de la bourse du ministère. Soyez tranquille, commencez avec ce que vous avez; vous serez aidée. Je vais charger l'architecte de l'ambassade de rédiger mon plan et de surveiller les travaux. » Nos vénérés supérieurs consultés me répondirent que sur de telles promesses faites par un ministre, je pouvais commencer.

Le 4 octobre 1866, la première pierre fut posée; et le premier mercredi d'octobre 1869, les orphelines prenaient possession de la nouvelle et grande maison qui fut appelée Orphelinat Saint-Joseph, en reconnaissance de la protection que ce grand saint nous avait accordée, tant pour mener la bâtisse à bonne fin, que pour surmonter les mille difficultés qui surgirent pendant ces trois années.

Dieu permit que M. le marquis de Moustier arrivé au ministère, absorbé sans doute par les affaires et aussi par le dépérissement de sa santé, oubliât ses généreuses promesses: la bâtisse commencée, on ne pouvait changer les plans, il fallut continuer. Dans ces moments bien difficiles, nous avons souvent constaté les marques de la protection de saint Joseph.

MM. de Ploëuc, Gilbertson et Deveaux, directeurs de la Banque ottomane, nous prêtèrent plusieurs fois des sommes considérables, à la demande de M. Bourrée, notre nouvel ambassadeur, et c'était sans intérêts et sans termes. Le Crédit général ottoman nous prêta également sans intérêts une somme de 40,000 francs que nous avons gardée sept ans. M. Bergasse, dont la respectable famille est bien connue à Marseille pour sa charité, m'apporta un jour 25,000 francs, me disant avec une bonté touchante: « C'est un héritage que je viens de faire, je n'en ai pas besoin; vous bâtissez: cet argent vous sera plus utile qu'à moi. Vous me le rendrez quand vous n'en aurez plus besoin; je ne yeux pas d'intérêts. » Le 17 avril, jour du patronage de saint Joseph, M. Bourrée ouvrit une souscription qui, ainsi patronnée, produisit 30,000 francs. L'impératrice, dans son voyage à Constantinople, nous donna 2,000 francs; l'empereur d'Autriche 2,500 francs; le prince Charles de Roumanie 9,000 francs, à la demande de M. Outrey; le sultan 13,000 francs. Plusieurs

sociétés de bienfaisance et de commerce furent également généreuses à notre égard ; la somme des dons s'éleva à 153,000 francs. Nous en avons dépensé 253,600 pour bâtir ; c'est donc avec une dette de 100,600 francs, que nous sommes entrées à l'Orphelinat Saint-Joseph !

Grâces soient rendues à notre puissant protecteur ! Nous l'avons tant prié ! Il ne nous reste aujourd'hui qu'une dette de 4,000 francs. Certainement, c'est lui qui a inspiré à de généreux bienfaiteurs de nous venir en aide, soit par des legs (ce qui ne nous était jamais arrivé), soit par des dons imprévus. Que Dieu en soit à jamais béni !

Maintenant l'orphelinat contient cent quatre-vingt-seize enfants ainsi réparties pour les nationalités :

Françaises	27	Allemandes	15
Italiennes	39	Israélites	4
Grecques rayas	53	Polonaises	18
Maltaises	3	Hongroises	2
Grecques hellènes	6	Russes	8
Arméniennes	21		

Le travail est la plus grande ressource, car les aumônes sont devenues rares en ce temps de misères que nous traversons ; les pensions sont à peu près nulles ; mais, grâce à Dieu, le travail abonde, les enfants sont maintenant adroites et intelligentes. Cependant une chose urgente nous manque : c'est la place. Qu'est-ce, en effet, que deux cents lits d'orphelines pour une ville comme Constantinople, où les jeunes filles sont si fort exposées au danger de se perdre, quand elles manquent d'instruction et qu'elles ne savent pas travailler ?

De tous côtés nous recevons des demandes d'admission : Nos Seigneurs les évêques, MM. les consuls de toutes les nations, non seulement de la capitale, mais des provinces, mais des villes placées sur le littoral de la mer Noire, Varna, Kustendjé, Routchouk, etc., et nous avons la peine de répondre par des refus, qui nous sont quelquefois fort douloureux, à cause de la situation intéressante de ces pauvres enfants.

L'Orphelinat est toujours visité avec beaucoup d'intérêt par les hauts personnages de notre ville. Il y a quelques jours, c'était la

nouvelle ambassadrice d'Angleterre, lady Dufferin; elle veut revenir encore la semaine prochaine avec M^{me} de Heindenstam, femme du ministre de Suède, pour voir terminés des ouvrages qu'elle n'a vus que commencés, cette dame a tout voulu voir en détail : ouvroirs, dortoirs, classes. J'ai su, depuis, que notre ambassade avait été fort contente de cette visite : ces messieurs sont venus m'en demander les détails.

En 1871, M. le comte de Vogüé, notre ambassadeur, voulut aussi visiter notre maison : car je dois cette juste reconnaissance à tous nos ambassadeurs : tous ont été pour nous des protecteurs bienveillants et généreux. M. de Vogüé fut enchanté, et me demanda quelles étaient nos ressources pour la soutenir? « Celles de la Providence, lui répondis-je, car nous n'avons rien d'assuré. — C'est beau, me dit-il, mais un semblable établissement a besoin d'une fondation durable; on ne sait ce qui peut arriver, et vous pourriez vous trouver plus tard dans de grands embarras. »

En conséquence, M. de Vogüé demanda et obtint du gouvernement français l'autorisation d'employer une somme de cent mille francs qui était à la disposition de l'ambassade, pour bâtir sur la rue huit magasins, qui, lorsqu'ils se seront remboursés eux-mêmes par les loyers, deviendront la propriété de l'orphelinat. Malheureusement, la crise commerciale qui dure depuis longtemps n'est pas favorable au remboursement, mais enfin c'est un avenir.

M. de Vogüé, en homme de cœur et de sagesse, acquiesça à la demande que je lui fis : de hausser les murs de la bâtisse afin d'y établir nos classes externes au-dessus des magasins : elles sont fort belles et bien aérées, mais déjà trop petites, vu le nombre d'enfants qui se présentent, malgré la concurrence que nous font les classes allemandes, grecques, anglaises, italiennes. Ces établissements, quoique bien soutenus par leurs gouvernements respectifs, sont loin de nos classes françaises sous tous rapports. Les classes externes sont fréquentées par 184 enfants ainsi réparties : 87 grecques rayas, 24 grecques hellènes, 4 arméniennes, 16 italiennes, 8 allemandes, 21 françaises, 9 russes, 8 géorgiennes, 7 maltaises. Aussi nous soupirons après les ressources qui nous donneraient

une classe et un asile en plus de ce que nous avons déjà, et le tout serait bientôt rempli. Nous sommes si bien placées, loin du bruit, et cependant près du quartier central de Péra. Les enfants peuvent fréquenter les classes sans danger, les dames et les magasins apportent sans peine le travail à l'orphelinat, et nos dames de la charité y tiennent leurs réunions tous les mois; car, outre les enfants orphelines et les externes, nous avons aussi le service des pauvres de trois paroisses: Sainte-Marie, Saint-Antoine et le Saint-Esprit. Ce sont les dames de la charité qui en font les frais. C'est un service consolant mais fort actif, car c'est loin et dans de tristes quartiers qu'on doit aller chercher les pauvres; leurs rues ne sont ni belles, ni plates, ni propres, tant s'en faut!

Enfin, Dieu soit loué de toutes choses! surtout de ce qu'il veut bien se servir de nous pour des œuvres qui lui sont chères, puisqu'il les bénit!

Aidez-nous donc, monsieur, à le remercier! et, si vous le pouvez, obtenez-nous des secours pour nous aider aussi à faire le bien; ici nous avons peu de difficultés extérieures: le bien se présente tout seul; mais les moyens manquent! Et cependant, il y a tant d'enfants, et de toutes nations, à Constantinople, qui ne peuvent recevoir d'instruction et apprendre à travailler que chez nous! M. le général Ignatieff, alors qu'il était ambassadeur de Russie près la Sublime-Porte, disait à un de nos amis: « La France a en Orient un régiment qu'elle ne connaît pas; si, comme elle, nous avons des missionnaires et des sœurs, pour les œuvres de charité et l'instruction de la jeunesse, il y a longtemps que l'Orient serait à nous!... » Puisse l'Orient être bientôt à Dieu, d'abord, et que ce soit par l'influence de la France, qui y gagnerait une belle et désirable gloire que bien des cœurs lui souhaitent.

Dans ce désir, je reste, monsieur, votre très humble servante,

Sœur RENAULT,

I. f. d. l. C. s. d. p. M.

PROVINCE DE PERSE

*Lettre de ma Sœur CULLIN, au Directeur de l'Œuvre
des Écoles d'Orient.*

Ourmiah, 16 février 1881.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Depuis quelques années que la famine, la guerre, l'épidémie se sont donné un si triste rendez-vous, dans notre pauvre province d'Ourmiah; depuis que la mort a fait de bien regrettables vides dans nos rangs: trois bonnes compagnes dans dix-huit mois; tous ces fléaux ont tellement augmenté notre besogne que, malgré la meilleure volonté, j'ai dû négliger bien des correspondances, et c'est pourquoi, monsieur le Directeur, voici plusieurs années, qu'en vous accusant réception de notre allocation, en vous en offrant notre profonde gratitude, je ne vous ai donné aucun détail sur nos œuvres. Que votre bienveillance me permette de vous en entretenir quelques instants aujourd'hui.

Quoique j'eusse beaucoup à dire, je ne dirai rien des malades de toutes nations, de la ville et des villages qui accourent à notre dispensaire; rien des visites que nos sœurs font à domicile et où elles trouvent l'occasion d'ouvrir chaque année le ciel à des milliers de petits anges, qui, en jouant avec leurs couronnes éternelles, ne manquent pas de songer efficacement aux bienfaiteurs de notre mission. Je ne dirai rien non plus de ces masses de pauvres villageois chrétiens, qui de plusieurs provinces arrivent chez nos dignes

missionnaires et chez nous. Hélas ! ils sentent qu'il y a ici des cœurs qui battent bien fort pour les opprimés ; ils comprennent que seule la mission est leur refuge, leur sauvegarde contre les mille criantes injustices dont ils sont l'objet.

Mais toutes ces œuvres bien belles, bien nécessaires, bien fructueuses sont des rejetons de l'œuvre des écoles d'Orient, œuvre excellente entre toutes, car n'est-ce pas de la racine que tout arbre prend et sa sève et sa vie ? Oh ! oui, c'est bien par les enfants que chaque pays reçoit ou sa vie ou sa mort.

Déjà, monsieur le Directeur, j'ai eu l'honneur de vous dire que nous avons une classe externe. Jusqu'à l'an dernier elle n'avait jamais compté plus de vingt-cinq à trente petites filles, vu le peu de familles chrétiennes établies en ville ; mais aujourd'hui elle a doublé, parce que bon nombre de villageois ont été obligés de se fixer ici, n'ayant plus où poser le pied, depuis que les trop fameux Kurdes les ont complètement ruinés et brûlé leurs maisons.

Ici, l'ignorance des parents est tellement profonde qu'ils ne sentent pas la nécessité de l'instruction pour leurs enfants ; aussi pour obtenir un peu d'exactitude à la classe, il faut mille petites industries, surtout des récompenses d'habits qui du reste sont toujours très bien placées, vu l'extrême pauvreté de tout notre monde. Ces chères petites nous arrivent pour la plupart transies de froid, à moitié nues, sans chaussure ; pour les bas, il n'en est pas question, car ici on a l'habitude de s'en passer. Dans cette classe nous sommes obligées d'adjoindre à la sœur une sous-maîtresse ; les enfants sont si petites, on les marie si jeunes, qu'il faut se presser pour leur apprendre quelque peu à lire, à écrire, à tricoter, à coudre, et surtout pour leur apprendre la science des sciences, le catéchisme.

Une autre œuvre, monsieur le Directeur, qui absorbe une bonne partie de nos faibles ressources, mais qui, nous en avons la ferme et douce confiance, procure la gloire de Dieu, en faisant grand bien dans la province, est de notre orphelinat, qui nous donne beaucoup de consolation, et où nous avons maintenant cinquante-six enfants complètement à notre charge. Nous nous efforçons d'en faire de bonnes femmes de ménage, les habituant à tout, même aux travaux de la campagne, car c'est ce qui les attend dans tous les pays où la bonne Providence les dispersera.

Nous ne sommes jamais embarrassées pour les marier ; on les recherche beaucoup, car elles sont instruites de leurs devoirs religieux, savent lire, écrire, ce qui est une très grande rareté chez les femmes de ces pays. Et puis nous sommes peu exigeantes pour les demandeurs : un change d'habits très simples, c'est tout ce que nous voulons pour nos filles. Ici les femmes n'apportent aucune dot au mari, c'est lui qui achète sa fiancée ; quand les parents de celle-ci veulent de beaux habits, quelques futilités de toilette, le jeune marié est obligé de s'endetter pour longtemps, car nos Chaldéens sont tous pauvres dans ces pays où ils ne peuvent exercer aucun commerce, et sont accablés de mille redevances. Depuis Pâques de l'an dernier nous avons marié dix-huit de nos enfants avec des catholiques, ou avec des jeunes gens qui ont abjuré l'hérésie en les épousant. Nous nous occupons de ces établissements, afin d'éviter des unions avec des hérétiques. Malgré la plus stricte économie, ces mariages nous entraînent dans bien des dépenses que nous sommes loin de regretter à cause des bons fruits spirituels qui en résultent. Toutes les jeunes filles qui ont passé par notre orphelinat restent de bonnes catholiques, et sont pour la plupart institutrices dans les pays qu'elles habitent. Le plus grand nombre des enfants qui nous arrivent appartiennent à des familles Nestorienne, et ces chères petites en devenant catholiques, ne tardent pas à voir tous les leurs suivre leur exemple.

Sans doute, monsieur le Directeur, vous avez eu connaissance que pendant les terribles fléaux qui ont fondu sur notre province, la charité exercée par notre mission, grâce aux généreux dons de beaucoup de grands cœurs français, a fait une telle impression sur tous ceux qui nous entourent, que depuis, les Musulmans grands et petits nous sont tous bienveillants et sympathiques. Depuis aussi, les hérétiques sont dans le plus magnifique élan de conversions ; de tous côtés on réclame la présence de nos dignes missionnaires pour être instruit, absous ; de tous côtés aussi, des pays nouvellement catholiques, on nous présente de pauvres petites orphelines. Comment redire notre douleur d'être constamment obligées de fermer notre porte à tant de chères enfants en qui repose l'espoir d'une nouvelle régénération catholique ; comment redire nos déchirements de cœur en songeant que ces petites créatures, que nous

repoussons malgré nous, seront peut-être reçues à bras ouverts chez les protestants américains, où l'or ne manque jamais. Et, pour recevoir un abri, ces petites âmes si simples aujourd'hui vont être nourries du poison des maximes de Satan. Oh ! pardonnez-moi, si malgré la difficulté des temps que traverse la France, empruntant les paroles de mon bienheureux père saint Vincent, j'ose vous dire, à vous, monsieur le Directeur et à vos pieux associés : le sort de ces enfants est entre vos mains, si vous les abandonnez elles mourront éternellement ; si vous en avez pitié, elles vivront pour le ciel. Si votre charité, monsieur le Directeur, pouvait augmenter notre allocation seulement de quelques centaines de francs, aussitôt nos portes s'ouvriraient à cinquante enfants de plus, car ici les frais d'entretien, de nourriture, sont bien moins grands qu'en France ; et parmi ces enfants nous pourrions recevoir bon nombre de petites Arméniennes. Cette nation est un nouveau champ ouvert au zèle de nos missionnaires ; jusqu'ici l'on n'avait pu s'en occuper, mais l'élan s'est communiqué et nous avons la joie de compter dans les rangs de nos catholiques bien des familles arméniennes. Il faut maintenant pour les villages de cette nation des instituteurs et des institutrices catholiques arméniens ; à nous incombe le devoir de préparer ces dernières et c'est ce que nous ferons de tout cœur, si quelques âmes charitables veulent bien nous aider de leurs aumônes. Nos sœurs continuent à faire le catéchisme le dimanche dans les villages proches des villes, ce qui est un grand stimulant pour les instituteurs et institutrices.

Je ne vous dirai rien, monsieur le Directeur, des nombreuses classes établies dans la province ; je sais que MM. les missionnaires ont l'honneur de vous en parler. Du reste ces classes sont complètement à leur charge, et, si nous payons les institutrices, c'est toujours notre vénéré Mgr Cluzel qui en fait les frais ; nos faibles ressources seraient loin de suffire à une telle dépense.

En vous demandant bien pardon, monsieur le Directeur, de la longueur de cette lettre, et en la terminant, qu'il me soit permis de vous redire ce que je voudrais répéter à satiété : merci, grand merci et toujours merci, à vous, monsieur le Directeur et à vos pieux associés, de tout le bien que vous daignez nous faire, et, par nous, à quantité d'âmes qui nous entourent ; que leur vivegrati-

tude et la nôtre en montant chaque jour vers le ciel en fassent descendre les plus douces, les plus abondantes, les plus continues bénédictions sur tous nos bienfaiteurs et sur toutes leurs familles jusqu'à la dernière génération.

Me confiant en la bonne Providence, la suppliant de procurer à votre belle Œuvre le moyen d'accueillir favorablement l'humble demande que j'ose vous adresser aujourd'hui, d'une petite augmentation de notre allocation, veuillez agréer les plus respectueux sentiments de gratitude de mes compagnes et ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur le Directeur, votre très-humble et très-reconnaissante servante.

Sœur CULLIN.

Fille de la Charité.

Lettre de M. LESNÉ à M. PÉMARTIN, secrétaire général.

Ourmiah, 4 février 1882.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

S'il est vrai que celui qui donne éprouve encore plus de consolation que celui qui reçoit, il n'en n'est pas moins vrai que, pour un cœur droit, l'expression de la reconnaissance est un sentiment plus doux aussi que celui que fait naître la réception d'un bienfait; de là, très honoré confrère, le bonheur avec lequel je viens payer le petit tribut de ma reconnaissance pour le cadeau dont votre charité toujours active a bien voulu me favoriser. Depuis longtemps je désirais le faire, mais je n'avais pas de répit.

Connaissant tout l'intérêt que vous portez à notre mission toujours digne de compassion à cause de sa pauvreté, je me sens aujourd'hui encouragé et porté à vous raconter ce qu'est l'hospitalité en Perse et ce qu'elle nous coûte. Ici comme dans tout l'Orient, du reste, l'hospitalité est un devoir sacré; refuser l'entrée

de sa maison à un étranger quel qu'il soit aussi bien qu'à un ami, c'est une chose des plus odieuses pour le refusé, et des plus déshonorantes pour celui qui refuse. En Perse, on ne trouve pas comme en Europe des hôtels pour recevoir les voyageurs et les étrangers; lorsqu'on arrive dans un village ou dans une ville, on descend chez les parents ou les amis si on en a en ce lieu, sinon les plus considérés doivent donner l'hospitalité, en sorte que dans les grands centres, les villes par exemple, la charge de l'hospitalité est une calamité pour les habitants. Chaque jour il faut faire de nouvelles dépenses qui restent sans rétribution, car les hôtes se contentent de vous dire un grand merci en partant. La ville d'Ourmiah étant le centre de tout le commerce du pays, et en même temps la résidence des Agha et le siège du gouverneur de cette partie de l'Aderbaidjan, c'est là que de tous les côtés affluent les rayas pour traiter leurs affaires soit avec leurs agha, soit avec le gouverneur, soit pour vendre ou acheter selon le besoin, ou encore pour se faire protéger par nous contre des injustices criantes. De là cette affluence de chrétiens, soit catholiques, soit hérétiques, qui arrivent chaque jour à notre résidence qui pour un jour, qui pour deux ou trois jours, qui, pour cinq ou six et plus, de telle sorte que chaque jour nous sommes obligés d'héberger en moyenne de 25 à 30 hommes chez nous, et de 15 à 20 femmes chez nos sœurs. Pour cette œuvre, qu'avons-nous jusqu'à présent? Rien. Notre maison est obligée d'en soutenir toutes les dépenses bien lourdes, car ce ne sont pas des dépenses d'un jour, mais bien de tous les jours. Peut-être direz-vous : pourquoi les recevoir? Laisant de côté le déshonneur qu'il y a, selon l'usage du pays, à refuser l'hospitalité aux étrangers, je répondrai, avec votre permission, si nous fermons la porte de notre maison aux chrétiens qui viennent chaque jour demander l'hospitalité, nous pouvons aussi fermer la porte de notre église. En effet, si nous venons un jour à repousser les chrétiens de notre maison, l'amour filial qu'ils ont pour nous, nous considérant comme leurs pères, se refroidirait bientôt, et les liens qui les unissent à nous seraient vite brisés. Nous sommes venus pour eux, nous sommes venus pour les convertir, pour les attirer à nous par tous les moyens possibles; ce qui les gagne surtout, c'est le bon accueil que nous

leur faisons. Que d'hérétiques, aujourd'hui bons chrétiens, doivent leur conversion à cette hospitalité ! Si vous demandez la cause de leur conversion ils répondront : un jour nous étions venus chez les pères, nous avions une affaire, ceux-ci nous reçurent si bien, nous protégèrent contre des violences injustes, nous restâmes plusieurs jours, nous eûmes l'occasion de voir les cérémonies religieuses, d'entendre un sermon, alors nos yeux s'ouvrirent, nous comprimes que nous étions dans l'erreur et sans plus tarder nous nous fîmes catholiques. Histoire qui se répète sinon chaque jour du moins très souvent. Un homme très marquant et nouvellement catholique me disait il y a quelques jours : « Ce que j'ai vu chez vous, dans votre église, m'a surpris au suprême degré. C'est alors que j'ai compris que votre religion seule est la véritable, là j'ai vu prier comme il faut prier, là j'ai vu dire la messe comme il convient. Mon père, vous êtes les véritables apôtres, vous avez la vraie route¹, tous les autres sont des menteurs. » Sans doute ces gens-là ne viennent pas pour l'église, mais l'église est là, ils la voient ; attirés par la curiosité, ils entrent, ils veulent aussi voir nos cérémonies, tout cela c'est du nouveau pour eux. Avec leur gros bon sens, ils comparent et voient facilement que la vérité n'est pas chez eux, et ainsi sans s'en douter ils trouvent la vérité qu'ils ne cherchaient point. Ce n'est pas tout : ceux-là ont reçu la lumière, ils la communiqueront à d'autres, ils en parleront dans leurs familles, dans leurs villages, et ainsi une nouvelle chrétienté sera formée. Comme vous pouvez le comprendre, donner l'hospitalité étant moyen très puissant d'attirer et aussi de convertir, nous ne pouvons la supprimer sans porter un coup terrible à notre mission. Cependant, sans recevoir quelques ressources à cet effet, il est bien difficile que nous puissions continuer de soutenir plus longtemps une œuvre qui fait tant de bien. J'ai entendu plusieurs fois Mgr Cluzel dire qu'il avait souvent écrit à ce sujet, qu'en 1874 il en avait parlé à M. Boré et toujours ce qu'il a dit ou écrit est resté sans effet. Ces jours derniers encore il nous disait : nous ne pouvons plus y tenir, écrivez vous-mêmes. Bien que je sois le moindre de tous, je prends la respectueuse liberté

1. Religion.

de vous prier, monsieur, de plaider notre cause auprès de notre très honoré Père, dans le conseil, afin d'obtenir une allocation plus forte que par le passé et une somme *ad hoc* pour notre œuvre de l'hospitalité. Depuis près de quarante-deux ans que les confrères sont en Perse, les chrétiens ont considérablement augmenté et augmentent tous les jours, les œuvres se sont multipliées et occasionnent des dépenses de plus en plus considérables, mais l'allocation ne varie jamais, les chrétiens aussi sont trop pauvres pour que nous puissions attendre quelques secours de leur part ; à ce compte il est facile de comprendre qu'il ne nous sera pas possible de continuer longtemps, si la divine Providence ne vient à notre aide.

C'est dans cet espoir que je termine en me recommandant à vos prières, vous offrant mes très humbles respects, aimant à me dire, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, monsieur et très cher confrère, votre très dévoué serviteur,

F. LESNÉ,

I. p. d. l. M.

Lettre de ma sœur VINCENT MEUNIER, fille de la Charité, au frère GÉNIN, à Paris.

Ourmiah, 12 avril 1882.

MON TRÈS CHER FRÈRE.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Votre bonne lettre du 20 janvier dernier nous a procuré une bien vive satisfaction. Nous vous remercions bien sincèrement, et pour le passé, et pour vos bons désirs présents. .

Il y a aujourd'hui huit jours, nous avons eu une grande cérémonie, c'était le mercredi saint, cela se rencontrait assez mal, mais avec les Musulmans l'on ne peut pas toujours choisir, et puis cette cérémonie, toute mondaine qu'elle puisse paraître, est, pour ce pays, un très grand bien sous le rapport religieux. Nos pauvres

chrétiens sont habitués à être méprisés, persécutés ; aussi, lorsque l'on fait honneur à ceux qui les évangélisent, il leur semble que cela rejaillit sur eux, et l'horizon, toujours si sombre pour ces chers opprimés, s'éclaircit singulièrement en ces occasions.

Déjà vous savez, mon cher frère, que lors de sa visite à Ourmiah, le Sepeh-Salar désirait vivement offrir à Mgr Cluzel un témoignage d'honneur pour sa conduite si prudente et si énergique pendant le siège de cette ville. Sa Grandeur ayant déjà la décoration du Schah, le Sepeh-Salar songea à un anneau. Il y a, je crois, six semaines, Monseigneur recevait de Téhéran une dépêche, lui annonçant que S. M. le Schah venait d'expédier un anneau à Sa Grandeur. Le porteur du présent, Ibrahim-Khan, écuyer d'Émir-Nizam, gouverneur général de tout l'Aderbaïdjan, arrivait chez le gouverneur d'Ourmiah le samedi, veille des Rameaux. Monseigneur aurait bien désiré que cela se passât sans bruit, mais les Persans n'entendent pas de cette oreille. Je ne crois pas que nulle part on aime davantage les embarras qu'ici, et quand il s'agit d'un don du Souverain, ne serait-ce qu'une épingle, c'est tout une affaire d'État.

Le gouverneur dit qu'il fallait convoquer une réunion de tous les notables de la ville pour le mercredi à deux heures après midi. Mais, où réunir tout ce monde ? chez MM. les missionnaires, il n'y a que de petites chambres. Il fut convenu que ce serait dans la classe de nos enfants internes ; c'est la seule grande pièce que nous ayons : vite, nous voilà en devoir de l'ornier. De l'étoffe rouge nous servait de tenture, par-dessus retombaient de gracieuses guirlandes blanches, en mousseline de cinq sous le mètre ; des feuilles vertes, semées par ci par là, des roses blanches dans le rouge, des roses roses dans le blanc : au milieu de la salle, une longue banderole, écrite en persan, à la louange du Schah ; aux quatre coins, des lauriers fleuris par nos mains. Tout cela faisait un effet magnifique.

Tous nos Khans¹ étaient émerveillés. On nous avait prêté des fauteuils ; nous avions installé une longue table, avec des planches par-dessus : selon l'usage, il a fallu mettre des *chiriniés* (bonbons).

1. Seigneurs.

En face de la salle de réception, sur une de nos terrasses, on avait apporté un harmonium : là, derrière des rideaux improvisés, on pouvait voir et ne pas être vu ; un Chaldéen jouait, et les enfants chantaient. A l'heure indiquée, les invités arrivent. Depuis longtemps, la rue était remplie de curieux ; notre maison semblait prise d'assaut. C'est toujours amusant de voir nos grands Musulmans circuler dans les rues ; invariablement, ils ont une troupe de domestiques. L'un porte le caliqun ; tous défilent avec ordre, et en très grand silence, excepté celui qui fait l'avant-garde, et qui gesticule, étend les bras, crie pour détourner tout le monde, afin que son maître ait large passage dans la rue. Celui-ci est seul à cheval, et, selon les rubriques, il doit être grave, et tellement raide dans ses mouvements, que l'on croirait qu'il sort d'un bain d'amidon ; mais je dois ajouter qu'avec nous tous les Khans déposent leurs airs de grandeur, et nous sont tout à fait bienveillants.

Aussitôt que les convives furent réunis, les domestiques du gouverneur en prévinrent le porteur de l'anneau, qui arriva tout de suite. Il portait sur un plateau le présent et deux lettres honorifiques, l'une du ministre des affaires étrangères, l'autre d'Émir-Nizam, gouverneur de notre Aderbaïdjan. Si je peux avoir ces deux lettres, je les ferai traduire, et vous les enverrai ; le style oriental ne manque pas d'intérêt ; encore, selon les rubriques persanes, Monseigneur dut se rendre à la porte, pour recevoir l'envoyé de Sa Majesté, qui avançait avec son plateau. Revenons à la salle, Mirza Aboukassim, secrétaire persan de Monseigneur, lut les lettres, et le plus distingué de l'assemblée, Mirza Meuhsin, Vézir d'Ourmiah, passa l'anneau au doigt de Monseigneur. Cet anneau est en diamant, et vaut, dit-on, plusieurs mille francs.

On prit le thé, le café, on fuma le calioun. Pendant ce temps, le son de l'harmonium et les chants charmèrent tout le monde. Heureusement que ce jour le temps était beau : on n'aurait pas su où loger les domestiques ; il y en avait plusieurs centaines dans la cour.

Il faut être ici et connaître l'esprit du pays pour comprendre combien ce don de S. M. est un très grand bien pour notre mission : outre que cela augmente l'estime des Musulmans pour les missionnaires, et diminue les injustices envers les chrétiens, l'of-

frande de cet anneau a été comme un coup de foudre pour les protestants, qui, depuis quelques années qu'ils voient leur influence disparaître et les âmes leur échapper, se remuent d'une manière incroyable. Ils sèment partout des mensonges, suscitent des avanies, mille procès à nos catholiques ; cet hiver, ils ont été jusqu'à battre, dans plusieurs villages, les enfants qui se rendaient dans nos classes ; mais, grâce à la grande influence de Monseigneur, à la bienveillance de notre gouverneur, qui est un excellent homme, justice est faite à nos catholiques.

Dans ma dernière lettre, je vous disais, mon cher frère, combien il serait utile, nécessaire, que nous ayons ici deux salles de malades : alors, nous ignorions complètement ce que nous apprenions quelques jours plus tard ; c'est que les protestants ont commencé un hôpital. Je vous avoue que ce fut une grande peine pour nous de nous voir devancés par eux pour la charité ; heureusement, qu'il n'y a nullement de notre faute, et que le Seigneur ne nous demandera pas compte de ce qu'il nous a été impossible de faire ; néanmoins, nous sommes de plus en plus désireuses de ne nous épargner en rien, afin que le Divin Maître veuille bien faire de nous, le plus possible, des instruments de sa charité.

Nous nous recommandons avec nos œuvres, avec tous nos Chaldéens, Arméniens, etc., à vos prières, mon cher frère, et à celles de toutes vos connaissances.

Comptez toujours, mon cher frère, sur les profonds sentiments de respectueuse reconnaissance de ma bonne supérieure, de mes compagnes, et sur ceux avec lesquels je suis en l'amour de Jésus ressuscité et de son Immaculée Mère, mon respectable frère, votre très humble servante.

Sœur VINCENT,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DE SYRIE

*Lettre de ma sœur MEYNIEL, à M. PÉMARTIN,
secrétaire général.*

Beyrouth. Orphelinat Saint-Charles. 8 février 1882.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

C'est pour répondre au désir que vous avez bien voulu m'exprimer, que je vais vous exposer, le plus brièvement possible, l'origine et l'établissement de l'orphelinat Saint-Charles, ainsi que les détails intéressants qui s'y rattachent, et le bien qu'il a produit depuis ses commencements. Puissent ces quelques lignes offrir un nouveau témoignage de reconnaissance aux chers associés de l'Œuvre des écoles d'Orient, et exciter de plus en plus leur charitable intérêt pour un orphelinat fondé par leurs généreuses offrandes, et sur lequel le Seigneur s'est plu à répandre de si abondantes bénédictions !

C'était en 1860, aux mois de juin et juillet, époque de douloureuse et sanglante mémoire !... Le fanatisme musulman venait de porter dans toute la Syrie la terreur, le carnage et la mort ! Les chrétiens avaient été massacrés en haine de leur religion ; leurs maisons pillées et brûlées ! Les villes et les villages incendiés n'offraient plus aux regards épouvantés que des ruines et des cadavres horriblement mutilés, portant les marques des cruautés

inouïes que ces barbares avaient exercées sur eux!... Les femmes et les jeunes filles éplorées, après avoir vu égorger sous leurs yeux : pères, frères, époux et fils, descendaient en foule à Beyrouth, dans un état de souffrances et de misères impossible à décrire!... Sans asile, sans pain, presque sans vêtements, égarées par la douleur, elles étaient assises par milliers dans les rues, dans les jardins et surtout dans les champs de mûriers qui avoisinaient à cette époque la maison de charité, dirigée par la respectable sœur Gélas. Cette bonne sœur fut un des principaux instruments dont la divine Miséricorde se servit pour consoler et soulager tant d'infortunées victimes de la barbarie! — Le récit de ces douloureux événements émut la chrétienté tout entière, mais ils retentirent plus sensiblement au cœur de la France qui en fut profondément touchée!... Elle envoya aussitôt des aumônes abondantes, dont la plus grande partie fut confiée à l'Œuvre des écoles d'Orient; M. l'abbé Lavigerie, actuellement cardinal archevêque d'Alger, en était alors le directeur général; il vint lui-même en Syrie, au commencement d'octobre 1860, pour faire la juste répartition des aumônes dont il était chargé; M. le comte de Bentivoglio, consul de France à Beyrouth, s'adjoignit à lui pour distribuer les fonds considérables recueillis par la souscription ouverte au *Moniteur*. Je ne m'arrêterai pas ici à donner le détail de tous les bienfaits que Mgr Lavigerie répandit alors sur la malheureuse Syrie, ni de la riche moisson de bonnes œuvres que recueillirent les deux familles de saint Vincent, tant auprès des blessés des deux sexes, des veuves et de tous ceux qui avaient souffert des horreurs de la guerre, que des soldats français venus en Syrie pour secourir les chrétiens, et qui furent cruellement éprouvés par diverses épidémies. Les *Annales* de 1860 en ont fait l'édifiant récit. Je me bornerai donc, monsieur, à vous parler de ce qui a rapport à mon sujet.

Dès le début de ces tragiques événements, la digne sœur Gélas avait ouvert son cœur et sa maison à tous les malheureux : l'hôpital et les classes étaient remplis de blessés. Près de deux mille personnes du dehors recevaient la nourriture chaque jour, sans parler de celles du dedans; on distribuait des vêtements et des secours de toute nature. Cent cinquante jeunes filles, qui étaient pour la plupart des princesses de la montagne, furent recueillies,

afin de les soustraire à la brutalité des Turcs, dont on avait déjà de tristes exemples. Les protestants, profitant des circonstances actuelles, recrutèrent un bon nombre de pauvres enfants, et ma sœur Gélas ne put les arracher de leurs mains qu'en payant de très fortes sommes d'argent; elles les réunit aux premières reçues, mais leur nombre croissant considérablement de jour en jour, ma sœur Gélas dut garder les enfants des bonnes familles pour les faire élever dans son pensionnat, et elle réunit celles de la basse classe dans des maisons de louage, dont le chiffre se montait à cinq cents; elle les confia à ses compagnes et aux sœurs de Damas échappées au massacre comme par miracle; elles oublièrent leurs souffrances passées, en se dévouant aux soins de ces pauvres orphelines, si dignes de leur charitable compassion!... Mais cet état provisoire était loin de répondre aux besoins de ces chères enfants; il fallait songer à leur ouvrir un asile stable dans lequel elles pussent, entourées de soins maternels, oublier leurs malheurs passés, et goûter en paix les bienfaits d'une éducation chrétienne. Mgr Lavigerie mit donc promptement à exécution le projet qu'il avait déjà formé de construire un orphelinat; et il y consacra une partie des aumônes dont il était le sage dispensateur. Après s'être entendu avec M. Amaya, de vénérée mémoire, et la digne sœur Gélas, il acheta un vaste terrain attenant à la maison de charité. M. Amaya qui était le supérieur de la Mission, à cette époque, fit lui-même le plan de l'orphelinat et en dirigea activement les travaux. Bientôt, dans une touchante cérémonie, Mgr Lavigerie bénit la première pierre, en présence de M. le comte de Bentivoglio, consul général de France, de M. Le Barbier de Tinan, amiral de l'escadre en station à Beyrouth, et des autorités militaires des troupes françaises venues au secours des chrétiens depuis plusieurs mois. Cinq cents orphelines, toutes enfants des victimes des massacres, vêtues en uniforme, formaient un immense cercle autour du vaste emplacement sur lequel allait bientôt s'élever l'asile tutélaire qui devait abriter leur innocence! Les missionnaires et les sœurs encadraient ce touchant tableau, qui rappelait de si émouvants souvenirs! Une vive impression avait déjà saisi tous les cœurs, mais l'émotion fut à son comble, quand Mgr Lavigerie prononça, d'une voix forte et émue, un discours

pathétique, dans lequel il fit ressortir d'un côté les maux affreux qu'avait produit le barbare mahométisme, et de l'autre la charité, le dévouement et les nobles vertus qu'inspire la religion chrétienne aux nations qu'elle gouverne, et en particulier à la France catholique, qui a reçu la glorieuse mission d'en être le principal soutien!... M. le consul répondit par un chaleureux discours, confirmant ce qui venait d'être dit, et termina en félicitant M. Lavigerie et toutes les personnes qui s'étaient si noblement dévouées pour secourir leurs frères malheureux! La cérémonie se termina par les prières d'usage, et chacun se retira en bénissant le Seigneur qui sait ainsi tirer le bien du mal! Les travaux continuèrent avec une étonnante rapidité; la bonne sœur Gélas avait obtenu de l'amiral Le Barbier de Tinan quatorze matelots, tant menuisiers que charpentiers, autant pour avancer le travail; que pour diminuer les frais. Ces braves matelots travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'au mois de janvier 1862, les sœurs et les jeunes filles purent prendre possession de l'orphelinat. Le nombre de ces dernières était réduit à deux cent soixante (ce chiffre a toujours représenté le nombre d'enfants présentes à l'orphelinat depuis vingt ans), les autres orphelines avaient pu successivement rentrer dans leurs familles pendant le cours de l'année qui venait de s'écouler. Ce fut un bien beau jour que celui où on put installer ces chères enfants dans une maison si agréable et si bien disposée pour l'œuvre à laquelle elle était destinée; aussi, les actions de grâces et les vœux de la reconnaissance montèrent-ils bien haut vers le ciel, en faveur de la France, de l'Œuvre des écoles d'Orient et de M. Lavigerie, dont l'orphelinat Saint-Charles se glorifie de porter le nom, et dont la mémoire sera toujours en bénédiction dans cet asile!...

Quoique l'établissement fût habitable, il n'était pas entièrement terminé, mais la généreuse intervention des commandants qui stationnèrent successivement à Beyrouth, pendant plusieurs années, permit de terminer tous les travaux, en réalisant des économies considérables : nous aimons à citer les noms de M. de Lagrandière, commandant du *Mogador*, et son digne successeur, le commandant Simon, qui appelait l'orphelinat *sa maison*. La respectable sœur Gélas étant chargée de la Miséricorde, maison considérable qui

réunit toutes les œuvres, il fut décidé qu'une de ses compagnes, la digne sœur Bigot, de pieuse mémoire, aidée des sœurs qui étaient avec elle à Damas lors des massacres, et qui avaient vu brûler leur établissement, prendrait définitivement la direction de l'orphelinat. Cette sainte fille de la charité était douée de toutes les vertus et de toutes les qualités nécessaires pour organiser cette Œuvre et la faire prospérer. Elle établit d'abord la sainte Vierge la Protectrice et la Mère de ses enfants, voulant qu'elle dominât toute la maison ; à cet effet, elle lui prépara un trône au milieu du vaste jardin destiné pour les récréations des enfants, en faisant transporter, par les soins du commandant Simon, une magnifique colonne en granit, haute de sept mètres, trouvée dans les fondations de la maison de charité, et sur laquelle elle fit placer plus tard une magnifique statue de Notre-Dame des Victoires, comme on le verra plus loin. Puis elle choisit saint Joseph, en qui elle avait une confiance sans bornes, pour être le pourvoyeur de la maison, elle fit placer son image dans tous les offices, et sœurs et enfants l'honoraient comme leur premier protecteur et leur bon père ! Elles avaient bien raison, car l'Œuvre des Écoles d'Orient, ne pouvant répondre de l'avenir, ne s'était engagée à fournir les fonds nécessaires au soutien de l'établissement que pour quelques années, après lesquelles elle ne donnerait qu'une allocation annuelle, plus ou moins considérable, selon ses ressources. C'est ce qui arriva en effet, mais le fidèle pourvoyeur ne fit jamais défaut à celle qui avait mis en lui toute son espérance ! Ensuite ma sœur Bigot dressa un sage règlement bien propre à inspirer à ses chères enfants la plus solide piété, l'amour de l'étude, du travail et de l'ordre ; elle voulait les voir dévouées, soit envers leurs maîtresses pour les seconder, soit envers leurs jeunes compagnes ; chaque grande était le bon ange d'une petite fille de sa division pour la soigner, et lui enseigner ses prières et son catéchisme ; hors le temps des récréations, le silence était si soigneusement gardé, que les visiteurs en demeuraient saisis, et ils demandaient en entrant dans la maison : « Ma sœur, où sont donc vos enfants ? » Mais ce qui contribua le plus puissamment à les former à la vertu, ce furent les soins spirituels et si dévoués de nos dignes missionnaires qui, chaque jour, venaient leur dire la sainte messe, trois fois par

semaine leur faire le catéchisme, et très souvent leur administrer les sacrements. Aussi, en peu de temps on les vit transformées; la prière, l'accomplissement de leurs devoirs, la parole de Dieu et surtout la réception de la divine Eucharistie faisaient leurs délices! La bonne sœur Bigot, voulant récompenser de si généreux efforts, demanda et obtint l'érection des deux associations des Enfants de Marie et des Saints Anges. La première réception fut nombreuse, elle se fit avec toute la solennité possible, le 2 février 1863, dans la chapelle de l'orphelinat. On ne pouvait se défendre d'un profond attendrissement en voyant ces pauvres orphelines de Syrie, dont les parents avaient payé de leur vie leur attachement à la foi, revêtues pour la première fois d'habits blancs, se consacrer à leur auguste Mère, en prononçant toutes ensemble, dans la langue arabe, l'acte de consécration!... « Ah! disaient-elles après la cérémonie, que n'avons-nous pu mourir au pied de l'autel de Marie! Aussi bien cette journée du ciel que nous venons de passer sur la terre ne se renouvellera plus ici-bas; nous voudrions mourir pour en recommencer une autre qui ne finit jamais!... » Cette première ferveur ne se ralentit pas, mais ces chères enfants, pénétrées de reconnaissance pour les faveurs dont elles avaient été comblées, croissaient chaque jour en sagesse, communiquant aux nouvelles arrivées le bon esprit qui les animait, et les entraînant dans le chemin du devoir par la force de leurs bons exemples.

Cependant quelques années s'étaient écoulées, l'Œuvre des écoles d'Orient avait terminé son engagement, et quoiqu'elle ne cessât de privilégier son cher orphelinat dans la répartition des allocations annuelles, néanmoins elles devenaient de plus en plus insuffisantes! Dieu seul sait les pénibles sollicitudes qui remplissaient le cœur de cette tendre mère d'une si nombreuse famille! serait-elle obligée d'en renvoyer une partie? Oh! cette pensée était un glaive qui la transperçait! Ranimant alors sa confiance en Dieu, elle encouragea son entourage à redoubler d'efforts, par le travail et l'économie, puis, après avoir bien prié, elle frappa à la porte du cœur si bon de notre très honoré Père Étienne, de vénérée mémoire, qui lui envoya aussitôt, avec des paroles d'encouragement, une allocation annuelle; ses dignes successeurs, héri-

tiers de ses sentiments paternels, ont bien voulu continuer à nous envoyer chaque année ce généreux don ! La bonne sœur Bigot, rassurée de ce côté, ne cessait de bénir le Seigneur, lorsque sa foi fut soumise à une nouvelle épreuve ; en 1865, le choléra vint fondre avec force sur la Syrie, pendant les fortes chaleurs de l'été ; les habitants de Beyrouth épouvantés avaient tous pris la fuite vers la montagne ; il ne restait plus que les pauvres qui succombaient en grand nombre chaque jour ; la chère sœur Bigot eut recours à son moyen ordinaire : la prière, pendant tout le temps que dura le fléau, elle envoya les enfants tour à tour prier devant le Saint-Sacrement ; la médaille miraculeuse avait été posée sur toutes les portes de la maison ; le Ciel, touché de tant de confiance, ne lui enleva que deux innocentes victimes, et peu après le fléau disparut entièrement. Dans le cours de cette même année 1865, la colonne dont j'ai parlé plus haut fut érigée par les marins de la frégate *la Magicienne*, commandée par le contre-amiral d'Haboville. L'année suivante 1866, la bonne sœur Bigot voyait son vœu le plus cher se réaliser. Une magnifique statue de Notre-Dame des Victoires, en grandeur naturelle, donnée par M. Walewski, élève consul, venait prendre possession du trône élevé qui lui avait été préparé depuis quatre ans. Ce fut encore l'amiral Simon, ce fidèle serviteur de Marie, qui eut la consolation de couronner ses travaux en érigeant cette belle statue, dans une touchante cérémonie dont voici quelques détails : Répondant à l'invitation qui lui avait été faite, Sa Grandeur Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem, vint accompagné de Mgr Vincent son coadjuteur, et des membres de son patriarcat. M. des Essards, consul général de France, fut également heureux de venir participer à cette fête, ainsi que Mgr Tobie, évêque maronite et plusieurs autres membres du clergé latin. Bientôt l'amiral Simon arriva en uniforme, accompagné de son nombreux état-major et de la musique de son bord. Ils se placèrent tous dans le plus grand ordre, pendant que la musique faisait tressaillir tous les cœurs des jeunes orphelines, qui se demandaient si l'on pouvait en entendre une plus belle au ciel !

La cérémonie commença à quatre heures. Les sœurs chargées de la direction du chant s'étaient placées sur la première galerie, vis-à-vis la colonne, et, de là, elles firent entendre, avec leurs

orphelines, un pieux cantique, composé pour la circonstance, accompagné de l'harmonium. Pendant ce chant, nous jouîmes d'un ravissant spectacle; au moyen de cordages habilement manœuvrés, la statue s'éleva triomphante dans les airs; arrivée au sommet de la colonne, un marin s'élança au haut d'une très grande échelle, glissa doucement la statue à sa place et l'y fixa promptement. Aussitôt la musique militaire fit entendre de joyeux accords qui faisaient vibrer tous les cœurs. Puis, Mgr Valerga adressa à son auditoire une touchante allocution; il félicita ces messieurs de l'empressement avec lequel ils s'étaient rendus à cette cérémonie pour glorifier la sainte Vierge, témoignant par là leur piété et leur amour envers elle; Sa Grandeur rappella les bienfaits de la France pour les Orientaux, et termina en souhaitant honneur, gloire et louanges à Notre-Dame des Victoires. Vint ensuite la bénédiction de la statue, pendant laquelle les enfants entonnèrent le *Magnificat*. Après la bénédiction, Monseigneur voulut bien enrichir la statue de nombreuses indulgences, et, en particulier, une de quarante jours par la récitation du *Salve Regina*. La musique sembla applaudir à cette nouvelle grâce, par une brillante exécution. Enfin, pour clore la solennité, il fallait ajouter aux accents du vénérable prélat qui avait proclamé Marie reine de la victoire, et bientôt l'on entendit répéter avec enthousiasme le cantique : *Notre-Dame de la Victoire*, etc.

Tout le monde se retira, pénétré d'une pieuse émotion, et à la grande satisfaction de la bonne sœur Bigot, qui n'eut qu'à recevoir des remerciements au lieu d'en adresser; l'amiral était au comble de ses vœux; nous ne doutâmes pas qu'il n'eût récité son *Salve Regina* avant de se retirer, puisqu'il ne passait pas un jour sans réciter son chapelet.

L'immaculée Marie allait donc régner en souveraine à l'Orphelinat, chaque soir, ses enfants rangés en cercle autour de son trône devront chanter trois fois : *Monstra te esse matrem...* et ajouter autant de fois : *Notre-Dame des Victoires, priez pour la France!*

Deux ans après cette mémorable journée, le Seigneur demanda un grand sacrifice à son humble servante; celui de quitter son cher Orphelinat pour recommencer l'établissement de Damas; elle le laissa entre les mains d'une de ses compagnes qui avait

largement partagé ses travaux et ses sollicitudes et qui n'eut qu'à continuer le bien qui était commencé, en marchant sur les traces de sa respectable devancière, laquelle alla travailler avec le même zèle et le même succès dans sa nouvelle mission; et, après y avoir rétabli toutes les œuvres, et consumé sa vie dans un continuel exercice de charité, elle rendit sa belle âme à Dieu, le 14 mars 1874. Sa mémoire est en vénération parmi toutes les personnes qui l'ont connue !...

Les trois supérieures qui se sont succédé dans la direction de l'Orphelinat depuis le départ de la chère sœur Bigot, c'est-à-dire depuis 1868 jusqu'à 1880, ont toujours continué de le diriger dans le même esprit d'ordre et de piété qui avait présidé à son établissement; elles y firent exécuter divers travaux importants et y apportèrent de nombreuses améliorations qui ne pouvaient se faire qu'avec le temps et qui contribuèrent grandement au bien des enfants. Je ne dois pas oublier de signaler un effet sensible de la protection divine sur l'Orphelinat. En 1875, le choléra reparut une seconde fois en Syrie, dans les mois de juin et juillet; Beyrouth ne fut point épargné. Notre maison étant tout près de l'hôpital de la Miséricorde, nous étions entourés de malades, on les voyait passer sous les fenêtres; néanmoins, aucune enfant ne fut atteinte de ce cruel fléau; mais pendant tout le temps qu'il régna dans la ville, elles jouirent toutes d'une parfaite santé; cette nouvelle faveur ne fit qu'accroître notre confiance en Dieu! Aujourd'hui, l'Orphelinat est en pleine voie de prospérité. Les enfants sont, comme toujours, au nombre de deux cent soixante et au delà; elles sont généralement aussi pieuses et aussi dociles que leurs anciennes compagnes, qui édifient le monde dans tous les endroits où elles se trouvent; aussi, bien souvent, des jeunes gens riches sont venus et viennent encore nous demander une épouse, assurant qu'ils préfèrent une jeune fille pauvre et bien élevée à une riche et sans éducation. C'est ainsi qu'un bon nombre de nos enfants ont trouvé des établissements qu'elles n'eussent jamais pu espérer, si elles fussent restées dans leurs familles. Enfin, résumant ici tout le bien qui s'est fait à l'Orphelinat depuis ses commencements, je dirai que plus de douze cents enfants y ont reçu le bienfait d'une éducation chré-

tienne; toutes ces orphelines avaient été arrachées à la plus affreuse misère et à la plus complète ignorance; un bon nombre d'entre elles, plus malheureuses encore, avaient été soustraites à l'hérésie ou au mahométisme, dans lesquels elles allaient perdre la foi et peut-être l'innocence. Les caractères les plus indomptables, les natures les plus sauvages se transformaient sous la douce influence de l'éducation chrétienne, aussi nous disons à la gloire de Dieu qui a tout fait, et pour la consolation des associés de l'œuvre des écoles d'Orient et de son zélé directeur, que sur plus de douze cents orphelines qui sont sorties de l'Orphelinat, une seule s'est éloignée du droit chemin, toutes les autres, moins le nombre indiqué plus bas, sont devenues de pieuses mères de famille qui transmettent à leurs enfants les bons principes qu'elles ont reçus : soixante-neuf privilégiées ont choisi la meilleure part en se consacrant au Seigneur dans les principaux ordres connus, soit dans ces pays-ci, soit en France où plusieurs communautés ont bien voulu les recevoir.

Filles de la Charité	22	Clarisse de Notre-Dame de Lourdes	1
Saint-Joseph de l'Apparition.	9	Visitandine d'Antoura	1
Saint-Joseph de Lyon	3	Visitandine de Marseille.	1
Carmel de Nice	1	Dames de Nazareth	10
Carmel d'Avignon.	1	Bon-Pasteur.	4
Carmel de Béthléem	2	Dame de Sion.	1
Carmel du mont des Oliviers.	1	Bénédictine	1
Clarisse de Nantes.	1	Différents couvents de la Montagne	11

Vous le voyez, chers associés, ces aumônes que vous donnez sous l'œil de Dieu seul ont produit des fruits abondants de salut, ils paraîtront un jour avec éclat et formeront les plus beaux fleurons de votre couronne! Il nous reste un dernier vœu à former, celui de voir bientôt s'élever un orphelinat pour les garçons; cette œuvre dont la Syrie est dépourvue devient de jour en jour plus nécessaire, car un glaive bien plus dangereux que ne le fut autrefois celui des Musulmans, qui n'attaquait que le corps, menace aujourd'hui de tuer les âmes : c'est le glaive de l'hérésie qui poursuit partout la jeunesse, afin de lui enlever la foi!... A cette fin, les protestants établissent des écoles, fondent des orphelinats pour les deux sexes; dans celui des filles, ils n'ont guère

que des schismatiques; mais dans celui des garçons, ils ont des catholiques, puisqu'il n'y a pas d'autre asile pour eux à Beyrouth. Déjà nous avons acheté un terrain attenant à notre maison, si nous pouvions y construire un bâtiment modeste, le principal serait fait; car le local une fois obtenu, le reste deviendrait facile, attendu que les deux orphelinats étant annexés l'un à l'autre, il en résulterait dans les frais généraux une notable économie. Mais comment bâtir sans argent, si modeste que soit la construction? Oh! chers associés, qui travaillez à la régénération de l'Orient par vos charitables aumônes, écoutez la voix de tant de petits orphelins qui vous tendent les bras et vous supplient d'avoir pitié d'eux, en les arrachant à la souffrance, et, ce qui est bien pire, à la perte de leur âme! Qu'il serait beau de voir deux établissements, non loin l'un de l'autre, fondés par votre œuvre, proclamant en face des ennemis de la religion la charité de la France et les bienfaits inappréciables de l'œuvre des écoles d'Orient!

Agréez, monsieur le Directeur, l'assurance du profond respect et de la vive reconnaissance avec lesquels je suis, en l'amour de Jésus et de Marie immaculée, votre très humble servante,

Sœur MEYNIEL,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE D'ABYSSINIE

*Lettre de ma sœur LOUISE LEQUETTE à une sœur de la
Maison-mère.*

Kéren, 22 janvier 1882.

C'est seulement jeudi dernier, 19 courant, que j'ai reçu vos bons souhaits ainsi que tous ceux du cher office; vous voyez combien les courriers sont en retard puisque votre chère lettre est datée du 18 novembre; aussi vous dépeindre notre joie en le voyant arriver serait bien difficile, oh! qu'ils ont été bien accueillis ces chers plis si longtemps attendus! la circulaire de l'an et celle du 8 décembre étaient du nombre.

Voici la raison de ce retard, car il ne faut rien vous cacher, n'est-ce pas? La veille du jour de l'an, Monseigneur apprit que les Abyssins, qui avaient feint de vouloir rester en paix avec l'Égypte, se disposaient à venir piller, sinon Kéren, du moins les environs; quelques jours après, le terrible général Aloula venait en effet camper avec ses troupes à la frontière du territoire Bogos. Aussitôt les Égyptiens se mirent en état de les repousser pour peu qu'ils avançassent; depuis ce temps les préparatifs de guerre se continuent, des troupes égyptiennes sont arrivées la semaine dernière, etc. Il n'était donc pas prudent de faire venir les caisses dans ces conditions; cependant comme Monseigneur avait demandé des chameaux à Massawah, pour le cas où il nous eût fallu quitter

Kéren pour quelques jours, nous demandâmes celles qui étaient le plus pressées.

Nous venons d'avoir les Quarante heures, qui ont été terminées par la procession du Saint-Sacrement autour de l'église, puis par la consécration au Sacré-Cœur de la pauvre chrétienté d'Abyssinie par Monseigneur. Sa Grandeur était si émue et s'est exprimée en des termes si touchants, que des larmes abondantes s'échappaient de tous les yeux; sans doute, le cœur si bon du divin Sauveur a eu ces prières pour agréables, car c'est immédiatement après que sont arrivées les bonnes nouvelles qui nous ont fait suspendre les préparatifs de départ, nous en serons encore quittes pour avoir fait des emballages, car nous n'avons pas eu peur; le bon Maître, parmi toutes les grâces qu'il nous fait, nous accorde celle d'une inébranlable confiance! grâce à Dieu, tout va bien maintenant.

Vous avez bien jugé en pensant que je serais heureuse de savoir un peu de Tigrigniat, oui, mais malheureusement je n'en sais guère, pourtant je commence à le comprendre un peu, priez donc que toutes nous devenions sinon éloquentes, du moins assez habiles pour pouvoir parler un peu du bon Dieu à nos pauvres gens; c'est vraiment ma souffrance que de ne pouvoir leur donner un bon conseil, les exciter à la patience, etc. Mon petit drogman a d'excellentes qualités, mais il n'a pas le don de les consoler, car il traduit bien froidement toutes ces choses-là. Enfin nous avons grâce à Dieu notre crucifix à leur montrer, puis on sait quelques mots qui reviennent souvent, et enfin nous prions leurs bons anges de suppléer à notre impuissance; cependant je compte bien sur vos bonnes prières pour me rajeunir la mémoire.

Je vous remercie d'avance de vos envois qui, comme vous le savez, sont en dépôt à Massawah. — Le bon Maître voit et compte tout, et, en attendant qu'il vous en récompense, vous avez la douce consolation de savoir que vous contribuez largement à l'établissement de son règne dans ces contrées lointaines; oui, nos petites œuvres prospèrent, et elles produiraient bien vite les meilleurs résultats, si nos pauvres gens n'étaient sans cesse inquiétés par la crainte de la guerre et de la persécution; mais puisque l'Église ne s'est établie dans le monde que par les persécutions, n'avons-nous pas lieu d'espérer aussi qu'elle triomphera dans notre pauvre

Abyssinie? A nous de hâter ce moment par de ferventes prières et l'acceptation généreuse des petits sacrifices quotidiens, et vous nous aiderez aussi en cela, j'en suis sûre.

La semaine dernière est mort un bon vieillard que nous nourrissions et habillions depuis plus de deux ans; c'était un schismatique converti, mais si bien converti qu'il disait son chapelet du matin jusqu'au soir, et n'était jamais plus heureux qu'à l'église; il a souffert une longue et douloureuse maladie avec une patience admirable. Il me semble qu'il doit avoir une belle place en paradis! A ce propos, quand vous aurez l'occasion de trouver des chapelets très fortement enchaînés avec de bonnes croix, vous nous ferez bien plaisir de nous en envoyer pour la Confrérie du Rosaire: nos pauvres gens n'ont pas de poches à leurs *quedanes*, habits (quand ils ont des habits), alors ils mettent leur chapelet au cou, travaillent et se couchent ainsi avec, aussi sont-ils souvent cassés. La Confrérie du Saint-Rosaire progresse; mais écoutez bien: nous sommes obligées de nous arrêter là, parce que l'église est trop petite, elle contient à peine *trois cents* personnes. Or le personnel des deux maisons est à peu près de deux cents, aussi nos sœurs de classe ne savent souvent où caser même leurs plus grandes enfants, car on dispense les petites de l'église. Monseigneur vient de faire un plan d'agrandissement; ah! qu'il serait à souhaiter que la divine Providence lui fournisse les moyens de le réaliser bientôt; il y a tant de ces pauvres gens qui restent catholiques de nom, parce qu'ils ne peuvent assister aux offices, et n'entendent pas d'instruction! Sa Grandeur s'occupera de cette affaire un peu plus tard; e vous en parlerai alors. En attendant, je la recommande à vos prières, avec toute notre chère mission, et je demeure affectueusement en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie-Immaculée, votre toute dévouée.

Sœur LOUISE LEQUETTE,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DU TCHÉ-KIANG

Lettre de M. PAUL REYNAUD au frère GÉNIN.

Ning-Po, 27 décembre 1881.

MON BIEN CHER FRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Voilà trois fois que j'ai le bonheur de célébrer en Chine les fêtes de Noël, et je les trouve, dans leur simplicité, plus aimables et plus touchantes que jamais. Si vous n'en connaissiez déjà tous les charmes particuliers, j'aurais presque la tentation de vous en dire quelque chose. Ce n'est plus, en quelque sorte, le souvenir de l'avènement du Sauveur que nous célébrons, mais nous sommes les témoins de sa nouvelle naissance parmi des hommes qui ne le connaissaient pas encore, ou ne l'avaient pas reçu. Toutefois, si l'histoire de cette bienfaisante nativité du Sauveur du monde revit sous nos yeux, avec tous les touchants détails décrits par le saint Évangile, l'histoire de l'ingratitude des hommes est-elle moins actuelle et moins vraie?

Que de missionnaires sont venus prêcher la bonne nouvelle à ces pauvres âmes! Que de missionnaires ont épuisé leurs forces et leur vie pour faire participer ces contrées infidèles au grand bienfait de la rédemption. Mais, à l'exemple du précurseur du Messie, n'ont-ils pas trop souvent prêché dans le désert? *Vox clamantis in deserto*; car de fait, et malgré l'extension journalière de la foi, si l'on jette un coup d'œil sur le nombre des

chrétiens de la Chine, nombre si consolant en lui-même, mais si petit, en regard de l'innombrable multitude des païens, cet immense empire n'est-il pas encore, pour le divin Maître, un vaste désert de sable? Qu'elles sont pauvres et rares les petites chapelles qui lui servent de séjour! Ici encore, il trouve à peine un petit coin pour naître. *Non erat eis locus in diversorio*. Les cœurs demeurent sourds aux appels de sa miséricordieuse bonté; il n'y a pas de place pour cet hôte divin. Il faut qu'il aille à l'écart, sans bruit et sans éclat, se réfugier dans une nouvelle étable de Bethléem, qui n'a rien à envier à la première, sous le rapport de la pauvreté et de l'abandon, tandis que, chaque jour, des millions d'esclaves se prosternent aux pieds du démon, le portent en triomphe dans les rues, et prodiguent, pour l'honorer, le luxe de la richesse dans des milliers de pagodes, aussi vastes que magnifiques.

L'année dernière, je vous disais, mon cher frère, que le district de Ning-Po offrait bien peu d'espérance; que le vent des conversions ne soufflait d'aucun côté, et qu'en fait de religion, ces contrées étaient dans un calme plat désespérant. Eh bien! depuis cette époque, le vent s'est mis à souffler, et, grâce à Dieu, il souffle du bon côté, et assez bien pour nous du moins, habitués à ne glaner que de si rares épis. Deux localités, en particulier, commencent à s'ébranler au souffle vivifiant de la foi. Daigne le bon Dieu bénir ce premier mouvement, et l'étendre au loin, pour glorifier son nom et sauver les âmes. C'est à la campagne, au milieu des gens simples et pauvres comme les aimait tant notre bien-aimé Père, que la bonne nouvelle vient de trouver un petit écho dans les cœurs. Comment ne pas vous en dire un mot? Il me serait bien difficile de m'en priver, et je vous vois tout disposé à m'écouter sans peine.

Le premier endroit est un gros village des environs de *Ning-hay-hien* (Pacifique. mer), ville de troisième ordre, peu éloignée de la mer, et presque à égale distance de *Ning-Po* et de *Tai-tcheou*, dont il dépend civilement (trois petites journées de voyage). Le pays n'offre aux regards qu'une suite de montagnes courant dans tous les sens, et couvertes de bois, que les habitants coupent et vendent comme bois de chauffage. C'est leur princi-

pale ressource, et vous comprenez bien qu'elle n'est pas grande, relativement à celles des habitants des plaines, qui peuvent cultiver le riz et recueillir tant d'autres produits. Néanmoins, au sein de leurs montagnes, isolés de tout centre dangereux, ces braves gens ont un cachet de droiture et de simplicité, bien fait pour étonner en Chine surtout, et pour compenser avantageusement la pauvreté de leur condition.

Dans sa première visite, qui ne dura qu'un jour, le missionnaire eut le bonheur d'inscrire le nom de plus de quarante catéchumènes, tous habitants du même village. Les femmes ne purent ou n'osèrent pas se présenter, à cause du concours d'hommes qui entouraient le missionnaire. Mais, depuis son départ, plusieurs ont demandé le catéchisme, et quelques-unes veulent même venir étudier chez nos sœurs de Ning-Po. On nous annonce, en même temps, que d'autres catéchumènes se déclarent dans les environs; tous attendent avec impatience le retour du missionnaire, qui dans quelques jours doit leur conduire un vieux maître d'école, pour leur enseigner la doctrine, prêcher aux païens, et *guérir les malades.....*, du moins autant *que possible*. Aucun catéchumène ne pouvant offrir à la chère petite communauté une maison convenable pour les réunions, on dut frapper à la porte d'un honnête païen, qui fit bon accueil au missionnaire, et que le bon Dieu a déjà récompensé, puisqu'il croit et étudie la doctrine avec toute sa famille. Sa maison, bien qu'insuffisante, à cause de sa disposition et du nombre croissant des catéchumènes, a servi et servira encore de chapelle, jusqu'au moment où le bon Dieu inspirera à quelque âme pieuse la générosité de venir à notre secours, et de lui procurer un petit temple, moins indigne de sa divine Majesté, et qui n'appartienne plus à l'homme, mais qui soit uniquement consacré à son culte.

Si maintenant, pour nous réchauffer un peu, nous prenons la direction de l'Est, en ayant soin d'incliner un peu vers le Sud, nous arriverons en cinq à six heures de marche sur les bords d'un petit golfe, formé par la mer Orientale, *Tong-Hay*, que vous appelez mer.

C'est là que nous prendrons un *billet de traversée* à bord d'une jonque chinoise, et en faisant des vœux pour ne saluer

que de loin, le plus loin possible, les pirates qui écument assez volontiers la mer dans ces parages.

Avec un bon vent, et après une petite navigation de deux jours, nous abordons aux îlots de *Nain-Dien* (champ du Midi). C'est le deuxième endroit qui s'ouvre à la prédication de l'Évangile. Inculte et déserte auparavant, la petite île de *Nain-Dien* subit maintenant des travaux entrepris dans le but de la fertiliser, en purgeant ses terres des éléments nuisibles qu'y avait déposés le sel de la mer. Mais elle semble bien loin encore de promettre des *mines d'or*. Elle ne donne pas même à ses habitants les choses les plus élémentaires, comme le bois nécessaire aux soins du ménage. Espérons que peu à peu elle saura mieux compenser la peine qu'on se donne pour l'exploiter. Nous ne sommes qu'aux débuts, et les premiers essais nous font espérer un heureux succès. En attendant, c'est une terre vierge, d'abord de richesses, mais surtout, ce qui est bien mieux pour nous, vierge de bonzerie et de pagodes. Nous avons établi un catéchiste, qui, je crois, est l'unique maître d'école et le seul médecin des environs; aussi, lui est-il donné d'exercer une certaine influence autour de lui. Des succès journaliers et relativement assez heureux viennent encourager son zèle, et bientôt nous aurons un petit chiffre assez rond de baptêmes à enregistrer. Je vous promets bien, mon cher frère, que le premier néophyte baptisé sur cette île inconnue des géographes aura le bonheur d'être avec vous placé sous le puissant patronage de saint Joseph.

Les protestants ont jugé à propos de venir explorer aussi la petite île de *Nain-Dien*, dans l'espoir, sans doute, de moissonner à notre place ou du moins peut-être de semer un peu d'ivraie parmi le bon grain; car ils ont tenté, de bien des manières, d'enrôler nos catéchumènes. Mais, en dépit de tous leurs efforts, j'ai la joie de vous annoncer, mon cher frère, que nous n'avons à déplorer aucune désertion. Les oreilles du loup ont percé, et, après ce premier échec, ces messieurs ne sont plus à craindre pour nous, bien qu'ils aient jeté les fondements d'une maison européenne, à peu de distance de la cabane qui sert de résidence et de chapelle au missionnaire, quand il vient dans cette île.

Pauvres moissonneurs, qui construisent des greniers pour

quelques mauvaises plantes et avant d'avoir défriché la terre dont ils espèrent vainement quelques ressources ! Un jour, bientôt, nous aussi nous pourrons bâtir, nous le devons même, pour la moisson du bon grain. Il faudra qu'en face de la maison de l'homme ennemi s'élève le temple du bon Dieu ; il faudra que de loin nos jeunes néophytes voient le signe du salut dominer la modeste chapelle où ils viendront prier en commun, abriter leur foi naissante et puiser le courage de la persévérance. Jusqu'à présent, leur lieu de réunion, leur petite Maison-mère n'a été qu'une pauvre cabane de paille et de chaume, comme d'ailleurs la plupart des palais de ce petit empire. Elle est divisée en trois chambres qu'habitent deux familles de catéchumènes, en tout quinze personnes. A l'occasion, la chambre du milieu sert de chapelle, mais il faut en enlever la porte pour avoir un autel. Dispensez-moi des autres détails ; vous les supposez facilement sans un trop grand effort d'imagination.

Nous voilà donc, mon cher frère, ramenés à la grotte de Bethléem. La pauvreté, la misère, le dénuement, rien ne manque à cette nouvelle crèche de l'enfant Jésus ; mais, quand aurons-nous le bonheur de voir à ses pieds des mages pieux déposer la précieuse offrande de leur charité ? Puissiez-vous être l'étoile bienfaisante qui leur montrera le chemin de nos chers petits Bethléem, et nous faire trouver, parmi tant d'âmes généreuses, la foi et le dévouement d'une sainte Hélène pour élever, non pas des temples superbes, mais deux modestes chapelles aux deux endroits mille fois heureux où Notre-Seigneur a daigné descendre et naître pour le salut de nos pauvres païens. On y prierait pour vous de bon cœur, et vous savez si la prière, inspirée par la reconnaissance, la prière surtout qui s'exhale des âmes que la grâce du baptême vient de purifier, d'embellir, de rendre à l'innocence, est un parfum agréable au bon Dieu ! Et puis, le divin Maître n'a-t-il pas dit aux cœurs généreux qui lui offrent le sacrifice de l'aumône : « J'étais pauvre et nu, vous m'avez recueilli, vous m'avez revêtu ; venez jouir du bonheur éternel. » Ne sont-ce pas les mêmes promesses que, du sein de la crèche, Notre-Seigneur semble répéter aux âmes qu'embrase le zèle de sa maison ? (mais nous avons tant à faire ici ! tant d'œuvres à soutenir ! tant de

besoins à secourir, etc.). Hélas ! qui plus que nous a le droit d'en gémir et de s'en plaindre ? qui paye le déshonneur du pays plus cher que les pauvres missionnaires ? Sans doute, les misères sont profondes, urgentes dans notre pauvre France ; cependant, à force d'y songer, ne finira-t-on point par oublier un peu les nôtres ? Oui, empêchons les uns de tomber à l'eau, mais tâchons aussi d'en retirer les autres : *Hæc oportuit facere et illa non omittere*. Il est bien de ne pas négliger le dedans, mais pas mal non plus de soigner le dehors. Enfin, puisqu'on nous traite un peu comme la Chananéenne, comme elle aussi, nous sommes résignés à recevoir avec reconnaissance toutes les miettes que l'on voudra bien nous faire parvenir. Comptez sur ma reconnaissance autant que je compte sur votre bonne volonté.

Veillez me croire, en l'amour de N.-S. et de Marie immaculée, mon bien cher frère, votre très humble et tout dévoué serviteur.

P. M. REYNAUD,

I. p. d. l. M.

PROVINCE DU

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Lettre de Mgr BRAY, vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional, à M. MAC NAMARA, supérieur du collège des Irlandais, à Paris.

Kiang-Si septentrional, le 12 février 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour toujours!

Depuis l'année 1871 vous avez reçu plusieurs lettres parties du Kiang-Si, mais vous n'en avez lu aucune signée de la main qui trace ces lignes. N'était le télégraphe qui vous aura transmis la triste nouvelle environ deux mois avant que vous puissiez lire cette lettre, vous seriez sans doute un peu étonné de voir l'écriture du vicaire apostolique du Kiang-Si, qui n'a jamais eu l'honneur de vous écrire, quoiqu'il vous connaisse depuis 1849.

Notre très cher défunt, M. Patrice Moloney, ayant été un de vos élèves chéris, j'ai pensé que vous auriez pour agréable que je vous trace une esquisse de la vie qu'il a menée en Chine; n'ayant que peu d'heures à donner à ce travail, je le ferai probablement trop vite pour votre cœur comme pour le mien.

M. Moloney arriva au *Kiang-Si* peu de jours avant Noël l'an 1871. A peine descendu du bateau à Kiou-Kiang, port sur le fleuve Bleu, où nous avons la procure provinciale, il m'écrivit à Kien-Tchang, où je me trouvais alors, à soixante lieues de Kiou-Kiang, une petite lettre dont je fus enchanté. J'ai trouvé hier dans ses papiers la réponse que je m'empressai de lui faire. Il ne tarda pas à venir me joindre au séminaire de la province, ni moi à découvrir une belle âme, un beau caractère dans le nouvel arrivé. Pieux, humble, affable presque à l'excès, tout en se livrant avec ardeur à l'étude si aride de la langue chinoise, il embauma pen-

dant quatre mois le séminaire du parfum de ses vertus. Au mois de juin suivant, après l'ordination de la Trinité, je l'amenaï avec moi dans un district de l'Ouest, où il ne tarda pas longtemps à se mettre au confessional et à catéchiser les enfants. Je dois dire pourtant que l'étude du chinois fut pour lui un rude travail. Il ne parvenait pas facilement à comprendre ni à être compris. Ce n'est qu'au bout de trois ans d'efforts qu'il put aller en mission tout seul.

Ajoutons cependant qu'une terrible maladie qu'il eut en 1872 lui fit perdre un temps considérable pour arriver à la connaissance pratique de cette bizarre langue que le vénérable Clet appelait indécrottable. Il eut à Lia-Kiang un terrible dérangement d'entrailles accompagné de fièvre, qui eût conduit au tombeau tout autre missionnaire d'un tempérament moins fort que le sien. Quand j'appris son état, je m'empressai de le faire venir à Kiou-Kiang, où j'étais rentré depuis quelque temps. Après un voyage fort pénible en barque, pendant les chaleurs de septembre, il nous arriva en octobre dans un état désespérant. Du moins quand je le vis, je ne pus retenir mes larmes, et je ne conçus aucun espoir de le sauver. Heureusement nous avions alors, comme nous avons toujours eu jusqu'à ce jour, sur la concession anglaise, un docteur écossais qui nous était très dévoué. Appelé tout de suite, il essaya de me rassurer ; mais je craignais tant de perdre ce cher confrère, que, voyant sa maigreur et son moral même un peu attaqué, je n'osais croire aux paroles du docteur. Cependant il lui donna les soins les plus assidus et les plus intelligents ; de sorte qu'en peu de jours M. Moloney entra en convalescence et enfin recouvra parfaitement son état normal tant au physique qu'au moral.

L'année suivante, il fut atteint de la même maladie ; mais, étant revenu assez tôt à Kiou-Kiang pour se mettre entre les mains du docteur, il souffrit beaucoup moins et fut plus vite rétabli.

C'est à la suite de ces deux maladies qu'il put aller en mission. Muni de quelques médecines préventives que lui procurait le docteur de Kiou-Kiang, il a pu se livrer pendant cinq ans à l'œuvre des missions aux pauvres gens des champs. Il y était comme dans son élément, il y travaillait avec un zèle et un succès per-

ordinaires. Pour tout vous dire à ce sujet, il me faudrait écrire un volume, et je n'en ai pas le loisir.

Il me fallait envoyer au midi de la province un confrère expérimenté qui pût faire face à des besoins tout particuliers, dont je ne parlerai pas ici. A Pâques 1875, mon conseil désigna à l'unanimité M. Moloney pour ce poste important, qui depuis est devenu un vicariat apostolique. Lors du partage de la province en deux vicariats, quelques personnes pensèrent que M. Moloney allait être mis à la tête du Kiang-Si méridional. Le choix de la sacrée Propagande, approuvé par le saint Père, étant tombé sur un autre missionnaire, je rappelai M. Moloney au Kiang-Si septentrional pour y remplacer le confrère qui venait d'être nommé provicaire apostolique au Midi. J'eus le bonheur de le voir arriver à Fou-Tcheou quelques jours avant la fête de saint Vincent. Il jouissait d'une parfaite santé ; mais hélas ! un mois plus tard il fut atteint d'une maladie alors très commune dans le pays. La dysenterie avait enlevé plusieurs personnes autour de nous ; et M. Moloney se trouvant plus attaqué que d'autres confrères de la maison, je le fis partir pour Kiou-Kiang, où il arriva après un long et pénible voyage, par suite d'un grand acte de charité qu'il fit pour aller prendre avec notre barque un autre confrère qui était gravement malade à San-Kiao. Ces deux confrères parvinrent enfin à Kiou-Kiang, et y trouvèrent un habile et zélé médecin dont Dieu se servit pour leur sauver la vie.

Pendant une année que M. Moloney passa à Kien-Tchang, il se ressentit parfois des suites de cette dysenterie, au point que je crus devoir le rappeler de Kiou-Kiang, pour qu'au besoin il pût vite aller se remettre entre les mains du docteur écossais. Par suite du départ d'un confrère pour le nord de la Chine, M. Moloney passa un an à Kiou-Kiang, où il s'est montré comme partout aimable, humble et zélé. Je l'ai trouvé en novembre dernier jouissant d'une parfaite santé et brûlant du désir de repartir pour ses chères missions. Combien de fois ne vint-il pas me voir dans ma chambre pour me dire : « *Ecce ego, mitte me.* Quand est-ce que je pourrai partir ? »

Enfin il me fit ses adieux (hélas ! ses derniers adieux) le jour de l'Immaculée Conception. Je l'avais envoyé dans le département

de Yao-Tcheou-Fou où nous avons un petit nombre de chrétiens assez tièdes, pour les échauffer un peu par le zèle de ce fervent missionnaire. A Noël, j'eus de ses nouvelles, et je lui écrivis une longue lettre qu'il ne reçut que sept jours avant sa mort, et que j'ai retrouvée après dans ses papiers. Moi-même je quittai Kiou-Kiang le 20 janvier pour me rendre au Kiang-Si où je n'arrivai que le 31 au soir — douze jours de voyage, pour franchir la distance de soixante lieues de France !

A peine arrivé, j'apprends de la bouche de notre vénérable M. Anot que je craignais fort de trouver gravement malade, sinon enterré (ayant appris à Kiou-Kiang, qu'il était pris d'une forte bronchite), mais qui fort heureusement jouissait d'une bonne santé; j'apprends, dis-je, que M. Moloney est peut-être déjà mort (il l'était en effet), que M. Bossu a couru l'administrer à quarante lieues de distance, par un temps si mauvais, et des routes si difficiles et si pénibles, qu'on a tout à craindre qu'il ne soit pas arrivé à temps, parce qu'il s'agit d'une maladie appelée en chinois *Ting tsang* (tumeur où presque tout le sang se porte — je n'en avais jamais entendu parler ni en Chine ni en Europe), qui ne tergiverse pas; on en meurt ou on en guérit en peu de jours. Si la tumeur est ailleurs qu'à la tête, on en guérit ordinairement; si elle est à la tête, surtout du côté gauche: c'en est fait, le patient doit mourir. Voilà ce que nous disaient les Chinois, en particulier un catéchumène qui affirmait avoir eu trois *ting-tsang* au pied droit. Nous ignorons la place qu'occupait le redoutable *ting-tsang* sur le corps de M. Moloney, car personne n'avait songé à interroger sur ce point celui qui avait porté cette triste nouvelle. On était allé au plus pressé — courir au secours du malade, plus pour l'âme que pour le corps.

Mon Dieu, quels mauvais huit jours j'ai passés !

Le 7 février, après avoir fini le *Maria mater gratiæ* de la prière du soir, je vois un homme qui se jette à mes pieds. C'est M. Bossu. Ému, je ne sais que dire: « Eh bien? — Eh bien, Monseigneur, le bon Dieu nous a demandé un grand sacrifice! — Il est mort! — Oui, le 22, après cinq jours de souffrances atroces... » Voici les renseignements recueillis sur les lieux par M. Bossu et par moi auprès du servent de messe accompagnant

M. Moloney dans ses missions, Koan Jo Wang, ancien élève de notre petit séminaire. Il quitta Kiou-Kiang le 8 décembre et arriva assez rapidement à Yao-Tcheou-Fou, où il fit la mission et eut la consolation de baptiser six adultes et d'enregistrer un bon nombre de nouveaux catéchumènes. Il se trouvait dans le Yu-Kau pour la fête de Noël. Après y avoir fait mission en deux endroits, il se rendit dans la ville de Yu-Kau où il ouvrit une mission. De là il alla à Kang-Pé dans le Koang-Sin, pour faire sa confession. C'était le 3 janvier. Hélas! ce fut la dernière fois qu'il s'approcha du tribunal de la pénitence. Revenu à Yu-Kau, il alla passer la fête des Rois dans une chrétienté peu éloignée où il baptisa encore trois adultes, et prêcha beaucoup aux païens. Il persuada quelques bacheliers militaires, qui avant son départ adorèrent Dieu pour la première fois. C'est là qu'un tout petit bouton à peine visible sur le nez, du côté gauche lui causa quelques douleurs à la tête et un frisson dans tout le corps. Malgré la fièvre, il partit à pied pour Yao-Tcheou à sept lieues de distance. En route il éprouva une si grande chaleur, qu'il ôta une partie de ses habits d'hiver. Il arriva le soir, 15 janvier, à la ville de Yao-Tcheou-Fou, et, le lendemain, fête du Saint-Nom-de-Jésus, il célébra la sainte messe à la chapelle et disposa tout afin de partir le soir pour King-Te-Tcheng. Les chrétiens le voyant souffrant voulaient le retenir; mais il voulut absolument partir, disant que ce n'était rien que ce petit bouton, et qu'il serait guéri en arrivant à King-Tcheng.

Il partit donc le 15 après midi pour sa future mission, mais hélas! le petit bouton grossit en barque; la figure, du côté gauche, s'enfla si fort que deux jours après, quand il arriva à King-Tchang, il ne voyait plus de l'œil gauche. La douleur et la chaleur allaient toujours en augmentant, les forces diminuaient. Son domestique dut l'aider de son bras pour aller de la barque à la chapelle, lui si fort, si ingambe deux jours auparavant. Arrivé à la chapelle, il se mit au lit et dut passer une fort mauvaise nuit, car le lendemain la joue droite était prise et le patient ne voyait plus. Il appela un médecin soi-disant habile qui, en voyant le malade, déclara qu'il s'agissait d'un *ting-tsang* et qu'il n'y avait plus moyen de sauver la vie du patient. On appela huit autres médecins qui firent la même déclaration.

Son servent de messe en pleurs se hâte d'écrire une lettre pour appeler un prêtre le plus voisin, qui était à plus de vingt lieues de distance et qui ne pouvait arriver, quelque diligence qu'il mit à venir, que dans six ou huit jours.

Le prêtre appelé, M. J.-B. Teng, était lui-même malade et ne put porter secours au moribond qui, du reste, décéda le quatrième jour après le départ du courrier, à quatre heures du matin. Ce courrier alla jusqu'à Tou-Tcheou où l'on s'empressa d'appeler M. Bossu qui était en mission, et de le faire vite partir pour King-Te-Tcheng où il n'arriva qu'après neuf jours de route.

Cependant notre très cher malade, pendant trois jours de cruelles souffrances, comprit très bien sa position et son état, montra une résignation admirable, produisit tous les actes de religion voulus en pareille circonstance : conformité à la volonté divine, contrition, invocations à Jésus, Marie, Joseph et saint Vincent, exhortation à son servent de messe. Même pendant le délire, il chanta ou essaya de chanter l'*Ave maris stella*, l'*Ave Joseph*, le *Confiteor*, etc. Le 21, à quatre heures du soir, les chrétiens se mirent à faire le chemin de la croix à son intention. Chose remarquable, depuis dix ans j'ai vu plusieurs de nos prêtres presque mourants, en ces circonstances, les chrétiens ont fait des prières pour leurs pères spirituels malades ; spécialement, ils ont chanté le chemin de la croix, et, chaque fois après le chemin de la croix chanté par les chrétiens, il y a du mieux chez le malade. Pendant qu'on priait, M. Moloney crut voir des fleurs blanches d'un côté de la chambre, et de l'autre côté des fleurs couleur rose ; au milieu, un beau petit enfant qui lui demandait quelles fleurs, des blanches ou des rouges il désirait avoir. « Je ne veux pas choisir, dit le mourant ; je veux celles que le bon Dieu voudra bien me donner. » Je ne cite ce fait que pour affirmer la disposition habituelle de ce cher confrère pour ce qui regardait l'obéissance et la conformité à la volonté de Dieu.

Dès ce moment, M. Moloney ne put plus prononcer une seule parole. Il avait besoin d'expectorer, mais il ne le pouvait. Son cher Jo-Han, sur le bras duquel il avait la tête appuyée, lui suggérait quelques invocations à Jésus, à Marie et à Joseph. Le malade faisait un effort, mais il ne pouvait rien articuler.

C'est dans ces dispositions qu'à quatre heures précises du matin, d'après le réveil du mourant, ce bon confrère rendit sa belle âme à son Créateur et à son Dieu, et mourut de la mort des justes, à la même heure que saint Vincent.

Par ce qui précède, mon cher confrère, vous pouvez comprendre la perte que notre mission vient de faire, d'une manière si brusque et si inattendue; vous comprendrez encore mieux ma douleur par ce que je vais ajouter :

M. Moloney, malgré les difficultés qu'il avait eues au commencement, était de tous les missionnaires européens du Kiang-Si celui qui parlait le mieux et le plus facilement la langue chinoise; celui qui connaissait le plus de caractères de cette langue. Il était encore jeune et fort et surtout rude au travail, toutefois sans imprudence.

Il avait un caractère un peu vif, mais tellement retenu par la vertu, qu'il était regardé par tout le monde comme très affable et très doux; aussi il était aimé de tout le monde partout où il a passé. Je n'ai pas connu de missionnaire plus aimé que lui et Mgr Daguin, d'heureuse et sainte mémoire. Tous les deux avaient le même défaut, le défaut de certains saints : ils étaient quelquefois un peu *trop bons*; aussi on ne le qualifiait guère qu'en ces termes : « le bon M. Moloney », comme on disait jadis : « le bon Mgr Daguin ! »

Il possédait à un degré peu ordinaire l'esprit de sa vocation à la congrégation et de son état de missionnaire. Comme preuve, je dirai qu'il était humble, partant très obéissant en tout, partout et pour tout; qu'il était mortifié, par conséquent très fidèle à son vœu de pauvreté. Quelle exactitude à demander les permissions, même par écrit pour éviter toute interprétation trop large en mission ! A l'observance exacte de l'obéissance et de la pauvreté, gardiennes de la chasteté, il joignait une grande prudence, une piété solide et tendre, une grande dévotion à la divine Eucharistie et à la très sainte Vierge, qui n'ont jamais permis le moindre soupçon au sujet du vice contraire à la belle vertu.

Fidèle à toutes nos saintes règles, il était des premiers à l'oraison, toujours dans une posture respectueuse. A moins qu'il ne fût malade, je l'ai vu rarement assis pendant ce saint exercice; je

l'ai rencontré souvent à **genoux** devant le Saint-Sacrement pour la récitation de son **bréviaire** qu'il n'avait pu réciter avec la communauté. En **résidence**, il était fidèle à une visite au Saint-Sacrement dans la soirée. Son action de grâces après la sainte messe était **servente** et jamais **abrégée**. Pour la confession, quand il le **pouvait**, je veux dire quand il avait un compagnon, il observait la règle à la lettre : *Bis aut saltem semel in hebdomada*. Quand je me suis trouvé avec lui, je ne pense pas qu'il ait jamais passé huit jours sans se confesser une fois et très souvent deux fois dans la semaine. Quant à sa communication, qu'il fût en résidence ou en mission, il y a toujours été fidèle, aussi bien dans ces dernières années que dans les commencements de son ministère. Souvent, il m'a remercié par lettres des avis que je lui avais donnés par écrit dans mes réponses, en me disant qu'il les avait lus et relus, preuve certaine qu'il travaillait sérieusement à son avancement dans la perfection. Effectivement, si la perfection consiste en actes de vertu souvent répétés, je puis assurer que M. Moloney était arrivé à un degré peu ordinaire, car je l'ai vu fréquemment, persévéramment faire des actes d'humilité, surtout des actes de charité très pénibles à la nature, qui l'ont rendu *dilectus Deo et hominibus*. Veuillez excuser ce griffonnage que j'ai fait *currente calamo* et que je n'ai pas le temps de recopier. Il est presque minuit et cette lettre doit partir demain matin.

Ne pouvant écrire en anglais et ne sachant pas d'ailleurs l'adresse des parents de M. Moloney, je vous prie de leur faire parvenir, avec la nouvelle de sa mort, quelques paroles consolantes d'après quelques-unes des idées que je viens de vous communiquer. Ils seront heureux d'apprendre que leur cher Patrice a été un saint missionnaire, plein de zèle et de charité, qui est mort les armes à la main, mort la plus désirable au dire de saint Vincent : *Moriatur anima mea morte justorum*.

Veuillez agréer l'hommage de mon profond respect et de l'entier dévouement avec lequel je suis *in Christo Jesu*, monsieur et très honoré confrère, votre tout dévoué et humble serviteur.

† GÉR. BRAY,

I. p. C. M.

Évêque de Légion, vic. ap. K.-S. sept.

PROVINCE DE MANILLE

Lettre de ma sœur VÉRA à M. FIAT, supérieur général.

Hôpital de Mayaguez (Antilles), 10 mars 1881.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE.

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

C'est pour moi une grande consolation de voir que vous nous recommandez d'une manière toute particulière à notre bienheureux Père saint Vincent, afin que nous puissions gagner beaucoup d'âmes à Dieu. Bien que notre hôpital soit petit, nous y voyons toutes sortes de misères. Nous avons eu le bonheur d'obtenir ces jours-ci la conversion d'un jeune luthérien par la médaille miraculeuse que nous lui avons donnée à son entrée. Après beaucoup de lutttes intérieures, comme il nous l'a dit depuis, il s'est laissé instruire, a été baptisé et il est mort dans les meilleurs sentiments, étant devenu un fervent serviteur de Marie Immaculée. M. le curé nous disait n'avoir jamais vu rien d'aussi beau que cette sincère conversion et sainte mort.

Il y a quatre ans, nous avons obtenu par le même moyen la conversion d'un jeune homme également protestant. Ce qui m'a le plus frappée dans ces conversions, c'est la joie qu'ils ont témoignée après leur baptême, tandis qu'avant on ne les voyait même pas sourire.

Beaucoup de nos malades qui craignaient la mort, non seulement demandaient d'eux-mêmes à se confesser dès que nous leur donnions la médaille, mais leurs sentiments d'entière résignation à l'approche de la mort, nous édifiaient.

Veillez agréer les respects de la petite famille, et nous envoyer votre paternelle bénédiction.

Sœur CARMEN VERA,

I. f. d. c. s. d. p. M.

PROVINCE DE

L'AMÉRIQUE CENTRALE

Lettre de ma sœur NOISETTE à la très honorée mère DERIEUX.

San-Salvador, 10 mars 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous à jamais!

Si l'on a recours à sa mère dans le moment de la souffrance pour lui faire partager ses peines, ne doit-on pas la dédommager quand l'occasion se présente, lui communiquant avec le même empressement les quelques consolations qu'il plaît à Dieu de semer çà et là dans le chemin de la vie? C'est dans ce but, ma Mère, que je viens aujourd'hui près de vous, trop heureuse de pouvoir vous apporter la bonne nouvelle que nous jouissons ici de la sympathie générale, mais surtout de celle de l'autorité supérieure.

Je voudrais pouvoir vous donner un aperçu des bontés et attentions de M. le Président du Salvador, Don Rafael Zaldivar et de son épouse à notre égard, mais je sens qu'il me sera difficile de vous dire tout en peu de mots, comme je le désirerais, afin de ne pas ajouter à vos nombreuses occupations par un trop long entretien; d'un autre côté, je ne doute pas que le sujet plaise à votre cœur de Mère.

Je tiens à vous mettre au courant de notre position dans la république du Salvador où je suis depuis le commencement du

gouvernement de Don Zaldivar, c'est-à-dire depuis sept ans environ. Dès le principe, M. le Président nous manifesta une confiance sans bornes. Nous n'avions alors qu'un hôpital que la guerre et les tremblements de terre avaient réduit dans un état qui faisait compassion : sans linge ni meubles, avec un personnel de sœurs excessivement restreint, toutes malades ou souffrantes par suite des mauvais jours qu'elles avaient traversés. Je vous assure, ma bonne Mère, qu'en présence de tant de nécessités, plus d'une fois je me prenais à pleurer à chaudes larmes. Cette épreuve ne fut pas de longue durée : M. Zaldivar étudia de près nos besoins afin d'apporter avec plus d'efficacité le remède à tant de maux et augmenta nos revenus en proportion des nécessités. De plus, M^{me} la Présidente, véritable ange de charité, entra dans tous les détails pour nous donner les moyens de soulager les pauvres.

Il était resté à l'hôpital plusieurs orphelines qui grandissaient au milieu des malades, ce qui ne laissait pas de nous inquiéter; il est vrai qu'elles fréquentaient une école externe tenue par nos sœurs dans une maison de louage. Je n'eus qu'à parler, et M. le Président fit toutes les démarches et sacrifices pour la fondation d'un hospice. Il loua d'abord une maison, puis une autre plus commode, et, enfin, il acheta celle que nous habitons. Avec l'autorisation de nos vénérés supérieurs, nous reçûmes des jeunes filles à titre de pensionnaires pour nous aider à soutenir l'orphelinat qui, chaque jour, prenait un nouvel accroissement. La pénurie de sœurs laissait l'œuvre en souffrance; le bon Dieu y pourvut. La sortie de nos sœurs du Mexique nous favorisa de dix sujets. Dès lors on fonda asile, ouvroir interne et externe, et de nouvelles écoles. La maison devenue trop petite pour le personnel, on congédia les pensionnaires, puis M. Zaldivar n'hésita pas à exproprier nos voisins pour l'agrandissement de l'hospice. Dans cette circonstance comme en tant d'autres, M^{me} la Présidente déploya une charité et une sagacité remarquables. Nous nous trouvâmes plus au large pendant environ un an, mais les œuvres augmentaient tellement que le gouvernement dut louer une maison en ville pour les classes externes.

Nous avions aussi dans l'établissement trois ou quatre petits

orphelins, héritage de l'hôpital : ils grandissaient et la bonne Présidente ne manquait pas de sollicitude pour leur avenir ; ces pauvres enfants, quoique en petit nombre, commençaient à nous gêner dans l'intérieur de la maison. Un coup de la Providence devait nous sortir de cet embarras : M^{me} la Présidente tomba malade et M. Zaldivar me dit : « Faites prier vos petits orphelins, et s'ils obtiennent de Dieu la guérison de mon épouse, je leur ferai construire une maison avec un premier étage (ce qui est de grand luxe ici) ; je payerai la moitié de l'édifice et je promets, au nom du gouvernement, l'autre partie. Ce qui fut dit fut fait ; tous les désirs et toutes les promesses s'accomplirent, et le 1^{er} du courant, nous célébrions l'inauguration de l'orphelinat de garçons. Toute la Chambre, Sénateurs et Députés, se rendirent à cette fête. Dans la plus belle salle de ladite maison, on avait improvisé un trône pour le Président, et une tribune pour un orateur distingué qui tenait à exprimer la reconnaissance de tout le pays, et particulièrement des membres de la commission de l'hospice, au généreux donateur du nouvel édifice ; puis un orphelin récita un petit discours qui arracha des larmes d'attendrissement à toute l'assemblée. M. le Président ne se contenta pas de payer la moitié de la construction ; son enthousiasme fut tel que lorsqu'il vit le travail commencé, il dit à MM. nos administrateurs : « Ce sera mon œuvre, personne ne m'aidera. » Il donna jusqu'aux moindres objets : les classes avec tout le matériel, le réfectoire, les dortoirs, tout fut pourvu du nécessaire. C'était chose admirable de voir M^{me} la Présidente et ses filles confectionnant elles-mêmes les draps, les oreillers, les taies d'oreillers, etc.

La fête de l'inauguration fut suivie de la distribution des prix et de l'exposition des travaux manuels. M^{lle} Zaldivar était à la caisse ; pour donner l'exemple, M. le Président acheta un ornement de moire blanche, brodé en or, de cent piastres (500 francs), et un général acheta une chape de 80 piastres.

Je vous donne ici, ma très honorée Mère, une faible idée de ce qu'est le Président et sa famille, pour nous pauvres Filles de la Charité. Il vous faudrait faire un tour dans notre humble hospice pour que vous pussiez juger de leur générosité. S'ils font

venir quelque chose d'Europe, il y a toujours une part pour l'hospice. S'ils vont à leurs propriétés, ils ne manquent pas de nous envoyer des chargements de légumes, de fruits, cherchant toujours à faire plaisir aux orphelines.

Je termine, ma très honorée Mère, je crains d'abuser de votre bonté; je n'avais qu'un but, celui de vous faire plaisir en vous montrant que le bon Dieu bénit nos petits travaux. Ne croyez pas, ma Mère, que je m'illusionne et me laisse enchanter par les attentions des grands; non! à Dieu en soit toute la gloire!

Recevez, ma très honorée Mère, l'hommage du plus profond respect avec lequel je me permets de vous embrasser, et de me dire dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, votre très obéissante fille,

Sœur NOISETTE,

I. f. d. l. c. s. d. p. M.

PROVINCE DU BRÉSIL

*Lettre de M. GAVROY, supérieur du grand séminaire
de Rio de Janeiro, à M. PÉMARTIN, secrétaire général.*

1^{er} juin 1882.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

C'est avec le plus grand plaisir que je réponds au désir que vous avez exprimé de recevoir quelques détails sur la retraite ecclésiastique, qui a eu lieu au mois de juillet dernier, à Rio de Janeiro. Les fruits en ont été si merveilleux, Notre-Seigneur Jésus a répandu des bénédictions si abondantes, que je me croirais coupable devant Dieu, si je laissais enseveli dans le silence un événement qui a dû réjouir les anges du Ciel, et attirer les complaisances de saint Vincent sur la belle mission que la Compagnie a à remplir au Brésil.

Depuis longtemps déjà, monsieur et très cher confrère, j'aurais eu la consolation de vous faire participer aux joies qui ont inondé le cœur des enfants de saint Vincent, témoins de telles merveilles de la grâce de Notre-Seigneur, si une maladie longue et douloureuse, à laquelle je n'ai échappé que par une intervention toute particulière de l'Immaculée Vierge de Lourdes, n'était venue me réduire à un état de prostration et d'inaction complète. Aujourd'hui, grâces à Dieu et à Marie Immaculée, je suis à même de répondre à vos désirs; je vais tâcher de le faire, tout en avouant que ce que je pourrai dire ne sera qu'une faible image de ce que mes yeux ont vu, mes oreilles entendu et mon cœur goûté, pendant ces quelques jours, où la Vérité s'élevant de la terre a rencontré la Justice qui regardait du haut du Ciel

et où la Miséricorde et la Paix se sont pressées dans les étreintes d'un mutuel embrassement.

Pour comprendre l'importance des retraites ecclésiastiques au Brésil, et particulièrement de celle qui a eu lieu au mois de juillet, au grand séminaire de Rio de Janeiro, il faut reprendre les choses de plus haut.

Quand Mgr D. Pedro Maria de Lacerda vint prendre possession de son diocèse, en 1869, il y trouva un clergé qui, en général, était loin de comprendre la grandeur du ministère sacré dont il était revêtu : bien des désordres apparaissaient çà et là ; le cœur du nouveau Pasteur, manifestement suscité de Dieu pour remédier à des maux en apparence irrémédiables, en était navré et pour ainsi dire effrayé. Une réforme était évidemment nécessaire ; mais que faire ? comment s'y prendre ? par où commencer pour pouvoir se promettre des résultats en rapport avec les nécessités présentes, des résultats solides et durables ? C'était là une question grosse de difficultés, dont la solution pratique était capable d'effrayer la volonté la plus ferme et la plus énergique. Monseigneur cependant ne recula pas, il attaqua le mal dans sa source, et porta d'abord toutes ses pensées sur la réforme de son séminaire.

A peine arrivé à Rio, ou plutôt avant même son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, il remercia MM. les professeurs qui en avaient la direction, congédia la plupart des élèves, n'en réservant qu'un petit nombre chez lesquels on remarquait des signes plus évidents de vocation, et fit appel aux enfants de saint Vincent pour prendre la direction du séminaire, remis sur un nouveau pied. M. Sîpolis, ayant avec lui M. Verschuren et M. Trecco, furent désignés pour cette œuvre : ceci se passait en 1869.

Le séminaire, mis sur le pied des séminaires d'Europe, avec les petites modifications exigées par les circonstances, commença à fonctionner ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir et à se convaincre que ce moyen, quoique excellent en lui-même et propre à assurer l'avenir de la nouvelle génération sacerdotale dans le diocèse, ne promettait cependant que des fruits rares et tardifs : les vocations en effet manquaient, elles ont toujours manqué depuis, car c'est à peine si, en treize ans, on a pu ordonner une

vingtaine de prêtres ! C'était cependant une difficulté vaincue, mais il en restait d'autres.

L'acte de vigueur épiscopale qui avait signalé les débuts de Mgr Lacerda avait fait du bruit ; plusieurs prêtres, suspectant la droiture des intentions de leur évêque, se tenaient à l'écart, et, naturellement, les enfants de saint Vincent, de nationalité étrangère, étaient devenus l'objet - sinon de l'animadversion, au moins de l'indifférence du grand nombre ; c'est ce que ces messieurs, par la bouche de l'un des plus autorisés d'entre eux, ont reconnu et publiquement avoué dans une circonstance solennelle, où, se laissant emporter par les élans de l'enthousiasme le plus expansif, à la fin d'une retraite, confessèrent et reconnurent, qu'en nous ils n'avaient jamais eu que des amis sincères et des frères dévoués, au lieu d'espions de l'évêque, comme ils se le figuraient. Mais n'anticipons pas.

Dans de telles circonstances, monsieur et très cher confrère, vous comprenez combien la position était délicate et difficile : l'ancien clergé, le clergé déjà formé, échappait à l'action bienfaisante de son évêque, la confiance mutuelle n'existait pas ; les missionnaires de leur côté, n'étant en rapport qu'avec un petit nombre de prêtres, voyaient leur influence paralysée et circonscrite, pour ainsi dire, dans les limites du séminaire. C'était à ce mal qu'il fallait remédier ; il fallait rapprocher les brebis de leur pasteur, les enfants de leur père ; il fallait faire comprendre à ce clergé, d'ailleurs si digne d'intérêt, que les missionnaires n'ont pas d'autre patrie que le monde entier, qu'ils n'ont pas d'autre but, en cherchant les plages lointaines, que de se dévouer au service de l'Église, et qu'ils donneraient volontiers leur vie pour que leurs frères dans le sacerdoce fussent tous des ministres selon le cœur de Dieu.

Il n'y avait, pour obtenir ce résultat, qu'un seul moyen, un moyen unique qui pût faire disparaître des malentendus si préjudiciables à tous les points de vue. Ce moyen était la retraite pastorale, comme elle se fait dans tous les diocèses de l'ancien monde. La retraite pastorale !... mais ce nom et plus encore la chose était inconnue au Brésil... Comment l'introduire à Rio ? comment surtout y engager ou y contraindre le clergé dans les

dispositions où il se trouvait ? C'était là le rêve de Mgr Lacerda, c'était l'objet de ses vœux les plus ardents ; sans cesse il gémissait aux pieds de l'auteur de tout bien, de celui de qui descend tout don parfait.

Mais de quoi n'est pas capable un évêque, quand il sent brûler en lui le zèle de la maison de Dieu, quand en face d'une multitude d'obstacles, en apparence insurmontables, qui s'opposent à lui, il entrevoit une seule chance de succès ! il s'arrête, il médite, il combine, il prie ; soudain un rayon divin semble illuminer ses regards, un gémissement surhumain, s'échappant de son cœur, va jusqu'au cœur de Celui qui *de lapidibus istis suscitare potest filios Abrahamæ*, puis il met la main à l'œuvre. C'est ce qu'a fait Mgr l'évêque de Rio.

Le clergé du diocèse est composé de prêtres appartenant à diverses nations. Il y a d'abord les prêtres brésiliens formés au séminaire de Saint-Joseph, et c'est le plus grand nombre ; la plupart des autres sont italiens ou portugais. Mgr de Rio, pour des raisons très sages, et par une conduite basée sur les fondements les plus solides, ne donne à ses prêtres que des pouvoirs restreints et limités aux termes d'une année, pour l'ordinaire ; l'année révolue, il les oblige à faire une nouvelle pétition, faute de quoi il ne leur est plus permis d'exercer aucune fonction de leur ministère, pas même de dire la sainte messe. C'est à cette planche de salut que s'attacha l'évêque pour introduire dans son diocèse les retraites pastorales ; il s'y attacha avec cette ténacité de volonté que tout le monde lui reconnaît : il triompha.

Dès l'année 1878, sa Grandeur se montra inexorable envers les prêtres qui demandaient la rénovation de leurs pouvoirs ; les étrangers surtout recevaient invariablement cette réponse : « Allez au séminaire, faites les exercices spirituels pendant huit jours consécutifs, vous subirez ensuite un examen sur les cérémonies de la messe, le bréviaire et le théologie morale, puis vous revieurez. » C'est en conséquence de cette ligne de conduite que cent ou cent vingt prêtres environ, pendant les années 1878 et 1879, se présentèrent successivement au séminaire pour faire leur retraite.

C'était déjà un résultat, mais un résultat bien minime, peu

proportionné aux immenses besoins du clergé, sujet du reste à beaucoup d'inconvénients. Les prêtres, en effet, entrant en retraite pour ainsi dire de vive force, s'y trouvaient dans des conditions peu favorables au but que l'on se proposait : ils n'entendaient pas prêcher, ils étaient seuls, la plupart n'avaient jamais fait ces exercices, ils n'avaient pas devant les yeux les exemples de ferveur de leurs confrères qui, dans les réunions annuelles du clergé en corps, produisent des effets merveilleux, de sorte que huit jours entiers passés dans la solitude et le silence, seuls à seuls entre les quatre murailles d'une étroite cellule, leur paraissait et était véritablement pour eux une sorte de prison, dont le plus grand nombre sortaient à peu près comme ils y étaient entrés, maugréant de n'avoir pu s'y soustraire et bénissant le jour de leur délivrance.

A cet inconvénient, évidemment capital, s'en ajoutait un autre, capable d'effrayer les tempéraments les plus flegmatiques. Qu'ai-je fait, se demandaient les uns, pour que mon évêque me traite de la sorte? Ah! bon, disait-on ailleurs, en voyant un prêtre entrer au séminaire, en voilà encore un qui va accomplir sa pénitence; l'opinion publique s'en mêlait, au point que j'ai eu plusieurs fois à donner des explications sur les intentions de Monseigneur, à des personnes du monde qui venaient me demander en grâce d'intercéder auprès de sa Grandeur, en faveur de tel ou tel prêtre dont on me faisait l'éloge le plus pompeux, et, il faut le dire, le plus exagéré. Une certaine panique gagnait ainsi peu à peu une partie du clergé, dont les murmures n'étaient déjà plus un mystère. Les prêtres les mieux intentionnés, de leur côté, se demandaient : Pourquoi donc sa Grandeur ne prend-elle pas une autre mesure? outre que les exercices spirituels, ainsi pratiqués, ne donnent aucun résultat, ils deviennent odieux en nous exposant à la risée d'un peuple grossier et ignorant; ne serait-il pas plus à propos de nous inviter et de nous réunir en corps, comme cela se pratique en Europe? Ainsi, du moins, nous recueillerons les fruits des exercices, sans en souffrir les inconvénients actuels. Telle était la situation au mois de décembre 1879.

Entre temps la fête de Noël approchait. Aux Quatre-Temps

qui la précèdent, devait avoir lieu l'ordination de nos séminaristes. Monseigneur, jugeant les circonstances favorables, profita de cette occasion pour tenter un premier coup d'essai. Quelques jours avant la retraite préparatoire à cette cérémonie si touchante, il fit appel aux prêtres de bonne volonté, invitant ceux qui voudraient y prendre part à se rendre au séminaire, pour commencer les exercices avec les séminaristes. Sa joie fut grande, oui, bien grande; son cœur d'évêque tressaillit d'allégresse en apprenant que plus de vingt prêtres avaient répondu à son appel; il n'en attendait pas autant. Mais qu'allait-il arriver? tout le monde était dans l'anxiété.

Les exercices étaient dirigés par notre vénérable et tant regretté visiteur, M. Verchueren, ce qui était une grande garantie de succès. Par sa modestie, par sa douceur, ses procédés simples et pleins de bonté, surtout par les ferventes prières qu'il fit monter vers le ciel, il gagna si bien le cœur des retraitants, il attira de si puissantes bénédictions sur les exercices, que le triomphe fut complet. C'était vraiment un spectacle touchant de voir ces prêtres, naguère encore tout à fait opposés à la retraite, transformés en quelques instants et devenus fervents comme de simples séminaristes: un silence parfait régnait dans la maison, le bréviaire se récitait en commun; les instructions étaient suivies avec la plus bienveillante et la plus religieuse attention: tous les exercices, en un mot, se faisaient avec la plus exacte régularité. On voyait, pour ainsi dire, de ses yeux, l'action de la grâce travaillant intérieurement ces cœurs peu habitués à de semblables émotions. Ah! monsieur et très cher confrère, que de larmes ont coulé pendant ces jours bénis, devenus le point de départ d'une ère nouvelle de régénération pour le clergé brésilien; que de soupirs, que de signes visibles de la plus vive componction! Non jamais, je n'oublierai surtout le jour de la clôture, qui coïncidait avec celui de l'ordination. Les retraitants ne pouvaient plus contenir la joie dont leurs cœurs étaient inondés. Avant le salut du Saint-Sacrement qui devait terminer la série des exercices, ils se réunirent et prirent tous, spontanément, l'engagement solennel de revenir tous les ans puiser aux mêmes sources les eaux des mêmes grâces et des mêmes consolations. *Le Te Deum* se chanta avec un entrain et une dévotion extraordinaires; le salut terminé, en sortant de la

chapelle, ils se jetèrent dans les bras les uns des autres, pleurant, sanglotant, bénissant Dieu et leur évêque de leur avoir procuré un tel bienfait. Plusieurs ne pouvant se résoudre à quitter le séminaire demandèrent en grâce qu'on voulût bien leur permettre de rester jusqu'au lendemain, ce qui leur fut accordé.

Mais enfin il fallut partir : ce fut un renouvellement des scènes de la veille ; ces bons prêtres se jetant dans nos bras nous quittèrent en pleurant ; ils ne savaient comment nous témoigner leur affection et leur reconnaissance. Et nous, dans le fond de notre cœur, nous bénissions Dieu de nous avoir rendus témoins d'un spectacle si consolant, et nous redisions intérieurement les paroles du prophète : *Non nobis Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam.*

Ainsi se passa cette première retraite, consolante au possible, non seulement pour les fruits de grâces et de bénédictions qu'elle produisit en elle-même, mais aussi et surtout parce qu'elle fut comme le prélude et le point de départ de plusieurs autres qui devaient se donner dans la suite. Elle eut en outre le double et inappréciable avantage de rapprocher le clergé de son pasteur, et de dissiper les préjugés qui mettaient comme un mur de séparation entre les prêtres du diocèse et les missionnaires.

C'était un succès. Mgr Lacerda n'était pas homme à laisser s'étioler cette belle fleur qui venait de s'épanouir au milieu du jardin de l'église confiée à sa sollicitude ; le parfum en fut d'ailleurs si doux, qu'il gagna de proche en proche avec une rapidité étonnante, avec un attrait si puissant, que bientôt surgirent de toute part des signes manifestes de son influence bienfaisante. On parlait de la retraite ; ceux qui y avaient assisté ne tarissaient pas en éloges, ceux qui ne la connaissaient que de nom, poussés autant et plus peut-être par la curiosité que par le désir d'en profiter, voulaient en faire l'expérience ; bref, la grâce de Dieu aidant, le terrain paraissait préparé pour un nouvel essai.

Monseigneur voulant profiter de ces heureuses dispositions, pour faire le bien sur une plus grande échelle, attendit, pour annoncer une retraite générale, que les chaleurs fussent un peu diminuées. Il profita de la présence de M. Bareil, revenu depuis peu de sa campagne de missions, pour ouvrir les exercices. On ne pouvait

faire un plus heureux choix, ce confrère étant connu pour sa facilité à parler la langue portugaise et pour les autres talents qui lui ont été départis par la Providence. Comme la première fois, sa Grandeur fit appel aux prêtres de bonne volonté, donna ordre de préparer au séminaire tout ce qui était nécessaire pour un grand nombre de retraits, et attendit avec confiance le moment de la Providence.

Tout était prêt : plus de cinquante lits et meubles accessoires, le tout au compte de Sa Grandeur, qui supporte à ses frais tout le poids des exercices, sans exiger de ses prêtres la moindre rétribution, avaient été préparés; une semaine à peine nous séparait du jour fixé pour la retraite, quand un incident, en apparence très regrettable, mais qui en définitive tourna au plus grand bien, vint traverser et rendre problématique la réussite du plan combiné. Monseigneur tomba malade et ordre lui fut donné par son médecin de quitter au plus tôt sa ville épiscopale, pour aller chercher, sur les hauteurs de Pétropolis, un climat plus tempéré, nécessaire au rétablissement de sa santé. Quel coup pour Sa Grandeur ! va-t-elle contremander la retraite ? va-t-elle se priver de la consolation de se trouver au milieu de son clergé dans des circonstances si solennelles, et va-t-elle priver ses prêtres eux-mêmes des encouragements et des conseils de leur pasteur ? Que faire ? quel parti prendre ? Ici encore le zélé prélat se montra à la hauteur de la situation et sut trouver le moyen de remédier avantageusement à cet inconvénient. Le lendemain de son départ, parut dans le journal catholique de Rio un avis conçu à peu près en ces termes : « Pour cause d'empêchement imprévu, la retraite générale n'aura pas lieu au jour qui avait été fixé : elle est remise à plus tard ; toutefois les prêtres qui se disposaient à s'y rendre peuvent profiter de celle qui va se donner aux élèves du séminaire, à l'occasion de la rentrée des classes (commencement de mars) : on annoncera ultérieurement le jour de la retraite générale. »

En conséquence de cette résolution épiscopale, il ne se présente qu'une trentaine de prêtres aux exercices. Mais ici encore, monsieur et très cher confrère, que de consolations pour le cœur des missionnaires, que de joie et de bonheur pour le digne pasteur du diocèse de Rio ! Ce fut le renouvellement des scènes de la première

retraite : même ferveur, même exactitude, même zèle pour profiter de l'abondance des grâces qui tombaient du ciel. Je n'eus pas le bonheur d'assister à celle-ci, pas plus qu'à la suivante qui eut lieu quelques jours après, étant occupé, en ce moment, à confesser et à administrer les malades de fièvre jaune qui remplissaient l'hôpital de nos sœurs de la santé ; mais nos confrères m'ont conté, le cœur débordant de reconnaissance envers Dieu, les merveilles dont ils avaient été témoins.

Un fait particulier vous montrera la ferveur dont étaient animés ces bons prêtres, devenus désormais nos amis les plus sincères. Le chanoine N..., appartenant à un autre diocèse, mais bien connu à Rio par ses belles qualités morales et intellectuelles, par sa vie régulière, ses talents oratoires et son zèle apostolique, se trouvait au nombre des retraits : durant les exercices il s'était fait remarquer par sa ponctualité, son silence, par l'air de recueillement et de componction qui reluisait en toute sa personne. Le dernier jour tandis que M. Bareil achevait d'adresser à ses auditeurs les paroles d'adieu avant de prendre congé d'eux, ce digne chanoine, ne pouvant dominer les sentiments qui débordaient de son âme, prit la parole. Dans une improvisation aussi simple que touchante, il épancha son âme tout entière, il fit comme une sorte de confession publique des misères de sa vie ; il déclara qu'il n'était pas ce qu'on pensait de lui, qu'on le regardait comme un bon prêtre, mais qu'il n'était pas digne de porter l'étole dont il était revêtu, qu'en conséquence il demandait pardon à tous ses confrères de tous les scandales qu'il avait donnés et les suppliait de vouloir bien prier pour lui.

Il n'avait pas fini de parler que tout le monde tombait à genoux en pleurant : tous se relevèrent bientôt, et ce spectacle si touchant se termina dans les étreintes de l'embrassement le plus cordial, ou plutôt il alla se continuer à la chapelle, aux pieds du divin Sauveur qui, sans doute, du fond de son tabernacle, tandis que les voûtes sacrées résonnaient des chants de l'action de grâce, redisait devant les anges témoins de si grandes merveilles les paroles qu'il dit autrefois à ses apôtres en leur apparaissant le jour de sa résurrection : « La paix soit avec vous ! »

Cependant Monseigneur était rentré dans sa ville épiscopale.

On devine aisément la joie que ressentit son cœur au récit de ce qui venait de se passer. Le triomphe était complet : les retraites ecclésiastiques, naguère encore objet de défiance et de récriminations, étaient devenues, par le fait, l'objet des desirs les plus ardents du reste du clergé : pas un prêtre à Rio qui ne voulût faire par lui-même l'expérience d'exercices dont on lui racontait tant de merveilles. C'est ce qui détermina Monseigneur à annoncer presque aussitôt une troisième retraite, et celle-là devait être générale : cinquante-deux prêtres répondirent aussitôt à ses desirs. Comme les deux autres, elle eut un plein succès. Je renonce, monsieur et très cher confrère, à vous décrire ce qui se passa pendant ces jours de grâces, où le clergé de Rio, réuni autour de son pasteur, donna les marques les plus évidentes de sa foi et de ses bonnes dispositions. On peut dire que cette retraite, s'ajoutant aux deux précédentes, fut comme le sceau de l'établissement définitif de ce grand moyen de régénération et de salut dans le diocèse de Rio. Je ne puis cependant m'empêcher de rapporter un fait dont le retentissement produisit les meilleurs effets, et qui contribua singulièrement à opérer un rapprochement parfait entre le clergé et son évêque, entre les enfants de saint Vincent et les prêtres du diocèse. On finissait le sermon de clôture, Monseigneur était présent : un prêtre des plus distingués du diocèse, ancien député à l'Assemblée législative, ancien curé d'une des plus importantes paroisses de la capitale, se leva et prit la parole. Il avait eu autrefois avec son évêque des démêlés assez retentissants ; il voulut profiter de la circonstance présente pour accomplir un devoir en même temps que décharger son cœur. Lui aussi fit une sorte de confession publique, non pas seulement en son nom, mais aussi au nom de tout le clergé. Il reconnut que la froideur et l'éloignement, qui avaient jusqu'alors existé entre le clergé et son pasteur, n'avaient pas d'autre base que l'ignorance et le malentendu : « Un voile épais, dit-il, cachait à nos yeux les intentions bienveillantes de notre pontife ; le palais épiscopal nous apparaissait comme une citadelle d'où nous ne pouvions attendre que l'absolu et l'arbitraire, ces prêtres qui nous entourent, ah ! nous ne voyions en eux que des êtres dangereux, des espions de l'évêque dont il fallait nous défier. Et cependant, ô sainte

retraite ! tu nous as ouvert les yeux, tu as déchiré tous les voiles ! ces prêtres, ils viennent de nous le prouver, ce sont nos frères, nos amis les plus dévoués ; cet évêque, c'est notre père et le plus tendre des pères qui, en toutes circonstances peut, dorénavant, compter sur le dévouement et la fidélité de ses enfants. Oui, père, pardonnez à vos enfants qui vous le demandent à genoux ! » Jugez, monsieur et très cher confrère, de l'effet qui produisit un tel spectacle ; c'est une scène impossible à décrire, tout le monde pleurait, sanglotait. Monseigneur tout ému, mêlant ses larmes à celles de ses fils, ne put prononcer que ces sublimes paroles : « Mes enfants, je n'ai rien à vous pardonner ; mais ma bénédiction, oh ! oui, je vous la donne de tout cœur !... »

Ainsi se passa cette troisième retraite, qui fut comme la garantie des heureux résultats que l'on pouvait espérer pour l'avenir, comme le point de départ d'un mouvement de régénération et de ferveur dont les heureux effets ne tardèrent pas à se manifester dans le peuple. A partir de cette époque, en effet, on remarque dans la ville de Rio un certain mouvement religieux inconnu auparavant : les églises sont plus fréquentées, on s'y tient mieux ; les confessionnaux, jadis couverts de poussière, commencent à être de nouveau les confidents et les témoins des larmes du repentir ; la table de communion n'est plus aussi déserte : c'est que le clergé, retrempe au feu vif des vérités éternelles, s'est pénétré davantage de la grandeur et de l'importance de sa mission, et, a beaucoup plus qu'auparavant, prêché de parole et d'exemple.

Ce fut quatre mois après cette retraite, que nous eûmes la douleur de perdre celui qui en avait été l'âme et comme le maître ressort. M. Verschueren qui avait su, par l'ascendant de ses vertus, se concilier l'estime et l'affection de tous, nous était presque subitement enlevé au mois d'août suivant, laissant derrière lui un vide bien difficile à remplir. Sans doute, du haut du ciel où nous aimons à nous le représenter, il intercède pour les héritiers de ses travaux et pour ce clergé brésilien auquel il avait voué tant d'affection ; mais, hélas ! nous pleurons sa perte et nous la ressentirons longtemps encore. J'aime à le croire, c'est à ses supplications devant le trône de l'Éternel, que nous devons en partie les heureux ou plutôt les merveilleux résultats de la retraite qui

fut donnée au mois de juillet de l'année dernière, onze mois jour pour jour après sa mort ; c'est ce dont il me reste à vous entretenir.

Après les événements si consolants que l'on avait vus se dérouler dans le courant de l'année 1880, on pouvait prévoir ce que nous réservait l'année 1881 : aussi ne fut-on pas trompé. Monseigneur, toujours plein de sollicitude pour son clergé, voulut que la retraite fût fixée au mois de juillet, parce que cette époque est plus favorable sous le rapport de la température et de l'hygiène : c'est qu'en effet, les saisons, au Brésil, étant pour ainsi dire à l'inverse de celles d'Europe, on ne pourrait guère la mettre à un autre temps, sans s'exposer à l'inconvénient des grandes chaleurs ou à celui des maladies épidémiques, qui font périodiquement tant de ravages sur les côtes du Brésil.

Pour donner aux prêtres qui ont charge d'âmes et à ceux qui desservent des paroisses éloignées de la capitale la faculté et le temps de pouvoir répondre à son appel, il publia, un mois d'avance, sa lettre de convocation, recommandant à ceux qui désireraient prendre part aux exercices, de vouloir bien envoyer leurs noms au supérieur du Séminaire. Cette précaution était d'ailleurs nécessaire pour que l'on pût se mettre en état de recevoir tous les prêtres qui se présenteraient. On en espérait beaucoup, mais les demandes dépassèrent toutes les prévisions ; elles furent si nombreuses, que Monseigneur lui-même en fut presque effrayé, et réduit à se demander où il trouverait des ressources suffisantes pour faire face à tant de dépenses : Cent vingt prêtres avaient envoyé leurs noms, et les dépenses à faire pour cette retraite, jointes à celles déjà faites pour les précédentes, ne s'élevaient à rien moins qu'à la somme de vingt-cinq mille francs, le tout au compte de l'évêque. Néanmoins sa Grandeur ne recula pas : des difficultés plus grandes avaient été surmontées, et les trésors de la Providence sont toujours ouverts à ceux qui savent mettre en elle toute leur confiance.

Quand le jour de la retraite fut venu, cent vingt lits étaient à la disposition des retraitants. Figurez-vous, monsieur et très cher confrère, ce que devait être le séminaire au moment où, le 10 juillet dans l'après-midi, il fallut indiquer à cent quinze pré-

tres leurs chambres ou le dortoir qui leur était assigné; que d'allées, de venues, que de difficultés pour contenter tout ce monde! car il faut le dire, le plus grand nombre arrivait pour la première fois, et, jamais de leur vie, ces messieurs n'avaient assisté aux exercices de la retraite; mais, grâce à Dieu, on y mit tant de bonne volonté, qu'à cinq heures tout le monde était prêt, et Monseigneur pouvait faire le sermon d'ouverture.

De même que pour les deux retraites précédentes, ce fut M. Ba-reil qui fit les frais de la prédication; il prêcha avec un zèle et une ardeur à la hauteur de la grande mission qui lui était confiée. On peut dire qu'il est impossible d'exposer les vérités saintes, les devoirs du sacerdoce avec plus de force et d'onction que ne l'a fait notre confrère, et, cependant, grâce à Dieu, sa franchise, parfois accablante, ne rencontra jamais que des esprits sincères et des cœurs bien disposés.

Dès le premier jour, tous ces messieurs se sentirent comme électrisés, comme investis des influences puissantes de la grâce d'en haut; on aurait dit qu'une vertu céleste planait au-dessus de cette vénérable assemblée: un mot, une observation, une recommandation quelconque était toujours accueillie avec la plus grande bienveillance et une parfaite soumission. La ferveur était si grande, que l'on s'était spontanément interdit toute communication avec l'extérieur, hors le cas d'une vraie nécessité; même dans ce cas, j'ai vu de vénérables vieillards venir demander la permission comme le plus humble séminariste. Ce qui touchait surtout, c'était l'air de componction et de recueillement qui apparaissait sur tous les visages, le silence, la fidélité et la ponctualité à tous les exercices, la dévotion avec laquelle on récitait l'office divin en commun. Ce dernier point est d'autant plus digne d'être remarqué, que parmi ces messieurs il y en avait un certain nombre qui n'avaient guère ouvert le bréviaire depuis leur ordination et ne savaient par où commencer; mais la patience, la bonté, la condescendance de Monseigneur, qui remplissait lui-même l'office d'hebdomadier, parvint en peu de jours à remédier à cette grande nécessité, de telle sorte que les derniers jours de la retraite on aurait cru assister à la psalmodie du chœur le mieux exercé et le plus fervent d'une communauté religieuse.

Je renonce, monsieur et très cher confrère, à vous raconter tous les détails de cette mémorable retraite, qui nous rappelait si bien ce que nous lisons dans les conférences de notre saint Fondateur, au sujet de celles qui se faisaient à l'origine de la Compagnie : ce serait abuser par trop de votre patience et dépasser les limites que je me suis prescrites. Je ne puis cependant me taire tout à fait, car il est bon que l'on connaisse les merveilles de la grâce de Dieu opérées sur cette terre lointaine, combien sont grandes et importantes les œuvres que le bon Dieu a confiées aux enfants de saint Vincent, et combien est digne d'intérêt cette belle mission du Brésil, appelée à concourir si efficacement au renouvellement de la foi et de la religion dans ce pays.

Il y avait à la retraite, entre plusieurs autres passablement arriérés, deux prêtres dont Monseigneur avait eu le plus légitime sujet de se plaindre, il avait même dû employer les rigueurs canoniques à leur endroit. L'un était interdit depuis trois ou quatre ans, et l'autre, qui avait été la cause occasionnelle de la guerre acharnée faite par la franc-maçonnerie à l'évêque de Rio, s'était retiré complètement du ministère depuis une dizaine d'années. Ces deux brebis égarées étaient présentes et voulaient rentrer au bercail. Monseigneur, dont le cœur débordait de joie et de bonheur, voulant enlacer de plus en plus dans les bras de sa charité apostolique ces pauvres dévoyés, résolut, pour encourager leurs pas encore chancelants et gagner complètement leur cœur, de leur donner une marque toute particulière de bienveillance : il les fit venir en sa présence, leur parla avec tendresse, et, dès le second jour, les invita à l'assister à l'autel pendant la messe de communauté. Ce fut comme le coup de grâce : ils n'attendaient que des reproches, et les voilà traités comme le prodigue de l'Évangile qui ne reçoit, au lieu de récriminations, que les tendres caresses de son père; aussi fondirent-ils en larmes tout le temps que dura le très saint sacrifice. Le prêtre maçon, du reste, avait déjà un droit tout spécial à la tendresse de son Pasteur, car, réduit à l'extrémité quelques mois auparavant par suite d'une maladie grave, il avait abjuré publiquement la maçonnerie et s'était réconcilié avec l'Église; et, comme les maçons jetaient feu et flammes, prétendant que cette abjuration lui avait été arrachée à l'heure

de la mort, quand il n'avait plus conscience de ses actes, il avait eu soin, revenu en santé, de protester publiquement par la voix des journaux, qu'il avait agi en pleine liberté, exposant ensuite les motifs de sa conversion et reconnaissant humblement le tort qu'il avait eu de s'insurger contre son supérieur légitime. Mais il ne s'en tint pas là, sa ferveur fut telle qu'il sentit le besoin d'élever la réparation à la hauteur du scandale.

Dans le courant de la retraite, il nous fit assister à une de ces scènes qui s'impriment dans l'âme avec des caractères tels qu'on ne peut jamais en perdre le souvenir, et qu'on se rappelle toujours avec bonheur et attendrissement.

On en était à la veille de la clôture de la retraite, M. A. M. s'était confessé dans la soirée. On entra tranquillement au réfectoire pour prendre le repas du soir, Monseigneur s'y trouvait. On était sur le point de dire le *Benedicite*, quand soudain, M. A. M. prend la parole : « Messieurs, dit-il, d'une voix émue mais vibrante, je sens le besoin d'accomplir un devoir avant de nous mettre à table... Vous savez tous quelle a été ma vie... J'ai marché dans une mauvaise voie, je n'ai écouté ni les enseignements de l'Église, ni les paternelles remontrances de mon pasteur, mon orgueil m'a perdu!... Ah! oui, je le confesse, j'ai été bien coupable, mais aussi j'ai été bien malheureux, car je n'avais pas perdu la foi, j'ai souffert, oui, j'ai souffert beaucoup. Mes remords étaient d'autant plus intolérables, que je me voyais loué par des gens que je méprisais souverainement, tandis que la partie saine de mes confrères et les gens de bien s'éloignaient de moi. Mais, mille actions de grâce soient rendues au Dieu de miséricorde qui m'a ouvert les yeux! Le jour s'est fait dans mon âme, j'ai secoué mes chaînes, la vie m'a été rendue... A tous mes confrères, ici présents, je demande pardon des scandales que je leur ai donnés, et à mon Évêque, à mon père, je demande de pardonner à un fils repentant. » Ce disant, il va se prosterner aux pieds de Monseigneur qui le relève et le presse tendrement dans ses bras. Quelle scène, monsieur et très cher confrère! ce fut une véritable explosion de sanglots dans tout le réfectoire : tout le monde, à l'envi, s'empressa d'aller embrasser le prodigue ressuscité. Aussi bien, ce soir-là, il ne put y avoir de lecture pendant le souper, les cœurs

étaient trop émus. A la fin du repas, Monseigneur revenu à peine de son émotion, se leva, et, d'une voix qui trahissait les sentiments de son cœur, prononça les paroles suivantes : « Je prie le Supérieur du Séminaire, au lieu du *Miserere* que nous avons coutume de dire en nous rendant à la chapelle, de vouloir bien entonner le *Te Deum*!... » Je vous assure que jamais *Te Deum* ne fut récité avec plus de ferveur et d'entrain que celui-là !

Nous touchions cependant à la fin de la retraite : le jour qui devait la couronner nous réservait aussi ses jouissances, préférables mille fois à toutes celles que peut promettre le monde à ses plus zélés partisans. Deux choses, principalement, méritent d'être remarquées, car il faut se borner : la communion générale donnée à tous les prêtres par Monseigneur lui-même, et les cérémonies de la clôture.

Le matin de ce jour à jamais béni, après l'oraison en commun, tous les prêtres, en surplis et en étole, se réunirent dans le grand corridor attenant à la chapelle, puis deux à deux, faisant posément et dévotement la genuflexion devant le maître-autel, allèrent prendre leurs places dans le sanctuaire. Monseigneur, assisté de deux chanoines en habit de chœur, célébra la sainte messe au milieu du recueillement le plus profond de toute l'assemblée; le silence n'était interrompu que par les chants liturgiques, dont la majestueuse gravité, transportant l'âme dans des régions supérieures, semblait rapprocher le ciel de la terre et mêler les cantiques de l'exil aux concerts des esprits bienheureux. Enfin arriva l'heure de la communion : quel édifiant spectacle ! Comme il était beau, comme il était ravissant de voir ces prêtres vénérables, le vieillard aux cheveux blancs, côte à côte avec son jeune confrère, aller se prosterner, les mains jointes, au pied du tabernacle et recevoir des mains de son pontife le Dieu trois fois saint rentrant en vainqueur dans son temple sacré nouvellement restauré ! On peut le dire, nos belles communions générales de la Maison-mère, pas même celles du jeudi saint, n'offrent au spectateur ému un coup d'œil plus ravissant d'ensemble et de sainte édification. Mais un autre spectacle, non moins attendrissant, nous attendait au sortir de la chapelle : tous ces prêtres, les yeux encore humides des larmes versées dans les tendres épanchements du seul à seul

avec Dieu, après avoir réchauffé leurs cœurs au foyer du cœur sacré du Divin Maître, tombèrent comme spontanément dans les bras les uns des autres; c'était le baiser de la paix : tous étaient beureux, le bonheur était complet.

Un mot encore, monsieur et très cher confrère, avant de clore ces lignes déjà trop longues. L'intérêt que vous portez aux œuvres de la petite compagnie, surtout à celles qui regardent le bien du clergé, me donne l'assurance que vous me saurez gré de ne pas omettre les circonstances d'ailleurs si dignes d'intérêt de la clôture de la retraite.

Vers cinq heures du soir, nous étions tous réunis à la chapelle pour assister au Salut solennel avec *Te Deum*, qui devait clore des exercices si manifestement bénis de Dieu. Eh ! que pouvait-il y avoir de plus en rapport avec les sentiments de tous, que de venir se prosterner aux pieds de l'Auteur de tout bien et lui faire hommage de ses miséricordes et de ses propres dons : chacun sentait en effet le besoin impérieux d'épancher son âme dans des hymnes d'amour et de reconnaissance. Monseigneur monta en chaire, il était comme transfiguré ; par où commencer, comment finir ? Pendant deux heures entières il répandit son cœur de Père dans le cœur de ses enfants, il les remercia de la bonne volonté qu'ils avaient mise à répondre à ses invitations, les félicita des grâces qui avaient été la récompense de leurs efforts, et les encouragea, par ses chaleureuses exhortations, à marcher généreusement dans la voie du devoir et de leurs saintes obligations. Après le *Te Deum* chanté avec des transports admirables de ferveur, eut lieu un de ces actes touchants, bien digne d'appeler l'attention de ceux qui sont plus ou moins étrangers aux coutumes du Brésil.

On sait assez qu'en ce pays existe encore cette plaie sociale qu'on appelle l'esclavage ; que bien des créatures formées à l'image de Dieu gémissent trop souvent encore sous l'empire de maîtres tyranniques et cupides qui les exploitent comme un vil bétail ; il est vrai de dire, cependant, que bon nombre de ces malheureux, vu le milieu où ils ont été élevés, leurs habitudes et les traitements qu'ils reçoivent, se trouvent, en cet état, dans une condition, à certains points de vue, préférable à la liberté. Or il n'est pas rare, en des circonstances extraordinaires, de voir des maîtres

donner la carte de liberté à un ou plusieurs esclaves, en signe de réjouissance. C'est ce qui arriva à la clôture de la retraite : deux prêtres retraitants, dont l'un était M. A. M. dont j'ai raconté plus haut la rétractation si édifiante, ont voulu témoigner leur bonheur en libérant chacun un de leurs esclaves. Monseigneur leur remit lui-même leur carte de liberté. Cette cérémonie eut lieu à la chapelle, à la fin du Salut, en présence, non seulement du clergé, mais aussi des fidèles auxquels on avait permis d'entrer pour recevoir la bénédiction du très Saint Sacrement.

Mais il était temps de se retirer, car le salut avait duré longtemps et l'heure était avancée. On se rendit au réfectoire, où une franche gaieté fut le meilleur assaisonnement d'un modeste souper. Le repas fini, on se rendit à la salle de récréation, où on entoura sa Grandeur qui se plaisait au milieu de ses enfants, heureux eux-mêmes de témoigner à leur père leur tendresse et leur reconnaissance. Sa Grandeur qui, déjà, avait télégraphié à Rome pour demander la bénédiction apostolique, espérait encore à tout moment pouvoir donner à ses prêtres, avant de les quitter, cette marque d'affection ; mais ce fut en vain ; cette fois encore, le fil électrique démentit la réputation de célérité qu'on ne lui a que trop gratuitement octroyée ; la réponse, demandée à temps, arriva trop tard. Mais les cœurs se dédommagèrent amplement de cette déception en rédigeant une adresse au saint Père, où étaient exprimées, en bon latin, les protestations les plus sincères de foi, d'amour, d'obéissance et de dévouement. Onze heures étaient sonnées et personne ne songeait encore à se retirer ; aussi bien, il faisait si bon de sentir tous les cœurs battre à l'unisson ! on touchait pour ainsi dire au doigt la vérité des paroles du prophète : *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Cependant une pensée lumineuse traversa l'esprit de Monseigneur. On était au temps du Jubilé ; quelle belle occasion pour une démonstration catholique au sein de la capitale de l'Empire ! On n'eut garde de la laisser passer. En conséquence, il fut réglé sur le champ que tous les prêtres qui ne seraient pas empêchés, assisteraient le lendemain à la procession du Jubilé qui partirait du séminaire, pour se rendre à la cathédrale, et de là reviendrait

au point de départ, après avoir visité sur son parcours deux autres églises désignées à l'avance.

Il faut avouer, monsieur et très cher confrère, que ce fut là une inspiration du ciel : jamais peut-être la ville de Rio de Janeiro n'avait été témoin d'un si beau spectacle : les élèves du séminaire, plus de cent vingt prêtres en surplis, accompagnant leur évêque et traversant les rues de la capitale, en chantant de tout cœur les litanies des saints et d'autres chants liturgiques, c'était beau : aussi les voitures s'arrêtèrent-elles dans les rues pour céder le passage à la procession, et ne rencontra-t-on partout sur le parcours que des marques de respect, qu'imposait naturellement une semblable cérémonie. Après une messe basse célébrée à la cathédrale, la procession se remit en marche et rentra au séminaire, après avoir visité les deux églises désignées pour gagner l'indulgence du Jubilé.

C'était fini : les prêtres intérieurement renouvelés au contact des vérités éternelles, animés d'un nouveau zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, se retirèrent les larmes aux yeux pour aller reprendre les fonctions de leur pénible mais glorieux ministère, emportant du séminaire les plus doux souvenirs, avec la résolution de revenir une autre année puiser aux mêmes sources les mêmes consolations.

Voilà, monsieur et très cher confrère, ce qui s'est passé à Rio de Janeiro au sujet des retraites pastorales, qui tendent de plus en plus à se généraliser dans les divers diocèses du Brésil. C'est là une œuvre capitale, dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps, et dont l'établissement régulier est appelé à produire les plus beaux résultats pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Plaise à Notre-Seigneur lui donner ses plus amples bénédictions, et vous, monsieur et très cher confrère, veuillez nous aider de vos prières afin que nous ne nous rendions pas indignes de la grande mission que Dieu nous a confiée.

Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, monsieur et très cher confrère, votre bien dévoué serviteur.

Alphonse GAVROY,

I. p. d. l. M.

PROVINCE DE LA
RÉPUBLIQUE ARGENTINE

*Lettre de ma sœur ARTENSAC à la très honorée
mère DERIEUX.*

Assomption (Paraguay), hôpital de la Charité, 27 janvier 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je ne voudrais pas passer pour une ingrate, et cependant j'ai bien honte d'avoir laissé passer si longtemps sans venir vous remercier de toutes les bontés dont vous avez daigné nous combler. Chaque vapeur partant pour Buenos-Ayres, et correspondant au départ pour la France, devait vous apporter le témoignage de notre reconnaissance, et toujours quelque petit incident m'a forcée à remettre mon désir.

Si la fortune a ses avantages, certes, la pauvreté a bien les siens; à présent, j'en fais la douce expérience.

Nous voilà, en effet, établies dans un pays où, en conséquence des malheurs du temps, tout le monde s'est habitué, non à se passer du superflu, mais même de ce que nous jugeons indispensable et nécessaire. Mais Dieu qui est le Père des pauvres ne nous oublie pas, et il inspire à des âmes généreuses la pensée de venir combler de petits vides et nous aider à faire marcher nos œuvres. C'est ainsi, ma très honorée mère, que vos délicates attentions sont venues combler de joie vos filles du Paraguay. Dans votre délicatesse,

vous avez tout su réunir le pieux, l'utile et l'agréable. Que d'heureux et d'heureuses nous faisons, grâce à vous, ma très honorée Mère! que de nudités il nous est donné de couvrir! car c'est ici, comme dans bien d'autres pays chauds, une triste habitude de laisser aller les enfants nus; aussi, nous appliquons-nous à inspirer aux nôtres l'amour de la modestie. Nous avons attendu au 2 février pour distribuer des récompenses; nos moyens ne nous permettent pas de les prodiguer; nous les tenons dans l'espérance. Nous tâchons de faire gagner aux plus pauvres les vêtements, aux autres les chapelets, images, poupées, etc.

Je ne sais comment vous exprimer l'admiration qu'a produite la vue du délicieux Enfant-Jésus. Ici, l'on n'est pas habitué à voir des choses si fines, on ne se lassait pas de nous dire : *Que lindo, que precioso, que hermoso*, etc., tout le monde aurait voulu l'embrasser; mais, nous avons eu soin de placer la crèche en dedans du chœur, assez loin de la sainte Table, afin qu'on ne pût pas y toucher.

Je ne puis remercier en particulier toutes les aimables sœurs qui ont eu la bonté de penser à nous, puisque je ne les connais pas, mais nous prions le bon Dieu qu'il le leur rende au centuple en biens spirituels. La petite sœur du séminaire de Paris, qui a aussi pensé à nous, a déjà pris son essor pour le lieu que la divine Providence lui a assigné; que le bon Dieu la comble de ses bénédictions et lui conserve sa belle vocation jusqu'au dernier soupir.

Je me suis permis aussi d'écrire à nos chères sœurs de l'infirmierie pour les remercier de leur belle Vierge Immaculée.

Je ne veux pas abuser plus longtemps, ma très honorée Mère, d'un temps qui vous est si précieux; je me fais l'interprète de mes chères compagnes qui vous offrent leur plus respectueux et filial souvenir. Et moi je me redis en Jésus et Marie Immaculée, ma très honorée Mère, votre respectueuse et obéissante fille...

Sœur GERMAINE ARTENSAC,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Lettre de ma sœur PASCAL à M. FIAT, supérieur général.

Maison centrale de Buenos-Ayres, 18 février 1832.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Dans ma précédente lettre, je vous faisais part de mes premières impressions sur la province de Buenos-Ayres, de la consolation que j'y avais goûtée en voyant son attachement aux pratiques de la pauvreté, des usages de la communauté, etc.

Aujourd'hui, mon très honoré Père, permettez-moi de vous dire un mot sur quelques-unes des maisons que j'y ai déjà visitées. A Lujan, petite ville distante de Buenos-Ayres de quelques heures de chemin de fer, cinq sœurs sont installées dans une petite maison assez agréable : il y a cour et jardin. Nos sœurs ont là trois classes externes, douze enfants internes, la pharmacie, la visite des pauvres à domicile, l'association des Enfants de Marie. Il s'y fait du bien, de très bonnes vocations sortent de là. La température de Lujan étant très bonne, on y envoie les sœurs fatiguées, pour se remettre. Nos dignes missionnaires ont là un collège très florissant et des classes externes d'où il sortira aussi des vocations. Il font un très grand bien dans la localité, où, grâce à leur zèle, la religion est en honneur. Dans une tour dominant la chapelle est le pèlerinage de Notre-Dame de Lujan qui attire beaucoup de monde. On ne pourrait compter le nombre d'ex-voto déposés ou suspendus dans cette chapelle : têtes, bras, jambes, yeux, nez, doigts, individus entiers, cavaliers à cheval, etc., tous en argent ou argentés, forment une sorte d'ornement qui porte un cachet assez original.

A Dolorès, autre petite ville, à une demi-journée de Buenos-Ayres, nos sœurs au nombre de quatre dirigent l'hôpital qui est petit, mais entouré d'un grand terrain ; ce qui permettra de l'agrandir. Il y a une pharmacie pour les malades du dedans et du dehors. Nos sœurs se dévouent jusqu'à extinction. On parle de leur adjoindre des classes pauvres, ce serait un grand bien.

A Gualgaychu, où l'on se rend par une traversée de huit à dix heures sur le fleuve, nos sœurs, au nombre de six, sont chargées de l'hôpital, du dispensaire, de trois classes externes et d'un commencement d'orphelinat. Les classes sont séparées, les installations sont bonnes, le bien se fait, la population vénère les sœurs. Les institutrices laïques ont été formées par elles; elles sont venues le jour de mon arrivée me présenter leurs enfants réunies à celles de nos sœurs. Cette localité sera, je crois, encore une pépinière de bonnes vocations. Nos sœurs sont là, toutes mexicaines, même la sœur servante.

A l'Assomption, capitale du Paraguay, on éprouve des émotions indéfinissables, on trouve là une population on ne peut plus intéressante, soit par ses malheurs, encore si récents, soit par la résignation avec laquelle elle les a supportés. Pas une famille peut-être qui ne puisse compter une victime, ou montrer dans le désert le lieu de sa proscription. Cette population aime et vénère les missionnaires et les sœurs plus qu'il n'est possible de le dire; elle les appelle les anges du bon Dieu. Elle sent que ce sont eux qui la relèvent de ses abaissements, car les ténèbres de l'esprit et la perversion du cœur avaient été la conséquence de toutes les autres misères.

Aussi les habitants de l'Assomption ne se contentent pas d'avoir confié leurs malades à nos sœurs; ils veulent encore leur confier leurs enfants; ils appellent de tous leurs vœux le jour où la jeunesse paraguayenne sera entre leurs mains, persuadés que c'est le seul moyen d'obtenir une vraie régénération: président, ministres, consuls, ouvriers, pauvres, femmes, etc., tous m'ont parlé dans le même sens. A peine sortis de leurs ruines, ils ne peuvent encore offrir aux missionnaires et aux sœurs que des installations très pauvres; mais cette pauvreté si bien acceptée et soutenue les jette dans l'admiration, ils sont convaincus que c'est à cela qu'ils doivent les bénédictions que Dieu commence à répandre sur leur infortuné pays.

J'ai été moi aussi grandement édifiée en voyant de près combien la sainte pauvreté règne dans les maisons de nos dignes missionnaires et de nos sœurs. Chez ces dernières, avant d'entrer à la chapelle, on me prévient que je vais voir dans le chœur le tapis

des grandes fêtes, je pensais bien qu'il ne devait pas sortir des Gobelins, mais je ne me serais jamais douté de son origine. Nos sœurs n'avaient pas un sou à y consacrer, et cependant, par respect pour le saint Sacrement, elles voulaient couvrir les dalles du sanctuaire qui étaient en très mauvais état ; alors il leur vient à la pensée de ramasser tous les bouts de chiffon, toutes les vieilles toiles d'emballage, de les effiler ; de teindre ces fils en rouge violet au moyen d'une plante ou d'un ingrédient, de torser ensemble les plus faibles, de fabriquer un métier et de tisser un tapis qui doit être plus agréable à Notre-Seigneur que beaucoup d'autres, car il est l'hommage de la pauvreté et de l'amour du travail. Il est très grand et très propre ; la teinture a formé diverses nuances.

Les malades sont soignés et heureux autant qu'on peut l'être dans leur position.

La traversée de Buenos-Ayres à l'Assomption est des plus agréables, on n'y a pas le mal de mer ; on ne voyage que sur des fleuves : l'Uruguay, le Rio Parana, le Rio Paraguay ; en entrant dans ce dernier, on le distingue, par la couleur, de celui que l'on quitte, les eaux du Parana sont rouges or ou jaune foncé, et celles du Paraguay sont bleues ; quoique dans le même lit, elles ne se mêlent point.

Sur les rives de ces fleuves, quelquefois si éloignées qu'on se croirait sur l'océan sans limites, le plus souvent assez rapprochées, la vue jouit de bien des merveilles de la nature. Ce sont quelquefois de longues rangées de peupliers, de saules pleureurs, de roseaux pliants, d'arbres appelés ombus ou ombous, d'autres à belles fleurs rouges, etc ; on voit comme d'immenses champs d'avoine, de fourrages de toutes espèces, de frais pâturages, etc. Ce sont des pointes de terre toutes mousseuses, des corbeilles de verdure, des îlots qu'on dirait flottants.

Ici, ce sont des plates-bandes de verdure, si régulièrement distancées qu'on croirait voir entre elles des allées sablées de jaune, et ce sont les eaux du fleuve qui serpentent autour. Souvent des centaines d'oiseaux variés viennent se poser sur cette verdure et simulent si bien les fleurs que de loin les papillons s'y trompent. Alors on se croirait dans un beau parc où les pièces d'eau ne manqueraient pas, où, à défaut de cygnes majestueux, on a les

hérons et les cigognes qui se jouent avec les eaux, où, à défaut de belles carpes venant familièrement se montrer la bouche ouverte, on a de magnifiques crocodiles de trois à quatre mètres de longueur qui ouvrent une gueule de trois quarts de mètre. Nous en avons vu un de cette dimension qui se tournait bien en face du bateau pour mieux le voir passer, d'autres restaient immobiles sur le rivage, même quand les balles qu'on leur lançait tombaient près d'eux, mais le plus grand nombre, moins intrépides, se glissaient dans l'eau. M. le visiteur avait eu la bonté de nous prêter ses lunettes d'approche pour vérifier les calculs du Père Lauzano, mais cela ne nous a pas été possible, nous en avons profité pour voir beaucoup d'autres choses.

En avançant vers le Paraguay on voit d'immenses forêts que le bon Dieu a fournies à profusion d'arbres de toutes espèces, on en a tiré pour l'exposition de Buenos-Ayres quatre-vingt-dix sortes de bois de qualité supérieure. On voit aussi le grand désert des Indiens, la fumée de leurs feux. Il paraît qu'ils brûlent les arbres pour deux raisons : d'abord pour se garantir des bêtes féroces, puis pour ne pas empêcher leur dieu, qui est le soleil, d'arriver jusqu'à eux.

Dix à douze jolies petites villes sont situées de distance en distance sur les bords du fleuve ; les trois plus importantes sont : Rosario, Parana et Corrientes. Il est à souhaiter qu'on puisse bientôt fonder quelques maisons de sœurs par-là, afin que celle de l'Assomption ne demeure pas si isolée. Ce serait déjà fait, je crois, si les sujets n'avaient pas manqué.

Permettez-moi, mon très honoré Père, avant de quitter tout à fait le Paraguay, de vous dire que nos dignes missionnaires auraient bien besoin d'un petit renfort, car le travail est au-dessus de leurs forces.

A Buenos-Ayres, l'hôpital espagnol est bâti avec goût, avec symétrie, mais il est insuffisant pour les malades. Nos sœurs y sont très mal logées ; on parle d'agrandir. La maison marche très bien, tout le monde est content. L'asile des vieillards, situé dans un des plus beaux quartiers de la ville est une vieille maison qui porte un cachet sérieux, antique. Elle est insuffisante aussi pour le nombre de vieillards des deux sexes que l'on y reçoit. L'ordre

et la propreté y règnent. Les vieillards paraissent heureux et donnent de la consolation à nos sœurs.

Le vieil hôpital Saint-Joseph qui fonctionnait depuis de longues années et qui tombait en ruine vient d'être divisé en deux. Une partie des sœurs et des malades a été transférée à un magnifique immeuble, appelé hôpital de Buenos-Ayres: Il se compose de huit pavillons séparés par des cours et jardins. Les malades y seront très bien, on n'a rien négligé pour leur procurer le plus de bien-être possible; mais le service et la surveillance y seront très pénibles. L'autre partie des sœurs et des malades est restée provisoirement dans le vieil hôpital, en attendant d'être transférée à l'hôpital Saint-Roch dont les bâtiments ne sont pas terminés. Là le service sera plus facile, mais l'aération pourra manquer. A l'occasion de cette séparation qui a été très pénible pour toutes nos sœurs, elles se sont montrées dignes filles de saint Vincent. Elles ont accepté avec une sainte indifférence et beaucoup de générosité tout ce que les circonstances leur imposaient de surcroît de fatigues, de sacrifices, de brisements de cœur. Chacune attendait avec calme et dignité qu'on lui dit de suivre l'ancienne sœur servante ou de rester avec la nouvelle, de partir avec le premier transfert ou d'attendre le second, etc. Je ne doute pas qu'elles aient ainsi attiré la bénédiction de Dieu sur les deux hôpitaux.

L'asile maternel de Buenos-Ayres est une maison très intéressante. Asile très nombreux pour les deux sexes, classes et ouvroir externes, dispensaire et visites des malades à domicile; tout marche très bien et à la pleine satisfaction des Dames de la Charité qui s'en occupent.

La maison Sainte-Marie est comme une succursale de la maison centrale. L'immeuble appartient à la communauté. Il n'est pas encore entièrement payé, mais l'affaire est en bonnes mains, dans celles de la sœur servante. Il y a là des classes externes pour les riches et pour les pauvres, plus un orphelinat et un dispensaire. On y fait un bien immense. L'association des Enfants de Marie opère des merveilles.

Enfin la maison centrale est une copie vivante de la Maison-mère, avec les œuvres de plus. Ces œuvres sont: un collège, où les jeunes filles de la classe aisée, de la bonne société, sont élevées

dans la piété et dans toutes les sciences de leur condition. Les classes externes sont fréquentées par un grand nombre d'enfants pauvres, un orphelinat, et l'on va établir un dispensaire et la visite des pauvres.

Ici encore, l'association des Enfants de Marie fait un grand bien. Les Enfants de Marie sont très considérées dans Buenos-Ayres. Un jeune homme de bonne famille avant de contracter une alliance avec une jeune fille s'informera si elle est enfant de Marie. Quand les Enfants de Marie font leur retraite annuelle, les journaux annoncent à l'avance que les salons vont être fermés pendant huit jours, parce que celles qui en faisaient l'ornement vont consacrer ce temps à la prière, à la confession, à la communion. Les protestants eux-mêmes ont conçu une si haute idée de cette association qu'ils ont voulu l'imiter ; leurs filles veulent aussi être appelées Enfants de Marie.

Voilà une bien longue lettre, mon très honoré Père, mais je sais tout l'intérêt que votre cœur paternel porte à vos enfants éloignés. Laissez-moi vous dire encore que vos dignes missionnaires contribuent pour la plus large part au bien qui se fait ici. Ce sont eux qui soutiennent nos sœurs, qui leur inspirent ce dévouement soutenu, etc. Ce sont eux aussi qui s'occupent des Enfants de Marie.

Tous les matins à la messe, et tous les dimanches, j'étais touchée et édifiée de voir les jeunes gens qu'ils forment se tenir si pieusement, aider aux cérémonies du culte avec tant de respect et de dignité, etc. On se croirait presque à Saint-Lazare. Si les ressources le permettaient, il y en aurait un grand nombre.

Je vais partir ces jours-ci pour Montévideo, et, quand j'aurai fini la visite des deux maisons, je vous adresserai le compte rendu général de la province, puis je partirai pour le Chili.

Je suis heureuse de penser que j'ai prévenu vos désirs, j'étais de retour du Paraguay lorsque votre très honorée du 18 janvier dernier m'est arrivée. J'ai bien l'intention de visiter toutes les maisons de chaque province comme je l'ai fait ici ; mais pour Marianna et Diamantino, il fallait douze à quinze jours de route à cheval. Je sentais que c'était de beaucoup au-dessus de mes forces. Je serais bien sûr morte en chemin. Quel embarras pour

nos sœurs ! Que Dieu nous garde notre chère Maison-mère ; nous le lui demandons tous les jours ! Qu'il nous garde surtout dans notre sainte vocation et dans l'esprit de saint Vincent !

C'est en me recommandant à votre souvenir devant lui, mon très honoré Père, que je me dis avec le plus profond respect,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur PASCAL,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

Le Gérant, C. SCHMEYER.

FRANCE

Un document précieux, mis en vente il y a quelques mois, nous a été communiqué. Grâce à la bienveillance de son possesseur, nous avons pu en prendre copie et nous sommes heureux de le publier dans les *Annales*. C'est un canevas de discours de saint Vincent en faveur des enfants trouvés.

Nous ajoutons à la suite, un article de la *Semaine religieuse* de Troyes, et une lettre d'une religieuse concernant le vénérable Perboyre.

DES ENFANTS TROUVÉS

Et adorabunt eum omnes reges terræ : omnes gentes
servient ei. (P. 71, v. 12.)

DES MOTIFS POUR ENTREPRENDRE CETTE ŒUVRE.

De la manière. — Des moyens.

MOTIFS

I. — Que les louanges de ces petits enfants plaisent à Dieu. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.*

II. — Qu'ils sont en nécessité extrême, à laquelle ceux qui les trouvent sont obligés de subvenir, sous peine de damnation : *Si non pavisti, occidisti* ; leur nécessité est extrême en ce qu'ils sont

abandonnés de père et de mère. Bien que le public en prenne soin, ils ne laissent pas d'être en pareille nécessité extrême :

1° Parce que n'y ayant pas assez de fonds pour leur entretien, on est contraint de les donner au premier venu, qui les fait mourir ou de faim ou de mal ;

2° Parce qu'ils meurent tous.

III. — Que c'est être un opprobre, à Paris, que nous blâmons dans les Turcs, qui est de vendre les hommes comme les bêtes : car on vend ces enfants, à qui en veut, pour trente sols.

IV. — Que c'est livrer la mère Église à l'opprobre de la cruauté opérée par Hérode sur les saints Innocents ; car on fait la même cruauté contre ces petites créatures, puisqu'on les baille à des misérables qui les font mourir les uns de male faim, et les autres leur rompant les bras et les jambes.

V. — Que Notre-Seigneur a voulu qu'il soit dit de lui qu'il est venu au monde pour relever « *pauperem et pupillum cui non erat adjutor* ». Job raconte que les honneurs qui lui étaient rendus par les peuples venaient de ce que « *liberavi pauperem et pupillum cui non erat adjutor* ».

OBJECTIONS

I. — Que c'est affaire aux hauts. . . . et non à des personnes particulières, notamment à des femmes. Il est vrai ; mais que fera-t-on ? Et à Paris, qui l'entreprendra ? Cependant ces pauvres petites créatures meurent !

II. — Que Dieu a donné malédiction à ces petites créatures à cause de la naissance, et que c'est pour cela peut-être qu'il ne permet pas qu'on y donne ordre. Je répons deux choses :

1° Que c'est parce que l'homme a été maudit de Dieu à cause du péché d'Adam que Notre-Seigneur s'est incarné et est mort, et que c'est faire l'œuvre de Jésus-Christ que de prendre soin de ces petites créatures, quoique maudites de Dieu.

2° Que peut-être, entre ceux-là, s'en trouvera-t-il quelques-uns qui seront grands personnages et grands saints. Rémus et

Romulus étaient des enfants trouvés, et furent nourris par une louve. Melchisédech, prêtre, était, selon saint Paul, sans généalogie, c'est-à-dire sans père et sans mère, qui est à dire : enfant trouvé. Moïse était un enfant trouvé par la sœur de Pharaon.

III. — Voici la plus difficile; c'est que cette œuvre est de grande dépense et que l'on a peu. Il est vrai qu'il faut cinq cent cinquante livres pour entretenir six ou sept petits enfants. Or, supposez, comme l'on dit, qu'il s'en trouve deux ou trois cents tous les ans, voyez combien de fois cinq cent cinquante livres il faut. . . . Quand on n'en essayerait que cinquante par an, et que l'on n'aurait que ce nombre continuellement, il faudrait quatre mille livres, outre le louage de la maison, et l'année suivante autant, soit huit mille livres; la troisième, douze; la quatrième, seize; la cinquième, vingt; la dixième, quarante. Le remède est d'entreprendre ce qu'on en pourra faire. On demande s'il ne vaudrait pas mieux que les Dames allassent dès à présent aux enfants trouvés? Il semble qu'il serait à propos, parce que les Dames y pourraient aller deux à deux les voir tous les jours, comme à l'Hôtel-Dieu, et contribuer à ce qu'ils fussent un peu mieux nourris et soignés.

Contre cela, il y a que si l'on y va, ou que ces Dames se chargent de toute la dépense et de tout soin, ou laissent les choses comme elles sont :

1° Seulement y aller et laisser les choses en l'état qu'elles sont, si vous entrepreniez tout, l'on vous contraindrait à recevoir tout, et vous n'auriez point assez de fonds;

2° D'y aller sans que cela dépende de vous, vous n'y pourriez pas apporter l'ordre nécessaire, et puis il faudra que vous vous. . . .;

3° Faut-il pour douze cents livres. . . . se lier les mains et n'y pouvoir faire ce qui convient ?

LA MANIÈRE

Supposez qu'on entreprenne ce qu'on pourra, il est bon d'honorer l'abandonnement qu'a fait le Père Éternel de son Fils à la

vue du monde, et sa persécution par Hérode en son enfant, et à cet effet. . . .

Honorer l'amour que Notre-Seigneur porte aux petits enfants qui n'ont ni père ni mère, et à cet effet assistons ces pauvres enfants trouvés pour leur sauver la vie, et tâcher de les faire élever en la crainte de Dieu.

La compagnie des Dames de la charité pour les enfants trouvés sera composée de femmes veuves, mariées et filles, lesquelles en éliront trois d'entr'elles à la pluralité des voix, dont l'une sera économe des pauvres, l'autre trésorière, et l'autre aura soin des meubles.

MOYENS

Sans admettre s'il faut unir cette Compagnie à celle de l'Hôtel-Dieu, que quelques Dames voient M. le premier Président, pour voir si l'on pourra faire mettre lesdits enfants trouvés en quelque hôpital.

Quel remède pour empêcher que les pauvres gens y envoient leurs enfants, quoiqu'ils ne soient de l'extraction des enfants trouvés.

S'il est bon d'unir la compagnie des Dames des enfants trouvés à celle de l'Hôtel-Dieu.

Il semble être expédient :

1° Parce que la plupart des Dames des enfants trouvés sont de l'Hôtel-Dieu ;

2° Parce qu'il est difficile de trouver tant de personnes qu'il faudrait, qui eussent les qualités et le temps pour diriger les deux compagnies ;

3° Parce qu'il est à craindre qu'il ne s'élevât quelque émulation entre l'une et l'autre compagnie.

CONTRE CELA

I. — Qu'il y a telle personne qui peut donner à l'Hôtel-Dieu, et ne pourra pas faire de même à l'égard des enfants trouvés.

On répond que la manière dont on entend cette union laisse la liberté à chacun de donner ou de ne pas donner, car on entend que l'union sera seulement :

1° A l'égard des officières, si ce n'est qu'il y ~~aura~~ une trésorière pour les enfants trouvés;

2° A l'égard de la communion, les quatre-temps;

3° A l'égard des prières et des communions pour les dames malades et pour les défuntés; à l'égard des assemblées quand on en fera;

4° Mais que pour le regard de la contribution, elle sera libre; celles qui voudront donner à l'Hôtel-Dieu seulement, y donneront; celles qui auront dévotion pour les enfants trouvés, donneront aux enfants trouvés; et celles qui pourront donner à l'une et à l'autre, le feront.

II. — Telle pourra visiter l'Hôtel-Dieu et ne pourra faire de même à l'égard des enfants trouvés, et telle visitera les enfants trouvés qui ne visitera l'Hôtel-Dieu. Je répons que cela sera libre pour un temps, sauf à admettre lequel sera plus expédient puis après.

III. — Que les officières seront bien chargées des deux. Je répons qu'il est vrai, au commencement; mais que, quand l'ordre sera établi, elles n'auront pas tant de peine.

UN SOUVENIR

DE SAINT JOSEPH ET DE SAINT VINCENT DE PAUL

AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES¹

La fête du Patronage de saint Joseph que l'Église célébrait dimanche dernier m'a inspiré la pensée de faire connaître un fait, peu important à première vue, mais qui intéressera les âmes dévouées à saint Vincent de Paul et à saint Joseph.

1. *Semaine religieuse de Troyes.*

Les prêtres de la Mission s'établirent le 25 août 1640, au faubourg Croncels, dans la maison qui prit le nom de *La Mission*; mais les exercices du séminaire ne commencèrent que le 1^{er} octobre 1643. Quelques mois plus tard, saint Vincent de Paul, pour encourager ses enfants dans leur œuvre sublime, leur fit la communication suivante :

« Je vous envoie un souvenir, une petite cloche dédiée à saint Joseph : écoutez bien sa voix, comme la voix du chef de la sainte Famille, qui sera votre père et votre protecteur, le père et le protecteur du séminaire que vous dirigerez. »

Ce trait est consigné dans une note qui m'a été communiquée en 1858, par M. l'abbé Roisard, et il ajoute :

« Voilà ce que les anciens, de qui nous le tenons, ont entendu mille fois répéter aux derniers Lazaristes, directeurs du grand séminaire, au moment où éclata la Révolution. C'est une tradition précise et certaine, vous pouvez interroger, sur ce point, M. l'abbé Dollat, M. l'abbé Valton, la mère Chapuy de la Visitation, etc. »

La cloche arriva à la Mission de Troyes au commencement de l'année 1644.

On devine facilement avec quelle joie et quels sentiments de reconnaissance les Lazaristes accueillirent ce précieux souvenir de leur saint Fondateur, qui semblait leur léguer la dévotion à saint Joseph comme la meilleure part de son héritage spirituel et comme un gage de bénédiction pour l'œuvre du séminaire. La cloche fut suspendue au-dessus de la chapelle de la Mission.

Soixante-seize ans plus tard, en 1720, les Lazaristes avec leurs élèves quittent la Mission et viennent s'établir à Notre-Dame en l'Isle; ils emportent avec eux la cloche donnée par saint Vincent de Paul et dédiée à saint Joseph.

L'orage révolutionnaire, qui renversa tant d'institutions ecclésiastiques et de monuments religieux, qui dispersa les Lazaristes et leurs élèves, laissa la cloche de saint Vincent de Paul tranquille à sa place, à Notre-Dame en l'Isle.

Lorsqu'en 1816 Étienne-Antoine de Boulogne, évêque de Troyes, établit à Notre-Dame en l'Isle un grand séminaire dirigé par des prêtres du diocèse, la cloche de saint Vincent de Paul se

fit entendre de nouveau et donna le signal des exercices réguliers; mais elle ne fut pas reconnue, sa voix n'était plus celle de saint Joseph, elle ne rappelait plus le souvenir de saint Vincent de Paul, son origine et son but étaient enveloppés d'épaisses ténèbres.

Enfin cette cloche à laquelle se rattachent tant de souvenirs est retrouvée ou plutôt reconnue. Nous sommes heureux de la signaler à l'attention du clergé du diocèse : c'est la plus grosse des cloches de l'horloge qui se trouve dans le jardin du grand séminaire.

Elle mesure quarante-quatre centimètres de diamètre et quarante-huit centimètres de hauteur.

D'un côté, en haut, on voit les armoiries de la Mission ou de la compagnie de Saint-Lazare qui sont le Sauveur debout sur la boule du monde, avec cette légende autour : *Evangelizare pauperibus misit me Dominus*¹.

Au-dessous, l'inscription : *Sancte Joseph, ora pro nobis, 1644*. En bas, l'image de Jésus crucifié; et au pied de la croix, la sainte Vierge et saint Jean.

De l'autre côté, en haut, sont répétées les armoiries de la compagnie de Saint-Lazare. Au-dessous, une grande image de saint Joseph, portant l'Enfant Jésus et tenant un lis de la main droite.

Chacune des lettres et des pièces que nous venons de décrire est gravée sur une lamelle séparée, en relief accentué, et soudée à la cloche.

Cette cloche, donnée par saint Vincent de Paul et dédiée à saint Joseph, a conservé le même caractère : aujourd'hui comme en 1644, c'est un souvenir précieux, j'allais dire une relique vénérable de saint Vincent de Paul, et non seulement pour les Lazaristes rentrés dans le diocèse, mais pour leurs élèves et pour tout le clergé du diocèse. Aujourd'hui comme en 1644, suivant le désir sorti du cœur de saint Vincent de Paul, cette cloche

1. Les armoiries de la Mission de Troyes se lisaient en blason : « D'azur, à un chiffre de Jésus d'or ». On voit que ces armoiries différaient de celles de la maison mère de Paris.

dédiée à saint Joseph doit exciter la dévotion au chef de la sainte Famille, qui se montrera le père dévoué et le protecteur puissant du séminaire de Troyes.

Ch. LALORE.

Une religieuse de la congrégation de Saint-Joseph nous communique le récit d'une faveur obtenue par l'intercession du vénérable Perboyre; nous l'accueillons avec reconnaissance. Ce sera pour les lecteurs de nos *Annales* un encouragement de plus à l'invoquer, en ce moment surtout, où l'on s'occupe activement, à Rome, du procès de sa béatification :

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens vous faire part d'un petit miracle, ou du moins d'un fait fort extraordinaire qui, j'en ai la confiance, vous intéressera à un double titre, je veux dire comme prêtre, et comme enfant de saint Vincent.

Vous devez vous rappeler qu'aux examens du mois de mars dernier, j'ai été moins qu'heureuse au sujet du brevet de mes jeunes élèves, puisque sur quatre que j'ai présentées, une seule a réussi. Or, c'est précisément celle sur laquelle nous avons le moins compté : elle était incontestablement la moins capable des quatre, seulement elle avait eu la bonne fortune de trouver je ne sais où ni comment, un mois avant les examens, une petite image représentant le vénérable Perboyre. Ce vénéré martyr, dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom, devint de sa part l'objet d'une dévotion toute particulière, lorsque je lui eus dit ce que j'en connaissais moi-même, et que je lui eus parlé de ses précieuses reliques, que j'avais eu le bonheur de vénérer plusieurs fois à Saint-Lazare. Dès lors, elle ne se sépara plus de sa chère petite image ni le jour ni la nuit, et elle eut surtout grand soin de la prendre avec elle dans son voyage à Albi pour son examen. Elle en fut si bien protégée qu'elle revint seule en possession de son brevet. Elle quitta bientôt après le pensionnat; nous suppo-

sâmes que le vénérable martyr l'avait suivie, et nous ne nous en préoccupâmes plus.

Or, voilà qu'environ trois semaines avant les examens de juillet, et pendant que cinq de nos nouvelles aspirantes au brevet commençaient à ressentir les anxiétés et les frayeurs de la redoutable épreuve, l'une d'elles m'arrive un jour toute joyeuse : « Madame, me dit-elle, je viens de trouver dans l'armoire des vieux papiers l'image de *Joséphine*. — Oh ! lui répondis-je, c'est un bon signe. Le Saint veut sans doute vous protéger à votre tour. Gardez aussi cette image et honorez-la de votre mieux, elle vous portera bonheur ».

Un autre soir, comme je montais avec toutes les cinq les allées de la Rotonde, en leur donnant une leçon d'histoire, j'en vis une se baisser pour ramasser quelque chose. C'était une médaille, elle me la présenta sans même la regarder, et jugez de ma surprise, mon Père, lorsque je m'aperçus, à la lecture de la légende, que cette médaille était encore du vénérable Perboyre. Je n'en avais jamais vu à Paris, et bien moins encore à O. . . , où le nom du Vénérable est à peine connu.

Cette nouvelle trouvaille si précieuse me fit réfléchir et me donna beaucoup d'espoir. Je dis aussitôt à mes élèves : « Décidément, mes enfants, ce glorieux martyr veut nous montrer clairement qu'il se met de la partie. A nous d'accepter ses offres charitables et toutes providentielles, en l'établissant le protecteur spécial de vos examens, mais il faut qu'il nous montre l'étendue de son pouvoir, en vous faisant réussir toutes les cinq (ce qui était beaucoup demander). Promettez que s'il nous exauce complètement, vous enverrez à Paris une petite offrande, soit pour faire dire une messe, soit pour faire brûler quelques cierges en son honneur dans l'église des prêtres de la Mission ». La décision fut prise à l'instant même et à l'unanimité ! A partir de là, le vénérable Martyr fut invoqué dans toutes nos prières ; nous fîmes même une neuvaine, pour mieux nous assurer sa protection.

Le vénéré Martyr nous a encore accompagnées à Albi, et il l'a fait efficacement. Cette fois, *le miracle* a été complet : j'avais emmené cinq aspirantes, j'ai ramené cinq brevetées : elles ont eu les cinq premiers numéros et ont été proclamées les premières.

C'est pour accomplir leur promesse que je vous envoie la petite somme ci incluse. Vous voudrez bien être assez bon, mon père, pour dire à l'autel de saint Vincent une messe d'actions de grâces, en l'honneur du Vénérable : j'ai pensé qu'une messe lui semblerait préférable à toute autre chose. Si vous pouviez la dire avant la fin du mois, c'est-à-dire avant nos vacances et nous en fixer le jour, cela n'en irait que mieux, car nous pourrions nous y unir d'intention, mais enfin, mon Père, comme vous voudrez, ou plutôt comme vous pourrez.

N'est-ce pas que mon histoire est jolie ? Peut-être l'avez-vous trouvée un peu longue, mais j'ai craint de me montrer ingrate envers le vénérable Martyr, si je n'entrais dans le détail des circonstances qui nous ont amenées d'abord à le connaître, à l'invoquer, à l'aimer, et maintenant à l'honorer et à le remercier.

Veillez agréer, mon révérend père, etc.

Sœur L. R.

Religieuse du couvent d'O...

PROVINCE DE NAPLES

Lettre de M. TURROQUE à M. FIAT, supérieur général.

A bord du *Mendoza*, 14 août 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

En qualité de Père de la grande famille de saint Vincent, votre sollicitude vous inspire un dévouement sans bornes et vous rend très sensible à nos joies et à nos peines. Je suis heureux aujourd'hui de pouvoir vous faire part d'une faveur que nous tenons comme bien signalée et qui a quelque chose de particulièrement touchant.

J'ai eu l'honneur, il y a un mois environ, de vous raconter les luttes qu'une de nos sœurs du séminaire, la sœur Stchiguelska, a eu à soutenir contre son père, et le changement instantané de ce dernier qui, au moment où la sœur Visitatrice, par ordre du ministère italien, lui ramenait sa fille pour lui faire quitter l'habit religieux, permit qu'elle retournât au séminaire de Naples jusqu'à ce qu'elle reçût la réponse à la lettre qu'elle avait écrite à l'Empereur de Russie pour demander d'être autorisée à entrer dans la communauté des Filles de la Charité, sans perdre aucun de ses droits de sujette russe.

La réponse à cette lettre n'arrivant point, et le père assurant

qu'elle ne viendrait jamais, il donna ordre à sa fille de quitter immédiatement la communauté et de retourner dans sa famille, sous peine de voir aussitôt les gendarmes venir l'arracher de force à sa solitude.

Nous savions qu'il n'y avait point à hésiter avec lui. Nous fûmes dans un grand embarras ; notre jeune sœur était résolue à tout sacrifier plutôt que de quitter sa chère vocation. Un moment, nous étions décidés à faire des démarches en vue de lui obtenir le droit de nationalité italienne : mais les informations que nous primes ne nous encouragèrent pas. Après y avoir de nouveau pensé, nous nous décidâmes à nous confier en Dieu seul et en la protection de l'Immaculée Marie, à combattre la force par l'humilité et la patience, à gagner l'autorité du père par la soumission, et nous décidâmes que la sœur Visitatrice la conduirait à Porto-Ricanati près Lorette, où le prince Stchiguelski était allé prendre les bains. Nous étions profondément émus de ce départ ; car, en nous rappelant l'épreuve d'Abraham, nous voulions bien espérer contre toute espérance ; mais nous ne pouvions compter que sur une intervention providentielle, et ne voyant pas d'où elle pourrait venir, nous craignons beaucoup.

Arrivées à la station de Porto-Ricanati, nos deux voyageuses trouvèrent la princesse Stchiguelska, qui en les saluant leur dit, triste et émue : » Il n'y a plus d'espoir !... tout est perdu !... »

La sœur Visitatrice tint à aller saluer le sanctuaire de Lorette avant de voir le père ; là, avec la jeune sœur, elles firent la sainte Communion et entendirent plusieurs messes ; vers midi, elle étaient à Porto-Ricanati. Le prince les reçut très bien, comme s'il se fût agi d'une simple visite de politesse, et le dîner même se passa sans qu'il dit un mot de la question. Quand la sœur Visitatrice lui demanda ce qu'il pensait faire, il répondit que sa fille devait rester avec lui, qu'il n'y avait aucun espoir que l'Empereur de Russie répondît à sa lettre, que pour obtenir en de tels cas un rescrit impérial, il fallait de nombreuses formalités ; que sa fille devait aller à Saint-Pétersbourg et agir là elle-même. Tout ceci n'était qu'un prétexte pour cacher sa vraie pensée, à savoir, la volonté bien arrêtée de ne pas permettre à sa fille une telle démarche qui à ses yeux passait *pour une vraie folie*. Son dernier

mot fut donc que le lendemain, à onze heures du matin, il voulait sa fille chez lui, puisqu'à cinq heures du soir, il devait partir pour Saint-Pétersbourg.

Après cela, il appela sa fille dans sa chambre, il lui lut son testament par lequel il déclare déshérités ceux de ses enfants qui entreraient dans une communauté religieuse, et établit sa fille aînée (notre jeune sœur) tutrice de ses frères et sœurs, vu (dit-il) que sa femme est folle (c'est à cause de sa grande piété qu'il la qualifie ainsi). Après la lecture du testament, il étala sur sa table tous les bijoux qu'il avait apportés à sa fille. Celle-ci lui dit, prosternée à genoux à ses pieds : « Papa, ce n'est rien de tout cela qu'il me faut, mais bien la grâce que je vous supplie de m'accorder ! — C'est un entêtement, c'est un caprice, reprit le père, qui te font persister ainsi ! — Non, papa, reprit la fille, laissez-moi libre, et l'avenir vous prouvera que ce n'est ni l'un ni l'autre. « Tout fut inutile ! Comme on n'avait point d'habit pour la faire changer, il dit qu'on n'avait qu'à prendre ceux de la gouvernante, et qu'en route tout s'arrangerait.

La sœur Visitatrice et la novice repartirent pour Lorette, bien affligées, sans espoir humain de secours. Plusieurs amis, comme les amis de Job, blâmaient la mère d'avoir été inconsidérée, légère, en permettant à sa fille d'entrer en communauté, et lui répétaient qu'il n'y avait qu'à accepter sans hésiter la décision du père. D'autres plus sages, sans la blâmer, reconnaissaient pourtant que le père, d'après les lois russes, ayant un plein droit sur sa fille, il ne fallait plus penser qu'à temporiser.

Les prières cependant ne cessaient point à Naples, et nos deux voyageuses invoquèrent malgré tout, jusqu'au dernier moment, l'Immaculée Mère de Dieu, que l'on ne supplie jamais en vain.

Onze heures approchaient; la jeune sœur demanda en grâce qu'au lieu de onze heures on attendît après midi, pour qu'elle eût la consolation de porter deux heures de plus sa chère cornette (on l'avait habillée pour ce voyage, ou mieux pour ce combat), et de prendre encore un repas avec la communauté, à laquelle elle se sentait unie par un lien tout-puissant; cette grâce lui fut accordée. En attendant, on s'occupait de lui préparer les habits séculiers. La dernière heure avait sonné!... on lui essayait ses

gants, et, deux minutes plus tard, elle allait dépouiller le saint habit, quand la sœur Visitatrice reçut une dépêche que nous lui avions expédiée un instant auparavant.

Nous venions de recevoir une lettre confidentielle de M. le Chargé d'Affaires de Russie à Rome, par laquelle il daignait prévenir notre sœur Stchiguelska qu'il expédiait au Consul de Russie à Naples, avec ordre de la lui communiquer, copie du décret par lequel Sa Majesté l'Empereur de Russie, en conséquence de la lettre qu'elle lui avait écrite, *ordonnait* qu'il lui fût permis d'entrer dans la *communauté des Filles de la Charité de saint Vincent de Paul* en conservant *tous ses droits* de sujette russe. Notre dépêche leur communiquait cette nouvelle. L'Ange arrêtait le bras qui allait consommer le sacrifice!... A l'instant, elles tombent à genoux pour remercier le Seigneur et notre auguste Protectrice du ciel! Cependant nous avons en même temps adressé une dépêche semblable à M^{me} Stchiguelska; elle la reçut pendant son dîner. A la vue de cette dépêche, le mari fut terrassé... Revenu à lui-même, il prétendit que c'était une invention des Filles de la Charité, une fourberie par laquelle on cherchait à le tromper. Il envoya immédiatement une dépêche à l'Ambassade de Russie à Rome, pour être bien informé. La sœur Stchiguelska l'avait prévenu; aussitôt la dépêche reçue elle avait prié télégraphiquement l'Ambassadeur de vouloir bien expédier directement un télégramme à son père, pour lui annoncer la faveur que l'Empereur venait de lui accorder. Aussi, à peine le prince Stchiguelski avait-il envoyé sa dépêche, qu'il en reçut une de l'Ambassadeur, et puis une autre en réponse à la sienne, toutes deux confirmant la nouvelle dans des termes si précis, qu'il ne put plus douter. Il dit bien qu'il ferait retirer le décret... que sous peu il retournerait pour prendre sa fille... mais un monsieur de ses amis, qui était là, lui-dit : « Gardez-vous de faire aucune démarche dans ce sens, car à Saint-Pétersbourg on se moquerait de vous. »

A Lorette, toutes les personnes au courant de ce qui venait de se passer reconnurent là une protection du Ciel envers la jeune sœur. Vous nous aiderez, mon très honoré Père, à remercier le bon Dieu d'une grâce que je considère comme une faveur accordée

par l'Immaculée Marie, non seulement à la jeune sœur, mais à la Communauté à laquelle elle a été conservée. Vous serez peut-être touché aussi de voir que l'Empereur de Russie ait accordé une telle faveur qui pourrait bien cacher un secret du bon Dieu pour l'avenir. Vous trouverez sous ce pli la lettre que la jeune sœur m'écrivit de Lorette, au moment où tout espoir était perdu, quelques minutes avant de recevoir le télégramme qui leur apportait la bonne nouvelle ; cette lettre vous prouvera sa foi et son amour pour sa vocation.

J'ai commencé cette lettre sur mer : je la finis à Marseille, où je suis arrivé ce matin 15 août, avec six de nos novices. Je compte être à Paris vers les premiers jours de la semaine prochaine. Daignez me bénir et me croire en Notre-Seigneur, mon très honoré Père,

Votre fils obéissant et affectionné,

J. TURROQUE,

I. p. c. M.

P. S. — Je vous envoie avec la lettre de notre chère sœur copie de la décision suprême de l'Empereur de Russie :

Sneto, 11 août 1882.

MON RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Tout est bien fini, nous avons espéré jusqu'aux dernières limites, mais maintenant il faut se rendre à l'horrible réalité ; dans quelques heures je serai chez mon père, ma sœur Visitatrice m'y conduira...

Hier, lorsque nous vînmes chez lui nous fûmes reçues convenablement, l'extérieur était calme. Pendant assez longtemps on ne parla que de choses indifférentes et lorsque nous demandâmes quelle était la conclusion, il répondit froidement qu'il nous l'avait déjà fait connaître. La bonne mère Visitatrice tâcha d'entrer dans quelques pourparlers, arrangements, conciliation ; lui

répondait qu'il ne peut rien contre la loi et que si je ne vais pas *et personne* à Pétersbourg accomplir les formalités nécessaires, aucune procuration ne peut me remplacer et la loi agira en conséquence; car si je refuse de lui obéir de bon gré, il me fait prendre par la force et accompagner jusqu'en Russie entre deux commissaires, et, outre cela, il fera avoir beaucoup de désagréments à la Communauté, étant soutenu par les autorités Italiennes. Il dit que lorsque je serai de retour dans notre pays, après avoir fait les démarches indiquées, je serai libre de revenir à Naples même sans son consentement. Si l'on pouvait compter sur ses paroles, ce serait une paille à laquelle j'aurais quelque espoir de m'accrocher, mais impossible de croire en lui, et je suis désespérée ne voyant aucune issue, sinon peut-être dans des mois, des années. J'ai toutes les peines du monde à me soumettre à cette volonté du bon Dieu; car, n'est-ce pas, cette terrible épreuve, c'est Lui qui me l'envoie, et penser que c'est, dans un sanctuaire de la sainte Vierge que ce coup m'est donné, et encore en l'une de ses plus belles fêtes, le jour de son grand triomphe dans le ciel, est-ce possible qu'une de ses filles soit vaincue ainsi sur la terre? Vous m'avez dit de conserver ma foi et ma confiance malgré tout, de faire comme Abraham qui espérait, même en levant le couteau sur son fils; mais ne pouvons-nous pas dire qu'ici le couteau s'est déjà abaissé; aucun Ange ne l'a retenu et maintenant c'est un miracle de résurrection qu'il faudrait!

Je ne vous en dis pas plus long, je ne me sens plus, je ne vis plus. Oh! mes pressentiments ne m'ont pas trompée, tous les tableaux qui me tourmentaient depuis le 24 juillet se réalisent. La chère mère Visitatrice a la bonté de rester avec sa pauvre fille jusqu'au dernier moment; elle ne partira que ce soir à cinq heures pour Ginhanova, après m'avoir consignée entre les mains paternelles, et demain samedi, à cinq heures du soir, nous prenons le train de Bologne et nous partons pour Vienne. Ce 12 août, cette date fatale qui me poursuivait comme devant m'apporter un grand chagrin, s'est réalisé, car certes, aucune douleur ne peut égaler celle-ci. Priez pour moi, mon Père, priez, car je me sens abattue et j'ai des moments de révolte contre la main de Dieu, qui me frappe pourtant avec justice, si je considère mes pé-

chés. J'écrirai à ma sœur directrice dès que je pourrai; veuillez lui présenter mon bien triste souvenir d'affectueuse reconnaissance ainsi qu'à ma sœur assistante et ma sœur économiste.

Mon respectable Père, veuillez me croire en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, Votre fille très humble et reconnaissante,

Sœur STCHIGUELSKA.

Traduction d'un office en date du 29 juillet (10 août) 1882, sub. 782, adressé par l'Ambassade impériale, à Rome, à M. le Consul général de Russie, à Naples.

L'Ambassade impériale a l'honneur de porter à votre connaissance que Sa Majesté l'Empereur a gracieusement daigné ordonner : de permettre à la sujette russe domiciliée à Naples (Arco Mirelli, Casa Centrale), Stéphanie *Stchiguelska*, d'entrer dans la communauté des sœurs de la Charité de saint Vincent de Paul, en lui conservant la sujétion Russe.

En prévenant V. E. de cette décision suprême, communiquée par le secrétaire d'État, prince Dolgoronki au Ministre de l'Intérieur pour sa mise à exécution, l'Ambassade Impériale a l'honneur de prier V. E. de vouloir bien porter ce qui précède à la connaissance de la susdite demoiselle *Stchiguelska*.

Le Chargé d'Affaires,

Signé : SCHÉVITCH.

PROVINCE DE PORTUGAL

ORIGINE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN PORTUGAL¹

Le secrétaire d'État à Rome. — La lettre du supérieur général n'eut aucun effet. Le Roi fit porter la question en Cour de Rome, et le secrétaire d'État donna à l'Ambassadeur ordre de la traiter activement. Celui-ci devait faire en sorte que le bref demandé pour la maison fondée dans la capitale renfermât les clauses suivantes :

1° Que M. Joseph Joffreu, actuellement seul dans ladite maison, en fût nommé supérieur, que le Pape lui ordonnât expressément d'accepter et qu'il lui enjoignît d'y rester, et cela, sur la demande formelle de Sa Majesté.

2° Que ledit M. Joffreu, lorsque la fondation serait établie, au cas où l'on voudrait altérer ou changer la règle, les usages, la méthode de la Congrégation, pût librement se retirer dans quelque une des maisons de la Compagnie, sous l'obéissance de ses supérieurs.

3° Que le frère Marquisio (Jean-Baptiste) restât aussi, dans les mêmes conditions.

1. Voir tome XLVII, page 370.

4° Que le Pape désignât nominativement et envoyât, pour cette fondation, M. Jérôme Matheus et M. Salvador Barrera, ou, à la place de celui-ci, M. Matheus Mur, tous trois de la maison de Barcelone qui n'en pouvait fournir plus de deux.

5° Que cinq prêtres fussent envoyés d'Italie : un prédicateur, un directeur, un professeur, un pour le chant et les cérémonies, et un autre, qui serait procureur. Il fallait aussi deux frères capables pour les emplois temporels de la Congrégation.

L'Ambassadeur et M. da Torre. — En conséquence de ces instructions, l'Ambassadeur de Portugal, à Rome, s'adressa au visiteur de la province romaine, M. Bernard da Torre. Celui-ci écrivit à M. Joffreu, le 23 mars, qu'il venait d'avoir trois conférences très longues avec l'Ambassadeur, qui lui avait fait de très vives et très fortes instances pour qu'on envoyât des confrères à Lisbonne. Qu'il s'était montré tout disposé à lui accorder sa demande, mais à la condition que ses confrères ne seraient pas soustraits à l'obéissance due aux supérieurs majeurs ni séparés du corps de la Congrégation. L'Ambassadeur n'ayant pas voulu admettre cette réserve s'adressa directement au Souverain Pontife et lui fit les mêmes instances; mais le Pape ne se montra point favorable au projet de séparation. Le diplomate présenta alors un nouveau projet : c'était d'envoyer à Lisbonne sept ou huit missionnaires y passer le temps nécessaire pour former des élèves et des sujets du pays, qui après cela rentreraient en Italie, laissant la fondation constituée et tout à fait indépendante de qui que ce soit. M. da Torre fit d'abord difficulté, mais craignant ensuite que le projet fût agréé par le Souverain Pontife, il céda et promit de faire son possible pour le réaliser, à la condition toutefois, que les missionnaires qui partiraient d'Italie resteraient soumis à leurs supérieurs majeurs, tout le temps qu'ils seraient en Portugal, et que leurs élèves portugais y seraient également soumis, au moins durant le même temps.

L'Ambassadeur repoussa cette condition, et, pour la seconde fois, il eut recours au Saint-Siège.

Il adressa au Pape deux requêtes : dans l'une, il demandait l'autorisation de fonder en Portugal un nouvel institut, semblable au nôtre, mais qui en serait totalement distinct; et, dans

l'autre, que M. Joffreu fût nommé supérieur et indépendant. Au sujet de la première demande, le visiteur n'avait rien à objecter, puisqu'il s'agissait d'un institut nouveau qui ne nous regardait pas. Quant à la seconde, il s'y opposa fortement ; et en effet il ne convenait pas que la Congrégation fournît ses propres sujets pour former un institut nouveau et séparé du nôtre.

On fit des efforts incroyables pour vaincre la résistance du visiteur ; mais il demeura inébranlable et fit tout ce qu'il put pour que M. Joffreu et le frère Marquisio ne restassent pas dans la pénible alternative, ou de quitter le Portugal, ou d'avoir à se séparer de leur Congrégation.

Le parti du Roi devait triompher malgré tout, et, le 10 avril suivant, un bref du pape Benoit XIII était adressé à Sa Majesté D. Jean V^r. Il accordait l'indépendance.

Le 29 avril, le visiteur de la province romaine avisait de tout ce qui s'était passé M. Barrera, alors assistant de la maison de Barcelone, et celui-ci transmettait à M. Joffreu cet avis ; il était ainsi conçu :

« Nous n'avons plus rien à faire avec la maison de Lisbonne, puisque finalement, sur les instances très pressantes du Roi, le Pape l'a déclarée totalement séparée de nous, indépendante de nos supérieurs et soumise à l'Ordinaire.

« Ici, nous avons fait tout ce qu'il était possible de faire, mais en vain : il ne nous reste donc plus qu'à adorer les dispositions du Ciel et à nous soumettre humblement aux déterminations du Saint Père. Je ne sais, dans ces circonstances douloureuses, quel parti prendra M. Joffreu. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y aura pas un de nos confrères qui veuille aller en Portugal. »

Ce langage, nous le comprenons, c'est la voix d'une douleur profonde mais résignée ; elle se fait entendre lorsque, ayant tout fait pour une œuvre, on la voit compromise et perdue par des moyens que Dieu n'approuve pas !

M. Joffreu, supérieur. — Le 4 mai suivant, on expédia un autre bref qui nommait M. Joffreu supérieur *indépendant*.

Ce bref avait été expédié par le Pape, sur les instances réité-

r. Voir aux Archives.

rées du Roi. M. Joffreu se trouva alors dans un grand embarras et il ne voulut point accepter cette faveur sans consulter le supérieur général; il lui écrivit donc et lui demanda des instructions sur la conduite qu'il devait tenir. La réponse du supérieur général ne se fit pas attendre; il disait à M. Joffreu que, puisqu'il était bien résolu à persévérer dans la Congrégation, il devait aller se présenter au Roi, le remercier de toutes ses bontés et prendre congé de lui, puis se rendre à Paris ou à Barcelone.

M. Joffreu crut devoir aussi donner satisfaction au Pape et lui expliquer les motifs qui l'empêchaient d'accepter le bref du 4 mai. Il le fit le 13 août.

Le Roi comprit qu'il ne triompherait pas de la résistance de M. Joffreu; il fit de nouvelles instances auprès du Pape; et, le 13 août, Benoît XIII adressait à M. Joffreu un nouveau bref.

Après l'avoir reçu, M. Joffreu n'avait plus qu'à se soumettre; il garda donc le silence, concentra dans son cœur la peine qu'il ressentait.

Dans ces dispositions d'esprit, il était naturel qu'il montrât peu d'ardeur pour réaliser le plan du Roi; attaché comme il l'était à la Compagnie et à ses supérieurs, il ne pouvait travailler que comme malgré lui à une œuvre qui leur était opposée. Ce fut sans doute pour cette raison qu'un courtisan se permit, un jour, de dire au Roi qu'il fallait laisser partir *cet étranger*. Mais le monarque se contenta de répondre : « Non, laissez tranquille l'étranger, je veux qu'il reste. » Malgré la résistance de M. Joffreu, D. Jean V avait pour lui une grande estime, il aimait surtout sa franchise et la liberté avec laquelle il lui parlait.

La fondation avait jusque-là coûté beaucoup d'efforts et de souffrances; elle se trouva alors en grand danger de disparaître tout à fait. Pour ne pas vouloir l'Institut tel que l'avait fondé saint Vincent de Paul, on se vit dans le cas de n'avoir rien du tout. C'est ce que nous donne à entendre Jean-Baptiste de Castro, dans la troisième partie de son *Mappa* de Portugal. Parlant de cette maison, il dit en effet : « Sa Majesté exigeait qu'elle fût entièrement soumise au Patriarche, mais les premiers missionnaires ne voulurent pas y consentir; » et il ajoute : « Malgré un bref du Pape autorisant tous les missionnaires de la

Congrégation, soumise au supérieur général, à passer librement dans la nouvelle maison qui serait soumise *au Patriarche*, personne ne voulut y entrer. »

Évidemment, Dieu donnait là une leçon aux hommes et au Roi lui-même. Cette impuissance à fonder quelque chose de solide montrait bien qu'on travaille en vain, quand on veut mettre les projets qu'on a rêvés à la place des institutions qu'il a inspirées et que son Église a approuvées. D. Jean V avait Dieu contre lui, son œuvre ne pouvait prospérer ni aboutir. Pour que la Congrégation prît racine et produisît dans ses états des fruits de salut, il fallait que ce prince, habitué à être obéi, renonçât à ses prétentions et laissât la maison nouvelle vivre de la vie propre à l'Institut de saint Vincent de Paul.

1728. — Deux années s'étaient écoulées depuis l'expédition des brefs dont nous venons de parler. M. Joffreu avait de nouveau exprimé au Pape la répugnance et la douleur qu'il avait de n'être pas soumis au supérieur général, et son désir ardent d'être autorisé par lui à rester en Portugal.

Le Saint Père chargea le cardinal Las-Cari de répondre à M. Joffreu. La lettre était ainsi conçue :

« Rome, 21 avril 1728.

« Très honoré Monsieur,

« Le Saint Père qui connaît bien votre vertu et votre zèle, qu'accompagnent une condescendance et une douceur remarquables, se montre on ne peut plus satisfait du désir que vous avez de vous employer au service de Dieu et au salut des âmes dans la maison de la Mission, à Lisbonne, où vous êtes actuellement; et comme preuve de l'intérêt qu'elle vous porte, Sa Sainteté a voulu que votre supérieur général vous en fit parvenir l'autorisation. Je suis heureux de vous l'envoyer conjointement avec cette lettre, et de vous faire connaître la satisfaction que j'ai de vous être agréable; et par l'affection que je vous porte, je vous souhaite sincèrement toutes sortes de biens en Notre-Seigneur.

« Cardinal LAS-CARI. »

Fête de la béatification de saint Vincent à Lisbonne. — Le

22 septembre 1727, Benoît XIII avait publié un décret déclarant héroïques les vertus pratiquées par le serviteur de Dieu, Vincent de Paul. Le 14 juillet 1729, il ordonnait de publier et d'expédier le bref de béatification. Le 13 août suivant, parut un autre bref autorisant la récitation de l'office du Bienheureux, tous les ans, le 27 septembre : dans son pays, dans les paroisses qu'il avait dirigées, à Paris, et dans les maisons de la Congrégation ; cette faveur s'étendait aux convicteurs et aux séminaristes. Tous les prêtres qui viendraient dans les églises où l'on célébrerait la fête étaient autorisés à dire la messe propre. En outre, pour cette année, on autorisait, sous le rite double majeur, la solennité de la béatification, au jour fixé par l'ordinaire, mais, toutefois, après la célébration qui devait avoir lieu, le 21 août, à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre. Cette concession était pour toutes les églises auxquelles la messe et l'office propres étaient accordés. Le 29 août, le pape Benoît XIII adressait au supérieur général, M. Bonnet, le bref admirable : *Si gloria hominis ex honore patris, etc.*¹.

Le 26 septembre, au matin, M. Joffreu alla prévenir l'auguste roi, D. Jean V, qu'il avait résolu de célébrer, le lendemain, une messe basse, en l'honneur du Bienheureux Fondateur.

En recevant cette communication, le pieux monarque parut fort surpris ; il réfléchit un instant, puis il dit à M. Joffreu : « Bien, mon Père, bien ! mais cette messe sera chantée ; et le soir, on chantera aussi les vêpres, et moi-même j'y assisterai ! — Mais, Majesté, cela n'est pas possible, repartit aussitôt et avec étonnement M. Joffreu. — Allons donc ! dit à son tour le cardinal da Motta, qui se trouvait là, c'est avec ces sortes d'impossible que Sa Majesté sait faire des miracles ! » Et, en effet, on se mit tout de suite à préparer l'oratoire de notre maison, on l'orna le mieux qu'il fut possible, et on y célébra la fête. On fit tout ce que le Roi avait prescrit et même plus qu'il n'avait dit. Il y eut premières et secondes vêpres, matines et messe solennelle. Sa Majesté assista à tous les offices, excepté aux secondes vêpres. Le Roi montra bien sa dévotion en ne voulant pas manquer aux

1. Circulaires des Supérieurs Généraux, t. I, p. 656.

matines, quoiqu'elles fussent chantées à une heure assez avancée de la nuit. A la messe, l'officiant fut Mgr Ferreira, archidiacre de Sainte-Christine, et, plus tard, prélat de la sainte église de Lisbonne. A matines, l'officiant fut Ambroise Viedma, prêtre de Valence, maître de chapelle de l'église patriarcale; il fit venir avec lui, pour la fête, le chœur de musiciens qu'il dirigeait. Ce digne ecclésiastique, plus tard, convicteur dans notre maison, contribua beaucoup à l'établissement d'un asile pour les jeunes orphelins.

Avec Sa Majesté, plusieurs personnages de haute distinction assistèrent à la fête, ainsi que nos voisins, les religieux du couvent de Saint-Antoine.

Quelques jours après, on savait dans tout le royaume la fête qui avait eu lieu. La *Gazette* du 29 septembre annonçait que le Roi était allé assister aux vêpres de la béatification du bienheureux Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation de la Mission. Le 6 octobre, elle disait : « Le Roi, notre seigneur, et le Prince, notre seigneur, ont assisté, mardi matin, à la fête que les prêtres de la Congrégation de la Mission ont célébrée en l'honneur de leur fondateur, le Bienheureux Vincent de Paul. Sa Majesté la Reine, avec la princesse et Son Altesse D. Francisca, sont allées, dans la soirée, visiter l'église; Son Éminence le cardinal Motta et Monseigneur le Patriarche s'y rendirent également. »

Il y eut, à cette occasion, des réjouissances comme on a coutume d'en faire aux jours de grandes fêtes publiques; le soir, tout l'édifice fut brillamment illuminé.

Cependant, il n'y eut pas de *triduum*, comme semble l'indiquer Bluteau, dans le second volume de ses *Sermons*, et ses trois panégyriques de notre saint Fondateur n'auraient point, d'après notre confrère, M. d'Almeida, été prononcés à l'occasion de la fête de la béatification. Il est certain que si Bluteau a réellement prêché à la fête de la béatification, il a dû produire une impression profonde parmi ses auditeurs et ceux qui avaient dévotion à notre saint Fondateur, lorsqu'il cita le fait qui se trouve rapporté dans l'exorde du premier de ses trois discours :

« Grand saint, dit-il, pardonnez-moi la confiance avec la-

quelle j'ai accepté d'être le prédicateur de vos vertus et le panégyriste de votre gloire, durant ce *triduum*, pour la fête de votre béatification. Il y a plus de soixante ans que, dans la ville de Paris et dans votre maison de Saint Lazare, j'ai reçu, à genoux, votre sainte bénédiction, et, qu'à cette occasion, je vous vis vous mettre à genoux, à mes pieds, acte extraordinaire d'humilité dont je fus si étonné et si confus que je restai sans rien dire. Dieu voulait sans doute que mes paroles fussent réservées pour ces jours-ci, où je ne vous considère plus déjà, comme à cette époque, à cause de votre grand âge et de vos cheveux blancs, comme un aspirant à l'éternité, mais où je puis vous honorer et vous vénérer, revêtu que vous êtes du manteau de gloire et dans la possession du bonheur éternel. »

Les années suivantes, Sa Majesté et toute la famille royale assistèrent à la fête que nous célébrions, dans notre oratoire, en l'honneur de notre saint Fondateur. L'année de la canonisation, en 1737, comme la fête avait été fixée au 19 juillet par le Saint-Siège, le Roi vint, sans que la communauté en eût été prévenue, faire sa visite habituelle, le 27 septembre jour anniversaire de la mort de saint Vincent. La dévotion de ce pieux monarque pour saint Vincent était vraiment extraordinaire.

1731. *Rupture avec Rome.* — Des différends étaient survenus entre la cour de Rome et celle de Lisbonne, et il y avait eu entre elles, le 5 juillet 1728, une rupture complète. Cet état de choses dura jusqu'au 21 octobre 1731. Alors, les relations furent rétablies, et M. Joffreu en profita pour envoyer une longue lettre au visiteur de la province de Rome, M. de la Torre, supérieur à Monte-Citorio. Elle est écrite en espagnol ; on la lira avec intérêt ; elle montre la position difficile de notre confrère et les angoisses cruelles qu'il devait éprouver.

« Très honoré confrère,

« Puisque Dieu, notre Seigneur, nous a fait la grâce de rétablir les communications avec Rome, bienfait dont nous ne saurions assez le remercier, il est juste que je me procure tout de suite la consolation de me mettre en rapport avec vous, qui êtes mon père et mon supérieur, et que je vous rende compte de la vie

que j'ai menée ici et de la situation difficile que Dieu m'a faite en ce royaume.

« Les trois années que notre supérieur général m'avait, en 1728, autorisé à rester en Portugal, ont expiré le 5 juin dernier. Elles se sont passées avec beaucoup de travail et de fatigues, puisque je n'ai point cessé d'exercer les fonctions de notre Institut, et que nous avons eu, dans notre maison, des retraites, non seulement pour un grand nombre d'ordinands, mais aussi pour beaucoup d'autres personnes de toutes les conditions. Il me semble que ces fonctions ont été visiblement bénies du Seigneur, car, outre le bien et les avantages spirituels qu'en ont retirés ceux qui les ont suivies, elles ont acquis à notre maison une grande estime et une haute considération, dans cette capitale et dans tout le royaume; de sorte que les personnes les plus haut placées et les plus vertueuses désirent beaucoup qu'elle soit fondée et solidement établie.

« Aussitôt que la permission de trois ans, qui m'avait été accordée, fut expirée, je suis allé prendre congé du Roi, comme j'en avais reçu l'ordre, afin de rentrer dans ma chère Congrégation.

« Sa Majesté, tout en m'exprimant sa peine, me permit de sortir du royaume; aussitôt, je pris mes mesures pour exécuter mon dessein et je commençai mes préparatifs de départ. D'abord, j'annonçai au supérieur général ce qui venait de se passer et je le priai en même temps de m'envoyer procuration pour toucher les dix mille crusades que Joseph-Marie Cambiasso, de Gênes, avait remises à M. Joseph Gomes da Costa, à son passage dans cette ville, et qui devaient servir à la fondation. Comme ces dix mille crusades étaient entrées dans la construction de notre maison, Sa Majesté supposant bien que je l'abandonnerais entièrement, me dit, au moment où j'allais me retirer, que ladite somme me serait remise intégralement. Je demandais aussi à notre supérieur général ses ordres et les instructions nécessaires au sujet de la maison, de ses rentes et des biens qui étaient propriété de la Congrégation de la Mission, suivant le bref de fondation de Clément XI, dont je lui envoyais une copie. Celui-ci, en réponse à ma lettre, au lieu de me donner des ordres et des instructions, et passant ce point sous silence, me renouvelait sime-

plement pour trois autres années, à partir du 3 septembre dernier, la permission de demeurer en ce royaume.

« Sur le champ, j'allai trouver le Roi et lui communiquai cette nouvelle; mais je compris bien vite que, profitant de mon projet de départ, on lui avait insinué qu'il n'avait besoin ni de moi, ni de notre Congrégation, pour faire remplir les fonctions de notre Institut, et que, sur mon refus d'établir la fondation comme Sa Majesté le désirait, on pouvait bien passer notre maison aux Pères Jésuites ou à ceux de l'Oratoire, ou à d'autres prêtres désignés par le Roi, qui donneraient les exercices spirituels et feraient tout ce dont j'avais été chargé jusque-là.

« Lorsque Sa Majesté m'eut laissé entendre ce que je viens de rapporter, je lui répondis comme je le devais, et, entre autres choses, je lui dis : « Que si l'on agissait ainsi, c'était me faire « sortir de notre maison et du royaume. » Mais Dieu, notre Seigneur, avait, je ne sais pourquoi, mis au cœur du Prince un si grand amour pour moi, qu'il ne put me le cacher, et il me répéta alors ce qu'il m'avait déjà dit bien des fois : *Que je ne sortirais jamais de son royaume.*

« De ce qui précède, j'ai grande appréhension, d'abord, que le Roi ne demande à Sa Sainteté de m'ordonner la fondation avec dépendance du Patriarche, et ensuite, au cas que la chose ne soit pas possible, qu'il ne sollicite la grâce de mettre cette maison, ses rentes, ses biens, à la disposition d'ecclésiastiques choisis par lui; et enfin, pour m'empêcher de partir, qu'il ne me fasse obliger à rester en Portugal, même quand je devrais sortir de notre maison, sous prétexte qu'il a besoin de moi pour sa consolation. Comme la circonstance de la paix qui vient de se rétablir est favorable au Roi, il est à craindre que, s'il n'obtient pas tout ce que je viens d'indiquer, on ne lui accorde le plus qu'il sera possible.

« Quelque concession que fasse le Saint-Siège, sur l'un des points que je viens de dire, elle ne peut que causer un grave préjudice et à notre Congrégation et à moi; à moi, qui n'ai d'autre désir, ni d'autre vocation que de vivre et de mourir comme missionnaire dans ma bien aimée Congrégation. J'ai communiqué ce qui se passe ici au supérieur général, et j'en ai fait part aussi

à Son Éminence le cardinal Firrau, afin qu'il daigne, en cette occasion, comme il l'a fait une fois déjà, employer à Rome son crédit en ma faveur, pour m'obtenir de ne pas rester malgré moi, ni de faire la fondation comme le veut Sa Majesté.

« J'espère que son intervention mettra obstacle à la réalisation des intentions du Roi, soit pour ce qui regarde la fondation, soit pour ce qui me regarde moi-même. J'avoue que si je me voyais obligé à rester dans ce royaume, à vivre dans une maison qui ne fût pas de la Congrégation de la Mission, et à être privé de nos fonctions et exercices, j'aimerais mieux mourir. C'est pour la même raison que je m'adresse à Votre Révérence, vous demandant en grâce de m'aider, vous qui n'êtes pas seulement mon père, mon supérieur, mais aussi un ami sincère. Faites tout le possible pour soutenir la cause et les intérêts de notre Congrégation; défendez-moi aussi à Rome; protégez-moi contre les projets que peut former le Roi et qui compromettraient certainement ma vocation et ma liberté. »

Cette lettre, comme nous l'avons dit, révèle assez les grandes épreuves qui résultèrent pour M. Joffreu de ses relations avec la cour de Portugal. D'autres, un peu plus intimes, aggravaient ses sollicitudes. Ainsi, le frère Marquisio, qui était avec lui depuis si longtemps, avait conçu le projet de retourner en Italie, alléguant ses infirmités; déjà il avait obtenu la permission du visiteur. Il finit cependant par céder aux instances de son supérieur et resta auprès de lui jusqu'à sa mort. Le célèbre D. Marianno, depuis longues années son convicteur et son ami, fut aussi sur le point de le quitter; il voulait aller à Rome traiter une affaire qui l'intéressait, et M. Joffreu ne put, qu'à grand peine, le faire renoncer à son projet et le décider à ne pas le priver de sa compagnie et de ses conseils. Enfin, pour combler la mesure, c'était à la même époque, c'est-à-dire vers 1732, lorsque la maison, grâce aux libéralités du roi, se trouvait organisée et qu'elle avait les chambres, les salles et tout ce qui était nécessaire au service, c'est alors qu'il voyait la fondation sérieusement compromise et tout ce qui s'y rattachait sur le point de passer aux mains de prêtres séculiers, ou d'une autre communauté quelconque, comme le Roi le lui avait laissé entendre!

Ce concours de pénibles circonstances ne pouvait que lui causer un grand chagrin et le porter à la tristesse et au découragement. Heureusement, il y eut, dans ce temps, deux choses qui firent un peu diversion dans son esprit. La première fut le soin qu'il se donna pour prendre ses mesures, au cas où il devrait quitter la maison, et savoir ce qu'il aurait à faire des biens-fonds, des donations et des rentes, si la fondation venait à disparaître. Il ne voulait négliger aucun moyen pour être prêt à toute éventualité. La seconde chose, qui l'absorba presque tout entier, fut la fête de la canonisation de saint Vincent. Notre saint fondateur avait été canonisé en 1737. La bulle de Clément XII est du 16 juin. Le Roi avait d'abord résolu de célébrer la fête au mois d'octobre suivant; mais ensuite il décida qu'elle n'aurait lieu qu'après Pâques de 1738. Durant cet intervalle, le bruit se répandit, à la cour et dans la capitale, que la fête serait célébrée dans une autre église; le Roi lui-même avait insinué à M. Joffreu que cela pouvait être dans celle des religieux de Saint-Antoine, nos voisins, puisque la nôtre, qui n'était pas achevée, se trouvait trop petite. M. Joffreu fit observer respectueusement à Sa Majesté que la fête de la béatification avait été célébrée dans notre oratoire qui était beaucoup plus petit que notre église, et il supplia le Roi de ne pas lui causer ce déplaisir. Ce que voyant, le pieux monarque lui donna l'assurance que la fête aurait lieu où il voudrait, puisqu'il tenait à ne pas le contrarier.

1737. — Cette année là, notre maison reçut un don précieux. Il avait une réelle importance, moins pour la somme dont il permettait de disposer, que parce qu'il montrait bien, précisément dans un temps où la fondation était si incertaine, combien la Congrégation était aimée et le désir qu'on avait alors de la voir définitivement établie en Portugal. Le livre des comptes de la maison porte, en effet, au mois de juin de cette année, la déclaration suivante : « Reçu, pour nos constructions, deux cent mille reis, legs de défunt Bento da Silva Marinho, qui nous les a laissés par son testament. » Ainsi toutes les difficultés que rencontrait l'œuvre de M. Joffreu, loin de décourager les fidèles, ne faisaient que stimuler leur zèle.

On ne pouvait croire qu'une entreprise si excellente ne dût

pas réussir, et voilà pourquoi on voulait, quand même, aider M. Joffreu à bâtir son couvent.

1738. *Vie de saint Vincent et Règles communes.* — Un mois avant la fête de la canonisation, à Lisbonne, parut la *Vie de saint Vincent de Paul*, traduite de l'espagnol en portugais, sur l'ordre formel du Roi. Sa Majesté voulut qu'on en fit à ses frais une édition qui fût vraiment royale. Le pieux monarque fit imprimer également nos *Règles communes*; il y en a deux éditions: une in-8° et l'autre in-12. Elles sont fort belles et renferment un prologue qui est le résumé de la vie de saint Vincent; elles sont suivies de plusieurs bulles qui ne se trouvent point dans l'édition de Paris. On en tira un si grand nombre d'exemplaires, que, suivant M. Vieira, si l'on avait gardé le papier et que la Congrégation eût toujours existé, il y en aurait eu, pour tous les confrères, jusqu'à la fin du monde!

La grandeur et la libéralité du Roi rendaient bien naturelle l'impression simultanée de la *Vie de saint Vincent* et de nos saintes *Règles*, puisqu'elles avaient le même but: honorer le fondateur et faire apprécier son institut. Cependant, il y eut un intervalle de cinq années, entre leur publication. M. Vieira nous donne la raison de ce délai. C'est, dit-il, que la *Vie* se publiait pour l'utilité et l'édification de tout le monde, en Portugal, abstraction faite de notre établissement en ce royaume; tandis que les *Règles* n'étant que pour ceux qui devaient les observer, on pouvait raisonnablement attendre, pour les imprimer, l'arrivée de ceux qui devaient y être soumis.

Fête de la canonisation. — Pour dire la grandeur, la pompe et la solennité qu'il y eut dans la célébration de cette fête, à Lisbonne, il semble qu'il n'y aurait rien de mieux à faire que de dire simplement que le très auguste, très libéral et très pieux roi, D. Jean V, ordonna qu'elle se fit tout entière à ses frais. Il ne serait point nécessaire, en effet, de traiter en détail ce sujet pour nous qui, bien que venus plus tard, le connaissons parfaitement; il serait inutile de l'écrire pour des Portugais, car parmi eux il n'y en a pas un seul qui, de lui-même, ou par d'autres, n'ait appris la magnificence extraordinaire que ce Prince déployait dans le culte divin. L'histoire le dit à chaque page et les mo-

numents qui nous en restent en sont un glorieux témoignage.

Cependant, comme la reconnaissance est une vertu, et que le récit des faits l'excite davantage, je dois, dit M. Vieira, entrer dans quelques détails; notre gratitude n'en sera ainsi que plus vive à l'égard du bienfaiteur le plus insigne que nous ayons eu et qui se perpétue dans la personne de ses successeurs, dont la protection et les bienfaits ne nous font jamais défaut.

Donc, la fête de la canonisation fut célébrée dans notre église, bâtie à la place de l'ancienne qui était très vieille et trop petite. On avait dû, pour cela, agrandir la chapelle de la maison de José de Mello, achetée en même temps que la propriété de Rilhafolles. A cette occasion, le Roi nous fit présent de la grande lampe d'argent, d'une valeur de plus de cinq cent mille reis. L'église fut ornée avec tout ce que le trésor royal avait de plus précieux. La musique de l'église patriarcale vint jouer, soir et matin, tous les jours de l'octave. Sa Majesté vint aussi, chaque jour, avec la famille royale; le prince restait dans notre maison depuis l'office du matin jusqu'après celui du soir. La Reine elle-même, quoique retenue à Belem par la maladie de la princesse, alla deux fois, pendant l'octave, visiter le Saint. La première fois, c'était le 19, elle assista au sermon qui ne fut prêché que le soir, parce que, le matin, il y avait eu office pontifical célébré par Mgr le Patriarche.

Le 18, qui était un vendredi, on chanta, dans l'après-midi, les premières vêpres de saint Vincent. Le Roi y assista ainsi que le prince D. Joseph 1^{er}, qui devait lui succéder, D. Pedro, époux de l'auguste D. Maria, et les infants D. Antonio et D. Manoel. Une note rédigée dans notre maison, portant la date du 14 juillet, et adressée à l'infant D. José, lui indiquait le cérémonial et l'ordre qu'on suivrait. Cette note a été conservée, et elle nous fixe sur tout ce qui eut lieu de mémorable durant tout l'octave.

Les secondes vêpres furent chantées par le doyen de l'église patriarcale. Le jour suivant, qui était celui de la fête et le premier de l'octave, le Patriarche officia pontificalement, et, pour cette raison, le sermon fut renvoyé au soir; D. Marianno Gavila, prêtre séculier et notre convicteur, le prêcha avec un talent remarquable.

Les autres jours de l'octave furent répartis entre les différentes communautés religieuses de la ville ; chacune d'elles devait, au jour qui lui était assigné, fournir l'officiant et le prédicateur. Ainsi, le second jour, c'était le tour des Pères Jésuites ; toutefois un chanoine officia pontificalement ; le troisième jour, celui des clercs religieux de la Divine Providence, également avec un chanoine pour officiant ; le quatrième, celui des Dominicains ; le cinquième, des Augustiniens ; le sixième, des Trinitaires ; le septième, des Carmes. Ces quatre communautés assistèrent à l'office le jour qui leur était marqué, et fournirent le célébrant. Le huitième jour, était celui des Pères de la Providence de Saint-Antoine, avec office pontifical par un chanoine.

Les trois offices pontificaux célébrés par un chanoine eurent lieu pendant cette octave, en vertu d'un privilège accordé à l'église patriarcale par Clément XI, dans sa bulle *In supremo*. On avait eu recours au chapitre, parce que les communautés désignées pour officier avaient un chant particulier ces jours-là, incompatible avec la solennité.

Quant aux prédicateurs qui firent le panégyrique de saint Vincent, voici leurs noms et l'ordre qui fut suivi :

Le 19, comme nous l'avons dit, D. Marianno Gavila ;

Le 20, un prêtre du collège d'Evora, qui vint à Lisbonne pour cette fin ;

Le 21, D. José Barbosa, dont le discours fut imprimé et conservé dans notre maison ;

Le 22, frère Manoel Coelho, ancien recteur du collège de Coimbra, prieur du couvent de Lisbonne, provincial de son ordre et député du Saint Office, à Lisbonne ;

Le 23, frère Antonio da Piedade, ancien prieur du couvent de Santarema, et auteur du livre intitulé : *Meio dia Augustiniano* ;

Le 24, frère Manoel de Saint-Thomas, qui mourut sous les ruines du tremblement de terre, le 1^{er} novembre 1755 ; son discours imprimé, qui était gardé dans son couvent, fut brûlé à cette occasion ;

Le 25, le frère Philippe de Sainte-Thérèse, ancien provincial ;

Le 26, un Père du couvent de Saint-Antoine, de la Convalescence.

Le dernier jour, on clôtura la fête par une procession solennelle, dans laquelle on porta la relique et la statue du saint Fondateur ; elle était formée de toutes les communautés religieuses, qui avaient célébré dans l'octave de la fête, et du clergé séculier de trois paroisses voisines : Pena, Secorro et San José. En sortant de notre cour elle se dirigea vers l'avenue, parcourut la place appelée aujourd'hui Campo Santa Anna, et rentra par la rue da Cruz.

Les communautés religieuses dont nous venons de parler célébrèrent cette octave, tous les jours, dans leurs couvents, par de brillantes illuminations. Ce que firent aussi les Pères de l'Oratoire.

Quant à nous, il suffit de dire que pour ces fêtes rien ne fut épargné : un nombre considérable d'ouvriers furent employés à les rendre aussi brillantes que possible.

Au réfectoire, il y eut chez nous, ces jours-là, une profusion, une grandeur, une magnificence, en rapport avec la générosité et la grandeur de notre auguste Roi. Sa Majesté obligea les Pères Jésuites à prendre part au dîner, le jour où ils vinrent assister à la fête ; et, malgré leur répugnance à manger hors de chez eux, le Roi trouva bien le moyen de les obliger à s'asseoir à la table du banquet ; il ordonna à ses gardes de les empêcher de sortir ; et ils durent se rendre au réfectoire, comme le firent, du reste, toutes les autres communautés, au jour qui leur était assigné.

Le Roi autorise la fondation. — Le résultat de cette fête magnifique fut celui qu'avait prévu M. Couty. Dans une lettre écrite, le 24 décembre 1736, à M. Joffreu, quand celui-ci se disposait à sortir du Portugal, M. Couty lui disait que, quoi qu'il arrivât, il ne devait point se retirer, avant que le mois de septembre suivant fût passé ; car il lui semblait que la canonisation de saint Vincent modifierait les sentiments de Sa Majesté, et que probablement le Roi permettrait, à cette occasion, que nous fussions constitués comme dans les autres royaumes. Le 14 janvier de cette même année 1738, M. Couty renouvelait encore, dans une autre lettre, le même espoir à cet égard. Et en effet, il ne se trompait pas. Les fêtes solennelles qui avaient eu lieu allaient finir, lorsqu'on vit se réaliser, dans la personne

du Roi la parole de la sainte Écriture, au chapitre 21 des proverbes : *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini, quocumque voluerit inclinabit illud.* Ce prince, depuis plus de vingt-deux ans, refusait opiniâtrément ce qu'on lui demandait, et il l'accorda tout à coup, au moment où personne n'y pensait plus. Le fait est raconté dans les mémoires du temps. Le voici tel qu'il se trouve dans la troisième partie du *Mapa* de Portugal, par Jean-Baptiste de Castro, bénéficiaire de l'église patriarcale. « La fondation de la Mission, dit-il, était considérée par tout le monde comme manquée, lorsqu'en 1738, le Roi ayant voulu faire célébrer avec une pompe extraordinaire la fête et l'octave de la canonisation de saint Vincent de Paul : le dernier jour, le 26 juillet, il accorda à M. Joffreu l'autorisation de fonder la Congrégation, avec dépendance du supérieur général. »

Antonio Gaetano de Sousa, clerc régulier de la Divine Providence, parlant de D. Jean V, dans son *Histoire généalogique de la maison royale de Portugal*, page 256, dit avec quelle magnificence et quelle piété il célébra la canonisation de notre saint Fondateur, puis il ajoute : « Le dernier jour de l'octave, le Roi assista d'une fenêtre à la procession. A l'entrée de la nuit, lorsqu'il était sur le point de retourner au palais, il descendit à l'église pour faire une dernière fois sa prière au Saint, dont l'image était encore sur le brancard qui avait servi durant la procession. Après une longue prière, il se leva, comme poussé par une inspiration d'en haut, s'entretint avec le supérieur de la maison, M. Joseph Joffreu, qui était là, dans l'église, avec ses compagnons et les religieux des autres communautés, et il lui accorda enfin la faveur demandée depuis vingt-deux ans, l'autorisant à constituer régulièrement sa maison qui jusqu'alors n'avait été qu'un hospice. Tous ceux qui étaient présents applaudirent vivement à cette faveur royale, baisèrent les mains du Roi et l'accompagnèrent jusqu'à son carrosse. Peu de temps après, Sa Majesté envoya pour les constructions une très forte somme ; il envoya également des aumônes de cent, ou de cinquante mille reis, aux autres communautés, aux Capucins, aux Pères Italiens à ceux de la Compagnie de Jésus et à ceux de l'Oratoire, ainsi qu'à plusieurs églises et couvents. »

Le 26, on avait chanté un *Te Deum* d'actions de grâces pour la clôture de l'octave, et il y avait eu un concours prodigieux de fidèles. Le jour suivant, il y eut messe solennelle, chantée par D. Marianno, en action de grâces pour la grande faveur qu'on avait obtenue du Roi.

Ces actions de grâces étaient assurément bien légitimes, et le Portugal pouvait bien se réjouir, en cette occasion. Notre Institut et l'exercice de nos fonctions ne devaient-ils pas, en effet, lui procurer des avantages inappréciables? Les maisons qui allaient pouvoir s'ouvrir ne deviendraient-elles pas comme autant d'hôpitaux destinés à la guérison radicale de toutes les infirmités de l'esprit humain, comme le faisait déjà la maison de Lisbonne, en recevant dans son sein un nombre prodigieux d'ordinands qui y venaient de tous les diocèses du royaume? En outre, on allait pouvoir ouvrir des écoles, des séminaires, où les aspirants au sacerdoce viendraient se former aux sciences ecclésiastiques et aux rites sacrés, pour devenir ensuite de dignes ministres du sanctuaire. Enfin, on aurait désormais le moyen d'organiser des espèces d'académies où l'on ferait des conférences spéciales sur le sacerdoce, sa sublimité, ses devoirs et les moyens d'en remplir saintement les fonctions. Tout le peuple portugais devait se réjouir de la faveur accordée par le Roi, les plus abandonnés surtout devaient y gagner, puisqu'elle autorisait la formation d'une société de missionnaires qui devaient aller dans les villages les plus inconnus et les plus éloignés apprendre aux pauvres gens à gagner pour leur âme les perles précieuses qui leur mériteraient le royaume des cieux. Voilà les biens inestimables qu'assurait à ses peuples le zèle du Roi, lorsqu'il autorisa définitivement la fondation de la Congrégation. L'avenir devait montrer que ce n'étaient point là des espérances chimériques.

Lettre de M. Couty à D. Jean V. — L'établissement de Lisbonne ayant été enfin déclaré dépendant du supérieur général, celui-ci ne put se dispenser d'écrire au Roi et de déposer au pied de son trône le témoignage de sa grande reconnaissance, pour l'honneur et les bienfaits dont la Congrégation lui était redevable. En conséquence, il lui écrivit, le 4 novembre, une lettre ainsi conçue :

« Paris, 4 novembre 1738.

« Sire,

« Pendant le long séjour que j'ai fait à Rome, j'ai été souvent témoin de la magnificence de Votre Majesté, en la personne des cardinaux, ses sujets, de ses ambassadeurs et de ses autres ministres, et j'avoue qu'alors je ne prenais de part aux effets de sa libéralité royale qu'autant que le vulgaire fait dans ces occasions, qui est d'admirer et de louer.

« Je dois, Sire, faire plus aujourd'hui, sachant ce que Votre Majesté a fait pour honorer notre saint Instituteur. La magnificence avec laquelle Elle a signalé sa piété, et porté les autres, par son exemple, à glorifier Dieu dans son Saint, demande qu'en admirant ce que la Religion a fait faire à Votre Majesté, je L'assure de ma reconnaissance et de celle de toute notre Congrégation : et afin que nos successeurs entrent dans les mêmes sentiments que nous, j'aurai soin qu'ils en conservent dans notre maison principale un monument qui leur apprenne qu'ils doivent prier pour Votre Majesté et respecter sa mémoire.

« Une autre raison, Sire, demande que, prosterné en esprit devant le trône de Votre Majesté, j'aie l'honneur de lui dire qu'Elle m'oblige de La regarder non seulement comme le fondateur de notre Congrégation, dans ses états, mais encore comme un royal protecteur de tous ses membres, en qui ils trouveront toute assistance pour procurer, par leur ministère, la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Trop heureux s'ils secondent les pieux désirs de Votre Majesté ! Et je dois ajouter : malheur à nous si nous ne correspondions pas à des intentions dont Dieu est l'auteur, et si nous ne répandions pas nos cœurs en sa présence pour lui demander la conservation de Votre Majesté et de toute la famille royale, et toutes les bénédictions que Sa piété lui fait désirer.

« Pour moi, Sire, je m'estimerai indigne de vivre si je manquais d'être, jusqu'au dernier soupir de ma vie, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble, très obéissant, très soumis et très obligé serviteur,

COUTY,

Indigne supérieur de la Congrégation de la Mission.

Réponse du Roi.— Cette lettre causa au Roi un sensible plaisir ; il répondit aussitôt. La réponse signée de sa main royale fut portée à M. Joffreu, pour qu'il l'envoyât directement lui-même, ou bien qu'il la rendit au porteur, s'il préférerait qu'elle fût expédiée par le secrétaire d'État. Sa Majesté avait en même temps donné ordre de laisser à M. Joffreu une copie de sa lettre au supérieur général. Jean de Leiro était chargé de cette commission. La lettre était conçue en ces termes :

« Lisbonne, 22 décembre 1738.

« Supérieur général de la Congrégation de la Mission,

« Moi, le Roi, je vous salue.

« On m'a remis votre lettre dans laquelle vous me remerciez de mon zèle et de tout ce que j'ai fait pour le culte de votre illustre Fondateur. Les vertus héroïques du Saint, devenues authentiques par une canonisation solennelle, exigeaient qu'il y eût une démonstration publique de joie et d'adhésion, bien qu'il fût impossible de la proportionner à ses grands mérites et à la sincère et profonde dévotion que j'ai pour lui. Mon désir ardent est, quand les circonstances se présenteront, et comme vous le verrez, de continuer la même affection et le même dévouement à ses enfants, qui accomplissent si parfaitement les obligations de leur Institut, et qui ne recherchent que la gloire de Dieu, l'instruction et le bien des âmes.

LE ROI. »

La lettre du Roi était la confirmation de la faveur accordée à M. Joffreu. Sa Majesté reconnaissait au supérieur général toute autorité sur la fondation en Portugal. Les missionnaires devaient désormais dépendre de lui, comme ils étaient sous sa dépendance dans les autres royaumes. Pour en arriver là, il avait fallu vingt-deux ans de lutttes et de souffrances et un vrai miracle de saint Vincent, le dernier jour de l'octave de la fête de sa canonisation. M. Joffreu avait gagné la cause qui lui tenait tant à cœur. La Congrégation se trouvait régulièrement établie. Nous allons maintenant la suivre dans son organisation, dans son développement et dans ses œuvres. Elle avait végété jusqu'alors, maintenant que la bénédiction du Ciel lui est assurée, elle va prospérer et produire les plus beaux fruits de salut.

PROVINCE D'IRLANDE

*Lettre de sœur FARRELL, supérieure de l'orphelinat de Smyllum,
à notre très honorée Mère DERIEUX.*

Lanark (Ecosse), 5 juin 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

La cérémonie de la pose de la première pierre de l'asile des Sourds-Muets, qui va être construit à côté de notre orphelinat, ayant été fixée au 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, nous avons eu la consolation de voir toutes les familles distinguées du voisinage, protestantes et catholiques, se rendre à notre invitation et donner ainsi une preuve sensible de l'intérêt qu'elles portent à nos œuvres.

L'asile en question, dû en partie à la générosité de M. Tiernan, qui nous légua, il y a neuf ans, cent mille francs pour les sourds-muets et aveugles, sera le premier institut catholique de ce genre en Écosse : c'est pour cela que nous avons tenu à le mettre tout spécialement sous la protection de la très sainte Vierge, en choisissant une de ses fêtes pour en jeter les fondements.

Vers midi, Sa Grandeur Mgr Eyre, archevêque de Glasgow, arriva, accompagné de son grand vicaire, de son secrétaire, de nos missionnaires, et de beaucoup d'autres prêtres du diocèse : on

les reçut dans le grand ouvroir, où étaient déjà assemblés une centaine de nos amis et bienfaiteurs, parmi lesquels je dois mettre en première ligne M. Joseph Monteith, qui représentait, en cette circonstance son digne père, absent pour cause de santé. Au moment où Monseigneur entra, nos deux cents orphelines le saluèrent par un beau chant, qui fut suivi d'un compliment récité par une jeune aveugle; puis quatre petites aveugles tinrent une conversation entre elles, sur le sujet de la construction de l'asile, et intéressèrent vivement tout l'auditoire.

Les cérémonies religieuses commencèrent à la chapelle de l'orphelinat, déjà en voie de construction : Monseigneur, après avoir posé la première pierre de l'autel, bénit une plaque de marbre, destinée à perpétuer la mémoire de M. et de M^{me} Monteith, les généreux fondateurs des missionnaires et des sœurs, en Écosse. Cette plaque porte l'inscription suivante : « Bénissez, ô Seigneur, la maison de vos serviteurs, Robert et Wilhelmina Monteith, afin qu'elle subsiste éternellement devant vous. »

Quand les cérémonies furent terminées à la chapelle, toute l'assistance se transporta sur l'emplacement de l'asile des Sourds-Muets. Monseigneur ayant récité les prières d'usage en pareil cas, la première pierre fut posée par M^{me} Tiernan, veuve du bon Monsieur qui a fait un legs à l'institution, à laquelle, par conséquent, cet honneur revenait de droit. Après cela, on fit plusieurs discours en faveur de nos pauvres orphelins, dont le nombre s'élève actuellement à quatre cent vingt, garçons et filles, compris les sourds-muets et aveugles, idiots et imbéciles. M. Gleeson, le supérieur des missionnaires, si dévoué pour nos œuvres, prit le premier la parole; il raconta l'histoire de l'orphelinat, ses pénibles commencements, ses différentes péripéties, ses progrès; tout le monde prêta la plus grande attention à ce récit intéressant. Monseigneur, à son tour, expliqua la nécessité de construire un asile convenable pour les petits infortunés catholiques de l'Écosse, et il mit en contraste la tendresse de l'Église catholique pour les pauvres et les déshérités de ce monde, avec la cruauté des païens, dont il y a de tristes exemples, même de nos jours, en Chine et autres pays, encore privés de la lumière de l'Évangile. Quelques prêtres et un inspecteur protestant ajou-

tèrent à ce discours des paroles fort bienveillantes ; mais personne ne s'exprima d'une manière si touchante que M. Monteith fils, dont la dévotion loyale à l'Église, la vénération pour son noble père, le dévouement pour les bonnes œuvres, et la pratique des vertus domestiques, sont des exemples aussi beaux que rares dans un siècle comme le nôtre. Ce jeune gentilhomme n'aura pas, comme il le disait lui-même, les moyens de faire autant de bien que son père, qui a dépensé sept cent cinquante mille francs en diverses charités, mais il n'en est pas moins l'ami généreux et dévoué du pauvre et de l'orphelin.

Les cérémonies du jour se terminèrent par une collecte qui produisit deux mille cinq cents francs ; un ecclésiastique donna une somme pareille, et quelques jours plus tard, Mgr l'archevêque nous adressa une lettre des plus aimables, promettant une offrande de douze cents francs.

Je ne saurais vous dire, ma très honorée Mère, combien nous bénissons la divine Providence de tout ce qu'elle fait pour nos pauvres enfants, surtout les sourds-muets, qui seraient certainement élevés dans l'hérésie, ou sans religion aucune, si nous ne pouvions les recueillir. Aussi nous avons l'espoir bien fondé que, grâce à la protection de saint Vincent et de Marie Immaculée, l'œuvre commencée arrivera à bonne fin. La sainte Vierge nous a déjà donné des preuves sensibles de protection, dont voici un exemple : il y a deux ans, une de nos sourdes-muettes fut réclamée par sa mère, mauvaise femme, catholique de nom seulement, et placée par elle dans un institut protestant ; nous étions au désespoir, quand une de nos sœurs eut la pensée de faire une neuvaine à Marie Immaculée, qui consista à dire trois *Ave Maria*, trois fois *Marie conçue sans péché*, etc., et une invocation à sœur Catherine : en même temps, elle promit qu'il n'y aurait d'autre statue de la sainte Vierge dans l'asile des Sourds-Muets, que celle de l'Immaculée Conception. La neuvaine fut faite avec beaucoup de ferveur ; néanmoins toutes nos démarches pour que l'enfant nous fût rendue restèrent infructueuses : il semblaît que nous avions prié Marie en vain ; mais voilà que tout à coup, quand nous y pensions le moins, la veille de Noël, la petite nous fut ramenée.

Inutile de dire que notre premier soin fut de la conduire à la chapelle, où, agenouillées devant la statue de notre bonne Mère, nous lui fîmes réciter, par gestes, l'*Ave Maria*, qu'heureusement elle n'avait pas encore oublié.

La bienveillance que nous témoignent les nombreux inspecteurs, tous protestants, dont nous avons à subir les visites, est encore une grâce dont nous ne saurions assez remercier le bon Dieu; sans parler de l'inspection du gouvernement, qui n'a lieu qu'une fois par an. Nous avons des enfants de quarante-deux différentes communes ou paroisses, chacune ayant ses inspecteurs particuliers, qui ont le droit de visiter l'établissement quand bon leur semble. Ces Messieurs apprécient le dévouement des sœurs; ils sont contents de la manière dont nos enfants sont élevés, et ils ne manquent pas, dans leurs rapports officiels, d'exprimer leur satisfaction, dans les termes les plus précis.

J'ose réclamer le secours de vos prières pour toute la petite famille confiée à ma sollicitude, et je demeure en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, ma très honorée Mère, votre très humble et obéissante fille,

Sœur THÉRÈSE FARELL,

I. f. d. I. C. s. d. p. m.

PROVINCE DE PERSE

*Lettre de Mgr AUGUSTIN CLUZEL, archevêque d'Héraclée et
délégué apostolique en Perse, au frère GÉNIN, à Paris.*

Khosrova, 1^{er} juillet 1882.

MON CHER FRÈRE GÉNIN,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Voilà bien longtemps que je ne vous 'ai pas écrit, et vous pensez peut-être que je vous oublie, mais non certes, vous n'êtes jamais loin de mon esprit, encore moins de mon cœur.

Vous savez que j'ai manqué mourir, mais le bon Dieu n'a pas voulu de moi, cette fois ; que sa volonté soit faite !

Me voici maintenant à Khosrova, où je suis venu pour changer un peu d'air et aussi pour affaires. Les embarras ne me manquent pas. J'ai mis trois jours pour faire le trajet de douze heures entre Ourmiah et Salmas ; de cette manière, je n'ai pas été trop fatigué malgré ma faiblesse. Maintenant je suis assez bien, cependant je suis encore faible, et ma tête est tout embrouillée ; de plus, je suis dérangé de corps et mes jambes enflent quelque peu. Ayez la bonté de dire pour moi quelques *Ave Maria*, et la bonne Mère me guérira entièrement, si son Fils le juge à propos ; s'Il ne le veut pas, nous tâcherons de nous soumettre à sa sainte et adorable volonté.

Notre église touche à sa fin ; je veux dire la bâtisse, car à l'inté-

rieur il y a encore beaucoup de travail. Ce sera le monument le plus élevé d'Ourmiah. Nous avons été bien inspirés de commencer l'année dernière, et de mener presque à fin les travaux. Comme les autorités supérieures ont changé à Téhéran, si nous avions attendu à cette année, nous aurions été obligés de demander des permissions qu'on n'aurait accordées que difficilement et avec des conditions gênantes, si on les eût accordées. L'année dernière nous n'avons eu aucun besoin de tout cela. Le gouverneur actuel d'Ourmiah est notre ami, et il est fort bien disposé pour nous ; il fait tout ce que je désire quand il peut, mais il a ordre de s'opposer à la construction d'églises et chapelles sans recourir à l'autorité supérieure de Téhéran, et le ministre de qui cela dépend actuellement est un vieux fanatique, assez mal disposé. Nous sommes donc heureux d'avoir pu nous passer de lui.

Et maintenant, adieu, cher frère Génin, je ne puis écrire plus longuement, la main me tremble, la tête me fait mal, mais mon cœur est à sa place et en bon état pour vous assurer que je suis avec affection et reconnaissance, bien cher frère Génin, votre très humble serviteur,

A. CLUZEL,

I. p. d. I. M. Archevêque d'Héraclée.

Cette lettre est une des dernières écrites par le mémorable prélat. Elle ne nous est arrivée qu'après la nouvelle de sa mort.

UN MOT SUR M^{GR} CLUZEL

Dieu aime et bénit la famille de saint Vincent : tous les jours nous en apportent quelque nouvelle preuve. Mais parce qu'Il nous aime, Il nous frappe sans ménagement et impose à nos cœurs un douloureux martyr. Le nécrologe de cette année en fait foi. Un nom, parmi les derniers inscrits, le dit d'une manière plus expressive : c'est le nom de Mgr Cluzel. Le rang qu'il

occupait dans la hiérarchie sacrée, mais surtout le rôle unique dont il s'acquittait si bien sur la terre infidèle, lui donnent un relief qui ne permet pas de le confondre avec les autres morts. En préluant par ces quelques lignes à la notice plus complète qui lui est réservée, nous croyons être l'écho de cette Église de Perse dont il était le plus bel ornement et, humainement parlant, la plus sûre espérance.

Un vide immense vient de se faire au milieu de ce troupeau attristé. Les Missionnaires et les Filles de la Charité pleurent un père dont nul n'égalera le dévouement et la tendresse. Les familles chrétiennes ont pris le deuil comme à la mort d'un roi : ce mot ne dit rien de trop. Les schismatiques ont suivi consternés le convoi d'un protecteur réputé tout puissant. Les musulmans eux-mêmes se sont émus, parce qu'ils aimaient et vénéraient *le Saint*. Tous, d'une commune voix, ne cessent de redire ce que, sans enthousiasme aucun, signeront spontanément tous ceux d'entre nous qui ont connu cette belle âme. Impossible, ou du moins bien difficile, sera dans tout autre personnage la réunion des qualités et des vertus solides et aimables qui faisaient le caractère et la richesse de Mgr Cluzel !

Né à Monclar, dans le diocèse de Rodez, le 6 mars 1815, notre vénérable confrère entra dans la Congrégation en 1840, étant déjà diacre. Dès le Carême de l'année suivante, il fut ordonné prêtre, et aussitôt désigné pour la mission naissante de Perse, dont un seul missionnaire, envoyé depuis un an à peine, composait tout le personnel.

Sa première étape apostolique fut à Tauris, où tout son ministère consistait à instruire quelques élèves et où, comme droit d'acclimatation, sa nouvelle patrie lui infligea une dysenterie terrible, qui menaça sérieusement ses jours. Préservé par la bonté divine, il se dirigea vers Ispahan, et continua à remplir l'humble fonction de professeur.

Cette obscurité ne le déroba pas à la persécution que la jalousie protestante suscita pendant les années 1843 et 1844 contre les apôtres de la vérité. Les pseudo-missionnaires américains, profitant de leur crédit auprès de M. le comte de Médem, ministre plénipotentiaire de Russie, poussèrent le Gouvernement persan à

bannir nos confrères. Le supérieur de la Mission et M. Boré, dont on sait la part dans la fondation de la mission de Perse, se virent obligés de quitter le pays et de rentrer en France. M. Darnis gagna la Mésopotamie, pour y attendre la fin de la tempête. Mais M. Cluzel fut assez heureux pour se réfugier dans un village appartenant au premier ministre du royaume, et d'y demeurer en paix jusqu'à l'arrivée de M. de Sartiges, ministre de France.

Il ne perdit pas son temps, pendant cet exil. Tout en s'adonnant avec plus d'ardeur à la piété et aux exercices de la vie intérieure, il fit de l'étude des langues l'objet d'une sérieuse application, et le Ciel lui donna pour s'y perfectionner une étonnante facilité. Il connaissait déjà la langue arménienne. Mais les Arméniens ayant fermé l'oreille à la voix de Dieu, et nos confrères ayant tourné leur zèle du côté des Chaldéens, Mgr Cluzel finit par oublier l'arménien qu'il remplaça avec avantage, car il apprit à la perfection la langue chaldéenne liturgique, devenue langue morte, le chaldéen vulgaire, en usage dans toutes les fonctions sacrées, le turc, généralement parlé dans la province d'Aderbedjan, enfin le persan, qui est la langue officielle du gouvernement.

L'arrivée de l'envoyé de France ayant aplani certaines difficultés, Mgr Cluzel se rendit à Khosrova et, jusqu'en 1852, s'y appliqua avec succès aux œuvres de notre sainte vocation. Placé cette année-là à la tête de la Mission d'Ourmiah, il en fut directeur jusqu'en 1858, où la mort de M. Darnis le fit héritier de ses pouvoirs comme supérieur et préfet apostolique. Quatre ans après, la Perse devenait une province de la Congrégation, détachée de celle de Constantinople, et Mgr Cluzel en était nommé visiteur. Enfin, l'année 1874 le voyait rentrer de Khosrova à Ourmiah comme supérieur, et le Saint-Siège témoignait sa confiance au pieux missionnaire en le proclamant délégué apostolique pour la Perse et archevêque titulaire d'Héraclée. C'est à ce titre qu'il a représenté successivement les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII auprès du Schah, avec un talent et un succès universellement reconnus.

Sans vouloir faire ici l'exposé des vertus qui ont brillé dans

notre illustre confrère, nous ne pouvons nous empêcher d'en signaler quelques traits.

Au premier rang, il faut mettre le zèle ardent qu'il avait pour l'extension du règne de Dieu et sa passion pour les âmes. Non content d'avoir fait connaître la vérité à un nombre prodigieux de pauvres hérétiques, il a conservé la foi dans les chrétientés filles de son âme apostolique, avec une constance qu'on ne se lassait pas d'admirer. Pendant les quarante et un ans qu'il a passés au sein de sa famille spirituelle, la prédication, le catéchisme, la confession ont été jusqu'à sa mort sa constante occupation.

Qui dira la tendre charité qu'il apporta dans toutes ses relations avec son peuple bien-aimé, au temporel comme au spirituel, et même en faveur de ceux qui ne marchaient pas sous sa houlette? Nous le disions en commençant : Mgr Cluzel était le père commun. A tous il donnait l'argent dont il pouvait disposer et le *Dispersit dedit pauperibus* lui était appliqué d'une commune voix, comme la devise qui caractérisait sa générosité prodigieuse. Surtout il donnait son cœur, comme savent le donner les saints, comme le donnait notre bienheureux Père. Large et tolérant pour les défauts, souvent grossiers, qu'il rencontrait à chaque pas, dans l'exercice de son ministère ; d'une douceur, d'une amabilité qui rappelait saint François de Sales ; à quelque moment qu'on eût besoin de l'approcher, son visage autant que ses lèvres disait à tous : Ne craignez pas ! Et on venait en effet à lui sans aucune crainte ; les malheureux surtout étaient sûrs de trouver auprès de lui l'appui et la consolation. Ses ennemis eux-mêmes le trouvaient non seulement sans fiel, mais sans mémoire des injures ; ou si le souvenir lui en restait, c'était pour en tirer la vengeance qu'enseigne l'Évangile : *Vaincre le mal par l'abondance du bien*.

Son humilité marchait de pair avec la charité. Honoré comme il était de la confiance des grands, et presque familier avec les puissances de ce monde, Mgr Cluzel n'eut jamais une ombre de fierté. Les plus petites gens avaient droit de lui parler, nous l'avons dit ; les plus humbles fonctions, celles que l'on confie d'habitude aux derniers du sanctuaire, il les accomplissait avec empressement et bonheur, aimant à partager les corvées avec ses confrères, partant

comme un simple missionnaire pour les hameaux éloignés, et célébrait la messe dans les oratoires les plus misérables. Aussi vivait-il dans la plus tendre intimité avec le Dieu qui aime les humbles.

Une piété suave le portait d'ailleurs à recourir souvent à Notre-Seigneur pour lui demander courage et force ; la prière était comme son élément naturel. A peine possesseur de quelques loisirs, et débarrassé d'une volumineuse correspondance qu'il fit toujours par lui-même et sans le concours d'une plume étrangère, il se plongeait dans l'entretien silencieux de son âme avec Dieu. La visite au très Saint-Sacrement, la récitation du Rosaire, c'était là ses délassements favoris. Ne soyons pas surpris de l'énergie qu'on l'a vu déployer toujours, principalement aux heures des grandes épreuves, assez nombreuses dans sa vie. Mgr Cluzel fut l'homme de Dieu dont il cherchait uniquement la gloire. Dieu a tenu sa promesse ! A l'homme qui ne savait pas calculer dans ses immolations, au prêtre généreux, à l'apôtre et au pontife magnanime, il a prodigué ses dons les plus exceptionnels. Il l'a déjà récompensé ici-bas, par l'affection dont on l'a entouré et par une mémoire impérissable, *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est* ; et là-haut il l'a déjà fait asseoir parmi les rois qui jugeront le monde, et reprocheront aux enfants du siècle leur aveuglement et leur lâcheté.

Cette grande lumière s'est éteinte le 12 août 1882.

Soutenons par tous les moyens qui sont en notre pouvoir la grande œuvre de Mgr Cluzel !

Recevez, cher et vénéré Père, ce petit hommage arrosé des larmes de ma tendresse filiale, en attendant le jour où il nous sera donné de faire mieux connaître les œuvres qui ont si bien rempli votre sainte vie, et les vertus qui l'ont ornée avec tant d'éclat.

PAUL BEDJAN,

I. p. c. d. l. M.

Lettre du Consul de France à M. FIAT.

Tauris, 19 août 1882.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Après la malheureuse nouvelle de la mort de Mgr Cluzel, que je vous ai transmise par le télégraphe, je tiens à vous dire aujourd'hui combien ce malheur a affecté les populations chrétiennes et même musulmanes de ce pays ; moi-même, Monsieur l'abbé, j'ai perdu en ce digne prélat un ami de vingt-trois années, vous comprendrez que mon chagrin est grand. Hélas ! Dieu ne lui a pas accordé de vivre encore quelques mois pour lui permettre de continuer et d'achever son église. Je devais me rendre à Ourmiah pour assister à la consécration de ce monument ; maintenant ce n'est pas sans un serrement de cœur que je ferai ce voyage au mois de septembre. Je ferai en sorte qu'il soit profitable à vos missions et au troupeau de fidèles pour lequel Mgr Cluzel a consacré sa vie entière.

Veillez agréer, Monsieur le Supérieur général, les assurances de mes sentiments distingués et bien dévoués.

E. BERNAY.

PROVINCE DE SYRIE

Les épreuves de la famille de saint Vincent à Alexandrie n'ont été sans doute qu'un détail presque inaperçu du sombre tableau qui vient d'émouvoir toute l'Europe. Pour nous, les frères et les sœurs de ceux qui ont souffert, ce détail a une importance de premier ordre. La ruine de notre collège et la mort si regrettable du supérieur dévoué qui en était l'espoir sont des faits qui intéresseront tous les cœurs. Nous sommes sûrs de répondre par notre empressement à l'attente générale. Un rapprochement facile frappera tous les esprits. Le collège d'Alexandrie fut fondé en 1852, principalement par le zèle et les efforts du digne M. Leroy, qui, après de grandes tribulations endurées en Égypte, alla mourir en Syrie, victime du soulèvement de 1860. M. Henri Gaillard, à son tour, vient de succomber à la suite des longues inquiétudes produites par un mouvement du même genre. Ainsi le fondateur et le dernier supérieur ont une ressemblance dans la mort, après avoir partagé les mêmes fatigues. On lira avec intérêt les lettres du dernier, complétées par celles de divers membres de la famille, dont la série se termine par le funèbre message du visiteur, M. Devin, annonçant la mort du supérieur d'Alexandrie. Né le 13 août 1845, entré dans la congrégation en 1866, M. Gaillard n'avait donc que trente-sept ans.

Lettre de M. GAILLARD à M. FIAT, supérieur général.

Alexandrie, 12 juin 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

C'est encore sous l'impression du terrible événement qui a glacé de terreur la ville d'Alexandrie que je vous écris.

Hier dimanche, dans la matinée, un Maltais avait, dans une dispute, tué un Arabe. Il n'en fallut pas davantage pour exaspérer les indigènes déjà fort excités contre les Européens. Les Arabes se rassemblaient et se montraient menaçants; mais on était loin de s'attendre à la scène sanglante qui se préparait.

A peine étions-nous sortis des vêpres, que des coups de revolver se firent entendre tout près de notre maison : c'était des Grecs qui du haut d'un balcon tiraient sur les Arabes massés dans notre rue. En un moment, de toutes les rues adjacentes accourent des troupes d'Arabes en guenilles, armés de bâtons. Le danger devenait sérieux et augmentait d'instant en instant. Les sœurs de la Miséricorde fermèrent leurs portes soigneusement; nous en fîmes autant de notre côté : car notre maison et celle des sœurs étaient dans le foyer même de l'action.

Les Européens comprenant le danger qui les menaçait fuirent de tous côtés : une centaine environ entrent dans notre cour où ils se réfugient.

Aussitôt un affreux massacre commence. Jamais je n'oublierai la scène d'horreur que j'ai vue, du haut de notre chambre qui donne sur la rue Caohé. A travers les jalousies de la fenêtre, j'ai vu les pauvres Européens affolés de terreur fuyant devant les Arabes et tombant sous leurs coups. Un entre autres, a été massacré sous mes fenêtres. La police arrivait, armée jusqu'aux dents; ce malheureux, traqué par trente ou quarante Arabes, suppliait les soldats de le sauver des mains de ces forcenés; mais, et voilà ce qui nous a terrifiés, la police fit cause commune avec les Arabes, le malheureux Européen fut repoussé à coups de crosse de fusil et assommé par la populace ivre de fureur et de sang; trois autres

tombèrent sous les coups de gourdin dont étaient armés les musulmans ou sous les balles des soldats.

Dès lors, nous ne pouvions plus espérer qu'en Dieu seul. Je tremblais à la pensée que, bientôt peut-être, ces brigands déchainés entreraient chez nous, après avoir brisé les faibles fenêtres qui donnent sur la rue, et massacrerait les Européens qui s'étaient réfugiés dans notre cour et peut-être nos élèves et mes confrères. Je redoutais le même sort pour les sœurs et les enfants. Un moment je crus que ces craintes allaient se réaliser; car, ayant entr'ouvert les volets de notre chambre pour mieux juger de l'imminence du danger, je fus couché en joue par un soldat de la police; j'en sus bientôt la cause. Un de nos domestiques, monté sur une terrasse, avait jeté des pierres et des tuiles dans la rue sur les soldats et les Arabes. Cette grave imprudence pouvait nous coûter la vie; je fis faire de nouveau bonne garde sur les terrasses, et heureusement cet incident n'eut pas de suites.

Dieu protégea visiblement notre maison et celle des sœurs; car les musulmans respectant nos établissements se ruèrent sur les magasins des Grecs et des autres Européens et les livrèrent au pillage. Sur une étendue de plus d'un kilomètre les boutiques furent dévastées.

Enfin, vers cinq heures et demie, la troupe régulière arriva et chassa devant elle les pillards chargés de butin. Nous étions délivrés, mais que n'était-elle arrivée une demi-heure plus tôt? Avec un de mes confrères, j'allai visiter la maison des sœurs que je trouvai dans un calme parfait. La nuit fut très tranquille car les rues étaient sillonnées en tous sens par des patrouilles fidèles et bien armées.

Aujourd'hui la ville ressemble à un tombeau, tant la consternation est grande. Les Arabes se cachent, les Européens se montrent menaçants, mais l'ordre est maintenu par l'armée.

J'accompagne le député de la nation française dans les maisons religieuses; il va porter des paroles de consolation et de confiance à toutes les communautés, les assurant que toutes les mesures de prudence ont été combinées avec les autorités civiles et militaires pour prévenir le retour des lugubres scènes dont nous avons été les témoins.

Le lendemain, notre confrère écrit de nouveau :

Alexandrie, 13 juin 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

La protection de Dieu a été évidente sur les enfants de saint Vincent. M. Mivielle était allé à l'orphelinat après les vêpres, et, ne se doutant pas de ce qui se passait dans notre rue, est rentré au collège au moment même où le massacre commençait; deux minutes plus tard, il trouvait la porte fermée. M. Raimbaud était allé conduire à bord de la frégate un missionnaire de Lyon en résidence à Tantah. En rentrant en ville, il en trouva les portes fermées; peu à peu arrivèrent environ trois cents Européens qui, eux aussi, voulaient rentrer en ville; on ouvrit enfin les portes, et serrés les uns contre les autres, ils s'avancèrent dans les rues remplies d'Arabes armés de gros bâtons. Si notre cher confrère ne se fût pas joint à cette masse, il eût été certainement massacré, car plusieurs visiteurs de la flotte qui s'étaient engagés isolément dans les rues étroites du port y ont été assommés.

L'orphelinat des garçons a couru de grands dangers. Situé sur la rue que suivaient les Bédouins et les Arabes pour entrer en ville et pour en retourner chargés de butin, l'établissement a eues vitres brisées par les énormes pierres que lançaient contre elles ces hordes de pillards; si la porte extérieure de l'orphelinat n'eût pas été solide, je ne sais ce qui serait arrivé.

Les sœurs de l'hôpital sont sur les dents : plus de vingt blessés leur sont arrivés, et pour faire face à ce surcroît de travail, elles ne sont plus que huit; car deux sœurs n'ont pas encore été remplacées et deux sont malades.

Les sœurs de la Miséricorde, dont la maison, comme la nôtre, a été si menacée, ont été des plus courageuses. Résignées à tout événement, elles attendaient dans le calme et la prière ce qu'il plairait à Dieu de leur envoyer. Toutes avaient fait le sacrifice de leur vie.

L'hospice des Enfants Assistés ne courait pas un moindre danger. Bâti au milieu d'un quartier arabe et grec et au pied du fort Napoléon, l'hospice eût été détruit si la flotte, comme on le

redoutait, eût bombardé la ville au moment du massacre. Les sœurs n'avaient d'autres défenseurs pendant la tuerie entre les Arabes et les Grecs que les Arabes eux-mêmes qui gardaient la porte de leur maison de louage.

Leurs pauvres petits enfants, entendant au milieu des cris effroyables de la rue et du vacarme des pillards, les coups de fusil qui étaient continuels, criaient à fendre le cœur. Mais ce que les sœurs craignaient surtout, c'était de voir leur maison envahie par les combattants. Grâce à Dieu ! aucun mal ne leur arriva.

Tout est calme dans la ville. On fait le relevé des morts et des blessés. Le chiffre des morts s'élève, dit-on, à près de deux cents. La mer a déjà rejeté sur ses bords plus de vingt cadavres affreusement mutilés. Qui sait combien on lui en a livré ! Le Vice-Roi est arrivé hier avec Dervisch Pacha, le commissaire de Constantinople, et Arabi-Pacha, « *qui répondait si bien de l'ordre.* » Tous les consuls ont affiché une proclamation collective dans laquelle ils invitent les Européens au calme et à la confiance, mais la panique a saisi tout le monde. On fuit en Europe et en Syrie.

Nous n'avons plus que dix élèves dont les parents sont dans l'intérieur du pays. Dans quelques jours probablement nous fermerons le collège.

Plus que jamais nous avons confiance en notre divin Sauveur et en saint Vincent, et plus que jamais nous voulons continuer à mériter leur protection par une conduite digne de notre sainte vocation.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et très honoré Père, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, votre fils très obéissant et dévoué,

H. GAILLARD.

*Extrait d'une lettre de ma sœur LÉROY à M. PÉ MARTIN,
secrétaire général.*

Alexandrie (asile Saint-Joseph), 16 juin 1882.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Vous devez savoir ce qui s'est passé dimanche dernier à Alexandrie. Que de meurtres, que de pillage! Tout le monde est saisi d'une frayeur panique; tous les Européens s'enfuient et chacun est à se demander qu'est-ce qu'il y aura de nouveau.

Nos sœurs des autres maisons renvoient leurs pensionnaires, leurs orphelins et orphelines; mais nous, Monsieur, nous ne pouvons renvoyer nos pauvres abandonnés; nous voilà donc avec nos cent trente enfants. Dieu veuille que les fuyards ne nous en abandonnent pas d'autres! Que faire, que devenir? l'avenir est bien noir pour nous, car tous nos bienfaiteurs ont abandonné le pays; seul, M. de la Pommeraye s'occupe de nous et de nos petites provisions; il vient souvent nous consoler. Je ne vous dis rien de la sollicitude de M. Gaillard. Le jour même du massacre, il est venu nous voir, nous encourager. Priez un peu pour nous, Monsieur, et veuillez recommander notre œuvre aux personnes charitables que vous connaissez. Je m'abandonne bien entre les mains de la divine Providence, mais je ne puis m'empêcher d'avoir des craintes pour le présent et l'avenir. Mes bonnes compagnes sont pleines de courage; personne ne veut abandonner le poste, si le danger devient plus imminent.

Sœur LÉROY,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

Nous indiquons maintenant d'une manière sommaire les détails plus ou moins tristes qui intéressent la famille; c'est le tableau véridique d'une douloureuse agonie :

Lundi 12 juin. — Nos élèves externes ne paraissent pas. Les pensionnaire, nous quittent l'un après l'autre, sans initiative de

notre part ; à midi, il n'en reste plus que dix. Dans la journée, la police opère le désarmement des deux partis belligérants ; mais les Arabes sont en même temps enchaînés, tandis que les Européens continuent de circuler en groupes compacts et d'un visage fier. Nos confrères sortent comme à l'ordinaire pour le service des messes dans les diverses maisons. De nombreux déménagements sont opérés dans la ville ; le port est encombré de meubles et de gens, et les bateaux regorgent. Cependant nous avons le calme.

Mardi 13. — Rien de nouveau dans la matinée. Vers deux heures du soir, un incendie éclate. On croit à une recrudescence du péril. La police fait fermer les magasins ; le souvenir de la veille inspire une terreur générale et l'on se prépare à toutes les horreurs. Grâce à Dieu, ce n'est rien ; l'incendie éteint, on respire. Bientôt descend du chemin de fer le Khédive accompagné d'Arabi et de Dervish Pacha, le délégué de la Porte. A partir de quatre heures, ils commencent une tournée dans les quartiers pillés et continuent les jours suivants, pour essayer de relever le moral. On remarque l'affectation d'Arabi, dans ses salutations à la foule. La musique militaire joue l'hymne national en l'honneur du chef de l'État ; mais quelques brouillons l'ayant sollicité en faveur d'Arabi, qui passait seul, le chef de musique s'y oppose carrément, ce qui donne un peu de confiance.

Vendredi 16, fête du Sacré-Cœur. — M. Gaillard fait emballer les vases sacrés et les ornements de prix et on les dirige sur Marseille. Ce sont, avec les archives de la maison, confiées plus tard en des mains dévouées et sûres, les seuls objets qui échapperont à l'incendie. Pas d'office en ce beau jour, pas même de salut. Tous les cœurs sont serrés.

Une nouvelle alarme se répand ; le feu vient de prendre près de la maison des Enfants Trouvés, et la panique recommence de plus belle ; mais on ne tarde pas à apprendre que l'incendie est le fait volontaire des soldats arabes qui veulent dégager les abords du fort Napoléon. Nous nous endormons en paix.

Dimanche 18. — Une seule messe basse pour le public, et encore peu de fidèles pour l'entendre. [Nous remarquons toutefois un courant sensible vers les tribunaux de la pénitence : on tient à se réconcilier avec Dieu. La foi vit.

Le dimanche suivant sera encore plus triste que celui-ci.

Lundi 26. — La France a envoyé un navire marchand, le *Copernic*, pour transporter à Beyrouth les malheureux chassés par la tourmente. MM. Zipcy, Maresca, Colliette, Moriange, y prennent place. Quatre de nos frères, des sœurs, des orphelins des deux sexes, des religieux et des religieuses, s'y joignent à une masse de neuf cent soixante-cinq personnes, quand un tiers des passagers suffirait pour remplir cette triste embarcation. Aussi, quelle souffrance et quelle triste situation à tous les points de vue ! C'est un pêle-mêle qui rappelle les déportations de la Terreur. Quelques moments avant le départ, M. Gaillard vint nous visiter, et fut si ému de ce spectacle, que, si le temps l'eût permis, il nous eût fait descendre de cette arche de Noé !... Mais Dieu le veut pour notre bien ! Nous partons par une mer heureusement assez calme, et, après une navigation de trente-six heures, en ligne droite, nous arrivons à Beyrouth.

Ici, un peu de consolation nous attendait. L'autorité du pays a tenu à nous recevoir avec tous les honneurs réservés aux grandes infortunes. Envoyés par le premier magistrat, des soldats turcs en grand costume se trouvent au débarquement, et au milieu d'une population émue, nous conduisent à la demeure que nous devons occuper. M. le Visiteur vient aussi nous donner le baiser de paix et fait la distribution des nouveaux hôtes dans les diverses maisons où la charité fraternelle va les accueillir.

Les lettres suivantes raconteront ce qui s'est produit depuis le 26 juin.

*Lettre de la sœur GÉLAS, à M. FIAT,
supérieur général.*

Beyrouth, 12 juillet 1882.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je pense que déjà vous savez que dix-huit de nos sœurs

d'Alexandrie sont auprès de nous, avec une partie de leurs enfants. J'ai pris, pour ma part, les petits orphelins, que j'ai installés dans les constructions préparées pour le nouveau dispensaire. Il n'y avait encore ni portes ni fenêtres, car j'avais suspendu les travaux lors de mon voyage à Alexandrie. La Providence me poussait à les continuer, quoique les travaux de l'hôpital fussent interrompus. C'est que ces appartements devaient abriter nos orphelins d'Alexandrie; aussi cette petite troupe m'entoure comme une seconde mère, et Dieu sait si je les aime. Ma sœur Meyniel a pris les orphelines et six sœurs; les six autres ont été accueillies par ma sœur Billy, ainsi que les sous-maîtresses. Tout le monde va bien. Maintenant nous sommes inquiètes pour les sœurs qui sont restées à Alexandrie, car le bombardement ne sera pas la fin de la crise. Aussi vais-je écrire à ma sœur Péreymond de nous envoyer encore quelques âmes en peine que ma sœur Ramel recevra avec grande charité. Ma sœur Minart m'a demandé plusieurs fois de lui en envoyer; mais je n'ai pas cru prudent de le faire, attendu que nous ne sommes que médiocrement en sûreté dans ces parages : nos Turcs attendant ce que l'on allait faire en Égypte, et se proposant d'en faire autant ici. Mais nous avons un excellent Pacha, ainsi que le Vali. Ils ont pris des mesures pour conjurer le danger. En tout cas il vaut mieux que nous soyons sur le littoral que dans l'intérieur; toutes nos sœurs sont parfaitement de cet avis.

En vous parlant du Grand Pacha, la reconnaissance me fait un devoir de vous dire ce qui s'est passé à l'arrivée de nos chères sœurs. Aussitôt que le télégramme annonçant leur arrivée fut connu, Son Excellence m'envoya deux sous-officiers s'informer du jour et de l'heure, désireux de prendre des mesures pour le bon ordre dans le débarquement, car le vapeur était tellement encombré, qu'il y avait à craindre quelque accident.

A peine le *Copernic* avait-il jeté l'ancre, que le président de la municipalité vint avec des soldats. On procéda à l'opération redoutée avec une grande bonté et une touchante délicatesse. Non seulement les barques furent données gratuitement à tout notre monde; mais, quoique les voitures fussent hors de prix,

pas un membre de la famille n'en a été privé, et c'est ainsi que nos sœurs et nos enfants sont arrivés chez nous.

Je dois aussi faire mention d'un grand nombre des Messieurs de la Conférence de saint Vincent de Paul, qui s'étaient rendus sur le rivage pour nous aider.

Voyez, mon très honoré Père, comme la Providence prend soin de nous. Mais ce n'est pas tout; ces Messieurs de la Conférence, voyant notre embarras pour caser nos enfants, ont eu la bonté de mettre à notre disposition les classes de garçons dont ils sont chargés, en attendant que nous puissions arranger chez nous le nécessaire; aujourd'hui tout est disposé.

Au moment où je recevais votre chère lettre du 27 juin, j'en recevais une de la Supérieure des Dames du Bon-Pasteur, qui me prie de les recevoir chez nous, leur maison étant trop éloignée pour s'y rendre. Vous comprenez, mon très honoré Père, quelle a été ma réponse. Je me suis inspirée des sentiments de saint Vincent, comme vous me le dites, et j'ai tout de suite écrit à ces dames qu'elles seraient reçues avec plaisir.

Mais, hélas! pourront-elles profiter de notre bonne volonté? Comment sortiront-elles du Caire? On dit qu'Arabi-Pacha a coupé le chemin de fer qui conduit à Alexandrie, et qu'à Suez le canal est gardé par une nuée de Bédouins, qui ne laissent plus le passage libre. Pauvres dames! comment sortiront-elles de là? Nous espérons que la Providence nous les amènera saines et sauvées, et qu'Elle pourvoira à leurs besoins et aux nôtres; car elles me disent qu'elles sont trop pauvres pour atteindre leurs autres communautés plus avancées dans l'intérieur.

Toute la petite famille va bien, elle vous offre son profond respect et sollicite avec moi votre paternelle bénédiction, en se recommandant à vos fervents souvenirs au saint autel.

Veillez, mon très honoré Père, agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis votre très humble et obéissante fille,

Sœur GÉLAS,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

Lettre du cher frère FÉLIX à M. RAIMBAUD.

Alexandrie, 26 juillet 1832.

BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Depuis votre départ d'Alexandrie nous avons eu toute sorte de malheurs. M. Gaillard attend avec impatience de vos nouvelles; on dirait que depuis que vous avez respiré l'air de la France, vous ne pensez plus aux exilés d'Égypte? Puisque vous m'aviez chargé de vous mettre au courant des affaires, malgré mon impuissance et mon incapacité pour m'exprimer dans la langue française, je m'en vais pourtant vous les rapporter en abrégé.

Le 7 juillet, M. Gaillard étant allé voir le consul général de France, M. de Vorges, pour lui demander des nouvelles politiques, il lui a été répondu que les choses sont très sérieuses, que les Anglais avaient déjà déplacé leurs frégates hors du port, qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il faut embarquer tout le monde et tout de suite; en effet nous nous sommes tous embarqués à bord du *Said*, à l'exception de MM. Gaillard et Mivielle qui sont restés à l'hôpital avec quinze sœurs et un certain nombre d'enfants trouvés. Le samedi 8, l'aumônier du vaisseau amiral est venu nous voir et nous inviter de la part de l'Amiral à assister à la messe du dimanche.

Le lendemain M. l'Amiral a eu la bonté de nous envoyer deux grandes embarcations dont nous avons profité avec toutes nos sœurs et leurs enfants, les sœurs du Bon-Pasteur du Caire, les frères des écoles chrétiennes avec leurs élèves, trois franciscains et tous les domestiques qui étaient avec nous. Nous étions tous très heureux d'assister à une messe militaire où étaient présents M. l'Amiral et tous les officiers en uniforme, le Consul général avec tous les employés du consulat et quelques grands personnages qui étaient venus du *Péluse*.

Le soir, M. Mivielle vint reprendre les enfants trouvés qui se trouvaient fort mal dans la cale, et pour la nourriture desquels

on exigeait quatre francs par jour : nous-mêmes et nos sœurs nous devons payer dix francs.

Le lundi 10, l'amiral Seymour a donné avis à Arabi-Pacha et à tous les consuls, qu'il allait bombarder la ville et qu'il ne donnait que vingt-quatre heures de délai.

Aussitôt, tous les employés des consulats se hâtèrent d'avertir leurs nationaux d'avoir à s'embarquer. Le consul français vint chez nous à une heure de la nuit prévenir M. Gaillard et lui prêta sa voiture pour aller se réfugier à l'hôpital. De tous côtés l'on voyait partir des groupes agités et inquiets se dirigeant vers la Marine, et pressés de s'embarquer. On les entasse sur les vaisseaux prêts à partir. Seize cents passagers se trouvent ainsi réunis sur le *Saïd*. Il y en a douze cents sur le *Péluse*.

Avant midi toutes les frégates anglaises avaient quitté le port, suivies bientôt par les françaises ou autres ; on en compte trente-cinq de diverses nations.

Vers les cinq heures du soir, le *Saïd*, le *Péluse* et la *Junon* ont pris le large ; à minuit, le *La Galissonnière* avec l'*Alma* sont partis pour Port-Saïd : de tous les vaisseaux de guerre français il ne reste en rade que la *Thétis* et l'*Hirondelle*.

Le 11 juillet, tout le monde était impatient de voir la guerre, tous les vaisseaux anglais se donnaient des signaux. Tout à coup le canon retentit et une longue flamme est hissée sur le vaisseau amiral. Il est sept heures et demie ; le combat va commencer : c'est l'*Alexandra* qui ouvre le feu avec ses canons de dix-huit tonnes. Ce n'est qu'au cinquième coup que le fort riposte ; il est armé de vingt-quatre canons.

L'*Inflexible* et le *Téméraire* sont placés au nord du fort de Mèse, qui a trente et une pièces. Un magnifique combat d'artillerie s'engage presque sous nos yeux, nous voyons les soldats se cacher dans les tranchées. Les Égyptiens tirent parfois par salves, leurs boulets tombent aux deux tiers de la distance qui sépare la flotte des forts. Seule la *Pénélope* a reçu des boulets, mais son blindage n'est pas entamé.

La ville au contraire souffre beaucoup du feu des Anglais. Plusieurs palais brûlent ou sont démolis. Le fort de *Raḡ-el-Tin*, continuant ses feux, trois cuirassés concentrent leur tir de son

côté et le réduisent au silence. Le fort Napoléon s'obstine à viser le *Monarch*; il ne tarde pas à céder à son tour, et à cinq heures tout était fini. Les Anglais ont, dit-on, cinq morts et trente-sept blessés; les pertes des Égyptiens s'élèvent à trois cent cinquante.

A sept heures du soir, arrivée du *La Bourdonnaye* où une partie des passagers du *Saïd* devait être transbordée, mais ce fut impossible, nous tenions déjà le large. Il fallut se résigner à demeurer entassés, comme j'ai dit, chacun cherchant à se procurer, non pas une couchette, mais un appui quelconque pour s'asseoir; et grand nombre n'en trouvent pas. Pour agrémenter la position, le mal de mer fait rage; tout le monde paye son tribut; heureusement le trajet n'est pas long et nous arrivons le lendemain à neuf heures à *Port-Saïd*.

Ce jour-là, 13, nos sœurs vont visiter M. Daubigny, consul de France, pour avoir les dernières nouvelles. Il ne peut en donner, mais son avis est qu'on se prépare à partir pour la France, l'Italie ou la Syrie.

Pendant les quatre jours que nous sommes demeurés à Port-Saïd, nous avons vainement cherché des nouvelles de nos confrères et des sœurs qui sont restés à Alexandrie : personne ne pouvait nous en donner. Les uns nous disaient que les Arabes étaient entrés à l'hôpital et avaient massacré les prêtres, les sœurs, les petits enfants et même les malades dans leurs lits. Les autres nous disaient le contraire; on avait brûlé tout le quartier européen, excepté l'hôpital. Deux fois par jour nous visitions l'aumônier de la frégate *La Galissonnière*, qui a été toujours très aimable pour nous; toutes les fois qu'il savait quelque nouvelle d'Alexandrie il nous la communiquait. Après avoir délibéré avec nos sœurs sur la question du départ, nous décidons qu'une partie gagnera Naples, les autres la Syrie; quant à moi, je devais rester à Port-Saïd, pour retourner à Alexandrie à la première occasion et me mettre en mesure de donner à qui de droit des nouvelles des personnes et des habitations. Le 15, nous allâmes avec les sœurs trouver le consul pour lui demander des réquisitions pour tous, excepté pour moi. Mais il m'intima l'ordre de partir comme les autres, assurant qu'il lui était défendu d'autoriser mon séjour, et

qu'il ne pouvait répondre de ma vie. Lui ayant demandé des nouvelles de M. Gaillard, son ami, il me dit de ne pas m'en occuper, ajoutant : il est déjà peut-être au ciel. A ces mots, sans l'écouter davantage, je cours aux *Messageries* et demande une place de pont sur la *Seine* en partance pour Alexandrie. MM. Craissati et Bazzanella veulent m'accompagner et en obtiennent la permission de M. Costy.

Nous arrivâmes à Alexandrie le 17, à neuf heures et demie. En temps ordinaire des centaines de barques seraient venues nous saluer, tandis qu'il a fallu se résigner pendant deux heures à attendre l'unique nacelle qui amenait à bord un officier de la Santé. Il a bien voulu nous prendre avec lui. Arrivés à terre, nous ne trouvons ni voiture, ni portefaix ; cependant nous étions pressés de revoir nos chers confrères et les sœurs. Dès les premiers pas dans la rue de la Douane, nous nous trouvons arrêtés par la chute des maisons incendiées ; nous avons pris la rue Franque ; à partir de la Zapibiela, on n'aperçoit que des boutiques éventrées et affreusement défoncées. La rue des Sarafs est jonchée de coffres-forts, dont on a tenté de briser les serrures.

Nous avons eu bien de la peine à traverser toutes ces rues pour arriver à l'hôpital où nous avons trouvé M. Gaillard et M. Mivielle en bonne santé, ainsi que toutes nos sœurs avec leurs enfants et toutes les personnes de leur entourage. On a tenté plusieurs fois de venir les attaquer : grâce à Dieu ! ils se sont bien défendus et des voleurs et du feu. Mais la première nouvelle qu'on m'a donnée, c'est que notre maison est brûlée. Oui, Monsieur, cette belle maison, et cette charmante église d'Alexandrie, dont la construction et l'embellissement ont coûté tant d'argent et de peine, le feu les a dévorées pendant douze heures ; elles ne sont plus aujourd'hui que des ruines.

La maison de nos sœurs de la Miséricorde a été sauvée, mais avec bien de la peine. Entourée par les flammes de tous côtés, ce n'est que par le travail continuel de huit hommes, jetant de l'eau, trois jours et deux nuits, que nous sommes parvenus à la préserver. Maintenant nous sommes pauvres, nous n'avons plus d'asile, nous sommes obligés de loger pour le moment à la Miséricorde et d'ouvrir une porte d'entrée qui permette d'utiliser la chapelle,

pour les offices, jusqu'au retour des sœurs. Alors nous serons obligés de louer une maison en ville. Trois mille Anglais occupent la ville depuis le 14 juillet; on y compte maintenant douze mille hommes. Ils vont doucement pour avancer dans l'intérieur de l'Égypte. Arabi-Pacha est à Damanhour avec tous ses brigands; il nous a déjà coupé l'eau du canal Mahmoudieh : nous ne sommes pas encore en sécurité. Le Khédive est à Raz-el-Tin. Mon cher confrère, si vous désirez plus de détails par rapport aux maisons incendiées, je vous en donnerai, mais je puis vous dire : pas une place, pas une maison, pas un coin du quartier européen qui ne porte la sinistre empreinte du passage des pillards et des incendiaires, dont le bras fut armé par Arabi-Pacha; partout le deuil, partout la ruine, partout la mort; l'étendue du désastre est telle que toute expression reste en deça de la vérité.

Pardon, cher confrère, si je vous cause de l'ennui par tant de détails; mais, connaissant votre bon cœur et l'amour et l'intérêt que vous portez à notre maison, j'espère que quand l'occasion se présentera vous parlerez en notre faveur auprès de nos supérieurs et des personnes bienfaisantes.

Nous comptons sur la charité de nos frères d'Europe, tout en nous soumettant à la volonté de Dieu, en disant avec Job : Le bon Dieu nous avait tout donné, il nous a tout ôté, que son saint nom soit béni ! J'espère que vous avez trouvé la santé à Vichy, nous espérons avoir de vos bonnes nouvelles.

Tout en me recommandant à vos ferventes prières, je vous dirai, Monsieur et cher confrère, que je suis pour toujours dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, votre très humble et très dévoué,

FÉLIX NAHAS,

I. f. d. I. M.

P. S. — M. Gaillard a reçu aujourd'hui, 31 juillet, votre lettre; il est en ce moment indisposé depuis deux jours; il vous répondra aussitôt qu'il sera bien. Le magasin de M. Puggioli est brûlé avec le reste de la rue Chérif-Pacha, excepté le *Crédit lyonnais* qui est debout.

Lettre de la sœur LEROY à ma sœur Économe.

Alexandrie, 9 juillet 1882.

MA RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Puisque nous sommes encore en vie, il faut que je m'acquitte d'un devoir de reconnaissance en venant vous remercier, ma sœur, de tout ce que vous avez fait pour le pauvre asile Saint-Joseph.

Hier, à deux heures de l'après-midi, devait avoir lieu le bombardement. Vendredi matin, l'Amiral de concert avec M. le Consul général donna avis de faire partir le plus de monde possible, car le danger devenait imminent. Alors celles de nos sœurs qui n'avaient pour le moment rien à faire durent se résoudre à partir.

Ce furent sœur Lazarowich avec ses deux compagnes, les six sœurs de la Miséricorde qui étaient restées, trois sœurs de l'hôpital les plus souffrantes, enfin vingt-sept de nos enfants et trois de mes bonnes compagnes, puis le personnel du reste de la Mission, à l'exception de M. Gaillard qui est venu avec M. Mivielle habiter l'hôpital.

Ce qui devait avoir lieu hier est remis à mardi 11 courant, juste un mois depuis les massacres. Tout le monde dit que ce moment sera terrible : bombardement du côté des Anglais; massacre du côté des Arabes. Que nous en adviendra-t-il, ma respectable sœur? Nous l'ignorons. Nous nous consolons dans cette pensée, que nous sommes là où le bon Maître nous veut, et qu'il ne tombera pas un cheveu sans sa permission.

Mes trois bonnes compagnes viennent de revenir avec nos enfants; comme sur le navire les passagers doivent payer leur alimentation, ne pouvant donner cent trente francs par jour, force leur a été de quitter cette planche de salut; nous voilà donc réunies et toutes bien contentes : sœur Pereymond avec sept compagnes et six des nôtres; quinze en tout par conséquent.

Nos sœurs ont quatre-vingts malades et nous cent vingt enfants; sur ce nombre trente-neuf en nourrice. Pauvres enfants, que deviendront-ils? Je ne puis penser à l'avenir, s'il y en a un pour nous, car le pays est complètement ruiné; tous nos bienfaiteurs sont partis, excepté M. le baron de La Pommeraye, qui n'a pas voulu quitter les enfants de saint Vincent dans cette pénible circonstance; il est d'un grand dévouement.

Toutes nous sommes très heureuses que le bon Jésus nous ait choisies pour continuer de le soigner en la personne des malades, des enfants trouvés, et mourir, s'il le faut, les armes à la main. Toute notre confiance est en Dieu; nous sommes calmes et résignées à tout ce que le Maître ordonnera. Priez pour nous, ma respectable sœur, et faites prier, s'il vous plait.

Où ferons-nous la fête de notre bienheureux Père? Oh! priez-le bien, afin qu'il nous rende dignes de lui.

Le bon M. Gaillard est pour toute la famille d'un dévouement sans bornes, il oublie tous ses brisements de cœur pour ne songer qu'à nous; après Dieu, c'est bien à lui que nous devons d'être calmes et résignées.

Pardonnez, ma sœur, à mon griffonnage et au décousu de ma lettre.

Ayez la bonté de présenter nos profonds respects et notre affection filiale à nos vénérés supérieurs, et les assurer que peu importe ce qui nous arrivera, nous sommes heureuses et contentes de la part qui nous est échue.

Veillez agréer, ma respectable sœur, l'expression de ma vive gratitude, et croyez-moi dans les saints cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, votre très humble et bien respectueuse,

Sœur LEROY,

I. f. d. I. C. s. d. p. m.

16 juillet.— N'ayant pu faire partir ma lettre, faute de moyens de communication, je la continue.

Le bombardement a eu lieu le 11, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Une bombe pesant trois cents kilos est tombée dans le dortoir de nos sœurs; par bonheur personne ne s'y trouvait. Mais cette journée, toute pénible qu'elle

ait été, n'était rien à côté de celle du lendemain ; nous nous sommes toutes confessées afin de nous tenir bien prêtes à paraître devant Dieu.

Vers dix heures, le pillage commença ; le feu fut mis dans tous les quartiers européens. Vous dire, ma sœur, ce que nous avons souffert pendant quarante-huit heures... impossible ! MM. les Anglais, après avoir bombardé, donnèrent le temps à ces malheureux Arabes de faire tout ce qui leur a plu.

Que de meurtres ! que de pillages ! quel incendie général ! La maison de nos pauvres missionnaires, ainsi que l'église, n'est qu'un monceau de cendres. A chaque instant du jour et de la nuit nous étions en alerte ; le feu nous entourait de toutes parts, mais grâce à notre divin Sauveur, l'hôpital n'a pas été atteint.

Tout n'est pas fini, et quoiqu'il en soit les Anglais aient pris possession des forts, les Arabes continuent à mettre le feu ; cette nuit encore, il a pris à deux endroits différents. Toute la ville européenne brûle ; les plus beaux quartiers sont dévorés.

Neuf heures du soir. A l'instant, je viens de faire le tour de la terrasse. Quelle vue, quel spectacle navrant ! De tous côtés on ne voit que des flammes ; notre tour viendra-t-il ?

Je ne vous en dis pas davantage, ma sœur, une plume plus exercée que la mienne doit écrire à notre très honoré Père. Comme il n'y a plus de poste, une personne sûre doit porter nos lettres à bord d'un navire qui est en pleine mer.

On craint beaucoup ce soir pour la Miséricorde, car tout à l'entour les maisons sont en feu. Mon Dieu, que c'est triste ! que le pauvre cœur est navré.

Oh ! priez et faites prier pour nous ! pour nos malades et nos enfants, pour toutes les personnes qui veillent sur notre maison. Nous avons dix messieurs bien dévoués qui ne quittent pas l'hôpital ; les gardes se succèdent nuit et jour. Nos dignes missionnaires font des prodiges de dévouement ; ils n'ont plus rien, pas même de linge pour changer convenablement. Quoique nous ne soyons pas riches, je ferai tout mon possible pour leur venir en aide, en attendant que les secours arrivent du dehors. On ne trouve plus rien en ville ; plus de magasins, tout a été pillé, incendié.

Vous devez trouver bien des redites, c'est que je ne trouve pas d'expression assez forte pour rendre ma pensée.

Si seulement c'était fini! Nous attendons encore de plus mauvais jours. Et pourtant la semaine passée nous a si éprouvées!

Ma sœur Péreymond, toutes ses compagnes et les miennes me chargent de vous présenter leur profond respect; c'est au nom de toutes que je vous écris, ma sœur. Priez, s'il vous plaît, pour toutes; si le bon Dieu nous prête vie, nous écrirons à notre très honorée Mère dans deux ou trois jours.

Je suis, avec un profond respect, ma respectable sœur, votre toute dévouée et reconnaissante,

Sœur LEROY,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

Lettre de M. GAILLARD à M. FIAT, supérieur général.

Alexandrie, 17 juillet 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît.

Je ne pensais pas avoir encore la consolation de vous écrire. Grâce à Dieu! nous sommes sains et saufs, comme mon télégramme du 15 a dû vous l'apprendre; mais Notre-Seigneur nous a demandé un grand sacrifice. Le collège, l'église de la mission et les magasins loués qui en dépendent sont entièrement brûlés.

Comme tous les Européens, nous comptons que les Arabes n'auraient pas le temps d'incendier la ville, mais qu'après quelques heures de bombardement, les Anglais seraient maîtres d'Alexandrie; aussi n'avions-nous emporté de chez nous que la caisse (qui ne pesait guère). Aujourd'hui nous voilà sans linge, presque sans vêtement, et obligés de vivre à l'hôpital. La Miséricorde, qui est située en face du collège, a été, grâce au zèle infatigable de M. Mivielle, préservée jusqu'ici de l'incendie; tout brûle autour de la maison, et au moment où je vous écris,

M. Mivielle, aidé de quelques hommes, travaille à l'isoler des flammes.

C'est le 11 juillet, un mois juste après le massacre, que le bombardement par les Anglais seuls a commencé. Il était sept heures du matin. On aurait dit que l'hôpital et les établissements religieux qui l'entourent étaient l'objectif de messieurs les artilleurs Anglais: les Frères de la Doctrine chrétienne reçurent une bombe, les Franciscains dont la maison est voisine de l'hôpital en reçurent deux, et enfin l'hôpital lui-même fut atteint par une bombe, à deux heures de l'après-midi. Le projectile, de la forme d'un énorme pain de sucre, est tombé sur le dortoir des sœurs au deuxième étage, y a brisé tout, et s'est perdu dans un matelas. Heureusement, à cette heure, aucune sœur n'était au dortoir; mais dans une pièce voisine se trouvait une religieuse des missions africaines presque moribonde, elle en a été quitte pour la peur et une poussière épaisse qui a envahi sa chambre. D'autres boulets et bombes tombèrent encore autour de l'hôpital sans blesser personne. Le bombardement cessa à cinq heures du soir et nous n'en connaissions pas le résultat. Grand fut notre effroi quand, au lieu des Anglais que nous espérions voir entrer dans la ville, nous vîmes passer sous nos fenêtres, comme le 11 juin, des hordes d'Arabes armés et furieux, qui criaient: «Le grand pacha Arabi est victorieux, tous les Anglais sont au fond de la mer; mort aux chiens de chrétiens européens!» Nous étions dans la plus grande anxiété. On distribua des armes aux hommes valides, et des rondes furent organisées sur les terrasses de l'hôpital toute la nuit qui, heureusement, fut assez calme.

Le lendemain, 12 juillet, plus de soldats arabes dans la ville; en vain nous attendons les Anglais, aucun ne se montre. Hélas! nous étions livrés sans aucune défense à la vile populace du 11 juin. A neuf heures commence le pillage des quartiers européens et à cinq heures l'incendie. Nous nous crûmes perdus: partir avec les enfants trouvés, les sœurs, les malades et les réfugiés, c'était aller à un massacre certain; et où pouvions-nous trouver un abri? Rester, c'était peut-être attendre une mort non moins affreuse. Cependant il fut décidé qu'au dernier moment on partirait, que les hommes armés entoureraient les femmes, les

enfants et les malades et qu'on se réfugierait là où on pourrait... On se confessa ; plusieurs retours à Dieu consolèrent nos cœurs dans ces tristes moments ; je baptisai une pauvre orpheline, une négresse de onze ans ; on devait l'admettre au saint baptême dans un mois, mais cette chère enfant voyant les flammes s'approcher de plus en plus et craignant de ne pas mourir chrétienne vint les larmes aux yeux me demander le Baptême. Je m'empressai de la baptiser. Le bon Dieu, cette fois encore, nous donna un signe évident de la protection dont il n'a cessé de nous entourer, depuis le commencement de nos épreuves ; le vent pendant cette terrible nuit nous fut toujours favorable et il continue à l'être jusqu'aujourd'hui.

Nous restâmes pendant trois jours et trois nuits entre la vie et la mort, n'attendant du secours que de Dieu seul. Il fallait lutter, nuit et jour, contre les assassins et les voleurs qui tâchaient de s'introduire dans les maisons, et contre les pétroleurs qui de distance en distance faisaient flamber la ville européenne. Nous nous demandions toujours ce que devenaient les Anglais et Arabi. Enfin, après bien des efforts, nous réussîmes à intéresser en notre faveur quelques personnages égyptiens qui nous obtinrent la protection des autorités locales. Il était temps, car tous nous étions exténués au moral comme au physique.

Le 15 juillet, nous allâmes à bord de l'*Hirondelle* parler aux autorités consulaires de France. Le consul général nous engagea à nous embarquer, si le danger continuait, mais il ajouta que pour de hautes raisons politiques, aucun agent français ne devait descendre à terre, et que, par conséquent, il lui était impossible de venir à notre secours. Les Anglais, ce jour-là, vinrent enfin occuper les forts et les principaux postes de la ville. Dès lors, nous étions en sûreté contre les incendiaires et les assassins, mais non contre le feu qui dévorait toujours les plus beaux quartiers d'Alexandrie, sans que personne pût y opposer un obstacle efficace. Aujourd'hui, cinquième jour du feu, on fait sauter les maisons brûlées et qui menacent ruine ; on circonscrit le feu, et nous espérons que bientôt il sera éteint. Jamais on ne connaîtra le nombre des Européens qui ont péri en défendant leurs maisons, le revolver à la main, contre les pétroleurs. J'ai rencontré hier

plusieurs cadavres en putréfaction, et à moitié dévorés par les animaux; aujourd'hui seulement on s'occupe de les inhumer.

Les sœurs ont fait l'admiration des Européens réfugiés comme nous à l'hôpital : « Vraiment, disaient-ils, elles sont plus fortes et plus courageuses que nous. » L'ordre de leur journée n'était en rien troublé par les tristes circonstances dans lesquelles nous nous trouvions, elles vaquaient à leurs occupations sous les bombes ou en face de l'incendie, comme si elles n'avaient eu rien à craindre.

Les missionnaires, les sœurs, sont dispersés, nos œuvres détruites, le collège et l'église de la Mission brûlés. Que de sujets de peine pour votre cœur, Monsieur et très honoré Père! ma douleur me fait en quelque sorte sentir la vôtre. Nos personnes sont sauvées contre toute espérance. Aussi depuis le 15 ne cessons-nous ici de bénir le Dieu des miséricordes qui nous a visiblement protégés. Je pensais que nous serions obligés de quitter Alexandrie; aujourd'hui personne n'en voit la nécessité. J'attendrai donc ici avec M. Mivielle et le frère Félix (qui vient de nous arriver) les instructions que vous voudrez bien m'envoyer.

J'ai l'honneur d'être dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie, Monsieur et très honoré Père, votre enfant dévoué et très obéissant,

H. GAILLARD.

P. S. — La Miséricorde, l'Orphelinat, les Enfants-Trouvés et l'hôpital sont intacts jusqu'aujourd'hui 18. Les Anglais se préparent à recevoir Arabi.

*Lettre de la sœur PÉREYMOND, supérieure de l'hôpital européen,
à M. le Supérieur général.*

Alexandrie (hôpital européen), 26 juillet 1882.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je n'entreprendrai pas de vous donner des détails, sur les quel-

ques mauvais jours que nous venons de passer, M. Gaillard vous a tenu au courant, par dépêches et par lettres, de tout ce qui nous concernait ; mais ce dont il ne vous a pas parlé, c'est de la peine que j'ai éprouvée en me voyant au moment d'abandonner notre cher hôpital européen, qui, n'appartenant à aucune nation, aurait été détruit si nous l'avions quitté. Que seraient devenus les pauvres qui viennent y chercher un asile ? Où porter nos quatre-vingts malades et infirmes dont quelques-uns étaient moribonds ? Les abandonner ne me paraissait pas possible, après avoir fait vœu de les servir, aux dépens même de ma vie ; et ma confiance en Dieu ne pouvait me faire mettre en doute que nous serions préservées de tout danger. Ma sœur Leroy partageait mes sentiments ; nous ne voulions partir à aucun prix, nous et nos compagnes ; il fallut néanmoins diminuer notre personnel le plus possible par ordre du consulat et de M. Gaillard. Nous pensions que nos sœurs qui partaient resteraient sur le bateau, aux environs d'Alexandrie ; mais on les fit aller à Port-Saïd, puis à Naples.

. Le bombardement fini, les pillages et les incendies commencèrent. A mesure que les Arabes avaient pillé et volé les magasins et les maisons, ils y mettaient le feu, ils ont aussi tué et blessé des Européens. Une partie de la ville était en flammes. Nous voyions voler les chevaux et les voitures de nos voisins, enfoncer les portes ; nous attendions notre tour ; mais nous avions à l'hôpital des amis dévoués qui s'étaient enfermés avec nous pour sauver notre maison et nos personnes ; ils étaient bien armés et voulaient résister aux Arabes. Nommons entre autres, M. Jacquin, député de la nation française ; M. de la Pommeraye, avec deux de ses employés ; MM. Ardouin et Dutrieux, médecins de l'hôpital ; MM. Gaillard, Mivielle et autres que je ne nomme pas. Ces Messieurs faisaient la garde dans chaque étage et sur les terrasses ; je restai près de la porte avec une compagne et deux bons domestiques. A dix heures du soir, je reçus une lettre du gardien des prisons, qui me priaît de le recevoir pour lui sauver la vie, ainsi qu'à six autres bons catholiques. Je lui fis répondre de venir tous. Une heure après, on frappe à la porte à coups redoublés ; nous demandons par la croisée qui était là, croyant que c'était

ces messieurs qui venaient chercher un refuge. Mais, entr'ouvrant la porte, nous voyons un grand soldat arabe qui demande du collyre pour les yeux. Je lui dis de revenir le lendemain. Le soldat regardait combien nous étions et il voulait entrer; moi je tins fortement la porte avec le pied, et comprenant que c'était un pillard, je le poussai par l'épaule et fermai brusquement. Ma sœur Leroy en entendant frapper avait ouvert sa croisée et avait vu quarante à cinquante soldats aux deux côtés de la porte prêts à entrer.

Je remerciai Dieu de nous avoir sauvés de ce danger; pour moi j'avais fait le sacrifice de ma vie; mais je n'aurais pas voulu que l'on fit mal à tous ces pères de famille renfermés dans l'hôpital pour nous défendre.

Mes nombreuses occupations ne m'ont pas permis de vous écrire plus tôt; je sais combien vous avez prié pour nous; merci mille fois. Voici l'heure de la poste, je me hâte de terminer. Toutes nos sœurs vous offrent leurs respects.

Daignez agréer, mon très honoré Père, l'assurance du plus profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, votre très humble et très obéissante fille,

Sœur PÉREYMOND,
I. f. d. c. s. d. p. M.

Lettre de ma sœur LEROY à la très honorée Mère DERIEUX.

Alexandrie, 29 juillet 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Vous devez être au courant de tout ce que nous avons souffert et de ce que nous souffrons encore. Nous n'avons pas la paix, bien loin de là; nous sommes toujours dans les inquiétudes. On pille, on brûle encore, les Anglais ne sont pas assez puissants pour empêcher le fanatisme musulman. Pauvre Alexandrie! Ma Mère, quel spectacle navrant! l'imagination ne peut point se figurer ce

qu'est devenue cette ville si gaie, si animée. Lorsqu'on sort, on ne voit que des ruines fumantes; peu de monde, encore ce peu est-il obligé de s'en aller.

Les révoltés ayant coupé le canal par lequel nous avons l'eau pour alimenter la ville, nous allons être rationnés.

On voudrait faire partir nos pauvres enfants; mais aucun navire ne veut s'en charger, car beaucoup sont malades. Que nous souffrons, ma Mère, que les desseins du bon Maître sont impénétrables! Nos pauvres missionnaires sont dans le plus profond dénûment; tout a été brûlé, pillé, saccagé; nous ne sommes pas riches, ma Mère, mais je vous demande la permission de leur venir en aide le plus que nous pourrons. Je ne vous dis rien du dévouement de M. Gaillard pour nous, ma Mère. Ce que je pourrais en dire ne serait pas fidèle, je laisse à Dieu le soin de le remercier et de lui rendre tout ce qu'il a fait pour toutes les sœurs, pour les malades et les pauvres enfants abandonnés. Nous sommes toujours à l'hôpital; point de sécurité pour retourner à l'asile, et l'on s'attend à des opérations militaires, qui empêcheront le calme, la sécurité. Les Arabes deviennent de plus en plus fiers; ils n'ont pas été punis de tout ce qu'ils ont fait; on ne sait quand on pourra reprendre le train ordinaire.

Ma sœur Péreymond est toujours pour nous une bonne mère; elle doit vous écrire. Mes bonnes compagnes me chargent de vous présenter leur filiale affection.

Je suis avec un profond respect, ma très honorée Mère, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, votre très humble et très obéissante fille,

!Sœur LEROY.

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

*Lettre de ma sœur LAZAROWICZ à la très honorée
Mère DERIEUX.*

Alexandrie, 1^{er} août 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

A mon retour de Beyrouth, je m'empresse de vous offrir mes

souhais et mes vœux anticipés d'heureuse fête. Je les unis à tous ceux de la grande famille de saint Vincent et en désire bien sincèrement l'heureux accomplissement.

Dans cette vue, je demande au bon Dieu que toutes nos tribulations et nos angoisses se changent pour vous, ma très honorée Mère, en autant de bénédictions et de faveurs célestes qui assurent votre tranquillité. La nôtre est entre les mains du bon Dieu; tout nous annonce ici que le danger n'est point passé. Hier encore les Arabes se sont transportés à Ramleh, situé à trois kilomètres d'Alexandrie, pour y piller les maisons et tout ce qui s'y trouve.

La ville d'Alexandrie paraît offrir quelque sécurité, parce qu'elle est gardée par les Anglais; mais à quelques pas de la ville on court le plus grand danger d'être massacré.

Pour le moment, la ville, qui n'est plus qu'un monceau de ruines, est non seulement inhabitée, mais même inhabitable. Tous ces magnifiques quartiers, qui étaient encombrés de passants et d'équipages somptueux, ne sont plus que des montagnes de débris autour desquels on n'aperçoit pas une seule personne. L'intérieur de la ville, ou plutôt cet amoncellement de ruines, est donc complètement désert.

Dans une telle solitude, vous comprenez, ma très honorée Mère, qu'il n'y a ni enfants ni pauvres à soigner, et cela pour longtemps. Quant à nos orphelins et aux orphelines, si la sécurité se rétablissait, nous pourrions peut-être les faire revenir dans deux ou trois mois, mais jusque-là il n'y faut point songer.

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, ma très honorée Mère, j'ai été forcée de m'embarquer avec quelques-unes de nos sœurs restées à l'hôpital, deux ou trois jours avant le bombardement. J'ai donc assisté de loin, c'est vrai, mais d'assez près pour me rendre compte de la situation à cet effroyable moment, surtout de l'incendie de la ville, qui a duré près de six jours. C'est dans une de ces affreuses nuits que le collège, l'église et la Mission avec toutes ses dépendances ont été complètement brûlés, sans que M. Gaillard et M. Mivielle aient pu sauver quoi que ce soit.

Aussi, ma très honorée Mère, il est aussi navrant qu'il est édi-

fiant de voir ces deux missionnaires, qui sont si dévoués, n'avoir ni bas, ni linge pour se changer, et ne pouvoir pas même s'en procurer, puisque tous les magasins ont été pillés et brûlés.

Ma sœur Gélas veut bien nous garder nos trente-cinq orphelins, autant que les circonstances le demanderont ; je les ai laissés là ainsi que nos sœurs qui, en ce moment, font leur retraite. Je suis revenue à Alexandrie avec le consentement de M. Devin et de ma sœur Gélas, pour examiner la situation et déterrer les objets qui auraient pu se détériorer.

Je vais donc attendre un peu l'issue des événements, et après cela j'agirai d'après vos bons et salutaires conseils.

En vous parlant de notre situation, je ne puis vous exprimer quelle est la charité de notre bonne sœur Gélas à l'égard de nos orphelins, c'est plus qu'une mère, c'est tout ce que je puis en dire.

Me faisant l'interprète des sentiments de mes bonnes compagnes, je vous renouvelle l'expression de ma vive reconnaissance, et je me dis, avec le plus profond respect, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie immaculée, ma très honorée Mère, votre très humble fille,

Sœur LAZAROWICZ,
I. f. d. l. C. d. p. m.

Extrait d'une lettre du frère FÉLIX à M. RAIMBAUD.

Alexandrie, 7 août 1882.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je pense que vous avez déjà reçu ma lettre datée du 26 juillet, dans laquelle je vous annonçais que M. Gaillard était indisposé ; mais malheureusement ce n'était pas une simple indisposition, c'est la fièvre typhoïde qui s'est déclarée depuis déjà onze jours. Il est à l'hôpital depuis cinq jours ; trois docteurs, MM. Massa, Ardouin et Dutrieux, le visitent et le soignent jour et nuit ; toutes nos sœurs le veillent. J'espère qu'avec tous les petits soins qu'on lui donne, il pourra guérir ; on fait déjà une neuvaine en

l'honneur de saint Vincent. J'espère que Dieu, après nous avoir éprouvés par la perte de notre maison et de tous nos biens, ne permettra pas que nous soyons orphelins par la mort de notre supérieur.

La peine que nous éprouvons tous nous fait oublier la politique; car les Anglais vont très doucement, ils avancent un peu par jour, ils ne sont encore qu'à la deuxième station de Ramleh. Ils ont eu plusieurs escarmouches avec les soldats d'Arabi; c'est peu sérieux, à chaque attaque il y a eu dans le camp des Anglais quatre à cinq morts; mais on ne sait pas la quantité des morts dans le camp de l'ennemi. Les Anglais occupent Suez; ils attendent de nouvelles troupes pour aller plus avant.

Frère FÉLIX,

I. f. d. l. M.

Lettre de M. MIVIELLE à M. le Supérieur général.

Alexandrie, 7 août 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Je ne veux pas laisser partir le courrier de demain, sans vous donner des nouvelles de notre cher malade, c'est bien une fièvre typhoïde qu'il a. Grâce à Dieu, sa maladie suit son cours sans des symptômes trop alarmants. Il est cependant gravement atteint. Nous sommes au neuvième jour, la fièvre est forte, il n'est pas sans quelques moments de délire, et son état de prostration est grand. Nous espérons cependant, pourvu que les désordres intérieurs, suite de la fièvre, ne produisent aucune complication, nous espérons surtout, parce que tous nous faisons une neuvaine à notre Bienheureux Père et que le malade s'unit à nous avec un parfait abandon, au bon plaisir de Dieu ! Les deux médecins de l'hôpital, courageux compagnons des jours mauvais que nous avons traversés, le soignent comme un Père, toutes nos sœurs rivalisent de zèle, et le si dévoué M. de Lapommeraye

passé une bonne partie de ses journées auprès de lui, lui rendant tous les petits soins d'un infirmier intelligent.

Ce qu'il y a de plus honorable à Alexandrie témoigne à notre cher malade les meilleures sympathies. Mgr le délégué est venu le visiter, M. le Consul général de France et MM. les deux consuls suppléants sont aussi venus le voir dès qu'ils ont connu la gravité de son état, et plusieurs autres personnes me font quelquefois descendre pour avoir de ses nouvelles. Qu'à Dieu en revienne la gloire, et daigne Notre-Seigneur nous le conserver pour qu'il puisse longtemps exercer les vertus qui lui avaient conquis les cœurs. Je m'en tiendrai là, Monsieur et très honoré Père; nos sœurs vous écrivent par le même courrier et je pense qu'elles vous feront connaître nos craintes et nos espérances; à Alexandrie, nous sommes entre les mains de Dieu, c'est ce qu'il y a de plus positif.

Autant que je le pourrai, je vous donnerai des nouvelles de notre cher malade; puissent les prochaines être meilleures, et croyez-moi, Monsieur et très honoré Père, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, votre enfant très respectueux et très obéissant,

MIVIELLE,
I. p. d. l. M.

Autre lettre du même au très honoré Père.

Alexandrie, 10 août 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je suis vraiment confus et humilié des félicitations que vous voulez bien m'adresser, et je vous le dis comme je le crois, je n'ai rien fait pour les mériter. Je vous écris d'auprès du lit de notre cher malade, que je garde autant que je puis, quoique je lui sois de bien peu d'utilité. Je ne puis encore vous dire rien de rassurant sur son compte. Il n'y a pas de complication; mais la fièvre est toujours très forte, de trente-huit à quarante-deux degrés, et les médecins qui viennent de le visiter, trouvent qu'il s'affai-

blit beaucoup. Nous ne sommes qu'au onzième jour de la maladie. Tous cependant nous espérons et nous prions de tout cœur, pour que Notre-Seigneur nous épargne un sacrifice de cette nature. M. de La Pommeraye a averti M. Devin en même temps que vous, et ce bon et bien vénéré confrère m'a télégraphié qu'il allait partir pour Alexandrie. Nous l'attendons demain ou vendredi. Il pourra se rendre compte par lui-même de l'état du malade et de l'état des choses à Alexandrie et en conférer avec vous. Il me vient une pensée et je vais avoir la témérité de vous l'exprimer : oubliez-la si vous me trouvez indiscret. Le feu a dévoré tout ce qui était à notre chambre, à mon usage ; occupé que j'avais été de l'embarquement des filles de la Charité et de leurs enfants, je n'en avais rien ôté. Je n'ai du bréviaire que la partie d'été. Si vous aviez la bonté de m'en envoyer un vieux qui eût été à votre usage, je vous serais bien reconnaissant.

Peut-être qu'avec un bréviaire qui aura été le vôtre, je prierais mieux, mais certainement je prierai tous les jours pour vous.

Daignez me croire, Monsieur et très honoré Père, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, votre fils très respectueux et très obéissant,

MIVIELLE,

I. p. d. l. M.

*Lettre de M. MIVIELLE à M. PÉMARTIN,
secrétaire général.*

Alexandrie, 10 août 1882.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Merci pour votre bonne lettre du 31 et aussi pour le soin que vous avez eu de rassurer mes parents : j'avais cependant écrit un petit mot à ma sœur après les événements, mais comme tant d'autres, cette lettre aura été égarée. J'ai donné hier des nouvelles de notre cher malade à notre très honoré Père. Son état ne diffère guère aujourd'hui, si ce n'est que les médecins ont constaté de l'en-

gorgement au poumon droit, que sa faiblesse est plus grande et son délire plus constant. Ces quelques lignes ne partiront pas aujourd'hui, j'aurai donc le loisir de vous donner l'état de sa santé.

Depuis les tristes jours que nous avons traversés, M. Gaillard a écrit trois fois à notre très honoré Père, entre autre, une lettre circonstanciée et en forme de rapport. C'est pour ce motif que ma sœur Péreymond ni moi ne vous avons donné aucun détail. Si ces lettres n'étaient pas arrivées à destination, veuillez nous en aviser, nous tâcherons d'y suppléer. On vous a écrit peut-être comme à d'autres que j'ai sauvé la maison de la Miséricorde, cela n'est pas, croyez le. La Mission et son église sont devenues la proie des flammes dans la nuit du 13 au 14. Ce dernier jour, dès que j'appris à l'hôpital le débarquement des troupes anglaises, je crus pouvoir m'aventurer vers la Mission pour me rendre compte de l'étendue de sa ruine. Alors la Miséricorde des Filles de la Charité ne courait aucun danger; il était deux heures de l'après-midi; chez nous, tout était effondré, il n'y avait plus de flammes, et les autres maisons qui environnent la nôtre étaient sauvées. J'étais à faire un dernier acte de soumission, à la vue de nos ruines, et à demander à Dieu de préserver la maison des pauvres, lorsque je rencontrai le père Guillaume, franciscain, et tous les deux nous levâmes du milieu de la rue, où il gisait, le cadavre carbonisé d'un Européen. Trois officiers anglais et trois civils, parmi lesquels M. Colvin, le contrôleur général anglais au Caire, nous virent et vinrent à nous. Ils semblaient fort étonnés de rencontrer des Européens et nous étions les premiers qu'ils voyaient. M. le contrôleur me dit que nous n'étions pas en sécurité dans la ville, qu'il fallait aller à bord. Sur ma réponse que j'étais à l'hôpital, où il y avait près de deux cents personnes, tant enfants-trouvés que malades: « Il me dit, il faut évacuer l'hôpital! je vous donnerai des bras pour transporter à bord les malades et les enfants. » Je le remerciai de ses offres et renseignements et lui dis que je transmettrais les uns et les autres à mon supérieur qui était à l'hôpital. Comme je le quittais, il me dit: « Si vous manquez de vivres ou si vous avez besoin de quoi que ce soit, adressez-vous à l'officier qui commandera les hommes chargés d'occuper les portes de la ville. » Le père Guillaume et moi nous dirigeâmes alors

vers les rues les plus incendiées : c'est ainsi qu'à travers un silence de mort, troublé seulement par l'effondrement des maisons en feu et le pétillage des bois enflammés, nous arrivâmes sans rencontrer âme qui vive, jusqu'aux environs de l'église copte schismatique. Nous crûmes entendre, venant de ce point, des cris de détresse et nous nous dirigeâmes de ce côté. Bientôt, à la maison qu'habitaient les prêtres de cette communion, nous vîmes au premier étage un volet s'ouvrir discrètement et une main qui nous faisait signe de venir : nous avançâmes vers la porte qui nous fut ouverte et refermée précipitamment sur nous. Nous nous trouvâmes en face de près de trois cents personnes, hommes, femmes, enfants, qui étaient réfugiées dans l'église depuis le 11 et le 12, demeurés jusqu'à ce moment sans nouvelles et à qui les vivres commençaient à manquer.

Les malheureux nous regardaient comme l'Ange de la bonne nouvelle ; ils embrassaient nos mains, nos habits, et parlaient tous à la fois, pleurant, riant, sans trop se rendre compte. Le seul prêtre qui fût resté au milieu de tout ce monde nous conduisit comme il put à son divan, où nous suivirent deux Syriens qui parlaient le français. Nous leur annonçâmes que les Anglais avaient débarqué, qu'il n'y avait presque plus d'Arabes en ville, qu'ils n'y massacraient plus, et leur dîmes qu'ils pouvaient ou sortir ou envoyer quelques hommes chercher des provisions, s'ils en trouvaient. Ce que nous venions de dire fut bientôt traduit à ces infortunés qui attendaient avec anxiété, et nous cherchâmes à regagner la porte. A chaque instant, on nous arrêtait pour savoir si telle maison était brûlée ; si nous pouvions donner des nouvelles de tel parent, de tel ami. Nous sortîmes enfin comblés de bénédictions. De là nous entrâmes avec quelque peine à la synagogue où étaient près de cent cinquante personnes de tous cultes et aussi anxieuses que les premières. Ce furent les mêmes questions, les mêmes démonstrations, et finalement la même joie. De là, marchant toujours au milieu des flammes et de murs qui s'effondraient, ayant parfois à défendre des cadavres contre la voracité des chiens, nous retournâmes à l'hôpital. Il était près de cinq heures. J'eus immédiate-

ment la pensée de retourner à la Miséricorde. Un secret pressentiment me disait qu'un magasin pillé dès le 11 juin, au nord du bâtiment, prendrait feu et menacerait la maison. Le Député de la Nation, auquel nous avions tous ponctuellement obéi pendant les jours de danger, ne voulait pas me laisser sortir : il y avait danger, disait-il. J'insistai, et sans trop attendre son assentiment, je m'esquivai. Combien je fus douloureusement affecté, dès que je fus en vue de la Miséricorde ! Le magasin dont j'ai parlé était en feu, la rue était comme embrasée, et les flammes léchaient de si près la maison des Filles de la Charité que le crépissage tombait avec fracas et que les volets du rez-de-chaussée me paraissaient en feu. Je me souvins des offres de M. Colvin, le contrôleur anglais, et je courus au premier poste de leurs soldats. L'officier me donna deux militaires pour me conduire au tribunal où était le commandant. Je lui exposai le danger, lui faisant remarquer qu'il ne durerait pas longtemps, et je lui demandai de me donner seulement dix hommes pour une heure. Mon intention était d'aller prendre une petite pompe à l'hôpital pour mouiller au moins les volets du rez-de-chaussée et du premier étage de la Miséricorde, et de surveiller le feu qui ne pouvait pas menacer longtemps puisqu'il n'y avait pas de premier étage au magasin et qu'après l'effondrement de la terrasse, les flammes se ralentiraient. Le commandant m'écouta, et lorsque j'eus fini : « Vous êtes Français, Monsieur ? » me dit-il ; et sur mon affirmation : « La flotte française est au port, ajouta-t-il, allez demander du secours ; pour nous, nous ne sommes pas en nombre pour préserver les immeubles. » Je sortis et ne rencontrant plus les deux soldats qui m'avaient accompagné, je courus à l'hôpital. Je demandai à la sœur Péreymond de me donner quelques médailles, et je partis en tenant une dizaine à la main. Arrivé à la Miséricorde je les jetai dans les flammes qui sortaient du magasin, toujours aussi menaçantes, et je m'en retournai bien vite, je ne dis pas bien confiant, mais très résigné à ce qui arriverait. Vous savez le reste. La Miséricorde est intacte de ce côté, c'est-à-dire sur la façade qui donne sur la rue Atarine, et puisque vous connaissez la maison, là où est le parloir des sœurs et la vaste salle qui sert aux réunions des enfants de Marie externes, le crépissage

est tout tombé jusqu'à la hauteur du premier étage. Cinq volets sont comme carbonisés, et j'ai entendu plus d'un passant témoigner son étonnement de ce que le feu n'eût pas pris. A l'autre extrémité de la maison, le bâtiment qui n'est séparé que par une ruelle de six mètres a brûlé, le feu a tout détruit absolument. Pendant trois jours et deux nuits nous avons, six hommes de concert, défendu encore la maison des sœurs. Mais alors on commençait à circuler sans la crainte d'être massacré, et notre défense consistait à éteindre à coups d'arrosoir les tisons enflammés qui tombaient trop près des volets de la pharmacie et du dispensaire; car le vent poussait les flammes et les étincelles du côté opposé à la maison. Même observation pour le feu que nous avons éteint sur la terrasse de la maison sise au levant de la Miséricorde, car cette pauvre maison des sœurs a véritablement été non pas entre deux feux mais entre quatre, et cela non pas à la même heure sur tous les points, mais en réalité pendant sept jours.

Au milieu de ces épreuves, voici une des consolations que Notre-Seigneur nous a ménagées. Une grande fille des enfants trouvés qui fait l'asile admirablement et qui gagne tout au plus dix francs par mois, apprenant que les missionnaires avaient tout perdu, est allée trouver la bonne sœur Leroy. « Ma Mère, lui a-t-elle dit, puisque les Missionnaires ont tout perdu, ils doivent être bien pauvres : acceptez, s'il vous plaît, cette douzaine de mouchoirs pour eux. » Sur la réponse de la sœur qu'ils seraient trop petits : « C'est vrai, dit-elle d'un air contristé, mais alors prenez ces six essuie-mains. » La sœur Leroy les ayant acceptés, l'enfant, toute joyeuse, s'est mise à les démarquer pour y substituer notre marque. Puisse nous bientôt reconnaître et encourager ce beau mouvement d'une pauvre enfant, en attendant que Dieu l'en récompense !

Cette lettre ne partant que le 12, c'est donc de ce jour que sont les nouvelles que je vous donne de M. Gaillard. Son état est presque toujours le même, la marche de la maladie assez régulière; seulement, faiblesse de plus en plus grande et délire plus habituel. Malgré cela, les médecins disent qu'il y a du mieux, la fièvre étant moins forte de deux degrés et nous espérons avec eux. Je pense que M. Devin nous arrivera aujourd'hui par un bateau anglais.

Pardon, Monsieur et bien vénéré confrère, de vous avoir écrit si longuement; certes, lorsque je commençais avant-hier, je n'avais pas la pensée d'abuser ainsi de vos moments. Veuillez vous souvenir de la prière que je vous ai faite, et croyez-moi, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée votre très respectueusement dévoué serviteur,

MIVIELLE,
I. p. d. I. M

Lettre de M. DEVIN à M. FIAT, supérieur général.

Alexandrie, 18 août 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je vous ai expédié tout à l'heure le télégramme qui vous porte la triste nouvelle de la mort de M. Gaillard. Il y a deux ans à pareille époque, j'avais le plaisir de l'installer à son poste de Supérieur, et il a fallu que je fusse ici présent encore, pour recevoir son dernier soupir. Dès le lendemain de l'Assomption, les médecins me déclarant que son état empirait beaucoup, je lui administrai le Sacrement de l'Extrême-Onction. Il récita lui-même le *Confiteor*, mais automatiquement, car il était continuellement dans le délire; hier il paraissait un peu mieux, c'était plutôt l'affaïssement. Enfin ce matin à cinq heures et demie, après les prières de la recommandation de l'âme, il s'est endormi dans le Seigneur.

Il me serait impossible de vous rendre la douleur de nos sœurs présentes à ce triste spectacle, et celle de beaucoup de personnes de la ville qui l'estimaient et le vénéraient grandement. Mgr le Vicaire apostolique, qui venait le voir tous les jours, eut la bonté de faire retarder la messe de son secrétaire, pour qu'il vint la dire devant le corps qui fut exposé dans la chapelle de l'hôpital vers neuf heures. Je dis la première messe, et le secrétaire de l'Évêque la seconde. M. de La Pommeraye, qui n'avait pas quitté M. Gaillard jusqu'au dernier moment, a voulu me servir

la messe et y faire la sainte Communion; les deux Pères jésuites présents à Alexandrie se sont empressés de venir nous apporter leurs condoléances. L'enterrement aura lieu demain, à huit heures du matin, et se fera à la paroisse, puisque nous n'avons plus d'église.

Ainsi à Alexandrie, comme il y a vingt-deux ans à Damas, par-dessus les ruines matérielles, le Seigneur a voulu que l'holocauste fût complet en immolant le supérieur sur les ruines fumantes de nos maisons. Il y a vingt-deux ans, M. Leroy, après avoir vu les établissements de Damas consumés par les flammes et être passé par une agonie semblable à celle de Jésus au jardin des Oliviers, venait mourir à Antoura. Ici, M. Gaillard, après avoir vu consumer par les flammes ce bel établissement de la Mission construit aussi par M. Leroy, après avoir subi comme lui une épouvantable agonie pendant trois jours de massacres, de pillage et d'incendie, meurt dans ce même hôpital européen, témoin de sa constance et de son dévouement.

Espérons que cette victime expiatoire sanctifiera tant de ruines et attirera sur elles les grâces nécessaires pour leur faire reprendre une vie nouvelle. Veuillez agréer l'expression du respect et de l'affection avec lesquels je suis en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur et très honoré Père, votre très humble et obéissant fils,

A. DEVIN,
I. p. d. l. M.

Lettre de la sœur LEROY à M. FIAT, supérieur général.

Alexandrie (asile Saint-Joseph), 20 août 1882.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Il n'est plus, celui que vous nous aviez donné pour père, pour guide. Il n'a fait que passer au milieu de nous, pour nous laisser un bel exemple de toutes les vertus. Je laisse à d'autres plus

habiles que moi de vous dire, mon Père, ce qu'a été le digne M. Gaillard pendant le trop peu de temps que nous l'avons eu. Mais laissez à une pauvre fille des champs, mon très honoré Père, la consolation de louer à sa façon celui que nous vénérions à tant de titres. Ce digne Père a été la victime de son dévouement, pendant les tristes jours que nous avons passés, moments cruels que la plume ne peut rendre. Il fallait voir avec quelle abnégation, quel calme, quelle sérénité il a souffert, souffert pour nous, pour toutes les âmes qui lui étaient confiées, souffert avec nous, nous encourageant, soutenant les faibles, se multipliant pour ainsi dire, pour toutes les âmes qui avaient besoin de lui ; il s'est offert pour victime afin que nous fussions épargnées.

Le jeudi 13 juillet, les flammes nous environnaient de toutes parts ; prêtes à quitter l'hôpital, pour éviter d'être brûlées, où aller ? Si nous sortions, nous étions massacrées. Ce digne Père se rendit à la chapelle, et quelques instants après, il revint nous trouver, et avec une conviction profonde il nous dit que nous n'avions plus rien à craindre, que depuis deux heures il en avait la certitude. Dieu avait agréé son sacrifice, aussi depuis était-il persuadé qu'il mourrait. « Vous avez beau faire, me dit-il un jour, vous ne me sortirez pas de là, tous vos soins sont inutiles. » Et sur une invitation que je lui faisais de demander avec nous sa guérison : « Oh non ! me répondit ce digne Père, jamais je n'ai demandé chose semblable ; le bon Dieu sait bien ce qu'il nous faut, abandonnons-nous à sa volonté, c'est ce qu'il y a de meilleur. » Nous avons perdu beaucoup, mon très honoré Père. Si l'union, la paix règnent dans notre petite maison, c'est à sa sage direction que je le dois. Bon pour tous, mais surtout pour ceux qui souffraient et qui étaient dans la peine, nous en savons quelque chose, nous pauvres et abandonnées, sans aucune ressource ; que n'a-t-il pas fait pour nous procurer quelques secours ! Je m'arrête, mon très honoré Père, je crains d'être indiscreète. La reconnaissance est la mémoire du cœur, je devais cet hommage à notre digne et regretté M. Gaillard.

Ayez pitié de vos filles, mon Père, donnez-leur un autre M. Gaillard. Si loin de vous, dans des moments si pénibles, nous avons besoin d'un cœur qui puisse comprendre les nôtres et auquel

nous puissions donner une entière confiance. Mes bonnes compagnes se joignent à moi pour vous demander votre bénédiction paternelle.

J'ai l'honneur d'être, mon très honoré Père, votre très humble et très obéissante fille,

Sœur LEROY,
I. f. d. l. C. s. d. p. m.

Lettre de M. DEVIN à M. FIAT, supérieur général.

Alexandrie, 21 août 1882.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Samedi dernier, 19 de ce mois, l'enterrement de M. Gaillard s'est fait très solennellement à l'église paroissiale Sainte-Catherine. Les RR. PP. Franciscains ont chanté la grand'messe, et Mgr Chicaro, vicaire apostolique a donné l'absoute. M. des Vorges, ministre plénipotentiaire de France, M. Monge, consul, et tout le personnel du consulat, le consul d'Italie et presque tous les Français qui se trouvaient à Alexandrie, assistèrent au convoi et à la messe. Une consolation plus grande nous fut accordée, grâce au zèle de M. des Vorges : à peine M. Gaillard avait-il rendu le dernier soupir que nos sœurs de l'hôpital s'écrièrent d'une commune voix qu'il fallait garder le corps dans leur chapelle. L'affaire paraissait un peu difficile; mais le Ministre pria les sœurs de rédiger une pétition, et dit qu'il se chargeait de la présenter lui-même. En effet, il la porta dans la matinée au Ministre des affaires étrangères et dans l'après-midi nous recevions du chef de la Santé la permission d'inhumer M. Gaillard dans la chapelle de l'hôpital.

Dans la matinée du même jour, l'administration de l'hôpital avait aussi tenu séance pour le même sujet, et avait déclaré à l'unanimité qu'elle devait rendre cet hommage au zèle et au dévouement que M. Gaillard avait montrés pendant le bombarde-

ment et l'incendie. Le conseil d'administration voulut aussi prendre à sa charge tous les frais des funérailles. Ainsi, M. Gaillard repose sous les dalles de la chapelle de l'hôpital européen.

J'ai appris une circonstance qui nous prouve que pendant les scènes d'horreur par où ont passé les quatre cents personnes renfermées à l'hôpital, M. Gaillard s'est réellement offert en victime pour tous. Dans la nuit du 13 au 14 juillet, alors que les flammes dévoraient la ville, le feu atteignit une maison voisine de l'hôpital. Pendant toute cette nuit, tout le monde était sur pied, et déjà l'ordre avait été donné par les médecins de se tenir prêt à évacuer l'hôpital; mais où aller, où transporter ces malades, ces enfants trouvés? les personnes valides même où pouvaient-elles aller? Dans la rue, des hordes sauvages, prêtes à massacrer le premier qui sortirait, à fondre même dans l'hôpital pour y exterminer tous les réfugiés. Et si l'on restait, les flammes qui semblaient approcher étaient prêtes à dévorer tous les habitants de la maison. C'est dans cette angoisse indicible que M. Gaillard, après avoir confessé et communié beaucoup de personnes, se prosterna devant l'autel et y pria pendant longtemps. Puis il se leva calme et tranquille et alla donner partout des paroles de confiance. Vers trois heures du matin, une sœur lui demanda ce qu'il pensait de la position : « Ma sœur, lui répondit-il, ne craignez rien, depuis deux heures je sais que l'hôpital n'aura rien à souffrir. » Comment pouvait-il le savoir sinon parce qu'il savait que Dieu avait accepté son sacrifice. Aussi, dès qu'il fut atteint de sa maladie, il ne se fit aucune illusion et dit à plusieurs personnes qu'il n'en relèverait pas. M. de la Pommeraye lui dit une fois qu'il le prendrait avec lui dans le voyage qu'il se proposait de faire en France au commencement de septembre. « Oh! répondit-il, il sera trop tard! » Même pendant son délire, où il ne parlait que de choses édifiantes, cette idée de la certitude de sa mort lui revint plusieurs fois. Voyant un jour à son chevet la sœur Leroy, supérieure de l'asile Saint-Joseph, il lui dit : « Je vous remercie bien, ma sœur, de tous les bons soins que vous me donnez, mais tout cela sera inutile. »

Tout concourt donc à nous prouver qu'il s'était offert à Dieu

en sacrifice pour les autres, et que son sacrifice a été accepté. Pendant cette même nuit, la maison de la Mission était consumée par les flammes, et son supérieur, au pied de l'autel de la chapelle de l'hôpital, était à son tour consumé par les flammes de la charité. C'était donc bien là la place que le Seigneur avait marquée pour être celle de son repos sur cette terre, en attendant la résurrection.

J'oubliais encore une circonstance de la maladie de M. Gail-
lard. Nos sœurs de l'hôpital firent une neuvaine à saint Vincent
et lui firent prendre de l'eau dite de saint Vincent. En la lui
présentant la sœur lui dit : « Recommandez-vous à saint Vincent
et dites aussi : « Mon Dieu, guérissez-moi ! » Quoiqu'il fût dans le
délire, il répondit : « Oh ! non, je n'ai jamais demandé cela ; Sei-
gneur, comme il vous plaira ! »

Veillez agréer l'expression du respect et de l'affection avec
lesquels je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Monsieur et très
honoré père, votre très humble et obéissant fils,

A. DEVIN,

f. p. d. l. M.

PROVINCE D'ABYSSINIE

*Lettre de Mgr TOUVIER à Mgr DAUPHIN, directeur
de l'Œuvre des Écoles d'Orient.*

Kéren, 15 janvier 1882.

Fête du très saint Nom de Jésus.

MONSEIGNEUR,

Me voici bien en retard avec Votre Grandeur pour ma petite correspondance annuelle. J'ose dire que ce retard n'est point faute de ma part, et en conséquence je crois pouvoir compter sur toute l'indulgence de votre excellent cœur.

Votre Grandeur aura sans doute entendu parler de nos malheurs, de la ruine d'Alitiéna, de notre captivité, de la persécution renouvelée contre cette pauvre église d'Éthiopie, déjà si désolée. De longues et pénibles négociations entamées par les représentants de plusieurs puissances européennes avec notre fanatique souverain, le roi Jean, ont nécessité de ma part un long voyage et une absence de plusieurs mois. Les débats, où il s'agissait de l'existence même de la Mission, n'ont abouti qu'à un pitoyable moyen terme, dépourvu de toute loyauté de la part du Roi, et qui serait pour nous pire que la mort, s'il était sanctionné par nos supérieurs.

Mais, grâce à Dieu, sous ce régime nouveau, nous conservons du moins la liberté de vivre à nos risques et périls et de mourir pour nos ouailles. De tous les lieux où le catholicisme est im-

planté, on ne veut plus laisser aux missionnaires que les quelques paroisses où ils résident eux-mêmes. Tout le reste doit retourner au schisme ou mourir. Encore espère-t-on bien nous chasser des derniers refuges qu'on nous laisse, à force de nous entraver et de nous molester. C'est dans ce but, sans doute, que déjà de fortes armées nous environnent de toutes parts et oppriment nos chrétientés par des exactions sans cesse renouvelées. Cependant, Monseigneur, depuis trois mois que le décret de persécution est rendu, rien de sérieux n'a été fait encore contre la foi catholique. Nous voyons, avec un étonnement mêlé d'admiration, ces barbares despotes, le glaive à la main et la rage du sectaire au cœur, rôder autour de nous comme des lions cherchant leur proie, mais enchaînés jusqu'à ce jour par la force mystérieuse de la prière qui s'élève de toutes parts en notre faveur. Ces derniers jours, j'ai reçu avec consolation la communication sûre que l'armée formidable qui environne les Bogos et les envahit à tout instant ne songeait nullement à nous troubler nous-mêmes, et qu'ainsi nous pouvions espérer de rester en paix à Kéren jusqu'à règlement définitif, par la politique ou par les armes, de cette fameuse question de la possession des Bogos. Du reste, par une miséricorde bien particulière du bon Dieu, cette tempête n'a pas ébranlé un seul instant ni nos courages ni nos espérances. Nous étions encore captifs et les cendres de notre maison d'Alitiéna n'étaient pas encore déblayées que déjà un missionnaire de cette résidence, échappé à la mort par un vrai miracle, réunissait autour de lui, à mesure qu'ils rentraient, les petits enfants qui composaient l'école de ce village. Ainsi, même à Alitiéna, notre école n'a été interrompue que pendant quelques jours. Ailleurs, elles ne l'ont point été du tout, et celles de Kéren sont plus prospères que jamais.

Notre imprimerie vient d'ajouter au catéchisme un livre de prières pour les fidèles. En ce moment, un autre petit volume est sous presse, c'est la *Vie de Notre-Seigneur*, ou l'abrégé de l'Évangile qui servira de lecture pour les enfants et d'instruction pour tous. Mais, hélas! je suis bien obligé de le dire, cette imprimerie, moyen de propagande si nécessaire et si fécond, exige de telles dépenses que nous ne pouvons y suffire, et que nous

serons contraints de la laisser oisive si l'on ne nous vient promptement en aide à cet effet.

Je regrette vivement, Monseigneur, que les limites d'une simple lettre ne me permettent pas de retracer à Votre Grandeur les faits signalés et nombreux d'une providence toute particulière, je devrais dire d'une intervention immédiate de Dieu en notre faveur depuis le commencement de cette crise. Je suis persuadé que, comme nous, Votre Grandeur espérerait fermement contre toute espérance humaine et qu'elle dirait avec nous : Non, ce que Dieu protège ainsi ne saurait périr; de pareilles tempêtes ne peuvent qu'affermir l'œuvre et lui préparer des succès inattendus; cette crise terrible entre toutes doit être le dernier effort de l'enfer et le présage d'un prochain et définitif triomphe.

Oui, Monseigneur, j'en ai la conviction la plus entière, il en sera ainsi si nous restons humblement et constamment fidèles à tous nos devoirs devenus difficiles, et si vous daignez, Monseigneur, nous continuer votre bienveillance et le concours de vos saintes prières, puis nous recommander à la piété de tous les associés de l'œuvre. Plus que jamais, Monseigneur, nos petites écoles ont besoin de vous pour vivre, et à cet effet, tous nos petits enfants tendent vers vous leurs mains suppliantes. Je n'oserais insister, Monseigneur, je suis persuadé que Votre Grandeur et tous les membres du conseil de l'œuvre voudrez faire tout ce qui est possible pour nous aider à traverser ces mauvais jours.

Daignez agréer l'expression de notre bien vive gratitude pour tout le bien que vous nous avez fait et pour celui que vous désirez nous faire. Tous les jours, nous et nos petits enfants nous prions Dieu de vous bénir, Monseigneur, de bénir MM. les membres du conseil, vos dignes coopérateurs, et tous les pieux associés de l'œuvre qui sont nos bienfaiteurs.

Dans ces sentiments d'humble et affectueuse reconnaissance, je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

† J.-M. TOUVIER,

Évêque d'Olène et vicaire apostolique de l'Abyssinie.

VICARIAT APOSTOLIQUE

DE PÉKING ET DU TCHÉ-LY

(NORD)

Lettre de M. FAVIER à M. PÉMARTIN, secrétaire général.

Péking, 30 avril 1882.

En la fête du Patronage de saint Joseph.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Le grand saint Joseph, dont le culte s'est propagé d'une façon si merveilleuse en ces derniers temps, a toujours été le patron et le protecteur spécial de l'église de Chine. A la demande de Mgr le vicaire apostolique, j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui une petite notice sur l'ancienne église de Saint-Joseph, à Péking, démolie par la persécution en 1812, et sur la nouvelle que nous avons commencé à construire en 1879.

En l'année 1700, Péking possédait déjà trois églises : le Nan-Tang (église du Sud), cathédrale dédiée à l'Immaculée Conception; le Si-Tang (église de l'Ouest) sous l'invocation de Notre-Dame des Sept-Douleurs; le F³-Tang récemment construit (église du Nord), qui avait pour patron le Saint Sauveur. Cette dernière se trouvait dans la première enceinte du palais impérial, appelée ville Jaune.

Le nombre des chrétiens croissant de jour en jour, une quatrième église devint nécessaire. Un mémoire adressé au supérieur général des Jésuites par le révérend père Noël, en 1703, contient le passage suivant :

« Quoique nous ayons trois églises à Péking, elles ne suffisent,

pas et nous avons résolu d'en bâtir une quatrième, dans la partie orientale de cette grande ville, aussitôt que nous aurons les fonds nécessaires. Cela n'est pas coûteux comme en Europe, parce que les ouvriers et les matériaux se trouvent ici à assez bon marché. Comme on a déterminé de la dédier à saint Joseph, le patron et le protecteur de cette mission, nous espérons que Dieu pourra inspirer à quelque zélé serviteur de ce grand saint d'en vouloir faire la dépense. On ne peut dire les bénédictions pleines de merveilles que nous avons plusieurs fois reçues du Ciel sous les auspices de ce puissant intercesseur. Ce fut le jour même où l'Église célèbre sa fête, qu'après bien des peines et des travaux nous obtînmes enfin, en 1692, cet édit fameux enregistré dans tous les tribunaux de la Chine, par lequel l'Empereur nous accordait la permission de prêcher la loi de Jésus-Christ dans toutes les terres de son obéissance. Nous avons eu, plusieurs années auparavant, le présage heureux que cette grande grâce nous arriverait par les prières du chef de la sainte Famille.

« L'Empereur ayant pris une image de saint Joseph que l'empereur Cham-Sjé, son père, avait autrefois reçue de l'illustre père Adam Schall, l'avait par respect élevée au-dessus de sa tête et en avait ensuite fait présent au père Antoine Thomas, son mathématicien. C'est cette image que le père Thomas envoya ensuite à votre Paternité, comme un des plus beaux monuments des bontés de l'empereur de la Chine pour nos pères et de son respect pour la religion chrétienne ».

L'église Saint-Joseph dont il est parlé dans ce mémoire fut très probablement construite vers la fin de 1703 et en 1704; on trouve sur elle bien peu de détails dans les écrits du temps. Un missionnaire en fait mention et l'appelle « la dernière construite, mais la seconde en beauté de la capitale ». Un autre en parle comme « de la plus belle et de la plus riche ». Voilà tout; mais les quelques débris restant après la démolition, la découverte des fondements, les récits des anciens chrétiens, permettent de la décrire dans presque tous ses détails.

Elle avait vingt-trois mètres de long, sur neuf mètres de large seulement, une seule nef sans bas-côtés, sa hauteur intérieure devait être de huit mètres. Le style ionique orné, un peu

romanisé, était en somme assez pur. Les bases attiques reposaient sur une plinthe carrée; l'architrave, la frise, la corniche étaient régulières. Des pilastres et demi-pilastres, formant faisceau, séparaient la façade en trois parties à peu près égales; ils étaient en granit rouge fort bien poli et d'un travail remarquable.

La porte devait avoir son fronton soutenu par deux colonnes rondes unies, également en granit rouge. Ces colonnes, fort endommagées du reste, et mesurant deux mètres quatre-vingts centimètres environ, ont été transportées près d'une pagode de la ville où elles sont encore. Il n'y avait certainement ni tour ni clocher; un fronton orné terminait l'édifice. En somme l'église était petite mais élégante et régulièrement bâtie. Elle était sinon la plus belle au moins la plus jolie de Péking : car la cathédrale, qui seule eût pu lui faire concurrence, est d'un style indéfinissable et chargé d'ornements. A part son retable en bois sculpté, à colonnes torses corinthiennes, qui est un vrai chef-d'œuvre, tout le reste de l'édifice est d'un travail extrêmement grossier et commun, ne pouvant en aucune façon rivaliser avec le fini de l'ancienne église Saint-Joseph.

Cette église subsista cent huit ans, de 1704 à 1812. A cette époque, elle fut démolie par le gouvernement chinois, ainsi que la résidence du missionnaire. Voici comment ce malheur arriva : L'année précédente (1811) l'Empereur avait renvoyé comme inutiles les missionnaires italiens du Si-Tang, puis fait raser l'église et la maison appartenant à la Propagande. M. Pedrini, qui précédemment l'avait achetée, l'avait léguée à la Sacrée Congrégation. Les missionnaires portugais, MM. Fereira, Serra et Mgr Pirès résidaient au Toun-Tang. Membres tous trois du tribunal des mathématiques, ils étaient tolérés comme tels; mais le gouvernement, cherchant à réduire de plus en plus les établissements des missionnaires, désirait les confiner, s'il était possible, dans un seul, d'où ils ne sortiraient que pour le service de l'Empereur. Déjà même ils étaient gardés à vue et obligés de cacher leurs livres et leurs objets religieux, en prévision de visites domiciliaires dont ils étaient menacés.

Vers la fin de 1812, une nuit qu'ils étaient occupés à déménager la bibliothèque située au premier étage, le feu se déclara tout à

coup, sans que l'on pût en savoir la cause, et détruisit en quelques heures une bonne partie de la résidence construite à l'ouest de l'église. Il épargna cependant quelques bâtiments et le sanctuaire de saint Joseph. Autrefois le Nan-Tang ayant brûlé, les missionnaires avaient eu recours à l'Empereur dont la libéralité leur était connue : accueillis favorablement, largement aidés, ils avaient pu tout reconstruire. Cette fois aussi nos missionnaires écrivirent à l'Empereur ; mais les temps étaient changés, on ne cherchait qu'un prétexte pour en finir. Sa Majesté répondit : « Vous êtes maintenant peu nombreux, une seule résidence vous suffira. Allez tous demeurer au Nan-Tang. » A une parole de l'Empereur il n'y a point d'appel ; les pauvres missionnaires désolés durent abandonner l'établissement pour ne plus y rentrer. Les mandarins détruisirent de fond en comble l'église et tous les bâtiments épargnés par le feu. *Dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum!*

Ainsi finit cette première église, et lorsqu'en 1860 les traités nous restituèrent nos anciennes propriétés, la belle résidence de Toun-Tang n'était plus qu'un vaste terrain sans clôture, à la merci de tous, depuis quarante-huit ans. Quelques briques cassées, quelques pierres trop lourdes avaient seules échappé à la rapacité chinoise ; un mètre de décombres couvrait l'ancien sol.

On commença par enclore la propriété, puis on acheta une maison voisine où les missionnaires se logèrent comme ils purent ; enfin, on construisit une chapelle provisoire, pouvant à peine contenir la moitié des chrétiens de cette grande paroisse.

La cathédrale fut entièrement restaurée ; l'église française du Pé-Tang, la résidence épiscopale et les séminaires, furent construits. Une belle église fut également bâtie au Si-Tang, mais tout cela réduisit à néant la subvention considérable accordée sur l'indemnité de guerre accordée par le gouvernement français. Il ne resta plus rien pour l'église de saint Joseph, qui n'était pas même commencée. Patron de l'Église universelle, patron et protecteur spécial de la Chine, saint Joseph ne doit-il pas avoir son temple au milieu même de Péking ? Rien de plus juste, ni de plus digne ; aussi, en 1879, nous commençâmes à mettre à exécution le projet si longtemps caressé de construire en

son honneur une nouvelle église, qui pour être la dernière venue, n'en serait pas moins la plus grande et la plus belle de la capitale. Nous avons déjà deux églises gothiques : l'ancienne était ionique ornementé, la nouvelle le sera. Le plan dressé et présenté par un des missionnaires fut définitivement adopté par le conseil épiscopal.

En voici les détails :

La façade où l'ionique ornementé domine est divisée en trois parties, par six pilastres et contre-pilastres formant contre-forts et allant servir de base aux trois campaniles, derrière lesquels se cache le pignon de l'église. Une hauteur donnée et que l'on ne pouvait dépasser n'a point permis de les remplacer par de véritables colonnes classiques à dix-huit modèles qui eussent été bien préférables. Le marbre blanc et la brique impériale de vingt-quatre kilogrammes sont les seuls matériaux employés. Les cintres devaient être ordinaires; mais d'excellents blocs provenant de démolitions et présentant sept cintres sculptés ayant été offerts, on s'est empressé de les acquérir. Ces cintres étaient surhaussés, ce genre sera donc appliqué à tous les autres cintres qui d'ailleurs y gagneront en légèreté. L'église est orientée régulièrement. La première partie de la façade présente trois arcades en marbre sur l'avant et deux sur les côtés, donnant sur un petit porche qui précède les trois portes d'entrée, on arrive à ce porche par un escalier bordé de balustrades en marbre blanc. Dans l'espace laissé vide entre chaque porte, ont été placés deux pendentifs sculptés, avec caractères gravés selon le goût chinois. Celui de droite porte cette devise : *Pi ming ta teuo pao tchoun oué*, mot à mot : *Pi*, protegens, *ming* populum, *ta magna*, *teuo* virtus, *pao* complectitur, *tchoun* Sinas, *oué* et exteris nationes : sa grande vertu protectrice s'étend sur tout l'univers. Celui de gauche est ainsi composé : *Chan fou houn chun kouan kou kinn* : mot à mot : *chan*, putativus, *fou* Pater, *noun* amplum, *chun* meritum, *kouan* supereminet, *kou* antiquos, *kium* et recentes : ton grand mérite surpasse celui de tous les autres saints.

Au-dessus de l'arcade principale, est placée la devise honorifique appelée en chinois *Pien*, qui doit toujours être accompagnée des deux pendentifs que nous venons d'indiquer, et qui se

nomme *toui-dsé*. Cette devise principale porte ces mots : *Houi, ouo toun fang* : *Houi* reple beneficiis, *ouo* nostras, *toun* orientales, *fang* partes : répandez vos bienfaits sur nos contrées d'Orient.

Ces devises sont, on peut dire, nécessaires à tout monument remarquable, et les Chinois tant chrétiens que païens y attachent la plus grande importance. Le marbre seul est employé jusqu'à deux mètres d'élévation, puis viennent les briques impériales jusqu'aux chapiteaux des pilastres où le marbre reparaît. La corniche entièrement classique est formée de trois cent quatre-vingts blocs de marbre blanc scellés entre eux par des crampons de fer forgé. Le monogramme de saint Joseph couronne le cintre de l'arcade principale. La seconde partie de la façade est presque semblable à la première, moins les piédestaux sur lesquels reposent les pilastres de la base. Une rose et deux baies géminées éclairent cette seconde partie. Au-dessus s'élèvent les trois campaniles dont celui du milieu conserve encore un étage quadrangulaire. Pour ménager la transition du carré à l'octogone quatre colonnettes monolithes reliées vers le haut par de petits arcs-boutants marquent les angles coupés. Elles sont surmontées de vases en marbre blanc en relief. Puis enfin viennent les lanternes et les lanternons surmontés de boules et de croix en fer doré. De chaque côté de la façade, en retrait de quatre mètres après le porche, s'élèvent deux tourelles surmontées de balustrades et de clochetons.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur. En entrant, l'église apparaît dans toute sa longueur divisée en trois nefs. La séparation des nefs est marquée par seize pilastres en bois qui soutiennent le toit unique couvrant tout l'édifice. A droite de l'entrée, un escalier placé dans la tourelle conduit aux tribunes des orgues qui se trouvent au-dessus du porche. Ces tribunes sont ouvertes sur l'intérieur par trois grandes baies correspondant aux trois portes, et deux petites baies intercalaires. Devant ces tribunes, surplombant la première travée, se voient des balustrades avançant d'un mètre cinquante centimètres sur les côtés, et de trois mètres au milieu; elles sont destinées à recevoir le clavier, l'organiste, les chantres, et au besoin les instrumentistes. Les pilastres

en bois ont la forme d'une croix grecque rayonnée, et sont surmontés de chapiteaux ioniques ornementés, d'où partent les arcs et les arêtes de la voûte. Des demi-pilastres font saillie aux murs intérieurs, correspondant aux contre-forts extérieurs, ils reçoivent les arcs et arêtes de la voûte des bas-côtés. Ces trois voûtes sont donc à peu près de la même hauteur; des arcades de cinq mètres d'ouverture les séparent, allant de pilastre à pilastre. A la jonction du transept, ces arcs ont dix mètres et soutiennent un dôme pris dans la toiture et recouvrant le maître-autel. Une fenêtre ou une porte correspond à chacune des arcades, à la partie basse du mur intérieur. Cette première partie est séparée de la seconde par une couronne d'un mètre en moulures variées, à dessins en relief, qui fait tout le tour de l'église. Sur cette couronne repose la seconde partie des murs éclairée d'autant de fenêtres qu'il y a d'arcades. Toutes ces fenêtres, au nombre total de dix-huit, sans compter celles des chapelles, sont à cintres surhaussés. Les deux grandes placées aux pignons du transept et les deux moyennes qui se trouvent au-dessus des chapelles sont seules géminées. Toutes ont leurs ferrures prêtes à recevoir des vitraux. Les bas-côtés tournent tout autour du chœur, élevé de quatre-vingts centimètres et séparé par une grille en fer forgé, à soubassement de marbre. Les sacristies et les chapelles tournent elles-mêmes autour des bas-côtés du chœur et vont rejoindre la grande chapelle de la sainte Vierge, qui est placée au fond de l'église, derrière le maître-autel. Cette chapelle est terminée par une demi-tourelle faisant saillie au dehors. Cette niche recevra la statue de la sainte Vierge. Le jour y est ménagé par des fenêtres plus élevées que les cintres et ne pouvant être aperçues de l'intérieur; cela permet de voir la statue dans une pénombre produite par un vitrail-voûte en verre blanc dépoli.

Voici quelques détails qui pourront donner une idée de cette église.

La hauteur totale du grand campanile est de trente mètres : nous ne pouvons la dépasser sans froisser les idées chinoises. La largeur totale, moins les tourelles, est de vingt-trois mètres. La largeur au transept, trente-cinq mètres. Enfin, la longueur totale, moins la tourelle de la sainte Vierge, est de soixante-six mètres.

Dans l'intérieur : longueur jusqu'à la grille de communion, vingt-quatre mètres. De la grille de communion à la chapelle de la sainte Vierge, vingt-quatre mètres. La chapelle elle-même, quinze mètres.

Total : soixante-trois mètres; largeur totale : vingt mètres; hauteur sous voûte, à la jointure des arêtes : dix-sept mètres.

Tout cela est-il bien classique et régulier? Y a-t-il vraiment un style dans ce plan? Ne ressemble-t-il pas plutôt à ces édifices composites, où le byzantin, le roman, le style fleuri de la Renaissance et même le gothique viennent se combiner? Que répondre à toutes ces questions? Venus en Chine pour prêcher aux pauvres gens des champs et bâtir des églises spirituelles, nous n'avons pas la prétention d'être architectes, nous faisons ce que nous pouvons pour la seule gloire de Dieu, aidant notre ignorance de tout ce qui paraît bon. Une petite photographie de l'église de la Trinité de Paris nous a donné l'idée du plan ci-dessus indiqué. Nous espérons qu'il plaira à nos chrétiens chinois, les retiendra dans leur église, les portera à honorer avec une ferveur plus grande le bon saint Joseph; nous l'exécutons donc pour l'amour de Dieu : *Nec quærentes ab hominibus gloriam.*

L'emplacement de l'église nouvelle ayant été fixé par l'Évêque selon les saints Canons, et la croix de bois indiquant l'autel placée par lui, le 19 mars 1879, fête de l'illustre patron, le premier coup de pioche fut donné. Les fondations présentèrent plusieurs difficultés. Ici se trouvaient d'anciens murs qu'il fallait faire sauter; là des amas de décombres avaient rempli d'énormes excavations; il fallait déblayer, creuser, pour trouver la terre ferme. Dans bien des endroits on dut aller jusqu'à sept mètres. Heureusement que le terrain de l'avant était homogène; à trois mètres de profondeur, on trouva le fond solide sous la façade. Une fois bien assuré du terrain, on procéda au bétonnage général. Dans cette partie de la Chine, les fondations sont toujours uniformément faites et consistent en couches successives de chaux éteinte, mêlée de terre glaise, que l'on frappe après les avoir humectées. La première couche étant sèche, on bat la seconde, puis la troisième, etc. Plus la construction doit être pesante, plus on multiplie les couches de cette espèce de béton qui, une fois pris, forme

une masse compacte aussi dure que le roc. Les murailles de Pé-king, ses portes monumentales, reposent sur ces seules bases qui ont sept à huit couches d'épaisseur, soit environ un mètre quatre-vingts centimètres.

Ne voulant pas avoir à craindre, principalement pour la façade qui porte trois campaniles, nous y avons fait battre neuf couches successives; les fondements bétonnés ont donc deux mètres d'épaisseur. Même force a été donnée aux fondations des pilastres, et une force proportionnelle aux murailles. Ces fondements ne laissent rien à désirer, mais ils ont été coûteux et ont pris beaucoup de temps. Deux cent cinquante mille kilogrammes de chaux, autant de terre glaise, cent cinquante frappeurs pendant trois mois.

Le 20 juillet, tout était préparé pour la pose de la première pierre. Un cube de marbre de cinquante centimètres, évidé en partie pour recevoir la boîte en plomb traditionnelle, fut taillé avec soin et forma cette première pierre. Outre les monnaies de l'époque, on y plaça des médailles de presque tous les sanctuaires vénérés de France, et enfin l'acte authentique, en français, en latin et en chinois, écrit sur parchemin. Cette pierre, suspendue sur les fondations de l'angle sud-ouest, avait été convenablement décorée; une tente bleue abritait les fondations de la façade, ornementées de fleurs et de guirlandes. Tous les missionnaires s'étaient donné rendez-vous au Toun-Tang. Au milieu d'un grand concours de peuple, la cérémonie fut faite solennellement vers cinq heures du soir, selon le cérémonial romain, par Mgr le vicaire apostolique.

Dès le lendemain, la première pierre était couverte et les travaux avançaient rapidement. Sous la façade, d'énormes assises en granit blanc ont été scellées sur une épaisseur de deux mètres. Dans tout le pourtour de l'église, les mêmes assises en granit gris hautes d'un mètre cinquante centimètres forment la base entière de l'église. Ces travaux occupèrent toute la première année. Vers la fin d'octobre, ils étaient terminés et avaient coûté environ cinquante mille francs.

On en resta là jusqu'au mois de mars 1880. Un don considérable de notre très honoré Père et quelques épargnes nous permi-

rent de reprendre les travaux. Cette seconde année fut employée tout entière à élever les murs et à poser tous les cintres de la première partie de l'église. Deux nouveaux cintres en marbre furent achetés et placés aux portes latérales. Bref, on put atteindre la corniche. L'ouvrage reprit l'année suivante, 1881, et cette belle corniche de la façade fut placée. En marbre blanc, sur le devant, elle continue en briques sculptées tout autour de l'édifice. La chapelle de la sainte Vierge fut terminée extérieurement et couverte, ainsi que les sacristies et les chapelles latérales.

Nous en sommes là. Cette année, 1882, nous n'avons pu reprendre les travaux, faute d'argent. Quelques achats ont cependant été faits. Les colonnes en bois devant servir de noyaux aux pilastres intérieurs sont rendues sur place. Elles ont dix-sept mètres de haut sur quatre-vingts centimètres à la base. Les soubassements en marbre sont posés. Actuellement, la dépense totale est de 21,483 taëls, soit 150,381 francs, et la partie basse de l'église est entièrement achevée. La seconde partie et la toiture coûteront à peu près la même somme, puis nous aurons à terminer les campaniles et les ornements intérieurs. Quand tout cela pourra-t-il se faire? Nous n'avons plus aucun fonds disponible, et comme le révérend père Noël, « nous espérons que Dieu pourra inspirer à quelque zélé serviteur de ce grand saint d'en vouloir faire la dépense. »

C'est notre seul espoir et nous comptons sur la publicité que vous voudrez bien donner à cette lettre pour recevoir quelques dons qui nous permettent de terminer, à la gloire de saint Joseph, l'église si heureusement commencée.

Quelle consolation pour nous, si l'année 1883, où nous célébrerons le centenaire de notre installation à Péking, pouvait voir achevée la quatrième et dernière église de la capitale !

Veillez agréer, Monsieur et très honoré confrère, l'assurance de la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, en Notre Seigneur, son immaculée Mère, saint Joseph et saint Vincent, votre très humble et tout dévoué serviteur,

Alph. FAVIER,
I. p. d. I. M.

PROVINCE DU TCHÉ-KIANG

Lettre de ma sœur FOUBERT à la très honorée Mère DERIEUX.

Tchou-San (Maison de la Présentation), 10 avril 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Je ne saurais vous donner que de bonnes nouvelles de nos œuvres; le bon Dieu les bénit, nous voyons venir les âmes; aux fêtes de Pâques, nous avons à peu près cent personnes chez nous, venues de la campagne, et il nous est resté deux nouvelles catéchumènes et quatre nouvelles externes.

Il vient de nous arriver toute une aventure pour retirer une enfant de nourrice. J'avais retenu son livret il y a quelques mois, voulant qu'on nous rapportât l'enfant qui se trouvait dans un village assez éloigné. Environ un mois après, la nourrice arrive et dit : « La petite est morte, » et là dessus elle réclame quelques sapèques. « Je ne te crois pas, lui dis-je, et avant de te payer je saurai la vérité. » J'envoyai un chrétien qui me rapporta que l'enfant était morte; je ne le croyais pas encore. Alors j'avertis le missionnaire qui découvrit qu'on avait cachée notre fille dans une île voisine où l'on voulait la vendre; ainsi ils auraient eu double profit, les mois de nourrice et quelques piastres en plus. Un chrétien qui la connaissait partit de nouveau à la découverte et arriva sans être attendu; il put la voir et constater qu'elle était vivante; mais il ne parvint pas à l'arracher des mains des païens. Il les menaça du mandarin, ce fut inutile, ils ne croyaient pas, je pense, qu'on en viendrait à l'exécution. Le missionnaire alors remit cette affaire au tribunal, priant le mandarin de l'arranger.

Celui-ci promit que dans trois jours l'enfant serait là. Trois satellites partirent immédiatement. Ce jour là, que se passa-t-il? Il serait difficile de savoir la vérité. On prétendit n'avoir pas

trouvé l'enfant; sans jugement téméraire, il est permis de croire que les sapèques arrangèrent tout.

Toutefois, sur un nouvel ordre du mandarin, deux satellites retournèrent chez nos gens et cette fois l'enfant fut retrouvée; c'est une petite Marie. Le missionnaire m'avertit quelques minutes avant l'arrivée des soldats; j'aurais bien préféré la recevoir de la main d'autres personnes, mais il fallait en passer par là.

Je remerciai le bon Dieu de la protection visible qu'il nous accordait, car ces satellites auraient bien pu nous faire un mauvais parti. Ils me remirent cette enfant, de la manière la plus aimable, disant à la petite : « Maintenant la sœur sera ta mère, tu seras bien heureuse, ici tu auras beaucoup de *mey mey* (petites sœurs). » Politique chinoise ! pensais-je à part moi, à laquelle il ne faut pas se laisser prendre. Mais cette pauvre petite était arrachée du danger qu'elle avait couru, c'est le principal ! Je congédiai, le plus honnêtement et le plus brièvement qu'il me fut possible, ces chers messieurs sans leur donner le temps de voir les *mey mey*, ce qu'ils auraient désiré. Maintenant, gare à la nourrice et aux siens ! Ils auront les pénitences du mandarin et des frais ; mais ils le méritent bien. Je demandais à cette petite : « Avec qui es-tu revenue ? — Avec des *ling-so-ko* (voisins) qui ont fait le *sao niè* (dispute) chez nous. » Pauvre petite ! elle ignore que ce sont vraiment les gendarmes qui l'ont ramenée.

Je ne désire pas que ce cas se renouvelle. Du reste depuis que je suis ici, sur quatre-vingt-seize enfants retirées de nourrice, c'est la première qui est rentrée de cette façon. Veuillez, ma Mère, remercier avec nous le bon Dieu pour ce petit succès qui est pour nous de bon augure.

Notre santé est bonne malgré le carême ; nous prions pour notre Maison-mère dont nous sentons vivement les épreuves et nous les partageons.

Vous voudrez bien, ma très honorée Mère, nous aider de vos prières et agréer de nous toutes le profond et filial respect, mais en particulier de celle qui sera toujours,

Votre très humble et très reconnaissante fille,

Sœur FOUBERT,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

*Lettre de sœur EUPHÉMIE, visitatrice, à la très honorée
Mère DERIEUX.*

Emmitsburg, 22 juillet 1882.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

La ville de Boston, où régnait, il n'y a que peu d'années encore, l'esprit le plus anticatholique, a fêté cette année, avec des démonstrations extraordinaires, le cinquantième anniversaire de l'arrivée de nos sœurs dans ses murs.

Personne n'y aurait songé, probablement, si une bienfaitrice de l'orphelinat, très connue de la digne sœur servante, sœur Alexis, n'eût appris par hasard, il y a une dizaine d'années, la date de cet événement : « C'est un anniversaire, dit-elle, qu'il faut célébrer, » et là-dessus, elle régala les trois cents orphelines d'un excellent dîner, se promettant d'en faire autant pour la cinquantaine. Ce fait rapporté aux administrateurs de l'établissement fit naître dans leur esprit la pensée de profiter du cinquantième anniversaire, pour rendre un hommage public à la mémoire de sœur Alexis, qui avait été l'âme de toutes les œuvres catholiques entreprises à Boston, pendant près d'un demi-siècle, et pour faire en même temps un appel au public, en faveur des œuvres fondées par cette vertueuse fille de la Charité.

En conséquence, ces Messieurs organisèrent pour le 14 mai une grande fête à laquelle participèrent les personnages les plus distingués, protestants et catholiques.

Le *Jubilé des Sœurs de Charité*, ainsi qu'il fut appelé, commença par un meeting tenu dans une vaste salle publique.

Nonobstant une pluie violente, six mille personnes s'y rendirent, mais il est certain, d'après le nombre des billets vendus, que l'assistance aurait été beaucoup plus nombreuse, si le temps eût été plus propice. Sur la plate-forme se trouvaient Mgr l'archevêque de Boston, Mgr Healy, évêque de Portland, plusieurs autres évêques, presque tous les curés de la ville et des environs, des religieux de différents ordres, et les autorités civiles : Son Excellence le Gouverneur de l'État, M. le Maire, des sénateurs, des juges, des magistrats et autres hommes éminents. Cette réunion du clergé catholique avec les plus hauts fonctionnaires, tous protestants, était un spectacle merveilleux pour les anciens habitants, qui savent ce que Boston était, il y a cinquante ans, et combien, même à une époque beaucoup plus rapprochée, notre sainte religion était peu en honneur dans la nouvelle Angleterre.

Mgr l'Archevêque fut le premier qui s'adressa à l'assemblée; il ne parla que quelques minutes, mais ce fut d'une manière qui alla droit au cœur, et il fut vivement applaudi.

Il fut suivi de Mgr Healy, qui commença son discours en retraçant le tableau de Boston d'autrefois, avec ses préjugés, son esprit puritain, ses lois draconiennes, et le comparant au Boston d'aujourd'hui : « Vous me pardonnerez, Monsieur le Maire, dit-il, s'inclinant vers ce fonctionnaire, si je dis que Boston est presque converti ! » Puis il raconta l'arrivée des trois sœurs, au mois de mai 1832, sœur Alexis, sœur Loyola, sœur Blandine, trois noms, le premier surtout, qui seront toujours en bénédiction à Boston; il parla de la joie des habitants catholiques, lorsqu'ils virent trois cents enfants, ce qui formait toute la jeunesse catholique de cette époque, se grouper autour des humbles filles de la mère Seton, qui leur faisaient la classe dans le sous-sol de l'église, la seule et unique de toute la ville.

« Les sœurs, continua l'orateur, demeurèrent pendant les premières années, dans une toute petite maison de louage. En 1837, elles en prirent une autre un peu moins étroite, où elles ne firent qu'un assez court séjour : on disait, dans le temps, que les revenants les avaient obligées de quitter, mais j'ai peine à croire qu'il y eût jamais à Boston des revenants assez méchants, pour chasser

les sœurs de Charité. En 1846, elles achetèrent une propriété dans la rue Purchase; bien des personnes, ici présentes, se rappellent comme moi, les avoir vues circuler dans ce quartier, allant voir les malades, ou conduisant leurs enfants élèves à la Messe; nous n'avons pas oublié non plus l'impression faite par le spectacle inusité de ces mêmes enfants, se rendant à l'église pour leur première communion, habillées en blanc, et couvertes de longs voiles.

« Mais de tous les souvenirs du passé, il n'y en a pas de mieux gravé dans notre mémoire que celui du jour où l'on vit les sœurs apparaître avec la robe grise et la coiffe blanche, qu'elles portent actuellement, costume connu dans le monde entier, mais que l'on voyait pour la première fois dans notre pays, et qui nous semblait si étrange, que nous ne reconnaissons plus les bonnes sœurs. Ce changement de costume était la conséquence de leur réunion aux sœurs de Charité françaises, fondées à Paris, il y a deux siècles, par saint Vincent de Paul.

« Dès l'année 1833, les sœurs se trouvèrent obligées de recueillir quelques pauvres enfants, devenues orphelines, ce qui donna lieu au premier bazar organisé par les catholiques dans cette ville. Les résultats vous étonneront; qu'est-ce que douze mille cinq cents francs, comparés aux grosses sommes que produisent les bazars aujourd'hui? Cela paraît bien peu de chose. Néanmoins, vu le petit nombre de catholiques à cette époque, c'était, en réalité, un succès prodigieux. L'orphelinat, une fois commencé, ne pouvait manquer d'attirer bien des sympathies; cependant, on peut dire qu'elles restèrent comparativement inconnues jusqu'en 1852, époque à laquelle le choléra, ce terrible fléau, nous visita : quand on vit ces femmes héroïques parcourir les rues pour prodiguer les soins les plus tendres aux malades; quand on vit sœur Alexis, après avoir assisté au dernier soupir d'une pauvre femme, sortir de l'hôpital tenant un petit enfant dans ses bras, et deux autres cramponnés à ses côtés, on comprit alors ce qu'est une sœur de Charité. A dater de ce jour, la sympathie et la bienveillance universelles leur étaient acquises.

« Les orphelines augmentant en nombre, il fallut bientôt chercher un local plus spacieux; un terrain de cent mille francs fut

trouvé et acheté, et le beau et vaste édifice, actuellement connu sous le nom d'orphelinat Saint-Vincent commencé. Toutefois, il faut le dire, l'entreprise fut regardée, par beaucoup de personnes, comme téméraire; on aurait cru aussi bien à la réalité d'un conte des *Mille et une nuits*, qu'à la réussite de ce grand projet; mais sœur Alexis, qui l'avait conçu, comptait sur la Providence. Aidée de sa foi, de son énergie, de sa charité, et appuyée par des hommes au cœur généreux, elle mena l'œuvre à bonne fin, et Boston est fière aujourd'hui d'un établissement qui mérite le titre d'orphelinat modèle.

« L'école externe, par laquelle les sœurs avaient débuté en arrivant parmi nous, fut cédée à d'autres institutrices, et jusqu'en 1857, le soin des orphelines fut presque leur unique occupation. Vers cette époque, un terrain leur fut donné pour un hôpital; sœur Alexis, toujours prête à faire le bien, se mit à l'œuvre, et en peu de temps l'hôpital Carney fut construit. Savez-vous combien de malades y ont été soignés depuis 1863? — Dix mille six cent cinquante et un, dont plus de six mille sans rétribution aucune. Maintenant, si je vous parle du Refuge, de cette institution éminemment charitable, dont les portes sont ouvertes à tous les enfants délaissés, quelle que soit leur race, leur couleur ou leur religion, et si je vous dis que dans l'espace de seize ans, quatre mille cinq cent soixante-treize enfants y ont trouvé un asile, vous aurez quelque idée du bien opéré par les sœurs de Charité dans notre ville. Il me reste toutefois encore à vous parler d'un autre établissement, commencé il y a sept ans, mais dont le but bien-faisant se trouve entravé par une lourde dette: c'est l'asile des enfants trouvés qui a déjà recueilli, malgré de grandes et nombreuses difficultés, trois mille huit cent quarante-neuf petits innocents. La plupart, il est vrai, n'y ont fait qu'un court séjour; minés avant leur entrée par la maladie et la misère, on ne réussit que rarement, même en leur prodiguant les soins les plus tendres, à prolonger leur frêle existence. Néanmoins, une œuvre si chère au cœur du grand saint Vincent de Paul mérite toutes les sympathies, et il ne sera pas dit, au déshonneur de nos concitoyens, que leur généreux concours lui a fait défaut.

« Boston, il y a cinquante ans, ne possédait qu'une église catho-

lique, et trois sœurs de Charité : aujourd'hui, elle a cinquante églises, cent cinquante mille catholiques, cinquante sœurs de Charité; puis, ces anges qu'on appelle religieuses du Bon Pasteur, dont la mission est de se dévouer pour le salut des brebis égarées; ces petites sœurs des pauvres, qui viennent si humblement nous demander quelques restes pour leurs bons vieillards; et de nombreuses et pieuses institutrices, dont la joie modeste se reflète sur le front de leurs jeunes élèves. A qui devons-nous tout cela, sinon à sœur Alexis et à ses compagnes? Voilà pourquoi tous les cœurs n'en font qu'un aujourd'hui, pour rendre grâces au Seigneur de leur venue dans notre ville. »

Ce discours, que je n'ai fait que résumer rapidement, fut souvent interrompu par des applaudissements prolongés. Ensuite, Son Excellence le Gouverneur et M. le Maire, prononcèrent successivement quelques paroles brèves, mais éloquentes. Celles du Gouverneur méritent d'être rapportées : « Je m'estime heureux, dit-il, de pouvoir exprimer en public ma haute appréciation des labeurs désintéressés, du dévouement chrétien, des services généreux des sœurs de Charité. En mon propre nom et en celui des milliers d'individus qui ont été l'objet de leur tendre sollicitude, je leur offre ici l'hommage de ma sincère reconnaissance. Partout, elles remplissent le ministère des anges; soit envers le soldat blessé sur le champ de bataille, ou le malade sur un lit de douleur, ou le pauvre orphelin, ou les infortunées victimes du vice; partout et toujours, au milieu des passions orageuses de ce monde, au milieu des révoltes sociales et des bouleversements politiques, c'est la voix de la charité qui commande les flots et qui ramène la paix. Ainsi, les sœurs de Charité, par leur doux ministère, touchent une corde qui répond dans tous les cœurs, et les transforme en un seul. Nous sommes réunis ici, ce soir, sur un terrain commun, pour leur payer le juste tribut de notre hommage, sans distinction de race, de position ou de croyance. Quand la femme, obéissant à une inspiration d'En-Haut, se dévoue pour la vie aux œuvres de miséricorde, et qu'elle s'enrôle sous l'étendard de la charité, elle met en pratique l'Évangile du divin Maître; et nous, en honorant les sœurs de Charité, nous honorons, en même temps, tout leur sexe, dont elles sont un si grand

ornement, et la religion (quelle qu'en soit la branche) dont, Dieu les bénisse! elles sont un si bel exemple! »

Après cela, on donna lecture d'un poème composé pour la circonstance par M^{me} Blake, et de plusieurs lettres de personnages distingués, entre autres, l'ex-gouverneur, les généraux Hancock et Butler, plusieurs évêques, membres du congrès, etc., exprimant leur regret de n'avoir pu prendre part personnellement à la célébration du jubilé.

Pendant le cours de la soirée, un corps de musique militaire exécuta plusieurs morceaux choisis, avec un chœur de six cents voix. Enfin, on termina par un magnifique *Te Deum* (celui de Falkenstein), toute l'assistance ne faisant qu'une seule voix pour glorifier le Seigneur.

Les réjouissances se prolongèrent quelques jours, par des fêtes et des soirées, toujours au profit des œuvres de nos sœurs; et enfin, samedi le 20 mai, le jubilé fut clôturé par une grande fête pour la jeunesse, à laquelle près de quinze mille enfants participèrent.

Vous serez peut-être étonnée, ma très honorée Mère, en voyant comment la charité catholique est honorée à Boston; vous le seriez bien plus encore, si vous saviez à quel point l'intolérance y était portée autrefois. Mais il est vrai, comme vous venez de le lire, que le changement merveilleux opéré depuis cinquante ans, dans l'esprit de ses habitants, est dû, en grande partie, à l'influence des premières sœurs, qui y furent envoyées, surtout de sœur Alexis, qui possédait à un haut degré les vertus de notre saint état; vous avez pu en juger par la notice insérée dans la circulaire de 1876. Cette bonne fille de la Charité a contribué énormément à faire connaître et estimer notre sainte religion à Boston, et sa rare vertu a fait plus de conquêtes à Notre-Seigneur qu'on ne saurait le calculer. » Quel dommage, disait un protestant fort distingué, en apprenant sa dernière maladie, que je n'aie jamais eu l'honneur de lui parler! Il y a des années que je me propose de faire sa connaissance : maintenant, ce sera trop tard! »

Dans quelques jours, la retraite annuelle pour les sœurs de la maison centrale aura lieu; vous voudrez bien, ma très honorée

Mère, recommander les retraitantes au bon Maître, en l'amour duquel et de Marie Immaculée, j'ai l'honneur d'être avec le plus entier dévouement,

Votre très humble et obéissante fille,

SŒUR EUPHÉMIE,

L. f. d. l. c. s. d. p. M.

*Lettre de sœur Agnès SLAVIN, à la Nouvelle-Orléans,
à sœur N..., à Paris.*

Nouvelle-Orléans, 22 avril 1882.

MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

Vous ne vous doutez pas, j'en suis sûre, des misères que nous avons eu à subir dernièrement : vous ne savez pas que le mauvais vent qui règne en France est venu jusqu'ici souffler à quelques-uns de nos administrateurs la pensée de modifier certaines choses dans le régime de l'hôpital, qui auraient non seulement gêné notre liberté, mais qui auraient ouvert la porte aux abus les plus graves. Ainsi sous prétexte que les Sœurs ne sont pas garde-malades, parce qu'il y a beaucoup de services qu'elles ne rendent pas elles-mêmes, ces bons messieurs voulaient, à tout prix, établir dans la maison, une école d'élèves infirmières, sous la direction d'une garde-malades brevetée. Jugez un peu du désordre que cela aurait produit; et puis, avec les élèves en médecine, et les demoiselles infirmières sous le même toit, nous n'aurions jamais eu un moment de tranquillité : la seule pensée nous en faisait frémir. Ne croyez pas que j'invente en disant que ce beau projet est venu de la France; celui qui l'a mis sur pied est notre médecin interne, un Français, qui ne vaut guère mieux, je le dis avec regret, que ceux de ses compatriotes qui cherchent actuellement à chasser les sœurs des hôpitaux de leur patrie.

Il amena assez facilement le vice-président et deux ou trois membres de l'administration à entrer dans ses vues; ils commencèrent par répandre des feuilles imprimées annonçant la prochaine ouverture de l'école, tout cela sans en dire un mot aux

sœurs; mais à mesure que le public en eut connaissance, l'opposition des gens de bien se manifesta. Le 4 février, *le Picayune*, journal de la Nouvelle-Orléans, publiait une lettre de notre digne Archevêque, Mgr Perché, au Gouverneur de la Louisiane, avec la réponse de ce haut fonctionnaire, laquelle était ainsi conçue : « Monseigneur, j'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 2 courant, au sujet de l'école d'infirmières qu'il est question d'établir dans l'hôpital de la Charité. Les devoirs de ma charge m'obligent de laisser le gouvernement interne de cet établissement entre les mains de l'administration; cependant je prendrai conseil, ainsi que vous le suggérez, de M. le docteur Jones. Je réproverai toute mesure qui pourrait amener le retrait des très estimées et dévouées sœurs de Charité, ou qui pourrait le moins du monde rendre leur position pénible ».

Ce qui donnait un double poids à cette déclaration, c'est que le Gouverneur est, en vertu de son office, président du conseil de l'administration: de plus, étant protestant, on ne pouvait pas le soupçonner de favoriser les sœurs, par esprit de religion. C'était donc un grand point de gagné, mais les amis de la réforme ne se tinrent pas pour battus. Je ne tardai pas à recevoir une lettre officielle de l'administration, contenant copie de la résolution prise par le conseil, dans sa séance du 13 février, décidant que l'ouverture de l'école aurait lieu *pourvu que les sœurs y consentissent*. La liberté apparente qui nous était offerte, par cette dernière clause, n'était qu'un piège; ces Pharisiens modernes, voyant l'opposition faite à leurs projets, auraient été très heureux de rejeter le blâme de leur défaite sur les sœurs. Il s'agissait donc de réfléchir avant de répondre, et surtout de consulter le bon Maître; je fis l'un et l'autre; ensuite je pris conseil de quelques amis dévoués, qui me dictèrent une lettre pleine de sagesse et de prudence, que Dieu a daigné bénir, je le crois, car ces messieurs ne nous ont fait aucune communication depuis. On me donna encore un autre conseil, que je m'empressai de suivre et dont je n'ai eu qu'à me féliciter : c'était d'aller nous-mêmes trouver le Gouverneur, pour lui rendre compte de ce qui s'était passé. Cet homme droit et bienveillant nous reçut parfaitement; il écouta avec attention l'exposé que je lui fis de la situation, et il nous donna l'assurance

formelle de sa protection. A peine étions-nous sorties de chez Son Excellence, que notre médecin interne y entra; toutefois, il ne sut rien de notre entrevue; le lendemain il vint nous annoncer que le gouverneur avait promis de visiter l'hôpital, le dimanche suivant, à onze heures. — C'est bien, me dis-je tout bas, le bon Dieu fera nos affaires.

Dimanche, il faisait un temps affreux; j'avais presque renoncé à l'espoir de voir le Gouverneur, quand, à onze heures et demie, une voiture s'arrêta et il descendit. La visite se passa très bien; les médecins et les sœurs, c'est-à-dire cinq ou six de mes compagnes et moi, l'accompagnèrent dans sa tournée, pendant laquelle il causa plusieurs fois avec moi, me répétant à peu près ce qu'il m'avait dit chez lui. C'était très bien, mais je tenais par-dessus tout à ce qu'il m'exprimât sa pensée devant nos médecins; par conséquent, quand nous nous retrouvâmes dans le vestibule, au moment où il se préparait à nous faire ses adieux, je lui dis en présence de ces messieurs: « Excellence, le conseil d'administration, ou plutôt deux ou trois membres, et messieurs les médecins ont l'intention d'introduire une école d'infirmières dans l'hôpital, sous la direction d'une maîtresse séculière; ils trouvent que les sœurs ne sont pas capables de former ces personnes, et qu'elles ne sont pas compétentes pour soigner des malades. — Ma Sœur, répondit-il vivement, je ne le permettrai jamais! Les sœurs seront les maîtresses ici ou je casserai l'administration. — Il est vrai, continuai-je, que s'il existait à côté de nous un autre corps d'infirmières, non seulement notre position ne serait pas tenable, mais encore il y aurait lieu de craindre de grands désordres; et plutôt que de voir les choses en venir là, nous serions les premières à solliciter votre permission pour nous retirer ». Alors, il répliqua avec plus d'énergie qu'auparavant: « Non, je ne le souffrirai pas; les sœurs ne seront pas inquiétées; ni élèves ni maîtresses n'entreront dans l'hôpital. » Vous pouvez juger de notre satisfaction en entendant ces paroles; quant à notre ami, le médecin interne, il paraissait stupéfait; il n'osait plus ouvrir la bouche, et il aurait laissé partir le Gouverneur à pied, par la pluie, si nous n'avions vite envoyé chercher une voiture pour Son Excellence.

Voilà un assez long chapitre sur cette malheureuse école qui nous a causé tant de soucis ! Passons à autre chose.

Vous avez connu Marguerite, l'incomparable Marguerite, l'amie dévouée des pauvres, des orphelins et notre bienfaitrice à nous en particulier. Le bon Dieu l'a appelée à Lui, le 9 février, au regret de tout le monde; car cette brave femme, si humble, si simple s'était acquis par sa charité une popularité étonnante. Dès le lendemain de sa mort, toute la ville retentissait de son éloge; les feuilles publiques en étaient pleines; des colonnes entières, bordées de noir, ayant pour en-tête en grandes lettres, *Marguerite*, racontaient les principaux traits de sa vie, laquelle, tout obscure qu'elle fût, n'a pas été sans mérite devant Dieu et devant les hommes. Son enterrement a été un vrai triomphe; les plus hautes autorités, ecclésiastiques et civiles, ont tenu à honneur d'y assister, et je ne sais si jamais de plus grands témoignages de respect ont été rendus, dans notre ville, à qui que ce soit.

Voici, en résumé, ce qui a été publié dans les journaux, sur cette admirable femme :

« La mort de M^{me} Haughery, ou plutôt de *Marguerite*, nom sous lequel elle est universellement connue parmi nous, est une calamité publique pour les pauvres et les orphelins de la Nouvelle-Orléans.

« Cette femme remarquable naquit à Baltimore, de parents Irlandais, de très humble condition, qui furent emportés tous les deux par la fièvre jaune, peu de temps après leur arrivée dans ce pays, laissant leur unique enfant, encore au berceau, seule dans ce monde ! Dieu sait ce que serait devenue la pauvre orpheline, si la Providence ne lui eût fait trouver une seconde mère dans une bonne personne qui avait fait le voyage sur le même navire que ses parents, et qui, elle-même, avait eu le malheur de perdre son mari de l'épidémie régnante.

« M^{me} Richards était protestante; mais, par respect pour la mémoire des parents de sa protégée, elle fit élever l'enfant dans la foi catholique : une conduite si libérale donne lieu de croire que ses leçons et ses exemples contribuèrent largement à développer en Marguerite ce grand caractère que nous avons tous admiré.

« Vers l'âge de vingt ans, elle épousa M. Haughery, jeune homme catholique, honnête et laborieux; à peine avait-elle contracté une alliance qui semblait lui promettre le bonheur, que son mari fut atteint de la maladie de poitrine. Dans l'espoir que le climat du Midi rétablirait sa santé, les jeunes époux quittèrent Baltimore pour se fixer à la Nouvelle-Orléans, où ils arrivèrent en novembre 1835. Une fois là, on persuada au malade d'entreprendre un voyage sur mer : il s'embarqua seul pour l'Irlande, avec le dessein de faire une visite passagère à sa famille; mais son retour au pays natal fut suivi de près de sa mort. Pour la seconde fois de sa vie, Marguerite se trouvait seule au monde, en pays étranger! Pour mettre le comble à sa douleur, un fils auquel elle donna le jour après avoir perdu son mari fut également ravi à son affection, au début de son existence. Heureusement elle fit à cette époque la connaissance d'une sainte femme, la sœur Régis, par l'entremise de laquelle elle entra comme employée dans l'orphelinat de la ville, dont la direction alors était confiée aux sœurs de la Charité.

« Dès ce moment, Marguerite se consacra tout entière aux pauvres et aux orphelines; elle ne vécut plus que pour eux. Cependant, un changement d'administration ayant obligé les sœurs à quitter cet orphelinat, elles s'installèrent à leurs propres frais, avec quelques pauvres enfants, dans une maison fort étroite et incommode, où de rudes privations les attendaient. Marguerite les y suivit, malgré les instances faites pour la retenir; les offres les plus avantageuses la trouvèrent inflexible : elle préféra gagner son pain à la sueur de son front, afin de le partager avec les sœurs et leurs orphelines. C'est ainsi qu'elle entra dans cette vie de dévouement et de sacrifice, dans laquelle elle a persévéré jusqu'à la mort, et qu'elle commença à se faire connaître, en allant partout plaider la cause de ses enfants d'adoption, ne reculant devant aucune difficulté; un trait en fera preuve. Elle se présenta un jour chez un grand épicier, et s'adressant au premier commis qu'elle rencontra, elle demanda l'aumône de quelques provisions; celui-ci étant jeune et d'une humeur gaie répondit en riant : « Très volontiers, nous vous donnerons plein une charrette, si vous voulez la traîner vous-même jusqu'à l'orphelinat. — Je

« veux bien », dit Marguerite; et sans perdre de temps, elle revint avec une charrette à bras. Le jeune homme saisi d'étonnement et d'admiration s'empressa de la remplir, et ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, il l'aurait transportée lui-même à sa destination, si Marguerite ne s'y était opposée avec énergie. « Laissez-moi faire, dit-elle; je suis trop heureuse de rendre ce service aux orphelines; j'en ferais autant tous les jours, s'il le fallait ».

« Vers 1840, sœur Régis, comptant sur l'aide de l'infatigable Marguerite, jeta les fondements du spacieux orphelinat de la rue du Camp, où un si grand nombre de pauvres enfants ont été depuis recueillis. Plus tard, Marguerite prêta son concours actif et intelligent à sœur Régis pour la construction de deux vastes maisons : l'école professionnelle de Sainte Élisabeth et l'asile des enfants trouvées. Dans ce dernier établissement, on reçoit des enfants depuis le plus bas âge jusqu'à sept ans; ces mêmes enfants passent de là à la rue du Camp, où elles restent jusqu'à quatorze ans; enfin de quatorze à vingt et un ans, elles apprennent, à Sainte Élisabeth, tout ce qui est nécessaire pour leur assurer une honnête existence à l'avenir.

« Par conséquent, les orphelines catholiques de cette ville, en entrant dans l'une ou l'autre de ces maisons, trouvent non seulement un abri dans le malheur, mais les avantages inappréciables d'une éducation solidement chrétienne. Ces trois établissements modèles sont des monuments impérissables de l'intelligente charité de ces deux nobles femmes, sœur Régis et Marguerite.

« Après avoir passé dix-sept ans sous le même toit que sœur Régis, Marguerite, qui avait déjà entrepris un petit commerce de lait, au profit de l'orphelinat, se décida à quitter cette institution, afin de mettre sa laiterie sur un grand pied et d'augmenter ses ressources. Le succès fut complet; possédant comme elle le faisait, l'estime et la sympathie générales, il ne pouvait en être autrement; ajoutons qu'elle avait une bonne tête, parfaitement organisée pour les affaires, et qu'elle avait le soin de consulter des personnes sages et prudentes. Plus la fortune lui souriait, plus ses charités devenaient abondantes et universelles. Non contente de contribuer au soutien des trois orphelinats dont nous venons de parler,

elle répondait généreusement aux appels qui lui arrivaient de tous côtés, sans considérer la religion ou la nationalité des demandeurs. Bientôt, il n'y eut pas un seul établissement de charité à la Nouvelle-Orléans, qui ne la comptât parmi ses bienfaiteurs : on venait même de Natchez, Donaldsonville, et autres endroits, lui demander des secours, et jamais ce ne fut en vain.

« En 1860, elle abandonna la laiterie, et acheta la boulangerie Daquin, qui devint par ses soins le magnifique établissement connu depuis sous le nom de *Boulangerie de Marguerite*. Ce fut encore un motif généreux qui la détermina à faire ce changement. La famille Daquin, dans les jours de sa prospérité, avait toujours accueilli Marguerite avec bonté, lorsqu'elle venait tendre la main pour les orphelines : maintenant, que ces amis des pauvres se trouvaient dans le malheur, elle se crut obligée en quelque sorte de leur venir en aide, ce qu'elle fit efficacement en achetant leur propriété. Ici comme auparavant, le succès couronna son entreprise : du reste, la bénédiction du Très-Haut accompagnait tout ce qu'elle faisait. Même pendant les tristes années de la guerre, de 1861 à 1865, quoique son commerce souffrit naturellement du malheur des temps, elle continua ses affaires, et tandis que nos plus grands négociants étaient dans la gêne, elle trouva le moyen de faire des charités immenses ; orphelins et orphelines, jeunes gens et vieillards, soldats, marins, prisonniers, en un mot tous les malheureux eurent part à ses bienfaits. Mais elle faisait tout cela avec une simplicité, une modestie, qui en rehaussait grandement le prix ; cette admirable chrétienne avait compris le précepte du Sauveur : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Si l'on voulait lui exprimer de la reconnaissance, elle interrompait vivement, en disant : « Remerciez le Seigneur, remerciez-le ; c'est à Lui que nous devons tout. » Si elle avait voulu amasser une fortune, elle serait devenue la femme la plus riche de la Nouvelle-Orléans, mais il n'y avait pas l'ombre d'égoïsme dans son grand cœur ; travailler, se dévouer pour ses frères, lui semblait une chose toute naturelle, et elle en fit le seul but de son existence.

« Sans compter les charités énormes qu'elle a faites de son vivant, elle a laissé des sommes considérables. Son testament,

qu'elle fit il y a six mois, étant apparemment en bonne santé, est un modèle de simplicité ; on y reconnaît une personne qui ne pensait nullement à elle-même ; ainsi, elle qui avait dépensé près de vingt mille francs pour la construction d'un caveau pour les Petites Sœurs des pauvres n'a pas laissé un sou pour sa propre sépulture. « Tout ce que j'ai, disait-elle, appartient aux pauvres ».

« Les legs principaux de son testament sont :

A M ^{lle} N... M.....	25.000 fr.
A une personne qu'elle faisait vivre depuis des années.	30.000
A l'Orphelinat Sainte-Élisabeth.	15.000
Aux Petites-Sœurs des Pauvres.	15.000
Au Couvent du Bon-Pasteur.	15.000
A l'Orphelinat Catholique de Garçons	15.000
A l'Orphelinat Saint-Alphonse	5.000
A l'Orphelinat Allemand Catholique	5.000
A l'Orphelinat Allemand Protestant.	5.000
A l'Orphelinat Israélite	5.000

« En dernier lieu, elle lègue 150,000 francs placés sur la boulangerie, et tout ce qui restera de sa succession, à l'asile des Enfants-Trouvés, en nommant les sœurs de Charité d'Emmitsburg ses légataires universels.

« Immédiatement après son décès, le corps de Marguerite a été transporté à l'asile des Enfants-Trouvés et exposé dans la chapelle toute tendue de noir, ainsi que le bel autel, qui est un don de sa générosité. Des sœurs de Charité et des petites orphelines, se relevant d'heure en heure, ont veillé et prié constamment auprès de leur humble bienfaitrice, tandis qu'une foule de personnes venait contempler pour la dernière fois ses traits aimés. En sortant de la chapelle, chacun considérait avec attention un grand tableau, placé dans la pièce voisine, représentant Marguerite sur pied, de grandeur naturelle, caressant deux petites orphelines ; ce beau tableau, peint il y a trente ans, et mis en loterie, fut donné à l'orphelinat, après lui avoir rapporté cinq mille francs.

« Le service funèbre a eu lieu à l'église Saint-Patrick, au milieu d'un concours immense ; non seulement l'édifice sacré regorgeait

de monde, mais les rues et les maisons avoisinantes; on n'a jamais vu pareille affluence.

« Mgr Perché, notre archevêque, Mgr Allen, curé de Saint-Patrick, beaucoup de prêtres, Jésuites, Missionnaires, Rédemptoristes et autres, ont pris part au service auquel ont assisté les plus hauts fonctionnaires de l'état et de la ville, et les personnages les plus distingués. Le révérend Père Hubert, jésuite, a prononcé un discours touchant, qui n'était que le commentaire de quelques expressions familières à la vertueuse défunte, telles que : « Je suis l'enfant de Dieu; — Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en moi; — que Dieu est bon pour moi! — Je ne suis qu'une pauvre femme, qui ne sait pas même écrire son nom. » Ces deux pensées, dit-il, bien comprises : Je suis l'enfant de Dieu! et : Que Dieu est bon pour moi! élargissent le cœur et le rendent vraiment chrétien. Ce n'est pas dans l'ambition ni dans la philanthropie, ni même dans la tendresse naturelle du cœur, qu'il faut chercher la source des merveilles de charité opérées par l'humble Marguerite; sa foi vive, lui rappelant que Dieu était son père, lui faisait voir dans le prochain, quel qu'il fût, son frère et sa sœur, avec lequel c'était une obligation de partager les dons reçus de la main paternelle. Sa charité lui avait ouvert tous les cœurs et toutes les bourses; les hommes les plus influents s'estimaient heureux de l'aider de leurs conseils et de leurs ressources. Dans la maladie, le même esprit de foi, qui lui avait donné tant d'activité pour faire le bien, la soutint au milieu de longues et cruelles souffrances. *Je suis l'enfant de Dieu, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira!* Tel fut son refrain sur son lit de douleur, jusqu'à la fin! Cette simple femme, qui ne savait pas écrire, qui n'a pas pu signer son testament, nous a donné à tous de grandes, de sublimes leçons : ne mettons pas notre argent dans des banques ou des coffres-forts, mais comme Marguerite, donnons aux pauvres, répandons les biens que nous avons reçus de notre Père céleste dans le sein de l'indigence, et comme elle nous serons reçus après notre mort dans les tabernacles éternels. »

« Le service religieux étant terminé, la procession se forma dans l'ordre suivant : le clergé en voitures; la bière portée par Son Excellence le gouverneur M. Enery, l'ex-gouverneur M. Nicholls,

M. le maire, et quelques autres personnages distingués, amis personnels de la défunte. Les généraux Beaugard, Ogden et Meyer suivaient à pied, ainsi que beaucoup de messieurs et dames; puis, des sœurs de Charité et d'autres religieuses; de longues bandes d'orphelins et d'orphelines, en blanc ou en noir, de douze établissements différents, catholiques, protestants et israélites, chaque bande accompagnée par ses maîtres ou ses maîtresses; une compagnie de pompiers; la société de bienfaisance Howard; et enfin une foule immense de personnes de toutes les croyances.

« A mesure que le cortège funèbre défilait dans les rues, c'étaient à chaque pas de nouveaux honneurs rendus à la défunte; même les banquiers et agents de change, réunis en conseil à la Bourse, levèrent la séance, et vinrent se ranger respectueusement sur la rue, la tête découverte, pendant le passage du convoi. Ainsi, cette femme de naissance obscure, dénuée des avantages accidentels de rang, de fortune et d'éducation, qui n'avait jamais porté une robe de soie, ni des gants de peau, mais douée de toutes les qualités qui rendent une femme vraiment digne de sa mission, a été entourée, à sa mort, de regrets et d'honneurs, qui n'auraient pas été accordés à la dame la plus brillante du grand monde.

« Le caveau où repose sœur Regis, depuis vingt ans, au cimetière Saint-Louis, a été ouvert de nouveau pour recevoir la dépouille mortelle de son amie, l'excellente Marguerite. Ces deux grands cœurs, qui s'étaient si bien compris, devaient, ce semble, être réunis dans une même tombe, en attendant le jour glorieux de la résurrection. »

Les journaux, vous le voyez, ma chère sœur, en ont dit long sur le compte de notre bonne, notre chère Marguerite; encore, je ne vous en ai fait qu'un abrégé : néanmoins, ils n'ont pas dit assez, car il y a mille traits de la vie de cette femme vraiment extraordinaire qui resteront toujours inconnus au monde. Il y a cinq ans qu'elle donna trente-cinq mille francs à l'orphelinat de la rue du Camp. Elle a encore laissé une assurance de plus de quarante mille francs sur sa vie, pour être partagés entre cette maison et les Enfants-Trouvés. Dans les dernières années de sa vie, ses préférences inclinaient visiblement pour ces petits inno-

cents qu'elle comblait de bienfaits; elle était réellement leur providence, ne les laissant manquer de rien, pas même de douceurs. Un jour cependant la provision s'épuisa; comme les réclamations devenaient un peu importunes, la sœur dit aux enfants de s'adresser à la sainte Vierge, ce qu'ils firent dans toute la simplicité de leur cœur. Les bonbons ne tardèrent pas à arriver; on était au milieu de la distribution quand Marguerite entra dans la salle : « Voyez, mes enfants, dit la sœur, voilà la bonne Dame qui vous donne toutes ces douceurs. » Elle se vit bientôt entourée de bébés exprimant leur reconnaissance, chacun à sa façon; mais une toute petite fille, qui pouvait à peine parler, fixa sur elle des yeux pleins d'étonnement, et, après l'avoir considérée attentivement pendant quelques minutes, elle se hasarda à lui demander : « Madame, est-ce vous, la sainte Vierge? — Oh! non, mon enfant! » répondit Marguerite en rougissant, et ses yeux se remplissaient de larmes, à la seule pensée d'une pareille supposition.

Quoique nos sœurs et nos orphelins et divers établissements religieux, tels que l'asile des Petites-Sœurs des Pauvres, le refuge du Bon-Pasteur, etc., aient beaucoup perdu par la mort de Marguerite, cette femme prévoyante a cependant arrangé les choses de manière que ses bienfaits ne cessent pas entièrement avec elle. Elle s'est associée, il y a quelques années, un jeune homme pauvre, mais sage et intelligent, avec qui elle a passé un contrat, en vertu duquel les profits de la boulangerie continueront, après sa mort, à être versés aux établissements charitables qu'elle protégeait.

Notre école d'infirmières la préoccupait beaucoup; même pendant sa maladie elle en parlait à toutes les personnes influentes qui venaient la voir, leur représentant quel malheur ce serait si jamais les sœurs étaient supplantées à l'hôpital par des laïques. Peu de temps avant d'être alitée, elle remit à un juif deux mille cinq cents francs qu'il lui devait, en lui disant : « Tenez, Monsieur, gardez cet argent et faites-en cadeau aux sœurs et aux pauvres malades de l'hôpital. » Combien de fois lui avons-nous entendu dire : « Je veux donner tout ce que je pourrai de mon vivant, pour éviter des disputes, et ne pas mettre de l'argent dans

les poches des hommes de loi. Je veux que les pauvres aient tout. »

Mais, me direz-vous peut-être, n'est-ce pas étonnant qu'une bonne catholique, telle que Marguerite, ait donné des secours à des établissements protestants et israélites? — Rappelez-vous, ma chère sœur, que Marguerite, malgré la sincérité de sa foi, n'était pas une personne très éclairée ni très instruite. Les protestants étant les plus riches étaient ceux auxquels elle s'adressait le plus fréquemment, et comme ils lui donnaient volontiers, elle aurait cru manquer à la reconnaissance, en les excluant complètement de ses libéralités. De plus, elle se disait : « Si je ne leur donne pas quelque chose, ils ne nous donneront rien. »

Maintenant il s'agit de lui élever une statue ou monument sur le terrain triangulaire qui se trouve en face de l'orphelinat de la rue du Camp. On s'en occupe activement, les souscriptions sont ouvertes, et si ce n'était les inondations du Mississipi, qui ont jeté tant de familles dans le besoin, il est probable que le projet serait déjà en voie d'exécution.

Vous pouvez juger, d'après cela, combien nos concitoyens ont l'esprit libéral et généreux, puisqu'ils savent si bien apprécier la charité, même sous une forme aussi humble que la bonne Marguerite.

M. Boglioli, le digne et saint missionnaire qui exerce depuis longtemps les pénibles fonctions d'aumônier à l'hôpital, malgré ses infirmités, est bien malade; nous craignons que le bon Dieu ne soit sur le point de nous l'enlever pour toujours ¹.

Veillez prier pour lui et pour nous, et me croire en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, ma très chère sœur, votre très affectionnée,

Sœur AGNÈS SLAVIN,

L. f. d. l. c. s. d. p. M.

1. Il est décédé le 7 août dernier.

PROVINCE DU MEXIQUE

*Extrait d'une lettre de M. MARISCAL à M. FIAT,
supérieur général.*

Mexico, 27 mars 1882

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Votre bonne lettre m'a trouvé dans une mission que nous venons de donner dans un village d'Indiens, et, malgré la mauvaise réputation qu'ils avaient, ils ont donné un exemple remarquable qui jamais ne s'était présenté dans nos missions. Toute la municipalité, le président en tête, est allée se confesser en corps, sans se séparer jusqu'à ce que tout le monde ait été confessé. A cet exemple, tous s'empressèrent de sortir de leur mauvais état, en sorte que nous avons fait cinquante mariages, dont vingt-quatre ont été célébrés à la fois. Cette fonction a été faite en plein jour, hors de l'église, parce qu'elle était pleine de monde qui attendait la communion générale. Oh ! comme vous le dites bien dans votre circulaire du premier de l'an : plus ce pauvre peuple de la campagne est loin de la voie du salut, plus il a le droit de réclamer nos services !

PROVINCE DE

L'AMÉRIQUE CENTRALE

*Lettre de Mgr l'évêque de Popayan à M. A. FIAT,
supérieur général.*

Popayan, le 15 janvier 1882.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!

J'ai le plaisir de m'adresser à vous, pour vous témoigner toute ma reconnaissance pour le service que vous rendez au grand séminaire de ce diocèse, en y renvoyant M. Foing, qui en avait été le directeur depuis 1871, jusqu'au moment où une malheureuse révolution vint interrompre l'œuvre commencée.

Aussitôt après son arrivée, nous avons fait toutes les démarches nécessaires, pour recommencer l'œuvre le plus tôt possible. Ce qui, grâce à Dieu, a eu lieu le 7 du courant. Nous avons eu à surmonter quelques difficultés, n'ayant pas le personnel suffisant; mais d'accord avec M. Foing, nous avons choisi deux prêtres formés dans le même séminaire et quelques étudiants parmi les plus capables, pour les charger de la surveillance, en attendant l'arrivée de quelques autres enfants de saint Vincent.

J'ai aussi le ferme espoir que vous m'enverrez bientôt des Filles de la Charité pour prendre la direction de l'hôpital, et ainsi se réaliseront les projets dont je vous ai fait part, ainsi qu'à la supérieure générale des Filles de la Charité, dès avant mon retour

dans ce diocèse, mais qui n'avaient pu recevoir leur exécution à cause de certaines difficultés.

La présence des sœurs et des prêtres de la Mission sera pour mon diocèse une source abondante de progrès moral et matériel, et pour moi une grande consolation, au milieu des difficultés sans nombre que je rencontre à chaque pas. Il est temps d'opposer une digue au mal qui ronge les peuples et qui finirait par jeter la société dans une ruine complète, sans un remède prompt et efficace.

Saluant très cordialement votre révérende paternité, et me recommandant aux prières des deux familles de saint Vincent, j'ai l'honneur d'être, etc.

† CHARLES,
Évêque de Popayan.

LETTRE PASTORALE
DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE POPAYAN

NOUS, CHARLES BERMUDEZ,

Par la grâce de Dieu et du Saint-Siège, évêque de Popayan, au Clergé et aux Fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ipsè castigavit nos propter iniquitates nostras : et ipse salvabit nos propter misericordiam suam! Tob., xiii, 5.

VÉNÉRABLES PRÊTRES ET NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Nous suspendons un moment nos occupations ordinaires pour attirer votre attention sur un sujet dont nous tenons à vous représenter l'importance, afin que vous puissiez vous rendre compte des bienfaits qui en résulteront.

Les filles de saint Vincent de Paul, qu'on appelle ordinairement du nom de Filles ou Sœurs de la Charité, parce que, conformément à l'esprit et au désir de leur saint Fondateur, elles se consacrent aux œuvres de charité, viennent d'arriver dans cette ville.

Le christianisme s'honore de cet Institut dans lequel brille le pouvoir de la divine grâce. Contemplez les Filles de la Charité, surtout dans les établissements destinés aux malades, et votre cœur s'élèvera aussitôt à l'origine de cet esprit de sacrifice sans lequel il serait impossible de ne pas succomber sous le poids des répugnances et des fatigues inhérentes aux œuvres auxquelles elles se dévouent sans cesse. Personne ne saurait demeurer indifférent à la vue d'une abnégation si sublime; mais l'âme attendrie rendra grâces à l'Auteur de tout bien, qui a bien voulu faire de ses créatures les plus faibles les héros de la charité les plus distingués.

Nous qui, sans aucun mérite de notre part, devons tant de faveurs à la bonté divine, nous nous trouvons aujourd'hui en possession de ce nouveau et grand bienfait, qui nous impose une nouvelle dette de reconnaissance, pour laquelle nous vous invitons à remercier la divine Providence d'une manière toute particulière. En recevant avec gratitude le don qu'elle nous fait en ce moment, nous pourrons nous rendre dignes d'en recevoir de plus grands.

Oui, mes très chers frères, n'en doutez pas; la présence des sœurs de Charité dans ce diocèse est une bénédiction qui, comme la semence du bien, en tombant dans un bon terrain produira des fruits abondants. Il se pourrait que ce fût un signe de paix que Dieu nous envoie, pour faire cesser parmi nous le fléau cruel de la guerre civile, qui nous a causé des maux si désastreux. Si la colombe, comme messagère divine, a porté à Noé le rameau d'olivier, emblème de la réconciliation entre Dieu et les hommes, est-ce que les sœurs de Charité, qui sont aussi des messagères divines, ne nous annonceraient pas la cessation de nos justes châtiments!

Espérons qu'il en est ainsi, et répétons avec le saint vieillard Tobie : « C'est lui qui nous a châtiés, à cause de nos iniquités; et c'est lui qui nous sauvera, pour signaler sa miséricorde. Considérez donc la manière dont il nous a traités, et bénissez-le avec crainte et avec tremblement, et rendez hommage par vos œuvres au Roi de tous les siècles, qui est juste et plein de bonté. » (Tobie, XIII, 5.)

Nous avons dit que la seule présence des sœurs de Charité, au milieu de nous, devait être considérée comme une bénédiction du Ciel, et nous croyons que tout le monde partagera cette persuasion, si l'on considère l'origine entièrement providentielle de cet Institut, l'esprit et les moyens qui le soutiennent et la fin à laquelle il aspire. Un Institut de sœurs, vivant au milieu du monde pour exercer la charité en tous lieux, sans distinction de climats ni de pays, devant traiter avec toute sorte de personnes, de caractères différents, de croyances diverses, les uns civilisés, d'autres barbares, présentait tant de difficultés pour le fonder, et tant de dangers pour les sœurs, que loin d'inspirer la confiance avec laquelle saint Vincent l'entreprit, on n'aurait même pas pu en concevoir l'idée, sans une inspiration divine qui offrit l'assistance et une protection particulière de la part de Dieu pour une si grande œuvre. Les sœurs comptent sans doute sur cette protection, de laquelle dérive leur confiance et ce courage avec lequel elles affrontent tous les périls sans vaciller. Cette confiance et ce courage ne seraient pas explicables autrement. Elles espèrent sûrement et avec raison que leur saint Ange gardien les guidera et les défendra avec un soin tout particulier, et afin que le secours divin ne leur manque jamais on les voit s'empresser, toutes les fois que leurs occupations le permettent, de se rendre à la chapelle implorer avec ferveur la grâce de Dieu; il semblerait que conduites par leur Ange gardien aux pieds de la sainte Vierge, ainsi qu'on le rapporte de la sœur Catherine, elles voient et contemplent Marie immaculée dont les mains étaient sans cesse chargées de rayons de lumière, représentant les bénédictions qu'elle répand sur le monde et en particulier sur les Filles de saint Vincent.

Il y a d'autres sources où elles trouvent du courage et des forces, pour ne pas faiblir dans leur tâche pénible : l'exacte pratique des instructions et des conseils de leur saint Fondateur, et surtout la fréquente réception du corps et du sang de Jésus au très saint sacrement, suprême objet de leur amour, leur consolation, leur protecteur et père bien-aimé. Il est donc naturel qu'elles paraissent dans le monde comme des êtres extraordinaires à qui sont dûs l'admiration et

La coiffure des sœurs est la marque que la modestie est la sauvegarde de leurs autres vertus. La blancheur et la propreté de leurs vêtements indique que si leurs pieds touchent ce monde de ténèbres et d'immondices, leurs pensées sont au ciel où tout est pur et brillant comme le soleil qui éclaire la cité céleste, dans laquelle rien de souillé ne peut entrer. *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum.* Si la charité est comme le feu qui se communique à tout ce qui l'entoure, nous pouvons espérer que cet Institut qui est charité, et qui est né de la charité, étendra dans notre pays sa bienfaisante influence.

Nous vous l'avons dit, mes très chers frères, l'unique but que nous nous proposons dans cette circonstance est de raviver parmi vous la reconnaissance pour ce nouveau bienfait dont la divine Providence a daigné nous favoriser, et afin de réaliser notre désir qui est juste et saint, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

MM. les curés liront la présente lettre le premier dimanche qui suivra sa réception, et convoqueront les fidèles à se réunir le 28 mai, dimanche de la Pentecôte, pour rendre grâces à Dieu et le prier pour les besoins de l'Église et de l'État. A cette fin, nous permettons que le très saint Sacrement soit exposé durant quelques heures, et l'on donnera le Salut après le chant du *Te Deum* suivi de l'oraison : *Pro gratiarum actione.*

Dans les paroisses où cette lettre n'arriverait pas à temps pour le jour ci-dessus indiqué, MM. les curés sont autorisés à désigner un autre jour où le très saint Sacrement sera exposé et où l'on dira les prières prescrites.

Donné à Popayan, le 15 mai 1882.

† CHARLES,
Évêque de Popayan.

Récit du premier voyage des Filles de la Charité dans le Cauca.

Le Cauca est un des neuf États qui composent la Colombie, et peut-être le plus intéressant à raison de son site enchanteur, de sa végétation grandiose qui ravit d'admiration le voyageur, lorsqu'il jette un regard sur ces montagnes gigantesques qui, au

milieu de leurs rochers arides, voient grandir l'héliotrope, le fuchsia, et toutes ces fleurs délicates que nous ne conservons en Europe qu'à force de soins et de précautions. Ici, la nature agit toute seule, et, à côté de ces parterres délicieux jetés sur les sommets élevés, on découvre en descendant dans la plaine les arbres fruitiers les plus variés, chargés de fruits pendant les douze mois de l'année; aussi, le pauvre pour se désaltérer ou apaiser sa faim n'a qu'à cueillir quelques-uns de ceux qui jonchent le sol et qui n'ont d'autre maître que le divin jardinier qui se plaît à montrer sa puissance dans ces contrées privilégiées. On remarque l'oranger qui tout à la fois porte ses feuilles, ses fleurs et ses fruits; le citronnier, le bananier, l'arbre à café qui est une véritable richesse pour le pays, car il donne deux récoltes abondantes par année, on distingue aussi le cotonnier, les champs de riz, le tabac, le quina. En outre, on trouve dans certaines parties de ces contrées de riches mines d'or et d'argent.

Depuis plusieurs années, des démarches avaient été faites en vue d'obtenir de la Communauté quelques Filles de la Charité, pour le service d'un hôpital à Popayan, une des villes les plus considérables du Cauca, mais les difficultés des temps et les révolutions avaient mis obstacle à la réussite de ce projet. Enfin, dernièrement, de nouvelles tentatives furent faites auprès de nos vénérés supérieurs qui acceptèrent la fondation, chargeant la respectable sœur Gœury, visitatrice de l'Amérique centrale et de la Colombie, de fournir les sujets. Le 27 avril, les quatre sœurs désignées pour cette nouvelle mission quittaient Panama.

Nous nous embarquâmes à onze heures du soir. C'était la première fois que le *Casma*, petit vapeur anglais, portait des Filles de la Charité. Aussi excitâmes-nous la curiosité du capitaine et de tous les passagers, on nous faisait les questions les plus bizarres, un de ces messieurs nous dit, lorsque nous nous rendîmes à table, que les dames avaient l'habitude de quitter leur chapeau pour se rendre à la salle à manger, et nous demanda pourquoi nous ne faisons pas de même. Nous étions l'objet des plus délicates attentions; sur le pont, on nous apporta un fauteuil, disant qu'il était pour *la Matrona* (la supérieure) et des chaises pour *las demas Madres*.

Le dimanche à midi, nous arrivâmes au port de Buenaventura, heureuses de penser que nous pourrions peut-être avoir une messe, ou du moins visiter l'église; mais grande fut notre déception lorsque nous apprîmes qu'il n'y avait ni prêtre ni église, celle-ci ayant été détruite l'année précédente dans un incendie qui consuma aussi la plus grande partie des maisons. Nous dûmes nous rendre à la douane pour reconnaître nos bagages, mais quel cortège pour nous accompagner! Les hommes, les femmes, et surtout les enfants, nous entouraient de tous côtés, et nous contemplaient comme des êtres extraordinaires, se demandant si nous avions des cheveux, si la cornette était en papier et comment elle pouvait tenir ainsi sur la tête, etc. Nous ne pûmes en finir avec tous ces importuns qu'en entrant dans la maison qui devait nous donner l'hospitalité.

Le lendemain, nous devons continuer notre voyage; mais en usant d'un mode de navigation tout nouveau pour nous.

Ayant à traverser le fleuve Dagua, nous nous rendîmes au port, espérant trouver un petit vapeur; trois ou quatre Indiens nous attendaient, il était onze heures du soir. En nous voyant arriver, ils accoururent comme pour nous prendre dans leurs bras; une de nous leur demanda ce qu'ils voulaient faire. Ils nous répondirent que la marée étant très basse il fallait que de toute nécessité ils nous portassent au bateau. Devant la force il n'y a pas de résistance, nous dûmes nous abandonner, et au bout de quelques minutes, nous nous trouvions, comme par enchantement, transportées dans des espèces de barques appelées *canoas*; elles ont au moins cinq mètres de long sur soixante centimètres de large, et sont recouvertes d'une espèce de toit de paille très bas, qui empêche même de rester assis. On est donc forcé de se coucher, mais non pour dormir, car les moustiques de la plus désagréable espèce vinrent nous couvrir la figure et les mains de piqûres dont nous gardâmes les marques pendant plusieurs semaines. Nous ne pouvions nous empêcher de rire en nous regardant, car nous ressemblions tout à fait aux pigeons qu'on presse en France dans des paniers de jonc pour les porter au marché. Nos nègres, à peu près nus, marchaient à pied et traînaient nos barques avec des cordes; quelquefois ils avaient l'eau jusqu'aux épaules; d'autres

fois on voyait le sable et à peine s'il était possible de naviguer. Ce trajet dura neuf heures consécutives, ce ne fut donc que le lendemain dans la matinée que nous arrivâmes à un petit village (Cordoba), pauvre, malsain, et qui n'a d'autre importance que celle d'être un lieu de passage pour les marchandises envoyées en Europe. On nous montra quinze à dix-huit chevaux et mules qui nous attendaient depuis deux jours. Mgr de Popayan et les Messieurs de la municipalité avaient pourvu à tout pour le transport de nos bagages et de nos personnes, et les dames s'étaient occupées des provisions et de notre accoutrement de voyage. Nous dûmes passer la nuit à Cordoba, et comme nous avions été recommandées, on nous offrit tout ce qu'il y avait de mieux en habitation. C'était une chambre qui n'avait d'autre plancher que la terre nue et humide, et d'autre lit qu'une table et quelques bancs de bois : au premier abord la couchette parut un peu dure, mais il n'y avait pas de choix à faire. A peine la lumière fut-elle éteinte, qu'un petit bruit nous annonça que nous étions en compagnie; les crapauds se disposaient à nous visiter et nous dûmes nous munir d'un balai pour faire la chasse à ces indiscrets. Ainsi se passa la nuit, le lendemain matin nous devions continuer notre route, au prix d'un nouvel apprentissage. Aussi, pendant qu'on préparait nos montures, chacune se demandait quelle figure elle allait faire, et combien de chutes elle aurait à subir dans la journée. Un véritable sacrifice nous fut imposé lorsqu'il fallut laisser la chère cornette pour affubler un chapeau de paille qui devait tout à la fois nous garantir du soleil et de la pluie; nous avions aussi de grands manteaux de toile cirée pour la même fin; ces précautions sont indispensables, car autrement on s'expose à des fièvres qui résistent pendant plusieurs mois à la quinine et à toute espèce de remède. Nous voilà donc en route, faisant plus ou moins bonne contenance; nous marchâmes le premier jour pendant sept heures consécutives, jusqu'à ce que, arrivant à une pauvre chaumière, nous descendîmes pour demander l'hospitalité; elle nous fut offerte de grand cœur, mais la maison était bien étroite et nous étions nombreux. Sans nous déconcerter, nous allumâmes le feu en plein air et préparâmes ainsi notre souper qui nous parut d'autant plus excellent que nos estomacs étaient

bien préparés à le recevoir. Ensuite, nous étendîmes nos couvertures à terre pour prendre le repos de la nuit.

Le lendemain nous continuâmes notre route ; mais quels horribles chemins à traverser ! Des sentiers étroits où à peine les chevaux pouvaient poser le pied : à notre droite des rochers escarpés et arides qui ne paraissent soutenus que par la puissance de Dieu, et semblent menacer à chaque instant d'écraser les voyageurs dans leur chute imminente ; à gauche des précipices de plus de deux cents mètres de profondeur et d'autant plus effrayants, qu'un simple faux pas de la monture suffirait pour jeter dans les abîmes le cheval et le cavalier. Pour nous ranimer, nous placions notre confiance en Dieu, nous rappelant qu'Il n'abandonne jamais ceux qui ont tout quitté pour le suivre. Le soir, nous fûmes un peu mieux partagées que la veille ; nous trouvâmes une maison assez spacieuse, on nous céda une chambre où nous pûmes prendre notre modeste repas et le repos de la nuit ; on nous apporta quelques bancs en nous disant qu'ils pourraient servir de lit, ainsi que la table sur laquelle nous avions pris notre souper. Nous trouvâmes l'idée très heureuse, et riant beaucoup de ce moyen économique, nous primes gaiement notre parti de ressembler aux Carmélites, que nous devons imiter en ce point jusqu'à la fin de notre voyage. Chaque jour apportait ses difficultés ; nos guides nous annoncèrent qu'il fallait traverser à cheval un fleuve considérablement grossi par les pluies des jours précédents, ce qui rendait le passage dangereux. Ce langage n'était guère fait pour nous rassurer, mais nous avions confiance en Dieu et aussi en saint Joseph à qui nous avons demandé chaque jour de nous conduire comme il conduisit la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus lors de la fuite en Égypte. Notre espoir ne fut pas déçu, et nous en fûmes quittes pour la peur, quoique nos chevaux, à certains moments, parussent ensevelis sous les eaux et dans d'autres comme entraînés par le courant ; sept fois nous eûmes à affronter les mêmes difficultés et toujours nous en sortîmes fort heureusement.

Nous étions au cinquième jour de notre voyage, lorsqu'on nous annonça que nous avions fait la moitié du chemin. *Cali* se présentait devant nous ; c'est une jolie petite ville du Cauca située

dans une plaine magnifique et tout entourée d'arbres fruitiers ; de loin nous apercevions les clochers dominant la ville. On nous attendait depuis deux jours ; tout avait été préparé pour nous recevoir. Le curé de la paroisse, ancien élève du séminaire de la Mission à Popayan, prêtre plein de zèle et de piété, avait chargé quelques dames de veiller à ce que rien ne nous manquât, et de nous accompagner dans les visites que nous aurions à faire. Nous fûmes obligées de séjourner là un jour et demi ; tout notre temps fut employé à recevoir les personnes qui voulaient connaître les Filles de la Charité et avoir, comme elles disaient, l'honneur de s'entretenir un instant avec elles. Du matin au soir, les appartements étaient remplis, et lorsque nous dûmes parler de départ, les yeux se mouillèrent de larmes, on faisait des instances pour nous garder, et nous fûmes obligées de promettre que nous nous occuperions sérieusement de demander des sœurs pour le service de l'hôpital qui est complètement abandonné.

Une surprise bien agréable vint réjouir nos cœurs pendant notre séjour à Cali ; le respectable M. Foing, directeur des Filles de la Charité, inquiet sur notre compte, à la suite de fausses nouvelles qu'on avait fait circuler, eut la délicate attention de nous envoyer un missionnaire, qui nous accompagna jusqu'au terme du voyage. Partout on était heureux de nous voir, et les maisons où nous demandions l'hospitalité pour la nuit regardaient comme une bénédiction du Ciel de nous abriter sous leur toit ; les voisines se hâtaient d'accourir nous apportant les unes des œufs, d'autres des fruits, un poulet, etc., etc. Des femmes se mettaient à genoux sur notre passage, demandant notre bénédiction et pleurant de joie ; on nous apportait les malades croyant que notre seule présence pouvait les guérir. Pauvres gens ! Ils sont bons et droits.

Malheureusement, ils n'ont rien pour les maintenir dans la foi de leurs pères, ni prêtres, ni églises ; ils sont complètement abandonnés, et obligés quelquefois de faire un voyage de trois jours pour se confesser et entendre une messe ; aussi que d'enfants sans baptême, sans première communion ! Toute l'espérance du Cauca repose sur le séminaire des missionnaires de Popayan, détruit par la révolution, mais relevé par M. Foing depuis deux ans,

et qui permet d'espérer que dans quelques années des prêtres zélés et pieux pourront évangéliser le pauvre peuple abandonné.

Après cinq jours de marche, nous aperçûmes un volcan sur le haut d'une montagne et Popayan situé à une très petite distance, ce qui fait que les tremblements de terre y sont assez fréquents; nous n'étions donc plus qu'à quelques heures de notre destination. Le curé de notre paroisse, jeune prêtre fervent, formé par les missionnaires, vint au-devant de nous, voulant être le premier à nous souhaiter la bienvenue. Bientôt après, nous vîmes venir tout un cortège à cheval, c'était l'élite de la société de Popayan, accompagnant M. le chef municipal et sa dame; nous entrâmes dans la ville, escortées ainsi par une trentaine de personnes à cheval. On nous conduisit à l'hôpital où une foule nombreuse était réunie pour nous recevoir; bientôt la maison se remplit de telle sorte qu'on fut obligé de placer quatre soldats à la porte pour contenir la foule, et à deux reprises différentes, on vint nous supplier de descendre faire le tour des vastes corridors de l'établissement afin de contenter le peuple avide de nous connaître. Le lendemain, Monseigneur vint lui-même nous dire la sainte Messe et nous laissa le Saint Sacrement, qui devait être notre force et notre consolation. Ce digne prélat, exilé pour la foi dans la dernière révolution, s'est imposé les plus grands sacrifices, afin d'obtenir les Filles de la Charité dans son diocèse. Quelques passages d'une circulaire publiée par Sa Grandeur, lors de notre arrivée à Popayan, feront connaître l'estime qu'il a pour notre communauté, tout en dévoilant son grand cœur et son esprit de foi¹.

Plaise à Dieu que nous puissions correspondre à une telle confiance, et que nous fassions le bien dans un pays qui a été agité si longtemps par les guerres et les troubles politiques. On nous montre la plus grande sympathie; les huit premiers jours de notre arrivée se sont passés à recevoir les visites des riches et des pauvres, qui nous félicitaient et se félicitaient de nous posséder au milieu d'eux.

1. Voir le mandement de Monseigneur, page 604.

PROVINCE DU CHILI

*Lettre de ma sœur PASCAL à Monsieur FIAT,
supérieur général.*

Maison centrale de Santiago, 17 mars 1882.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Je crains fort que ma lettre ne parte pas aujourd'hui, car on doute que le vapeur soit encore à Valparaiso, et, s'il est reparti, quand vous arrivera-t-elle?

Nous sommes si loin de la France! plus loin que les sœurs de Chine! Cette pensée serrerait le cœur, si on ne se rappelait que dans celui de Notre-Seigneur il n'y a pas de distance et qu'on peut toujours y rencontrer ceux que l'on aime en Lui.

La traversée de Buenos-Ayres au Chili est très pénible. J'ai plus souffert que dans celle de France au Brésil. Heureusement qu'on nous a fait passer par le détroit et le canal de la Sainte-Trinité, ce qui nous a donné quelques jours de repos et nous a permis de jouir du beau spectacle que la nature offre aux voyageurs en cet endroit. On se voit entouré de chaînes de montagnes à perte de vue. On se demande plus d'une fois par quelle issue on pourra passer; puis l'on aperçoit entre deux blocs énormes, un petit passage qui semble mesuré sur la largeur du navire. De ces montagnes, les unes sont si hautes que leurs sommets couverts de neige s'élèvent au-dessus des nuages; d'autres sont couvertes

d'arbres de toute espèce, de toute hauteur, de diverses nuances de verdure, les moins hautes sont couvertes de mousse. Il y a des rochers nus, arides; d'autres garnis de fleurs marines de toutes couleurs, les jardins les mieux cultivés n'en offrent pas de plus belles.

Dans les antres de ces rochers, habitent des Indiens qui nous ont honorés plusieurs fois de leurs visites. On les voyait arriver dans une chaloupe en costume primitif, poussant des cris stridents que répétaient des échos sauvages. Ils venaient échanger leurs arcs et leurs flèches contre des galettes, du tabac, etc. Quand on leur donnait des vêtements, il avaient bientôt fait leur toilette et ne se montraient pas trop difficiles pour la coupe et la confection. Leur couleur est un jaune cuivré, leurs traits sont barbares, effrayants, leurs cheveux noirs et raides comme du crin; ceux des hommes coupés courts restent droits! Ceux des femmes, très longs, flottent sur les épaules ou devant le visage, au gré du vent. Les regards, les mouvements, ne sont guère humains. On a besoin de faire un acte de foi bien senti pour se représenter des âmes à travers ces enveloppes et les recommander à Dieu. On ne peut s'empêcher d'éprouver une impression triste et pénible.

C'est sur le *Memphis* que nous avons fait ce voyage. L'équipage, quoique protestant, s'est montré très bienveillant pour nous. Le commandant nous a dit que jamais son vapeur n'avait été si honoré. Ce n'était cependant pas nous qui l'honorions le plus : il y avait parmi les passagers un saint père Franciscain qui devait attirer la bénédiction de Dieu, mais à qui personne ne faisait attention, ce qui nous était un sujet de peine.

Enfin, mon très honoré Père, après seize jours de cruelles souffrances, nous arrivâmes à Valparaiso; nous y vîmes toutes nos sœurs qui se montrèrent très heureuses et reconnaissantes envers nos vénérés supérieurs qui les faisaient visiter de si loin. Le lendemain matin, nous partîmes pour Santiago. Plusieurs sœurs servantes et leur respectable visitatrice nous attendaient à la gare : c'était le 15, fête de notre vénérable Mère, jour mémorable pour le Chili; il y a vingt-huit ans, nos sœurs y abordaient pour la première fois.

A peine arrivées à la maison centrale, on nous annonce que M. le Visiteur, si respectable, et tous nos dignes missionnaires sont là pour nous souhaiter la bienvenue. Nous entrons dans une grande confusion et nous constatons une fois de plus que ce n'est pas en vain que notre bienheureux Père a prêché l'humilité et la charité à ses fils. Nous avons déjà fait une petite tournée dans toutes les maisons de Santiago. Partout des pauvres plus qu'il n'y a de place pour les contenir. Nos sœurs paraissent les aimer beaucoup. Ici, la maison centrale est fréquentée du matin au soir par nos chers maîtres, à qui on ne refuse rien de ce qui peut les soulager. Les enfants des classes sont très nombreuses.

Je vais être obligée de me reposer quelques jours avant de commencer mes grandes visites. La toux est opiniâtre nuit et jour.

Ma compagne de voyage et toutes nos sœurs me chargent de vous offrir leurs hommages. Et moi, mon très honoré Père, je me dis toujours avec un profond respect, votre très humble et très obéissante fille,

Sœur PASCAL,

I. f. d. l. C. s. d. p. m.

PROVINCE DU BRÉSIL

Lettre de ma sœur FAGALDE à la très honorée Mère DERIEUX.

(SUITE)¹

Pétropolis, décembre 1881.

Le 15 septembre 1874, ces messieurs ayant réalisé les douze contos du premier versement se rendirent chez M^{me} la Vicomtesse, pour traiter des formalités du contrat, qui, en termes approuvés par la loi, déclarait la maison appartenante aux Filles de la Charité, avec liberté absolue d'y établir, selon qu'elles le jugeraient nécessaire, toutes les œuvres de leur sainte vocation, et que, dans le cas imprévu où les sœurs se verraient obligées de quitter Pétropolis, la maison serait confiée à la garde des fondateurs, qui ne pourraient en employer les revenus qu'en bonnes œuvres ; enfin qu'au retour supposé des sœurs en cette ville, la maison leur serait immédiatement remise.

Moins inquiète sur l'avenir, je dus m'occuper des pensionnaires dont le nombre, joint à la demande réitérée des parents, exigeait la séparation d'avec les externes. Je demandai autorisation à ma sœur Visitatrice de les confier aux soins d'une sœur convalescente du Bésibéri, qui depuis huit mois se trouvait au milieu de nous. Quelque temps après, l'amélioration de sa santé due au climat y décida son placement définitif. Alors notre per-

1. Voir tome LXVIII, page 306.

sonnel s'éleva au nombre de sept sœurs, y compris une sœur dangereusement malade, pour qui les médecins déclarèrent l'air de Pétropolis d'absolue nécessité.

Avec le pensionnat, il me fallut naturellement en accepter toutes les conséquences. Or le piano est au Brésil une partie essentielle du savoir d'une jeune personne, sans distinction de rang et de fortune, et dont les principes doivent marcher de pair avec le *b, a, ba*. Je dus, en attendant que l'on m'accordât une musicienne, me charger des leçons, ne pouvant m'adresser au seul professeur de l'endroit, cause principale de la rupture du pensionnat, mentionnée ci-dessus.

Et à ce propos, je vous avouerai, ma très honorée Mère, que, convaincue comme je le suis, du bien immense que l'on peut opérer par l'instruction solidement chrétienne des enfants riches, jamais il ne me vint à l'idée de considérer cette œuvre comme contraire à l'esprit de saint Vincent, qui nous dit d'arriver à l'âme par les soins matériels, et qui sut si bien se faire tout à tous pour gagner des âmes à Jésus, notre divin Maître. D'autant plus que de cette œuvre devait naturellement naître celle de nos chères orphelines, qui, commencée par l'admission de deux négresses, esclaves de nos fondateurs, aboutit peu à peu à l'orphelinat sur lequel reposent aujourd'hui nos plus chères espérances.

Mais le local de la maison, déjà peu considérable, devint par toutes ces augmentations de plus en plus restreint, et les sœurs se virent alors réduites à l'unique possession d'un petit réfectoire placé au milieu des enfants, et que nous pouvions certainement surnommer « l'En-tout-cas. » Que faire, sinon attendre l'heure marquée par la divine Providence? car, comme vous avez dû le remarquer, ma très honorée Mère, tous ceux qui nous ont fait du bien nous ont été amenés par un motif contraire aux intérêts de la maison et en sont devenus les bienfaiteurs sans aucune sollicitation de notre part. Dieu seul les conduisait à ses fins adorables!

Le fait suivant en est une preuve des plus frappantes. En juillet 1875, me rendant à Rio pour d'indispensables achats, je me rencontrai sur le bateau à vapeur avec M. l'abbé Francisco de Castro Albrese Bacellar, un presque millionnaire, disait-on, à

qui, lors de la première souscription, j'avais cru devoir m'adresser, et dont toutes les libéralités consistèrent à me répondre froidement qu'il s'occupait d'une autre charité aussi importante que la mienne, chacun étant libre après tout dans la répartition de ses aumônes ! Quelle ne fut pas ma surprise en le voyant m'aborder avec une aimable politesse, s'intéressant à notre œuvre au point de me faire l'agréable proposition de se charger à ses frais de diverses conduites d'eaux nécessaires dans une maison d'éducation. Étonnée d'une offre aussi inattendue, je l'en remerciai, tout en mettant sa proposition au rang de châteaux en Espagne. Cependant l'affaire était sérieuse ; car, à la fin de l'année scolaire, ce Monsieur me fit avertir de commencer les travaux dont il acquitterait le montant. Mais le nombre croissant des externes, pensionnaires et orphelines, en exigeant l'agrandissement du local, rendait inutiles ou provisoires les dépenses de ces réparations ; j'aurais mieux aimé qu'il en changeât la direction en nous aidant à construire un dortoir, dont le rez-de-chaussée eût servi de salle de récréation. Je consultai à ce sujet, M. Verschueren qui, pour cause de santé, était venu passer un mois chez les Messieurs de Paiva ; mais il déclina adroitement, en me donnant le conseil de faire une neuvaine à la fin de laquelle j'agirais suivant l'inspiration de Dieu.

La neuvaine terminée, je me rendis chez M. l'abbé Bacellar, notre nouveau bienfaiteur, qui ne s'y trouva pas, mais, aussitôt qu'il fut informé de notre visite, me fit savoir qu'il viendrait lui-même nous parler. A peine eut-il pris connaissance des faits, qu'il reconnut la bâtisse d'une indispensable urgence et me proposa le prêt de la somme nécessaire, quelque considérable qu'elle pût être, sans exigence d'intérêt ni de responsabilité, mais remboursable peu à peu sur le surplus de la pension des internes.

Je le priai de m'accorder un délai qui me permit de consulter mes Supérieurs, sans l'assentiment desquels je ne pouvais prendre aucune détermination. Dès que je l'eus obtenu, je soumis toute l'affaire à la sage décision des fondateurs, qui, séance tenante, rédigèrent un acte par lequel ils déclaraient approuver l'emprunt de cent treize contos, neuf cent cinquante-quatre mille

cent vingt reis, fait à M. l'abbé Bacellar, sans aucune responsabilité ni de la part de la communauté ni de la leur. L'acte en question louait dignement le généreux donateur qui, empruntant lui-même à de gros intérêts, n'en voulait aucun pour sa bonne œuvre, refusant même l'offre que lui faisait M. le chanoine de prendre la moitié des intérêts à sa charge. La seule condition qu'il mettait, c'était le remboursement par annuités avec l'excédent des recettes : et en cas de renvoi des sœurs, les héritiers ne pourraient reprendre la maison qu'en restituant les sommes ainsi versées.

Les choses étant ainsi réglées, ordre nous fut donné de commencer au plus tôt le travail ; il était immense, le nivellement du sol exigeant la démolition d'une montagne, d'où six mille voiturées de terre furent enlevées. Notre bienfaiteur voulut encore fournir une partie des pierres de construction. Le reste fut le don du gouvernement, qui, non content de cela, nous donna gratuitement, pendant trois mois, trois ouvriers chargés d'amener la pierre et de transporter les décombres.

Ces exemples provoquèrent d'autres générosités. Le marchand de bois, après un rabais considérable et un escompte de dix pour cent, tint à faire présent du plancher de notre chapelle ; le marchand de fer céda à moitié prix les colonnes qui soutiendraient la charpente, et l'administration des chemins de fer eut la gentillesse d'escompter tous les transports à vingt pour cent. Malgré tant d'actes de bienfaisance, ma très honorée Mère, nous n'eûmes pas trop de la somme énorme qu'il fallut emprunter, tant la distance de l'entrepôt à Rio élevait le prix de revient de tous nos matériaux.

Mais enfin tous ces tracas prirent fin. Le 8 septembre 1877 amena heureusement l'inauguration de la nouvelle chapelle.

Assisté de huit prêtres, M. le chanoine présida à la solennité, et célébra la messe en présence d'une foule compacte qui encombra le lieu saint et ses avenues ; tous nos ouvriers avaient pris leurs plus beaux habits pour prendre part à cette fête.

Rien n'y manqua, j'ose l'affirmer. Au premier plan, se dessinait notre bel escalier d'entrée que décoraient de fraîches guirlandes et de majestueux palmiers s'élevant graduellement jusqu'à la noble statue de saint Joseph, exposée sur le palier. Encadré dans

une niche en bois de palissandre, don de M. Fernandes Bacellar, digne frère de notre bienfaiteur, le saint Patriarche tient suspendue en sa droite une clef d'or, comme seigneur et maître d'une maison qui se flatte de lui devoir, après Dieu, son existence et sa prospérité.

Mais nous n'avons eu garde d'oublier son immaculée compagne. Le soir, après le *Te Deum* et le Salut, on bénissait une statue de l'auguste Vierge qui, bientôt portée en triomphe, prenait possession d'une grotte admirablement ornée de verdure, qu'embrasait à la nuit une splendide illumination. Voilà bien la souveraine de ces lieux et la Mère de toute la famille! Chacun des assistants est bien aise de le proclamer. Un orchestre composé en grande partie de nos ouvriers est venu mêler ses instruments aux voix angéliques de nos jeunes filles. On chante jusqu'à une heure fort avancée, et la délicieuse journée laisse dans tous les cœurs un parfum céleste que nous cherchons à retrouver encore tous les ans, en consacrant ce doux anniversaire par la touchante cérémonie de la première communion.

L'année 1878 fut pour moi, ma très honorée Mère, une année de grâce et de bonheur, qui me permit de goûter à Paris, où m'appelèrent les supérieurs, l'inestimable paix de la retraite. Puissé-je conserver à jamais le souvenir des leçons et des exemples que j'y reçus, pour en communiquer le fruit à mes chères compagnes!

En prenant le chemin de la Maison-mère qu'après vingt-trois ans de séparation, j'allais trouver dans le même état de ferveur qu'en la quittant, je laissais au dévouement de ma sœur Massard, l'économe de la maison centrale, le soin de veiller sur la famille de Pétopolis. Elle était en bonnes mains et je pouvais m'en aller tranquille : l'ange gardien fit son devoir; qu'elle veuille recevoir ici l'expression de ma vive reconnaissance! A mon retour, elle devina mon impatience, et inspirée par cette digne sœur, mes compagnes et les enfants accoururent bien loin au-devant de moi.

Puisque j'ai parlé de reconnaissance, permettez, ma très honorée Mère, que j'en acquitte devant vous la dette sacrée vis-à-vis de MM. les abbés de Paiva, plusieurs fois nommés dans ma let-

tre, et dont je ne puis rendre le dévouement, tant à nous personnellement qu'aux Missionnaires de passage dans nos montagnes, qui trouvent toujours chez ces dignes prêtres la plus cordiale hospitalité.

Mais ce que jamais je ne pourrai vous exprimer, c'est l'héroïque charité avec laquelle notre saint et vénérable aumônier, M. l'abbé Francisco, sacrifie vie et santé pour le salut des âmes. Il y a environ un an qu'à l'époque du départ de M. le curé, retiré, prétend-on, chez les Bénédictins, M. le visiteur qui avait apprécié sa pieuse sagesse le pria de vouloir bien confesser les sœurs. A cette demande ce bon Monsieur se confondit en sentiments de la plus profonde humilité ; et dès lors sa messe de tous les mercredis de l'année est dite dans l'intention d'obtenir que, sous son indigne direction, les sœurs ne perdent pas l'esprit de leur sainte vocation ; tous les 25 de chaque mois, pour demander la fidèle observance de nos saints vœux ; enfin les samedis, il la dit encore pour obtenir, par l'intercession de la sainte Vierge, que les enfants élevés dans cette maison, se montrent toujours de bonnes et ferventes chrétiennes.

Quant à ses libérales aumônes, son bon Ange seul pourrait vous dire ce que sa main gauche ignore ! Honoraires de messes, pension d'une orpheline, luminaire du mois de Marie, présents de cartes de géographie, d'atlas et de livres de prix, que nos petits moyens ne nous permettraient pas d'acheter : ce sont les pieuses industries qu'il pratique sans désespérer.

Le 19 mars 1879 a scellé pour ainsi dire toutes les grâces et faveurs dont saint Joseph n'a cessé de nous combler, par la possession authentique d'une relique du voile de la sainte Vierge et du manteau de son glorieux Époux ! Après la messe célébrée par Mgr Matera, le nouvel Internonce, tous les assistants eurent la consolation de baiser les saintes Reliques que Sa Grandeur offrait à leur vénération.

Sa Majesté l'Impératrice, instruite par la dame du ministre français de notre fête du 19, témoigna le regret de ne pas en avoir été prévenue à temps, ajoutant qu'elle profiterait du salut du dimanche des Rameaux pour venir, elle aussi, vénérer les saintes Reliques, exposées pendant tout le mois de mars. En effet,

à l'heure précise, leurs Majestés impériales assistaient à notre petit mois de saint Joseph, suivi de la bénédiction du très saint Sacrement, et cela avec tous les signes du plus profond recueillement. L'Empereur, à qui l'on n'avait pu faire accepter un priedieu, obéissait au signal donné pour les enfants, avec la simplicité d'un collégien.

Leurs Majestés venues à pied n'acceptèrent pas même l'offre d'une voiture, repartant sous une pluie assez forte, qualifiée par D. Pedro II de pluie de dames! Mais j'ai hâte d'abréger une narration déjà trop étendue, en donnant un petit aperçu sur l'état actuel de nos œuvres, malheureusement entravées par le manque absolu de sœurs :

1° L'externat doublerait, triplerait, si, conformément aux désirs de mon cœur et du vôtre, ma très honorée Mère, je pouvais inviter les petites filles pauvres, que l'on rencontre à chaque pas dans la rue, à fréquenter notre école; mais hélas! la trop forte besogne des deux sœurs chargées de l'externat m'ôte le courage d'augmenter, au détriment de leur santé, le nombre des enfants ravies au zèle des écoles protestantes.

2° Aux pensionnaires que vous connaissez se joindrait un assez bon nombre de demi-pensionnaires, dont les parents, trop peu aisés pour atteindre au chiffre de la pension, ne veulent pas non plus le mélange de leurs enfants avec celles des plus pauvres. D'autre part, d'excellentes raisons de discipline nous font un devoir de séparer des internes tout ce qui vient du dehors; une maîtresse serait de rigueur : où la prendre? Et si le Ciel ne nous l'envoie pas, il faudra se résigner à voir passer ces agneaux dans la gueule du loup qui fait la ronde autour de la bergerie!...

3° Le mélange des orphelines avec les négresses esclaves exige encore une séparation des plus essentielles. Ces dernières destinées aux gros travaux, en nous rendant d'immenses services, ne peuvent cependant être traitées à l'égal d'enfants, dont les parents, tombés d'une honnête aisance dans la misère, éprouvent un douloureux serrement de cœur, en voyant leurs filles assimilées à des créatures vraiment peu sociables et peu soucieuses de le devenir, et souvent hélas! le bienfait de la Religion n'est pas capable de leur faire surmonter de telles répugnances. Autant de profit pour

les écoles protestantes ! Oh ! encore une fois, quelques sœurs de plus !

4° Un bien immense s'opérerait par les visites à domicile. Sûrement, par ce moyen, nos colons malades, secondés par la vigilance et les conseils de la sœur, qu'ils vénèrent et respectent, comme un ange du ciel, ne mourraient pas sans être munis des sacrements. De plus, cette même sœur pourrait s'occuper d'un dispensaire où les pauvres infirmes viendraient recevoir les soins, que la distance de l'hôpital, relégué à une lieue de la ville, leur rend bien difficiles ; et ces visites auraient encore l'avantage d'arracher aux griffes du démon une infinité de petites externes.

Encore un mot, ma très honorée Mère, pour plaider notre cause... C'est par les riches, 'ai-je dit, que dans ce pays nous parviendrons à l'âme du pauvre, car ici la piété la plus sincère est l'apanage des dames de la haute société, à la générosité desquelles nous devons la table de saint Joseph, ou le dîner des pauvres externes, que l'extrême et honteuse indigence empêcherait de fréquenter l'école ; œuvre modeste qui trouve écho dans tous les cœurs, et à propos de laquelle un homme de la société me priait, il y a quelques jours, de mettre sa femme à contribution.

Parmi ces âmes d'élite, nous remarquons avec bonheur les élèves de nos sœurs du collège de l'Immaculée Conception de Rio, qui seront pour nous de puissantes auxiliaires, entre les mains desquelles nous ne craignons pas de remettre nos chères orphelines et nos enfants externes. J'aime à les voir sans ostentation ni respect humain, non seulement pour les Pâques, mais aux principales fêtes de l'année, surtout à celles que notre communauté célèbre avec le plus de solennité, venir s'agenouiller à la Table sainte, pour y recevoir le divin Jésus, que nos sœurs leur apprirent à connaître et à aimer ! Aussi se font-elles gloire et honneur de se proclamer fièrement les petites filles de l'humble berger de Pouy. Et malheur à qui se permettrait en leur présence la moindre plaisanterie contre nous ! Quelques rapides portraits empruntés au grand monde vous diront que mes appréciations ne sont nullement exagérées.

Commençons par notre auguste Princesse impériale, la Comtesse d'Eu, qui, après un voyage à Lourdes, pour obtenir un

héritier présomptif de la couronne, a fait dans le même but la promesse de consacrer deux jours de la semaine au grand ménage de l'Église paroissiale, dont le négligé attristait son cœur. Avec quelle humble modestie ne vint-elle pas implorer l'aide des sœurs, me manifester ses appréhensions, craignant de contrarier M. le Curé!

C'est à genoux sur les dalles de l'Église, qu'elle frotte, brosse, et lave, devenant méconnaissable par la sueur et la poussière d'un semblable travail, qu'en vain ses dames d'honneur cherchent à lui ravir. Avec quelle simplicité ne revêt-elle pas l'humble tablier blanc qu'une sœur lui présente et que réclame bientôt tout l'illustre cortège! A cette vue, M. le Curé qui assistait à l'édifiant spectacle, moitié content et moitié fâché de l'innovation, grommelait tout bas qu'on allait faire un hôpital de son église. Finalement, l'expansion de Son Altesse le dérida et même le rendit familier. « Princesse, lui dit-il au moment où elle était épuisée de fatigue, époussetez ces tableaux. — Comment faire? ils sont trop haut, monsieur le Curé. — On monte sur un banc. » Et la pieuse comtesse d'exécuter à l'instant cette singulière invitation.

Voici maintenant cinq ou six élèves de nos sœurs. En 1872, elles viennent m'emprunter la seule statue de la Vierge que nous ayons, pour la porter à l'église et commencer les exercices du mois de Marie. M. le Curé veut bien se rendre à leurs pieux désirs et fait tous les jours une lecture, après les saints Cantiques. Ces enfants et leurs parents composent avec nos sœurs à peu près toute l'assistance jusqu'au milieu du mois. Mais un soir, assise à notre banc, je remarque un personnage inconnu qui me toise sans gêne. Assez surprise de ce procédé, je le regarde avec une impatience mal contenue; et que vois-je?... Je vous le donne en cent... Sa Majesté D. Pedro II, en personne, qui souriait malicieusement, tandis que l'Impératrice éclatait à l'aise en voyant ma stupéfaction.

Les illustres assistants ne manquèrent plus nos pieux exercices jusqu'à la fin du mois. Les années suivantes, le concours avait augmenté et Son Altesse Impériale D. Izabel daignait elle-même prendre la direction des cérémonies et du chant. Les règles de l'harmonie n'étaient pas toujours, il est vrai, gardées avec une

fidélité irréprochable. La bonne Princesse s'en consolait, prétendant avec raison que la très sainte Vierge se contentait de la bonne volonté.

En l'année 1879, Leurs Altesses se trouvant en voyage, ce fut encore une élève de nos sœurs de Buenos-Ayres, M^{me} la Comtesse d'Estrella, qui prit la haute direction, heureuse de prouver à Marie sa vive et filiale affection. Elle fit plus; son aimable piété entraîna le Comte, son mari, qui accepta à son tour la fonction de décorateur de l'autel. On put admirer alors la richesse et le bon goût de l'ornementation; car sous la main du digne chambellan de la Vierge, les plus belles fleurs de son parterre venaient combiner leurs couleurs ravissantes et marier leurs parfums.

Sa Grandeur Mgr Matera présida tous les soirs de cette année aux pieux exercices qui attirèrent un concours grandissant. L'ordre le plus parfait y régna. Par la volonté du prélat, la récitation du chapelet, dès le commencement de l'office, remplaça les conversations trop en usage dans le pays. Son vénérable secrétaire, M. l'abbé Tenice, faisait ensuite une allocution bien sentie qui charmait les auditeurs; les chants sacrés et la bénédiction du Très Saint Sacrement terminaient la belle soirée.

Permettez, ma très honorée Mère, que je termine par quelques traits édifiants ma trop longue lettre. Une ancienne élève de nos sœurs de Rio, parcourant avec sa sœur la ville dans sa voiture, fut précipitée dans le canal qui la traverse et eut la jambe cassée, fort heureuse d'échapper à la mort qu'elle vit de près. On fait venir les docteurs pour rajuster le membre. Elle, qui dans sa chute avait invoqué Marie, leur montrait son scapulaire encore humide en affirmant qu'elle lui devait la conservation de sa vie. Puis, au bout de quarante jours, l'appareil ayant été levé, la pieuse infirme se fit porter à l'église paroissiale pour s'y confesser et communier; enfin, prête à repartir pour Rio, elle vint, accompagnée de sa mère, la vertueuse baronne d'Ytamby, dans notre petite chapelle où l'Enfant de Marie reçut encore la sainte communion.

Parlons d'une de nos plus jeunes pensionnaires. Elle venait d'entrer avec sa plus jeune sœur, quand la mort de sa mère, qu'on vint lui annoncer, la rendit inconsolable. Je promis à la

plus petite de la choisir, au 31 mai, pour couronner la très sainte Vierge, afin que Marie, en retour, fit couronner sa mère au ciel. Mais l'aînée, qui n'avait que douze ans, dit tristement à sa sœur, toute joyeuse de son rôle : « De quoi te servira de demander une couronne pour notre pauvre mère ? Elle ne peut être sauvée ; car il est dit dans les commandements de l'Église : *Les fêtes tu sanctifieras ; les dimanches messe ouïras ; tous tes péchés confesseras ; ton créateur tu recevras, etc.* ; et notre pauvre mère ne faisait rien de tout cela !... » Là-dessus elle pleurait à chaudes larmes, si bien que sa petite sœur venait trouver sa maîtresse afin qu'elle essayât de la consoler.

Peu de temps après, la même enfant, désireuse d'obtenir la grâce d'une bonne première communion pour elle et pour ses deux sœurs aînées, qui, restées en la maison des parents, ne connaissaient encore rien de nos mystères, demanda à prendre soin d'une de ses compagnes que, pour des défauts exceptionnels, je craignais de laisser en contact avec les autres enfants. Notre petit ange se chargea de la former et de lui faire le catéchisme, pour la disposer à la faveur inestimable qu'ensemble elles auraient le bonheur de recevoir. Si les débuts de notre modeste apostolat rencontrent de telles âmes, n'avons-nous pas droit d'espérer davantage de l'avenir ?

Encore une autre, et je finis. C'est une de ces créatures privilégiées que Dieu s'est choisies au sein de la corruption du siècle. Sortie depuis un an de notre pensionnat, elle demande instamment à sa mère qu'on l'éveille toutes les nuits du jeudi au vendredi, à onze heures, pour payer à Notre-Seigneur le tribut de l'heure sainte qu'Il sollicitait de Marguerite-Marie ! Et cette pauvre enfant, dont le père est un impie, n'a obtenu de lui que la permission de communier aux Pâques ; défense de le faire plus souvent !

Qui nous donnera de multiplier les âmes qui doivent être si agréables à Jésus !

Mais pour faire le bien, il faut des bras et des cœurs dévoués. Car la moisson est grande et les ouvriers font défaut. Je suis convaincue, ma très honorée Mère, que votre maternelle sollicitude vous inspirera le moyen de nous aider. Saint Joseph, notre

bon protecteur, le désire; en son nom que j'invoque, vous ne nous refuserez pas un charitable secours.

C'est dans cette espérance que tous les membres de la petite famille de Pétropolis s'unissent à moi pour vous offrir leurs respectueux hommages. Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, votre très humble et obéissante fille,

SŒUR FAGALDE,
I. f. d. l. C. s. d. p. m.

*Extrait d'une lettre de Monsieur SIPOLIS à ma sœur économe,
à Paris.*

Diamantina, 14 mars 1882

MA BONNE ET RESPECTABLE SŒUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Voici une nouvelle qui vous intéressera. Notre bonne sœur Mantel, appelée à Paris pour la retraite des sœurs servantes, est partie il y a trois jours emmenant avec elle une de ses chères compagnes, sœur brésilienne qui est à Diamantina depuis la fondation de leur maison, et qui a mérité par quinze ans de dévouement la faveur d'aller voir la bien-aimée Maison-mère. Elles conduisent de Diamantina sept nouvelles postulantes qui, depuis longtemps, aspirent à se consacrer à Dieu, dans la famille de saint Vincent.

Après les épreuves du noviciat, elles recevront le saint habit et seront placées dans les diverses maisons du Brésil, où elles trouveront leurs anciennes compagnes de Diamantina, qui les ont précédées dans leur sainte vocation. Elles en ont laissé d'autres qui aspirent à la même grâce et qui n'ont pu les accompagner, ou parce qu'elles n'ont pas encore obtenu la permission de leurs parents, ou parce qu'elles sont trop jeunes d'âge ou de vertu. Quel bonheur de les aider à se rendre dignes de leur vocation, et de la belle mission qui leur est destinée ! Celles qui sont restées étaient plus tristes que celles qui partaient.

La grande caravane qui les conduit est composée de vingt-quatre mules louées, de quatre qui nous appartiennent et de douze qui appartiennent à l'ingénieur de la Providence, le docteur Caton, père d'une des postulantes, qui les accompagne avec un de ses fils, jusqu'à moitié chemin ; je les ai accompagnées jusqu'à une journée et demie de marche, et suis revenu à mon poste.

A la première étape je leur ai dit la sainte messe et leur ai donné le Pain des anges, le pain des forts qui les soutiendra dans un voyage si pénible de quatorze ou seize jours à cheval, par d'affreux chemins, surtout en ces temps de pluie où souvent les sentiers deviennent des torrents. J'ai compté dans la caravane quatorze mules de charge, portant tout ce qu'il faut pour ce grand voyage : matelas, linge, batterie de cuisine, de réfectoire, etc., etc., des provisions pour une partie du voyage, six conducteurs pour prendre soin des mules, etc. C'était un spectacle vraiment intéressant de voir serpenter cette belle caravane par les flancs des montagnes ; les mules de charge ouvrant la procession, suivies des mules de rechange, et puis des cavalières qui fermaient la marche ; les sept postulantes, conduites par leur supérieure et leur maîtresse, me paraissaient les sept dons du Saint Esprit que Dieu envoyait répandre la lumière et la ferveur dans les âmes qui leur seront confiées.

Elles sont la fleur de l'association des enfants de Marie, qui, comme vous le voyez, n'est pas restée stérile. Le bel arbre a déjà donné de riches fruits à l'Église et à la société, et il en a aussi produit de bien précieux pour le ciel. Le plus beau de tous est digne d'une mention spéciale, je m'y arrête avec plaisir.

Une de nos plus ferventes enfants de Marie, Custodia, eût été la huitième postulante, si le bon Dieu ne l'avait prise au ciel. Depuis près de quatre ans elle aspirait avec une ardeur angélique à se consacrer au Seigneur, dans notre compagnie. La blanche cornette des Filles de la Charité était la couronne qu'elle ambitionnait sur la terre, pour obtenir la couronne des vierges du ciel. Son père, un des meilleurs négociants de la paroisse de Rio de Peise, à quatorze lieues de Diamantina, avait d'autres intentions et refusait à sa fille la permission demandée avec instance. Il fit

plus; dès que sa chère Custodia lui déclara la résolution définitive qu'elle avait prise d'entrer au postulat, il l'envoya chercher et la fit rentrer dans sa famille. On lui préparait un mariage, sans la consulter. A l'offre qui lui en fut faite, elle répondit qu'elle était déjà promise à un époux plus saint, plus riche et plus fidèle, et qu'elle n'appartiendrait jamais qu'à Jésus-Christ. Elle triompha de cette épreuve et de toutes celles qui la suivirent, avec force, douceur et humilité. La Vierge immaculée récompensa Custodia par une nouvelle effusion de grâces. Elle devint l'apôtre de sa famille et de toute la paroisse. Véritable enfant de Marie, elle s'employa à la célébration de son mois avec tant de zèle et de ferveur, que le village en fut tout renouvelé. Ayant un grand goût pour la musique, elle enseigna aux jeunes filles les plus beaux cantiques qu'elle avait appris chez les sœurs, et sut inspirer à ses nouvelles disciples son ardente piété et son amour pour sa tendre mère du ciel. Il y eut beaucoup de confessions, communion générale, procession solennelle, où, comme on ne l'avait jamais vu, cent vierges entouraient la statue de Marie. Après le mois de Marie vint la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Je nommai notre chère Custodia zélatrice de la *Garde d'honneur* et lui donnai un diplôme qui l'autorisait à former une première association. Elle eut bientôt organisé son pieux bataillon, et je dus donner au curé de la paroisse un diplôme de directeur pour obtenir l'institution canonique de la confrérie. Ainsi, une nouvelle phalange de la *Garde d'honneur* rend gloire, amour et réparation au divin Cœur de Jésus, par l'initiative de la pieuse zélatrice. Quel bien peut faire une enfant de Marie qui, comprenant sa mission, sait profiter de l'influence que lui donne la vertu ! Custodia l'avait comprise et la remplit avec ferveur et générosité. Son désir de se consacrer totalement à Dieu ne fit que s'enflammer au milieu de ses bonnes œuvres. Sa mère, fervente chrétienne, voyant la vocation de son ange, lui avait donné son consentement et lui avait promis d'obtenir enfin la permission du père. Hélas ! elle n'en eut pas le temps. Cette bonne mère fut enlevée à l'amour de sa famille par une angine couenneuse, qui résista à tous les secours. Custodia perdit sa mère bien-aimée le 6 novembre 1881. Quelle terrible épreuve ! ce ne fut pas une

mort subite, mais la maladie ne dura que quatre ou cinq jours. La mort fut chrétienne comme la vie, et sanctifiée par tous les secours de la sainte religion, mais elle était si inattendue ! Custodia en fut accablée ! avec sa mère elle perdait son appui, sa force, sa consolation. Ce fut pour elle une raison de plus de se tourner vers Dieu et de se consacrer entièrement à lui. Mais ce fut pour son père un motif de plus de la retenir dans sa famille. Il refusa la permission de nouveau demandée, et l'enfant de Marie comprit que tout son espoir était dans le ciel. Vers le ciel elle tourna plus activement que jamais tout son esprit et tout son cœur. Notre ciel sur la terre c'est Jésus au sacrement de son amour : ce fut dans le cœur de Jésus au très saint Sacrement que notre colombe fit son nid et chercha la consolation dont son âme avait besoin. Le curé de la paroisse m'écrivit que les communions de Custodia, après la mort de sa mère, devinrent plus fréquentes et plus ferventes, ses visites au saint Sacrement continuelles le jour et la nuit ; et le temps qu'elle ne pouvait passer à l'église, elle le sanctifiait par la patience, le travail, les mortifications, les larmes et par une prière incessante au milieu de ses occupations. Son cœur se fondait, son âme s'épurait, se détachait du corps et de la vie ; elle avait perdu le sommeil et l'appétit. Elle écrivait à la sous-directrice des enfants de Marie pour demander que ses chères compagnes fissent à son intention une neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus. C'était pendant l'octave de l'Immaculée Conception dont elle avait célébré la fête avec une ferveur angélique. Le 12 décembre 1881, elle sentit les premières atteintes de la fièvre, qui devait la consumer en peu de jours. La neuvaine fut commencée le 20 pour se terminer le 28, à l'intention de notre chère enfant de Marie ; toutes les élèves orphelines et pensionnaires se mirent en prières. L'intention de Custodia vous la devinez : obtenir de son père la permission de suivre sa sainte vocation, ou obtenir du Cœur de Jésus la grâce d'une bonne mort. Elle disait et elle écrivait qu'elle préférerait mourir que de rester dans le monde. Elle n'avait que dix-huit ans. La maladie s'aggrava et la pieuse enfant de Marie eut comme un pressentiment de sa mort prochaine ; car son père désirant l'envoyer à la ville voisine pour y recevoir les soins du plus habile médecin du

pays, elle ne consentit à partir qu'à la condition de recevoir auparavant les derniers sacrements.

L'heure ne paraissait pas être venue, mais ses instances décidèrent M. le curé à la satisfaire ; une pluie torrentielle ne permettant pas de lui porter le saint viatique, il alla dire la messe dans l'oratoire de la maison de Custodia. Sa dernière communion fut celle d'un séraphin. Elle reçut l'Extrême-Onction dans la pleine jouissance de ses facultés. Pendant ce temps on continuait à Diamantina la neuvaine au divin Cœur de Jésus. Elle se termina le 28, fête des saints Innocents, et le même jour dans la ville de Serro, où elle avait été transportée, Custodia expirait, le sourire sur les lèvres, embrassant son crucifix indulgencié, baisant sa médaille d'enfant de Marie et recevant une dernière absolution du curé de la ville, qui l'assistait à ses derniers moments. Quelle grâce ! Quelle coïncidence ! Quelle faveur ! Mais quel coup de foudre pour le père et de miséricorde pour la fille ! Nous recûmes, deux jours après, cette étonnante nouvelle, et le 31 décembre j'eus la consolation de célébrer la sainte messe pour l'âme de cette admirable enfant de Marie, qui, j'en ai la douce confiance, s'est envolée au ciel. Elle avait fait vœu de virginité sur la terre, elle chante au ciel le cantique des vierges, qui suivent l'Agneau de Dieu ; elle jouit dans la patrie de la vision de celui qu'elle avait tant aimé dans l'exil ! Que les desseins de Dieu sont admirables, Depuis la mort de sa mère, qui ne l'avait précédée que pour lui obtenir tant de grâces, Custodia ne pensait plus qu'au ciel. M. le curé m'a envoyé le brouillon d'un cantique ou plutôt d'une prière trouvée dans ses papiers, écrite au crayon en bon vers portugais, dont je vous donne une traduction fidèle. Custodia s'adressait tantôt à sa mère du ciel, tantôt à sa mère de la terre qui l'avait laissée orpheline. Voici ses pensées avec son titre.

PRIÈRE AVANT L'AURORE.

I

O ma mère, au ciel couronnée,
Bénissez votre pauvre enfant,
Qui, dans ce monde abandonnée,
Vers vous soupire en gémissant !

2

Loin de vous, ô mère chérie,
Sans les conseils de votre amour,
Ah! que je souffre en cette vie!
Oh! que je pleure nuit et jour!

3

Souvenez-vous, ô tendre mère,
De la fille de votre cœur,
Qui, dans l'exil, de vous espère
Consolation en sa douleur!

4

Vous connaissez sur cette terre
Les graves dangers que je cours!...
Venez, venez, ô tendre Mère,
Venez du ciel à mon secours!

5

Oh! sur une mer orageuse,
Sans vous, je ne puis que périr!
Par vous je serai courageuse,
Et je saurai vaincre ou mourir!...

Sa Mère Immaculée lui donna la victoire dans la mort. Elle triompha du monde par sa foi et son amour pour Jésus et Marie. Maintenant elle prie dans le ciel pour nous et pour toutes les enfants de Marie dont elle est un touchant modèle de douceur, de force, de zèle, d'humilité et d'angélique pureté. Elle sera aussi notre protectrice. Sa mort a déjà fait tant d'impression dans le pays, que plusieurs pères de famille n'ont plus fait d'opposition à la vocation de leurs chères filles et ont fait de grand cœur les sacrifices que le bon Dieu leur demandait, en choisissant ces chères enfants pour ses épouses et les destinant au beau ministère de Filles de la Charité.

TABLE DES MATIÈRES

EUROPE

PROVINCE DE FRANCE

Lettre de M. Forestier à M. Pémartin	5
Notice sur M. Bourdarie	21
Panegyrique de saint Vincent de Paul	321
Lettre de M. Fiat, supérieur général, à Sa Sainteté Léon XIII.	353
Réponse de Sa Sainteté à M. Fiat, supérieur général.	345
Bénédictio de l'eau de Saint-Vincent.	356
Canevas d'un discours de saint Vincent.	362
Discours de saint Vincent en faveur des enfants trouvés.	481
Un souvenir de saint Joseph et de saint Vincent de Paul au grand séminaire de Troyes.	485

PROVINCE DE CHAMPAGNE

Lettre de M. Vergeat à M. Fiat, supérieur général	161
---	-----

PROVINCE DE CONSTANTINOPLE

Notice sur ma sœur Gain.	195
Lettre de ma sœur Gain à M. Pémartin	199
Lettre de ma sœur Merlis au frère Génin.	217
Lettre de ma sœur Renault à M. Pémartin	402

PROVINCE DE CRACOVIE

Lettre de M. Bonkowski à M. Pémartin.	187
Lettre du même au même	389

PROVINCE D'ESPAGNE

Lettre de ma sœur Brissonnet à la T. H. Mère Derieux.	167
---	-----

PROVINCE D'IRLANDE

Lettre de ma sœur Burns.	57
Notice sur ma sœur Middleton	337
Lettre de ma sœur Farrell, à la T. H. Mère Derieux.	518

PROVINCE DE NAPLES

Lettre de M. Turroque à M. Fiat, supérieur général	491
Traduction d'un office adressé par l'ambassade impériale de Russie à Rome, à M. le consul général de Russie, à Naples	497

PROVINCE DE PORTUGAL

Origine de la Congrégation de la Mission en Portugal (<i>suite</i>).	42,
	174, 370, 498

PROVINCE DE ROME

Lettre de M. Lanna à M. Fiat, supérieur général	356
---	-----

ASIE

PROVINCE DE CHINE

TCHÉ-LY

Tché-Ly septentrional.

Lettre de M. Prévost. — Notes sur M. Thierry.	101
Lettre de ma sœur Dutrouilh à ma sœur N.	252
Lettre de M. Favier à M. Pémartin	572

Tché-Ly occidental.

Lettre de Mgr Tagliabue à M. Fiat, supérieur général.	254
---	-----

TCHÉ-KIANG

Lettre de ma sœur Solomiac	109
Lettre de M. Reynaud au frère Génin	434
Lettre de ma sœur Foubert à la T. H. Mère Derieux.	582

KIANG-SI

Kiang-Si septentrional.

Notes sur le Kiang-Si septentrional.	264
Lettre de Mgr Bray à M. Mac-Namara.	440

Kiang-Si méridional.

Lettre de M. Rouger à M. Pémartin.	117
Lettre de M. Rouger au frère Génin.	133

PROVINCE DE PERSE

Lettre de Mgr Cluzel à M. Bedjan	219
Lettre du même au même	224
Lettre de ma sœur Cullin à Mgr Dauphin.	409
Lettre de M. Lesné à M. Pémartin.	413
Lettre de ma sœur Meunier au frère Génin	416
Lettre de Mgr Cluzel au frère Génin	522
Un mot sur Mgr Cluzel	523
Lettre du consul de France à M. Fiat, supérieur général.	528

PROVINCE DE SYRIE

Lettre de M. Salliège à M. Pémartin. — Notes sur M. Romand. — Notice sur le frère Aimé Cat	60
Lettre de ma sœur Gélas à M. Fiat, supérieur général	528
Note sur la fondation de la Maison de Saint-Joseph, à Damas.	227
Lettre de ma sœur Minart au frère Génin.	238
Lettre de la même à M. Chevalier.	240
Lettre de ma sœur Meyniel à M. Pémartin.	420
Lettre de M. Gaillard à M. Fiat, supérieur général.	530
Extrait d'une lettre de ma sœur Leroy à M. Pémartin.	534
Lettre de la sœur Gélas à M. Fiat, supérieur général	536
Lettre du cher frère Félix à M. Raimbaud.	539
Lettre de la sœur Leroy à ma Sœur économiste	544
Lettre de la sœur Péreymond à M. Fiat, supérieur général	550
Lettre de ma sœur Leroy à la T. H. Mère Derieux.	552
Lettre de ma sœur Lazarowicz à la T. H. Mère Derieux	553
Extrait d'une lettre du frère Félix à M. Raimbaud	555
Lettre de M. Mivielle à M. Fiat, supérieur général	556
Autre lettre du même au même.	557
Lettre de M. Mivielle à M. Pémartin	558
Lettre de M. Devin à M. Fiat, supérieur général	563
Lettre de la sœur Leroy à M. Fiat, supérieur général	564
Lettre de M. Devin à M. Fiat, supérieur général	566

AFRIQUE

PROVINCE D'ABYSSINIE

Lettre de Mgr Touvier à M. Fiat, supérieur général	98
Lettre de M. Coulbeaux à M. Schreiber	241
Lettre de M. Bohé à M. Vayrières	243
Lettre de M. Barthez à M. Schreiber	246
Lettre de M. Coulbeaux à M. Fiat, supérieur général	248
Lettre du frère Clément au frère Rouchy	250
Lettre de ma sœur Louise Lequette à une Sœur de la Communauté	451
Lettre de Mgr Touvier à Mgr Dauphin, directeur de l'Œuvre des écoles d'Orient	569

PROVINCE D'ALGÉRIE

Lettre de ma sœur Béfort à la T. H. Mère Derieux	37
--	----

AMÉRIQUE

PROVINCE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Lettre de M. Vaysse à M. Fiat, supérieur général	279
Lettre de M. Fornerot à M. Chevalier	292
Lettre de ma sœur Noisette à la T. H. Mère Derieux	449
Lettre de Mgr l'évêque de Popayan à M. Fiat, supérieur général	603
Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Popayan	604
Récit du premier voyage des Filles de la Charité dans le Cauca	607

PROVINCE DU BRÉSIL

Lettre de ma sœur Pascal à M. Fiat, supérieur général	152
Lettre de M. Allard au même	295

Lettre de M. Simon à M. Vayrières	302
Lettre de ma sœur Pascal à la T. H. Mère Derieux	305
Lettre de ma sœur Fagalde à la même	306
Lettre de M. Gavroy à M. Pémarin	453
Lettre de ma sœur Fagalde à la T. H. Mère Derieux	617
Extrait d'une lettre de M. Sipolis à ma Sœur Économe, à Paris	628

PROVINCE DU CHILI

Lettre de ma sœur Pascal à M. Fiat, supérieur général	614
---	-----

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Lettre de ma sœur Euphémie à la T. H. Mère Derieux	135
Lettre de ma sœur Camille O'Keeffe à ma sœur N., à Paris	272
Lettre de ma sœur Walburga à ma sœur N., à Paris	276
Lettre de sœur Euphémie, visitatrice, à la T. H. Mère Derieux	584
Lettre de sœur Agnès Slavin, de l'hôpital de la Charité, à la Nouvelle-Orléans, à sœur N., à Paris	590

PROVINCE DU MEXIQUE

Extrait d'une lettre de M. Mariscal à M. Fiat, supérieur général	602
--	-----

PROVINCE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Lettre de ma sœur Pascal à M. Fiat, supérieur général	317
Lettre de ma sœur Artensac à la T. H. Mère Derieux	472
Lettre de ma sœur Pascal à M. Fiat, supérieur général	474

OCÉANIE

PROVINCE DE MANILLE

Lettre de ma sœur Véra à M. Fiat, supérieur général	448
---	-----

Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 46](#)

[Next](#) [Annales Volume 48](#)

[Return to Electronic Index Page](#)